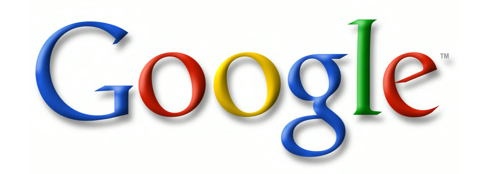
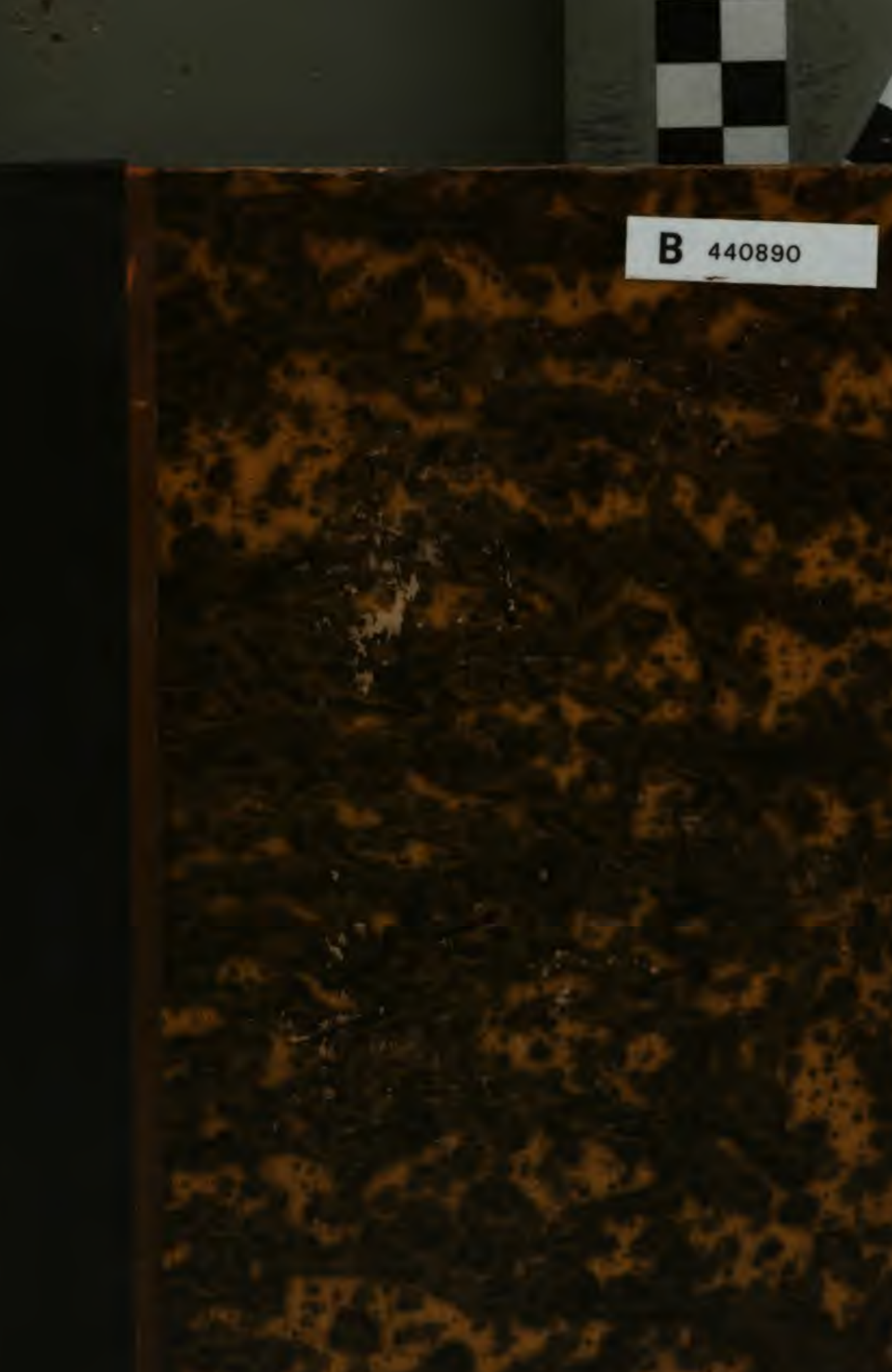
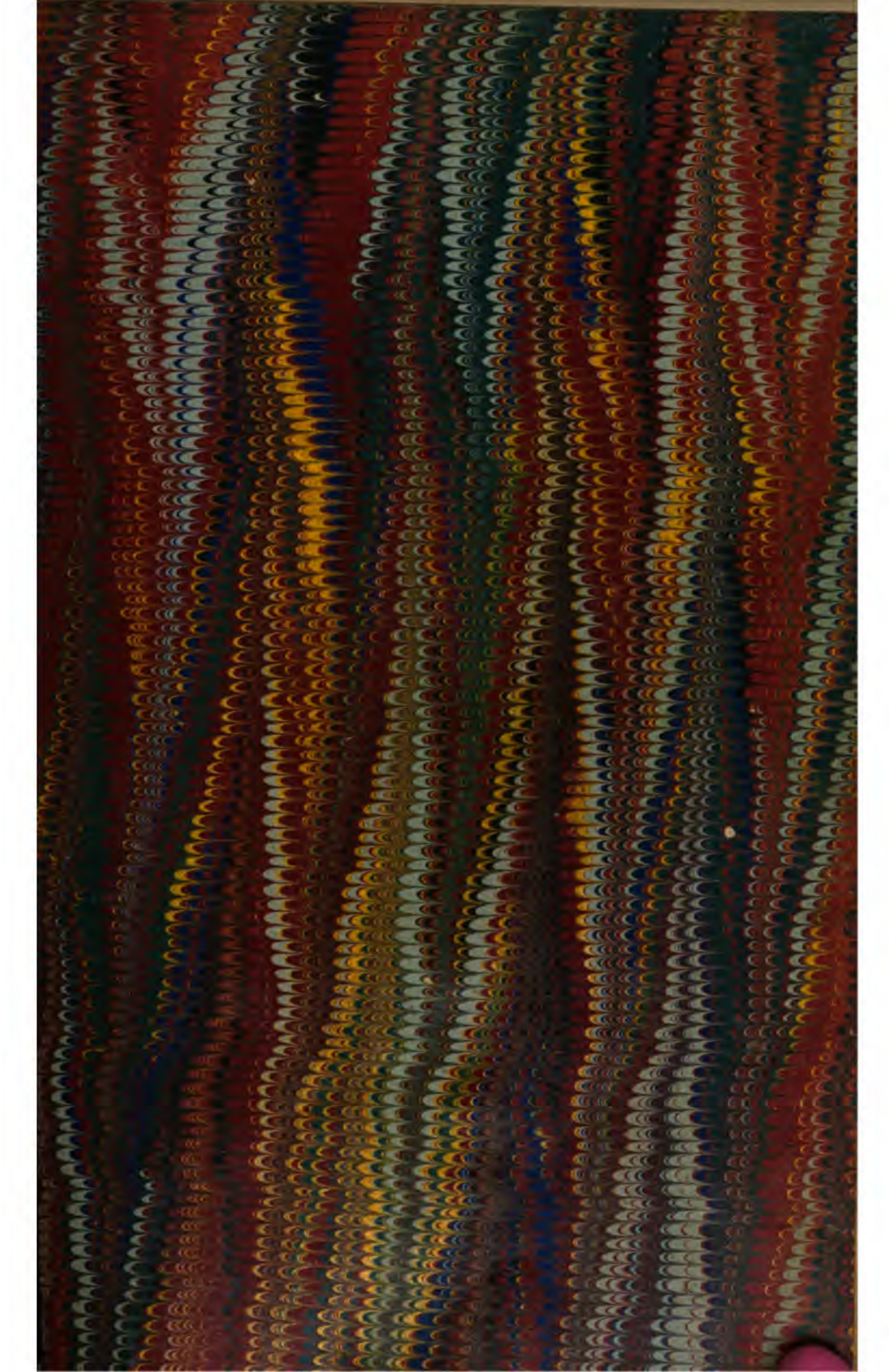

Google


B 440890


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



MÉMOIRES
DE GRAMMONT

Corbeil, typographie et stéréotypie de Crété

ANTOINE HAMILTON.

[illegible]



MÉMOIRES

DE GRAMMONT

ET CONTES

PAR

ANTOINE HAMILTON

PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE PAR AUGER

de l'Académie Française



PARIS

FURNE ET Cie, ÉDITEURS

RUE SAINT-ANDRÉ DES ARTS, 45

M DCCC LXI

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES D'HAMILTON

On peut dire sans exagération qu'Hamilton est un des phénomènes les plus extraordinaires de notre littérature. Un Anglais, élevé en France à la vérité, mais au milieu de sa famille et de ses compatriotes, et ayant ensuite habité l'Angleterre pendant environ vingt-huit ans, est revenu faire parmi nous, et dans notre langue, l'ouvrage où brillent avec le plus d'éclat ce badinage fin et léger, ce mélange de malice et de grâce, qui semblaient appartenir exclusivement aux hommes spirituels de notre nation. Enfin, le livre d'Hamilton est tel, qu'on aurait à peine dû l'attendre du courtisan le plus aimable et le plus gai des belles années du règne de Louis XIV; et, si nous voulions offrir à un Anglais le modèle de la plaisanterie française, ce seraient les *Mémoires de Grammont,* l'ouvrage d'un de ses compatriotes, qu'il faudrait que nous lui missions entre les mains. Quelques circonstances de la vie d'Hamilton expliqueront, en partie, les causes qui ont développé en lui un talent si singulier; mais nous aurons toujours lieu d'être étonnés que la nature se soit plu à le lui donner de préférence[1].

ANTOINE HAMILTON, d'une ancienne et illustre maison d'Écosse, naquit en Irlande[2], vers l'année 1646. Son père était le chevalier George Hamilton, petit-fils du duc d'Hamilton, qui fut aussi duc de Châtellerault en France. Sa mère était Marie Butler, sœur du duc d'Ormond, vice-roi d'Irlande et grand-maître de la maison de Charles Ier. Après la mort de cet infortuné monarque, la famille d'Hamilton passa en France, où s'étaient réfugiés le prince de Galles et le duc d'York, son frère. Elle y

1 Un Anglais, D'Hèle, auteur des *Fausses Apparences*, des *Événements imprévus* et du *Jugement de Midas*, très-jolis opéras comiques, a eu, de même qu'Hamilton, le talent de saisir le ton de la bonne plaisanterie dans une langue qui lui était étrangère. Venu en France en 1770, il y est mort en 1780, âgé d'environ 40 ans.

2 Voltaire, dans son *Catalogue des écrivains du siècle de Louis XIV*, dit qu'il est né en France, à Caen. Tous les biographes s'accordent à dire que c'est en Irlande.

a

resta tout le temps que dura la domination de Cromwell, et elle ne retourna en Angleterre qu'en 1660, époque à laquelle le prince de Galles fut rétabli sur le trône de ses ancêtres, sous le nom de Charles II. Antoine Hamilton, qui ne faisait, pour ainsi dire, que de naître, quand on l'amena en France, était âgé de près de quatorze ans lorsqu'il en sortit. Il est vraisemblable que, pendant le séjour qu'il y fit, il se rendit notre langue familière, par la conversation et par la lecture des bons écrivains. Il ne pouvait perdre entièrement les fruits de cette étude à la cour d'Angleterre. La plupart de ceux qui la composaient avaient accompagné leur roi dans son exil, et en avaient rapporté le goût de nos usages, de nos manières et de notre littérature ; et ce goût était continuellement entretenu par la fréquentation des Français, que les relations des deux états, les alliances entre particuliers, ou la seule curiosité, conduisaient en Angleterre ; enfin on parlait français à Saint-James presque aussi habituellement qu'à Versailles.

Près de deux ans après le rétablissement de Charles II, on vit arriver à Londres le fameux chevalier de Grammont, exilé de France pour avoir voulu disputer à son maître le cœur de mademoiselle La Motte-Houdancourt. Après avoir assez inutilement adressé ses hommages à deux ou trois des nombreuses beautés qui brillaient à la cour d'Angleterre, il vit mademoiselle d'Hamilton, et en devint plus sérieusement amoureux qu'à lui ne semblait appartenir. S'il en faut croire le portrait qu'Hamilton a fait de sa sœur, c'était une personne accomplie, et le miracle de fixer l'inconstant Grammont lui était bien dû. Quoi qu'il en soit, la maison des Hamilton fut ouverte au chevalier ; et dès lors tous les instants qu'il n'employait pas au jeu furent consacrés à celle qu'il aimait. On sait combien il était fertile en bons mots et en contes divertissants. Antoine, très-jeune encore, mais doué d'une extrême facilité d'esprit, se forma sans doute sous ce grand maître dans l'art de donner un tour plaisant aux choses les plus sérieuses, et de l'importance aux plus frivoles, par les grâces piquantes de la narration. Ce fut ainsi qu'il mérita de devenir l'historien du chevalier ; mais on peut croire que, si le panégyriste dut au héros le fond de quelques aventures assez réjouissantes, et des modèles pour la manière de les raconter, il s'est acquitté avec usure envers lui, en embellissant encore les sujets et les récits, et surtout en les immortalisant.

Le chevalier de Grammont avait pris des engagements sérieux avec mademoiselle d'Hamilton, qui, sans cela, n'eût peut-être pas souffert ses assiduités ; mais, dès qu'il se vit rappelé de son exil, il ne songea plus à sa promesse, ou plutôt il perdit l'envie de la tenir. Déjà il avait repris le chemin de la France. Antoine Hamilton et George, son frère, coururent après lui, bien déterminés à tirer raison de ce défaut de mémoire. Ils l'atteignirent à Douvres. *Chevalier de Grammont*, lui crièrent-ils du plus loin qu'ils l'aperçurent, *chevalier de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres? — Pardonnez-moi, messieurs, j'ai oublié d'épouser votre sœur.* Il retourna sur ses pas, épousa mademoiselle d'Hamilton, et l'amena aussitôt

avec lui en France [1]. Hamilton, qui termine les *Mémoires de Grammont* par ce mariage, n'a eu garde de rapporter cette anecdote. Il nous semble pourtant qu'elle n'aurait point mal figuré parmi les aventures plaisantes de son héros. Au surplus, cette demoiselle d'Hamilton, tant célébrée par son frère, et qui avait captivé l'homme le plus volage, ne plut pas généralement à la cour de France. « Elle avait pour elle, dit madame de « Caylus, le goût et l'habitude du roi; mais madame de Maintenon la « trouvait plus agréable qu'aimable. Il faut avouer aussi qu'elle était sou« vent Anglaise insupportable, quelquefois flatteuse, dénigrante, hautaine « et rampante. »

Hamilton fit de fréquents voyages en France pour voir sa sœur et son beau-frère. Il y a lieu de croire que la tendresse qu'il portait à tous les deux n'en était pas le seul motif, et que son attachement pour un pays où il avait passé les premières années de sa vie y entrait pour quelque chose. Rien ne l'empêchait d'y multiplier et d'y prolonger ses séjours, puisqu'il était sans emploi. Il avait été élevé dans le catholicisme. Charles II, quelle que fût son indifférence pour les religions en général, et son attachement pour la famille des Hamilton, n'avait pu lui donner du service. Le successeur de ce prince voluptueux et insouciant, Jacques II, à quison zèle pour cette croyance, et ses bontés pour ceux qui la professaient, devinrent si funestes, donna bientôt à Antoine un régiment d'infanterie en Irlande, et le gouvernement de Limerick, l'une des principales villes de ce royaume. Ce monarque, après un règne de trois ans, ayant été chassé de ses États par sa fille et par son gendre, alla, pour la seconde fois, chercher un asile en France. Nous ne sommes point certain qu'Hamilton ait participé aux généreuses mais inutiles tentatives que les Anglais restés fidèles à Jacques II firent, avec le secours des Français, pour replacer ce prince sur le trône ; mais tout porte à le croire ; et, à défaut d'autorités, la reconnaissance qu'il devait au monarque, et la faveur dont il jouit toujours auprès de lui, en répondent suffisamment [2]. Quoi qu'il en soit, Jacques II ayant entièrement renoncé à son royaume, et s'étant retiré à Saint-Germain, Hamilton fut du nombre de ceux qui l'y suivirent. Quelques années auparavant, en 1681, dans un de ces voyages qu'il faisait en France, il avait vu ce même Saint-Germain l'asile des plaisirs et de la volupté, et il avait été choisi par le roi pour figurer dans le *Triomphe de l'Amour*, ballet de Quinault. Mais les temps étaient bien changés ; Hamilton était désormais attaché à un prince dont les malheurs avaient accru la dévotion déjà très-grande, et qui, toujours traité en roi, voyait, comme de raison, son exemple suivi et même surpassé par les serviteurs qui l'entouraient. Hamilton ne dissimulait pas

1 On a prétendu que cette aventure avait fourni à Molière le sujet de sa comédie du *Mariage forcé*. Il y a peu d'apparence.

2 Les Mémoires de Berwick, à l'endroit où il s'agit des batailles données en Irlande entre les troupes de Jacques II et celles du prince d'Orange, font mention de plusieurs Hamilton, et entre autres d'un *colonel Hamilton*, qui pourrait bien être celui dont nous parlons.

avec tout le monde l'ennui qu'une pareille cour lui inspirait. En envoyant à une dame son conte de *Zeneyde*, il lui fait de cette cour une description peu attrayante, et se plaint de n'y voir que des jésuites. Il fallait pourtant que la tristesse et la contrainte des autres n'ôtassent à son esprit rien de sa liberté ni de son enjouement; car ce fut à Saint-Germain qu'il composa la totalité de ses charmants ouvrages. Il est vrai qu'il trouvait un préservatif contre cette fâcheuse influence dans la société d'un certain nombre d'hommes et de femmes aimables des deux nations, dont il était fort recherché. Nous n'avons pas besoin de dire que le comte de Grammont était un de ceux qu'il fréquentait le plus. Il n'était pas moins lié avec le fameux maréchal de Berwick, fils naturel de Jacques II et de miss Arabella Churchill, sœur de Marlborough, Berwick, cet homme si heureux, qui fit la guerre toute sa vie, et ne fut blessé qu'une seule fois; commanda en chef nos armées pendant quinze campagnes, et fut toujours vainqueur ; et qui, enfin, tué d'un coup de canon à l'âge de soixante-quatre ans, termina la carrière la plus glorieuse par la plus glorieuse mort [1].

Berwick, sous un extérieur froid et même sévère, cachait beaucoup de douceur et de bonté réelles. Hamilton entretint avec lui une correspondance en prose et en vers, dont il nous reste une partie. Il y règne une familiarité aimable qui les honore tous deux.

L'auteur des *Mémoires de Grammont*, et d'une foule d'autres productions ingénieuses, ne pouvait manquer d'être distingué par la duchesse du Maine. On sait que cette princesse, amie des sciences, des lettres et des arts, rassemblait autour d'elle une foule d'hommes instruits et spirituels qui consacraient leurs talents à ses plaisirs. Hamilton fut appelé à la cour de Sceaux : il fallait y avoir toujours de l'esprit [2]; il fut d'abord effrayé d'une obligation qui gênait sa paresse, plus grande encore que sa facilité. L'*Impromptu*, ce dieu *vif, entreprenant et téméraire*, ainsi qu'il le nomme quelque part, n'était point à ses ordres comme à ceux de Saint-Aulaire, de Malézieu, de l'abbé Genest, ou du duc de Nevers; mais, soit qu'il eût appris à s'en faire obéir, ou qu'il eût renoncé à l'appeler à son secours en composant à loisir ce que les autres produisaient sur-le-champ, il fit, comme eux, des pièces de vers et des couplets pour l'aimable, mais exigeante *Ludovise* [3].

Après une vie sans chagrins et sans affaires, partagée entre la solitude et le monde, le loisir doucement occupé et les brillantes distractions de la société, Hamilton mourut à Saint-Germain en Laye, le 6 août 1720, âgé d'environ soixante-quatorze ans.

Il professa, en mourant, les sentiments de la piété la plus vive. S'il en

1 En apprenant sa mort, Villars s'écria : *Cet homme-là a toujours été heureux !*

C'est ce qui fit donner à la cour de Sceaux, par M. de Malézieu, le nom de *galères du bel esprit.*

3 Nom que les beaux esprits de la cour de Sceaux donnaient à la duchesse du Maine.

faut croire Voltaire, ces sentiments avaient été longtemps éteints dans son cœur. Ce grand poëte, dans le *Temple du Goût*, après avoir parlé de Chaulieu et de La Fare, dit :

> Auprès d'eux le vif Hamilton,
> Toujours armé d'un trait qui blesse,
> Médisait de l'humaine espèce,
> *Et même d'un peu mieux, dit-on.*

Voltaire était-il exactement informé ? ou bien n'a-t-il consulté cette fois, comme tant d'autres, que le désir de trouver un partisan de ses propres opinions dans un homme de quelque célébrité ? c'est ce que nous ignorons entièrement. On ne peut rien conclure des ouvrages d'Hamilton, ni pour ni contre l'assertion de Voltaire. Le léger libertinage d'esprit qu'il s'est permis dans quelques-uns, n'est aucunement incompatible avec les principes religieux. Au reste, s'il a eu en effet le malheur d'être incrédule, les historiens de sa vie nous donnent à peu près la certitude qu'il a abjuré ses erreurs.

Un reproche moins grave, mais dont il est aussi beaucoup plus difficile de le laver, c'est celui de son extrême causticité. Elle est attestée par Voltaire et par la plupart de ceux qui ont parlé de lui. Ses écrits sont loin de démentir leur témoignage. Le ridicule y est saisi et peint avec un art qui ne laisse point de doute sur les merveilleuses dispositions de l'auteur pour ce genre de talent. Au surplus, ce talent est plus ou moins celui de tous les gens d'esprit ; et ceux qui ne donnent point aux sots lieu de se plaindre de leurs observations malignes, ont nécessairement fait de grands efforts sur eux-mêmes. Hamilton paraît ne s'être jamais fait à cet égard un devoir de l'indulgence ; mais, si son esprit fut méchant, son cœur passe pour avoir été excellent ; et l'un obtiendra grâce pour l'autre.

On prétend qu'Hamilton n'était rien moins que gai, et cependant ses ouvrages le sont beaucoup. Cette opposition du caractère et des écrits a été remarquée dans un grand nombre d'auteurs. On l'a expliquée à l'égard de ceux qui ont étudié nos travers pour les corriger par le ridicule, en disant que l'habitude d'observer les portait au sérieux, et quelquefois le résultat de leurs observations à la tristesse. Le lecteur jugera si cette explication pourrait convenir à Hamilton. Nous ne le croyons pas. On a peut-être pris en lui pour du sérieux ce flegme qui est particulier aux personnes de sa nation, et qui, dans tout pays, sert à rendre la plaisanterie plus piquante.

Le siècle de Louis XIV fut celui des *Mémoires*. Ordinairement chacun les écrivait pour son propre compte ; mais le chevalier de Grammont, si fertile et si brillant dans la conversation, n'avait point les mêmes avantages la plume à la main [1]. Hamilton, qui lui servait de secrétaire dans les grandes occasions, crut que les aventures singulières de sa jeunesse,

[1] Voyez l'*Histoire amoureuse des Gaules*, où il s'en faut de beaucoup qu'on fasse son éloge.

et les récits plaisants que lui-même en avait faits, méritaient de passer à la postérité ; ou plutôt, sentant son talent pour la narration vive et moqueuse, il vit dans l'histoire de son beau-frère un sujet très-propre à mettre ce talent en évidence. Il composa donc les *Mémoires de Grammont*, moitié de réminiscence, moitié sous la dictée de celui qui en était le héros ; mais, selon toute apparence, ajoutant beaucoup d'ornements de son invention à ce que lui fournissait sa mémoire ou celle du chevalier. Un article sur lequel la vérité paraît avoir été respectée, c'est celui de l'escroquerie au jeu ; témoin le récit de la partie de quinze avec Cameran, soutenue par un détachement d'infanterie. Il faut croire que, sous la minorité de Louis XIV, ce genre de vol n'avait rien d'avilissant, puisque le chevalier de Grammont en tira longtemps une sorte de gloire, et que, bien des années après, on voit son panégyriste se donner fort peu de peine pour l'en justifier. Nous citerons à ce sujet une anecdote assez peu connue, et qu'on n'a point révoquée en doute. Avant leur publication, les *Mémoires de Grammont* furent, dit-on, soumis à l'examen de Fontenelle, alors censeur royal [1]. Le circonspect académicien crut presque voir un libelle diffamatoire dans un livre où M. le comte de Grammont, personnage distingué par la naissance et par les emplois, était représenté comme ayant quelquefois au jeu employé l'adresse à corriger la fortune : bref, il ne voulut point donner son approbation. Informé de ce refus, le comte de Grammont court chez Fontenelle, lui demande en riant de quoi il se mêle de vouloir être plus soigneux que lui-même de sa réputation ; lui déclare qu'il prend à son compte tout ce que son historien a débité sur lui, et enfin lui demande sa sanction pour l'ouvrage. Fontenelle ne se fit pas prier davantage. Il pouvait répondre au comte de Grammont ce que le frère de celui-ci, diseur de bons mots comme lui, avait répondu à madame Hérault, qui recevait plus que froidement ses compliments de condoléance sur la mort de son mari : *Le prenez-vous par là ? ma foi, je ne m'en soucie pas plus que vous* [2].

Saint-Évremond et Bussi Rabutin, qui ont aussi écrit sur le comte de Grammont, s'accordent avec Hamilton pour le peindre comme un homme moins heureux en amour qu'au jeu, ne recherchant dans la conquête d'une femme que le plaisir de l'enlever à un autre, et ne parvenant à persuader aucune d'elles de sa tendresse, parce qu'il en parlait en riant comme de toute chose, mais se vengeant cruellement de celles qui ne l'écoutaient pas, et de ceux qu'elles écoutaient ; corrompant leurs valets, contrefaisant leur écriture, interceptant leurs lettres, déconcertant leurs rendez-vous, en un mot, traversant leurs amours par tout ce que pouvait

[1] Cette historiette est assez piquante, mais Grammont mourut en 1707, et la première édition de ses Mémoires fut faite en 1713, en Hollande, sous la date de Cologne, et par conséquent sans avoir été assujettie à la censure française. Quand l'édition serait de Paris, il est difficile de croire que Grammont ait été dans le cas de contribuer à faire approuver par le censeur un écrit qui ne vit le jour que six ans après sa mort. (*Note de M. Renouard.*)

[2] Voyez les *Souvenirs de madame de Caylus.*

imaginer et faire un rival artificieux, prodigue et infatigable. Les liens les plus étroits du sang ne mettaient point à l'abri de ses noirceurs. Son neveu, le comte de Guiche, en fut la victime; à la vérité, il avait envers le comte de Grammont le tort de l'avoir supplanté en un jour auprès de la comtesse de Fiesque, qu'il aimait depuis douze ans[1]. Il y avait là de quoi irriter l'amour-propre d'un homme moins persuadé de son mérite.

Hamilton s'est dispensé de peindre l'extérieur du comte, en renvoyant à Bussi Rabutin, qu'il semble accuser pourtant d'avoir fait un portrait plus agréable que fidèle. Voici ce portrait : « Le chevalier avait les yeux « riants, le nez bien fait, la bouche belle, une petite fossette au menton « qui faisait un agréable effet sur son visage; je ne sais quoi de fin dans « la physionomie; la taille assez belle, s'il ne se fût point voûté. »

Rien n'est plus solidement établi que sa réputation de diseur de bons mots. L'auteur que nous venons de citer prétend que ses mines et son accent donnaient du prix à des choses qui n'eussent été rien dans la bouche d'un autre. Madame de Sévigné parle aussi quelque part de l'air et du ton dont il assaisonnait ses à-propos. Nous allons en rapporter plusieurs; nous craignons bien qu'une suite de bons mots placés les uns au bout des autres, sans beaucoup de liaison entre eux, ne donne un air d'*ana* à cet endroit de notre notice; mais, quel qu'en soit le danger, nous ne pouvons résister à l'envie de recueillir ici quelques-unes des saillies échappées à cet homme extraordinaire, que tant de beaux esprits se sont plu à dépeindre.

Pendant son exil en Angleterre, le chevalier de Grammont assistait un jour au dîner de Charles II; et, conformément à l'étiquette de cette cour, les officiers de ce prince le servaient à genoux. Le roi fit remarquer cet usage au chevalier, comme une marque de respect que ne recevait aucun autre souverain. *Sire,* lui dit Grammont, *j'ai cru que vos gens vous demandaient pardon de la mauvaise chère qu'ils vous font faire.*

On a appelé Voltaire, *le familier des princes.* Le titre de *familier des rois* aurait parfaitement convenu au comte de Grammont. Plaire par la familiarité à des hommes qu'on accable de respects, est un art qui demande beaucoup de grâce et de mesure. Le comte possédait l'une et l'autre. On parlait devant Louis XIV d'un vieil officier qui venait de faire une belle défense dans une place confiée à son commandement. Grammont, aussi âgé que cet officier, dit au roi, qui était aussi à peu près du même âge : *Sire, il n'y a que nous autres cadets qui valions quelque chose. Il est vrai,* dit le roi; *mais, à notre âge, on n'a pas longtemps à jouir de sa gloire. Sire,* reprit Grammont, *les rois n'ont point d'âge; on compte leurs belles actions, et non point leurs années.* La flatterie n'est pas toujours relevée par tant de noblesse.

Courtisan habile mais sincère, Grammont était sans pitié pour ceux qui faisaient bassement leur métier. Le roi jouait au trictrac; il conteste

[1] Voyez encore l'*Histoire amoureuse des Gaules.*

un coup à son adversaire, et consulte la galerie. La galerie reste muette. *Ah ! voici Grammont qui nous jugera,* dit le roi, qui le voit venir de loin. — *Grammont, venez nous juger.* — *Sire, vous avez perdu.* — *Comment ! vous ne savez point encore...* — *Eh ! ne voyez-vous pas, Sire, que si le coup eût été seulement douteux, ces messieurs n'auraient pas manqué de vous donner gain de cause ?* Le roi trouva la raison bonne, et se rendit.

La faveur usurpée lui causait un dépit qu'il ne savait cacher à personne. On sait que, dans la malheureuse guerre de la Succession, presque tous les emplois furent donnés à des hommes sans talent, parents ou amis des ministres incapables dont Louis XIV s'était entouré. Un jour que ce prince s'étonnait de la profonde stupidité d'un ambassadeur qu'on avait envoyé à sa cour : *Vous verrez, Sire,* lui dit Grammont, *que ce sera le parent de quelque ministre.*

Tout le monde connaît sa lettre de compliment à M. de Rochefort, qui venait d'être fait maréchal.

MONSEIGNEUR,

« La faveur l'a pu faire autant que le mérite [1].

« C'est pourquoi je ne vous en dirai pas davantage.

« LE COMTE DE GRAMMONT.

« Adieu, Rochefort. »

Cette épigramme épistolaire ne peut se comparer, pour le laconisme, qu'à la réponse qu'il fit un jour à certain marquis, dont l'âge ainsi que la noblesse étaient d'assez fraîche date : *Bonjour, vieux comte,* lui dit celui-ci d'un ton leste ; — *Bonjour, jeune marquis.*

Langlée, courtisan subalterne, et homme d'une familiarité de mauvais ton, faisait quelquefois la partie du roi, qui, apparemment, lui pardonnait ses manières. Ce même Langlée, jouant au brelan avec le comte de Grammont, crut pouvoir traiter le sujet avec aussi peu de façon que le monarque : *M. de Langlée,* dit le comte, *gardez ces familiarités-là pour quand vous jouerez avec le roi.*

Rien n'est plaisant, dans son apparente naïveté, comme les conseils que Grammont donna au prince de Conti, qui venait d'épouser mademoiselle de Blois, fille naturelle du roi et de madame de La Vallière : *Monsieur,* dit-il, *je me réjouis de votre mariage ; croyez-moi, ménagez le beau-père ; ne le chicanez point ; ne prenez point garde à peu de chose avec lui, vivez bien dans cette famille, et je vous réponds que vous vous trouverez fort bien de cette alliance.* On croirait lire un passage des *Mémoires de Grammont* ; et, si Hamilton n'a point écrit, sous la dictée de son héros, les conversations

[1] Vers du *Cid.*

qu'il lui fait soutenir, il avait parfaitement attrapé le ton sérieusement comique de ses discours.

Le comte de Grammont disait qu'il ne mourrait jamais, et il était presque arrivé à se le persuader. Dans cette confiance, il se livrait toujours à cet épicuréisme dont Saint-Évremond, *son philosophe*, lui avait donné des leçons; et les exhortations de sa femme, devenue très-dévote, ne pouvaient obtenir de lui qu'il songeât à son salut. Il tomba sérieusement malade à l'âge de 75 ans. Le roi, qui savait combien sa foi était légère, lui envoya Dangeau pour l'avertir de sa part qu'il était temps de penser à Dieu. Grammont, s'apercevant du dessein qui l'amenait, se tourna du côté de sa femme, et lui dit : *Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma conversion.* Il releva de cette maladie, et ne s'en crut que plus assuré de son immortalité. Il finit pourtant par mourir le 10 janvier 1707, à l'âge de 86 ans. Il avait eu de son mariage deux filles; l'une fut abbesse de Poussey en Lorraine, et mourut fort vieille; l'autre épousa le comte de Stafford, et ne laissa point de postérité. Celle-ci, spirituelle comme son père, fut fort liée avec la célèbre lady Marie Wortley Montague. Hamilton, qui était le secrétaire en titre d'office de la famille du comte de Grammont, écrivit, au nom de madame de Stafford, plusieurs lettres en prose et en vers qui se trouvent dans ses Œuvres.

Ninon de L'Enclos a dit, du comte de Grammont, que c'était le seul vieillard qui ne fût pas ridicule à la cour; Turenne ne voulait vivre que pour le voir vieux; l'austère Despréaux lui-même fut subjugué par ses grâces, et fit des vers en son honneur; mais nul ne paraît avoir senti plus vivement son mérite, et ne l'a plus souvent célébré que Saint-Évremond : son admiration va jusqu'à l'enthousiasme, son attachement jusqu'à l'adoration. On en jugera par l'épitaphe suivante qu'il fit bien avant la mort du comte, à telle fin que de raison. Ce sont des vers de Saint-Évremond; il faut s'attendre à en trouver beaucoup de faibles pour quelques-uns d'heureux.

Passant, tu vois ici le comte de Grammont,
Le héros *éternel* du vieux Saint-Évremond.
  Suivre Condé toute sa vie,
  Et courir les mêmes hasards
  Qu'il courait dans les champs de Mars,
Des plus vaillants guerriers pouvait faire l'envie.
  Veux-tu des talents pour la cour?
  Ils égalent ceux de la guerre;
  Faut-il du mérite en amour?
  Qui fut plus galant sur la terre?
  Railler, sans être médisant;
  Plaire, sans faire le plaisant;
  Garder son même caractère,
  Vieillard, époux, galant et père;
  C'est le mérite du héros
  Que je dépeins en peu de mots.
  Allait-il souvent à confesse?

Entendait-il vêpres, sermon ?
S'appliquait-il à l'oraison ?
Il en laissait le soin à la comtesse.
Il peut revenir un Condé ;
Il peut revenir un Turenne;
Un comte de Grammont est en vain demandé :
La nature aurait trop de peine.

Il est curieux de voir quelles louanges Saint-Évremond donnait à son héros, en s'adressant à lui-même. C'est vous qu'on a toujours vu, lui dit-il,

Insolent en prospérité,
Fort courtois en nécessité,
L'âme en fortune libérale,
Aux créanciers pas trop loyale.

Il ne lui reproche que *ses trop longues amours* pour sa femme, et *sa sincère tendresse* pour elle.

On voit que presque toujours les grands seigneurs se sont piqués des mêmes agréments. Grammont s'était formé à tous ces vices brillants dans *le temps de la bonne régence*. Dans ce temps, disait ce même Saint-Évremond,

Une politique indulgente,
De notre nature innocente
Favorisait tous les désirs ;
Tout goût paraissait légitime :
La douce erreur ne s'appelait point crime ;
Les vices délicats se nommaient des plaisirs.

Jamais parallèle n'a peut-être offert des rapports si frappants et si multipliés que celui du comte de Grammont et du maréchal de Richelieu. Qu'on nous permette d'en indiquer ici quelques-uns. Tous deux d'une naissance illustre, ils passèrent leur première jeunesse dans les temps orageux d'une minorité, temps où l'on gouvernait par l'intrigue et par les plaisirs; tous deux se révoltèrent contre l'autorité provisoire; tous deux bravèrent le ministre qui l'exerçait ; et pour tous les deux ce ministre se trouva être un cardinal : l'un et l'autre doués des grâces de l'esprit et du corps, et d'une assurance qui les faisait encore valoir, contractèrent, à cette époque, ces vices séduisants qu'ils conservèrent, sans être ridicules, jusque dans un âge très-avancé, et qui les firent prendre pour modèles par tous les courtisans d'un long règne. Grammont se porta pour rival de Louis XIV auprès d'une de ses maîtresses ; Richelieu enlevait au régent toutes les siennes, et a sans doute plus d'une fois fait payer à celles de Louis XV le prix des bons offices rendus, ou de ceux qu'il pouvait rendre. Tous deux, chers à leur maître, portèrent dans les opérations de la guerre ce mélange de vivacité et de sang-froid, ce tact facile et rapide qui leur

procurèrent plus de succès que n'auraient pu faire une méditation profonde et une expérience consommée. Tous deux furent mariés presque de force; tous deux furent volages et perfides en amour; tous deux, conteurs légers, parleurs aimables, se montrèrent d'une extrême incapacité pour écrire même les choses les plus faciles : enfin, pour terminer ce rapprochement déjà trop long peut-être, chacun d'eux fut constamment l'idole d'un écrivain célèbre qui l'appelait *mon héros*, et, si la prodigieuse supériorité de Voltaire sur Saint-Évremond nuit un peu à la justesse du parallèle, cette différence est, en quelque sorte, rachetée par la destinée semblable de ces deux auteurs, qui tous deux, pour avoir déplu au gouvernement par la liberté de leurs écrits, se virent obligés de s'exiler, et de passer une longue vie loin du pays qui les avait vus naître. La plupart des rapports que nous avons saisis entre Grammont et Richelieu sont certainement l'effet du hasard; mais il est permis de croire que les autres sont le résultat de l'imitation, et que, dans un temps où le livre d'Hamilton était, comme Chamfort le dit quelque part, le *bréviaire de la jeune noblesse*, Richelieu se proposa pour modèle les manières agréables et l'amusante légèreté du héros des *Mémoires*. C'est du moins l'opinion de l'auteur que nous venons de citer. « Richelieu, dit-il, pouvait se flatter d'être le meil« leur élève du fameux comte de Grammont, ou plutôt d'Hamilton, son « historien. »

Sans doute les *Mémoires* sont un livre d'une lecture continuellement délicieuse; mais la partie de ce livre la plus brillante, la plus franchement gaie, celle qu'on se rappelle et qu'on cite le plus volontiers, c'est incontestablement l'endroit où il s'agit de la campagne de Trin, et du quartier d'hiver qui la suivit. Pour peu que l'on veuille se rendre raison de la supériorité de cette partie sur toutes les autres, on trouve bientôt qu'elle est due au personnage de Matta, de ce Matta dont l'esprit, ne devant rien à l'étude, n'était gâté par aucune prétention, et en qui le *naturel* dominait et plaisait à tel point, que ceux de ses contemporains qui ont parlé de lui se sont tous servis de ce terme pour le dépeindre et le louer à la fois [1]. C'est à Hamilton surtout qu'il est redevable de l'intérêt qu'il nous inspire. Les *Mémoires* nous le représentent subjugué par le génie du chevalier de Grammont, et admirant de la meilleure foi du monde ses inventions neuves et plaisantes; soumettant toute sa conduite à ses décisions, et dépendant de lui jusqu'à se sentir amoureux d'une femme, parce qu'il lui a conseillé de le devenir. Si quelquefois son bon sens ou sa pa-

[1] Matta, ou Matha, selon quelques-uns, était de la maison de Bourdeille, ainsi que Brantôme et Montrésor, dont on a des Mémoires. Hamilton dit de lui : « Il était agréable par sa figure, « plus encore par le caractère de son esprit. Il l'avait simple et *naturel*; mais le discernement « et la délicatesse des plus fins et des plus déliés ; plein de franchise et de probité dans toutes « ses manières. » Madame de Caylus, dans ses *Souvenirs*, s'exprime ainsi au sujet de Matta : « C'était un garçon d'esprit infiniment *naturel*, et par là de la meilleure compagnie du monde. » Enfin, Mademoiselle, dans ses *Mémoires*, parle de lui en ces termes : « C'est un homme qui a « de l'esprit, fort plaisant en conversation, et qui joue. »

resse se révoltent contre la bizarrerie ou la gêne des obligations qu'on lui impose, sa résistance dure peu, et il n'en est que plus docile après. Le seul point sur lequel il lui soit impossible de se rendre, c'est qu'il faille absolument faire la cour à un mari pour plaire à sa femme ; et, ce qui le choque le plus dans ce mari sot et pédant, c'est qu'il aime mieux connaître les ancêtres de son épouse que le véritable père de ses enfants. Ce fond de caractère, si naïf et si original, est relevé par les saillies de l'esprit le plus fin et le plus enjoué. Il est très-vraisemblable qu'Hamilton lui a prêté presque toutes celles qu'il met sur son compte dans les *Mémoires*, mais c'est en se conformant à l'idée que généralement on avait conservée du personnage, qu'il leur a donné ce tour particulier qui en fait le charme. Il ne pouvait manquer pour cela ni de tradition, ni de modèles; les bons mots de Matta avaient fait fortune; et, cinquante-quatre ans encore après sa mort, madame de Caylus en citait quelques-uns dans ses *Souvenirs.* On nous pardonnera sans doute de les rapporter ici. Madame la maréchale d'Albret, quoique pleine de mérite et de piété, avait le défaut d'aimer un peu trop le vin. Un jour se regardant au miroir, et se trouvant le nez rouge, elle se dit : *Où est-ce que j'ai pris ce nez-là? Au buffet*, répondit Matta. Cette même maréchale venait de perdre son père ou son frère; dans sa douleur, elle refusait toute nourriture : *Avez-vous résolu, madame*, lui dit Matta, *de ne manger de votre vie? S'il est ainsi, vous avez raison; mais, si vous avez à manger un jour, croyez-moi, il vaut autant manger tout à l'heure*. Ce discours la persuada, et elle se fit apporter un gigot. Dans un temps d'hiver rigoureux, quelqu'un remarqua que Matta était habillé fort peu chaudement : *Comment faites-vous*, lui dit-il, *pour être si légèrement vêtu? — Comment je fais? je gèle.*

Matta avait suivi le grand Condé dans le parti de la Fronde. On ne voit point que depuis il ait eu d'emploi marquant. Il mourut en 1674, *sans confession*, à ce que nous apprend madame de Maintenon dans une de ses lettres.

L'un des personnages les plus importants qui figurent dans les *Mémoires de Grammont*, et le dernier dont nous parlerons, est le fameux comte de Rochester, homme d'une imagination vive et brillante, d'un esprit orné et délicat, mais d'une dissolution de mœurs qui allait jusqu'à la crapule, et d'une causticité qui ne faisait grâce à personne. « En fait de satire, dit « Hamilton, la plus implacable des plumes était la sienne. » Les agréments de sa conversation, et la malignité de ses *lampons* [1], le rendaient tour à tour l'objet des bontés et de la colère de Charles II, qui, de temps en temps, l'exilait de sa cour, pour l'y rappeler bientôt. Il partageait le loisir que lui donnaient ces disgrâces passagères, entre l'étude et la débauche. De son propre aveu, il passa cinq années dans une ivresse tellement continuelle, qu'il ne recouvra jamais entièrement l'usage de sa raison. Une pareille intempérance, jointe à des excès d'un autre genre,

[1] On appelle ainsi en anglais les vers et chansons satiriques.

ne lui préparait pas une longue carrière. Rochester mourut le 26 juillet 1680, n'ayant pas encore atteint sa 34e année. Quelque temps avant sa mort, il avait détesté les torts de sa conduite, et abjuré ses opinions irréligieuses entre les mains du docteur Burnet, à qui il permit de publier une relation de cet événement, sans doute par humilité chrétienne, et pour l'édification de ceux qu'il avait si fort scandalisés. Dans sa jeunesse, Rochester avait servi avec beaucoup de distinction et de courage; mais les mêmes principes qui pervertirent sa morale, étouffèrent en lui les sentiments de l'honneur. Il renonça à la bravoure, et fit l'apologie de la lâcheté : *Il ne manque à tous les hommes*, disait-il, *qu'un peu de courage pour être lâches*. Rochester a laissé des ouvrages qui valent mieux que sa réputation. Les meilleurs sont des satires imitées d'Horace et de Boileau. Ce dernier était un de ses auteurs favoris.

On n'explique point la grâce, on ne définit point la bonne plaisanterie : aussi les *Mémoires de Grammont* échappent-ils à toute analyse, à tout jugement littéraire. Les citations seraient peut-être la seule manière d'en donner une idée; encore faudrait-il qu'elles fussent variées et de quelque étendue; mais on sait combien les plus courtes même seraient déplacées dans une notice qui précède l'ouvrage. A défaut de citations, nous voudrions pouvoir rapporter ce qu'en ont dit les littérateurs célèbres, dont l'opinion sert de guide, et quelquefois de règle à celle du public; mais ces littérateurs eux-mêmes, évitant de disserter sur un livre dont les grâces légères et enjouées repoussent toute idée d'examen sérieux et approfondi, se sont bornés à en extraire, ou plutôt à en rappeler quelques passages. Au reste, qu'est-il besoin de jugement, de citations et d'autorités pour un ouvrage que tout le monde a lu et relu cent fois?

Il n'en est pas tout à fait de même des *Contes* d'Hamilton. Ils sont d'un mérite moins universellement reconnu. A quelques égards, ils sont comme ces plaisanteries convenues entre les personnes d'une même société, et qui, très-piquantes pour tous ceux qui sont dans le secret, le sont beaucoup moins pour les étrangers, qui n'en ont pas la clef. Nous avons entendu des gens à qui l'on ne pouvait refuser ni les lumières, ni le goût, se plaindre sérieusement de ce que les *Contes* d'Hamilton étaient remplis d'extravagances [1]. Hamilton leur aurait sans doute répondu : Messieurs, vos reproches me flattent infiniment; je n'ai travaillé que pour les mériter; et puis il leur aurait dit le mot de l'énigme. Nous allons le dire pour lui. La traduction des *Mille et une Nuits* venait de paraître; les femmes de la cour dévoraient ce livre et en raffolaient. Hamilton les railla sur leur engouement pour un ouvrage plein d'aventures invraisemblables et absurdes. On lui porta le défi d'en faire autant; il l'accepta, et se mit à faire des contes de fées pour se moquer de la féerie, comme Cer-

[1] On trouve sur ces contes, dans plusieurs ouvrages, et notamment dans le *Dictionnaire historique* de MM. Chaudon et Delandine, des jugements dénigrants et faux, à qui heureusement le nom des juges ne donne pas un grand poids.

vantes avait fait *Don Quichotte*, pour tourner la chevalerie en ridicule. Telle est l'histoire, tel fut le dessein de *Fleur d'Épine*, des *Quatre Facardins*, et de *Zeneyde*. Cette explication, nous le sentons bien, ne suffirait pas pour convertir les détracteurs des *Contes* d'Hamilton, et concilier à ces contes de nouveaux partisans, s'ils n'avaient d'autre mérite que d'enchérir sur l'extravagance des récits faits par Schéhérazade au sultan Schah-Riar. « Mais cette folie, dit M. de La Harpe, est si gaie, si piquante, « relevée par des saillies si heureuses et si imprévues, que l'on y recon- « naît à tout moment un homme très-supérieur aux bagatelles dont il « s'amuse. » Le même littérateur ajoute, en parlant de *Fleur d'Épine* : « Il y a des traits d'une vérité charmante, et de l'intérêt dans les carac- « tères et dans les situations. L'objet en est moral, et très-agréablement « rempli; c'est de faire voir qu'avec beaucoup d'esprit, de courage et « d'amour, un homme sans figure et sans fortune peut vaincre les plus « grands obstacles, et que dans les femmes la grâce l'emporte sur la « beauté. Hamilton devait en effet vanter la grâce; son style en est plein. » Fleur d'Épine, qui, tirée des mains de la fée Dentue par Tarare, et assise devant lui sur la jument Sonnante, repousse les mains dont il la tient embrassée, lorsqu'il lui avoue qu'il a donné à la belle Luisante l'assurance de l'épouser; Tarare, qui, entendant ce que cela veut dire, ajoute, sans faire semblant de rien, que l'amour qu'il croyait avoir pour Luisante n'était tout au plus que de l'admiration, et que ce sentiment, qui s'affaiblissait dans son cœur à chaque instant qui l'éloignait d'elle, en a été entièrement effacé du premier moment où il a vu Fleur d'Épine; et cette belle Fleur d'Épine, qui, au lieu de parler, se laisse doucement aller vers lui comme auparavant, et appuie ses mains sur celles qu'il a remise autour d'elle pour la soutenir, ce tableau paraissait à La Harpe la plus vraie, la plus douce et la plus gracieuse de toutes les peintures dont l'amour a fourni le sujet. « Elle remplit le cœur, dit-il, de l'idée d'un de ces mo- « ments délicieux qui sont faits pour lui, et qui sont d'un prix d'autant « plus grand, qu'il semble que tout ce que l'amour promet soit encore « au-dessus de tout ce qu'il peut donner. »

Le *Bélier* n'eut point pour objet, comme *Fleur d'Épine*, les *Quatre Facardins* et *Zeneyde*, de ridiculiser, en l'exagérant, la folie des contes de fées. Il doit son origine à une autre cause qu'il n'est pas moins essentiel de faire connaître. Le roi avait fait présent au comte de Grammont d'un terrain appelé le Moulineau. La comtesse de Grammont, sœur d'Hamilton, se plut à l'embellir; et, trouvant le nom de Moulineau trop peu digne d'un lieu qu'elle avait rendu charmant, elle changea ce nom en celui de Pontalie. Hamilton fut chargé de fabriquer des titres pour ce nouvel anobli. Il imagina un géant *Moulineau*, antique possesseur du terrain; un vieux druide, son voisin, dont la fille, jeune et belle, nommmée *Alie*, était aimée du géant qu'elle abhorrait; et un prince de Noisy, amoureux d'elle aussi, mais de plustendrement aimé. Il prêta ensuite à tous ces personnages les aventures les plus extraordinaires; et, comme dans ces

aventures, certaint pont joue un rôle assez considérable, il feignit qu'on l'avait appelé *Pont-d'Alie*, en mémoire de l'héroïne; et que, dans la suite des siècles, la tradition des événements s'étant perdue parmi les hommes, de *Pont-d'Alie* on avait fait *Pontalie* [1].

On prétend qu'Hamilton, dans le *Bélier*, a fait des allusions malignes à certains faits et à certains personnages du temps. On ignore aujourd'hui qui il a pu vouloir désigner par ce géant Moulineau, dont la vanité est si bête; et la sagacité du lecteur le plus au fait des particularités du siècle de Louis XIV ne parviendrait peut-être pas à le découvrir. Mais que l'on se console; ce mérite de circonstance est le moindre de l'ouvrage, et tout ce qu'on a dit des autres contes s'applique sans restriction à celui du *Bélier*.

Le commencement du *Bélier* est en vers. Voltaire, à ce que rapporte M. de La Harpe, citait souvent ce début comme un morceau charmant. Il l'avait en vue sans doute, lorsque, dans son conte des *Trois Manières*, il représente l'enjouée et vive Théone,

> Contant son aventure
> En vers moins allongés et d'une autre mesure,
> Qui courent avec grâce et vont à quatre pieds,
> Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

Voltaire a dit encore quelque part que les vers d'Hamilton étaient *pleins de feu et de légèreté*. Le commencement du *Bélier*, celui des *Quatre Facardins*, dont la grâce un peu plus négligée n'en a guère moins de charmes, et surtout l'*Épître au comte de Grammont*, sont tout à fait dignes d'un aussi bel éloge; et Voltaire, qui y trouva le modèle d'une manière qu'il a perfectionnée, ne pouvait pas exprimer moins vivement sa reconnaissance. Le même art d'entremêler les vers et la prose, qui brille dans les jolies épîtres de la jeunesse de Voltaire, se montre dans l'*Épître au comte de Grammont*; c'est la même familiarité accompagnée des mêmes grâces; c'est le même talent pour la louange délicate et pour la raillerie légère; ce sont ces mêmes rapprochements, ces mêmes contrastes si inattendus et pourtant si naturels; en un mot, ce sont les mêmes tours d'idées et les mêmes artifices de style. Chapelle, beaucoup plus négligé, et Chaulieu, bien moins piquant, sont loin de pouvoir fournir, comme Hamilton, matière au parallèle.

L. S. AUGER.

[1] En dépit de la volonté de madame de Grammont et de l'allégorie étymologique d'Hamilton, *Moulineau* a prévalu sur *Pontalie*. Le terrain dont il s'agit, situé sur le bord de la Seine, au-dessous de Meudon, porte toujours le premier de ces deux noms.

ÉPITRE

A

MONSIEUR LE COMTE DE GRAMMONT.

Honneur des rives éloignées
Où Corizande [1] vit le jour ;
De Ménodaure [2] heureux séjour,
D'où vos errantes destinées
Semblent vous bannir sans retour ;
Et d'où l'astre du jour, passant les Pyrénées,
Voit tant de faces basanées,
Et va finir son vaste tour
Devers les Isles Fortunées ;
Vous qui dans une auguste cour,
Fameux depuis maintes années,
Sans prendre aucun mauvais détour,
Avez signalé vos menées
Et dans la guerre et dans l'amour ;

C'est à vous, Monsieur, que cet écrit s'adresse ; car à quel autre pourrait-il convenir ? Mais vous auriez de la peine à vous imaginer qui vous l'adresse, puisqu'il n'est plus question de nous depuis des temps infinis, et qu'une longue absence doit nous avoir effacés de votre souvenir : cependant nous osons un peu nous flatter que cela n'est pas, puisque

Vous n'oubliez jamais personne ;
Témoin don Brice à Lérida,
Dona Raguez à Barcelone,
Gaspar Boniface à Bréda ;

[1] Corizande d'Andouins, aïeule du comte de Grammont.
[2] Ménodaure, un des ancêtres de la famille.

Enfin Catalane et Gasconne,
Depuis Bordeaux jusqu'à Bayonne ;
De Perpignan à Puycerda ;
Et nous, vos deux amis des bords de la Garonne.

C'est dans ces lieux écartés et paisibles que nous apprenons chaque jour que vous êtes plus agréable, plus rare et plus merveilleux que jamais. Nos voisins, grands nouvellistes, informés des vivacités dont on leur mande que vous surprenez la cour, nous demandent si vous n'êtes pas le petit-fils de ce fameux chevalier de Grammont dont on lit tant de merveilles dans l'histoire des guerres civiles. Indignés que votre caractère soit si peu connu dans des provinces où votre nom l'est tant, nous avions formé le dessein de donner ici quelque idée de votre mérite ; mais qui sommes-nous pour l'entreprendre? Médiocres pour le génie, et rouillés par une longue interruption de commerce avec la cour, comment serait-il possible que nous eussions ce goût et cette politesse qui ne se trouvent point ailleurs, et qu'il faudrait pourtant avoir pour bien parler de vous? Car

Il ne faut pas un talent ordinaire
Pour réussir dans une affaire
Où les talents succombent tous;
Et, quelque empressement que l'on ait à vous plaire,
Dès qu'il faut écrire pour vous,
Le projet devient téméraire ;
Et des campagnards comme nous
Sont bientôt réduits à se taire.

Ainsi, nous ne songions plus qu'à ramasser tout ce que notre mémoire pourrait nous fournir des particularités de votre vie, pour les communiquer aux plus habiles des lieux où vous êtes ; mais le choix nous embarrassa. Tantôt nous voulions adresser nos mémoires à l'Académie, persuadés qu'ayant autrefois soutenu des thèses de logique, vous en saviez assez pour être reçu dans cet illustre corps, et pour y être loué depuis les pieds jusqu'à la tête à votre réception ; tantôt nous voulions que, comme il n'y a pas d'apparence qu'il reste quelqu'un sur la terre quand vous n'y serez plus, les révérends pères Massillon ou De La Rue vous entreprissent par avance. Mais nous jugeâmes que le premier de ces partis ne conve-

nait point à votre caractère; et qu'à l'égard de l'autre, il était contre l'usage de vous envelopper tout vif dans les figures d'une oraison funèbre. Le fameux Despréaux s'offrit ensuite à notre imagination, et nous crûmes d'abord que c'était ce que nous cherchions; mais quelques moments de réflexion nous firent comprendre que ce n'était pas votre fait.

Des ouvrages d'esprit arbitre souverain,
Il jouit en repos de sa première gloire;
Si du plus grand des rois il compose l'histoire,
Phébus est attentif à conduire sa main;
Et c'est l'unique soin des filles de Mémoire :
Lui seul peut consacrer à l'immortalité
Un mérite comme le vôtre;
Mais sa muse a toujours quelque malignité,
Et, vous caressant d'un côté,
Vous égratignerait de l'autre.

L'expédient qui nous vint en tête après celui-là fut de vous mettre tout de votre long au milieu du recueil où l'on voit depuis peu cette belle lettre de l'illustre chef de votre maison; et voici l'adresse qu'on nous avait donnée pour cela :

Non loin des superbes lambris
Qu'habitaient nos rois à Paris,
Dans un certain recoin du Louvre
Est un bureau fécond qui s'ouvre
A tous auteurs, à tous écrits [1],
A des ouvrages de tous prix,
Surtout à ceux des beaux-esprits,
Quand par hasard il s'en découvre.
De ce lieu, chaque mois, sortent galants cahiers,
Où tous faiseurs de chansonnettes
(Tendres héros de leurs quartiers)
Viennent, dans des vers familiers,
Usurper le nom de poëtes,
Et, sur des tons irréguliers,
Montant chalumeaux et musettes,
Content champêtres amourettes,
Ou couronnent de vains lauriers
Des écrivains et des guerriers

[1] Le *Mercure galant*.

Qui sont inconnus aux gazettes.
De ces atours capricieux
C'est là que l'énigme se pare,
Met un masque mystérieux,
Et, d'un voile mince et bizarre
Embarrassant les curieux,
Est toujours neuve et jamais rare.
C'est là qu'on voit en vieux transports
Gémir nouvelles élégies;
Et là s'impriment tous les morts,
Avec leurs généalogies,
Leurs éloges, leurs effigies,
Leurs dignités et leurs trésors.

Nous vîmes bien qu'il n'y avait pas moyen de vous insérer dans un recueil qui devait être farci de tant d'autres choses; et toutes ces difficultés nous remirent enfin sur nos premières voies : résolus, malgré notre insuffisance, de tenter l'aventure nous-mêmes, et d'appeler à notre secours deux hommes que nous n'avons pas l'honneur de connaître, mais dont quelques ouvrages sont parvenus jusqu'à nous; et, pour les engager par quelques petites honnêtetés, un de nous deux, et justement celui qui porte encore à l'oreille cette perle que vous disiez que sa mère y avait mise par dévotion, se mit à les apostropher comme vous allez voir :

O vous, dont la facile veine
Enchante, par d'heureux transports,
Tantôt les rives de la Seine,
Et tantôt la fertile plaine
Que la Marne suit de ses bords ;
Quand vos chants, ornés des trésors
Du Permesse ou de l'Hippocrène,
Badinent pour quelque Climène;
Ou quand, imitant les accords
De Thalie ou de Melpomène,
Vous nous rendez les fameux morts
De Rome et de l'antique Athène;
La Fare, et vous, abbé savant[1],
Que Phébus de son influence
Anime et soutient en rimant;

[1] L'abbé de Chaulieu.

Donnez, chacun dans une stance,
Quelque relief à ce fragment;
Nous implorons votre assistance.

A peine cette invocation fut-elle mise au net, que nous trouvâmes Melpomène et Thalie quelque peu déplacées, puisque ces messieurs ne paraissaient pas avoir rien écrit qui soit du département de nos deux muses. Cette réflexion nous embarrassait, et nous songions au tour qu'il fallait donner à cet endroit de notre écrit, lorsque tout à coup parut, au milieu de la chambre où nous écrivions, une figure qui nous surprit sans nous effrayer : c'était celle de votre philosophe, l'inimitable Saint-Évremond. Rien de tout ce tintamarre qui annonce d'ordinaire l'arrivée des morts de conséquence n'avait précédé son apparition.

L'on ne vit point trembler la terre;
Le ciel resta clair et serein;
Point de murmure souterrain,
Et pas un seul coup de tonnerre.
Il n'était point couvert de lambeaux mal cousus,
Tels qu'étala près de Philippe
Le spectre qui de nuit apparut à Brutus.
Il n'avait point l'air de Laïus,
Qui ne portait pour toute nippe
Qu'un petit manteau d'Emaüs,
Quand il vint accuser Œdipe.
Il n'avait rien du funeste appareil
Que l'on croit voir à ces affreuses ombres
Qui sortent des royaumes sombres
Pour interrompre le sommeil.

Tout cela nous fit connaître qu'il n'avait pas eu envie de nous faire peur. Il s'était mis tout comme nous l'avions vu la première fois que vous nous procurâtes le plaisir de sa connaissance à Londres. C'était ce même air goguenard, mais un peu refrogné; et c'étaient les mêmes habits, qu'il avait sans doute gardés pour nous venir rendre cette visite; et, afin que vous n'en doutiez pas,

Il avait pris pour ce voyage
Sa calotte de maroquin;
Et cette loupe à double étage
Dont il ne vit jamais la fin

Ornait le haut de son visage :
Bref, il parut dans l'équipage
Où, chez la belle Mazarin,
Toujours paré du nom de sage,
Il venait noyer dans son vin
Les engourdissements de l'âge,
Et rendait chaque jour hommage
A l'éclat renaissant qui brillait sur son teint.

Comme il était arrivé sans façon, il se mit entre nous sans cérémonie ; mais il ne put s'empêcher de sourire du respect avec lequel nous éloignions nos siéges d'auprès de lui, sous prétexte de ne le pas incommoder. J'avais toujours entendu dire qu'il fallait interroger les gens de l'autre monde pour les faire parler ; mais il nous fit bientôt voir le contraire ; et, après avoir jeté les yeux sur le papier que nous avions laissé sur la table : J'approuve, dit-il, votre projet, et je viens vous donner quelques conseils pour l'exécution ; mais je ne comprends pas le choix que vous faites de ces deux messieurs pour vous aider. Je conviens qu'on ne peut écrire avec plus d'agrément qu'ils font l'un et l'autre ; mais ne voyez-vous pas qu'ils ne font rien que par boutade, et que les sujets qu'ils traitent sont aussi extraordinaires que le caprice qui les entraîne ?

L'un, tendre, fidèle et goutteux,
Se révoltant d'un air profane
Contre l'anodine tisane
Et contre l'objet de ses vœux,
Ne chante dans ses vers heureux
Que l'inconstance et la Tocane.
L'autre, d'un style gracieux,
Et digne des bords du Permesse,
Par mille traits ingénieux
Fait tout céder à la paresse,
Et de l'indolente mollesse
Vante le repos glorieux.

Laissez-les donc là, s'il vous plaît ; il importe peu que vous les ayez invoqués ; ils n'en viendront pas plus tôt à votre secours ; arrangez du mieux que vous pourrez les matières que vous alliez rassembler pour d'autres ; ne vous embarrassez ni de l'ordre des temps, ni de celui des événements. Je vous conseillerais au contraire d'avoir pour objet principal les dernières années de celui

pour qui vous écrivez ; les premières sont trop éloignées pour pouvoir en rapprocher les aventures jusqu'au temps où vous êtes. Faites quelques remarques, mais courtes et légères, sur la résolution qu'il a prise de ne point mourir, et sur le pouvoir qu'il paraît avoir de l'exécuter.

Son trépas, par lui seul tant de fois retardé,
Est un miracle que l'Envie
D'un œil jaloux n'a jamais regardé;
Mais de tant de secrets qu'à sa gloire il publie,
Celui d'éterniser sa vie
Est l'unique secret qu'il ait jamais gardé.

Ne vous allez pas embarrasser l'esprit à chercher des ornements ou des tours d'éloquence pour tracer son caractère : cela sentirait le panégyrique ; et ce sera assez le louer que de le peindre au naturel. Gardez-vous bien de vouloir rendre ses récits ou ses bons mots : le sujet est trop grand pour vous. Tâchez seulement, en parlant de ses aventures, de donner des couleurs à ses défauts, du relief à ses vertus.

C'est ainsi qu'autrefois, par des routes faciles,
A l'immortalité j'élevais mon héros ;
Pour vous, peignez d'abord en gros
Cent beautés à ses vœux dociles ;
Faites-le voir suivant en tous lieux les drapeaux
D'un guerrier égal aux Achilles ;
Qu'au milieu de la paix, ennemi du repos,
Il donne des leçons utiles
Aux courtisans les plus habiles ;
Et, toujours actif à propos,
Sans leurs empressements serviles,
Qu'il efface tous leurs travaux.
Que vos pinceaux enfin, en nouveaux traits fertiles,
Le fassent voir en différents tableaux :
Tyran des fâcheux et des sots;
Historien d'amour et des guerres civiles ;
Recueil vivant d'antiques vaudevilles;
Redoutable, par ses complots,
Aux amants heureux ou tranquilles ;
Désolateur de ses rivaux ;
Fléau des discours inutiles ;
Agréable et vif en propos;

Célèbre diseur de bons mots,
Et surtout grand preneur de villes.
N'oubliez pas le cheval blanc [1]
Sur lequel, soutenant téméraire menace,
Il parut inopinément.
Vers les campagnes de l'Alsace,
Aux yeux d'un prince triomphant.
Dites par quel enchantement,
Par quelle adresse ou quelle audace,
En dépit du vieux Saint-Alban,
Et d'Arlington et d'Haliface,
Et d'une nymphe encore à séduisante face,
Il enleva le Buckingham [2].
Contez ces faits tout uniment.
Gens comme vous n'auraient pas bonne grâce
A s'élever insolemment;
Et ce n'est pas toujours au sommet du Parnasse
Que l'on chante avec agrément.
Que par un tour aisé chaque récit s'explique;
Suivez la nature de près,
Et que pour chaque vers la rime faite exprès,
Du misérable prosaïque,
Et du style trop poétique,
Évite l'un et l'autre excès.
N'adorez point les goûts de la vogue publique;
Mais ne les condamnez jamais:
Il est un lieu près du Marais
Où depuis quelque temps le genre marotique
Se renouvelle avec succès.
Empruntez les nouveaux attraits
Que l'on trouve à son air antique :
De Ronsard et de Rabelais
Instruisez-vous dans la boutique;
Il ne faut que cinq ou six traits
D'un langage obscur et gothique
Pour divertir à peu de frais.

Nous l'assurâmes que nous tâcherions de profiter de ce dernier avis, mais que celui de ne pas tomber dans une versification ram-

[1] Il avait promis à Mgr le Dauphin qui commandait l'armée d'Alsace, qu'il le verrait arriver sur un cheval blanc avant la fin de la campagne.

[2] Il persuada au duc de Buckingham de passer en France avec lui, pour rompre la triple alliance, malgré les efforts que les ministres d'Angleterre et la comtesse de Shrewsbury firent pour l'en empêcher. Buckingham était alors favori de Charles II.

pante nous paraissait plus difficile à suivre. Encore une fois, dit-il, faites de votre mieux ; des gens qui écrivent pour le comte de Grammont peuvent compter sur quelque indulgence : en tout cas, vous n'êtes guère connus que de lui ; et, selon les apparences, ce que vous allez faire ne donnera pas au public une grande envie de vous connaître. Finissons cette visite, poursuivit-il ; et, par les souhaits que je vais faire, faites connaître à mon héros que je m'intéresse toujours pour lui.

Que de ses jours nombreux l'immuable destin
D'un esprit éternel soutienne encor les charmes;
Qu'il dorme un peu plus le matin;
Qu'il renonce à jamais au tumulte des armes;
Et que le père Séraphin,
Toujours sur de fausses alarmes,
Le vienne exhorter à sa fin :
Et que ce soit toujours en vain,
Qu'abandonné du médecin,
La cour pour lui verse des larmes.
Par ses soins redoublés, que le roi, convaincu
Qu'il ne vit plus que pour le suivre,
Puisse apprendre de lui l'heureux art de revivre
Après avoir aussi longtemps vécu.
A tant se tut le normand philosophe,
De son temps gentil clerc, ains gaudisseur juré,
Et que pieça, dit-on, aviez pour tout curé,
Mais dont prosnes méshui pas ne sont de l'étoffe
D'un pasteur ensépulturé.
Or, s'en partit revoir la cointe [1] bande
D'amis féals qu'en l'autre monde avez;
Jà n'est mestier qu'illec il vous attende.
Si ne dira pourquoi celle légende ;
Trop mieux que nous la raison en savez.
Que si, dans cinquante ans, sans estre grain malade,
Force vous est pourtant, à la parfin,
Sur lit gésir en piteuse parade,
Et vers les morts prendre votre chemin,
Adonc verrez maint et maint camarade,
Qui, menant feste et moult joyeux hutin [2],

[1] Vieux mot qui se disait des personnes belles, ajustées; du latin *comptus*, ou peut-être du celtique *coant*.

[2] Ce mot signifie *querelle, débat*. Du Cange dit que Louis *Hutin* fut ainsi appelé, parce que dans son enfance il était mutin.

A grand randon [1] vous feront accolade.
Là trouverez messire Benserade,
Le preux Chapelle et maistre Chapelain,
Les damoisels Voiture et Sarrazin,
Et cil qui chanson en ballade
Onc ne rima sans hanap de bon vin.
Adieu, seigneur, qui jadis par le monde
Fin ne mettiez d'aimer ou batailler,
Roide jouteur et courtois chevalier,
Assez devant les guerres de la Fronde :
Si revenez ès bords de la Gironde
En coche clos et sans vous travailler,
Verrez chastel sis à dextre de l'onde,
Qui perron n'a, ne superbe escalier,
Mais dont fossés ont eau claire et profonde ;
Là demeurons; veuillez ne l'oublier.

Souvenez-vous-en donc, s'il vous plaît, Monsieur, si par hasard l'envie vous prend de revoir votre belle maison de Séméac. En attendant, trouvez bon que nous finissions cette longue lettre : nous avons eu beau changer de style et de langage pour en faire quelque chose, vous voyez combien nous sommes restés au-dessous de notre sujet : il faudrait, pour y réussir, que celui que nos fictions viennent de ressusciter fût encore parmi les vivants. Mais

Il n'est plus de Saint-Évremond,
Et ce chroniqueur agréable
Du sérieux et de la fable,
Ce favori du sacré mont,
N'a pu trouver le Cocyte guéable :
Et de ce fleuve redoutable
Le retour n'est permis qu'au comte de Grammont.

[1] Avec empressement.



LE COMTE DE GRAMMONT.

Publié par Furne et Cie

MÉMOIRES

DE GRAMMONT

CHAPITRE Ier OU PRÉFACE.

Comme ceux qui ne lisent que pour se divertir me paraissent plus raisonnables que ceux qui n'ouvrent un livre que pour y chercher des défauts, je déclare que, sans me mettre en peine de la sévère érudition de ces derniers, je n'écris que pour l'amusement des autres.

Je déclare de plus, que l'ordre des temps ou la disposition des faits, qui coûtent plus à l'écrivain qu'ils ne divertissent le lecteur, ne m'embarrasseront guère dans l'arrangement de ces Mémoires.

Dans le dessein de donner une idée de celui pour qui j'écris, les choses qui le distinguent auront place dans ces fragments selon qu'elles s'offriront à mon imagination, sans égard à leur rang.

Qu'importe, après tout, par où l'on commence un portrait, pourvu que l'assemblage des parties forme un tout qui rende parfaitement l'original? Le fameux Plutarque, qui traite ses héros comme ses lecteurs, commence la vie des uns comme bon lui semble, et promène l'attention des autres sur de curieuses antiquités, ou d'agréables traités d'érudition, qui n'ont pas toujours rapport à son sujet.

Démétrius le Preneur de villes n'était pas, à beaucoup près, si grand que son père Antigonus, à ce qu'il nous dit : en récompense, il nous apprend que son père Antigonus n'était que son oncle : mais tout cela n'est qu'après avoir commencé sa vie par un abrégé de sa mort, par un sommaire de ses divers exploits, de ses bonnes et de ses mauvaises qualités, où il fait entrer le pauvre Marc-Antoine, par compassion pour toutes ses faiblesses.

Dans la vie de Numa Pompilius, il entre en matière par une dissertation sur son précepteur Pythagore ; et, comme il croit qu'on est fort en peine de savoir si c'est l'ancien philosophe, ou bien un certain

Pythagore qui, après avoir gagné le prix de la course aux Jeux Olympiques, vint à toutes jambes trouver Numa pour lui enseigner la philosophie et lui aider à gouverner son royaume, il se tourmente beaucoup pour éclaircir cette difficulté, qu'il laisse enfin là.

Ce que j'en dis n'est pas pour reprocher quelque chose à l'historien de toute l'antiquité auquel on doit le plus; c'est seulement pour autoriser la manière dont j'écris une vie plus extraordinaire que toutes celles qu'il nous a laissées.

Il est question de représenter un homme dont le caractère inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiser; un homme illustre par un mélange de vices et de vertus qui semblent se soutenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait accord, brillantes par leurs oppositions.

C'est ce relief incompréhensible qui, dans la guerre, l'amour, le jeu et les divers états d'une longue vie, a rendu le comte de Grammont l'admiration de son siècle. C'est par là qu'il a fait les délices de tous les pays où il a promené ses agréments et son inconstance; de ceux où la vivacité de son esprit a répandu de ces mots heureux qu'une approbation universelle transmet à la postérité; de tous les endroits enrichis des profusions de sa magnificence; et de ceux enfin où il a conservé la liberté de son jugement dans les périls les plus pressants, tandis que le badinage de son humeur, au milieu des dangers les plus sérieux de la guerre, marquait une fermeté qui n'appartient pas à tout le monde.

Je ne ferai point son portrait. A l'égard de sa figure, Bussi et Saint-Évremond, auteurs plus agréables que fidèles, en ont écrit. Le premier a peint le chevalier de Grammont artificieux, volage, et même un peu perfide en amour, infatigable et cruel sur la jalousie. Saint-Évremond s'est servi d'autres couleurs pour exprimer le génie, et pour tracer en général les manières du comte : mais l'un et l'autre s'est fait plus d'honneur dans ces différentes peintures qu'il n'a rendu justice à son héros.

C'est donc lui-même qu'il faut écouter dans ces récits agréables de siéges et de batailles où il s'est distingué à la suite d'un autre héros; et c'est lui qu'il faut croire dans des événements moins glorieux de sa vie, quand la sincérité dont il étale son adresse, sa vivacité, ses supercheries et les divers stratagèmes dont il s'est servi, soit en amour, soit au jeu, exprime naturellement son caractère.

C'est lui-même, dis-je, qu'il faut écouter dans cet écrit, puisque je ne fais que tenir la plume à mesure qu'il me dicte les particularités les plus singulières et les moins connues de sa vie.

CHAPITRE II.

Arrivée du chevalier de Grammont au siége de Trin : son genre de vie.

En ce temps-là il n'en allait pas en France comme à présent : Louis XIII régnait encore, et le cardinal de Richelieu gouvernait le royaume. De grands hommes commandaient de petites armées, et ces armées faisaient de grandes choses. La fortune des grands de la cour dépendait de la faveur du ministre; les établissements n'y étaient solides qu'à mesure qu'on lui était dévoué. De vastes projets jetaient au cœur des États voisins les fondements de cette grandeur redoutable où l'on voit celui-ci. La police était un peu négligée. Les grands chemins étaient impraticables de jour, et les rues durant la nuit; mais on volait encore plus impunément ailleurs. La jeunesse, en entrant dans le monde, prenait le parti que bon lui semblait. Qui voulait se faisait chevalier : abbé, qui pouvait; j'entends *abbé à bénéfice*. L'habit ne distinguait point le chevalier de l'abbé; et je crois que le chevalier de Grammont était l'un et l'autre au siége de Trin. Ce fut sa première campagne, et il y porta ces dispositions heureuses qui préviennent favorablement, et qui font qu'on n'a besoin ni d'amis pour être introduit, ni de recommandations pour être agréablement reçu partout.

Le siége était formé quand il arriva : cela lui épargna quelques témérités; car un volontaire ne dort pas en repos s'il n'a essuyé les premiers coups qu'on tire. Il alla donc reconnaître les généraux, n'y ayant plus rien à faire à l'égard de la place sur cet article. Le prince Thomas commandait l'armée; et, comme la charge de lieutenant-général n'était pas encore connue, du Plessis-Praslin et le fameux vicomte de Turenne étaient ses maréchaux-de-camp.

On portait quelque respect aux places de guerre, avant qu'une puissance à laquelle rien ne peut résister eût trouvé un moyen de les abîmer par une grêle affreuse de bombes, et par le ravage de cent pièces de canon en batterie. Avant ces furieux orages qui réduisent le gouverneur aux souterrains, et la garnison en poudre, de fréquentes sorties vivement repoussées, de vigoureuses attaques vaillamment soutenues, signalaient l'art des assiégeants et le courage des assiégés; et par conséquent les siéges étaient d'une longueur raisonnable,

et les jeunes gens avaient le temps d'y apprendre quelque chose.

Il y eut de belles actions de part et d'autre dans celui de Trin. On y essuya des fatigues, on souffrit des pertes; mais on ne s'ennuya plus dans l'armée depuis que le chevalier de Grammont y fut : plus de fatigue dans la tranchée, plus de sérieux chez les généraux ; plus d'ennui dans les troupes depuis son arrivée. Il cherchait et portait partout la joie.

Parmi les officiers de l'armée, comme partout ailleurs, on voyait des gens de mérite, ou des gens qui en voulaient avoir. Les derniers imitaient le chevalier de Grammont dans les choses qui le faisaient briller, et n'y réussissaient pas; les autres admiraient ses talents, et recherchaient son amitié. Matta fut de ce nombre. Plein de franchise et de probité dans toutes ses manières, Matta était agréable par sa figure, plus encore par le caractère de son esprit : il l'avait simple et naturel; mais le discernement et la délicatesse des plus fins et des plus déliés. Le chevalier de Grammont ne fut pas longtemps à démêler les qualités qui le distinguaient. Ainsi la connaissance fut bientôt faite, et l'amitié bientôt liée entre eux.

Matta voulut absolument que le chevalier de Grammont vînt s'établir chez lui : il n'y consentit qu'à condition qu'il partagerait la dépense. Comme ils avaient l'humeur libérale et magnifique, ce fut à frais communs qu'ils donnèrent les repas les mieux entendus et les plus délicats qu'on eût encore vus. Le jeu rendait à merveille dans les commencements, et le chevalier rendait en cent façons ce qu'il ne prenait que d'une seule.

Les généraux, tour à tour régalés, admirèrent leur magnificence, et voulurent mal à leurs officiers de ce qu'ils n'étaient pas si bien servis. Le chevalier avait le don de faire valoir les choses les plus communes; et son esprit était tellement à la mode, que c'était se déshonorer que de ne pas se soumettre à son goût. Matta lui laissait le soin de louer la table et d'en faire les honneurs ; et, charmé d'un applaudissement universel, il se persuada qu'il n'y avait rien de si beau que de vivre comme ils faisaient, et rien de plus aisé que de continuer ; mais il s'aperçut bientôt que les plus grandes prospérités ne sont pas les plus durables.

Une grosse chère, une petite économie, des domestiques infidèles, une fortune ennemie ; tout cela s'unissant pour déranger le ménage, la table s'allait réformer tout doucement d'elle-même, quand le génie du chevalier, fertile en ressources, entreprit de soutenir son premier honneur par l'expédient qu'on va voir.

Ils ne s'étaient point parlé de l'état de leurs affaires, quoique celui qui

en avait le soin les en eût séparément avertis, prêt à recevoir de l'argent pour continuer la dépense, ou à rendre ses comptes pour le passé. Un jour que le chevalier de Grammont était revenu plus tôt qu'à l'ordinaire, il trouva Matta tranquillement endormi dans un fauteuil ; et, ne voulant pas interrompre son repos, il se mit à rêver à son projet. Matta s'éveilla sans qu'il s'en aperçût ; et, ayant quelque temps admiré la contemplation où il paraissait enseveli, et ce profond silence entre deux hommes qui ne l'avaient jamais gardé un moment ensemble, il le rompit par un soudain éclat de rire, qui ne fit qu'augmenter à mesure que l'autre le regardait. Voilà, dit le chevalier, un réveil assez gai et assez bouffon; et à qui en as-tu donc ? ou si c'est aux anges que tu ris? Ma foi, chevalier, dit Matta, je ris d'un songe que je viens de faire, si naturel et si plaisant, qu'il faut que je t'en fasse rire aussi. Je rêvais que nous avions renvoyé monsieur le maître d'hôtel, monsieur le chef de cuisine, et monsieur notre officier; résolus, pour le reste de la campagne, d'aller manger chez les autres, comme les autres étaient venus manger chez nous. Voilà mon songe : et toi, chevalier, à quoi rêvais-tu ?

Pauvre esprit! dit le chevalier en haussant les épaules, te voilà d'abord sur le côté ; te voilà dans la consternation et l'humilité, pour quelques mauvais propos que le maître d'hôtel t'aura tenus comme à moi. Quoi! après la figure que nous avons faite à la barbe des grands et des étrangers de l'armée, quitter la partie comme des sots, et plier bagage comme des croquants au premier épuisement de finance ! Tu n'as point de sentiments. Où est l'honneur de la France? Et où est l'argent, dit Matta? car mes gens se donnent au diable qu'il n'y a pas dix écus dans la maison ; et je crois que les tiens ne t'en gardent guère davantage; car il y a plus de huit jours que je ne t'ai vu ni tirer ta bourse ni compter ton argent; amusement qui t'occupait volontiers en prospérité.

Je conviens de tout cela, dit le chevalier; mais je veux te faire convenir que tu n'es qu'une poule mouillée dans cette occasion. Et que serait-ce de toi si tu te voyais dans l'état où je me suis trouvé à Lyon, quatre jours avant d'arriver ici? Je t'en veux faire le récit.

CHAPITRE III

Son éducation, et ses aventures avant son arrivée à ce siége.

Voici, dit Matta, qui sent bien le roman, hors qu'il faudrait que ce fût ton écuyer qui me contât ton histoire..... C'est l'ordre, dit le chevalier : cependant je pourrai te parler de mes premiers exploits sans blesser ma modestie ; outre que mon écuyer a l'accent un peu burlesque pour un récit héroïque.

Tu sauras donc qu'en arrivant à Lyon... Est-ce comme cela qu'on commence ? dit Matta. Prends ton histoire d'un peu plus loin ; les moindres particularités d'une vie comme la tienne méritent d'être contées ; mais surtout la manière dont tu saluas le cardinal de Richelieu la première fois : on m'en a fait rire. Au reste, je te dispense de me parler des gentillesses de ton enfance, de la généalogie, du nom et de la qualité de tes ancêtres ; car tu n'en sais pas un mot.

Ah ! que tu fais le mauvais plaisant ! Tu crois que tout le monde est de ton ignorance ; tu t'imagines donc que je ne connais pas les Ménodaures, ni les Corizandes, moi ! Je ne sais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon père d'être fils de Henri IV ! Le roi voulait à toute force le reconnaître, et jamais ce traître d'homme n'y voulut consentir. Vois un peu ce que ce serait que les Grammont sans ce beau travers ! Ils auraient le pas devant les Césars de Vendôme. Tu as beau rire, c'est l'Évangile. Mais venons à notre fait.

On me mit au collége de Pau, dans la vue de me faire d'église ; mais, comme j'avais bien d'autres vues, je n'avais garde d'y profiter : j'avais tellement le jeu dans la tête, que le précepteur et les régents perdaient leur latin en me le voulant apprendre. Le vieux Brinon, qui me servait de valet de chambre et de gouverneur, avait beau me menacer de ma mère, je n'étudiais que quand il me plaisait, c'est-à-dire presque jamais. Cependant on me traitait en écolier de ma qualité ; j'eus toutes les dignités de la classe sans les avoir méritées, et je sortis du collége à peu près comme j'y étais entré. On trouva que j'en savais encore de reste pour l'abbaye que mon frère avait demandée pour moi.

Il venait d'épouser la nièce d'un ministre devant qui tous genoux

fléchissaient; il voulut me présenter à lui. J'eus peu de peine à quitter mon pays, et beaucoup d'impatience d'arriver à Paris. Mon frère, m'ayant tenu quelque temps auprès de lui pour me dégourdir, me lâcha par la ville pour perdre l'air de la campagne, et trouver celui du monde. Je l'attrapai si bien, que je ne voulus plus m'en défaire quand il fut question de me présenter à la cour en équipage d'abbé : tu sais comme on se mettait alors? Tout ce qu'on obtint de moi, fut de mettre une soutane par-dessus mes habits; et mon frère, mourant de rire de mon habillement ecclésiastique, voulut en faire rire les autres. J'avais la plus belle tête du monde, bien poudrée et bien frisée, par-dessus ma soutane, et par-dessous, des bottines blanches et des éperons dorés. Le cardinal, qui avait l'esprit pénétrant, n'avait garde de rire. Cette élévation de sentiment lui donna de l'ombrage ; il jugea de ce que serait un génie qui, à cet âge, se moquait de la tonsure et méprisait le petit collet.

Quand mon frère m'eut remené chez lui : Or ça, notre petit cadet, me dit-il, cela s'est passé à merveille, et votre ajustement, mi-parti de Rome et d'épée, a beaucoup réjoui la cour; mais ce n'est pas tout : il faut opter, mon petit cavalier. Voyez donc si, vous en tenant à l'Église, vous voulez posséder de grands biens et ne rien faire; ou, avec une petite légitime, vous faire casser bras et jambes, pour être le *fructus belli* d'une cour insensible, et parvenir, sur la fin de vos jours, à la dignité de maréchal-de-camp avec un œil de verre et une jambe de bois ?

Je sais, lui dis-je, qu'il n'y a aucune comparaison entre ces deux états pour la commodité de la vie; mais, comme il faut chercher son salut préférablement à tout, je suis résolu de renoncer à l'Église pour tâcher de me sauver, à condition néanmoins que je garderai mon abbaye.

Les remontrances et l'autorité de mon frère furent inutiles pour m'en détourner, et il fallut bien me passer ce dernier article pour m'entretenir à l'Académie.

Tu sais que je suis le plus adroit homme de France; ainsi j'eus bientôt appris tout ce qu'on y montre; et, chemin faisant, j'appris encore ce qui perfectionne la jeunesse et rend honnête homme ; car j'appris encore toutes sortes de jeux aux cartes et aux dés. La vérité est que je m'y crus d'abord beaucoup plus savant que je ne l'étais, comme je l'ai éprouvé dans la suite.

Ma mère, qui sut le parti que je prenais, pleura la profession que j'avais quittée, et ne put se consoler de celle que j'avais prise. Elle avait compté que, dans l'Église, je serais un saint; elle compta que je

serais un diable dans le monde, ou tué à la guerre. Je mourais d'envie d'y aller; mais, comme j'étais encore trop jeune, il fallut faire une campagne à Bidache avant que d'en faire une à l'armée.

Quand je fus de retour auprès de ma mère, j'avais tellement l'air de la cour et du monde, qu'elle eut du respect pour moi, au lieu de me gronder de mon entêtement pour les armes. J'étais son idole; et, me trouvant inébranlable, elle ne songea qu'à me garder le plus qu'elle pourrait, en attendant qu'on fît mon petit équipage.

Le fidèle Brinon, qui me fut donné pour valet de chambre, devait encore faire la charge de gouverneur et d'écuyer, parce que c'est peut-être le Gascon unique qu'on verra jamais sérieux et rébarbatif au point où il l'est. Il répondit de ma conduite sur la bienséance et la morale, et promit à ma mère qu'il rendrait bon compte de ma personne dans les dangers de la guerre. J'espère qu'il tiendra mieux sa parole à l'égard de ce dernier article qu'il n'a fait sur les autres.

On fit partir mon équipage huit jours avant moi : c'était toujours autant de temps que ma mère gagnait pour me faire des exhortations. Enfin, après m'avoir bien conjuré d'avoir la crainte de Dieu devant les yeux et l'amour du prochain en recommandation, elle me laissa partir sous la garde du Seigneur et du sage Brinon.

Dès la seconde poste nous prîmes querelle. On lui avait mis quatre cents pistoles entre les mains pour ma campagne : je les voulus avoir; il s'y opposa fortement. Vieux faquin, lui dis-je, est-ce à toi cet argent, ou si on te l'a donné pour moi ? A ton avis, il me faudrait un trésorier pour ne payer que par ordonnances. Je ne sais si ce fut par pressentiment qu'il s'attrista; mais ce fut avec des violences et des convulsions extrêmes qu'il se vit contraint de céder; on eût dit que je lui arrachais le cœur.

Je me sentis plus léger et plus gai depuis le dépôt dont je l'avais soulagé; lui, au contraire, parut si accablé, qu'on eût dit que je lui avais mis quatre cents livres de plomb sur le dos en lui ôtant ces quatre cents pistoles. Il fallut fouetter son cheval moi-même, tant il allait pesamment. Et se retournant de temps en temps : M. le chevalier, me disait-il, ce n'est pas ainsi que madame l'entend. Ses réflexions et ses douleurs se renouvelaient à chaque poste; car, au lieu de donner dix sols aux postillons, j'en donnais trente.

Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux soldats nous arrêtèrent à la porte de la ville pour nous mener chez le gouverneur : j'en pris un pour me conduire à la meilleure hôtellerie, et mis Brinon entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au commandant de mon voyage et de mes desseins.

Il y a d'aussi bons traiteurs à Lyon qu'à Paris; mais mon soldat, selon la coutume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta la maison comme le lieu de la ville où l'on faisait la chère la plus délicate, et où l'on trouvait la meilleure compagnie. L'hôte de ce palais était gros comme un muid; il s'appelait Cerise. Il était Suisse de nation, empoisonneur de profession, et voleur par habitude. Il me mit dans une chambre assez propre, et me demanda si je voulais manger en compagnie, ou seul. Je voulus être de l'auberge, à cause du beau monde que le soldat m'avait promis dans cette maison.

Brinon, que les questions du gouverneur avaient impatienté, revint plus renfrogné qu'un vieux singe; et voyant que je me peignais un peu pour descendre : Eh! que voulez-vous donc, monsieur? me dit-il. Aller trotter par la ville? Non pas. N'est-ce pas assez trotté depuis le matin? Mangez un morceau, et couchez-vous à bonne heure pour être du matin à cheval à la pointe du jour. Monsieur le contrôleur, lui dis-je, je ne veux ni trotter par la ville, ni manger seul, ni me coucher à bonne heure. Je veux souper en compagnie là-bas. En pleine auberge? s'écria-t-il : eh, monsieur, vous n'y songez pas. Je me donne au diable s'ils ne sont une douzaine de baragouineurs à jouer cartes et dés qu'on n'entendrait pas Dieu tonner.

J'étais devenu insolent depuis que je m'étais emparé de l'argent; et, voulant commencer à me soustraire de la domination de mon gouverneur : Savez-vous bien, M. Brinon, lui dis-je, que je n'aime pas qu'un sot fasse le raisonneur? Allez-vous-en souper, s'il vous plaît, et que j'aie ici des chevaux de poste avant le jour.

J'avais senti pétiller mon argent au moment qu'il avait lâché le mot de cartes et dés. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeait remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y avait que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auraient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouait, et je faillis à mourir de rire. Je m'étais attendu à voir bonne compagnie et gros jeu; et c'étaient deux Allemands qui jouaient au trictrac. Jamais chevaux de carrosse n'ont joué comme ils faisaient; mais leur figure surtout passait l'imagination. Celui auprès de qui j'étais était un petit ragot, grassouillet et rond comme une boule. Il avait une fraise avec un chapeau pointu haut d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'était. Un marchand de Bâle, me dit-il, qui vient vendre ici des chevaux : mais je crois qu'il n'en vendra guère, de la manière qu'il s'y prend; car il ne fait que jouer. Joue-t-il gros jeu? lui dis-je. Non pas

à présent, dit-il ; ce n'est que pour leur écot, en attendant le souper ; mais quand on peut tenir le petit marchand en particulier, il joue beau jeu. A-t-il de l'argent? lui dis-je. Oh, oh! dit le perfide Cerise, plût à Dieu que vous lui eussiez gagné mille pistoles, et en être de moitié! nous ne serions pas longtemps à les attendre.

Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis à côté de lui pour l'étudier : il jouait tout de travers ; écoles sur écoles, Dieu sait! Je commençais à me sentir quelques remords sur l'argent que je devais gagner à une petite citrouille qui en savait si peu. Il perdit son écot ; on servit, et je le fis mettre auprès de moi. C'était une table de réfectoire, où nous étions pour le moins vingt-cinq, malgré la promesse de mon hôte.

Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa, je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès de moi, et de l'hôte, qui se vint mettre de l'autre côté. Ils fumaient comme des dragons ; et le Suisse me disait de temps en temps : *Demande pardon à monsieur de la liberté grande ;* et là-dessus m'envoyait des bouffées de tabac à m'étouffer. M. Cerise, de l'autre côté, me *demanda la liberté de me demander* si j'avais jamais été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air sans avoir voyagé en Suisse.

Le petit ragot à qui j'avais affaire était aussi questionneur que l'autre. Il me demanda si je venais de l'armée de Piémont ; et, lui ayant dit que j'y allais, il me demanda si je voulais acheter des chevaux ; qu'il en avait bien deux cents dont il me ferait bon marché. Je commençais à être enfumé comme un jambon ; et, m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite pistole au trictrac en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y consentit, en me demandant pardon de la *liberté grande.*

Je lui gagnai partie, revanche, et le tout dans un clin d'œil ; car il se troublait, et se laissait enfiler, que c'était une bénédiction. Brinon arriva sur la fin de la troisième partie pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisais de sortir : il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes de ce que je m'encanaillais avec un vilain monstre comme cela. J'eus beau lui dire que c'était un gros marchand qui avait force argent, et qui ne jouait non plus qu'un enfant : Lui, marchand! s'écria-t-il ; ne vous y fiez pas, M. le chevalier : je me donne au diable si ce n'est quelque sorcier. Tais-toi, vieux fou, lui dis-je ; il n'est non plus sorcier que toi, c'est tout dire ; et, pour te le montrer, je lui veux gagner quatre ou cinq cents

pistoles avant de me coucher. En disant cela, je le mis dehors, avec défense de rentrer ou de nous interrompre.

Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-chausse pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets; et, me le présentant, il me demanda pardon de la *liberté grande*, et voulut se retirer. Ce n'était pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouions que pour nous amuser; que je ne voulais point de son argent; et que, s'il voulait, je lui jouerais ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté mais il se rendit à la fin, et les regagna. J'en fus piqué : j'en rejoua une autre; la chance tourna, le dé lui devint favorable, les écoles cessèrent; je perdis partie, revanche et le tout : les moitiés suivirent, le tout en fut. J'étais piqué; lui, beau joueur; il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles; mais comme il vit que je ne mettais pas au jeu, il me dit qu'il était tard; qu'il fallait qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant pardon de la *liberté grande*.

Le sang-froid dont il me refusa, et la politesse dont il me fit la révérence, me piquèrent tellement, que je fus tenté de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venais de perdre jusqu'à la dernière pistole, que je ne fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étais réduit.

Je n'osais remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur, s'étant ennuyé de m'attendre, il s'était couché. Ce fut quelque consolation; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avait de funeste dans mon aventure se présenta à mon imagination. Je n'eus garde de m'endormir. J'envisageais toute l'horreur de mon désastre sans y trouver de remède; et j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient.

Je ne craignais rien tant que l'aube du jour : elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il était botté jusqu'à la ceinture, et, faisant claquer un maudit fouet qu'il tenait à la main : Debout, M. le chevalier, s'écria-t-il en ouvrant mes rideaux, les chevaux sont à la porte, et vous dormez encore ! nous devrions avoir déjà fait deux postes. Çà, de l'argent pour payer dans la maison. Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, fermez le rideau. Comment ! s'écria-t-il, fermez le rideau ! Vous voulez donc faire votre campagne à Lyon ? Apparemment vous y prenez goût. Et le gros marchand, vous l'avez dévalisé ? Non pas ? M. le chevalier, cet argent ne vous profitera pas. Ce malheureux a peut-être une famille; et c'est le pain de ses enfants qu'il a joué, et que vous avez gagné. Cela valait-il la peine de veiller toute la nuit ?

Que dirait madame si elle voyait ce train ? Monsieur Brinon, lui dis-je, fermez, s'il vous plaît, le rideau. Mais, au lieu de m'obéir, on eût dit que le diable lui fourrait dans l'esprit ce qu'il y avait de plus sensible et de plus piquant dans un malheur comme le mien. Et combien ? me disait-il : Les cinq cents ? Que fera ce pauvre homme ? Souvenez-vous que je vous l'ai dit, M. le chevalier ; cet argent ne vous profitera pas. Est-ce quatre cents ? trois ? deux ? Quoi ! ce ne serait que cent pistoles ? poursuivit-il, voyant que je branlais la tête à chaque somme qu'il avait nommée. Il n'y a pas grand mal à cela ; cent pistoles ne le ruineront pas, pourvu que vous les ayez bien gagnées. Brinon, mon ami, lui dis-je avec un grand soupir, fermez le rideau, je suis indigne de voir le jour.

Brinon tressaillit à ces tristes paroles ; mais il pensa s'évanouir quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses, dont le refrain était toujours : Que dira madame? Et, après s'être épuisé en regrets inutiles : Çà donc, M. le chevalier, me dit-il, que prétendez-vous devenir ? Rien lui dis-je, car je ne suis bon à rien. Ensuite, comme j'étais un peu soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête, que je ne pus lui faire approuver. Je voulais qu'il allât en poste joindre mon équipage pour vendre quelqu'un de mes habits ; je voulais encore proposer au marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. Brinon se moqua de toutes ces propositions ; et, après avoir eu la cruauté de me laisser longtemps tourmenter, il me tira d'affaire. Les parents font toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfants : ma mère avait eu dessein de me donner cinq cents louis ; elle en avait retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'abbaye, que pour faire prier Dieu pour moi; Brinon était chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point parler que dans quelque pressante nécessité. Elle arriva bientôt, comme tu vois.

Voilà, pour abréger, le dénouement de cette première intrigue. Le jeu m'a favorisé jusqu'ici ; car je me suis vu quinze cents louis, tous frais faits, depuis mon arrivée. La fortune est redevenue mauvaise ; il la faut corriger. Notre argent est au bas ; eh bien ! il faut y remédier.

Rien n'est plus aisé, dit Matta ; il n'y a qu'à trouver quelque marchand de chevaux aussi dupe que celui de Lyon. Mais, à propos, le fidèle Brinon n'aurait-il point encore quelque réserve pour la dernière extrémité ? La voilà, ma foi, venue, et nous ne ferions pas mal de nous en servir.

La plaisanterie serait de saison, lui dit le chevalier, si tu savais où donner de la tête. Il faut de l'esprit de reste pour en vouloir fourrer

partout, comme tu prétends faire. Que diable ! tu veux toujours badiner, sans songer que la conjoncture est des plus sérieuses pour nous. Écoute, je vais demain au quartier-général ; je dînerai chez le comte de Caméran, et je le prierai de souper..... Et où ? dit Matta.... Ici, dit le chevalier... Tu es fou, mon pauvre ami, dit l'autre. Voici apparemment un de ces projets de Lyon ; tu sais que nous n'avons ni argent ni crédit ; et, pour raccommoder nos affaires, tu veux donner à souper !

Esprit bouché ! dit le chevalier, est-il possible que, depuis le temps que nous sommes ensemble, il ne te soit pas venu le moindre brin d'imagination ? Le comte de Caméran joue au quinze, et moi aussi ; nous avons besoin d'argent, il n'en sait que faire ; je commanderai un excellent repas, il le payera. Fais-moi parler à ton maître d'hôtel, et ne te mets en peine de rien, hormis de quelques précautions qu'il est bon de prendre dans une occasion comme celle-ci. Comme quoi ? dit Matta. Voici comme quoi, dit le chevalier ; car je vois bien qu'il te faut expliquer jusqu'aux choses les plus claires.

Tu commandes ici les compagnies des gardes, n'est-il pas vrai ? Dès que la nuit sera venue, tu feras prendre les armes à quinze ou vingt soldats commandés par La Place, ton sergent, et tu les posteras ventre à terre entre-ci et le quartier général.., Comment, mor.... ! s'écria Matta, une embuscade ! Je crois, Dieu me pardonne, que tu prétends voler ce pauvre Savoyard ! Si c'est là ton dessein, je te déclare que je n'en suis pas... Pauvre esprit ! dit le chevalier ; voici le fait. Il y a de l'apparence que nous lui gagnerons son argent : les Piémontais, honnêtes gens d'ailleurs, sont soupçonneux volontiers, et défiants. Celui-ci commande la cavalerie ; tu sais que tu ne saurais te taire, et tu es homme à lâcher quelque mauvaise plaisanterie pour l'inquiéter. S'il s'allait mettre dans la tête qu'on l'a trompé, et qu'il vînt à s'en repentir, que sait-on ce qu'il pourrait faire ? car il est d'ordinaire accompagné de huit ou dix hommes à cheval. C'est pourquoi, quelque ressentiment que la perte lui cause, il est bon de se mettre en état de n'en avoir point le démenti.

Embrasse-moi, mon cher chevalier, dit Matta, se tenant les côtés ; embrasse-moi, car tu es trop merveilleux. J'étais un bon sot, moi, de croire, quand tu m'as parlé de prendre des précautions, qu'il n'y avait qu'à faire préparer une table et des cartes, ou peut-être faire provision de quelques dés de mauvaise foi ! Je ne me serais jamais avisé de faire soutenir un homme qui joue au quinze par un détachement d'infanterie ; il faut avouer que tu es déjà grand homme de guerre !

Le lendemain venu, tout alla de point en point comme le chevalier de Grammont l'avait projeté : l'infortuné Caméran donna dans le

piége; on soupa le plus agréablement du monde : Matta but cinq ou six coups pour étouffer un reste de délicatesse qui l'inquiétait. Le chevalier de Grammont, brillant à son ordinaire, pensa faire mourir de rire un convié qu'il allait bientôt rendre très-sérieux ; et le bon Caméran mangeait comme un homme dont les affections étaient partagées entre la bonne chère et l'amour du jeu ; c'est-à-dire qu'il se hâtait de manger pour ne rien dérober au temps précieux qu'il destinait au quinze.

Le repas fini, le sergent La Place posta son embuscade, et le chevalier de Grammont entreprit son homme. Il avait encore sur le cœur la perfidie du Suisse Cerise et du chapeau pointu ; cela fit qu'il s'arma d'insensibilité contre de faibles remords et quelques scrupules qui s'élevaient dans son âme. Matta, ne voulant point être spectateur de l'hospitalité violée, se mit dans un fauteuil pour tâcher de dormir, tandis qu'on couperait la gorge au pauvre Caméran.

Ils ne cavaient d'abord que trois ou quatre pistoles, comme pour badiner; mais Caméran ayant été trois ou quatre fois de reste, il cava au plus fort, et le jeu devint plus sérieux. Il fut encore de reste; il devint orageux; les cartes volèrent par la chambre, et les exclamations éveillèrent Matta.

Comme il avait la tête embrouillée de sommeil et chaude de vin, il se mit à rire des transports du Piémontais; et, au lieu de le consoler : Ma foi, mon pauvre comte, lui dit-il, si j'étais dans votre place, je ne jouerais plus. Et pourquoi? dit l'autre. Je ne sais, dit-il ; mais le cœur me dit que votre guignon ne changera pas. Il faut voir, dit Caméran en demandant des cartes. Voyez donc, dit Matta, et il se rendormit. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Toutes les cartes étaient également malheureuses pour le perdant; il n'y rencontrait que des lardons; et en dernier, il avait beau montrer quinze, cela ne servait de rien. Nouvelles exclamations. Ne vous l'avais-je pas dit? s'écria Matta, qui s'était réveillé en sursaut. Vous avez beau tempêter; tant que vous jouerez, vous perdrez. Croyez-moi, les plus courtes folies sont les meilleures : quittez, car je me donne au diable s'il est possible que vous gagniez. Et d'où vient? dit Caméran, qui commençait à s'impatienter. Voulez-vous le savoir? dit Matta : ma foi, c'est que nous vous trompons.

Le chevalier de Grammont, outré d'une raillerie d'autant plus mal placée, qu'elle avait quelque air de vérité : M. Matta, lui dit-il, trouvez-vous qu'il soit fort agréable pour un homme qui joue aussi malheureusement que M. le comte, de lui rompre la tête de vos froides plaisanteries? Pour moi, j'en suis si ennuyé, que je quitterais dans le

moment s'il ne perdait pas tant qu'il fait. Un homme piqué ne craint rien tant qu'une telle menace; et le seigneur Caméran, se radoucissant, lui dit qu'il n'y avait qu'à laisser parler M. Matta, si cela ne l'offensait pas; que pour lui, cela ne lui faisait aucune peine.

Le chevalier de Grammont en usa bien plus honnêtement que le Suisse de Lyon n'avait fait à son égard; car il joua sur sa parole tant qu'il voulut. Caméran lui en sut si bon gré, qu'il perdit jusqu'à quinze cents pistoles, et les paya dès le lendemain. Pour Matta, il fut grondé de la belle manière de son intempérance de langue. Toute la raison qu'en eut celui qui le réprimandait, fut qu'il y avait de la conscience à laisser tromper le pauvre Savoyard sans l'en avertir ; outre, disait-il, qu'il eût été bien aise de voir son infanterie aux mains avec la cavalerie de Caméran, en cas qu'il eût voulu faire le mauvais.

Cette aventure les ayant remis en fonds, la fortune se déclara pour eux pendant le reste de la campagne; et le chevalier de Grammont, pour faire voir qu'il ne s'était saisi des effets du comte que par droit de représailles, et pour se dédommager de la perte qu'il avait faite à Lyon, commença, dès ce temps-là, à faire de son argent l'usage qu'on lui a vu faire depuis dans toutes les occasions. Il déterrait les malheureux pour les secourir; les officiers qui perdaient leurs équipages à la guerre, ou leur argent au jeu; les soldats estropiés dans la tranchée; enfin tout éprouvait sa libéralité: mais sa manière d'obliger surpassait encore ses bienfaits. Tout homme qu'on admire par ces endroits réussit partout. Connu des soldats, il en était adoré. Les généraux le trouvaient dans toutes les occasions où il y avait quelque chose à faire, et le cherchaient dans les autres. Dès qu'il vit la fortune déclarée pour lui, son premier soin fut de faire restitution, en mettant Caméran de part avec lui dans toutes les bonnes parties.

Un fonds inépuisable de bonne humeur et de vivacité lui fournissait toujours quelque chose de nouveau dans les discours et dans les actions. Je ne sais par quelle occasion M. de Turenne commanda sur la fin du siége un corps séparé. Le chevalier de Grammont le fut voir dans ses nouveaux quartiers. Il y trouva quinze ou vingt officiers. M. de Turenne aimait naturellement la joie; la seule présence du chevalier l'inspirait. Il fut charmé de sa visite; et, par reconnaissance, il voulut le faire jouer. Le chevalier de Grammont lui dit, en le remerciant, qu'il avait appris de son précepteur que, quand on allait chez ses amis, il n'était pas prudent d'y laisser son argent, ni honnête d'emporter le leur. Effectivement, dit M. de Turenne, il ne trouverait ni gros jeu, ni grand argent parmi nous; mais afin qu'il ne soit pas dit qu'on le laisse aller sans avoir joué, jouons chacun un cheval.

Le chevalier de Grammont y consentit. La fortune, qui l'avait suivi dans un lieu où il n'avait pas compté qu'il en aurait besoin, lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant; et, voyant qu'il y avait quelques visages consternés de la perte: Messieurs, leur dit-il, je serais fâché de vous voir retourner à pied de chez votre général; il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réserve d'un que je donne pour les cartes. Le valet de chambre crut qu'il se moquait. Je vous parle sérieusement, dit le chevalier; je vous donne un cheval pour les cartes; et, qui plus est, prenez celui que vous voudrez, excepté le mien. Effectivement, dit M. de Turenne, j'en suis charmé, pour la nouveauté du fait; car je ne crois pas qu'on ait vu jusqu'à présent donner un cheval pour les cartes.

Trin se rendit [1]. Le baron de Batteville [2], qui l'avait vaillamment défendu, et longtemps, eut une capitulation digne de sa résistance. Je ne sais si le chevalier de Grammont eut quelque part à la prise de cette place ; mais je sais bien que, sous un règne plus glorieux et des armes partout victorieuses, sa hardiesse et son adresse lui en ont fait prendre quelques-unes, depuis, à la vue de son maître. C'est ce qu'on verra dans la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE IV

Son arrivée à la cour de Turin. Comme il y passe son temps.

La gloire dans les armes n'est tout au plus que la moitié du brillant qui distingue les héros. Il faut que l'amour mette la dernière main au relief de leur caractère, par les travaux, la témérité des entreprises, et la gloire des succès. Nous en avons des exemples non-seulement dans les romans, mais dans l'histoire véritable des plus fameux guerriers et des plus célèbres conquérants.

Le chevalier de Grammont et Matta, qui ne songeaient guère à ces

[1] Le 4 mai 1639.

[2] Cet officier paraît être le même qui, devenu ambassadeur d'Espagne en Angleterre, blessa la cour de France par ses prétentions à la préséance sur le comte d'Estrades, à l'entrée publique que fit à Londres l'ambassadeur de Suède, prétentions dont Louis XIV tira une satisfaction si éclatante.

exemples, ne laissèrent pas de songer qu'il était bon de s'aller délasser des fatigues du siége de Trin en formant quelque siége aux dépens des beautés et des époux de Turin. Comme la campagne avait fini de bonne heure, ils crurent qu'ils auraient le temps d'y faire quelques exploits avant que la fin des beaux jours les obligeât à repasser les monts.

Ils se mirent donc en chemin, tels à peu près qu'Amadis ou don Galaor après avoir reçu l'accolade et l'ordre de chevalerie, cherchant les aventures et courant après l'amour, la guerre et les enchantements. Ils valaient bien ces deux frères ; car, s'ils ne savaient pas autrement *pourfendre géans, dérompre harnois, et porter en croupe belles damoiselles sans leur parler de rien,* ils savaient jouer, et les autres n'y connaissaient rien.

Ils arrivèrent à Turin, furent agréablement reçus, et fort distingués à la cour. Cela pouvait-il manquer? Ils étaient jeunes, bien faits; ils avaient de l'esprit, et faisaient de la dépense. Dans quel pays du monde ne réussit-on pas avec de tels avantages? Comme Turin était alors celui de l'amour et de la galanterie, deux étrangers de cet air, qui n'aimaient pas à s'ennuyer, n'avaient garde d'ennuyer les dames de la cour.

Quoique les hommes y fussent faits à peindre, ils n'avaient pas trop le don de plaire. Ils avaient du respect pour les femmes, et de la considération pour les étrangers; et leurs femmes, encore mieux faites, avaient pour le moins autant de considération pour les étrangers, et n'en avaient que médiocrement pour eux.

Madame Royale, digne fille de Henri IV [1], rendait sa petite cour la plus agréable du monde : elle avait hérité des vertus de son père à l'égard des sentiments qui conviennent au sexe; à l'égard de ce qu'on appelle la faiblesse des grands cœurs, son altesse n'avait pas dégénéré.

Le comte de Tanes était son premier ministre. Les affaires d'état n'étaient pas difficiles à manier durant son ministère : personne ne s'en plaignait; et cette princesse paraissait contente de sa capacité sur les autres ; et, voulant que tout ce qui composait sa cour le fût aussi, l'on y vivait assez selon l'usage et les coutumes de l'ancienne chevalerie.

Les dames avaient chacune un amant d'obligation, sans les volontaires, dont le nombre n'était point limité. Les chevaliers déclarés

[1] Christine, seconde fille de Henri IV, mariée à Victor-Amédée, prince de Piémont, et ensuite duc de Savoie.

portaient les livrées de leurs maîtresses, leurs armes, et quelquefois leurs noms. Leur fonction était de ne les point quitter en public, et de n'en point approcher en particulier; de leur servir partout d'écuyers, et, dans les carrousels, de chamarrer leurs lances, leurs housses et leurs habits, des chiffres et des couleurs de chaque Dulcinée.

Matta n'était point ennemi de la galanterie ; mais il l'aurait souhaitée plus simple que celle qu'on pratiquait à Turin. Les formes ordinaires ne l'auraient pas choqué ; mais il trouvait de la superstition dans le culte et les cérémonies que l'amour semblait exiger mal à propos : cependant, comme il avait soumis sa conduite aux lumières du chevalier de Grammont sur cet article, il fallut suivre son exemple, et se conformer aux coutumes du pays.

Ils s'enrôlèrent en même temps au service de deux beautés, que les premiers chevaliers d'honneur cédèrent aussitôt par politesse. Le chevalier de Grammont choisit mademoiselle de Saint-Germain, et dit à Matta d'offrir ses services à madame de Sénantes. Matta le voulut bien, quoiqu'il eût mieux aimé l'autre; mais le chevalier de Grammont lui fit entendre que madame de Sénantes lui convenait mieux. Comme il s'était bien trouvé de la capacité du chevalier dans les premiers projets qu'ils avaient formés ensemble, il suivit ses instructions en amour comme il avait fait ses conseils sur le jeu.

Mademoiselle de Saint-Germain, dans le premier printemps de son âge, avait les yeux petits, mais fort brillants et fort éveillés : ils étaient noirs comme ses cheveux. Elle avait le teint vif et frais, quoiqu'il ne fût pas éclatant par sa blancheur ; elle avait la bouche agréable, les dents belles, la gorge comme on la demande, et la plus aimable taille du monde. Elle avait les bras bien formés, une beauté singulière dans le coude qui ne lui servait pas de grand'chose ; ses mains étaient passablement grandes ; et la belle se consolait de ce que le temps de les avoir blanches n'était pas encore venu : ses pieds n'étaient pas des plus petits, mais ils étaient bien tournés. Elle laissait aller cela tout comme il plaisait au Seigneur, sans employer l'art pour faire valoir ce qu'elle tenait de la nature : mais, malgré cette nonchalance pour ses attraits, sa figure avait quelque chose de si piquant, que le chevalier de Grammont s'y laissa prendre d'abord. Son esprit et son humeur étaient faits pour assortir le reste. Tout y était naturel, et tout en était agréable : c'était de l'enjouement, de la vivacité, de la complaisance et de la politesse. Tout cela coulait de source ; point d'inégalité.

Madame la marquise de Sénantes passait pour blonde. Il n'eût tenu

qu'à elle de passer pour rousse; mais elle aimait mieux se conformer au goût du siècle que respecter celui des anciens : elle avait tous les avantages dont les cheveux roux sont accompagnés, sans aucun de leurs dégoûts. Une attention continuelle corrigeait ce qu'il pouvait y avoir de trop à ses agréments. Qu'importe après tout, quand on est propre, si c'est par art ou naturellement? Il faut être bien malin pour y regarder de si près. Elle avait beaucoup d'esprit, autant de mémoire, plus de lecture, et beaucoup plus de penchant à la tendresse.

Elle avait un mari [1] que la sagesse même eût fait conscience d'épargner. Il se piquait d'être stoïcien, et faisait gloire d'être salope et dégoûtant en honneur de sa profession. Il y réussissait parfaitement; car il était fort gros, et suait en hiver comme en été.

L'érudition et la brutalité semblaient être ses talents favoris. L'une et l'autre brillaient dans sa conversation, tantôt ensemble, tantôt tour à tour, mais toujours mal à propos. Il n'était point jaloux; cependant il ne laissait pas d'être incommode. Il voulait bien qu'on eût de l'attention pour sa femme, pourvu qu'on en eût davantage pour lui.

Dès que nos aventuriers furent déclarés, le chevalier de Grammont prit le vert, et farcit Matta de bleu : c'étaient les couleurs que donnaient leurs nouvelles maîtresses. Ils entrèrent d'abord en fonction. Le chevalier de Grammont apprit et pratiqua tout le cérémonial de cette galanterie, comme s'il n'eût jamais fait autre chose. Matta d'ordinaire en oubliait une moitié, et ne s'acquittait pas trop bien de l'autre : il ne pouvait se souvenir que sa charge était de servir à la gloire, et non pas à l'utilité de sa maîtresse.

Madame de Savoie donna, dès le lendemain, une fête à la Vénerie [2] : toutes les dames en étaient. Le chevalier de Grammont disait tant de choses agréables et divertissantes à sa maîtresse, qu'elle en riait à gorge déployée. Matta, menant la sienne à son carrosse, lui serrait la main; et, au retour de cette promenade, il la pria d'avoir pitié de ses souffrances. C'était aller un peu vite; et, quoique madame de Sénantes ne fût pas plus inhumaine qu'une autre, elle ne laissa pas d'être choquée qu'on s'y prît si cavalièrement : elle se crut obligée d'en témoigner quelque peu de ressentiment; et, retirant sa main, qu'on lui serrait de plus belle à cette déclaration, elle monta chez madame Royale sans regarder son nouvel amant. Matta, sans s'imaginer qu'il

[1] La famille de Sénantes existe encore en Piémont, et porte le titre de marquis de Carailles.

[2] Palais situé à une lieue de Turin, et que la cour habitait ordinairement depuis le printemps jusqu'en décembre.

l'eût offensée, la laissa faire, et fut chercher quelqu'un dans la ville qui voulût souper avec lui. Rien n'était plus facile pour un homme de son caractère. Il trouva bientôt ce qu'il cherchait, fut longtemps à table pour se remettre des fatigues de l'amour, et se coucha fort content de sa journée.

Pendant tout cela le chevalier de Grammont faisait parfaitement son devoir auprès de mademoiselle de Saint-Germain; et, sans préjudice à ses assiduités, il trouvait le moyen de briller, en chemin faisant, par mille petits récits qu'il mêlait à la conversation générale.

Madame de Savoie les écoutait avec plaisir, et la solitaire Sénantes y donnait son attention. Il s'en aperçut, et quitta sa maîtresse pour lui demander ce qu'elle avait fait de Matta : Moi! dit-elle, je n'en ai rien fait; mais je ne sais ce qu'il n'aurait pas fait de moi si j'avais eu la bonté d'écouter ses très-humbles propositions : et là-dessus elle se mit à lui conter de quelle manière son ami l'avait traitée dès le second jour de leur connaissance.

Le chevalier de Grammont ne put s'empêcher d'en rire. Il lui dit qu'il était un peu naïf, mais qu'elle en serait contente dans la suite; et, pour la consoler, il l'assura qu'il n'aurait pas autrement parlé quand Son Altesse Royale eût été dans sa place; mais qu'il ne laisserait pas de lui en laver la tête.

Il fut le lendemain dans sa chambre pour cela; mais il était parti dès le matin pour une partie de chasse où ses connaissances de table l'avaient engagé la veille.

A son retour il prit deux perdrix de sa chasse, et fut chez sa maîtresse. On lui demanda si c'était monsieur qu'il venait voir; il dit que non, et le suisse lui dit que madame n'y était pas. Matta lui laissa ses deux perdrix, et le pria de lui en faire présent de sa part.

La Sénantes était à sa toilette, qui se coiffait de toute sa force en faveur de Matta, tandis qu'on lui refusait la porte. Elle n'en savait rien; mais monsieur son mari le savait à merveille. Il avait trouvé fort mauvais que la première visite ne fût pas pour lui. C'est pourquoi, résolu qu'elle ne serait pas pour sa femme, le suisse en avait reçu ses ordres, et pensa bien être battu pour le présent qu'on avait laissé. Les perdrix furent renvoyées sur l'heure; et Matta, sans examiner pourquoi, ne fut pas fâché de les revoir. Il partit pour la cour sans changer d'habit: il n'avait garde de songer qu'il n'y fallait pas paraître sans les couleurs de sa dame! Il l'y trouva parée : ses yeux lui parurent brillants, et sa personne ragoûtante. Il commença dès ce jour à se savoir bon gré de sa complaisance pour le chevalier de Grammont; cependant il remarqua qu'elle avait l'air assez froid pour lui.

Cela lui parut extraordinaire, après avoir tant fait pour elle! S'imaginant qu'elle ignorait toutes ces obligations, il fut l'en entetrenir, et la gronda fort d'avoir renvoyé ses perdrix avec tant d'indifférence.

Elle ne savait ce qu'il voulait dire ; et, choquée de ce qu'il ne s'humiliait pas après la réprimande qu'elle comptait qu'on lui eût faite, elle lui dit qu'il fallait qu'il eût trouvé des personnes de bonne composition en son chemin, puisqu'il prenait des manières auxquelles on n'était pas encore accoutumé chez elle. Matta lui demanda comme quoi ses manières étaient donc si nouvelles. Comme quoi? dit-elle; le second jour que vous m'honorez de votre attention, vous me traitez comme si j'étais à votre service depuis mille ans. La première fois que je vous donne la main, vous me la serrez de toute votre force. Après ce début je monte en carrosse, et vous à cheval ; mais, loin de vous tenir à la portière comme les autres, il ne part pas un lièvre que vous ne poussiez après ; et, vous étant bien amusé durant la promenade à prendre du tabac sans songer à moi, vous ne vous en souvenez, au retour, que pour me prier de mon déshonneur en termes honnêtes, mais fort intelligibles : aujourd'hui vous me parlez de chasse, de perdrix, et d'une visite que vous avez apparemment rêvée comme tout le reste.

Le chevalier de Grammont arriva comme ils en étaient là. Matta fut grondé de ses empressements. Son ami se tuait de lui dire qu'ils étaient insolents plutôt que familiers ; Matta s'excusait du mieux qu'il pouvait, mais toujours fort mal. Sa maîtresse en eut pitié, voulut bien recevoir ses excuses sur la manière plutôt que son repentir sur le fait, et témoigna qu'il n'y avait que l'intention qui pût justifier ou condamner ces transgressions ; qu'on pardonnait ce que les mouvements de tendresse faisaient hasarder ; mais qu'on ne pardonnait point les témérités qui n'étaient fondées que sur la facilité qu'on se promettait de trouver. Matta jura qu'il ne lui avait serré la main que par un excès d'amour ; qu'il ne lui avait demandé du secours que par nécessité ; qu'il ne savait pas la manière de demander des grâces ; qu'il ne la trouverait pas plus digne d'être aimée au bout d'un mois de service qu'elle le paraissait dans ce moment, et qu'il la priait de se souvenir de lui quand l'occasion s'en présenterait. La Sénantes ne s'en offensa pas ; elle vit bien qu'il ne fallait pas s'arrêter aux formalités de la sévère bienséance en écoutant un homme de son caractère ; et le chevalier de Grammont, après cette espèce de raccommodement, fut songer à ses propres affaires auprès de mademoiselle de Saint-Germain.

Ce n'était pas tout à fait son bon naturel qui le portait à se mêler de celles de Matta. Bien au contraire ; dès qu'il s'aperçut que les pen-

chants de madame de Sénantes devenaient favorables pour lui-même, comme cette conquête lui parut plus facile que l'autre, il crut qu'il fallait s'en saisir, de peur qu'on ne la laissât échapper, et pour ne pas perdre son temps, en cas qu'il ne pût rien gagner auprès de la petite Saint-Germain.

Cependant dès le même soir, pour conserver l'air de supériorité qu'il avait usurpé sur la conduite de son ami malgré qu'il en eût, il lui fit des reproches d'avoir bien osé se montrer à la cour en habit de campagne et sans les couleurs de sa maîtresse; de n'avoir pas eu l'esprit ou la prudence de rendre la première visite à M. de Sénantes, au lieu de s'amuser à demander madame; et, pour toute conclusion, lui demanda de quoi diable il s'avisait de lui faire présent de deux méchantes perdrix rouges. Et pourquoi non? lui dit Matta. Ne faudrait-il point qu'elles fussent bleues aussi, à cause de la cocarde et du nœud d'épée bleu que tu m'avais mis l'autre jour? Eh! va te promener, mon pauvre chevalier, avec tes niaiseries. Je me donne au diable si, dans quinze jours, tu ne deviens plus sot que tous les benêts de Turin. Mais, pour répondre à toutes tes questions, je n'ai point été voir le mari de madame de Sénantes, parce que je n'ai que faire à lui; que c'est un animal qui me déplaît et me déplaira toujours. Pour toi, te voilà ravi d'être empanaché de vert; d'écrire des billets à ta maîtresse; d'emplir tes poches de pistaches et d'autres rogatons, dont tu farcis la pauvre fille malgré qu'elle en ait. Tu crois trouver la pie au nid, et qu'en lui chantant quelque chanson faite du temps de Corizande et de Henri IV, tu peux lui jurer que tu l'as faite pour elle. Heureux de pouvoir mettre le cérémonial de la galanterie en pratique, tu n'as point d'ambition pour l'essentiel. A la bonne heure, chacun a sa façon de faire, aussi bien que son goût : le tien est de baguenauder en amour; et pourvu que tu fasses bien rire la Saint-Germain, tu ne lui en demandes pas davantage. Pour moi, qui suis persuadé que les femmes sont ici ce qu'elles sont ailleurs, je ne croirai jamais qu'elles s'offensent qu'on quitte quelquefois la bagatelle pour en venir au sérieux. En tout cas, si madame de Sénantes n'est pas de cette humeur, elle n'a qu'à se pourvoir ailleurs; car je lui réponds bien que je ne ferai pas longtemps le personnage d'estafier auprès de sa personne.

Cette menace était des plus inutiles. Madame de Sénantes le trouvait à son gré, pensait à peu près de même, et ne demandait pas mieux que d'en venir aux preuves; mais Matta s'y prit tout de travers. Il était prévenu d'une telle aversion pour son mari, qu'il ne pouvait se vaincre sur la moindre avance pour l'apprivoiser. On lui faisait entendre qu'il fallait commencer par endormir le dragon avant de posséder le trésor;

cela fut inutile, quoiqu'il ne pût voir madame de Sénantes que dans les assemblées publiques. Il en était impatient; et, lui faisant un jour ses plaintes : Ayez la bonté, madame, lui dit-il, de me faire savoir où vous logez. Il n'y a point de jour où je n'aille trois fois chez vous, pour le moins, sans vous y avoir encore pu trouver. J'y couche pourtant d'ordinaire, lui dit-elle en riant; mais je vous avertis que vous ne m'y trouverez jamais que vous n'y ayez trouvé M. de Sénantes; je n'en suis pas la maîtresse. Je ne vous le donne pas, poursuivit-elle, pour un homme dont on voulût rechercher le commerce pour son agrément. Au contraire, je conviens que son humeur est assez bizarre, et ses manières peu gracieuses; mais il n'y a rien de si farouche qu'on ne puisse familiariser avec un peu de soin et de complaisance. Il faut que je vous répète un rondeau fait à ce sujet; je l'ai retenu, parce qu'il donne un petit conseil dont vous userez comme il vous plaira.

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces documents,
Vous qui vous piquez de la gloire
De réussir en faits galants,
Ou qui voulez le faire croire.

En équipage, en airs bruyants,
En lieux communs, en faux serments,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien.

Ayez, pour plaire aux vieux parents,
Toujours en main nouvelle histoire,
Pour les valets force présents;
Mais, eût-il l'humeur sombre et noire,
Avec l'époux, malgré ses dents,
Mettez-vous bien.

Ma foi, madame, dit Matta, le rondeau dira ce qu'il lui plaira, mais il n'y a pas moyen, l'époux est trop sot. Quelle diable de cérémonie! poursuivit-il. Quoi! dans ce pays l'on ne saurait voir la femme sans être amoureux du mari?

Madame de Sénantes trouva cette manière de répondre très-offensante; et, comme elle crut en avoir assez fait pour le mettre dans le bon chemin s'il en eût été digne, elle jugea qu'il ne valait pas la peine qu'elle s'expliquât davantage, puisqu'il ne pouvait se contraindre sur si peu de chose; et dès ce moment elle eut fait avec lui.

Le chevalier de Grammont avait donné congé à sa maîtresse à peu près dans le même temps; il était tout à fait refroidi sur cette poursuite. Ce n'est pas que mademoiselle de Saint-Germain ne fût plus

digne que jamais de sa persévérance ; au contraire, ses agréments se multipliaient à vue d'œil. Elle se couchait avec mille charmes, et le lendemain paraissait avec quelque chose de nouveau : la phrase *croître et embellir* semblait n'avoir été faite que pour elle. Le chevalier de Grammont ne pouvait disconvenir de ces vérités ; mais il n'y trouvait pas son compte. Un peu moins de mérite, avec un peu moins de sagesse, eût été plus son fait. Il s'aperçut qu'elle l'écoutait avec plaisir, qu'elle riait tant qu'il voulait de ses contes, et qu'elle recevait ses billets et ses présents sans scrupule, mais qu'elle en voulait demeurer là. Son adresse l'avait tournée de toutes les manières sans avoir pu lui tourner la tête. Sa femme de chambre était gagnée ; ses parents, charmés de son assiduité, n'étaient jamais plus aises que quand ils le voyaient chez eux : bref, il avait mis les préceptes du rondeau de la Sénantes en usage, et tout livrait la petite Saint-Germain à ses embûches, si la petite Saint-Germain eût été d'humeur à se livrer ; mais elle ne le voulut jamais. Il avait beau lui dire que la grâce qu'il lui demandait ne coûtait rien ; que, puisque ces trésors se trouvaient rarement compris dans le bien qu'une fille apportait en mariage, elle ne trouverait personne qui, par une tendresse éternelle et par une discrétion inviolable, en fût plus digne que lui. Il lui contait ensuite que jamais mari n'avait su donner la moindre idée de ce que l'amour a d'agréable, et qu'il n'y avait rien de si différent que les empressements d'un amant toujours tendre, toujours passionné, mais toujours respectueux, et la nonchalance indifférente d'un époux.

Mademoiselle de Saint-Germain, ne voulant pas prendre la chose sérieusement, pour n'être pas obligée de s'en offenser, lui dit que, comme c'était assez la coutume de son pays de se marier, elle serait bien aise d'en passer par là devant que de prendre connnaissance de ces distinctions et de ces détails merveilleux qu'elle ne comprenait pas extrêmement, et dont elle ne voulait pas de plus grandes explications ; qu'elle l'avait bien voulu écouter pour cette fois, mais qu'elle le suppliait de ne lui plus parler sur ce ton, puisque ces sortes de conversations n'étaient point divertissantes pour elle, et qu'elles seraient très-inutiles pour lui. La belle, qui riait plus volontiers qu'une autre, savait prendre un air fort sérieux dès qu'il en était question. Le chevalier de Grammont vit bien qu'elle lui parlait tout de bon ; et, voyant qu'il lui faudrait un temps infini pour lui faire changer de sentiment, il s'était tellement ralenti sur cette poursuite, qu'il ne la servait plus que pour cacher les desseins qu'il avait sur madame de Sénantes.

Il voyait cette princesse fort choquée du peu de complaisance de Matta. Cette apparence de mépris pour elle rebuta ce qu'elle avait eu

de plus favorable pour lui. Dans ces intentions le chevalier de Grammont lui dit qu'elle avait raison, exagéra la perte que son ami faisait, la mit mille fois au-dessus des charmes de la petite Saint-Germain, et demanda grâce pour lui-même, puisque son ami ne la méritait pas. Il fut bientôt écouté favorablement sur cette proposition ; et, dès qu'ils furent d'accord, ils songèrent aux mesures qu'il fallait prendre, l'une pour tromper son époux, et l'autre son ami. Cela n'était pas fort difficile ; Matta n'était point défiant, et le gros Sénantes, auprès de qui le chevalier de Grammont avait déjà fait tout ce que l'autre n'avait pas voulu faire, ne pouvait se passer de lui. C'était beaucoup plus qu'il ne lui demandait ; car, dès que le chevalier de Grammont était chez madame, son mari s'y trouvait par politesse ; et pour chose au monde il ne les aurait laissés ensemble, de peur qu'ils ne s'ennuyassent sans lui.

Matta, qui ne savait cependant pas qu'il fût disgracié, continuait à servir sa maîtresse à sa manière. Elle était convenue avec le chevalier de Grammont que les choses iraient en apparence selon le premier établissement ; et, de cette manière, la cour croyait toujours que madame de Sénantes ne songeait qu'à Matta, tandis que son ami ne songeait qu'à mademoiselle de Saint-Germain.

On faisait de temps en temps de petites loteries de bijoux. Le chevalier de Grammont y mettait toujours, en retirait par hasard quelque chose ; et, sous prétexte des lots qu'il gagnait, il achetait mille choses qu'il donnait imprudemment à la Sénantes ; et la Sénantes les recevait plus imprudemment encore. La petite Saint-Germain n'en tâtait plus que bien rarement. Il y a des tracassiers partout. On fit des remarques sur ce procédé ; ceux qui les firent les communiquèrent à mademoiselle de Saint-Germain ; elle fit semblant d'en rire ; mais elle ne laissa pas d'en être piquée. Rien n'est si commun au beau sexe que de ne vouloir pas qu'une autre profite de ce qu'on refuse. Elle n'en sut pas bon gré à madame de Sénantes. D'un autre côté, on fut demander à Matta s'il n'était pas assez grand pour faire lui-même ses présents à madame de Sénantes, sans les envoyer par le chevalier de Grammont. Cela le réveilla ; car il ne s'en serait jamais aperçu : il n'en eut pourtant que des soupçons assez légers ; et, voulant s'en éclaircir : Il faut avouer, dit-il au chevalier de Grammont, que l'amour se fait ici d'une façon toute nouvelle. On y sert sans gages ; on s'adresse au mari quand on est amoureux de la femme ; et l'on fait des présents à la maîtresse d'un autre pour se mettre bien avec la sienne. Madame de Sénantes t'est fort obligée de..... C'est toi-même, répondit le chevalier de Grammont, puisque c'est sur ton compte. J'étais honteux de voir que tu ne

t'étais jamais avisé de lui faire le moindre petit présent. Sais-tu bien que les gens sont faits si extraordinairement à cette cour, qu'on croit que c'est plutôt par vilenie que par inadvertance que tu n'as pas eu le courage de donner la moindre bagatelle à ta maîtresse? Fi ! que cela est ridicule, qu'il faille qu'on songe toujours pour toi !

Matta se laissa gronder sans qu'il en fût autre chose, persuadé qu'il l'avait un peu mérité ; outre qu'il n'était ni assez défiant, ni assez épris pour faire plus de réflexion. Cependant, comme il convenait aux affaires du chevalier de Grammont qu'il fît connaissance avec M. de Sénantes, il en fut tellement persécuté, qu'il le fit à la fin. Son ami fut l'introducteur de cette première visite ; sa maîtresse lui sut bon gré de cet effort de complaisance, résolue pourtant qu'il n'en profiterait pas ; et l'époux, ayant l'esprit en repos sur une civilité qu'il attendait depuis longtemps, voulut, dès le même soir, leur donner à souper dans une petite maison qu'il avait à la campagne au bord de la rivière, à deux pas de la ville.

Le chevalier de Grammont répondit pour tous deux, accepta l'offre ; et, comme c'était la seule que Matta n'eût pas refusée de Sénantes, il y consentit. Le mari vint chez eux pour les prendre à l'heure marquée ; mais il n'y trouva que Matta. Le chevalier de Grammont s'était mis à jouer tout exprès pour les laisser partir sans lui. Matta voulait l'attendre, tant il avait peur de se trouver seul avec M. de Sénantes ; mais le chevalier de Grammont les ayant envoyé prier d'aller toujours devant, et qu'il serait à eux dès que son jeu serait fini, le pauvre Matta fut obligé de s'embarquer avec l'homme du monde qui lui revenait le moins. Ce n'était pas l'intention du chevalier de Grammont de le tirer sitôt de cet embarras, et le perfide ne les sut pas plutôt en campagne, qu'il fut chez madame de Sénantes, sous prétexte d'y trouver encore son mari, pour aller ensemble où ils devaient souper.

La trahison était en beau train ; et, comme il paraissait à madame de Sénantes que l'indifférence de Matta ne méritait pas autre chose de sa part, elle n'avait pas de scrupule d'en être. Elle attendait donc le chevalier de Grammont avec des intentions d'autant plus favorables, qu'il y avait longtemps qu'elle l'attendait, et qu'elle avait quelque curiosité pour une visite de sa part, dont son mari ne fût pas. Il est donc à croire que cette première occasion ne se fût pas perdue, si mademoiselle de Saint-Germain, qu'elle n'attendait pas, ne fût arrivée presque en même temps que celui qu'elle attendait.

Elle était plus jolie et plus enjouée ce jour-là qu'elle ne l'avait été de sa vie ; cependant on ne laissa pas de la trouver fort laide et fort ennuyante. Elle s'aperçut bientôt qu'elle importunait ; et, ne voulant

pas que ce fût pour rien qu'on lui voulût du mal, après avoir passé plus d'une grosse demi-heure à se divertir de leur inquiétude, et à faire mille petites singeries qu'elle voyait bien ne pouvoir être plus mal placées, elle ôta ses coiffes, son écharpe et tout l'attirail dont on se défait quand on prétend s'établir familièrement quelque part pour le reste du jour. Le chevalier de Grammont la maudissait intérieurement, tandis qu'elle ne cessait de lui faire la guerre sur la méchante humeur dont il était en si bonne compagnie. Madame de Sénantes, qui ne se possédait pas mieux que lui, dit assez sèchement qu'elle était obligée d'aller chez Madame Royale. Mademoiselle de Saint-Germain lui dit qu'elle aurait l'honneur de l'accompagner, si cela ne lui faisait point de peine. On ne lui répondit pas grand'chose; et le chevalier de Grammont, voyant qu'il était inutile de pousser sa visite plus loin, sortit de belle humeur.

Dès qu'il fut dehors, il fit partir un de ses grisons pour prier M. de Sénantes de vouloir bien se mettre à table avec sa compagnie sans l'attendre, parce que le jeu ne finirait peut-être pas sitôt; mais qu'il serait à lui avant la fin du repas. Après avoir dépêché ce courrier, il mit une sentinelle à la porte de madame de Sénantes, dans l'espérance que l'éternelle Saint-Germain en sortirait avant elle; mais ce fut inutilement; et son espion lui vint dire, au bout d'une heure d'impatience et d'agitation, qu'elles étaient sorties ensemble. Il vit bien qu'il n'y aurait pas moyen de se voir ce jour-là, tout allant de travers pour ses desseins. Il fallut donc se passer de madame pour aller trouver monsieur.

Pendant que ces choses se passaient à la ville, Matta ne se divertissait pas beaucoup à la campagne. Comme il était prévenu contre le seigneur de Sénantes, tout ce que le seigneur de Sénantes lui disait ne faisait que lui déplaire. Il maudissait de bon cœur le chevalier de Grammont du tête-à-tête qu'il lui procurait. Il fut sur le point de s'en retourner, quand il vit qu'il fallait se mettre à table sans un troisième.

Cependant, comme son hôte était assez délicat sur la bonne chère, qu'il avait le meilleur vin et le meilleur cuisinier de tout le Piémont, la vue du premier service le radoucit; et mangeant fort et ferme, sans faire attention à Sénantes, il se flatta que le souper finirait sans avoir rien à démêler avec lui; mais il se trompa.

Dans le temps que le chevalier de Grammont voulait le mettre bien avec M. de Sénantes, il en avait fait un portrait fort avantageux pour lui donner envie de le connaître : dans l'étalage de mille autres qualités, connaissant l'entêtement qu'il avait pour le nom d'érudition, il l'avait assuré que Matta était un des savants hommes de l'Europe.

Sénantes avait donc attendu, dès le commencement du souper, quelque trait d'érudition de la part de Matta pour mettre la sienne en jeu; mais il était bien loin de compte. Personne n'avait moins lu, personne aussi ne s'en souciait moins, et personne n'avait si peu parlé pendant un repas que lui. Comme il ne voulait point entrer en conversation, sa bouche ne s'était ouverte que pour manger ou pour demander à boire.

L'autre, s'offensant d'un silence qui lui paraissait affecté, las de l'avoir inutilement agacé sur d'autres sujets, crut qu'il en aurait quelque raison en le mettant sur l'amour et la galanterie, et l'attaqua de cette manière pour entamer le sujet.

Comme vous êtes le galant de ma femme... Moi ! lui dit Matta, qui voulait faire le discret, ceux qui vous l'ont dit en ont menti, morbleu !... Monsieur, dit Sénantes, vous le prenez là d'un ton qui ne vous convient guère : car je veux bien vous apprendre, malgré vos airs de mépris, que madame de Sénantes en est peut-être aussi digne qu'aucune de vos dames de France ; et que nous en avons vu qui vous valaient bien, qui se sont fait un honneur de la servir... A la bonne heure, dit Matta : je l'en crois très-digne; et, puisque vous le voulez ainsi, je suis son serviteur, et son galant pour vous obliger.

Vous croyez peut-être, poursuivit l'autre, qu'il en va dans ce pays-ci comme dans le vôtre, et que les belles n'ont des amants que pour accorder des faveurs ; désabusez-vous de cela, s'il vous plaît; et sachez que quand même il en serait quelque chose dans cette cour, je n'en aurais aucune inquiétude. Rien n'est plus honnête, disait Matta; mais pourquoi n'en avoir aucune inquiétude ? Voici pourquoi, reprit-il : je connais la tendresse de madame de Sénantes pour moi ; je connais sa sagesse envers tout le monde ; et, plus que tout cela, je connais mon propre mérite.

Vous avez là de belles connaissances, M. le marquis, dit Matta ; je les salue toutes trois. A votre santé. Sénantes lui en fit raison ; mais, voyant que la conversation tombait d'abord qu'on ne buvait plus, après deux ou trois santés de part et d'autre, il voulut faire une seconde tentative, et provoqua Matta par son fort, c'est-à-dire du côté de l'érudition.

Il le pria donc de lui dire en quel temps il croyait que les Allobroges fussent venus s'établir dans le Piémont ? Matta, qui le donnait au diable avec ses Allobroges, lui dit qu'il fallait que ce fût du temps des guerres civiles. J'en doute, dit l'autre. Tant qu'il vous plaira, dit Matta. Sous quel consulat? poursuivit Sénantes... Sous celui de la Ligue, quand les Guises firent venir les lansquenets en France, dit Matta. Mais que diable cela fait-il ?

M. de Sénantes était passablement prompt, et volontiers brutal; aussi Dieu sait de quelle manière la conversation se serait tournée, si le chevalier de Grammont ne fût survenu pour y mettre ordre. Il eut assez de peine à comprendre ce que c'était que leur débat; mais l'un oublia les questions qui l'avaient choqué, l'autre les réponses, pour reprocher au chevalier de Grammont cette fureur éternelle pour le jeu qui faisait qu'on ne pouvait jamais compter sur lui. Le chevalier de Grammont, qui se sentait encore plus coupable qu'ils ne disaient, prit le tout en patience, et se donna plus de tort qu'ils ne voulurent: cela les apaisa. Le repas finit plus tranquillement qu'il n'avait commencé. L'ordre fut rétabli dans la conversation; mais il n'y put mettre la joie comme il avait coutume. Il était de très-mauvaise humeur; et, comme il les pressait à tout moment de sortir de table, M. de Sénantes jugea qu'il avait beaucoup perdu. Matta dit au contraire qu'il avait beaucoup gagné, mais que la retraite avait peut-être été malheureuse faute de précautions, et lui demanda s'il n'avait pas eu besoin du sergent La Place avec son embuscade.

Ce trait d'histoire passa l'érudition de Sénantes; et, de peur que Matta ne s'avisât de l'expliquer, le chevalier de Grammont changea de discours, et voulut sortir de table; mais Matta ne le voulut pas, et cela le raccommoda dans l'esprit de Sénantes. Il prit cette complaisance pour son compte: cependant ce n'était pas lui, mais son vin, que Matta trouvait à son gré.

Madame Royale, qui connaissait le caractère de Sénantes, fut charmée du récit que le chevalier de Grammont lui fit de cette fête et de cette conversation. Elle appela Matta pour en savoir la vérité de lui-même. Il avoua que, devant qu'il fût question des Allobroges, M. de Sénantes l'avait voulu quereller parce qu'il n'était pas amoureux de sa femme.

Cette première connaissance faite de cette manière, il semblait que toute la bonne volonté que Sénantes avait d'abord eue pour le chevalier de Grammont se fût tournée vers Matta. Il était tous les jours à sa porte, et Matta tous les jours chez sa femme: cela ne convenait point au chevalier de Grammont. Il se repentit des réprimandes qu'il s'était avisé de faire à Matta, le voyant d'une assiduité qui rompait toutes ses mesures. Madame de Sénantes en était encore plus embarrassée. Quelque esprit qu'on ait, on n'est point plaisant pour ceux qu'on importune; elle eût été bien aise de n'avoir pas fait de certaines démarches inutilement.

Matta commençait à trouver des charmes dans sa personne. Il en eût trouvé dans son esprit, si elle l'avait voulu; mais il n'y a pas

moyen d'être de bonne humeur avec ceux qui traversent nos desseins. Tandis que son goût augmentait pour elle, le chevalier de Grammont n'était occupé que des moyens qui pouvaient mettre son aventure à fin. Voici le stratagème dont il se servit enfin pour avoir la scène libre, en éloignant l'amant et le mari tout à la fois.

Il fit entendre à Matta qu'il fallait donner à souper chez eux à M. de Sénantes, et se chargea de pourvoir à tout. Matta lui demanda si c'était pour jouer au quinze, et l'assura qu'il aurait beau faire, qu'il mettrait ordre pour cette fois qu'il ne s'engageât pas au jeu, pour le laisser tête à tête avec le plus sot gentilhomme de l'Europe. Le chevalier de Grammont n'avait garde d'y songer, persuadé qu'il serait impossible de profiter de cette occasion, de quelque manière qu'il s'y prît, et qu'on le relancerait dans tous les coins de la ville plutôt que de le laisser en repos. Toute son attention fut donc de rendre le repas agréable, de le faire durer, et d'y faire survenir quelques contestations entre Sénantes et Matta. Pour cet effet, il se mit d'abord de la plus belle humeur du monde ; les autres s'y mirent à force de vin.

Le chevalier de Grammont témoigna qu'il était bien malheureux de n'avoir pu donner un petit concert de musique à M. de Sénantes, comme il l'avait résolu le matin, mais que les musiciens s'étaient engagés. Le marquis de Sénantes se fit fort de les avoir à sa maison de campagne le lendemain au soir, et pria la compagnie d'y souper. Matta leur demanda que diable ils voulaient faire de musique, et soutint que cela n'était bon dans ces occasions que pour des femmes qui avaient quelque chose à dire à leurs amants pendant que les violons étourdissaient les autres, ou pour des sots qui ne savaient que dire quand les violons ne jouaient pas. On se moqua de ses raisonnements ; la partie fut liée pour le lendemain, et les violons passèrent à la pluralité des voix. Sénantes, pour en consoler Matta, comme pour faire honneur au repas, porta force santés. Il aima mieux lui faire raison de cette manière que sur la dispute.

Le chevalier de Grammont, voyant qu'il ne fallait pas grand'chose pour leur échauffer la tête, ne demandait pas mieux que de les voir aux mains par quelque nouvelle dissertation. Il avait inutilement jeté de temps en temps quelque propos dans la conversation pour parvenir à ses fins. S'étant heureusement avisé de lui demander le nom de famille de madame son épouse, Sénantes, fort en généalogie comme sont tous les sots qui ont de la mémoire, se mit à celle de madame de Sénantes par un embrouillement de filiations qui ne finissait point. Le chevalier de Grammont fit semblant de l'écouter avec une grande attention ; et, voyant que Matta commençait à perdre patience, il le

pria d'écouter bien ce que monsieur disait, et qu'il n'y avait rien de plus beau. Cela est bien galant, dit Matta; mais pour moi j'avoue que, si j'étais marié, j'aimerais mieux m'informer du véritable père de mes enfants que de savoir quels sont les grands-pères de ma femme. Sénantes, se moquant de sa grossièreté, ne cessa point qu'il n'eût conduit les ancêtres de son épouse, de branche en branche, jusqu'à Yolande de Sénantes. Cela fait, il offrit de faire voir, en moins d'une demi-heure, que les Grammont venaient d'Espagne. Eh! que nous importe d'où les Grammont viennent? lui dit Matta. Savez-vous bien, monseigneur le marquis, qu'il vaut mieux ne rien savoir que de savoir trop de choses?

L'autre lui soutint le contraire avec chaleur, et préparait un argument en forme pour prouver qu'un ignorant est un sot. Mais le chevalier de Grammont, qui connaissait Matta, ne douta point qu'il n'envoyât promener le logicien s'il en venait à la conclusion du syllogisme : c'est pourquoi, se mettant entre deux, comme leurs voix commençaient à s'élever, il leur dit que c'était se moquer que de s'échauffer ainsi pour rien, et traita la chose sérieusement, afin qu'elle fût plus marquée. Le souper finit donc tranquillement, par le soin qu'il prit de supprimer les disputes, et d'admettre force vin en leur place.

Le lendemain, Matta fut à la chasse, le chevalier de Grammont chez le baigneur, et Sénantes à sa maison de campagne : tandis qu'il y préparait toutes choses, sans oublier les violons, et que Matta chassait dans la plaine pour gagner de l'appétit, le chevalier de Grammont pensait à l'exécution de son projet.

Dès que la manière en fut réglée dans sa tête, on fut avertir sous main l'officier des gardes qui servait auprès de Son Altesse, que M. de Sénantes avait eu quelques paroles avec M. de Matta la nuit précédente en soupant; que l'un était sorti dès le matin, et qu'on ne trouvait point l'autre dans la ville.

Madame Royale, alarmée de cet avis, envoya promptement chercher le chevalier de Grammont. Il parut surpris quand Son Altesse en parla. Il avoua bien qu'ils avaient eu quelques paroles, mais qu'il n'avait pas cru que l'un ou l'autre s'en fût souvenu le jour d'après. Il dit que, si le mal n'était déjà fait, le plus court serait de s'en assurer jusqu'au lendemain; et que, si l'on pouvait les trouver, il se faisait fort de les raccommoder sans qu'il en fût autre chose : cela n'était pas difficile. On apprit chez M. de Sénantes qu'il était à sa maison de campagne. On y fut; on le trouva : l'officier lui donna des gardes sans lui dire autre chose, et le laissa fort étonné.

Dès que Matta fut revenu de sa chasse, madame Royale envoya ce

même officier le prier de lui donner sa parole qu'il ne sortirait pas jusqu'au lendemain. Ce compliment le surprit. On ne lui en rendit aucune raison. Un bon repas l'attendait; il mourait de faim, et rien ne lui paraissait plus déraisonnable que de l'obliger à la résidence dans cette conjoncture : mais il avait donné sa parole; et, ne sachant ce que tout cela voulait dire, toute sa ressource fut d'envoyer chercher son ami.

Mais son ami ne le vint trouver qu'au retour de la campagne. Il y avait trouvé Sénantes au milieu de ses violons, fort indigné de se voir prisonnier dans sa maison sur le compte de Matta, qu'il attendait pour faire bonne chère : il s'en plaignit aigrement au chevalier de Grammont, et lui dit qu'il ne croyait pas l'avoir offensé; mais que, s'il aimait tant le bruit, il le priait de l'assurer que, pour peu que le cœur lui en dît, il aurait contentement à la première occasion. Le chevalier de Grammont l'assura que Matta n'y avait jamais songé; qu'il savait au contraire qu'il l'estimait infiniment; qu'il fallait que ce fût la tendresse extrême de madame sa femme, qui, s'étant alarmée sur le rapport des laquais qui les avaient servis à table, serait allée chez madame Royale pour prévenir quelque accident funeste; qu'il le croyait d'autant plus, qu'il avait souvent dit à madame de Sénantes, en parlant de Matta, que c'était la plus rude épée de France, comme en effet ce pauvre garçon ne se battait jamais sans avoir le malheur de tuer son homme.

M. de Sénantes, un peu radouci, dit qu'il était fort son serviteur, qu'il gronderait bien sa femme de son impertinente tendresse, et qu'il mourait d'envie de se revoir avec le cher Matta.

Le chevalier de Grammont l'assura qu'il y allait travailler, et recommanda bien à ses gardes de ne point le laisser échapper qu'ils n'eussent des ordres de la cour, parce qu'il paraissait qu'il mourait d'envie de se battre, et qu'ils en répondraient. Il n'en fallut pas davantage pour le faire garder à vue, quoiqu'il n'en fût pas besoin.

Son homme étant en toute assurance de cette manière, il fallut pourvoir à ses sûretés à l'égard de l'autre. Il regagna la ville; et, dès que Matta le vit : Que diable est-ce, lui dit-il, que cette belle farce qu'on me fait jouer? Pour moi, je ne connais plus rien aux sottes manières de ce pays-ci. D'où vient qu'on me met prisonnier sur ma parole? D'où vient? dit le chevalier de Grammont : c'est que tu es encore plus extraordinaire toi-même que tout cela. Tu ne saurais t'empêcher d'entrer en dispute avec un bourru dont tu ne devrais faire que rire. Quelque valet officieux aura sans doute été redire le beau démêlé d'hier soir. On t'a vu sortir de la ville dès le matin, Sénantes quelque temps

après; en faut-il davantage pour que Son Altesse Royale se soit crue obligée de prendre ces précautions ? Sénantes est aux arrêts; on ne te demande que ta parole : ainsi, bien loin de prendre la chose comme tu fais, j'enverrais très-humblement remercier Son Altesse de la bonté qu'elle a eue de te faire arrêter, puisque ce n'est qu'à ta considération qu'elle s'intéresse dans la chose. Je m'en vais faire un tour au palais, où je tâcherai d'éclaircir ce mystère. Cependant, comme il n'y a guère d'apparence que cela se puisse raccommoder de cette nuit, tu feras bien de commander à souper, car je suis à toi dans un moment.

Matta le chargea de ne pas manquer à témoigner sa très-humble reconnaissance à madame Royale de ses bontés, quoiqu'il ne craignît pas plus Sénantes qu'il ne l'aimait : c'est tout dire.

Le chevalier de Grammont revint, au bout d'une demi-heure, avec deux ou trois des connaissances que Matta avait faites à la chasse. Ces messieurs avaient voulu venir sur le bruit de la querelle, et chacun offrit ses services séparément à Matta contre l'unique et paisible Sénantes. Matta, les ayant remerciés, les retint à souper, et se mit en robe de chambre.

Sitôt que les choses furent dans le train que souhaitait le chevalier de Grammont, et que, vers la fin du repas, il vit trotter les santés à la ronde, il se tint assuré de son homme jusqu'au lendemain. Ce fut alors que, le tirant à l'écart avec la permission des conviés, il lui fit une fausse confidence pour déguiser une trahison véritable, et lui dit, après avoir exigé plusieurs serments de n'en jamais parler, qu'il avait enfin obtenu de la petite Saint-Germain qu'elle le verrait cette nuit; c'est pourquoi il allait quitter la compagnie, sous prétexte d'aller jouer à la cour; qu'il le priait de leur faire bien entendre qu'il ne les quittait que pour cela, parce que les Piémontais étaient volontiers soupçonneux.

Matta lui promit de s'en acquitter discrètement, lui dit qu'il ferait ses excuses sans qu'il fût besoin de prendre congé de la compagnie ; et, l'ayant embrassé pour le féliciter sur l'heureux état de ses affaires, il le congédia le plus tôt et le plus secrètement qu'il put, tant il eut peur qu'il ne manquât cette occasion.

Il se remit à table, charmé de la confidence qu'on venait de lui faire, et de la part qu'il avait au succès de cette aventure. Il fit fort le plaisant pour donner le change à ses hôtes; fit mille invectives contre la fureur du jeu, qui possédait tellement ceux qui s'y livraient, qu'ils quittaient tout pour y passer les nuits. Il se moquait tout haut de la folie du chevalier de Grammont sur cet article, et tout bas de la crédulité des Piémontais, qu'il trompait si finement.

Le repas ne finit que bien avant dans la nuit, et Matta [1] se coucha très-content de ce qu'il avait fait pour son ami. Cet ami cependant jouissait du fruit de sa perfidie, s'il en faut croire les apparences. La tendre Sénantes l'avait reçu chez elle dans l'état où se met une personne qui veut rehausser le prix de sa reconnaissance. Ses charmes n'étaient point négligés; et, s'il y a des occasions où l'on déteste le traître, tandis que l'on profite de la trahison, celle-là n'en était pas; et, quelque discret que fût le chevalier de Grammont sur ses bonnes fortunes, il ne tint pas à lui qu'on ne crût le contraire. Quoi qu'il en soit, persuadé qu'en amour on gagne toujours de bonne guerre ce qu'on peut obtenir par adresse, on ne voit pas qu'il ait jamais témoigné le moindre repentir de cette supercherie.

Mais il est temps que nous le tirions de la cour de Savoie pour le voir briller dans celle de France.

CHAPITRE V

Son retour en France; ses aventures au siége d'Arras; ses réponses au Cardinal; son exil.

Le chevalier de Grammont, de retour en France, y soutint merveilleusement la réputation qu'il avait acquise ailleurs. Alerte au jeu, actif et vigilant en amour; quelquefois heureux, et toujours craint dans les tendres commerces : à la guerre, égal dans les événements de l'une et de l'autre fortune, d'un agrément inépuisable dans la bonne, plein d'expédients et de conseils dans la mauvaise.

Attaché d'inclination à M. le Prince; témoin, et, si on ose le dire, compagnon de la gloire qu'il avait acquise aux fameuses journées de Lens, de Norlingue et de Fribourg [2], les récits qu'il en a si souvent faits n'ont rien diminué de leur éclat.

Tant qu'il n'eut que quelques scrupules de devoirs et plusieurs avantages à sacrifier, il quitta tout pour suivre un homme [3] que de pressants

[1] Il mourut en 1674. « Matta est mort sans confession, » dit madame de Maintenon dans une lettre à son frère, t. I, p. 67.

[2] En 1648, 1645 et 1644.

[3] Le grand Condé.

motifs et des ressentiments qui semblaient en quelque sorte excusables, ne laissaient pas d'écarter du bon chemin. Il l'a suivi dans la première disgrâce de sa fortune, d'une constance dont on voit peu d'exemples. Mais il n'a pu tenir contre les sujets de plainte qu'il lui a donnés dans la suite, et que ne méritait pas cet attachement invincible pour lui. C'est pourquoi, sans craindre aucun reproche sur une conduite qui se justifiait assez d'elle-même, comme il était un peu sorti de son devoir pour entrer dans les intérêts de M. le Prince, il crut pouvoir en sortir pour rentrer dans son devoir.

Sa paix fut bientôt faite à la cour. De plus coupables y rentraient en grâce dès qu'ils le voulaient. La reine, encore effrayée du péril où les troubles avaient mis l'État au commencement de sa régence, ne cherchait qu'à ramener les esprits par la douceur. La politique du ministre [1] n'était ni sanguinaire, ni vindicative. Ses maximes favorites étaient d'assoupir plutôt que d'employer les derniers remèdes ; de se contenter de ne rien perdre dans la guerre, sans se mettre en frais pour gagner quelque chose sur les ennemis ; de souffrir qu'on dît beaucoup de mal de lui, pourvu qu'il amassât beaucoup de bien, et de pousser la minorité tout aussi loin qu'il lui serait possible.

Cette avidité d'amasser ne se bornait pas à mille moyens que lui en fournissait l'autorité dont il était revêtu : son industrie n'avait pour objet que le gain. Il aimait naturellement le jeu ; mais il ne jouait que pour s'enrichir, et trompait tant qu'il pouvait pour gagner.

Le chevalier de Grammont, à qui il trouvait beaucoup d'esprit, et auquel il voyait beaucoup d'argent, fut bientôt de son goût et de son jeu. Il s'aperçut des subtilités et de la mauvaise foi du cardinal, et crut qu'il lui était permis de mettre en usage les talents que la nature lui avait donnés, non-seulement pour s'en défendre, mais pour l'attaquer dans les occasions. Ce serait ici le lieu de parler de ses aventures ; mais qui peut les conter avec assez d'agrément et de légèreté pour remplir l'attente de ceux qui en auraient déjà entendu parler ? C'est en vain qu'on écrirait mot pour mot ses narrations divertissantes : il semble que leur sel s'évapore sur le papier ; et, de quelque manière qu'elles y soient placées, la vivacité ne s'y trouve plus.

Il suffira donc de dire que, dans les occasions où l'adresse fut réciproquement employée, le chevalier emporta l'avantage, et que, s'il fit mal sa cour au ministre, il eut la consolation de voir que ceux qui s'étaient laissé gagner ne retirèrent pas dans la suite de grandes utilités de leur complaisance. Cependant ils restèrent toujours dans une sou-

[1] Le cardinal Mazarin.

mission rampante, tandis que, dans mille rencontres, le chevalier de Grammont ne se contraignait guère sur son chapitre. En voici une.

L'armée d'Espagne, commandée par M. le Prince et par l'archiduc [1], assiégeait Arras. La cour s'était avancée jusqu'à Péronne. Les troupes ennemies auraient donné, par la prise de cette place, de la réputation à leur armée ; elles en avaient besoin ; car celles de France étaient depuis quelque temps en possession d'avoir partout de l'avantage sur elles.

M. le Prince soutenait un parti chancelant autant que leurs lenteurs et leurs irrésolutions ordinaires le permettaient ; mais, comme aux événements de la guerre il faut agir indépendamment dans de certaines occasions qui ne se retrouvent plus lorsqu'on les laisse échapper, toute sa capacité leur était souvent inutile. L'infanterie espagnole ne s'était jamais relevée depuis la bataille de Rocroi [2] ; et celui qui l'avait ruinée par cette victoire, en combattant contre eux, était le seul qui, commandant alors pour eux, pût réparer le mal qu'il leur avait fait. Mais la jalousie des chefs et la méfiance du conseil lui liaient les mains.

Cependant Arras ne laissait pas d'être vivement attaqué. Le cardinal voyait assez la honte qu'il y avait à laisser prendre cette place à sa barbe, et presque à la vue du roi. D'un autre côté, c'était beaucoup hasarder que d'en tenter le secours. M. le Prince n'était pas homme à négliger la moindre précaution pour la sûreté de ses lignes. Quand on en attaque sans les forcer, on ne s'en retire pas comme on veut. Plus les efforts sont vifs, plus le désordre est grand dans la retraite ; M. le Prince était l'homme du monde qui savait le mieux profiter de ses avantages. L'armée que commandait M. de Turenne, plus faible de beaucoup que celle des ennemis, était pourtant la seule ressource qu'on eût de ce côté-là. Cette armée battue, la prise d'Arras n'était pas la seule disgrâce qu'on eût à craindre.

Le génie du cardinal, heureux pour les conjonctures où des négociations peu sincères tiraient d'un mauvais pas, s'effrayait à la vue d'un péril pressant et d'un événement décisif. Il crut que, faisant le siége de quelque autre place, sa prise dédommagerait de celle d'Arras ; mais M. de Turenne, qui pensait tout autrement que le cardinal, prit la résolution de marcher aux ennemis, et ne lui en donna l'avis qu'après s'être mis en marche. Le courrier arriva au fort de ses inquiétudes, et

[1] Léopold, frère de l'empereur Ferdinand III.

[2] Cette fameuse bataille fut gagnée le 16 mai 1643, cinq jours après la mort de Louis XIII.

redoubla ses alarmes ; mais il n'y avait plus moyen de s'en dédire.

Le maréchal, dont la haute réputation lui avait acquis la confiance des troupes, n'avait pas manqué de prendre son parti devant qu'un ordre précis de la cour pût l'interdire. L'occasion était de celles où les difficultés rehaussent la gloire du succès. Quoique la capacité du général rassurât un peu la cour, on était à la veille d'un événement qui devait terminer, de manière ou d'autre, les alarmes et les espérances ; et, tandis que le reste des courtisans raisonnait diversement sur ce qui devait arriver, le chevalier de Grammont se mit en tête de s'en éclaircir par lui-même. Sa résolution surprit assez la cour. Ceux qui avaient autant vu d'occasions que lui, semblaient dispensés de ces sortes d'empressements, mais ses amis lui en parlèrent en vain.

Le roi lui en sut bon gré. La reine n'en parut pas moins contente. Il l'assura qu'il lui rapporterait de bonnes nouvelles. Elle lui promit de l'embrasser s'il tenait parole. Le cardinal lui en promit autant. Il ne fit pas grand cas de cette promesse ; mais il la crut sincère, parce qu'elle ne devait rien coûter.

Il partit à l'entrée de la nuit avec Caseau, que M. de Turenne avait dépêché vers Leurs Majestés. Le duc d'Yorck et le marquis d'Humières commandaient sous ses ordres. Le dernier était de jour ; et à peine paraissait-il quand le chevalier arriva. Le duc d'Yorck ne le reconnut pas d'abord ; mais le marquis d'Humières, courant à lui les bras ouverts : Je me doutais bien, dit-il, que si quelqu'un nous venait voir de la cour dans une occasion comme celle-ci, ce serait le chevalier de Grammont. Eh bien, poursuivit-il, que fait-on à Péronne ?... On y a grand'peur, dit le chevalier.... Et que croit-on de nous ?... On croit, poursuivit-il, que si vous battez M. le Prince, vous n'aurez fait que votre devoir : si vous êtes battus, on croira que vous êtes des fous et des ignorants d'avoir tout risqué sans égard aux conséquences... Voilà, dit le marquis d'Humières, une nouvelle bien consolante que tu nous apportes ! Veux-tu que nous te menions au quartier de M. de Turenne pour lui en faire part ? ou si tu aimes mieux te reposer dans le mien ? car tu as couru toute la nuit, et peut-être n'as-tu pas eu plus de repos la précédente ?... Où prends-tu que le chevalier de Grammont ait jamais eu besoin de dormir ? lui répondit-il. Fais-moi seulement donner un cheval, afin que j'aie l'honneur d'accompagner M. le duc d'Yorck ; car apparemment il n'est en campagne de si bon matin que pour visiter quelques postes.

La garde avancée n'était qu'à la portée du canon de celle des ennemis. Dès qu'ils y furent : J'aurais envie, dit le chevalier de Grammont, de pousser jusqu'à la vedette qu'ils ont avancée sur cette

hauteur. J'ai des amis et des connaissances dans leur armée dont je voudrais bien demander des nouvelles : M. le duc d'Yorck voudra bien me le permettre? A ces mots, il s'avança. La vedette, le voyant venir droit à son poste, se mit sur ses gardes. Le chevalier s'arrêta dès qu'il en fut à portée. La vedette répondit au signe qu'il lui fit, et en fit un autre à l'officier, qui, s'étant déjà mis en marche sur les premiers mouvements qu'il avait vu faire au chevalier, fut bientôt à lui. Voyant le chevalier de Grammont seul, il ne fit point de difficulté de le laisser approcher. Il pria cet officier de faire en sorte qu'il pût avoir des nouvelles de quelques parents qu'il avait dans leur armée, et en même temps lui demanda si le duc d'Arschot était au siége. Monsieur, lui dit-il, le voilà qui vient de mettre pied à terre sous ces arbres que vous voyez sur la gauche de notre grand'garde. Il n'y a qu'un moment qu'il était ici avec le prince d'Aremberg, son frère le baron de Limbec, et Louvigny.... Pourrais-je les voir sur parole? lui dit le chevalier... Monsieur, dit-il, s'il m'était permis de quitter mon poste, j'aurais l'honneur de vous y accompagner; mais je vais leur envoyer dire que M. le chevalier de Grammont souhaite de leur parler ; et, après avoir détaché un cavalier de sa garde vers eux, il revint. Monsieur, lui dit le chevalier de Grammont, puis-je vous demander comment je suis connu de vous? Est-il possible, lui dit l'autre, que M. le chevalier de Grammont ne reconnaisse pas La Motte, qui a eu l'honneur de servir si longtemps dans son régiment?.... Quoi ! c'est toi, mon pauvre La Motte ! Vraiment j'ai eu tort de ne pas te rèconnaître, quoique tu sois dans un équipage bien différent de celui où je te vis la première fois à Bruxelles, lorsque tu montrais à danser les triolets à madame la duchesse de Guise ; et j'ai peur que tes affaires ne soient pas en aussi bon état qu'elles étaient la campagne d'après que je t'eus donné cette compagnie dont tu parles.

Ils en étaient là quand le duc d'Arschot, suivi de ceux dont on vient de parler, arriva au galop. Le chevalier de Grammont fut embrassé de toute la troupe avant que de pouvoir leur parler. Bientôt arrivèrent une infinité d'autres connaissances, avec autant de curieux des deux partis, qui, le voyant sur la hauteur, s'y assemblaient avec tant d'empressement, que les deux armées, sans dessein, sans trêve et sans supercherie, s'allaient mêler en conversation, si par hasard M. de Turenne ne s'en fût aperçu de loin. Ce spectacle le surprit : il y accourut ; et le marquis d'Humières lui conta l'arrivée du chevalier de Grammont, qui avait voulu parler à la vedette avant que d'aller au quartier général : il ajouta qu'il ne comprenait pas comment diable il avait fait pour rassembler les deux armées autour de lui depuis un

moment qu'il les avait quittés. Effectivement, dit M. de Turenne, voilà un homme bien extraordinaire; mais il est juste qu'il nous vienne un peu voir après avoir rendu sa première visite aux ennemis; et, à ces mots, il fit partir un aide-de-camp pour rappeler les officiers de son armée, et pour dire au chevalier de Grammont l'impatience qu'il avait de le voir.

Cet ordre arriva dans le temps qu'il en vint un semblable aux officiers des ennemis. M. le Prince, averti de cette paisible entrevue, n'en avait point été surpris d'abord qu'on lui eut dit que c'était le chevalier de Grammont. Il avait seulement ordonné à Lusan de rappeler les officiers, et de prier le chevalier qu'il pût lui parler le lendemain sous ces mêmes arbres. Il le promit, en cas que M. de Turenne le trouvât bon, comme il n'en doutait point.

On le reçut aussi agréablement dans l'armée du roi qu'on avait fait dans celle des ennemis. M. de Turenne estimait sa franchise autant qu'il était charmé de son esprit. Il lui sut bon gré d'être le seul des courtisans qui le fût venu voir dans une conjoncture comme celle-là. Les questions qu'il lui fit sur la cour étaient moins pour en apprendre des nouvelles que pour se divertir de la manière dont il lui en conterait les inquiétudes et les différentes alarmes. Le chevalier de Grammont lui conseilla de battre les ennemis, s'il ne voulait être chargé de l'événement d'une entreprise qu'il voyait que le cardinal ne lui avait pas ordonnée. M. de Turenne lui promit de faire de son mieux pour suivre cet avis, et lui promit de plus qu'en cas qu'il réussît, il lui ferait tenir parole par la reine. Il ajouta qu'il n'était pas fâché que M. le Prince eût souhaité de lui parler. Ses mesures étaient prises pour l'attaque des lignes. Il en entretint le chevalier de Grammont en particulier, et ne lui cacha que le jour de l'exécution. Cela fut inutile; il avait trop vu pour ne pas juger, par ses lumières et les observations qu'il fit, que. dans le poste qu'il avait pris, la chose ne se pouvait plus différer.

Il partit le lendemain pour son rendez-vous, accompagné d'une trompette; et, à l'endroit que M. de Lusan lui avait marqué la veille, il trouva M. le Prince. Dès qu'il eut mis pied à terre : Est-il possible lui dit-il en l'embrassant, que ce soit le chevalier de Grammont, et que je le voie dans le parti contraire? C'est vous-même que j'y vois, répondit le chevalier de Grammont, et je m'en rapporte à vous, Monseigneur, si c'est la faute du chevalier de Grammont ou la vôtre, que nous ne soyons plus dans le même parti. Il faut l'avouer, dit M. le Prince, s'il y en a qui m'ont abandonné comme des ingrats et des misérables. tu m'as quitté comme j'ai quitté moi-même, en honnête homme qui croit avoir raison. Mais oublions tous nos sujets de ressentiment, et dis-

moi ce que tu viens faire ici, toi que je croyais à Péronne avec la cour? Le voulez-vous savoir? dit-il. Je viens, ma foi, vous sauver la vie : je vous connais, vous ne sauriez vous empêcher d'être au milieu des ennemis dans un jour d'occasion. Il ne vous faudrait qu'avoir votre cheval tué sous vous, et être pris les armes à la main pour être traité par ce cardinal-ci comme votre oncle de Montmorency [1] le fut par l'autre. Je viens donc vous tenir un cheval tout prêt en cas de semblable malheur, afin qu'on ne vous coupe pas la tête. Ce ne serait pas la première fois, dit M. le Prince en riant, que tu m'aurais rendu de ces services, quoique le danger alors fût moins grand qu'il pourrait l'être à présent si j'étais pris.

De cette conversation ils tombèrent sur des discours moins sérieux. M. le Prince le questionna sur la cour, sur les dames, sur le jeu, sur l'amour; et, revenant insensiblement à la conjoncture dont il était question, le chevalier de Grammont ayant demandé des nouvelles des officiers de sa connaissance qui étaient restés auprès de lui, M. le Prince lui dit qu'il ne tiendrait qu'à lui d'aller jusqu'aux lignes, où il pourrait voir non-seulement ceux dont il demandait des nouvelles, mais la disposition des quartiers et tous les retranchements. Le chevalier de Grammont y consentit; et M. le Prince, après lui avoir tout montré, l'ayant ramené jusqu'à leur rendez-vous : Eh bien, chevalier, quand crois-tu que nous te revoyions? Ma foi, lui dit-il, vous venez d'en user si galamment, que je ne veux point vous le cacher; tenez-vous prêt une heure avant le jour; car vous pouvez compter que nous vous attaquerons demain matin. Je ne vous en avertirais peut-être pas si on m'en avait fait confidence; mais, quoi qu'il en soit, fiez-vous à ma parole. Non, tu ne te démens point, dit M. le Prince, en l'ayant encore embrassé. Le chevalier de Grammont regagna le camp de M. de Turenne à l'entrée de la nuit. Tout s'y disposait à l'attaque des lignes, et ce n'était plus un secret parmi les troupes.

Eh bien, M. le chevalier, on a été bien aise de vous voir? lui dit M. de Turenne; et M. le Prince vous aura fait bien des questions et des amitiés? Il en a usé le plus civilement du monde, lui dit le chevalier de Grammont; et, pour me faire voir qu'il ne me prenait pas pour un espion, il m'a mené jusqu'aux retranchements et aux lignes, où il m'a fait voir de quoi vous bien recevoir... Et qu'en croit-il?... Il est persuadé que vous l'attaquerez cette nuit ou demain à la pointe du jour;

[1] Henri, duc de Montmorency, qui fut fait prisonnier au combat de Castelnaudary le 1er septembre 1632, et eut la tête tranchée à Toulouse dans le mois de novembre suivant.

car, vous autres grands capitaines, poursuivit le chevalier, vous connaissez la manœuvre les uns des autres, que c'est une merveille.

M. de Turenne reçut volontiers cette louange d'un homme qui n'en donnait pas indifféremment à tout le monde. Il lui communiqua la disposition des attaques, en lui témoignant qu'il était bien aise qu'un homme qui avait vu tant d'occasions fût témoin de celle-là, et qu'il comptait pour beaucoup de l'avoir auprès de lui. Mais comme il crût qu'il n'avait pas trop du reste de cette nuit pour se reposer, après avoir passé l'autre sans dormir, il le laissa au marquis d'Humières, [1] qui lui donnait à souper, et qui le logeait.

La journée suivante fut celle des lignes d'Arras, où M. de Turenne victorieux vit ajouter un nouvel éclat à sa gloire, et dans laquelle le prince de Condé, quoique vaincu, ne perdit rien de celle qu'il avait acquise ailleurs [2].

Il y a tant de relations de cette fameuse journée, qu'il serait superflu d'en parler ici. Le chevalier de Grammont, à qui, comme volontaire, il était permis de se trouver partout, en a rendu meilleur compte que pas un autre. L'armée du roi tira de grands avantages de l'activité qui n'abandonnait le chevalier de Grammont ni en paix ni en guerre, et de sa présence d'esprit, qui lui fit porter des ordres comme venant du général si à propos, que M. de Turenne, délicat d'ailleurs sur ces matières, l'en remercia, quand l'affaire fut finie, en présence de tous les officiers, et le chargea d'en porter la première nouvelle à la cour.

Il ne faut d'ordinaire, pour ces expéditions, que trouver les postes bien fournies, être en haleine, ou s'être pourvu de relais; mais il eut bien d'autres obstacles à surmonter. En premier lieu, des partis d'ennemis répandus de tous côtés s'opposaient à son passage : ensuite des courtisans avides et officieux qui, dans ces occasions, se postent sur les avenues pour escamoter la nouvelle d'un pauvre courrier. Cependant son adresse le sauva des uns, et trompa les autres.

Il avait pris, pour l'escorter jusqu'à moitié chemin de Bapaume, huit ou dix maîtres, commandés par un officier de sa connaissance, persuadé que le plus grand danger serait entre le camp et la première poste. Il n'eut pas fait une lieue, qu'il en fut convaincu ; et, se retournant vers l'officier qui le suivait de près : Si vous n'êtes pas bien

[1] Louis de Crevan, maréchal de France. Il mourut en 1694. Voltaire dit qu'il fut le premier général qui, au siége d'Arras, en 1658, fut servi à la tranchée en vaisselle d'argent, et fit mettre sur la table des ragoûts et des entremets.

[2] Voltaire remarque que le sort de Turenne et de Condé fut d'être toujours vainqueurs quand ils combattirent ensemble à la tête des Français, et d'être battus quand ils commandèrent les Espagnols. Le prince de Condé eut le même sort devant Arras.

monté, dit-il, je vous conseille de regagner le camp ; car moi je vais bientôt passer à toute bride. Monsieur, lui dit l'officier, j'espère vous tenir compagnie, quelque train que vous alliez, jusqu'à ce que vous soyez en lieu de sûreté..... J'en doute, lui dit-il ; car voilà des messieurs qui se disposent à vous venir voir. Eh ! ne voyez-vous pas, lui répondit cet officier, que ce sont de nos gens qui font repaître leurs chevaux ?... Non ; mais je vois fort bien que ce sont des cravates de l'armée ennemie ; et là-dessus, lui ayant fait remarquer qu'ils montaient à cheval, il ordonna aux cavaliers qui l'escortaient de se disperser pour faire diversion, et donna des deux vers Bapaume.

Il montait un cheval anglais fort vite ; mais, s'étant enfourné dans un chemin creux dont le terrain était mou et bourbeux, il eut à ses trousses messieurs les cravates, qui, jugeant que c'était quelque officier de considération, n'avaient eu garde de prendre le change, et s'étaient attachés à le poursuivre sans se mettre en peine des autres. Le mieux monté du parti commençait à l'approcher ; car les chevaux anglais, qui vont vite comme le vent en terrain uni, se démêlent assez mal des mauvais chemins. Le cravate avait le mousqueton haut, et lui criait de loin *bon quartier*. Le chevalier de Grammont, qui voyait qu'on gagnait sur lui, et que, quelques efforts que fît son cheval dans un terrain pesant, il serait joint à la fin, quitta tout à coup le chemin de Bapaume pour se jeter dans une chaussée à droite qui s'en éloignait. Dès qu'il y fut, s'arrêtant comme pour écouter la proposition du cravate, il laissa prendre un peu d'haleine à son cheval, tandis que l'autre, qui croyait qu'il ne l'attendait que pour se rendre, faisait tous ses efforts pour s'en mettre en possession, et crevait son cheval pour arriver avant le reste de ses compagnons, qui suivaient à la file.

Un moment de réflexion fit envisager au chevalier de Grammont la désagréable aventure que ce serait, au sortir d'une victoire si glorieuse, et des périls d'un combat si bien disputé, d'être pris par des coquins qui ne s'y étaient point trouvés ; et au lieu d'être reçu en triomphe, et d'être embrassé d'une grande reine pour la nouvelle importante dont il était chargé, de se voir traîné en chemise par les vaincus.

Pendant cette courte méditation, le cravate éternel s'était approché jusqu'à la portée de sa carabine, qu'il présentait toujours en lui offrant bon quartier. Mais le chevalier de Grammont, à qui cette offre et la manière dont on la faisait déplaisaient également, fit un petit signe de la main pour qu'on cessât de le coucher en joue ; et, sentant son cheval en haleine, il baissa la main, partit comme un éclair, et laissa son cravate si étonné, qu'il ne s'avisa pas seulement de lui tirer son coup.

Dès qu'il eut gagné Bapaume, il prit des chevaux frais. Celui qui commandait dans la place avait toutes sortes d'égards pour lui. Il l'assura que personne n'avait encore passé; qu'il lui serait fidèle, et qu'il arrêterait tous ceux qui viendraient après lui, excepté les courriers de M. de Turenne.

Il ne lui restait plus qu'à se garantir de ceux qui devaient se mettre à l'affût, aux environs de Péronne, pour courir d'aussi loin qu'ils le verraient, et porter sa nouvelle à la cour sans la savoir. Il savait que le maréchal du Plessis, celui de Villeroi et Gabouri s'en étaient vantés à M. le cardinal avant son départ. Ce fut donc pour éluder cette embuscade qu'il prit deux cavaliers bien montés à Bapaume; et dès qu'il fut à une lieue de la ville, après leur avoir donné à chacun deux louis d'or pour être fidèles, il leur ordonna de prendre les devants, de faire fort les effrayés, de dire à ceux qui les questionneraient que tout était perdu; que le chevalier de Grammont était resté à Bapaume, n'étant pas pressé de porter une mauvaise nouvelle, et que pour eux, ils avaient été poursuivis par des cravates répandus partout depuis la défaite.

Tout réussit comme il l'avait projeté. Les cavaliers furent interceptés par Gabouri, dont l'empressement avait devancé les deux maréchaux; mais, quelques questions qu'on leur fît, ils jouèrent si bien leur rôle, que la consternation avait déjà gagné Péronne, et que des bruits incertains de la défaite se disaient à l'oreille parmi les courtisans, lorsque M. le chevalier de Grammont arriva.

Rien ne rehausse tant le prix d'une bonne nouvelle que la fausse alarme d'une mauvaise. Cependant, quoique la sienne fût accompagnée de ce relief, il n'y eut que Leurs Majestés qui la reçurent avec les transports de joie qu'elle méritait.

La reine lui tint parole de la meilleure grâce du monde; elle l'embrassa devant tous les courtisans. Le roi n'y parut pas moins sensible: mais le cardinal, soit pour diminuer le mérite d'une nouvelle qui demandait une récompense de quelque prix, soit par le retour de cette insolence que lui donnait la prospérité, fit semblant de ne le pas écouter d'abord; et ayant appris ensuite que les lignes avaient été forcées, que l'armée d'Espagne était battue, et qu'Arras était secouru: Et M. le Prince, dit-il, est-il pris? Non, dit le chevalier de Grammont. Il est donc mort? ajouta le cardinal. Encore moins, répondit le chevalier de Grammont. Belle nouvelle! dit le cardinal d'un air de mépris; et à ces mots il passa dans le cabinet de la reine avec Leurs Majestés. Il le fit heureusement pour le chevalier de Grammont, qui n'aurait pas manqué de lui faire quelque réponse emportée, dans l'indignation que

lui donnaient ces deux belles questions et la conclusion qu'il en avait tirée[1].

La cour était remplie des espions de Son Éminence. Une foule de courtisans et de curieux l'ayant environné selon la coutume, il fut bien aise de dire devant les esclaves du cardinal une partie de ce qu'il avait sur le cœur, et qu'il lui aurait peut-être dit à lui-même. En reprenant son air ironique : Ma foi, Messieurs, dit-il, rien n'est tel que d'avoir du zèle et de l'empressement pour les rois et les grands princes dans les services qu'on leur rend. Vous avez vu l'air gracieux que Sa Majesté m'a fait ; vous êtes témoins comme la reine m'a tenu parole ; mais pour M. le cardinal, il a reçu ma nouvelle comme s'il n'y gagnait pas plus qu'il n'a fait à la mort de Pierre Mazarin[2].

Il y avait là de quoi faire évanouir des gens qui se seraient intéressés sincèrement pour lui ; et la fortune la mieux établie eût été ruinée par une plaisanterie beaucoup moins sensible dans d'autres temps ; car il la faisait en présence de témoins qui n'attendaient que l'occasion de la pouvoir rendre dans toute sa malignité, pour se faire un mérite auprès d'un ministre puissant et absolu. Le chevalier de Grammont en était trop persuadé ; cependant, quelque inconvénient qu'il en prévît, il ne laissa pas de s'en applaudir.

Les rapporteurs s'acquittèrent dignement de leur devoir. Cependant l'affaire tourna tout autrement qu'ils ne l'avaient espéré. Le lendemain, comme le chevalier de Grammont était au dîner de Leurs Majestés, le cardinal y vint ; et, s'approchant de lui comme tout le monde s'en éloignait par respect : Chevalier, lui dit-il, la nouvelle que vous avez apportée est bonne ; Leurs Majestés en sont contentes ; et, pour vous montrer que je crois y gagner beaucoup plus qu'à la mort de Pierre Mazarin, si vous voulez venir dîner chez moi, nous jouerons ; car la reine nous veut donner de quoi, et cela par-dessus le premier marché.

Voilà de quelle manière le chevalier de Grammont avait osé choquer un si puissant ministre ; et voilà tout le ressentiment qu'en témoigna le moins vindicatif de tous les ministres. Il y avait véritable-

[1] On a soupçonné cette fierté de s'être démentie à l'occasion de l'entrée du roi dans l'année 1660. « Le chevalier de Grammont, Rouville, Bellefond et quelques « autres courtisans *suivaient la maison de M. le cardinal;* ce qui surprit tout le « monde. On dit que c'était par flatterie, et je m'en informerai. Le chevalier était « tout couvert de couleur de feu, et fort brillant. » (Voyez *Lettres de Maintenon*, t. I, p. 32.)

[2] Pierre Mazarin était père du cardinal ; il était né à Palerme, qu'il quitta pour se fixer à Rome, où il mourut en 1654.

ment quelque chose de grand à un homme de son âge de ne respecter l'autorité des ministres qu'autant qu'ils étaient respectables par leur mérite. Il s'en applaudissait avec toute la cour, et se laissait agréablement flatter d'avoir seul osé conserver quelque espèce de liberté dans une servitude générale. Mais ce fut peut-être l'impunité de cette insulte au cardinal qui lui attira depuis quelques inconvénients sur des témérités moins heureusement hasardées.

Cependant la cour revint. Le cardinal, qui sentait bien qu'il n'y avait plus moyen de tenir son maître en tutelle, accablé de soins et de maladie, comblé de trésors dont il ne savait que faire, et raisonnablement chargé de la haine publique, tourna toutes ses pensées, à terminer le plus utilement qu'il pourrait pour la France un ministère qui l'avait si cruellement agitée. Ainsi, tandis qu'il mettait sur pied les commencements sincères d'une paix ardemment désirée, les plaisirs et l'abondance commençaient à régner dans la cour.

Les fortunes du chevalier de Grammont y furent longtemps diverses dans l'amour et dans le jeu. Estimé des courtisans, recherché des beautés qu'il ne servait pas, redoutable à celles qu'il servait; mieux traité de la fortune que de l'amour, mais se dédommageant de l'un par l'autre; toujours gai, toujours vif, et, dans les commerces essentiels, toujours honnête homme.

C'est dommage qu'il faille interrompre ici la suite de son histoire par un intervalle de quelques années, comme on a déjà fait dans le commencement de ces Mémoires. Il n'y a point de vide qu'on ne doive regretter dans une vie dont les moindres particularités ont eu quelque chose de divertissant ou de singulier. Mais, soit qu'il ne les ait pas crues dignes d'occuper une place parmi les autres événements, ou qu'il n'en ait conservé qu'une idée confuse, il faut passer à des endroits de ces fragments plus éclaircis pour en venir au sujet de son voyage en Angleterre.

La paix des Pyrénées[1], le mariage du roi[2], le retour de M. le Prince, et la mort du cardinal, donnaient une autre face à l'État. Toute la France avait les yeux sur son roi. Rien ne l'égalait ni par les grâces de sa personne, ni pour la grandeur de son air; mais on ne lui connaissait pas encore ce génie supérieur qui, remplissant ses sujets d'admiration, l'a dans la suite rendu si redoutable à toute l'Europe. L'a-

[1] Ce traité fut conclu le 7 novembre 1659.

[2] Louis XIV avec Marie-Thérèse d'Autriche. Elle était née le 20 septembre 1638, fut mariée le 1er juin 1660, et fit son entrée à Paris le 26 août suivant. Elle mourut à Versailles le 30 juillet 1683.

mour et l'ambition, ressorts invisibles des intrigues et des mouvements de toutes les cours, étaient attentifs aux premières démarches qu'il ferait. Les plaisirs se promettaient un empire souverain sur un prince tenu dans l'éloignement des connaissances nécessaires pour gouverner, et l'ambition ne se flattait de régner dans la cour que sur l'esprit de ceux qui pouvaient se disputer le ministère; mais on fut surpris de voir tout à coup briller des lumières qu'une prudence, en quelque façon nécessaire, avait si longtemps dissimulées.

Une application ennemie des délices qui s'offrent à cet âge, et qu'une puissance illimitée refuse rarement, l'attacha tout entier aux soins du gouvernement. Tout le monde admira ce changement merveilleux; mais tout le monde n'y trouva pas son compte. Les grands devinrent petits devant un maître absolu; les courtisans n'approchaient qu'avec vénération du seul objet de leurs respects et du seul arbitre de leur fortune. Ceux qui naguère étaient de petits tyrans dans leurs provinces ou dans les places frontières, n'en étaient plus que les gouverneurs. Les grâces, selon le bon plaisir du maître, s'accordaient tantôt au mérite, tantôt aux services. Il n'était plus question d'importuner ou de menacer la cour pour en obtenir.

Le chevalier de Grammont regardait comme un prodige l'attention de son maître pour les soins de son État. Il ne pouvait comprendre qu'on voulût l'assujettir, à cet âge, aux règles qu'il s'était prescrites, et qu'on ôtât tant d'heures aux plaisirs pour les donner aux devoirs ennuyeux et aux fonctions fatigantes du gouvernement; mais il louait le Seigneur de ce qu'on n'avait désormais plus d'hommage à rendre, ni plus de cour à faire qu'à celui auquel ils étaient légitimement dus. Impatient des cultes serviles qu'on rend à la fortune d'un ministre, il n'avait pas fléchi devant l'autorité des cardinaux qui s'étaient succédé. Jamais il n'avait encensé le pouvoir arbitraire du premier, ni donné des suffrages aux artifices de l'autre : mais aussi jamais il n'avait tiré du cardinal de Richelieu qu'une abbaye, qu'on ne pouvait refuser à sa qualité; et jamais il n'avait eu de Mazarin que ce qu'il lui avait gagné au jeu.

L'expérience de plusieurs années à la suite d'un grand capitaine lui avait donné de la capacité pour la guerre; mais dans une paix universelle, il n'en était plus question. Il jugea qu'au milieu d'une cour florissante en beautés, et abondante en argent, il ne devait s'occuper que du soin de plaire à son maître, de faire valoir les avantages que la nature lui avait donnés pour le jeu, et de mettre en usage de nouveaux stratagèmes en amour.

Il réussit assez bien dans les deux premiers de ces projets; et,

comme il s'était dès lors établi pour maxime de sa conduite de s'attacher uniquement au roi dans toutes les vues de son établissement; de ne respecter la faveur que lorsqu'elle serait soutenue du mérite; de se faire aimer des courtisans et craindre des ministres; de tout oser pour rendre de bons offices, et de ne rien entreprendre aux dépens de l'innocence, il se vit bientôt des plaisirs du roi sans que l'envie des courtisans en parût révoltée.

Le jeu lui fut favorable; mais l'amour ne le fut pas; ou pour mieux dire, l'inquiétude et la jalousie l'emportèrent sur sa prudence naturelle dans une conjoncture où il en avait le plus de besoin.

La Motte-Houdancourt était une des filles de la reine-mère. Quoique ce ne fût pas une beauté éclatante, elle avait ôté des amants à la célèbre Meneville. Il suffisait alors que le roi jetât les yeux sur une jeune personne de la cour pour ouvrir son cœur aux espérances, et souvent à la tendresse : mais s'il lui parlait plus d'une fois, les courtisans se le tenaient pour dit; et ceux qui avaient eu des prétentions ou de l'amour retiraient très-humblement l'un et l'autre pour ne lui offrir plus que des respects : mais le chevalier de Grammont s'avisa de faire tout le contraire, peut-être pour conserver un caractère de singularité qui ne valait rien dans cette occasion.

Il n'avait jamais songé à elle; mais dès qu'il la crut honorée de l'attention de son maître, il crut qu'elle méritait la sienne; et, s'étant mis sur les rangs, il lui devint bientôt fort incommode, sans lui persuader qu'il fût fort amoureux. Elle se lassa de ses persécutions; il ne se rebuta point pour ses mauvais traitements ni pour ses menaces. Ses premières tracasseries ne firent pas beaucoup d'éclat, parce qu'elle espéra qu'il s'en corrigerait; mais s'étant témérairement obstiné dans ses manières, elle s'en plaignit. Ce fut alors qu'il s'aperçut que si l'amour rend les conditions égales, ce n'est pas entre rivaux. Il fut banni de la cour; et ne trouvant aucun lieu en France qui pût le consoler de ce qu'il y regrettait le plus, la présence et la vue de son maître, après avoir fait quelques légères réflexions sur sa disgrâce, et quelques petites imprécations contre celle qui la causait, il prit enfin la résolution de passer en Angleterre.

CHAPITRE VI

Son arrivée à la cour d'Angleterre : caractère des personnes de cette cour.

La curiosité de voir un homme également fameux par ses forfaits et par son élévation, avait déjà fait passer une première fois le chevalier de Grammont en Angleterre. La raison d'État se donne de beaux priviléges : ce qui lui paraît utile devient permis, et tout ce qui est nécessaire est honnête en fait de politique. Tandis que le roi d'Angleterre cherchait la protection de l'Espagne dans les Pays-Bas, ou celle des États en Hollande, d'autres puissances envoyaient une célèbre ambassade à Cromwell.

Cet homme, dont l'ambition s'était ouvert le chemin à la puissance souveraine par de grands attentats, s'y maintenait par des qualités dont l'éclat semblait l'en rendre digne. La nation la moins soumise qui soit en Europe subissait patiemment un joug qui ne lui laissait pas seulement l'ombre d'une liberté dont elle est si jalouse ; et Cromwell, maître de la république sous le titre de protecteur, craint dans le royaume, plus redoutable encore au dehors, était au plus haut point de gloire lorsque le chevalier de Grammont le vit ; mais il ne lui vit aucune apparence de cour. Une partie de la noblesse proscrite, l'autre éloignée des affaires ; une affectation de pureté dans les mœurs, au lieu du luxe que la pompe des cours étale ; tout cela n'offrait que des objets tristes et sérieux dans la plus belle ville du monde ; et le chevalier de Grammont ne rapporta de ce voyage que l'idée du mérite d'un scélérat, et l'admiration de quelques beautés cachées qu'il n'avait pas laissé de déterrer.

Ce fut tout autre chose au voyage dont nous allons parler. La joie du rétablissement de la royauté paraissait encore partout. La nation, avide de changement et de nouveauté, goûtait le plaisir d'un gouvernement naturel, et semblait respirer au sortir d'une longue oppression. Enfin ce même peuple qui, par une abjuration solennelle, avait exclu jusqu'à la postérité de son prince légitime, s'épuisait en fêtes et en réjouissances pour son retour.

Il y avait près de deux ans qu'il était rétabli, lorsque le chevalier de Grammont arriva. La réception qu'il eut dans cette cour lui fit

bientôt oublier l'autre; et les engagements qu'il prit dans la suite en Angleterre adoucirent le regret d'avoir quitté la France.

C'était une belle retraite pour un exilé de son caractère. Tout y flattait son goût; et, si les aventures qu'il y eut ne furent pas les moins considérables, ce furent sans doute les plus agréables qu'il ait eues. Mais avant que d'en parler, il ne sera pas hors de propos de donner une idée de la cour d'Angleterre telle qu'elle était alors.

La nécessité des affaires avait exposé Charles II, dès sa première jeunesse, aux travaux et aux périls d'une guerre sanglante. L'étoile du roi son père ne lui avait laissé pour héritage que sa mauvaise fortune et ses disgrâces. Elles l'accueillirent partout; mais ce ne fut qu'après avoir lutté jusqu'à l'extrémité contre une fortune ennemie, qu'il s'était soumis aux décrets de la Providence.

Ce qu'il y avait de grand pour la noblesse ou pour la fidélité l'avait suivi dans son exil; et ce qu'il y avait de plus distingué parmi la jeunesse, s'étant rassemblé dans la suite auprès de sa personne, composait une cour digne d'une meilleure fortune.

L'abondance et les propriétés, qui ne font, à ce qu'on prétend, que corrompre les sentiments, ne trouvèrent rien à gâter dans une cour indigente et vagabonde. La nécessité, au contraire, qui fait mille biens malgré qu'on en ait, leur tenait lieu d'éducation, et l'on ne voyait que de l'émulation parmi eux sur la gloire, sur la politesse et sur la vertu.

Au milieu d'une petite cour si florissante en mérite, le roi d'Angleterre était repassé deux ans avant le temps dont on parle pour monter sur un trône qu'il devait, selon les apparences, remplir aussi dignement que les plus glorieux de ses prédécesseurs. La magnificence étalée dans cette occasion s'était renouvelée à son couronnement [1]. La mort du duc de Glocester, et celle de la Princesse Royale [2] qui la suivit de près, avaient interrompu ces magnificences par un long deuil, dont on sortit enfin pour se préparer à la réception de l'infante de Portugal [3].

Ce fut au fort des fêtes que l'on faisait pour cette nouvelle reine, dans tout l'éclat d'une cour brillante, que le chevalier de Grammont vint contribuer à sa magnificence et à ses plaisirs.

Tout accoutumé qu'il était à la grandeur de celle de France, il fut

[1] Le couronnement n'eut cependant lieu que les 22 et 23 août 1661, après la mort du duc de Glocester, mort de la petite-vérole le 3 septembre 1660.

[2] Marie, fille aînée de Charles Ier, née le 4 novembre 1631, épousa, le 2 mai 1641, le prince d'Orange, qui mourut le 14 mars 1647. Elle revint en Angleterre le 23 septembre, et fut emportée par la petite-vérole le 24 décembre 1660.

[3] L'infante de Portugal débarqua à Portsmouth au mois de mai 1662.

surpris de la politesse et de la pompe de celle d'Angleterre. Le roi ne le cédait à personne ni pour la taille, ni pour la mine : il avait l'esprit agréable, l'humeur douce et familière : son âme, susceptible d'impressions opposées, était compatissante pour les malheureux, inflexible pour les scélérats, et tendre jusqu'à l'excès. Il était capable de tout dans les affaires pressantes, et incapable de s'y appliquer quand elles ne l'étaient pas. Son cœur était souvent la dupe, plus souvent encore l'esclave de ses engagements.

Le duc d'Yorck [1] était d'un caractère bien différent. On lui attribuait un courage à toute épreuve, une religion inviolable pour sa parole, de l'économie dans les affaires, de la hauteur, de l'application, de la fierté, placées chacune en leur rang. Observateur scrupuleux des règles du devoir et des lois de la justite, il passait pour ami fidèle, et pour implacable ennemi.

Sa morale et sa justice, quelque temps combattues par la bienséance, en avaient enfin triomphé, en reconnaissant mademoiselle Hyde [2], fille d'honneur de madame la Princesse Royale, qu'il avait secrètement épousée en Hollande. Son père, dès lors ministre d'Angleterre, appuyé de cette nouvelle protection, se vit bientôt à la tête des affaires, et pensa les gâter. Ce n'est pas qu'il manquât de capacité, mais il avait encore plus de présomption [3].

Le duc d'Ormond [4] avait la confiance et l'estime de son maître ; il en était digne par la grandeur de ses services, l'éclat de son mérite et de sa naissance, et par les biens qu'il avait abandonnés pour suivre la fortune de Charles II. Les courtisans mêmes n'osèrent murmurer de le voir grand-maître de la maison du roi, premier gentilhomme de la chambre, vice-roi d'Irlande. C'était justement le maréchal de Grammont par le caractère de l'esprit et la noblesse des manières ; et,

[1] Depuis Jacques II.

[2] L'aînée des filles du lord chancelier Clarendon.

[3] Édouard Hyde, comte de Clarendon, auteur de l'*Histoire de la Rébellion*, publiée pour la première fois à Oxford en 1702. Ses contemporains accumulèrent sur lui les outrages les plus injustes. Dans le siècle suivant, où les partisans de la prérogative royale, quoique les moins nombreux, criaient le plus fort, ils s'engouèrent d'un ouvrage qui déifiait leurs martyrs, et furent sans bornes dans leurs louanges. Lord Orford (Horace Walpole), qui se pique d'être impartial, sépare ses vertus comme homme de ses qualités comme historien, et avoue qu'il possédait presque toutes les qualités propres à faire respecter le caractère d'un ministre. Il mourut en exil, en 1674.

[4] Jacques Butler, comte d'Ormond, né le 19 octobre 1610, mourut le 21 juillet 1688. Lord Clarendon dit de lui qu'il dévoua généreusement sa vie et sa fortune au service du roi dès le commencement des troubles.

comme le maréchal de Grammont, c'était l'honneur de la cour de son maître.

Le duc de Buckingham et le comte de Saint-Albans[1] étaient en Angleterre ce qu'on les a vus en France : l'un, plein d'esprit et de feu, dissipait sans éclat les biens immenses où il était rentré[2] ; l'autre, d'un génie médiocre, s'était élevé de rien à une fortune considérable, et semblait l'augmenter en perdant au jeu et en tenant une grosse table.

Le chevalier Berkeley, depuis comte de Falmouth, était confident et favori du roi, commandait la compagnie des gardes du duc d'Yorck, et le gouvernait lui-même[3]. Il n'avait rien de brillant dans l'extérieur. Son esprit était à peu près de même ; mais ses sentiments étaient dignes de la fortune qui l'attendait, lorsque, sur le point de son élévation, il fut tué sur mer. Jamais le désintéressement n'a si bien marqué la noblesse d'une âme ; il n'avait pour objet que la gloire de son maître. Son crédit n'était employé qu'à lui faire récompenser les services, ou répandre des grâces sur le mérite : si poli dans le commerce, qu'il paraissait humilié par la faveur ; et si vrai dans tous ses procédés, qu'on ne l'eût pas pris pour un homme de cour.

Le fils du duc d'Ormond et ses neveux avaient été à la cour du roi dans son exil, et ne la déshonoraient pas depuis son retour. Le comte d'Arran[4] avait une adresse singulière dans toutes sortes d'exercices : grand joueur de paume et de guitare, et galant avec assez de succès. Le comte d'Ossory[5], son frère aîné, n'avait pas tant de brillant, mais beaucoup d'élévation et de probité.

L'aîné de Hamilton[6], leur cousin, était l'homme de la cour qui se

[1] Henri Jermyn, comte de Saint-Albans, et baron de Saint-Édmund's Bury. Il était écuyer de la reine Henriette, et membre du conseil privé de Charles II. Il mourut le 2 janvier 1683.

[2] « Le duc de Buckingham doit encore cent quarante mille livres sterling, et ce « délai donne à ses créanciers le temps de morceler toutes ses terres, » dit André Marvell dans une de ses lettres, t. I, p. 406, édit. in-4°.

[3] Il fut le principal favori du duc d'Yorck, et son compagnon dans toutes ses campagnes. Il mourut à l'affaire de Southvold-Bay, le 2 juin 1665, d'un coup de canon qui tua en même temps lord Muskerry et M. Boyle. Le duc d'Yorck, qui était auprès d'eux sur le pont, fut couvert de leur sang. Berkeley fut extrêmement regretté du roi, au grand étonnement de ceux qui l'avaient vu insensible à d'autres coups du sort.

[4] Richard Butler, comte d'Arran, cinquième fils de Jacques Butler, premier duc d'Ormond, né le 16 juin 1639, mourut à Londres en 1686.

[5] Thomas, comte d'Ossory, fils aîné du premier duc d'Ormond, et père du dernier, naquit à Kilkenny le 8 juillet 1634, et mourut le 30 juillet 1680.

[6] Dans l'édition de 1772, in-4°, p. 75, Horace Walpole n'a pas aperçu que cet aîné des Hamilton est Jacques ; aussi ne fait-il mention que des deux autres frères, George et Antoine, auteur de ces Mémoires. Ils étaient fils du chevalier George Ha-

mettait le mieux. Il était bien fait de sa personne, et possédait ces talents heureux qui mènent à la fortune, et qui font réussir en amour. C'était le courtisan le plus assidu, l'esprit le mieux tourné, les manières les plus polies, et l'attention la plus régulière pour son maître qu'on pût avoir. Personne ne dansait mieux, et personne n'était si coquet : mérite qu'on comptait pour quelque chose dans une cour qui ne respirait que les fêtes et la galanterie. Il n'est pas étonnant qu'avec ces qualités il ait occupé dans la suite la place de milord Falmouth ; mais il est étonnant que la même destinée l'ait enlevé, comme si cette guerre n'eût été déclarée que contre le mérite, et que ce genre de combat n'eût été fatal qu'aux espérances presque certaines d'une fortune éclatante. Cela n'arriva pourtant que quelques années après.

Le beau Sydney [1], moins dangereux qu'il ne le paraissait, avait trop peu de vivacité pour soutenir le fracas dont menaçait sa figure ; mais c'était le petit Jermyn [2] sur qui pleuvaient de tous côtés les bonnes fortunes. Le vieux Saint-Albans, son oncle, l'avait dès longtemps adopté, quoique cadet de tous ses neveux. On sait quelle table le bon homme tenait à Paris, tandis que le roi son maître mourait de faim à Bruxelles, et que la reine-mère [3], sa maîtresse, ne faisait pas grand'-chère en France [4].

Jermyn, soutenu de l'opulence de son oncle, n'avait pas eu de peine

milton, quatrième fils du comte d'Abercorn, et de Marie, fille de Thomas, vicomte de Thurles, comte d'Ormond.

Jacques était un des favoris de Charles II, qui le fit gentilhomme de sa chambre, et colonel d'un régiment. Dans une affaire contre les Hollandais, il eut une jambe emportée d'un coup de canon, et mourut de cette blessure le 6 juin 1673.

George Hamilton fut créé chevalier en Angleterre, comte en France, et ensuite maréchal-de-camp. Il épousa mademoiselle Jennings, dont il est beaucoup question dans ces Mémoires, et mourut en 1667, laissant trois fils.

[1] Selon Walpole, il s'agit ici de Robert, troisième fils de Robert, comte de Leicester et frère du fameux Algernon Sydney, qui fut décapité. Dans l'édition de Londres, 1792, in-4°, d'où sont tirées la plupart des notes ajoutées à celle-ci, on croit qu'au contraire il est question de Henri son jeune frère, qui, selon Burnet, était un homme rempli de grâces, et qui vécut longtemps à la cour, où il eut quelques aventures qui devinrent très-publiques. Il fut créé comte de Rumney, et mourut le 8 avril 1704. Dryden et Howard, dans leur *Essai on Satire*, en parlent en termes peu honorables.

Robert Sydney mourut à Penshurst en 1674.

[2] Henri Jermyn, fils cadet de Thomas, frère aîné du comte de Saint-Albans, fut fait baron de Douvres l'année 1685, et mourut sans enfants à Cheverly, au mois d'avril 1708.

[3] Le chevalier Jean Reresby prétend, dans ses Mémoires, que la reine-mère avait épousé secrètement le comte de Saint-Albans, et qu'elle en avait eu des enfants.

[4] On peut voir dans les *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I, p. 226, édit. de 1731, à quel misérable état elle était réduite.

à faire une figure considérable à son arrivée chez le prince d'Orange. Les pauvres courtisans du roi son frère n'avaient rien à lui disputer sur l'équipage et la magnificence ; et ces deux articles font souvent autant de chemin en amour que le vrai mérite. Il n'en faut point d'autre exemple : car, quoiqu'il fût brave et bien gentilhomme, il n'avait ni actions d'éclat, ni naissance distinguée pour lui donner du relief ; et pour sa figure, il n'y avait pas de quoi se récrier. Il était petit, il avait la tête grosse et les jambes menues. Son visage n'était pas désagréable ; mais il avait de l'affectation dans le port et dans les manières. Il n'avait pour tout esprit qu'une routine d'expressions qu'il employait tantôt pour la raillerie, tantôt pour les déclarations, selon que l'occasion s'en présentait. Voilà sur quoi se fondait un mérite si redoutable en amour.

La Princesse Royale y fut prise toute la première [1]. Mademoiselle Hyde avait fait quelques pas sur ceux de sa maîtresse ; ce fut ce qui le mit d'abord en crédit. Sa réputation s'était établie en Angleterre avant son arrivée. Il ne faut que de la prévention dans l'esprit des femmes pour trouver de l'accès dans leurs cœurs. Jermyn les trouva dans des dispositions si favorables pour lui, qu'il n'eut plus qu'à parler.

Ce fut en vain qu'on s'aperçut qu'une réputation si légèrement établie était encore plus faiblement soutenue. L'entêtement continua. La comtesse de Castelmaine [2], vive et connaisseuse, suivit le faux brillant qui l'avait séduite ; et, quoique détrompée sur une vogue qui promettait tant et qui tenait si peu, son entêtement ne voulut point se démentir. Elle soutint la gageure jusqu'au point de se brouiller avec le roi, tant elle avait bien placé la constance pour la première fois !

Tels étaient les héros de la cour. Pour les beautés, on ne pouvait s'y tourner sans en voir. Celles de réputation étaient cette même comtesse

[1] On soupçonnait cette princesse d'avoir eu un pareil engagement avec le duc de Buckingham, et que ce pouvait être la cause pour laquelle elle ne voulut point voir ce duc à son second voyage en Hollande, l'année 1652.

[2] Cette dame, qui tient un rang si distingué dans les annales de l'infamie, se nommait Barbe, et était fille et héritière de Guillaume Villiers, lord vicomte Grandison en Irlande. Elle épousa, quelque temps avant la restauration, Roger Palmer, Esq., alors étudiant au Temple, et héritier d'une fortune considérable. La treizième année du règne de Charles II, il fut créé comte de Castelmaine en Irlande. Elle en eut une fille, qui naquit au mois de février 1661 ; mais peu de temps après elle devint la maîtresse publique du roi, qui continua ses liaisons avec elle jusqu'en 1672, qu'elle mit au monde une fille qu'on supposa être de M. Churchill, depuis duc de Marlborough, et que le roi désavoua. Ses galanteries ne se bornaient pas à une ou deux, et elles n'étaient pas ignorées du roi. Elle mourut d'une hydropisie le 9 octobre 1709, âgée de soixante-neuf ans.

de Castelmaine, depuis duchesse de Cléveland ; madame de Chesterfield, madame de Shrewsbury, mesdames Roberts, madame Middleton, mesdemoiselles Brook, et cent autres du même éclat qui brillaient à la cour ; mais c'était mademoiselle d'Hamilton et mademoiselle Stewart qui en étaient le principal ornement.

La nouvelle reine n'y ajouta guère d'éclat ni par sa présence, ni par sa suite [1]. Cette suite était alors composée de la comtesse de Panétra, passée avec elle en qualité de dame d'atours ; de six monstres qui se disaient filles d'honneur ; et d'une duègne, autre monstre qui se portait pour gouvernante de ces rares beautés.

Pour les hommes, c'étaient Francisco de Mélo, frère de la Panétra ; un certain Taurauvédez, qui se faisait appeler dom Pédro Francisco Correo de Silva, fait à peindre, mais plus fou lui seul que tous les Portugais ensemble. Il était beaucoup plus fier de ses noms que de sa bonne mine ; mais le duc de Buckingham, plus fou que lui, mais plus railleur, y ajouta celui de *Pierre du Bois*. Il en fut tellement indigné, qu'après beaucoup de plaintes inutiles et quelques menaces sans effet, le pauvre Correo de Silva fut contraint de quitter l'Angleterre, tandis que l'heureux duc de Buckingham héritait d'une nymphe portugaise qu'il lui avait enlevée, aussi bien que deux de ses noms, et qui était plus affreuse encore que les filles de la reine. Il y avait outre cela six aumôniers, quatre boulangers, un parfumeur juif, et un certain officier, apparemment sans fonction, qui s'appelait le barbier de l'infante [2]. Catherine de Bragance n'avait garde de briller dans une cour charmante où elle venait régner. Elle ne laissa pas d'y réussir assez dans la suite. Le chevalier de Grammont, dès longtemps connu de la famille royale et de la plupart des hommes de la cour, n'eut qu'à faire connaissance avec les dames. Il ne lui fallut point d'interprète pour cela. Elles parlaient toutes assez pour s'expliquer ; et toutes entendaient le français assez bien pour ce qu'on avait à leur dire.

La cour était toujours grosse chez la reine ; elle l'était moins chez la duchesse ; mais elle y était plus choisie. Cette princesse avait l'air

[1] *Voyez* ce que dit Clarendon de cette cour, p. 168 et 179. Continuation de sa vie.

[2] On prétend que la flotte qui avait été chercher la reine attendit six semaines à Lisbonne sans qu'on en dit la raison. On imagina qu'il y avait eu quelque changement dans la personne de la princesse, et qu'il fallait ce temps pour que tout fût revenu dans l'état naturel avant son départ ; ce qui donna lieu à l'allusion que fit le chevalier Guillaume Davenant, un jour que le roi était à la comédie. Dans ce temps-là il n'y avait point d'actrices ; c'étaient les hommes qui jouaient les rôles de femmes. Le roi s'impatientant que la pièce ne commençait pas, le chevalier Davenant lui dit : « Sire, c'est qu'on rase la reine. »

grand, la taille assez belle, peu de beauté, beaucoup d'esprit, et tant de discernement pour le mérite, que tout ce qui en avait dans l'un ou l'autre sexe était distingué chez elle. Un air de grandeur dans toutes ses manières la faisait considérer comme née dans un rang qui la mettait si près du trône. La reine-mère était de retour[1] après le mariage de Madame; et c'était dans sa cour que les deux autres se rassemblaient.

Le chevalier de Grammont fut bientôt du goût de tout le monde. Ceux qui ne l'avaient pas encore vu furent surpris qu'un Français pût être de son caractère. Le retour du roi, qui avait attiré toutes sortes de nations dans sa cour, y avait un peu décrié les Français; car, loin que les personnes de distinction y eussent paru des premières, on n'avait vu que de petits étourdis, plus sots et plus emportés les uns que les autres; méprisant tout ce qui ne leur ressemblait pas, croyant introduire le bel air en traitant les Anglais d'étrangers dans leur propre pays.

Le chevalier de Grammont, au contraire, familier avec tout le monde, s'accommodait à leurs coutumes, mangeait de tout, louait tout, et s'accoutumait facilement à des manières qu'il ne trouvait ni grossières, ni sauvages: et, faisant voir une complaisance naturelle au lieu de l'impertinente délicatesse des autres, toute l'Angleterre fut charmée d'un esprit qui dédommageait agréablement de ce qu'on avait souffert du ridicule des premiers.

Il fit d'abord sa cour au roi, et fut de ses plaisirs. Il jouait gros jeu, et ne perdait que rarement. Il trouvait si peu de différence aux manières et à la conversation de ceux qu'il voyait le plus souvent, qu'il ne lui paraissait pas qu'il eût changé de pays. Tout ce qui peut occuper agréablement un homme de son humeur s'offrait partout aux divers penchants qui l'entraînaient, comme si les plaisirs de la cour de France l'eussent quittée pour l'accompagner dans son exil.

Il était tous les jours retenu pour quelque repas, et ceux qui voulurent le régaler à leur tour furent obligés enfin de prendre leurs mesures, et de le prier huit ou dix jours devant celui qu'ils devaient lui donner à manger. Ces empressements devinrent fatigants à la longue; mais comme ces devoirs semblaient indispensables pour un homme de son caractère, et que c'étaient les plus honnêtes gens de la cour qui l'en accablaient, il en subit la nécessité de bonne grâce; mais il se conserva toujours la liberté de souper chez lui.

L'heure de ses repas, à la vérité, dépendait du jeu; c'est-à-dire qu'elle était fort incertaine; mais on y mangeait délicatement, avec

[1] Elle était revenue le 2 novembre 1660, après une absence de dix-neuf ans.

l'aide d'un valet ou deux qui s'entendaient en bonne chère, qui ne servaient pas mal, et qui volaient encore mieux.

La compagnie n'était pas nombreuse à ces petits repas, mais elle était choisie : ce qu'il y avait de meilleur à la cour en était d'ordinaire ; mais l'homme du monde qui lui convenait le plus pour ces occasions n'y manquait jamais : c'était le célèbre Saint-Evremond, historien exact, mais trop libre, du *Traité des Pyrénées;* exilé comme lui, quoique pour des raisons fort différentes.

La fortune, heureusement pour l'un et pour l'autre, l'avait conduit en Angleterre quelque temps avant le chevalier de Grammont, après avoir eu le temps de se repentir en Hollande de la beauté de cette fameuse satire.

Le chevalier de Grammont était, dès ce temps-là, son héros. Ils avaient l'un et l'autre ce que l'expérience du grand monde et le commerce des honnêtes gens peuvent ajouter aux naturels heureux. Saint-Evremond, moins occupé des entêtements frivoles, faisait de temps en temps de petites leçons au chevalier de Grammont; et, par des réflexions sur le passé, tâchait à le redresser sur le présent, ou à l'instruire sur l'avenir.

Vous voilà, lui disait-il, dans le plus agréable train de vie qu'un homme de votre humeur puisse souhaiter. Vous faites les délices d'une cour toute jeune, toute vive et toute galante. Pas une partie de plaisir que le roi ne vous y mette : vous jouez du matin jusqu'au soir, ou, pour mieux dire, du soir au matin, sans savoir ce que c'est que de perdre. Loin de laisser ici l'argent que vous y avez apporté comme vous faites ailleurs, vous l'avez doublé, triplé, multiplié presque au delà de vos souhaits, malgré cette dépense exorbitante que vous faites imperceptiblement. Voilà sans doute la plus heureuse situation du monde ; tenez-vous-y, chevalier, et n'allez pas gâter vos affaires par le renouvellement de vos vieux péchés. Fuyez l'amour en cherchant les autres plaisirs; il ne vous a pas été favorable jusqu'à présent. Vous savez ce que la galanterie vous coûte : tout le monde ici n'en sait pas tant que vous. Jouez fort et ferme, et réjouissez la cour par votre agrément. Divertissez le roi par votre esprit et vos récits singuliers ; mais fuyez des engagements capables de vous ôter ce mérite, et de vous faire oublier que vous êtes étranger et banni dans cet heureux séjour.

La fortune peut se lasser de vous y favoriser. Que fussiez-vous devenu, si votre dernière disgrâce vous eût accueilli dans ces épuisements d'argent où nous vous avons vu? Ménagez ce dieu nécessaire en renonçant à l'autre. On s'ennuiera plus tôt de ne vous plus voir à

la cour de France que vous ne vous lasserez de celle-ci : mais quoi qu'il en soit, faites provision d'argent. Quand on en a beaucoup, on se console de son exil. Je vous connais, mon cher chevalier : s'il vous vient en tête de séduire une femme où de supplanter un homme, les gains du jeu ne suffiront pas pour vos présents et pour vos corruptions. Non, le jeu, tout favorable qu'il puisse vous être, ne vous saurait tant faire gagner que l'amour vous fera perdre si vous y succombez.

Vous êtes en possession de mille qualités brillantes qui vous distinguent ici : libéral, officieux, poli, délicat, et, pour l'agrément de l'esprit, inimitable. Dans un examen rigoureux, peut-être tout cela ne se trouverait-il pas au pied de la lettre ; mais ce sont de beaux endroits ; et, puisqu'on vous les passe, ne vous montrez point ici par d'autres ; car en amour vous n'êtes rien moins que ce que je viens de dire, si tant est qu'on puisse donner le nom d'amour à vos façons de faire.

Mon petit faquin de philosophe, dit le chevalier de Grammont, tu fais ici le Caton de Normandie...[1]. Est-ce que je mens? poursuivit Saint-Evremond. N'est-il pas vrai que, dès qu'une femme vous plaît, votre premier soin est d'apprendre si elle est aimée d'un autre ; et le second, de la faire enrager ? car de vous en faire aimer n'est que le dernier de vos soins. Vous ne vous mettez d'ordinaire sur les rangs que pour troubler le repos de quelque autre. Une maîtresse qui n'aurait pas d'amants serait sans appas pour vous, et sans prix pour elle si elle en avait. Tous les lieux par où vous avez passé n'en fournissent-ils pas mille exemples? Parlerai-je de votre coup d'essai à Turin, du tour que vous fîtes à Fontainebleau au courrier de la princesse Palatine, que vous volâtes sur le grand chemin? Et ce bel exploit n'était que pour vous mettre en possession de quelques marques de sa tendresse pour un autre, et pouvoir lui donner de la confusion et des inquiétudes par des reproches et des menaces que vous n'étiez pas en droit de lui faire.

Qui jamais avant vous s'était avisé de se mettre en embuscade sur un degré pour troubler un homme en bonne fortune, pour le retirer par le pied, à moitié monté dans la chambre de sa maîtresse? Cependant voilà comme il vous plut d'en user pour votre ami le duc de Buckingham, comme il se glissait la nuit chez....., et cela sans être seulement son rival. Que de grisons en campagne pour la d'Olonne[2] !

[1] Il était né à Saint-Denis le Guast, en basse Normandie.

[2] Mademoiselle de La Loupe, dont il est fait mention dans les *Mémoires du cardinal de Retz*, t. III, p. 93. Elle épousa le comte d'Olonne, et se rendit fameuse par ses aventures galantes, dont Bussi-Rabutin parle beaucoup dans son *Histoire amoureuse des Gaules*.

Que de stratagèmes, de supercheries et de persécutions pour la comtesse de Fiesque! elle qui peut-être vous eût été fidèle, si vous ne l'aviez forcée vous-même à ne l'être pas! En dernier lieu (car le détail de vos iniquités serait infini), permettez-moi de vous demander pourquoi vous êtes ici? N'en sommes-nous pas obligés à ce mauvais génie qui vous a témérairement inspiré la tracasserie jusque dans les amusements galants de votre maître? Soyez donc sage ici sur ce chapitre. Toutes les places sont prises auprès des beautés de la cour; et, de quelque docilité que soient les Anglais à l'égard de leurs épouses, ils ne sont point gens à s'accoutumer aux inconstances d'une maîtresse, ni à souffrir patiemment les avantages d'un rival : laissez-les en repos, et ne vous faites point inutilement haïr.

Vous ne réussirez point auprès de celles qui ne sont point mariées. On veut ici des desseins sérieux et des fonds de terre : vous avez aussi peu des uns que des autres. Chaque pays a ses manières. En Hollande, les filles sont de facile accès et de bonne composition; et dès qu'elles sont mariées, ce sont autant de Lucrèces. Chez vous, les femmes sont fort coquettes avant le mariage, et beaucoup plus après; mais pour ici, c'est un miracle quand une fille écoute sur un autre ton que celui du sacrement: et je ne vous crois pas encore assez abandonné du Seigneur pour y songer.

Tels étaient les sermons de Saint-Evremond. Mais il avait beau prêcher, le chevalier de Grammont ne l'écoutait que pour le plaisir; et quoiqu'il convînt des vérités, il faisait peu de cas des conseils. En effet, se lassant des faveurs de la fortune, ce fut justement en ce temps-là qu'il se mit à poursuivre celles de l'amour.

La Middleton fut la première qu'il attaqua. C'était une des plus belles femmes de la ville, peu connue encore à la cour; assez coquette pour ne rebuter personne; assez magnifique pour vouloir aller de pair avec celles qui l'étaient le plus; mais trop mal avec la fortune pour pouvoir en soutenir la dépense. Tout cela convenait au chevalier de Grammont. Ainsi, sans s'amuser aux formalités, il ne s'adressa qu'à son portier pour être introduit, et choisit un de ses amants pour son confident.

Cet amant, qui avait bien autant d'esprit qu'un autre, est le comte de Ranelagh [1] d'aujourd'hui, et s'appelait Jones en ce temps-là. Ce qui l'engageait à servir le chevalier de Grammont, était le dessein de

[1] Richard, premier comte de Ranelagh, membre de la chambre des communes du parlement d'Angleterre, et vice-trésorier d'Irlande en 1674. Il eut plusieurs charges sous le roi Guillaume et la reine Anne. Il mourut le 5 janvier 1711.

traverser un rival des plus dangereux, et d'être relayé par un autre d'une dépense qui commençait à lui peser. Le chevalier de Grammont pourvut à l'un et à l'autre comme il l'avait souhaité.

Bientôt grisons furent en campagne; lettres et présents trottèrent. On l'écouta tant qu'il voulut: on se laissa lorgner; on répondit même; mais ce fut tout. Il s'aperçut que la belle prenait volontiers, mais qu'elle ne donnait que peu; cela fit que, sans renoncer à ses prétentions sur elle, il se mit à chercher fortune ailleurs.

Il y avait une des filles d'honneur de la reine qui s'appelait Warmestré[1]. C'était une beauté toute différente de l'autre. La Middleton[2], bien faite, blonde et blanche, avait dans les manières et le discours quelque chose de précieux et d'affecté. L'indolente langueur dont elle se parait n'était pas du goût de tout le monde. On s'endormait aux sentiments de délicatesse qu'elle voulait expliquer sans les comprendre, et elle ennuyait en voulant briller. A force de se tourmenter là-dessus, elle tourmentait tous les autres; et l'ambition de passer pour bel esprit ne lui a donné que la réputation d'ennuyeuse, qui subsistait longtemps après sa beauté.

L'autre était brune : elle n'avait point de taille, encore moins d'air; mais, avec des couleurs très-vives, c'étaient des yeux pleins de feu, des regards agaçants, qui n'épargnaient rien pour engager, et qui promettaient tout pour retenir. La suite n'a que trop fait voir qu'elle consentait à ce qu'ils promettaient de plus téméraire.

C'était entre ces deux déités que flottaient les vœux du chevalier de Grammont, et que ses présents étaient partagés. Les gants parfumés, les miroirs de poche, les étuis garnis, les pâtes d'abricot, les essences et autres menues denrées d'amour, arrivaient de Paris chaque semaine avec quelque nouvel habit pour lui; mais à l'égard des présents plus solides, comme vous diriez boucles d'oreilles, diamants, brillants et belles guinées de Dieu, cela se trouvait en espèce dans la ville de Londres, et les belles s'en accommodaient comme si cela fût venu de plus loin.

[1] Il y a eu une famille du nom de Warminster établie dans la province de Worcester, dont cinq membres sont enterrés dans la cathédrale de la ville principale, et dont un avait été le doyen de cette église. Son épitaphe fait mention de son attachement à la famille royale. La demoiselle Warmestré cependant n'est qu'un nom supposé. Le dernier comte d'Arran, qui vécut peu après ce temps-là, assura que la fille d'honneur dont il s'agit ici s'appelait mademoiselle Marie Kirck, sœur de la comtesse d'Oxford, et que, trois ans après qu'elle fut chassée de la cour, elle épousa le chevalier Richard Vernon, sous l'état supposé de veuve : c'était apparemment sous le nom de Warminster.

[2] Son portrait est dans la galerie de Windsor.

La beauté de mademoiselle Stewart[1] commençait alors à faire du bruit. La comtesse de Castelmaine s'aperçut que le roi la regardait; mais, au lieu de s'en alarmer, elle favorisa tant qu'elle put ce nouveau goût, soit par une imprudence ordinaire à celles qui se croient au-dessus des autres, soit qu'elle voulût par cet amusement détourner l'attention du roi du commerce qu'elle avait avec Jermyn. Elle ne se contentait pas de paraître sans inquiétude sur une distinction dont toute la cour commençait à s'apercevoir; elle affecta d'en faire sa favorite, la mit de tous les soupers qu'elle donnait au roi, et, dans la confiance de ses propres charmes, poussant la témérité jusqu'au bout, elle la retenait souvent à coucher. Le roi, qui ne manquait guère à venir chez la Castelmaine avant qu'elle se levât, ne manquait guère d'y trouver aussi mademoiselle Stewart au lit avec elle. Les objets les plus indifférents ont des attraits dans un nouvel entêtement : cependant l'imprudente Castelmaine ne fut point jalouse que cette rivale parût auprès d'elle en cet état; sûre, quand bon lui semblerait, de triompher de tout ce que ces occasions auraient eu de plus avantageux pour la Stewart; mais il en alla tout autrement.

Le chevalier de Grammont voyait tout ce manége sans y pouvoir rien comprendre; mais, comme il était attentif aux penchants du roi, il se mit à lui faire sa cour en exagérant le mérite de cette nouvelle maîtresse. C'était une figure de plus d'éclat qu'elle n'était touchante. On ne pouvait guère avoir moins d'esprit, ni plus de beauté. Tous ses traits étaient beaux et réguliers; mais sa taille ne l'était pas. Cependant elle était menue, assez droite, et plus grande que le commun des femmes. Elle avait de la grâce, dansait bien, parlait le français mieux que sa langue naturelle; elle était polie, possédait cet air de parure après lequel on court, et qu'on n'attrape guère, à moins que de l'avoir pris en France dès sa jeunesse. Tandis que ses charmes faisaient leur chemin dans le cœur du roi, ceux de la Castelmaine se donnaient du bon temps au gré de tous ses caprices.

Madame Hyde[2] tenait un rang assez considérable parmi les beautés qu'une prévention aveugle avait coiffées du mérite de Jermyn. Elle venait d'épouser un homme qu'elle avait aimé. Par ce mariage elle était belle-sœur de madame la duchesse, brillante par son propre éclat, pleine d'agrément et d'esprit. Cependant elle crut que tant

[1] Françoise, fille de Walter Stewart, fils de Walter, baron de Blantyre, épousa Charles Stewart, duc de Richmond, de la maison de Lénox. La figure en cire de cette duchesse se voit dans l'abbaye de Westminster.

[2] Théodosie, fille d'Arthur, baron de Capel, et première femme d'Henri Hyde, deuxième comte de Clarendon.

qu'on ne parlerait point d'elle pour Jermyn, tous les autres avantages ne seraient rien pour sa gloire; et ce fut pour y mettre la dernière main qu'elle s'avisa de se jeter à sa tête.

Elle était d'une taille médiocre; elle avait la peau d'une blancheur éblouissante, les mains jolies, et le pied surprenant en Angleterre même. Une longue habitude avait tellement attendri ses regards, que ses yeux ne s'ouvraient qu'à la chinoise; et, quand elle lorgnait, on eût dit qu'elle faisait quelque chose de plus.

Jermyn la reçut d'abord; mais, ne sachant bientôt qu'en faire, il trouva bon de la sacrifier à la Castelmaine. Le sacrifice ne lui déplut pas. C'était beaucoup pour sa gloire d'avoir enlevé Jermyn à tant de concurrentes, mais ce n'était rien pour le reste.

Jacob Hall, fameux danseur de corde, était en vogue à Londres dans ce temps-là. Sa disposition et sa force charmaient en public: on voulait voir ce que c'était en particulier, car on lui trouvait dans son habit d'exercice toute une autre conformation, et bien d'autres jambes que celle du fortuné Jermyn. Le voltigeur ne trompa point les conjectures de la Castelmaine, à ce que prétendaient celles du public, et ce que publiaient maints couplets de chansons beaucoup plus à l'honneur du danseur que de la comtesse; mais elle se mit bien au-dessus de tous ces petits bruits, et n'en parut que plus belle.

Pendant que la satire s'exerçait à ses dépens, on se battait tous les jours pour les faveurs d'une autre beauté, qui n'en était guère plus chiche qu'elle: c'était madame de Shrewsbury [1].

Le comte d'Arran, qui l'avait servie des premiers, n'avait pas été des derniers à la quitter. Cette beauté, moins fameuse pour ses conquêtes que pour les malheurs qu'elle a causés, mettait son plus grand mérite à être plus sémillante que les autres. Comme personne ne pouvait se vanter d'avoir été seul dans ses bonnes grâces, personne aussi ne pouvait se plaindre d'en avoir été mal reçu. Jermyn trouva mauvais qu'elle ne lui eût point fait d'avances, sans considérer qu'elle n'en avait pas le temps. Sa gloire en fut piquée; mais ce fut mal à propos qu'il s'avisa de l'enlever à ses autres amants.

Thomas Howard [2], frère du comte de Carlisle, en était un. Il n'y avait point d'homme en Angleterre ni plus brave ni mieux fait. Quoi-

[1] Anne-Marie, fille aînée de Robert Brudenel, comte de Cardigan, et femme de François Talbot, comte de Shrewsbury. On dit qu'elle coucha avec le duc de Buckingham le soir même où celui-ci venait de tuer son mari en duel, et que, travestie en page, elle avait tenu le cheval de son amant pendant le combat.

[2] Quatrième fils du chevalier Guillaume Howard. Il épousa Marie, duchesse de Richmond, et fille de George Villiers, duc de Buckingham. Il mourut en 1678.

que son air fût froid, et que ses manières parussent douces et pacifiques, personne n'était ni plus fier ni plus emporté. La Shrewsbury donnant tête baissée dans les premières agaceries de l'invincible Jermyn, Howard ne le trouva pas bon : elle s'en mit peu en peine : cependant, comme elle voulait le ménager, elle consentit à recevoir une collation qu'il lui avait si souvent proposée, qu'elle n'osa plus s'en défendre : un certain jardin appelé Sring-Garden devait être la scène de cette fête.

Dès que la partie fut liée, Jermyn en fut averti sous main. Howard avait une compagnie dans le régiment des gardes; et un des soldats de cette compagnie jouait assez bien de la musette. Cette musette fut de la fête; et Jermyn se trouva dans le jardin comme par hasard : enflé de ses premières prospérités, il s'était mis sur son air vainqueur pour achever cette dernière conquête. Dès qu'il parut dans le jardin, la Shrewsbury parut sur le balcon.

Je ne sais comme elle trouva son héros, mais Howard ne le trouva pas à son gré : cela n'empêcha pas Jermyn de monter au premier signe qu'elle lui fit; et ne se contentant pas de faire le petit tyran dans une fête qui n'était pas à son intention, après s'être emparé des lorgneries de la belle, il épuisa ses lieux communs et toute sa petite ironie à railler le repas et à tourner la musique en ridicule.

Howard n'était pas grand railleur; mais comme il était encore moins endurant, trois fois le festin fut sur le point d'être ensanglanté; mais trois fois il supprima son impétuosité naturelle pour faire éclater ailleurs son ressentiment sans obstacle.

Jermyn, sans faire attention à sa mauvaise humeur, poursuivit sa pointe, parla toujours à madame Shrewsbury, et ne la quitta point qu'après le repas.

Il se coucha fier de ce triomphe, et fut réveillé par un cartel. Il prit pour second Gilles Rawlings, homme de bonne fortune et gros joueur. Howard se servit de Dillon, adroit et brave, fort honnête homme, et par malheur intime ami de Rawlings.

Dans ce combat, la fortune ne fut point pour les favoris de l'amour. Le pauvre Rawlings y fut tué tout roide; et Jermyn, percé de trois grands coups d'épée, fut porté chez son oncle avec fort peu de signes de vie.

Pendant que le bruit de cet événement occupait la cour selon les divers intérêts que l'on y prenait, le chevalier de Grammont eut avis par Jones son ami, son confident et son rival, qu'un autre s'empressait auprès de la Middleton. C'était Montagu [1], peu dangereux

[1] Ralph Montagu, second fils d'Édouard, lord Montagu. Il fut ambassadeur en

pour sa figure, mais fort à craindre par son assiduité, par l'adresse de son esprit et par d'autres talents qui sont comptés pour quelque chose quand il est permis de les faire valoir.

Il n'en fallait pas la moitié tant pour mettre en mouvement toute la vivacité du chevalier de Grammont sur la concurrence. Ses inquiétudes réveillèrent en lui ce que le désir de vengeance, le malin vouloir et l'expérience peuvent imaginer d'expédients pour troubler le repos d'un rival, et pour désespérer une maîtresse. Son premier mouvement fut de lui renvoyer ses lettres et de lui redemander son argent avant que de commencer à la tourmenter ; mais, rejetant ce projet comme indigne de l'injustice qu'on lui faisait, il était sur le point de travailler à la désolation de la pauvre Middleton, lorsqu'il vit par hasard mademoiselle d'Hamilton. Dès ce moment plus de ressentiment contre la Middleton, plus d'empressement pour la Warmestré, plus d'inconstance, plus de vœux flottants : cet objet les fixa tous ; et, de ses anciennes habitudes, il ne lui resta que l'inquiétude et la jalousie.

Ses premiers soins furent de plaire ; mais il vit bien que, pour réussir, il fallait s'y prendre tout autrement qu'il n'avait fait jusqu'alors.

La famille de mademoiselle d'Hamilton, assez nombreuse, occupait une maison grande et commode près de la cour. Celle du duc d'Ormond n'en bougeait ; ce qu'il y avait de plus distingué dans Londres s'y trouvait tous les jours. Le chevalier de Grammont y fut reçu selon son mérite et sa qualité. Il s'étonna d'avoir employé tant de temps ailleurs ; mais après avoir fait cette connaissance, il n'en chercha plus.

Tout le monde convenait que mademoiselle d'Hamilton était digne de l'attachement le plus sincère et le plus sérieux. Rien n'était meilleur que sa naissance, et rien de plus charmant que sa personne.

France en 1669, admis au conseil privé en 1672 ; joua un rôle dans la révolution ; fut, en 1705, élevé au rang de marquis de Monthermer et de duc de Montagu. Il mourut le 7 mars 1708, âgé de soixante-treize ans.

CHAPITRE VII

Le chevalier de Grammont devient amoureux de mademoiselle d'Hamilton. Aventures d'un bal de la reine. Voyage du valet de chambre Termes à Paris.

Le chevalier de Grammont, peu content de ses galanteries, se voyant heureux sans être aimé, devint jaloux sans être amoureux.

La Middleton, comme on a dit, allait éprouver comme il s'y prenait pour tourmenter, après avoir éprouvé ce qu'il savait pour plaire.

Il fut la chercher chez la reine, où il y avait un bal. Elle y était; mais, par bonheur pour elle, mademoiselle d'Hamilton y était aussi. Le hasard avait fait que, de toutes les belles personnes de la cour, c'était celle qu'il avait le moins vue, et celle qu'on lui avait le plus vantée. Il la vit donc pour la première fois de près, et s'aperçut qu'il n'avait rien vu dans la cour avant ce moment. Il l'entretint; tant qu'elle dansa, ses yeux furent sur elle; et, dès ce moment, plus de ressentiment contre la Middleton. Elle était dans cet heureux âge où les charmes du beau sexe commencent à s'épanouir. Elle avait la plus belle taille, la plus belle gorge, et les plus beaux bras du monde. Elle était grande et gracieuse jusque dans le moindre de ses mouvements: c'était l'original que toutes les femmes copiaient pour le goût des habits et l'air de la coiffure. Elle avait le front ouvert, blanc et uni, les cheveux bien plantés, et dociles pour cet arrangement naturel qui coûte tant à trouver. Une certaine fraîcheur que les couleurs empruntées ne sauraient imiter, formait son teint. Ses yeux n'étaient pas grands; mais ils étaient vifs, et ses regards signifiaient tout ce qu'elle voulait. Sa bouche était pleine d'agréments, et le tour de son visage parfait. Un petit nez délicat et retroussé n'était pas le moindre ornement d'un visage tout aimable. Enfin, à son port, à toutes les grâces répandues sur sa personne entière, le chevalier de Grammont ne douta point qu'il n'y eût de quoi former des préjugés avantageux pour tout le reste. Son esprit était à peu près comme sa figure. Ce n'était point par ces vivacités importunes, dont les saillies ne font qu'étourdir, qu'elle cherchait à briller dans la conservation. Elle évitait encore plus cette lenteur affectée dans le discours, dont la pesanteur assoupit; mais, sans se

presser de parler, elle disait ce qu'il fallait, et pas davantage. Elle avait tout le discernement imaginable pour le solide et le faux brillant ; et, sans se parer à tout propos des lumières de son esprit, elle était réservée, mais très-juste dans ses décisions. Ses sentiments étaient pleins de noblesse, fiers à outrance quand il en était question. Cependant elle était moins prévenue sur son mérite qu'on ne l'est d'ordinaire quand on en a tant. Faite comme on vient de dire, elle ne pouvait manquer de se faire aimer ; mais, loin de le chercher, elle était difficile sur le mérite de ceux qui pouvaient y prétendre.

Plus le chevalier de Grammont était persuadé de ces vérités, plus il s'efforçait de plaire et de persuader à son tour. Son esprit amusant, sa conversation vive, légère et toute nouvelle, le faisaient écouter ; mais il était embarrassé de ce que les présents, qui faisaient si promptement leur chemin dans son ancienne méthode, n'étaient plus de saison dans celle dont il fallait désormais se servir.

Il avait un vieux valet de chambre, nommé Termes, hardi voleur, et menteur encore plus effronté. Il avait coutume de partir de Londres, toutes les semaines, pour les commissions dont on a parlé ; mais, depuis la disgrâce de la Middleton et l'aventure de la Warmestré, le seigneur Termes n'était plus employé que pour les habits que son maître faisait venir de Paris, et ne s'acquittait pas toujours fidèlement de cette commission, comme on va voir.

La reine avait de l'esprit, et mettait tous ses soins à plaire au roi par les complaisances qui coûtaient le moins à sa tendresse. Elle était attentive aux plaisirs et aux amusements qu'elle pouvait fournir, surtout lorsqu'elle devait en être.

Elle avait imaginé pour cet effet une mascarade galante, où ceux qu'elle nomma pour danser devaient représenter différentes nations. Elle donna du temps pour s'y préparer ; et durant ce temps on peut croire que les tailleurs, les couturières et les brodeurs ne furent pas sans occupation. Les beautés qui devaient en être n'étaient guère plus tranquilles ; cependant mademoiselle d'Hamilton eut assez de loisir pour faire deux ou trois petites pièces, dans une conjoncture si favorable pour le ridicule qu'on pouvait donner aux impertinentes de la cour. Il y en avait deux qui l'étaient par excellence. L'une était madame de Muskerry [1], femme de son cousin germain ; et l'autre était une fille d'honneur de la duchesse, qu'on appelait Blague.

[1] Marguerite, fille unique d'Ulick, cinquième comte de Clanrickard, fut mariée trois fois : 1° à Charles, vicomte de Muskerry, tué dans le grand combat naval contre les Hollandais, le 3 juin 1665 ; 2° en 1676, à Robert Villiers, vicomte de Pur-

La première, que son mari n'avait pas assurément épousée pour ses beaux yeux, était faite comme la plupart des riches héritières, pour qui l'équitable nature semble avare de ses richesses à mesure qu'elles sont comblées de celles de la fortune. Elle avait la taille d'une femme grosse, sans l'être ; mais elle boitait avec plus de raison : car, de deux jambes infiniment courtes, elle en avait une qui l'était beaucoup plus que l'autre. Un visage assortissant mettait la dernière main au désagrément de sa figure.

Mademoiselle Blague [1] était une autre espèce de ridicule. Sa taille n'était ni bien ni mal. Son visage était de la dernière fadeur, et son teint se fourrait partout avec deux petits yeux reculés, garnis de paupières blondes longues comme le doigt. Avec ces attraits elle se mettait en embuscade pour surprendre les cœurs ; mais elle s'y serait tenue en vain sans l'arrivée du marquis Brisacier. Le ciel semblait les avoir faits l'un pour l'autre. Il avait tout ce qu'il faut dans l'extérieur et dans les manières pour éblouir une créature de son caractère. Il parlait éternellement sans rien dire, et renchérissait dans ses habits sur les modes les plus outrées. La Blague crut que tout ce fracas s'adressait à elle ; et le seigneur Brisacier crut que ces longues paupières de la Blague n'avaient jamais couché que lui en joue. On s'aperçut du bien qu'ils se voulaient; cependant ils n'en étaient qu'aux muets interprètes, quand mademoiselle d'Hamilton s'avisa de se mêler de leurs affaires.

Elle voulut faire les choses dans l'ordre, et commença par sa cousine de Muskerry, à cause de sa qualité. Les deux entêtements de cette dernière étaient la danse et la parure. La magnificence des habits n'était pas soutenable avec sa figure ; mais, quoique la danse fût encore plus insoutenable, elle ne manquait pas un bal de la cour, et la reine avait assez de complaisance pour le public pour ne jamais manquer de la faire danser : mais il n'y eut pas moyen de la mettre d'une fête aussi sérieuse et aussi magnifique que cette mascarade. La Muskerry séchait d'impatience pour les ordres qu'elle attendait.

beck, qui mourut en 1685 ; 3° à Robert Fielding, Esq. Ayant dissipé sa fortune par son extravagante conduite, elle vendit une grande partie de ses terres, et mourut en août 1698. Hor. Walpole et ceux qui l'ont copié la nomment, par méprise, Élisabeth, fille du comte de Kildare.

[1] Henriette-Marie, fille du colonel Blague, de la province de Suffolk, épousa le chevalier Thomas Yarborough, de Snaith en Yorkshire. Elle était sœur de la femme de Sydney, comte de Godolphin. Elle joua à la cour, en 1675, le rôle de Diane dans *la Calisto* de Crown, et était alors appelée ancienne fille d'honneur de la reine. (*Voyez* les poëmes de Dryden, t. II, p. 44, aux notes.)

Ce fut sur cette inquiétude dont mademoiselle d'Hamilton fut avertie, qu'elle forma le dessein de se donner une petite fête aux dépens de cette folle. La reine envoyait des billets à celles qu'elle nommait, dans lesquels la manière dont elles devaient se mettre était marquée. Mademoiselle d'Hamilton fit écrire un billet tout semblable pour madame de Muskerry, en Babylonienne.

Elle assembla son conseil pour aviser aux moyens de le faire tenir. Ce conseil était composé d'un de ses frères et d'une sœur, qui se divertissaient volontiers aux dépens de ceux qui le méritaient. Après avoir consulté quelque temps, on vint à bout de faire tenir ce billet en main propre. Mylord Muskerry ne faisait que de sortir d'avec elle quand elle le reçut. Il était fort honnête homme, assez sérieux, fort sévère, et mortel ennemi du ridicule. La laideur de sa femme ne lui était pas tant à charge que celui qu'elle se donnait dans toutes les occasions qui s'en présentaient. Il se crut en sûreté dans celle dont il était question, ne croyant pas que la reine voulût gâter sa mascarade en la nommant : cependant, comme il connaissait la fureur dont sa femme se donnait en spectacle par sa danse et par sa parure, il venait de l'exhorter bien sérieusement à se contenter d'être spectatrice de cette fête, quand même la reine aurait la cruauté de l'en mettre. Il prit ensuite la liberté de lui faire voir le peu de rapport qu'il y avait entre sa figure et celle des personnes auxquelles la danse et l'éclat sont permis. Son sermon finit enfin par une défense expresse de briguer dans cette fête une place qu'on ne songerait pas à lui donner.

Mais, loin de prendre cet avis en bonne part, elle se mit en tête que lui seul avait détourné la reine de lui faire un honneur qu'elle souhaitait ardemment ; et, sitôt qu'il fut sorti, son dessein fut de s'aller jeter aux pieds de Sa Majesté pour en demander justice. Ce fut justement dans ces dispositions qu'elle reçut le billet. Elle le baisa trois fois ; et, sans égard aux défenses de son mari, elle monta promptement en carrosse pour s'informer, chez tous les marchands qui trafiquaient au levant, de quelle manière les dames de qualité s'habillaient à Babylone.

Le panneau qu'on tendait à mademoiselle Blague était d'une autre espèce. Elle était d'une confiance sur ses appas, et d'une crédulité sur leurs effets, à donner dans tout ce qu'on voulait.

Brisacier, qu'elle en croyait dûment atteint, avait l'esprit orné de lieux communs et de chansonnettes. Il chantait faux avec méthode, et mettait sans cesse en avant l'un et l'autre de ces talents heureux. Le duc de Buckingham le gâtait autant qu'il pouvait, par les louanges, qu'il donnait à sa voix et à son esprit.

La Blague, qui n'entendait presque point le français, se régla sur cette autorité pour admirer l'un et l'autre. On s'aperçut que toutes les paroles qu'il lui chantait ne faisaient mention que de blondes, et que, prenant toujours la chose pour elle, ses paupières s'en humiliaient par reconnaissance et par pudeur. Ce fut sur ces observations qu'on résolut de mettre en jeu la Blague dès qu'il en serait temps.

Pendant que ces petits projets se formaient, le roi, qui ne cherchait qu'à faire plaisir au chevalier de Grammont, lui demanda s'il voulait être de la mascarade, à la charge de mener mademoiselle d'Hamilton. Il ne se piquait pas d'être assez danseur pour une occasion comme celle-là : cependant il n'avait garde de refuser cette proposition. Sire, dit-il, de toutes les bontés qu'il vous a plu me témoigner depuis que je suis ici, cette dernière m'est la plus sensible ; et, pour vous en marquer ma reconnaissance, je vous promets de bons offices auprès de la petite Stewart. Il le disait, parce qu'on venait de lui donner un appartement séparé du reste des filles de la reine, et que les respects des courtisans commençaient à se tourner vers elle. Le roi reçut agréablement la plaisanterie : et, l'ayant remercié d'une offre si nécessaire : M. le chevalier, lui dit-il, de quelle manière vous mettrez-vous pour le bal? Je vous laisse le choix des nations.... Si cela est, reprit le chevalier de Grammont, je m'habillerai à la française pour me déguiser; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre pour un Anglais dans votre ville de Londres. J'aurais sans cela quelque envie de me mettre à la romaine ; mais, de peur de me faire des affaires avec le prince Robert [1], qui prend si chaudement les intérêts d'Alexandre contre mylord Thanet [2], qui se déclare pour César, je n'ose plus m'habiller en héros. Du reste, quoique j'aie la danse cavalière, avec de l'oreille et de l'esprit j'espère me tirer d'affaire : de plus, mademoiselle d'Hamilton mettra bien ordre qu'on n'aura pas trop d'attention pour moi. Quant à mon habillement, je ferai partir Termes demain matin; et, si je ne vous fais voir à son retour l'habit le plus galant que vous ayez encore vu, tenez-moi pour la nation la plus déshonorée de votre mascarade.

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son

[1] Petit-fils de Jacques Ier, et plus connu sous le nom de prince Rupert. Il naquit le 19 décembre 1619, et mourut à Londres le 22 novembre 1682. Il passe pour avoir inventé l'art de graver à la manière noire.

[2] Selon Hor. Walpole, Nicolas Tufton, troisième cómte de Thanet, qui mourut le 24 décembre 1679; et, selon les éditeurs de 1792, Jean, son père, second comte de Thanet, mort le 6 mai 1664. Ils furent tous deux victimes de leur attachement au roi.

voyage ; et, son maître redoublant d'impatience dans une conjoncture comme celle-là, le courrier ne pouvait pas encore être débarqué, qu'il commençait à compter les moments dans l'attente de son retour. Il s'en occupa jusqu'à la veille du bal. Ce fut ce jour-là que mademoiselle d'Hamilton et sa petite société prirent pour l'exécution de leur dessein.

Les gants de Martial étaient fort à la mode dans ce temps-là : elle en avait quelques paires par hasard : elle en envoya une à mademoiselle Blague, accompagnée de quatre aunes de ruban du jaune le plus pâle qui se pût trouver, et elle y joignit ce billet :

« Vous étiez l'autre jour plus charmante que toutes les blondes de « l'univers. Je vous vis hier encore plus blonde que vous ne l'étiez ce « jour-là. Si vous continuez, que deviendra mon cœur ? Mais il y a « longtemps qu'il est la proie de vos yeux marcassins. Serez-vous « demain de la mascarade ? mais peut-il y avoir des charmes dans « une fête où vous ne seriez pas ? N'importe, je vous reconnaîtrai « dans quelque déguisement que vous soyez. Mais je serai mieux « éclairci de mon sort par le présent que je vous envoie. Vous porterez « des nœuds de ce ruban à vos cheveux, et ces gants baiseront les « plus belles mains du monde. »

Ce billet avec le présent furent rendus à la Blague avec le même succès qu'on avait fait tenir celui de Babylonienne à madame de Muskerry. On venait d'en rendre compte à mademoiselle d'Hamilton, quand cette madame de Muskerry lui vint rendre visite : elle paraissait fort affairée. L'heure commençait à la gagner, quand sa cousine la pria de passer dans son cabinet. Dès qu'elles y furent : Je vous demande le secret, dit la Muskerry, pour celui que je vais vous dire. N'admirez-vous point comme les hommes sont faits ? Ne vous y fiez pas trop, ma chère cousine. Mylord Muskerry, qui devant notre mariage aurait passé les jours et les nuits à me voir danser, s'avise à présent de me le défendre, et dit que cela ne me convient pas ! Ce n'est pas tout ; il m'en a si souvent rebattu les oreilles au sujet de la mascarade, que je suis obligée de lui cacher l'honneur que la reine m'a fait de me nommer. Cependant je suis étonnée qu'on ne me fasse pas savoir qui doit me mener. Mais si vous saviez la peine qu'on a de trouver dans cette maudite ville de quoi se mettre en Babylonienne, vous auriez pitié de ce que j'ai souffert depuis le temps qu'on m'a nommée ; outre que ce qu'il m'en coûte passe toute imagination.

Ce fut en cet endroit que l'envie de rire, qui n'avait fait qu'augmenter à mesure que mademoiselle d'Hamilton l'avait supprimée, la vainquit enfin par un éclat immodéré. La Muskerry lui en sut bon gré,

ne doutant point que ce ne fût de la bizarrerie de son époux. Mademoiselle d'Hamilton lui dit que tous les maris étaient à peu près de même ; qu'il ne fallait pas s'embarrasser de leurs fantaisies ; qu'elle ne savait pas qui devait la mener dans la mascarade ; mais que, puisqu'elle était nommée, celui qui l'était avec elle ne lui manquerait pas ; qu'elle ne comprenait pourtant pas qu'il ne se fût pas encore déclaré, à moins qu'il n'eût aussi une épouse fantasque qui lui eût interdit la danse.

Cette conversation finie, la Muskerry sortit avec empressement pour tâcher de savoir qnelques nouvelles de son danseur. Ceux qui trempaient dans le complot riaient à gorge déployée de la visite avec mademoiselle d'Hamilton, quand mylord Muskerry leur en fit une à son tour; et tirant mademoiselle d'Hamilton à l'écart : Ne sauriez-vous point, dit-il, s'il y a quelque bal dans la ville demain? — Non, dit-elle. Pourquoi? — Parce que je viens d'apprendre que ma femme fait de grands préparatifs d'habits. Je sais bien qu'elle n'est pas de la mascarade; j'y ai mis bon ordre : mais, comme elle a le diable au corps pour la danse, je meurs de peur qu'elle ne se donne quelque nouveau ridicule malgré toutes mes précautions. Encore si c'était parmi la bourgeoisie, dans quelque lieu retiré, je n'en serais pas en peine.

On le rassura du mieux qu'on put; et, l'ayant congédié sous prétexte de mille choses qu'on avait à faire pour le jour suivant, mademoiselle d'Hamilton se crut en liberté pour le reste de la journée, lorsqu'elle vit arriver une certaine mademoiselle Price[1], fille d'honneur de madame la duchesse : c'était justement ce qu'elle cherchait. Il y avait quelque temps que cette fille et la Blague se harpillaient au sujet de Dongan[2], que la Price avait enlevé à cette dernière. La haine subsistait encore entre ces deux divinités.

Quoique les filles d'honneur ne fussent point nommées pour la mascarade, elles y devaient assister, et par conséquent ne rien négliger pour y briller. Mademoiselle d'Hamilton avait encore une paire de gants pareille à celle qu'elle avait envoyée à la Blague; elle en fit présent à sa rivale, avec quelques nœuds du même ruban, qui semblait fait exprès pour elle, brune comme elle était. La Price lui en fit mille remercîments, et lui promit de s'en faire honneur au bal. Vous me ferez plaisir, dit mademoiselle d'Hamilton; mais si vous dites qu'une

[1] Ici la mémoire manque à notre auteur. Mademoiselle Price était dame d'honneur de la reine. Granger, dans ses Lettres, dit : « Il y avait une demoiselle Price, « belle femme, fille du chevalier Thomas Warcup, qui avait la vanité de croire que « Charles II épouserait sa fille, quoiqu'il fût alors marié. »

[2] Les anciens comtes de Limerick étaient de cette maison.

bagatelle comme cela vient de moi, je ne vous le pardonnerai jamais. Au reste, lui dit-elle, n'allez pas ôter le marquis de Brisacier à cette pauvre Blague, comme vous avez fait Dongan : je sais bien qu'il ne tient qu'à vous. Vous avez de l'esprit ; vous parlez français; et pour peu qu'il vous eût entretenue, l'autre n'aurait que faire d'y prétendre.

Il n en fallut pas davantage. La Blague n'était que ridicule et coquette. Mademoiselle Price était ridicule et coquette, et quelque chose de plus.

Le jour du bal venu, la cour plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles ; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paraître en habit de ville, qui avait déjà paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture, et nouvelle pour lui. Vainement portait-il le plus beau point, la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu'on pût voir ; son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait point à la fête.

Le roi s'en aperçut : Chevalier de Grammont, lui dit-il, Termes n'est donc point arrivé? — Pardonnez-moi, sire, dit-il, Dieu merci. — Comment, Dieu merci! dit le roi : lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins? — Sire, dit le chevalier de Grammont, voici l'histoire de mon habit et de M. Termes, mon courrier. A ces mots, le bal tout prêt à commencer fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisaient un cercle autour du chevalier de Grammont ; il poursuivit ainsi son récit :

Il y a deux jours que ce coquin devrait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. Eh bien, monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire ! vous vous faites attendre jusqu'à l'extrémité ; encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. — Oui, mor... dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que monsieur le duc de Guise lui-même a pris la peine de commander. — Donne-le donc, bourreau, lui dis-je. — Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. — Et où est-il, traître, qui ne fais que raisonner dans le temps que je devrais

être habillé? — Je l'avais, dit-il, empaqueté, serré, ployé, que toute la pluie du monde n'en eût point approché. Me voilà à courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et qu'il ne faut pas lanterner avec vous. — Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté? — Péri, monsieur, me dit-il, en joignant les mains. — Comment, péri! lui dis-je en sursaut. — Oui, péri, perdu, abîmé : que vous dirai-je de plus? — Quoi, le paquebot a fait naufrage? lui dis-je. — Oh! vraiment, c'est bien pis, comme vous allez le voir, me répondit-il. J'étais à une demi-lieue de Calais hier au matin, et je voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence; mais, ma foi, l'on dit bien vrai qu'il n'est rien tel que le grand chemin ; car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai jusqu'au menton. — Un sable mouvant auprès de Calais! lui dis-je. — Oui, monsieur, me dit-il, et si bien sable mouvant, que je me donne au diable si on me voyait autre chose que le haut de la tête quand on m'en a tiré. Pour mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir; mais, pour mon porte-manteau, où malheureusement j'avais mis votre habit, jamais on ne l'a pu trouver; il faut qu'il soit pour le moins une lieue sous terre.

Voilà, sire, poursuivit le chevalier de Grammont, l'aventure et le récit que m'en a fait cet honnête homme. Je l'aurais infailliblement tué, si je n'avais eu peur de faire attendre mademoiselle d'Hamilton, et si je n'avais pas été pressé de vous donner avis du sable mouvant, afin que vos courriers prennent soin de l'éviter.

Le roi se tenait les côtés de rire, quand le chevalier de Grammont, reprenant la parole : A propos, sire, dit-il, j'oubliais de vous dire que, pour augmenter ma mauvaise humeur, je me suis vu arrêter, comme je sortais de ma chaise, par un diable de fantôme en masque qui me voulait à toute force persuader que la reine m'avait ordonné de danser avec elle; et, comme je m'en suis défendu le moins brutalement qu'il m'a été possible, elle m'a chargé de m'informer ici qui doit la mener, et m'a prié de l'envoyer prendre incessamment. Ainsi Votre Majesté ne ferait point mal de donner ses ordres pour cela ; car elle s'est mise en embuscade dans un carrosse pour saisir tous les passants à la porte de White-Hall. Au reste, je puis vous dire que c'est une chose à voir que son habillement. Il faut qu'elle ait plus de soixante aunes de gaze et de toile d'argent autour d'elle, sans compter une espèce de pyramide sur la tête garnie de cent mille brimborions.

Ce dernier récit étonna toute l'assemblée, à la réserve de ceux qui avaient part à l'aventure. La reine assura que tout ce qu'elle avait nommé pour le bal était présent; et le roi, après quelques moments

de réflexion : Je parie, dit-il, que c'est la duchesse de Newcastle [1]. Et moi, dit mylord Muskerry, s'approchant de mademoiselle d'Hamilton, je parie que c'est une folle ; car je me trompe fort si ce n'est pas ma femme.

Le roi voulut qu'on allât s'informer qui c'était, et qu'on la fît venir. Mylord Muskerry s'offrit à cette commission, par le pressentiment qu'on vient de dire, et ne fit pas mal. Mademoiselle d'Hamilton ne fut pas fâchée que ce fût lui, sachant bien qu'il ne se trompait pas dans sa conjecture. La plaisanterie aurait été beaucoup plus loin qu'elle n'avait prétendu, si la princesse de Babylone eût paru dans ses atours.

Le bal ne fut pas trop bien exécuté, s'il faut parler ainsi, tant qu'on ne dansa que des danses sérieuses. Cependant il y avait dans cette assemblée d'aussi bons danseurs et d'aussi belles danseuses qu'il y en eût au monde; mais, comme le nombre n'en était pas grand, on quitta les danses françaises pour se mettre aux contre-danses. Quand ceux qui étaient de la mascarade en eurent dansé quelques-unes, le roi trouva bon de mettre en jour les troupes auxiliaires tandis qu'on se reposerait. Les filles de la reine et celles de la duchesse furent menées par ceux qui étaient de la mascarade.

Ce fut alors qu'on eut le temps de prêter quelque attention à la Blague, et l'on trouva que le billet qu'on lui avait fait rendre de la part de Brisacier faisait son effet. Elle était arrivée plus jaune qu'un coing. Ses cheveux blonds étaient farcis de ce ruban couleur de citron qu'elle y avait mis par complaisance ; et, pour éclaircir Brisacier de son sort, elle portait souvent à sa tête ses mains victorieuses, garnies des gants dont il était question. Mais si l'on fut surpris d'une coiffure qui la rendait plus blafarde que jamais, elle fut bien autrement surprise de voir la Price partager avec elle de point en point le présent de Brisacier. La surprise se changea bientôt en jalousie ; car sa rivale n'avait pas manqué de l'accrocher de conversation sur ce qu'on lui avait insinué la veille ; et Brisacier n'avait pas manqué de donner tête baissée dans ces premières agaceries, sans faire la moindre attention à la blonde Blague, ni aux signes qu'elle se tuait de faire pour l'instruire de son heureuse destinée.

[1] Marguerite Lucas, duchesse de Newcastle, la plus jeune des filles du chevalier Charles Lucas, fut une des dames d'honneur de la reine, épouse de Charles Ier. Elle est auteur de dix-neuf pièces de théâtre et de plusieurs volumes in-folio, dont quelques-uns ont été traduits en latin. L'une de ces pièces de théâtre, intitulée *the Presence*, a vingt et une scènes surnuméraires. On conserve trois volumes in-folio de ses poëmes encore manuscrits. Cette pédante visionnaire, comme la qualifie Walpole, mourut en 1673. On voit à Welbeck son portrait en grand et en habit de théâtre, qu'elle portait, dit-on, communément.

La Price était ronde et ragote, et par conséquent ne dansait point. Le duc de Buckingham, qui mettait le marquis de Brisacier sur les rangs le plus souvent qu'il pouvait, vint le prier, de la part du roi, de mener la Blague, sans savoir ce qui passait alors dans le cœur de cette nymphe. Brisacier s'en défendit, sur le mépris qu'il avait pour les contredanses. La Blague crut que c'était elle qu'on méprisait ; et voyant qu'il s'était remis en conversation avec sa mortelle ennemie, elle se mit à danser sans savoir ce qu'elle faisait. Quoique son indignation et sa jalousie fussent assez marquées pour en divertir la cour, il n'y eut que mademoiselle d'Hamilton et ses complices qui en eurent le plaisir entier. Leur satisfaction fut complète ; car bientôt arriva mylord Muskerry, encore tout interdit de la vision dont le chevalier de Grammont avait fait le portrait. Il apprit à mademoiselle d'Hamilton que c'était la Muskerry, en propre personne, mille fois plus extravagante qu'elle ne l'avait jamais été ; qu'il avait eu toutes les peines du monde à la remettre chez elle avec une sentinelle à la porte de sa chambre. Le lecteur trouvera peut-être qu'on s'est trop arrêté sur ces incidents frivoles ; peut-être aura-t-il raison : passons à d'autres.

Tout riait au chevalier de Grammont dans la nouvelle tendresse qui l'occupait. Il n'était pas sans rivaux ; mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire, c'est qu'il était sans inquiétude. Il connaissait leur esprit et celui de mademoiselle d'Hamilton.

De ses amants, le plus considérable et le moins déclaré était M. le duc d'Yorck ; mais il avait beau s'en cacher, la cour était trop faite à ses manières pour douter de son goût pour elle. Il ne jugea pas à propos de déclarer des sentiments qu'il ne convenait pas à mademoiselle d'Hamilton d'apprendre ; mais il lui parlait tant qu'il pouvait, et la lorgnait d'une grande assiduité. Comme la chasse était son plaisir favori, cet exercice l'occupait une partie du jour. Il en revenait d'ordinaire assez fatigué ; mais la présence de mademoiselle d'Hamilton le réveillait quand elle se trouvait chez la reine ou chez la duchesse. C'était là que, n'osant lui parler de ce qu'il avait sur le cœur, il l'entretenait de ce qu'il avait dans la tête ; il lui contait des merveilles de la prudence des renards, de la prouesse des chevaux, lui faisait un détail de bras cassés, des jambes démises, d'épaules disloquées, et d'autres aventures curieuses et divertissantes ; après quoi ses yeux lui disaient le reste, jusqu'à ce que le sommeil interrompît leur conversation ; car ces tendres truchements ne laissaient pas de se fermer quelquefois au fort de leur lorgnerie.

La duchesse ne fut point alarmée d'une passion que sa rivale ne regardait rien moins que sérieusement, et dont elle prenait la peine de

se divertir avec tout le respect du monde. Au contraire, comme elle avait du goût et de l'estime pour elle, jamais elle ne la traita plus gracieusement.

Les deux Russell, oncle et neveu, étaient deux autres rivaux du chevalier de Grammont. L'oncle [1] avait bien soixante ans. Son courage et sa fidélité l'avaient distingué dans les guerres civiles. Sa passion et ses desseins pour mademoiselle d'Hamilton parurent à la fois ; mais sa magnificence ne parut qu'à demi dans les galanteries que la tendresse inspire. Il n'y avait pas longtemps que l'on avait quitté le ridicule des chapeaux pointus pour tomber dans l'autre extrémité. Le vieux Russell, effrayé d'une chute si terrible, voulut prendre un milieu qui le rendît remarquable. Il l'était encore par sa constance envers les pourpoints tailladés, qu'il a soutenus longtemps après leur suppression universelle : mais ce qui surprenait le plus, était un certain mélange d'avarice et de libéralité sans cesse en guerre l'une avec l'autre, depuis qu'il y était avec l'amour.

Son neveu [2] n'était alors que cadet de la famille ; mais la succession de son oncle le regardait ; et quoiqu'il en eût besoin pour son établissement, et qu'il eût encore plus besoin de ménager l'esprit de cet oncle pour s'en assurer, il ne put éviter sa destinée. La Middleton le traitait avez assez de préférence ; mais ses faveurs ne purent le garantir des charmes de mademoiselle d'Hamilton. Sa figure n'aurait rien eu de choquant, s'il l'eût laissée dans son naturel ; mais il était guindé dans toutes ses allures, taciturne à donner des vapeurs ; cependant un peu plus ennuyant quand il parlait.

Le chevalier de Grammont, en plein repos sur toutes les concurrences, s'engageait de plus en plus, sans former d'autres projets, ni concevoir d'autres espérances que celle de se rendre agréable. Quoique sa passion fût hautement déclarée, personne à la cour ne la regardait que comme ces habitudes de galanterie qui ne vont qu'à rendre justice au mérite.

Son philosophe [3] en jugea autrement, en voyant que, sans compter un redoublement infini de magnificence et de soins, il avait regret aux heures qu'il donnait au jeu ; qu'il ne cherchait plus ces longues et

[1] Jean Russell, troisième fils de François, comte de Bedford, et colonel du 1er régiment des gardes. Il mourut célibataire en novembre 1681.

[2] Guillaume, fils aîné d'Édouard Russell, frère cadet de Jean Russell, dont nous venons de parler. Il était porte-enseigne de Charles II, et mourut, sans être marié, en 1674.

[3] Saint-Évremond.

agréables conversations qu'ils avaient d'ordinaire ensemble, et que ce nouvel empressement l'enlevait partout à lui-même.

Monsieur le chevalier, lui dit-il, il me semble que vous laissez depuis quelque temps les beautés de la ville et leurs amants bien en repos. La Middleton fait impunément de nouvelles conquêtes, et de vos présents vous souffrez qu'elle vous crève les yeux sans la moindre avanie. La pauvre Warmestré vient d'accoucher tranquillement au milieu de la cour sans que vous en ayez soufflé. Je l'avais bien prévu, M. le chevalier, vous avez fait connaissance avec mademoiselle d'Hamilton ; et, chose qui ne vous était jamais arrivée, vous voilà véritablement amoureux ; mais voyons un peu ce qui peut vous en arriver. Je ne pense pas, en premier lieu, que vous espériez de la mettre à mal. Elle est telle, et par sa naissance et par son mérite, que, si vous étiez en possession des titres et des biens de votre maison, vous seriez excusable de vous présenter sur un pied sérieux, quelque ridicule qu'il y ait dans le mariage en général ; car, si vous ne voulez que de l'esprit, de la sagesse et les trésors de la beauté, vous ne sauriez mieux vous adresser. Mais pour vous, qui n'avez que médiocrement de ceux de la fortune, vous ne sauriez vous adresser plus mal ; car votre frère de Toulongeon, de l'humeur dont je le connais, n'aura pas la complaisance de se laisser mourir pour favoriser vos prétentions.

Mais posons le cas que vous ayez tout le bien qu'il faudrait pour l'un et pour l'autre, et c'est beaucoup dire, connaissez-vous la délicatesse, pour ne pas dire la bizarrerie de cette princesse sur un pareil engagement ? Savez-vous qu'il n'a tenu qu'à elle d'avoir les meilleurs partis d'Angleterre ? Le duc de Richmond l'a recherchée des premiers; mais, quoiqu'il fût amoureux, il était intéressé. Cependant le roi, voyant qu'il ne tenait qu'au bien, prit sur lui cet article, en considération du duc d'Ormond, du mérite et de la naissance de mademoiselle d'Hamilton, et des services de monsieur son père : mais mademoiselle d'Hamilton, choquée qu'un homme qui faisait l'amoureux eût marchandé, faisant d'ailleurs réflexion sur son caractère dans le monde, n'a pas jugé qu'il fût assez important d'être duchesse de Richmond au hasard de ce qu'il y aurait à craindre d'un homme brutal et débauché.

Votre petit Jermyn, malgré tout le bien de son oncle et l'éclat de sa propre réputation, n'y a-t-il pas échoué? A-t-elle jamais voulu regarder Henri Howard [1], qui est à la veille d'être le premier duc d'Angleterre,

[1] Frère de Thomas, comte d'Arundel, qui, par un acte spécial du parlement, recouvra les honneurs de sa famille, dont son aïeul avait été dépouillé pour crime de lèse-majesté, sous le règne de la reine Élisabeth. A la mort de son frère, en 1677, il

et qui possède actuellement tout le bien de la maison de Norfolk ? Je tombe d'accord que c'est un bœuf ; mais quelle autre dans toute l'Angleterre ne passerait pas par-dessus la pesanteur de son esprit et le peu d'agrément de sa figure, pour être, avec trois cent mille livres de rente, la première duchesse du royaume ?

Pour achever en peu de mots, mylord Falmouth m'a dit lui-même qu'il l'avait toujours regardée comme la seule chose qui manquait à son bonheur ; mais qu'au milieu de tout l'éclat de sa fortune il n'avait osé lui déclarer ses sentiments ; qu'il se sentait assez de faiblesse ou trop de fierté pour se contenter de l'obtenir du seul consentement de ses parents ; et, quoique les premiers refus des belles ne fussent comptés pour rien, il savait de quel air elle recevait ceux dont la personne ne lui était point agréable.

Après cela, monsieur le chevalier, voyez de quelle manière vous prétendez vous y prendre ; car vous êtes amoureux. Vous l'allez être de plus en plus ; et plus vous le serez, moins serez-vous capable des réflexions que vous pourriez faire à présent.

Mon pauvre philosophe, répondit le chevalier de Grammont, tu sais bien le latin, tu fais des vers, tu sais la marche et tu connais la nature des étoiles du ciel ; mais pour les astres de la terre, tu n'y connais rien. Tu ne m'as rien appris de mademoiselle d'Hamilton que le roi ne m'ait dit il n'y a pas trois jours. Tant mieux qu'elle ait refusé les ostrogoths dont tu viens de parler : si elle en avait voulu, je n'en voudrais pas, quoique je l'aime à la folie. Écoute bien ce que je vais te dire. Je me suis mis dans la tête de l'épouser ; et je veux que mon pédagogue Saint-Évremond lui-même soit le premier à m'en savoir gré. Quant à l'établissement, je ferai ma paix avec le roi ; je lui demanderai qu'elle soit dame du palais : il me l'accordera. Toulongeon [1] crèvera sans que je l'aide ou que je l'en empêche ; et mademoiselle d'Hamilton aura Séméat [2] avec le chevalier de Grammont, pour la dédommager des Norfolk et des Richmond. Eh bien ! as-tu quelque chose à dire contre ce projet ? car je parie cent louis qu'il en ira comme je dis.

C'était dans ce temps-là que la faveur de mademoiselle Stewart était si déclarée, qu'on voyait bien qu'il ne lui manquait que de l'art dans sa conduite pour être aussi maîtresse de l'esprit du roi qu'elle l'était de son cœur. L'occasion était belle pour ceux qui avaient de l'expérience

devint duc de Norfolk, et mourut le 11 janvier 1683, âgé de cinquante-cinq ans.

[1] Il mourut en 1679, et, selon Saint-Évremond, rendit le comte de Grammont, son frère, un des plus riches seigneurs de la cour.

[2] Maison de campagne appartenant à la famille des Grammont.

et de l'ambition. Le duc de Buckingham[1] se mit en tête de la gouverner pour se mettre bien dans l'esprit du roi. Dieu sait quel gouverneur et quelle tête pour en conduire une autre! Cependant c'était l'homme du monde le plus capable de s'insinuer dans un esprit comme celui de mademoiselle Stewart : elle avait un caractère d'enfance dans l'humeur qui la faisait rire de tout ; et son goût pour les amusements frivoles, quoique naturel, ne semblait permis qu'à l'âge de douze ou treize ans. Tout en était, hors les poupées. Le colin-maillard était de ses passe-temps les plus heureux. Elle faisait des châteaux de cartes quand on jouait le plus gros jeu du monde chez elle ; et l'on n'y voyait que des courtisans empressés autour d'elle qui lui en fournissaient les matériaux, ou de nouveaux architectes qui tâchaient de l'imiter.

Elle ne laissait pas de se plaire à la musique, et d'avoir quelque goût pour le chant. Le duc de Buckingham, qui faisait les plus beaux bâtiments de cartes qu'on pût voir, chantait agréablement : elle ne haïssait point la médisance ; il en était le père et la mère : il faisait des vaudevilles, inventait des contes de vieille, dont elle était folle. Mais son talent particulier était d'attraper le ridicule et les discours des gens, et de les contrefaire en leur présence sans qu'ils s'en aperçussent. Bref, il savait faire toutes sortes de personnages avec tant de grâce et d'agrément, qu'il était difficile de se passer de lui quand il voulait bien prendre la peine de plaire. Il s'était donc rendu si nécessaire aux amusements de la Stewart, qu'elle le faisait chercher partout lorsqu'il ne suivait pas le roi chez elle.

Il était parfaitement bien fait, et croyait l'être beaucoup plus qu'il ne l'était. Quoiqu'il eût beaucoup d'esprit, sa vanité lui fit prendre sur son compte des gracieusetés qui n'étaient que pour ses bouffonneries et son badinage. Séduit enfin par la bonne opinion de son mérite, il

[1] George Villiers, second duc de Buckingham, naquit le 30 janvier 1627. Hor. Walpole fait les remarques suivantes : « Lorsqu'on voit cet homme extraordinaire, avec « la beauté et le génie d'Alcibiade, charmer et le presbytérien Fairfax, et le dissolu « Charles ; ridiculiser ce roi spirituel et son grave chancelier ; tramer la ruine de sa « patrie avec une cabale de ministres pervers ; défendre sa cause à la tête de mau- « vais patriotes, l'on regrette que de telles qualités aient été dénuées de toute vertu : « mais quand je vois Alcibiade devenir chimiste et avare visionnaire ; quand je vois « que son ambition n'est que caprice, et que ses plus exécrables desseins n'ont qu'un « but frivole, alors le mépris interdit toute réflexion sur son compte. » Le portrait de ce duc a été fait par quatre habiles maîtres : Burnet l'a gravé avec son lourd burin ; le comte Hamilton l'a touché avec cette légère délicatesse qui finit et perfectionne lors même qu'elle ne semble qu'ébaucher ; Dryden l'a représenté au naturel, et Pope a complété son portrait historique. *Royal Authors*, vol. II, p. 78. Il mourut le 16 avril 1688, chez un fermier, dans la province d'York, âgé de soixante et un ans.

oublia son premier projet et sa maîtresse portugaise, pour se prévaloir d'un goût auquel il s'était mépris; mais, dès qu'il voulut prendre un personnage sérieux auprès de mademoiselle Stewart, il fut renvoyé si loin, qu'il abandonna tout à coup l'un et l'autre de ses desseins sur elle. On peut dire néanmoins que la familiarité qu'elle lui avait procurée auprès du roi ouvrit le chemin à cette faveur où il s'est élevé dans la suite.

Mylord Arlington [1] entreprit le projet que le duc de Buckingham venait d'abandonner, et voulut s'emparer de l'esprit de la maîtresse pour gouverner celui du maître. Il y avait pourtant de quoi contenter un homme de plus de mérite et de plus de naissance que lui dans la fortune qu'il avait déjà faite. Ses premières négociations avaient été pendant le traité des Pyrénées : quoiqu'il n'y eût pas réussi pour les intérêts de son maître, il n'y avait pas tout à fait perdu son temps ; car il avait parfaitement attrapé, par son extérieur, le sérieux et la gravité des Espagnols ; et, dans les affaires, il imitait assez bien leur lenteur. Il avait une cicatrice au travers du nez, que couvrait une longue mouche, ou pour mieux dire, un petit emplâtre en losange.

Les blessures au visage y donnent d'ordinaire certain air violent et guerrier qui ne sied pas mal. C'était tout le contraire à son égard ; et cet emplâtre remarquable s'était tellement accommodé à l'air mystérieux du sien, qu'il semblait y ajouter quelque chose d'important et de capable.

Arlington, à l'abri de cette contenance composée, d'une grande avidité pour le travail et d'une impénétrable stupidité pour le secret, s'était donné pour grand politique; et, n'ayant pas le loisir de l'examiner, on l'avait cru sur sa parole, et on l'avait fait ministre et secrétaire d'État sur sa mine.

Son ambition ne pouvant se borner à ces établissements, après s'être pourvu de plusieurs belles maximes et de quelques exemples historiques, il avait obtenu de mademoiselle Stewart une audience pour les étaler, en lui faisant offre de ses très-humbles services, et de ses avis les mieux raisonnés pour se conduire dans le poste où il avait plu au ciel et à sa vertu de l'élever. Mais il n'en était qu'à l'exorde de son discours, quand elle se souvint qu'il était à la tête de ceux que le

[1] Henri Bennet, comte d'Arlington, premier secrétaire d'État, et grand chambellan du roi Charles II, mort le 28 juillet 1685. On a dit de lui qu'il suppléait au manque de grands talents par un emploi adroit de ceux qu'il possédait. Accommodant dans ses principes et d'un abord agréable, il plaisait lors même qu'on savait qu'il trompait; et ses manières lui acquirent une espèce d'influence où il ne pouvait commander le respect.

duc de Buckingham avait coutume de contrefaire : et comme sa présence et ses discours renouvelaient exactement le ridicule qu'on lui avait donné, jamais elle ne put s'empêcher de lui faire un éclat de rire au nez, d'autant plus outré, qu'elle avait longtemps combattu pour l'étouffer.

Le ministre en fut indigné. Son orgueil était digne du poste qu'il occupait, et sa délicatesse sur la gloire méritait tous les ridicules qu'on lui donnait. Il la quitta brusquement avec tous les beaux conseils qu'il lui avait préparés, tenté de les porter à la Castelmaine, et de s'unir à ses intérêts ; ou bien de quitter le parti de la cour pour déclamer en plein parlement contre les griefs de l'État, et faire passer un acte pour la suppression des maîtresses : mais sa prudence l'emporta sur ses ressentiments ; et, ne songeant plus qu'à jouir délicieusement des biens de la fortune, il envoya chercher une femme en Hollande[1] pour mettre le comble à sa félicité.

Hamilton[2] était l'homme de la cour le plus capable de réussir dans le dessein où le duc de Buckingham et mylord Arlington venaient d'échouer. Il se l'était mis en tête ; mais sa coquetterie naturelle vint à la traverse, et lui fit négliger le projet du monde le plus utile pour courir inutilement après les avances et les agaceries que la comtesse de Chesterfield s'avisa de lui faire.

C'était une des plus agréables femmes qu'on pût voir : elle avait la plus jolie taille du monde, quoiqu'elle ne fût pas fort grande. Elle était blonde, et elle en avait l'éclat et la blancheur, avec tout ce que les brunes ont de vif et de piquant. Elle avait de grands yeux bleus, et des regards extrêmement séduisants. Ses manières étaient engageantes, son esprit amusant et vif; mais son cœur, toujours ouvert aux tendres engagements, n'était point scrupuleux sur la constance, ni délicat sur la sincérité. Elle était fille du duc d'Ormond[3]. Hamilton était son cousin germain. Ils se voyaient tant qu'ils voulaient sans conséquence ; mais dès qu'elle lui eut fait dire un mot par ses yeux, il ne songea plus qu'à lui plaire, sans se souvenir de sa légèreté, ni des obstacles qui s'opposaient à ses desseins. Celui de s'établir dans la confiance de mademoiselle Stewart ne lui fut plus rien, comme on vient de dire ; mais elle se trouva bientôt en état de se passer des instructions qu'on avait prétendu lui donner pour sa conduite. Elle avait

[1] Isabelle, fille de Louis de Nassau, seigneur de Beverwaert, fils de Maurice, prince d'Orange et comte de Nassau.

[2] George Hamilton, frère de l'auteur.

[3] Et seconde femme du comte de Chesterfield. Elle survécut peu de temps aux aventures dont il s'agit ici, et mourut en juillet 1666, âgée de vingt-cinq ans.

fait tout ce qu'il fallait pour augmenter la passion du roi, sans intéresser sa vertu par les dernières complaisances; mais les empressements d'un amant passionné qui trouve les occasions favorables, sont difficiles à combattre, plus difficiles encore à vaincre; et la sagesse de mademoiselle Stewart n'en pouvait plus lorsque la reine fut attaquée d'une fièvre violente qui la mit bientôt à l'extrémité.

Ce fut alors qu'elle se sut bon gré d'une résistance qui ne lui avait pas peu coûté. Mille espérances de grandeurs et de gloire s'emparèrent de son esprit, et les nouveaux respects qu'on lui rendit partout contribuèrent à les augmenter.

La reine fut abondonnée des médecins [1]. Le petit nombre de Portugaises qu'on n'avait point renvoyées remplissait la cour de cris lugubres, et le bon naturel du roi s'attendrit par l'état où lui parut une princesse qu'il n'aimait pas à la vérité, mais qu'il estimait beaucoup. Elle l'aimait tendrement; et, croyant lui parler pour la dernière fois, elle lui dit que la sensibilité qu'il témoignait pour sa mort aurait de quoi lui faire regretter la vie; mais que, n'ayant pas assez de charmes pour mériter sa tendresse, elle avait du moins la consolation, en mourant, de faire place à quelque épouse qui en fût plus digne, et à laquelle le ciel accorderait peut-être une bénédiction qu'il lui avait refusée. A ces mots, elle lui arrosa les mains de quelques larmes, qu'il crut les dernières; il y joignit les siennes; et, sans s'imaginer qu'elle dût le prendre au mot, il la conjura de vivre pour l'amour de lui. Jamais elle ne lui avait désobéi; et, quelque dangereux que soient les mouvements soudains quand on est entre la mort et la vie, ce transport de joie, qui lui devait être fatal, la sauva; et cet attendrissement merveilleux du roi fit un effet dont tout le monde ne loua pas également le ciel.

Il y avait déjà quelque temps que Jermyn était remis de ses blessures; cependant la Castelmaine, trouvant sa santé tout aussi déplorable que devant, se mit inutilement en tête de ramener le cœur du roi; car, malgré la tendresse de ses pleurs et la violence de ses emportements, mademoiselle Stewart le retint tout pour elle. Tantôt c'étaient des promenades où les beautés de la cour, à cheval, faisaient assaut de grâces et d'attraits, quelquefois bien, quelquefois mal, mais toujours de leur mieux. D'autres fois on voyait sur la rivière un spectacle que la seule ville de Londres peut offrir.

La Tamise lave les bords du vaste et peu magnifique palais des rois de la Grande-Bretagne [2]. C'était des degrés de ce palais que la cour

[1] En octobre 1663.

[2] White-Hall, qui fut presque entièrement brûlé le 4 janvier 1698.

descendait pour s'embarquer sur le fleuve, à la fin de ces jours d'été dont la chaleur et la poussière ne permettent pas la promenade du Park. Un nombre infini de bateaux découverts, qui portaient tous les charmes de la cour et de la ville, faisait cortége aux berges où était la famille royale. Les collations, la musique et les feux d'artifice en étaient : le chevalier de Grammont en était toujours aussi ; et c'était un grand hasard quand il n'y mettait pas quelque chose du sien pour surprendre agréablement par quelque trait de magnificence et de galanterie. Tantôt c'étaient des concerts entiers de voix et d'instruments qu'il faisait venir de Paris à la sourdine, et qui se déclaraient inopinément au milieu de ces navigations. Souvent c'étaient des ambigus qui partaient aussi de France pour enchérir au milieu de Londres sur les collations du roi. La chose était quelquefois au delà de ses espérances; quelquefois elle y répondait moins; mais il était constant qu'elle lui coûtait toujours infiniment.

Mylord Falmouth [1] était un de ceux qui avaient le plus d'estime et de considération pour lui. Cette profusion le mit en peine : et comme il allait souvent souper avec lui sans façon, un jour qu'il y trouva Saint-Évremond seul, et un repas pour six personnes qu'on aurait priées dans les formes : Il ne faut point, dit-il, s'adressant au chevalier de Grammont, me savoir gré de cette visite. Je viens du coucher, où le discours n'a roulé que sur vous; et je vous assure que la manière dont le roi s'est expliqué sur ce qui vous regarde ne vous aurait pas fait le plaisir que j'en ai ressenti. Vous savez bien qu'il y a longtemps qu'il vous offre ses bons offices auprès du roi de France ; et, pour moi, poursuivit-il en riant, vous savez bien que je l'en solliciterais, si je ne craignais de vous perdre dès que votre paix serait faite ; mais, grâce à mademoiselle d'Hamilton, vous n'en êtes pas trop pressé. Cependant j'ai ordre du roi mon maître de vous dire qu'en attendant que le vôtre vous rende ses bonnes grâces, il vous donne une pension de quinze cents jacobus. C'est peu pour la figure que fait le chevalier de Grammont parmi nous; mais ce sera, dit-il en l'embrassant, pour lui aider à nous donner à souper.

Le chevalier de Grammont reçut comme il devait l'offre d'une grâce qu'il ne jugea pas à propos d'accepter. Je connais, dit-il, les bontés du roi dans cette proposition; mais j'y reconnais encore mieux le

[1] Charles Berkeley, deuxième fils du chevalier Charles Berkeley de Bruton, fut fait baron Berkeley de Rathdown, et vicomte Fitzharding d'Irlande, et baron de Bottetort, et comte de Falmouth en Angleterre. Il était trésorier de la bourse privée du roi, et capitaine d'un régiment des gardes : il fut tué dans un combat naval contre les Hollandais, en 1665.

caractère de mylord Falmouth, et je le supplie d'assurer Sa Majesté que j'en ai toute la reconnaissance du monde. Le roi mon maître ne me laissera pas manquer lorsqu'il voudra bien me rappeler. En attendant, je vais vous faire voir de quoi donner encore quelques soupers à messieurs les Anglais. Il fit apporter, en disant cela, son coffre-fort, et lui montra sept à huit mille guinées du plus bel or du monde.

Mylord Falmouth, voulant mettre au profit du chevalier de Grammont le refus d'une offre si avantageuse, en fit le récit à M. de Comminge, alors ambassadeur en Angleterre[1]; et M. de Comminge ne manqua pas de faire valoir à la cour de France le mérite de ce refus.

Hyde-Park, comme on sait, est le cours de Londres. Rien n'était tant à la mode dans la belle saison que cette belle promenade : c'était le rendez-vous de la magnificence et des appas. Tout ce qui avait de beaux yeux ou de beaux équipages s'empressait à ce rendez-vous. Le roi ne s'y déplaisait pas.

Comme il n'y avait pas longtemps que les carrosses à glaces[2] étaient en usage, les dames avaient de la peine à s'y renfermer. Elles préféraient infiniment le plaisir d'être vues presque tout entières, aux commodités des carrosses modernes. Celui qu'on avait fait pour le roi n'avait pas trop bon air. Le chevalier de Grammont, s'étant imaginé qu'on pouvait inventer quelque chose de galant qui tînt de l'ancienne mode et qui enchérît sur la nouvelle, fit secrètement partir Termes avec toutes les instructions nécessaires. Le duc de Guise fut encore chargé de cette commission; et le courrier, au bout d'un mois, s'étant, par la grâce de Dieu, sauvé cette fois des sables mouvants, fit passer heureusement en Angleterre la calèche la plus galante et la plus magnifique qu'on ait jamais vue.

Le chevalier de Grammont avait ordonné qu'on y mît quinze cents louis; et le duc de Guise, qui était de ses amis, y en fit mettre jusqu'à deux mille pour l'obliger. Toute la cour fut dans l'admiration de la magnificence de ce présent; et le roi, charmé de l'attention du che-

[1] Pendant les années 1663, 1664, 1665. Lord Clarendon dit qu'il était difficile de négocier avec lui, parce qu'il était naturellement capricieux, jamais libre aux heures qu'il avait lui-même données, hypocondriaque, et dormant rarement sans opium.

[2] Les carrosses furent introduits en Angleterre en 1564. Un poëte anglais dit « qu'un Hollandais appelé Boonen fut le premier qui mit les carrosses en usage, et « que ce Boonen était cocher de la reine Élisabeth : alors une voiture était une chose « extraordinaire, qui frappait d'étonnement et l'homme et le cheval. » Le docteur Percy observe qu'ils furent d'abord tirés par deux chevaux; et que ce fut le favori Buckingham qui, le premier, vers 1619, eut un attelage de six chevaux. Il introduisit dans le même temps l'usage de la chaise à porteurs.

valier de Grammont pour les choses qui lui pouvaient être agréables, ne pouvait se lasser de l'en remercier : mais il ne voulut recevoir un présent de cette conséquence qu'à condition qu'il n'en refuserait pas quelque autre de sa part.

La reine, s'imaginant que cette brillante machine pourrait lui porter bonheur, voulut s'y faire voir la première avec madame la duchesse d'Yorck. Madame de Castelmaine, qui les y avait vues, s'étant mis dans la tête qu'on était plus belle dans ce carrosse que dans un autre, pria le roi de vouloir lui prêter ce char merveilleux, pour y représenter le premier beau jour de Hyde-Park. La Stewart eut la même envie, et le demanda pour le même jour. Comme il n'y avait pas moyen de mettre ensemble deux divinités dont la première union s'était changée en haine mortelle, le roi fut fort embarrassé ; car chacune y voulait être la première.

La Castelmaine était grosse, et menaçait d'accoucher avant terme, si sa rivale avait la préférence. Mademoiselle Stewart protesta qu'on ne la mettrait jamais en état d'accoucher si on la refusait. Cette menace l'emporta sur l'autre; et les fureurs de la Castelmaine furent telles, qu'elle en pensa tenir sa parole ; et l'on tient que ce triomphe en coûta quelque peu d'innocence à sa rivale.

La reine-mère, qui, sans faire de tracasseries, ne laissait pas de les aimer, eut la bonté de se divertir de cet événement, selon sa coutume. Elle prit occasion de faire la guerre au chevalier de Grammont sur ce qu'il avait jeté cette pomme de discorde parmi de telles concurrentes. Elle ne laissa pas de lui donner, en présence de toute la cour, les louanges que méritait un présent si magnifique : Mais d'où vient, lui dit-elle, que vous êtes ici sans équipage, vous qui faites une si grosse dépense? car on dit que vous n'avez pas seulement un laquais, et que c'est un galopin de la rue qui vous éclaire avec une de ces torches de poix dont ils empuantissent toute la ville. Madame, lui dit-il, le chevalier de Grammont n'aime point le faste. Mon link, dont vous parlez, est affectionné pour mon service, outre que c'est un des braves hommes du monde. Votre Majesté ne connaît pas la nation des links : elle est trop charmante. On ne saurait faire un pas la nuit qu'on n'en voie accourir une douzaine. La première fois que je fis connaissance avec eux, je retins tous ceux qui m'offraient leurs services ; si bien qu'en arrivant à White-Hall, j'en avais bien deux cents autour de ma chaise. Le spectacle était nouveau ; car ceux qui m'avaient vu passer avec cette illumination avaient demandé quel enterrement c'était. Ces messieurs ne laissèrent pas d'entrer en différend sur quelques douzaines de schellings que je leur avais jetés ; et celui dont Votre Majesté fait

mention en ayant battu trois ou quatre lui seul, je le retins pour sa valeur. Non, madame, je ne compte pour rien la parade des carrosses et des laquais. Je me suis vu cinq ou six valets de chambre à la fois, sans avoir jamais eu de domestique en livrée, excepté mon aumônier Poussatin. Comment! dit la reine en éclatant de rire, un aumônier portant vos couleurs! Ce n'était pas apparemment un prêtre?... Pardonnez-moi, madame, dit-il, et le premier prêtre du monde pour la danse basque. Chevalier, dit le roi, je veux que vous nous contiez tout à l'heure l'histoire de l'aumônier Poussatin.

CHAPITRE VIII

Relation du siége de Lérida. Histoire de l'aumônier Poussatin.

Sire, dit-il, M. le Prince assiégeait Lérida [1]. La place n'était rien ; mais don Grégorio Brice était quelque chose. C'était un de ces Espagnols de la vieille roche, vaillant comme le Cid, fier comme tous les Gusman ensemble, et plus galant que tous les Abencérage de Grenade. Il nous laissa faire les premières approches de sa place sans donner le moindre signe de vie. Le maréchal de Grammont [2], dont la maxime était qu'un gouverneur qui fait grand tintamarre d'abord, et qui brûle ses faubourgs pour faire une belle défense, la fait d'ordinaire assez mauvaise, n'augura pas bien pour nous de la politesse de Grégorio Brice ; mais M. le Prince, couvert de gloire, et fier des campagnes de Rocroi, de Norlingue et de Fribourg, pour insulter la place et le gouverneur, fit monter la première tranchée en plein jour par son régiment, à la tête duquel marchaient vingt-quatre violons, comme si c'eût été pour une noce.

La nuit venue, nous voilà tous à goguenarder, nos violons à jouer des airs tendres, et grande chère partout. Dieu sait les brocards qu'on jetait au pauvre gouverneur et à sa fraise, que nous nous promettions de prendre l'un et l'autre dans vingt-quatre heures. Cela se passait à

[1] Ce fut en 1647. « On l'accuse (Condé) dans quelques livres de fanfaronnade, pour « avoir ouvert la tranchée avec des violons : on ne savait pas que c'était l'usage « en Espagne. » (Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, chap. III.)

[2] Antoine, maréchal de France, retiré du service en 1672, et mort en 1678.

la tranchée, d'où nous entendîmes un cri de mauvais augure qui partait du rempart, et qui répéta deux ou trois fois : *Alerte, à la muraille*. Ce cri fut suivi d'une salve de canon et de mousqueterie, et cette salve d'une vigoureuse sortie, qui, après avoir culbuté la tranchée, nous mena battant jusqu'à notre grand'garde.

Le lendemain Grégorio Brice envoya par un trompette des présents de glaces et de fruits à M. le Prince, priant bien humblement Son Altesse de l'excuser s'il n'avait point de violons pour répondre à la sérénade qu'il avait eu la bonté de lui donner ; mais que, s'il avait pour agréable la musique de la nuit précédente, il tâcherait de la faire durer tant qu'il lui ferait l'honneur de rester devant sa place. Le bourreau nous tint parole ; et, dès que nous entendions, *Alerte, à la muraille*, nous n'avions qu'à compter sur une sortie qui nettoyait la tranchée, comblait nos travaux, et qui tuait ce que nous avions de meilleur en soldats et en officiers. M. le Prince en fut si piqué, qu'il s'opiniâtra, malgré le sentiment des officiers généraux, à continuer un siége qui pensa ruiner son armée, et qu'il fut encore obligé de lever assez brusquement.

Comme nos troupes se retiraient, don Grégorio, bien loin de se donner de ces airs que prennent les gouverneurs en pareille occasion, ne fit de sortie que pour envoyer faire un compliment plein de respect à M. le Prince. Le seigneur Brice partit quelque temps après pour rendre compte à Madrid de sa conduite, et pour en recevoir la récompense. Votre Majesté sera peut-être bien aise de savoir le traitement qu'on fit au petit Brice après la plus brillante action que les Espagnols eussent faite de toute la guerre : on le mit à l'inquisition.

Quoi ! dit la mère-reine, à l'inquisition pour ses services ! Pas tout à fait pour ses services, dit-il ; mais, sans égard à ses services, on le traita comme je viens de dire, pour un petit trait de galanterie que je conterai tantôt au roi.

La campagne de Catalogne finie de cette manière, continua le chevalier de Grammont, nous revenions médiocrement couverts de lauriers. Mais, comme M. le Prince en avait fait provision en d'autres rencontres, et qu'il avait de grands desseins en tête, il eut bientôt oublié cette petite disgrâce. Nous ne faisions que goguenarder pendant le voyage. M. le Prince était le premier à nous mettre en train sur son siége. Nous fîmes quelques couplets de ces *Lérida* qui ont tant couru, afin qu'on n'en fît pas de plus mauvais. Nous n'y gagnâmes rien ; nous eûmes beau nous traiter cavalièrement dans nos chansons, on en fit à Paris où l'on nous traitait encore plus mal.

Nous arrivâmes enfin à Perpignan un jour de fête. Une troupe de

Catalans qui dansaient au milieu de la rue vint danser sous les fenêtres de M. le Prince pour lui faire honneur. M. Poussatin, couvert d'un petit casaquin noir, dansait au milieu de cette troupe comme un vrai possédé. Je reconnus d'abord la danse de notre pays aux sauts et aux bonds qu'il faisait. M. le Prince fut charmé de sa disposition et de sa légèreté.

Je le fis venir après la danse; et, lui ayant demandé ce qu'il était : Prêtre indigne, à votre service, monseigneur, me dit-il. Je m'appelle Poussatin, et suis de Béarn. J'allais en Catalogne pour servir d'aumônier dans l'infanterie; car, Dieu merci, je vais bien du pied : mais, puisque la guerre est heureusement finie, s'il plaisait à votre grandeur de me prendre à son service, je la suivrais partout, et la servirais fidèlement. Monsieur Poussatin, lui dis-je, ma grandeur n'a pas besoin autrement d'aumônier; mais puisque vous êtes de si bonne volonté, je veux bien vous prendre à mon service.

M. le Prince, présent à toute cette conversation, fut ravi de me voir un aumônier. Comme le pauvre Poussatin était fort délabré, je n'eus pas le temps de le mettre en équipage à Perpignan; mais, lui ayant fait donner le justaucorps d'un des laquais du maréchal de Grammont qui restait avec l'équipage, je le fis monter derrière le carrosse de M. le Prince, qui mourait de rire toutes les fois qu'il voyait la mine peu orthodoxe que le petit Poussatin avait en livrée jaune.

Dès que nous fûmes à Paris, on en fit le conte à la reine, qui d'abord en fut un peu surprise. Cela n'empêcha pas qu'elle ne voulût voir danser mon aumônier : car en Espagne il n'est pas tout à fait si rare de voir danser les ecclésiastiques que de les voir en livrée.

Poussatin fit des merveilles devant la reine; mais comme sa danse était un peu vive, elle ne put supporter l'odeur que son agitation violente répandit dans son cabinet. Les dames lui demandèrent quartier. Il y avait de quoi vaincre tous les parfums et toutes les essences dont elles étaient munies. Poussatin ne laissa pas d'en remporter beaucoup de louanges, et quelques louis.

J'obtins, au bout de quelque temps, un petit bénéfice de campagne pour mon aumônier; et j'ai su depuis que Poussatin prêchait avec la même légèreté dans son village qu'il dansait aux noces de ses paroissiennes.

Le conte de Poussatin divertit fort le roi. La reine ne trouva plus si mauvais qu'on l'eût mis en livrée. Le traitement de Grégorio Brice la scandalisa bien davantage; et comme je voulais justifier la cour d'Espagne sur un procédé qui paraissait si dur : Chevalier de Grammont, dit-elle, quelle hérésie dans l'État voulait introduire ce gou-

verneur dont vous venez de parler? De quel attentat contre la religion était-il accusé pour qu'on le mît à l'inquisition? Madame, dit-il, l'histoire n'en est pas trop bonne à conter devant Votre Majesté. C'était une petite gentillesse d'amour, à la vérité mal placée. Le pauvre Brice n'avait aucune mauvaise intention. Son crime n'aurait pas mérité le fouet dans le plus sérieux collége de France, puisque ce n'était que pour donner une preuve de tendresse à certaine petite Espagnolette qui avait les yeux sur lui dans une occasion solennelle.

Le roi voulut un détail précis de l'aventure; et le chevalier de Grammont satisfit sa curiosité dès que la reine et le reste de la cour ne furent plus à portée de l'entendre. Il faisait bon l'écouter quand il faisait quelque récit; mais il ne faisait pas bon se trouver en son chemin par la concurrence ou par le ridicule. Il est vrai qu'il n'y avait que peu de gens à la cour d'Angleterre qui eussent alors mérité son indignation. Le seul Russell était de temps en temps l'objet de ses railleries; encore le traitait-il bien doucement, en comparaison de ce qu'il avait coutume de faire à l'égard d'un rival.

Ce Russell était un des fiers danseurs d'Angleterre; je veux dire pour les contredanses. Il en avait un recueil de deux ou trois cents en tablature, qu'il dansait toutes à livre ouvert; et, pour prouver qu'il n'était pas vieux, il dansait quelquefois jusqu'à extinction. Sa danse ressemblait assez à ses habits; il y avait vingt ans que la mode en était passée.

Le chevalier de Grammont voyait bien qu'il était fort amoureux; et, quoiqu'il vît bien aussi qu'il n'en était que plus ridicule, il ne laissa pas de s'alarmer du dessein qu'il apprit qu'il avait de faire demander mademoiselle d'Hamilton; mais il fut bientôt délivré de cette inquiétude.

Russell, sur le point de faire un voyage, crut qu'il était dans l'ordre d'informer sa maîtresse de ses desseins avant son départ. Le chevalier de Grammont était un grand obstacle aux audiences qu'on souhaitait d'elle: mais un jour qu'on vint le chercher pour jouer chez madame de Castelmaine, Russell prit son temps; et, s'adressant à mademoiselle d'Hamilton d'un air moins embarrassé qu'on n'a d'ordinaire dans ces occasions, il lui fit sa déclaration de cette manière: Je suis frère du comte de Bedford; je commande le régiment des gardes; j'ai trois mille jacobus de rente, et quinze mille en argent comptant. Je viens, mademoiselle, vous les offrir avec ma personne. L'un des présents ne vaut pas grand'chose sans l'autre, j'en conviens; c'est pourquoi je les mets ensemble. On m'a conseillé d'aller aux eaux pour un petit asthme qui vraisemblablement ne durera pas longtemps, car il y a plus de vingt ans que je l'ai. Si vous me jugez digne du bon-

heur d'être à vous, je ferai la proposition à monsieur votre père, à qui je n'ai pas cru devoir m'adresser avant que de savoir vos sentiments. Mon neveu Guillaume [1] ne sait encore rien de mon dessein; mais je crois qu'il n'en sera pas fâché, quoiqu'il se voie par là frustré d'un bien assez considérable; car il a beaucoup d'égards pour moi, outre qu'il s'attache volontiers auprès de vous depuis qu'il aperçoit que je vous aime. Je suis fort aise qu'il me fasse sa cour par ses assiduités ici; car il ne faisait que dépenser son argent auprès de cette coquine de Middleton, au lieu qu'il ne lui en coûte rien à présent dans la meilleure compagnie d'Angleterre.

Mademoiselle d'Hamilton avait eu quelque peine à s'empêcher de rire pendant cette harangue. Cependant elle lui témoigna qu'elle était fort honorée de ses intentions pour elle; encore plus obligée de ce qu'il avait bien voulu la consulter avant que de les déclarer à ses parents. Il sera, lui dit-elle, assez temps de leur en parler à votre retour des eaux; car je ne vois pas beaucoup d'apparence qu'ils disposent de moi que vous ne soyez revenu. En tout cas, si l'on me pressait beaucoup, votre neveu Guillaume aura soin de vous en avertir; ainsi vous n'avez qu'à partir quand il vous plaira; mais gardez-vous bien de négliger votre santé pour précipiter votre retour.

Le chevalier de Grammont apprit le détail de cette conversation, et s'en divertit le mieux qu'il put; car il y avait de certaines circonstances de la déclaration qui ne laissaient pas de l'alarmer, malgré le ridicule des autres: enfin il ne fut pas fâché de son départ. Il en reprit un ton plaisant, et fut conter au roi la grâce que Dieu lui faisait de lui ôter un rival si dangereux.

Il est donc parti, chevalier? lui dit le roi.... Sûrement, sire, dit-il. J'ai eu l'honneur de le voir embarquer dans un cocheman avec son asthme et son équipage de campagne, la perruque à calotte proprement renouée avec un ruban feuille morte, et le chapeau ambigu, couvert d'un étui de toile cirée, qui lui sied à merveille. Ainsi je n'aurai plus affaire qu'à Guillaume Russell, qu'il laisse résident auprès de mademoiselle d'Hamilton; et pour lui je ne le crains ni sur son compte, ni sur celui de son oncle. Il est trop amoureux lui-même pour appuyer les intérêts d'un autre; et comme il n'a qu'une méthode de faire valoir les siens, savoir, de sacrifier le portrait ou quelques lettres de la Middleton, j'ai, ma foi, de quoi faire paroli de ces sortes de faveurs. J'avoue qu'il m'en coûte un peu.

[1] Fils d'Édouard, cadet de François, comte de Bedford, et frère aîné du comte d'Orford.

Puisque vos affaires vont si bien du côté des Russell, lui dit le roi, je veux bien vous apprendre que vous êtes délivré d'un autre rival beaucoup plus à craindre pour vous, s'il n'était déjà marié. Mon frère est nouvellement amoureux de madame de Chesterfield. Que de bénédictions à la fois ! s'écria le chevalier de Grammont ; je lui sais si bon gré de cette inconstance, que je le servirais de bon cœur auprès de sa nouvelle maîtresse, s'il n'avait Hamilton pour rival. Votre Majesté ne saurait trouver mauvais que je serve le frère de ma maîtresse contre le vôtre. Hamilton n'a pourtant pas si besoin de secours dans une affaire comme celle-ci que le duc d'York, lui dit le roi ; mais de l'humeur dont je connais mylord Chesterfield, il ne souffrira pas si patiemment que le bon Shrewsbury qu'on se batte pour sa femme. Il mérite pourtant assez la même destinée.

Voici ce que c'était que ce mylord Chesterfield[1]. Il avait le visage fort agréable, la tête assez belle, peu de taille, et moins d'air. Il ne manquait pas d'esprit. Un long séjour en Italie lui avait communiqué la cérémonie dans le commerce des hommes, et la défiance dans celui des femmes. Il avait été fort haï du roi, parce qu'il avait été fort aimé de la Castelmaine. Le bruit commun était qu'il avait eu ses bonnes grâces avant qu'elle fût mariée ; et, comme ni l'un ni l'autre ne s'en défendait, on le croyait assez volontiers.

Il avait recherché la fille aînée du duc d'Ormond[2] dans le temps qu'il avait l'esprit encore rempli de sa première passion. Celle du roi pour la Castelmaine, et l'établissement qu'il espérait par cette alliance, firent qu'il pressa ce mariage avec autant d'ardeur que s'il eût été passionnément amoureux. Il avait donc épousé madame de Chesterfield sans l'aimer, et il vécut quelque temps avec elle d'une froideur à ne lui pas permettre de douter de son indifférence. Elle était fine et délicate sur le mépris ; elle en fut affligée d'abord, indignée dans la suite ; et, dans le temps que son époux commençait à lui faire voir qu'il l'aimait, elle eut le plaisir de lui faire voir qu'elle ne l'aimait plus.

Ils en étaient dans ces termes, lorsqu'elle s'avisa d'ôter Hamilton, comme elle venait de faire son époux, à tout ce qui lui restait de tendresse pour la Castelmaine. La chose ne lui fut pas difficile. Le commerce de l'une était désagréable par l'impolitesse de ses manières,

[1] Philippe Stanhope, deuxième comte de Chesterfield, chambellan de la reine, et colonel d'un régiment des gardes, mort le 28 janvier 1713, âgé de plus de quatre-vingts ans.

[2] Élisabeth Butler.

ses hauteurs à contre-temps, et ses imaginations et inégalités perpétuelles. La Chesterfield, au contraire, savait armer ses attraits de tout ce qu'il y a de séduisant dans l'esprit d'une femme qui veut plaire. Elle était, outre cela, plus à portée de lui faire des avances qu'à nul autre. Elle logeait chez le duc d'Ormond, à White-Hall. Hamilton, comme on a dit, y avait les entrées libres à toute heure.

Son extrême froideur, ou plutôt le dégoût qu'elle témoignait pour les nouveaux empressements de son mari, réveillèrent le penchant naturel qu'il avait aux soupçons. Il se douta qu'elle n'avait pu tout d'un coup passer de l'inquiétude à l'indifférence pour lui sans quelque objet caché d'un nouvel entêtement; et, selon la maxime de tous les jaloux, il mit finement en campagne son expérience et son industrie pour la découverte d'une chose qui devait troubler son repos.

Hamilton, qui le connaissait, se mit, de son côté, sur ses gardes; et plus ses affaires s'avançaient, plus il était attentif à lui en ôter jusqu'aux moindres soupçons. Il lui faisait les confidences les plus belles et les moins sincères du monde sur sa passion pour la Castelmaine; se plaignait de ses emportements, et lui demandait à deux genoux ses conseils pour réussir auprès d'une personne dont lui seul avait véritablement possédé les affections.

Chesterfield, que ses discours flattaient, lui promit sa protection de meilleure foi qu'on ne l'avait demandée. Hamilton n'était donc plus embarrassé que de la conduite de madame de Chesterfield, de qui les gracieusetés se déclaraient un peu trop hautement à son gré. Mais, tandis qu'il était discrètement occupé à régler le penchant qu'elle marquait en sa faveur, et à la conjurer de tenir ses regards en bride, elle donnait audience à ceux du duc d'York, et, qui plus est, leur faisait des réponses assez favorables.

Il crut s'en apercevoir comme tout le monde; mais il crut que tout le monde s'y trompait comme lui. Le moyen de croire ses yeux sur ce que ceux de la Chesterfield semblaient dire à ce nouveau rival! Il ne trouvait pas de vraisemblance à se figurer qu'un esprit comme le sien pût avoir du goût pour des manières dont ils avaient mille fois ri tête à tête : mais ce qu'il jugeait encore moins possible, était qu'elle voulût commencer une aventure sans avoir mis la dernière main à celle où ses avances l'avaient engagée.

Cependant il se mit à l'observer de plus près; et toutes les découvertes qu'il fit par ses observations lui firent voir que si elle ne le trompait, elle en avait bien envie. Il prit la liberté de lui en dire deux mots; mais elle le prit si haut, et le traita tellement de visionnaire, qu'il parut confus sans être convaincu. Toute la satisfaction

qu'elle lui fit, fut de lui dire fièrement qu'il méritait que des reproches si déraisonnables fussent mieux fondés.

Mylord Chesterfield avait pris les mêmes alarmes ; et, ne doutant plus, par les observations qu'il avait faites de son côté, qu'il n'eût trouvé l'heureux amant qui s'était emparé du cœur de sa femme, il se le tint pour dit ; et, sans la fatiguer d'inutiles reproches, il ne chercha plus que de quoi la confondre avant que de prendre son parti.

Comment, après tout, rendre raison du procédé de madame de Chesterfield, si on ne l'attribue à cette maladie de la plupart des coquettes, qui, charmées de l'éclat, mettent tout en usage pour enlever la conquête d'une autre, et n'épargnent rien pour la retenir ?

Mais, avant que de passer au détail de cette aventure, jetons la vue sur les fortunes galantes de Son Altesse avant la déclaration de son mariage ; parlons même de ce qui précéda cette déclaration. Il est permis de s'écarter un peu du fil de son récit, lorsque les faits véritables et peu connus répandent sur la digression une variété qui la rend excusable. Voyons ce qui en arrivera.

CHAPITRE IX

Intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

Le mariage du duc d'York avec la fille du chancelier n'avait manqué d'aucune des circonstances qui rendent les unions de cette nature valides à l'égard du ciel. L'intention de part et d'autre, la cérémonie dans les formes, les témoins et le point essentiel du sacrement en avaient été.

Quoique l'épouse ne fût pas absolument belle, comme il n'y avait rien à la cour de Hollande qui l'effaçât, le duc, dans les premières douceurs de ce mariage, loin de s'en repentir, semblait ne souhaiter le rétablissement du roi que pour le déclarer avec éclat ; mais dès qu'il se vit possesseur d'un rang qui touchait de si près au trône ; que la possession de mademoiselle Hyde n'avait plus de charmes nouveaux pour lui ; que l'Angleterre, si fertile en beautés, étalait ce qu'elle avait de plus rare dans la cour du roi son frère, et qu'il se voyait l'unique exemple d'un prince qui d'une élévation suprême fût

descendu si bas, il se mit à faire des réflexions. D'un côté, son mariage lui paraissait horriblement mal assorti de toutes les manières. Il se souvint que Jermyn ne l'avait engagé dans un commerce avec mademoiselle Hyde qu'après lui avoir fait voir par certains petits exemples la facilité d'y réussir. Il envisageait son mariage comme un attentat contre le respect et l'obéissance qu'il devait au roi. L'indignation qu'en auraient la cour et tout le royaume s'offrit à ses yeux, avec l'impossibilité d'obtenir le consentement du roi sur une chose qu'il semblait par mille raisons être obligé de lui refuser. D'un autre côté se présentaient les larmes et le désespoir de la pauvre Hyde ; mais, plus que cela, les remords d'une conscience dont la délicatesse commençait dès lors à lui vouloir du mal.

Au milieu de ces différentes agitations il s'ouvrit à mylord Falmouth [1], et le consulta sur le parti qu'il devait prendre. Il ne pouvait mieux s'adresser pour ses intérêts, ni plus mal pour mademoiselle Hyde. Falmouth lui soutint d'abord non-seulement qu'il n'était pas marié, mais qu'il était impossible qu'il y eût jamais songé ; qu'un mariage était nul pour lui sans le consentement du roi, quand même le parti se fût trouvé d'ailleurs sortable ; mais que c'était une moquerie de mettre en jeu la fille d'un petit avocat, que la faveur du roi venait de faire pair du royaume sans noblesse, et chancelier sans capacité ; qu'à l'égard de ses scrupules, il n'avait qu'à vouloir bien écouter des gens qui l'instruiraient à fond de la conduite que mademoiselle Hyde avait tenue avant qu'il la connût ; et que, pourvu qu'il ne leur dît point que la chose fût déjà faite, il aurait bientôt de quoi se déterminer.

Le duc d'York y consentit ; et mylord Falmouth ayant assemblé son conseil et ses témoins, les mena dans le cabinet de Son Altesse, après les avoir instruits de ce qu'on leur voulait. Ces messieurs étaient le comte d'Arran, Jermyn, Talbot [2] et Killegrew, tous gens d'honneur, mais qui préféraient infiniment celui du duc d'York à celui de mademoiselle Hyde, et qui de plus étaient révoltés, avec toute la cour, contre l'insolente autorité du premier ministre.

Le duc d'York leur dit, après une espèce de préambule, que quoiqu'ils n'ignorassent pas sa tendresse pour mademoiselle Hyde, ils

[1] Lisez les procédés infâmes de ce seigneur, par rapport au mariage de mademoiselle Hyde, dans la continuation de l'histoire de Clarendon.

[2] Talbot, un de ces prétendus gens d'honneur, avait été proposé à Charles II pour assassiner Cromwell ; il fut mis après à la tour de Londres pour un pareil dessein sur le duc d'Ormond. Voyez ce que dit mylord Clarendon de Talbot et de ses frères. Talbot fut depuis le fameux duc de Tyrconnel.

pouvaient ignorer à quels engagements cette tendresse l'avait porté ; qu'il se croyait obligé de tenir toutes les paroles qu'il avait pu lui donner ; mais que, comme l'innocence des personnes de son âge était exposée d'ordinaire aux médisances d'une cour, et que de certains bruits, faux ou véritables, s'étaient répandus au sujet de sa conduite, il les priait comme amis, et leur ordonnait, par tout ce qu'ils lui devaient, de lui dire sincèrement ce qu'ils en savaient, d'autant qu'il était résolu de régler sur leurs témoignages les desseins qu'il avait pour elle. On se fit un peu tirer l'oreille d'abord, et l'on fit semblant de n'oser prononcer sur une matière si sérieuse et si délicate ; mais le duc d'York ayant réitéré ses instances, chacun se mit à déduire par le menu ce qu'il savait, et peut-être ce qu'il ne savait pas, de la pauvre Hyde. On y joignit toutes les circonstances qu'il fallait pour appuyer le témoignage.

Par exemple, le comte d'Arran, qui parla le premier, déposa que, dans la galerie de Hons-Laerdyk, où la comtesse d'Ossory, sa belle-sœur, et Jermyn jouaient un jour aux quilles, mademoiselle Hyde avait fait semblant de se trouver mal, et s'était retirée dans une chambre au bout de la galerie ; que lui déposant l'avait suivie, et que, lui ayant coupé son lacet pour donner plus de vraisemblance aux vapeurs, il avait fait de son mieux pour la secourir ou pour la désennuyer.

Talbot dit qu'elle lui avait donné un rendez-vous dans le cabinet du chancelier, tandis qu'il était au conseil; à telles enseignes, que, n'ayant pas tant d'attention aux choses qui étaient sur la table qu'à celle qui les occupait alors, ils avaient fait répandre toute l'encre d'une bouteille sur une dépêche de quatre pages, et que le singe du roi, qu'on accusait de ce désordre, en avait été longtemps en disgrâce.

Jermyn indiqua plusieurs endroits où il avait eu des audiences longues et favorables.

Cependant tous ces chefs d'accusation ne roulaient que sur quelques tendres privautés, ou tout au plus sur ce qu'on appelle les menus plaisirs d'un commerce; mais Killegrew, voulant renchérir sur ces faibles dépositions, dit tout net qu'il avait eu l'honneur de ses bonnes grâces. Il avait l'esprit vif et badin, et savait donner un tour agréable à ses récits par des figures gracieuses et sensibles. Il assura qu'il avait trouvé l'heure du berger dans un certain cabinet construit au-dessus de l'eau à toute autre fin que d'être favorable aux empressements amoureux ; qu'il avait eu pour témoins de son bonheur trois ou quatre cygnes, qui pouvaient bien avoir été témoins du bonheur de bien d'autres dans ce même cabinet, vu qu'elle y allait souvent et qu'elle s'y plaisait fort.

Le duc d'York trouva cette dernière accusation outrée, persuadé qu'il avait par devers lui des preuves suffisantes du contraire. Il remercia de leur franchise messieurs les témoins à bonne fortune, leur imposa silence à l'avenir sur ce qu'ils venaient de lui déclarer, et passa dans l'appartement du roi.

Dès qu'il fut dans son cabinet, mylord Falmouth, qui l'avait suivi, conta ce qui venait de se passer au comte d'Ossory, qu'il trouva chez le roi. Ils se doutèrent bien de ce qui faisait la conversation des deux frères, car elle fut longue. Le duc d'York, en sortant, parut tellement ému, qu'ils ne doutèrent point que tout n'allât mal pour la pauvre Hyde. Mylord Falmouth commençait à s'attendrir de sa disgrâce, et se repentait un peu de la part qu'il y avait eue, lorsque le duc d'York lui dit de se trouver avec le comte d'Ossory chez le chancelier, dans une heure.

Ils furent un peu surpris qu'il eût la dureté d'annoncer lui-même cette accablante nouvelle. Ils trouvèrent, à l'heure marquée, Son Altesse dans la chambre de mademoiselle Hyde. Ses yeux paraissaient mouillés de quelques larmes, qu'elle s'efforçait de retenir. Le chancelier, appuyé contre la muraille, leur parut bouffi de quelque chose. Ils ne doutèrent point que ce ne fût de rage et de désespoir. Le duc d'York leur dit, de cet air content et serein dont on annonce les bonnes nouvelles : Comme vous êtes les deux hommes de la cour que j'estime le plus, je veux que vous ayez les premiers l'honneur de saluer la duchesse d'York : la voilà.

La surprise ne servait de rien, et l'étonnement n'était pas de saison dans cette conjoncture : ils en étaient pourtant si remplis, que, pour s'en cacher, ils se jetèrent promptement à genoux pour lui baiser la main, qu'elle leur tendit avec autant de grandeur et de majesté que si de sa vie elle n'eût fait autre chose.

Le lendemain la nouvelle en fut publique, et toute la cour s'empressa, par devoir, à lui témoigner des respects qui devinrent très-sincères dans la suite.

Les petits-maîtres, qui avaient déposé contre elle à toute autre intention que ce qu'ils voyaient, se trouvèrent fort déconcertés. Les femmes ne sont pas trop d'humeur à pardonner de certaines injures ; et, quand elles se promettent le plaisir de la vengeance, elles n'y vont pas de main morte : cependant ils n'en eurent que la peur.

La duchesse d'York, instruite de tout ce qui s'était dit dans le cabinet sur son chapitre, loin d'en témoigner du ressentiment, affecta de distinguer par toutes sortes de gracieusetés et de bons offices, ceux qui l'avaient attaquée par des endroits si sensibles : jamais elle ne leur en

parla que pour louer leur zèle, et pour leur dire que rien ne marquait plus le dévouement d'un honnête homme que de prendre un peu sur sa probité pour donner aux intérêts d'un maître ou d'un ami : rare exemple de prudence et de modération, non-seulement pour le sexe, mais pour ceux qui se parent le plus de philosophie dans le nôtre !

Le duc d'York ayant mis sa conscience en repos par la déclaration de son mariage, crut qu'il pouvait donner un peu de bon temps à son inconstance, en vertu de ce généreux effort. Il se prit donc à ce qui se trouva d'abord sous sa main. Ce fut madame de Carnegy [1], qui s'était trouvée sous la main de bien d'autres. Elle était encore assez belle, et sa bonté naturelle ne fit pas beaucoup languir son nouvel amant. Tout alla le mieux du monde pendant quelque temps. Mylord Carnegy, son époux, était encore en Écosse ; mais son père étant mort subitement, il en revint aussi subitement avec le nom de Southesk, que sa femme haïssait, mais qu'elle prit encore plus patiemment que son retour. Il avait eu quelque vent de l'honneur qu'on lui faisait pendant son absence. Il ne voulut point faire le jaloux d'abord ; mais comme il était bien aise de s'éclaircir sur la vérité du fait, il tenait l'œil sur ceux de sa femme. Il y avait longtemps que les choses étaient entre elle et le duc d'York à ne plus s'amuser à la bagatelle. Cependant, comme ce retour les obligeait à quelques égards, il n'allait plus chez elle que dans les formes, c'est-à-dire toujours accompagné de quelqu'un pour y donner un air de visite.

En ce temps-là Talbot revint de Portugal. Ce commerce s'était établi pendant son absence ; et, sans savoir ce que c'était que madame Southesk, il apprit que son maître en était amoureux.

Il y fut mené, pour figurer, à quelques jours de là. Le duc le présenta ; quelques compliments se firent de part et d'autre, après lesquels il crut devoir laisser à Son Altesse la liberté de faire le sien, et se retira dans l'antichambre. Cette antichambre donnait sur la rue. Talbot se mit à la fenêtre pour y regarder les passants.

Il était de la meilleure volonté du monde pour ces sortes d'occasions ; mais il était si sujet aux distractions et aux inadvertances, qu'il avait laissé bonnement à Londres la lettre de compliments dont le duc l'avait chargé pour l'infante de Portugal, et ne s'en était aperçu que dans le temps qu'on le menait à son audience.

Il était donc en sentinelle, comme nous avons dit, fort attentif à ses instructions, lorsqu'il vit arrêter un carrosse à la porte sans s'en

[1] Anne, fille de Guillaume, duc d'Hamilton, et femme de Robert Carnegy, comte de Southesk.

mettre en peine, et moins encore d'un homme qu'il en vit sortir, et qu'il entendit bientôt monter.

Le diable, qui ne devrait pas être malin dans ces rencontres, lui amenait mylord Southesk en personne. On avait eu soin de renvoyer l'équipage de Son Altesse, parce que la Southesk avait assuré que son époux était allé faire un tour aux dogues, aux ours et aux taureaux, spectacles qui l'amusaient agréablement, et dont il ne revenait d'ordinaire que fort tard. Il n'eut garde de s'imaginer qu'il y eût si bonne compagnie au logis, n'y voyant aucun carrosse; mais s'il fut d'abord surpris de voir Talbot tranquillement assis dans l'antichambre de sa femme, son étonnement ne dura guère. Talbot ne l'avait point vu depuis qu'on était revenu de Flandre; et, sans s'imaginer qu'il eût changé de nom : Eh ! bonjour, Carnegy : bonjour, mon gros cochon, lui dit-il en lui tendant la main; d'où diable sors-tu, qu'on ne t'a point vu depuis Bruxelles ? Que viens-tu faire ici ? N'en voudrais-tu point aussi à la Southesk ? Si cela est, mon pauvre ami, tu n'as qu'à tirer pays; car je t'apprends que le duc d'York en est amoureux, et je te veux bien confier qu'à l'heure que je te parle il est là dedans qui lui en dit deux mots.

Southesk interdit, comme on peut se l'imaginer, n'eut pas le temps de répondre à ces belles questions. Talbot le mit dehors comme son ami, et comme son serviteur, lui conseilla de chercher fortune ailleurs. Southesk, ne sachant rien de mieux à faire pour lors, remonta dans son carrosse; et Talbot, charmé de l'aventure, mourait d'envie que le duc sortît pour lui en faire le récit; mais il fut bien surpris de trouver que le conte n'avait plus rien de plaisant pour ceux qui y étaient de quelque chose; surtout il trouva fort mauvais que cet animal de Carnegy n'eût changé de nom que pour s'attirer la confidence qu'il venait de lui faire.

Cet incident rompit un commerce auquel le duc d'York n'eut pas grand regret; et bien lui prit de son indifférence; car le traître de Southesk se mit à préparer une vengeance par laquelle, sans employer le fer ni le poison, il eût tiré quelque satisfaction de ceux qui l'avaient offensé, pour peu que leur intrigue eût encore duré.

Il chercha dans les lieux les plus infâmes le mal le plus infâme qu'ils puissent fournir, et le trouva, mais sans être vengé qu'à demi; car, après avoir passé par les remèdes extrêmes pour s'en défaire, madame sa femme ne fit que lui rendre son présent, n'ayant plus de commerce avec celui pour lequel on l'avait industrieusement préparé.

Madame Robarts [1] brillait en ce temps-là. Sa beauté frappait d'abord;

[1] Isabelle, fille du chevalier Jean Smith, seconde épouse de Jean lord Robarts,

cependant, avec tout l'éclat des plus vives couleurs, avec tout celui de la jeunesse, avec tout ce qui rend une femme ragoûtante, elle ne touchait pas. Le duc d'York n'aurait pas laissé d'y trouver son compte, si des difficultés presque invincibles n'eussent fait échouer ses bonnes intentions pour elle. Mylord Robarts, mari de la belle, était un vieux sacripant incommode et revêche au possible, amoureux à la désespérer, et, pour surcroît de malédiction, résident perpétuel auprès de sa personne.

Elle s'aperçut de l'attention que Son Altesse avait pour elle, et laissa voir qu'elle était assez portée à la reconnaissance; cela redoubla les empressements et toutes les marques de tendresse qu'il put donner de loin; mais l'éternel Robarts redoublant de vigilance et d'assiduité à mesure que les approches se faisaient, on eut recours à tout ce qui pouvait le rendre traitable. On tâcha de l'émouvoir par l'avarice et l'ambition. Des personnes qui avaient part à sa confiance lui dirent qu'il ne tiendrait qu'à lui que madame Robarts, si digne d'être à la cour, n'y fût reçue dans un poste considérable auprès de la reine ou de la duchesse. On le sonda sur un gouvernement dans sa province : on lui proposa de vouloir bien se charger de l'administration du bien que le duc d'York avait en Irlande, dont on lui laissait la disposition absolue, moyennant qu'il partît en diligence pour n'y rester qu'autant qu'il le jugerait à propos.

Il entendit parfaitement ce que voulaient dire ces propositions ; il en comprit tout l'avantage; mais l'ambition et l'avarice eurent beau le tenter, il ne les écouta pas, et jamais le maudit vieillard ne voulut être cocu. Ce n'est pas toujours l'aversion ni la peur qu'on en a qui garantissent de la destinée : le vilain le savait à merveille; c'est pourquoi, sous prétexte d'un pèlerinage à Sainte-Winyfrède, vierge et martyre, qui communiquait la fécondité aux femmes, il n'eut point de repos qu'il n'eût mis les plus hautes montagnes du pays de Galles entre la sienne et le dessein qu'on avait eu de faire ce miracle à Londres après son départ.

Le duc fut quelque temps occupé des seuls plaisirs de la chasse, ou du moins ce ne fut que par des amusements passagers qu'il donna dans

comte de Radnor, duquel Clarendon fait un portrait peu flatté, qu'il termine ainsi : « Ceux qui le connaissaient parfaitement savaient qu'il était d'un caractère insup- « portable ; ceux qui le connaissaient peu le regardaient comme un homme très- « éclairé, et prenaient son humeur bourrue pour de la gravité. » H. Walpole croit qu'il s'agit ici de l'épouse de Robert, fils de ce comte Jean ; mais il était alors trop jeune pour mériter les qualifications plaisantes et ridicules dont l'affuble l'auteur de ces Mémoires.

ceux de l'amour. Mais ces goûts s'étant passés par le souvenir de madame Robarts, ses regards et ses vœux se tournèrent vers mademoiselle Brook ; et ce fut au fort de cette poursuite que madame de Chesterfield se mit d'elle-même entre ses mains, comme nous allons dire en reprenant la suite de son histoire.

Le comte de Bristol, ambitieux et toujours inquiet, avait essayé toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du roi. Comme c'était ce même Digby dont Bussi fait mention dans ses annales, il suffira de dire qu'il n'avait pas changé de caractère. Il savait que l'amour et les plaisirs gouvernaient un maître qu'il gouvernait à l'exclusion du chancelier [1] : ainsi c'étaient fêtes sur fêtes chez lui : le luxe et la délicatesse régnaient dans ces repas nocturnes, qui sont l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étaient mesdemoiselles Brook, ses parentes. Elles étaient toutes les deux faites pour donner de l'amour et pour en prendre : c'était bien ce qu'il fallait au roi. Bristol voyait les choses en train de lui donner bonne opinion de son projet ; mais la Castelmaine, nouvellement en possession de toute la tendresse du roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit sottement depuis, en méprisant mademoiselle Stewart. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le comte de Bristol n'eut qu'à rengaîner ses desseins, et mademoiselle Brook ses avances. Le roi n'osait plus y songer : mais monsieur son frère voulut bien se charger de son refus ; et mademoiselle Brook accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au ciel de disposer autrement d'elle ; ce qui arriva bientôt de cette manière.

Le chevalier Denham, comblé de richesses aussi bien que d'années, avait passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs que sans scrupule on se permet à cet âge. C'était un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'esprit ; satirique et goguenard dans ses poésies, il n'y pardonnait ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouse ; tout y respirait les bons mots et les contes agréables ; mais sa raillerie la plus fine et la plus piquante roulait d'ordinaire sur les aventures du mariage ; et, comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avait écrit dans sa jeunesse, il prit pour

[1] Le comte de Bristol, dit milord Clarendon, ménagea au roi des parties de plaisir et de débauche (Continuat., p. 208). C'était le fameux lord Digby, secrétaire d'État du temps de la guerre civile. Hor. Walpole dit que sa vie fut une contradiction perpétuelle. Les histoires d'Angleterre sont remplies des aventures de cet homme inconséquent, qui mourut, en 1676, sans emporter les regrets d'aucun parti.

femme, à l'âge de soixante-dix-neuf ans [1], cette mademoiselle Brook dont nous parlons, qui n'en avait que dix-huit.

Le duc d'York l'avait un peu négligée quelque temps auparavant; mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillèrent ses empressements. Elle, de son côté, lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur auquel mille égards s'étaient opposés avant son mariage. Elle voulait être de la cour; et, pour la promesse qu'elle exigeait d'être dame du palais de la duchesse, elle était sur le point de lui en faire une autre, ou de payer comptant, lorsque la Chesterfield, au milieu de ce traité, fut tentée, par son mauvais destin, de lui ôter son amant pour inquiéter tant de monde.

Cependant, comme elle ne pouvait voir le duc qu'aux assemblées publiques, il fallait de nécessité qu'elle y fît de grands frais en avances pour le séduire; et, comme c'était le lorgneur le moins circonspect de son temps, toute la cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite n'étaient pas les moins intéressés. Hamilton et mylord Chesterfield les observaient de près; mais la Denham, piquée de ce qu'on avait couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. Hamilton s'était flatté jusque-là que la vanité seule intéressait le cœur de madame de Chesterfield dans cette aventure; mais il fut bientôt détrompé : de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries qu'on croit sans conséquence : le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement, il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respirait à la cour, comme on l'a déjà dit, les jeux, les plaisirs, et tout ce que les penchants d'un prince tendre et galant inspirent de magnificence et de politesse. Les beautés voulaient charmer, et les hommes ne cherchaient qu'à plaire : chacun enfin faisait valoir ses talents le mieux qu'il pouvait. Les uns se signalaient par la danse, d'autres par l'air et la magnificence; quelques-uns par l'esprit; beaucoup par la tendresse, et peu par la constance.

Il y avait un certain Italien à la cour fameux pour la guitare. Il avait du génie pour la musique; et c'est le seul qui de la guitare ait pu faire quelque chose : mais sa composition était si gracieuse et si tendre qu'il aurait donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les instruments. La vérité est que rien n'était plus difficile que de jouer à sa manière.

[1] Il mourut le 19 mars 1668.

Le goût du roi pour ses compositions avait tellement mis cet instrument à la mode, que tout le monde en jouait bien ou mal ; et sur la toilette des belles on était aussi sûr de voir une guitare que d'y trouver du rouge et des mouches.

Le duc d'York en jouait passablement, et le comte d'Arran comme Francisco lui-même. Ce Francisque venait de faire une sarabande qui charmait ou désolait tout le monde ; car toute la guitarerie de la cour se mit à l'apprendre, et Dieu sait la raclerie universelle que c'était !

Le duc d'York prétendait ne la pas bien savoir, et pria mylord d'Arran de la jouer devant lui. Madame de Chesterfield avait la meilleure guitare d'Angleterre. Le comte d'Arran, qui voulait jouer de son mieux, mena Son Altesse à l'appartement de madame sa sœur. Elle était logée à la cour chez le duc d'Ormond son père, et cette merveilleuse guitare y logeait avec elle. Je ne sais si la chose avait été concertée ; mais il est certain qu'ils trouvèrent la dame et la guitare au logis : ils y trouvèrent aussi mylord Chesterfield tellement effrayé de cette visite inopinée, qu'il fut quelque temps avant que de songer à se lever pour la recevoir avec le respect qu'il lui devait.

La jalousie lui monta d'abord à la tête comme une vapeur maligne. Mille soupçons plus noirs que l'encre s'emparèrent de son imagination. Ils ne firent que croître et embellir ; car, tandis que le frère jouait de la guitare, la sœur jouait de la prunelle, comme s'il n'y eût point eu d'ennemi en campagne. Cette sarabande fut répétée plus de vingt fois. Le duc assura qu'on ne pouvait mieux jouer. La Chesterfield se récria sur la pièce ; mais son époux, qui vit bien que c'était à lui qu'on la jouait, la trouva détestable.

Cependant, quoiqu'il souffrît mort et passion de ce qu'il fallait se contraindre, tandis qu'on se contraignait si peu devant lui, il était résolu de voir à quoi cette visite aboutirait ; mais il n'en fut pas le maître. Comme il avait l'honneur d'être chambellan de la reine, on vint lui dire qu'elle le demandait. Son premier mouvement fut de dire qu'il était malade ; le second de croire que la reine, qui l'envoyait chercher si mal à propos, était du complot. Enfin, après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux et toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril, il fallut partir.

Il était de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la reine. Les alarmes sont pour les jaloux ce que les désastres sont pour les malheureux : ils arrivent rarement seuls, et ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avait mandé pour une audience que la reine donnait à sept ou huit ambassadeurs de Moscovie. A peine commençait-il à maudire les Moscovites, que son beau-frère parut, et

s'attira toutes les imprécations qu'il donnait à l'ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venait de laisser ensemble; et dans son cœur il lui en sut le gré que méritait ce bon office. Il eut bien de la peine à s'empêcher de lui témoigner sur-le-champ ce qu'il pensait d'une telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin d'autre preuve du commerce de sa femme que ce qu'il venait de voir; mais avant la fin de ce même jour, il trouva de quoi se persuader qu'on avait profité de son absence et de l'honnêteté de son officieux beau-frère.

Il passa tranquillement cette nuit; et, comme il fallait ou crever ou communiquer ses chagrins et ses conjectures, il ne fit que rêver et se promener le lendemain jusqu'à l'heure du Park. Il fut à la cour; il cherchait quelqu'un, et s'imaginait qu'on devinait le sujet du trouble qui l'agitait. Il évitait tout le monde; mais à la fin, Hamilton se trouvant sur son chemin, il crut que c'était ce qu'il lui fallait. L'ayant prié qu'ils pussent faire un tour de promenade ensemble à Hyde-Park, il le prit dans son carrosse, et ils arrivèrent au cours en grand silence de part et d'autre.

Hamilton, qui le vit tout jaune et tout rêveur, s'imagina qu'il ne venait que de s'apercevoir de ce que tout le monde voyait depuis longtemps. Chesterfield, après un petit préambule qui ne signifiait pas grand'chose, lui demanda comme ses affaires allaient auprès de madame de Castelmaine. Hamilton, qui vit bien que cette question n'allait pas au fait, ne laissa pas de l'en remercier; et comme il méditait quelque réponse : Madame votre cousine, lui dit Chesterfield, est extrêmement coquette, et il ne tiendrait qu'à moi de croire qu'elle n'est pas extrêmement sage. Hamilton trouva ce dernier article un peu fort; et s'étant mis à le réfuter : Mon Dieu ! lui dit mylord Chesterfield, vous voyez aussi bien que toute la cour les airs qu'elle se donne. Les maris sont toujours les derniers à qui l'on parle de ce qui les regarde ; mais ils ne sont pas toujours les derniers à s'en apercevoir. Je ne suis pas surpris que m'ayant fait d'autres confidences, vous m'ayez caché celle-là ; mais comme je me flatte de quelque part dans votre estime, je serais fâché que vous crussiez que je suis assez sot pour ne rien voir, quoique je sois assez honnête pour ne rien dire. Cependant on outre tellement les choses, qu'il faut à la fin prendre un parti. Dieu me préserve de faire le jaloux ; ce personnage est odieux : mais aussi je ne prétends pas qu'une patience ridicule me rende la fable de la ville. Soyez donc juge, par les choses que je vais vous dire, si je dois m'armer d'indolence, ou si je dois prendre des mesures pour m'en garantir.

Son Altesse me fit hier l'honneur de venir voir ma femme. Hamilton

tressaillit à ce début. Oui, poursuivit l'autre, il se donna cette peine, et M. d'Arran prit celle de nous l'amener. N'admirez-vous pas qu'un homme de sa naissance fasse un tel personnage ? Quelle fortune peut-il espérer auprès de celui qui l'emploie à ces indignes services ? Mais il y a longtemps que nous le connaissons pour la plus pauvre espèce d'Angleterre, avec sa guitare et ses autres nigauderies !

Chesterfield, après cette légère ébauche du mérite de son beau-frère, se mit à conter les observations qu'il avait faites pendant sa visite, et lui demanda ce qu'il croyait de son cousin d'Arran, qui les avait si bonnement laissés ensemble. Cela vous surprend donc ? poursuivit-il. Or écoutez si j'ai raison de croire que la fin de cette belle visite se soit passée dans la dernière innocence. Madame de Chesterfield est aimable, il en faut convenir; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi merveilleuse qu'elle se l'imagine. Vous savez qu'elle a le pied vilain ; mais vous ne savez pas qu'elle a la jambe encore plus vilaine. Pardonnez-moi, disait Hamilton en lui-même. Et l'autre continuant sa description : Elle l'a grosse et courte, poursuivit-il; et, pour diminuer ces défauts autant que cela se peut, elle ne porte presque jamais que des bas verts.

Hamilton ne pouvait deviner à quoi diable tout cela visait : et Chesterfield devinant sa pensée : Donnez-vous un peu de patience, lui dit-il. Je me trouvai hier chez mademoiselle Stewart après l'audience de ces damnés Moscovites : le roi venait d'y arriver ; et comme si le duc eût juré de me poursuivre partout ce jour-là, il vint un moment après. La conversation roula sur la figure extraordinaire des ambassadeurs. Je ne sais où ce fou de Crofts avait pris que les Moscovites avaient tous de belles femmes, et que leurs femmes avaient toutes la jambe belle. Le roi soutint qu'il n'y en avait point de si belle que celle de mademoiselle Stewart. Elle, pour soutenir la gageure, se mit à la montrer jusqu'au-dessus du genou. On était près de se prosterner pour en adorer la beauté; car effectivement il n'y en a point de plus belle ; mais le duc tout seul se mit à la critiquer : il soutint qu'elle était trop menue, et prononça qu'il n'y avait rien de tel qu'une jambe plus grosse et moins longue, et conclut enfin qu'il n'y avait point de salut pour une jambe sans bas verts. C'était, selon moi, déclarer qu'il en venait de voir, et qu'il en avait encore la mémoire toute fraîche.

Hamilton ne savait quelle contenance tenir pendant un récit qui lui donnait à peu près les mêmes conjectures. Il haussa les épaules, en disant faiblement que les apparences étaient souvent trompeuses ; que madame de Chesterfield avait la faiblesse de toutes les belles, qui croient que leur mérite s'établit sur le nombre des adorateurs, et que,

quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés pour ne pas rebuter Son Altesse, il n'y avait point d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avait beau donner des consolations qu'il ne sentait pas, Chesterfield vit bien qu'il ne pensait rien moins que ce qu'il disait; mais il lui sut bon gré de la part qu'il lui voyait prendre à ses intérêts.

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à madame sa cousine. Le style de ce billet ne ressemblait en rien à celui des premiers qu'il lui avait écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, et tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raison, composaient cette épître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, et jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri; mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avait mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le désarmer. Il eût donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui semblait dans ce moment qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochait. Son mari lui parut un visionnaire, un imposteur, et rien moins que ce qu'il avait cru quelques moments auparavant; mais ces remords venaient un peu tard. Il venait de rendre son billet, et la Chesterfield avait marqué tant d'impatience et tant d'empressement de trouver un moment pour le lire après l'avoir reçu, que tout semblait la justifier et le confondre. Elle se défit tellement quellement d'une visite sérieuse qui l'assiégeait, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain pour avoir une réponse à sa lettre.

Il la trouva pourtant à la cour, et ce fut la première fois, depuis leur commerce, qu'il ne l'avait point cherchée. Il se tenait à l'écart, n'osait lever les yeux sur elle, et paraissait d'un embarras à faire rire ou à faire pitié, lorsque, s'étant approchée de lui : N'est-il pas vrai, dit-elle, que vous voilà dans la situation du monde la plus sotte pour un homme d'esprit? Vous voudriez n'avoir point écrit; vous voudriez une réponse, vous n'en espérez pas; cependant vous la souhaitez et la craignez également; je vous en ai pourtant fait une. Elle n'eut que le temps de lui dire ces trois ou quatre mots; mais ce fut d'un air et d'un regard à lui faire croire que c'était Vénus avec toutes ses grâces qui venait de lui parler. Il était auprès d'elle quand le jeu de la reine commença. Elle s'y mit. Il était en peine de savoir quand, ou par où sortirait cette réponse, lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quel-

que part ses gants et son éventail. Il les reçut avec le billet dont il était question. Il n'avait rien trouvé de sévère ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avait tenu; c'est pourquoi il se hâta d'ouvrir son billet; voici ce qu'il y trouva :

« Vos emportements sont si ridicules, que c'est vous faire grâce que « de les attribuer un à excès de tendresse qui vous tourne la tête. Il « faut avoir bien envie d'être jaloux pour le devenir de celui dont « vous me parlez. Bon Dieu! quel amant pour donner de l'inquiétude « à un homme d'esprit! et quel esprit, pour s'être emparé du mien! « N'avez-vous point de honte de donner dans les visions d'un jaloux, « qui n'a rapporté que cela d'Italie? La fable des bas verts, qui s'est « trouvée l'objet de ses caprices, vous a pu séduire par des circons- « tances si pitoyables! Que ne s'est-il vanté, dans les confidences qu'il « vous a faites, d'avoir mis en pièces ma pauvre guitare! cet exploit « vous aurait peut-être plus convaincu que tout le reste. Rentrez en « vous-même; et, si vous m'aimez, louez la fortune de ce qu'une ja- « lousie si mal fondée détourne l'attention qu'on devrait avoir sur mes « sentiments pour l'homme le plus aimable et le plus dangereux de la « cour. »

Hamilton pensa pleurer de tendresse à ces marques d'une bonté dont il se croyait indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet; il baisa trois ou quatre fois les gants et l'éventail. Le jeu fini, la Chesterfield les reçut de ses mains, et lut dans ses yeux toute la joie que son billet avait répandue dans son âme. Il n'avait garde de se contenter de ce que les regards avaient pu lui marquer; il courut chez lui pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre! Peut-être ne valait-elle pas tant; car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon que quand on offense; et il s'en faut bien que le style des douceurs soit aussi touchant dans une lettre que celui des invectives.

Quoi qu'il en soit, sa paix fut faite; leur intelligence devint plus vive après cette querelle; et la Chesterfield, pour le rendre aussi tranquille qu'il avait été défiant, se parait à tout moment d'un feint mépris pour son rival, et d'une aversion sincère pour son mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il consentit qu'elle donnerait au public quelques apparences en faveur du duc pour sauver celles de leur commerce secret; ainsi rien ne troublait le repos de son cœur, que l'impatience de trouver une occasion favorable pour mettre le comble à ses vœux. Il lui semblait qu'il ne tenait qu'à elle de la faire naître. Elle s'en défendait par les obstacles dont elle faisait le dénom-

brement, et qu'elle ne demandait pas mieux que de lui voir lever avec toute son industrie et tous ses empressements.

Cela lui fermait la bouche; et, tandis qu'il y travaillait, et qu'il était dans l'admiration comment deux personnes qui se voulaient tant de bien, et qui étaient d'accord, ne pouvaient parvenir qu'aux souhaits, la fortune fit éclater une aventure imprévue qui ne lui permit plus de douter ni du bonheur de son rival, ni des perfidies de sa maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent lorsqu'on les craint le plus; et souvent ils accablent lorsqu'on les mérite et qu'on les prévoit le moins. Hamilton était au milieu de la lettre la plus tendre et la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à madame de Chesterfield, lorsque son mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut que le temps de cacher cet ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on était venu dans sa chambre avec précipitation. Il avait encore le cœur et l'esprit si remplis de ce qu'il écrivait à madame de Chesterfield, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations, outre qu'il arrivait mal à propos, à son gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter; et le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentiment. Il ouvrait de grands yeux à mesure qu'on lui contait des circonstances d'une indiscrétion si outrée, qu'elles lui paraissaient incroyables malgré les particularités du fait. Vous avez raison d'en être surpris, lui dit Chesterfield en finissant; mais, pour peu que vous doutiez de ce que je viens de dire, il ne vous sera pas difficile de trouver des témoins pour le confirmer; car la scène de ces tendres familiarités n'a pas été moins publique que l'est la chambre où l'on joue chez la reine; et cette chambre était alors, Dieu merci, honnêtement remplie de monde. La Denham s'est aperçue la première de ce qu'ils croyaient finement cacher dans la foule. Vous jugez bien comme la Denham a tenu le cas secret! La vérité est qu'elle s'est adressée à moi tout le premier comme j'entrais, pour me dire d'avertir ma femme que d'autres pourraient s'apercevoir de ce qu'il ne tenait qu'à moi d'aller voir.

Madame votre cousine jouait, comme je vous ai dit; le duc était assis auprès d'elle. Je ne sais ce que sa main était devenue; mais je sais bien qu'il s'en fallait jusqu'au coude qu'on ne lui vît le bras tout entier. J'étais derrière eux dans la place que la Denham venait de quitter. Il me vit en se retournant, et fut si troublé de ma présence, qu'il pensa déshabiller madame de Chesterfield en retirant sa main. Je ne sais s'ils se sont aperçus qu'on les ait découverts; mais je sais bien que madame Denham mettra bon ordre à ce que personne ne l'ignore. Je vous avoue que je suis dans un embarras que je ne puis vous expri-

mer. Je ne balancerais pas à prendre mon parti, si les ressentiments m'étaient permis contre celui qui m'outrage. Pour elle, je saurais bien m'en faire raison, si, tout indigne qu'elle est d'aucun ménagement, je n'avais des égards pour une famille illustre, qu'un éclat digne d'une telle injure mettrait au désespoir : vous y avez par là quelque intérêt; vous êtes de mes amis, et je vous ouvre mon cœur sur la chose du monde la plus délicate. Voyons donc ensemble ce que je dois faire dans une occasion si désagréable.

Hamilton, plus interdit et plus confondu que lui, n'était pas trop en état de lui donner des conseils. Il n'écoutait que la jalousie, et ne respirait que la vengeance; mais ces mouvements s'étant un peu calmés, sur l'espoir qu'il y avait de la calomnie, ou du moins de l'exagération dans ce que l'on imputait à la Chesterfield, il pria son mari de suspendre ses résolutions jusqu'à ce qu'il fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvait que les choses fussent comme il venait de le dire, qu'il fermerait les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparèrent là-dessus; et, dès les premières enquêtes, Hamilton trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoutait quelque chose en la contant. Le dépit et le ressentiment s'allumaient dans son cœur à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignait.

Il ne tenait qu'à lui de la voir pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions; mais il était trop en colère pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considérait comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un époux en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez mylord Chesterfield dans le transport qui l'aveuglait, et lui dit qu'il en avait assez appris pour lui donner enfin un conseil qu'il suivrait lui-même en cas pareil; qu'il n'y avait plus à balancer, s'il voulait sauver une femme si sottement prévenue, et qui peut-être n'avait pas encore perdu toute son innocence en perdant toute sa raison; qu'il fallait incessamment la mener à la campagne, et que, pour ne lui pas donner le temps de se reconnaître, le plus tôt serait le mieux.

Mylord Chesterfield n'eut pas de peine à suivre un conseil qu'il avait déjà regardé comme le seul qu'on lui pût donner en ami. Mais sa femme, qui ne se doutait pas encore qu'on eût fait cette nouvelle découverte sur sa conduite, crut qu'il se moquait lorsqu'il lui dit qu'il fallait se préparer à partir pour la campagne dans deux jours : elle se

l'imagina d'autant plus, qu'on était au cœur d'un hiver extrêmement rude ; mais elle s'aperçut bientôt que c'était tout de bon. Elle connut, à l'air et aux manières de son mari, qu'il croyait avoir quelque sujet bien fondé de la traiter avec cette hauteur ; et, voyant tous ses parents froids et sérieux sur les plaintes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus, dans cet abandonnement universel, qu'en la tendresse d'Hamilton. Elle comptait bien qu'elle serait éclaircie par lui d'un malheur dont elle ignorait la cause, et que sa passion trouverait enfin un moyen de rompre un voyage dont elle se flattait qu'il serait encore plus outré qu'elle ; mais c'était s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin, comme elle vit arriver la veille de son départ, que tous les préparatifs d'un long voyage étaient faits, qu'elle recevait des visites d'adieu dans les formes, et que cependant elle n'avait aucune nouvelle d'Hamilton, sa patience et son espoir furent à bout : dans cet état funeste, quelques larmes l'auraient soulagée ; mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé d'Hamilton lui paraissait inconcevable ; et, ne le voyant point paraître, elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet :

« Seriez-vous du nombre de ceux qui, sans daigner m'apprendre « pour quel crime on me traite en esclave, consentent à mon enlève- « ment ? Que veulent dire votre silence et votre inaction dans une con- « joncture où votre tendresse devrait être la plus vive ? Je touche au « moment de mon départ, et j'ai honte de sentir que vous me le faites « envisager avec horreur, puisque j'ai raison de croire que vous en « êtes moins touché qu'un autre. Faites-moi du moins savoir où l'on « m'entraîne, ce qu'on veut faire de moi dans les déserts, et pourquoi « vous paraissez, avec toute la terre, changé pour une personne que « toute la terre n'obligerait pas à changer, si votre faiblesse ou votre « ingratitude ne vous rendait indigne de ma tendresse. »

Ce billet ne fit que l'endurcir et le rendre plus fier de sa vengeance. Il avalait à longs traits le plaisir de la voir au désespoir, parce qu'il ne doutait pas que sa douleur et le regret de son départ ne fussent pour un autre. Il se complaisait merveilleusement dans la part qu'il avait à son affliction, et se savait bon gré du conseil qu'il avait imaginé pour la séparer d'un rival peut-être sur le point d'être heureux. Ainsi, fortifié qu'il était contre sa propre tendresse par tout ce que les ressentiments jaloux ont de plus impitoyable, il la vit partir d'une indifférence qu'il n'eut garde de lui cacher. Ce traitement imprévu, se joignant à tant de disgrâces réunies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La cour fut remplie du bruit de cet événement. Personne n'ignorait le motif de ce prompt départ; mais peu de gens approuvèrent le procédé de mylord Chesterfield. On regardait avec étonnement en Angleterre un homme qui avait la malhonnêteté d'être jaloux de sa femme : mais, dans la ville, ce fut un prodige inconnu jusqu'alors de voir un mari recourir à ces moyens violents pour prévenir ce que craint et ce que mérite la jalousie. On excusait pourtant le pauvre Chesterfield autant qu'on l'osait sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avait eue. Toutes les mères promirent bien à Dieu que leurs enfants ne mettraient jamais le pied en Italie pendant leur vie pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut longtemps l'entretien de la cour, le chevalier de Grammont, qui ne savait pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie que tous les bourgeois de Londres ensemble ; et ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles sur cette fatale sarabande qui malheureusement avait eu tant de part à l'aventure. Elles passaient pour être de lui; mais si Saint-Évremond y avait travaillé, ce n'était pas assurément le plus beau de ses ouvrages, comme on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X

Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

Tout homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme est un fou qui se tourmente et qui la désespère : mais celui qui, naturellement jaloux, a par-dessus ce malheur celui d'aimer sa femme, et de vouloir qu'elle ne respire que pour lui, est un forcené que les tourments de l'enfer ont accueilli dès ce monde sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnements que l'on fait sur ces malheureux états du mariage vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal, et la vengeance odieuse après.

Les Espagnols, tyrans de leurs femmes plutôt par tradition que par jalousie, se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur par les duègnes, les grilles et les verrous. Les Italiens, dont les soupçons sont circonspects et les ressentiments vindicatifs, ont différentes mé-

thodes de conduite entre eux. Les uns se mettent l'esprit en repos, tenant leurs femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables ; d'autres renchérissent, par diverses précautions, sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe ; mais la plupart tiennent que, dans un péril inévitable, ou dans une transgression manifeste, le plus sûr est d'assassiner.

O vous, nations bénignes ! qui, loin de recevoir ces habitudes féroces et ces coutumes barbares, laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés, vous passez sans chagrin et sans alarmes vos paisibles jours dans toutes les douceurs d'une indolence domestique.

Chesterfield avait bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patients compatriotes pour faire éplucher par un ridicule éclat les particularités d'une aventure qu'on aurait peut-être ignorée hors de la cour, et qu'on aurait oubliée partout au bout d'un mois ! Mais dès qu'il eut le dos tourné pour se mettre en marche avec sa prisonnière et l'attirail dont on le flattait qu'elle l'avait pourvu, Dieu sait comme on donna sur son arrière-garde ! Les Rochester [1], les Middlesex [2], les Sydley, les Ethéredge [3], et toute la troupe des beaux esprits, mirent au jour force vaudevilles qui divertissaient le public à ses dépens.

Le chevalier de Grammont les trouva spirituels et récréatifs, comme on dit ; et, dans tous les lieux où ce sujet était traité, voulant produire le supplément qu'il y avait fait : C'est une chose singulière, disait-il, que la campagne, qu'on peut appeler la potence ou les galères d'une jeune personne, ne soit faite en ce pays-ci que pour les malheureuses, et non pour les coupables ! La pauvre petite Chesterfield, pour quel-

[1] Jean Wilmot, comte de Rochester, que les Muses, dit Walpole, aimaient à inspirer, et qu'elles rougissaient d'avouer. Il mourut le 26 juillet 1680.

[2] Lionel, qui était alors comte de Middlesex, et qui mourut en 1674, n'est point la personne dont il est ici question. Celle que l'auteur a en vue est Charles Sackville, alors lord Buckhurst, qui fut depuis comte de Middlesex et duc de Dorset, né le 24 janvier 1637, et mort le 19 janvier 1706. Walpole dit de lui qu'il était le plus bel homme de la cour voluptueuse de Charles II et de celle du roi Guillaume. Avec autant d'esprit que son premier maître, ou que ses contemporains Rochester et Buckingham, il n'avait ni l'insensibilité du roi, ni le défaut de principe du duc, ni l'étourderie du comte. Rochester s'étonnait que lord Dorset pût tout faire sans qu'on y trouvât à redire. Sans être exempt des faiblesses de l'humanité, il en avait toute la sensibilité ; et cette sensibilité faisait excuser celui qu'on aimait. Il paraît même que la bonté de son âme fit oublier la méchanceté de ses vers.

[3] Le chevalier Georges Ethéredge, auteur de trois comédies, naquit vers l'année 1636. Il fut, sous le règne de Jacques II, employé dans les pays étrangers, premièrement comme envoyé à Hambourg, et ensuite comme ministre à Ratisbonne, où il mourut vers le temps de la révolution.

ques lorgnades d'imprudence, se voit d'abord troussée par un mari fâcheux qui vous la mène passer les fêtes de Noël dans un château de plaisance à cinquante lieues d'ici, tandis qu'il y en a mille qu'on laisse dans la libèrté de tout faire, qui la prennent bien aussi, et dont la conduite enfin mériterait tous les jours vingt coups de bâton. Je ne nomme personne, Dieu m'en garde ! mais la Middleton, la Denham, les filles de la reine, celles de la duchesse, et cent autres, répaudent leurs faveurs à droite et à gauche sans qu'on en souffle. Pour madame de Shrewsbury, c'est une bénédiction. Je m'en vais parier qu'elle ferait tous les jours tuer son homme, qu'elle n'en irait que la tête plus levée. On dirait qu'elle a des indulgences plénières pour sa conduite. Ils sont trois ou quatre qui portent chacun une aune de ses cheveux en bracelets sans qu'on y trouve à redire. Cependant il sera permis qu'un bourru comme Chesterfield exerce une tyrannie pareille, et toute nouvelle en ce pays-ci, sur la plus jolie femme d'Angleterre, pour un rien ! Mais s'il en croit être bon marchand, je suis son valet. Les précautions n'y font ma foi rien ; et souvent une femme qui ne songerait point à mal si on la laissait en repos, s'y voit portée par vengeance, ou réduite par nécessité : c'est l'évangile. Écoutez ce qu'en dit la sarabande de Francisco :

Jaloux, que sert tout votre effort ?
L'amour est trop fort ;
Et quelque peine
Que l'on prenne,
Elle est vaine
Quand deux cœurs une fois sont d'accord.
Il faut devant vous
Cacher ce qu'on fait de plus doux :
On contraint ses plus chers désirs ;
On prend cent plaisirs ;
Mais, pour les soins
De cent témoins,
En secret on n'aime pas moins.

Telles étaient les paroles dont le chevalier de Grammont passait pour auteur. La justesse ni le tour n'y brillaient point excessivement ; mais, comme elles contenaient quelques vérités qui flattaient le génie de la nation et de ceux qui prenaient les intérêts du beau sexe, toutes les dames les voulurent avoir pour les apprendre à leurs enfants.

Pendant tout ceci le duc d'York, qui ne voyait plus madame de Chesterfield, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avait pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui causait

son éloignement : mais il y a des tempéraments heureux qui se consolent de tout, parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant, comme son cœur ne pouvait demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la Chesterfield, il se ressouvint de ce qu'il avait aimé devant; et peu s'en fallut que mademoiselle d'Hamilton ne lui causât une rechute de tendresse.

Il y avait à Londres un peintre assez renommé pour les portraits; il s'appelait Lély [1]. La grande quantité de peintures du fameux Van-Dyck, répandues en Angleterre, l'avait beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'est lui qui, dans le goût de tous ses ouvrages, a le mieux imité sa manière, et qui en a le plus approché. La duchesse d'York voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la cour: Lély les peignit. Il employa tout son art dans l'exécution. Il ne pouvait travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut un chef-d'œuvre; et celui de mademoiselle d'Hamilton parut le plus achevé. Lély avoua qu'il y avait pris plaisir.

Le duc d'York en eut à le regarder, et se mit à lorgner tout de nouveau l'original. Il n'y avait rien à faire là pour ses espérances; et, dans le même temps que sa tendresse, inutilement réveillée pour elle, alarmait celle du chevalier de Grammont, la Denham s'avisa de remettre sur pied le traité qu'on avait si mal à propos interrompu : bientôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne foi dans les négociations, on ne perd pas le temps à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté; cependant je ne sais quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le duc pressa fort la duchesse de mettre la Denham en possession de cette charge qui faisait l'objet de son ambition : mais comme elle n'était pas caution des articles secrets du traité, quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances, et soumise aux volontés du duc, il lui parut dur et déshonorant de recueillir chez elle une rivale qui l'exposerait à faire un assez triste personnage au milieu de sa cour. Cependant elle se vit sur le point d'y être forcée par autorité, lorsqu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre Denham l'espérance de cette charge fatale, qu'elle briguait avec empressement.

Le vieux Denham, naturellement jaloux, le devenait de plus en plus, et sentait qu'il avait raison. Sa femme était jeune et belle, lui vieux et

[1] Le chevalier Pierre Lély naquit à Soeste en Westphalie, en 1617, vint s'établir en Angleterre en 1641, et mourut à Londres en 1680. C'est, il est vrai, un des peintres qui dans ses portraits a le mieux saisi la manière de Van-Dyck : il était loin cependant d'avoir son goût exquis, et chercha à y suppléer par du clinquant.

dégoûtant. Quelle raison de se flatter que le ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge et de sa figure? Il se le disait continuellement; mais, aux compliments qu'on lui fit de tous côtés sur la charge que madame sa femme allait avoir auprès de la duchesse, il se dit tout ce qu'il fallait pour se pendre s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui fallait des exemples pour exercer ses ressentiments dans un pays privilégié. Celui de mylord Chesterfield ne suffisait pas pour ce qu'il méditait, outre qu'il n'avait pas de maison de campagne où mener l'infortunée Denham. Ainsi le vieux scélérat lui fit faire un voyage bien plus long sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva au milieu de ses plus chères espérances et de ses plus beaux jours [1].

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider dès qu'il sortirait; mais il se tint renfermé pour pleurer la mort de sa femme jusqu'à ce que leur fureur fût apaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé qu'on n'en avait bu dans aucun enterrement d'Angleterre.

Pendant que la ville craignait quelque grand désastre pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, Hamilton n'était pas tout à fait si content qu'il s'était flatté de l'être après le départ de madame de Chesterfield. Il n'avait consulté que les mouvements du dépit dans ce qu'il avait fait. Sa vengeance était satisfaite, mais son amour ne l'était pas; et, depuis l'absence de ce qu'il aimait encore malgré ses ressentiments, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter : A quoi bon, disait-il, m'être si fort pressé de rendre malheureuse une personne qui, toute coupable qu'elle soit, peut seule faire mon bonheur? Maudite jalousie! poursuivit-il, plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent que pour ceux qui sont tourmentés! Que m'importe d'avoir arraché la Chesterfield aux espérances et aux désirs d'un rival plus heureux, si je ne l'ai pu faire sans m'arracher à ce qu'il y avait de plus cher et de plus sensible aux penchants de mon cœur?

Quantité d'autres raisonnements de cette force, et tous hors de saison, lui prouvant nettement que, dans un engagement comme le sien,

[1] Les satires du temps, dont on trouve quelques-unes dans les Œuvres d'André Marvell, insinuaient que mylady Denham avait été empoisonnée dans une tasse de chocolat : on alla même jusqu'à attribuer sa mort à la jalousie de la duchesse d'York, et on afficha à la porte des enfants de Son Altesse des vers scandaleux sur cet événement. Il y en a aussi dans la collection des poëmes d'État, en 4 vol. André Marvell s'explique encore plus nettement. (*Voyez* t. II, p. 91 de ses ouvrages.)

il valait encore mieux partager avec un autre que de ne rien avoir, il se remplissait l'esprit de vains repentirs et d'inutiles remords, lorsqu'il reçut une lettre de celle qui les causait ; mais une lettre tellement propre à les augmenter, qu'il se regarda comme le plus grand scélérat de l'univers après l'avoir lue. La voici :

« Vous serez aussi surpris de cette lettre que je le fus de l'air impi-
« toyable dont vous vîtes mon départ. Je veux croire que vous vous
« étiez imaginé des raisons qui justifiaient dans votre esprit un pro-
« cédé si peu concevable. Si vous êtes encore dans la dureté de ces
« sentiments, ce sera vous faire plaisir que de vous apprendre ce que
« je souffre dans la plus affreuse des prisons. Tout ce qu'une campa-
« gne a de plus triste dans cette saison s'offre partout à ma vue. Assié-
« gée par d'impénétrables boues, d'une fenêtre je vois des rochers, de
« l'autre des précipices : mais, de quelque côté que je tourne mes re-
« gards dans la maison, j'y rencontre ceux d'un jaloux, moins suppor-
« tables encore que les tristes objets qui m'environnent. J'ajouterais
« aux malheurs de ma vie celui de paraître criminelle aux yeux d'un
« homme qui devrait m'avoir justifiée contre les apparences convain-
« cantes, si, par une innocence avérée, j'étais en droit de me plaindre
« ou de faire des reproches. Mais comment se justifier de si loin, et
« comment se flatter que la description d'un séjour épouvantable ne
« vous empêchera pas de m'écouter? Mais êtes-vous digne que je le
« souhaite? Ciel ! que je vous haïrais, si je ne vous aimais à la fureur !
« Venez donc me voir une seule fois pour entendre ma justification ; et
« je suis persuadée que si vous me trouvez coupable après cette visite,
« ce ne sera pas envers vous. Notre argus part demain pour un procès
« qui le retiendra huit jours à Chester : je ne sais s'il le gagnera ; mais
« je sais bien qu'il ne tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui lui tient
« pour le moins autant au cœur que celui qu'il va solliciter. »

Il y avait dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une aventure plus téméraire que celle qu'on lui proposait, quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyait pas trop bien comment elle ferait pour se justifier : mais elle l'assurait qu'il serait content du voyage ; et c'était tout ce qu'il demandait pour lors.

Il avait une parente auprès de madame de Chesterfield : cette parente, qui l'avait bien voulu suivre dans son exil, était entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre, avec toutes les instructions nécessaires sur son départ et sur son arrivée. Dans ces sortes d'expéditions le secret est nécessaire, du moins avant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poste, et partit de nuit, animé d'espérances si tendres et si flatteuses, qu'en moins de rien, en com-

paraison du temps et des chemins, il eut fait cinquante mortelles lieues. A la dernière poste, il renvoya discrètement son postillon. Il n'était pas encore jour; et, de peur des rochers et des précipices dont elle avait fait mention, il marchait avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas; et, suivant ses instructions, il mit pied à terre à certaine petite cabane qui joignait les murs du parc. Le lieu n'était pas magnifique; mais, comme il avait besoin de repos, il y trouva ce qu'il fallait pour cela. Il ne se souciait point de voir le jour, et se souciait encore moins d'en être vu; c'est pourquoi, s'étant renfermé dans cette retraite obscure, il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentait une grande faim à son réveil, il mangea fort et ferme; et comme c'était l'homme de la cour le plus propre, et que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendait, il passa le reste de la journée à se décrasser et à se faire toutes les préparations que le temps et le lieu permettaient, sans daigner ni mettre la tête un moment dehors, ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendait avec impatience arrivèrent à l'entrée de la nuit par une espèce de grison, qui, lui servant de guide, après avoir erré pendant une demi-heure dans les boues d'un parc de vaste étendue, le fit entrer dans un jardin où donnait la porte d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de cette porte, par laquelle on devait bientôt l'introduire dans des lieux plus agréables. Son guide lui donna le bonsoir. La nuit se ferma; mais la porte ne s'ouvrit point.

On était à la fin de l'hiver; cependant il semblait qu'on ne fût qu'au commencement du froid. Il était crotté jusqu'aux genoux, et sentait que, pour peu qu'il prît encore l'air dans ce jardin, la gelée mettrait toute cette crotte à sec. Ce commencement d'une nuit fort âpre et fort obscure eût été rude pour un autre; mais ce n'était rien pour un homme qui se flattait d'en passer si délicieusement la fin. Il ne laissa pas de s'étonner de tant de précautions dans l'absence du mari. Son imagination, que mille tendres idées réchauffaient, le soutint quelque temps contre les cruautés de l'impatience et contre les rigueurs du froid; mais il la sentit petit à petit refroidir, et deux heures, qui lui parurent deux siècles, s'étant passées sans qu'on lui donnât le moindre signe de vie, ni de la porte ni des fenêtres, il se mit à faire quelques raisonnements en lui-même sur l'état présent de ses affaires, et sur le parti qu'il y avait à prendre dans cette conjoncture. Si nous frappions à cette maudite porte! disait-il; car encore est-il plus honorable, si le malheur m'en veut, de périr dans la maison que de mourir de froid

dans le jardin. Il est vrai, reprenait-il, que ce parti peut exposer une personne que quelque accident imprévu met peut-être, à l'heure qu'il est, encore plus au désespoir que moi.

Cette pensée le munit de tout ce qu'il pouvait avoir de patience et de fermeté contre les ennemis qui le combattaient. Il se mit à se promener à grands pas, résolu d'attendre le plus longtemps qu'il serait possible, sans en mourir, la fin d'une aventure qui commençait si tristement. Tout cela fut inutile; et, quelque mouvement qu'il se donnât, enveloppé d'un gros manteau, l'engourdissement commençait à le saisir de tous côtés, et le froid dominait en dépit de tout ce que les empressements de l'amour ont de plus vif. Le jour n'était pas loin; et dans l'état où la nuit l'avait mis, jugeant que ce serait désormais inutilement que cette porte ensorcelée s'ouvrirait, il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il était parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler. Plus il songeait à son aventure, plus les circonstances lui en paraissaient bizarres et incompréhensibles; mais, loin de s'en prendre à la charmante Chesterfield, il avait mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginait que son mari pouvait être inopinément revenu; tantôt que quelque mal subit l'avait saisie; enfin que quelque obstacle s'était malheureusement mis à la traverse pour s'opposer à son bonheur, justement au fort des bonnes intentions qu'on avait pour lui. Mais, disait-il, pourquoi m'avoir oublié dans ce maudit jardin? Quoi! ne pas trouver un petit moment pour me faire au moins quelque signe, puisqu'on ne pouvait ni me parler ni me recevoir!

Il ne savait à laquelle de ces conjectures s'en tenir, ni que répondre aux questions qu'il s'était faites; mais, comme il se flatta que tout irait mieux la nuit suivante, après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce malencontreux jardin, il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderait à lui parler, se coucha dans le plus méchant lit du monde, et ne laissa pas de s'endormir comme il eût fait dans le meilleur.

Il avait compté de n'être réveillé que par quelque lettre ou quelque message de madame de Chesterfield; mais il n'avait pas dormi deux heures, qu'il le fut par un grand bruit de cors et de chiens. La chaumière qui lui servait de retraite touchait, comme nous avons dit, les murailles du parc. Il appela son hôte pour savoir un peu que diable c'était que cette chasse qui semblait être au milieu de sa chambre, tant le bruit augmentait en approchant. On lui dit que c'était monseigneur qui courait le lièvre dans son parc. Quel monseigneur? dit-il tout étonné. Monseigneur le comte de Chesterfield, répondit le paysan. Il fut si frappé de cett ouvelle, que, dans sa première surprise, il mit

la tête sous les couvertures, croyant déjà le voir entrer avec tous ses chiens. Mais, dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle alarme. Il se leva pour repasser dans son esprit tous les stratagèmes qu'on a coutume d'employer pour tromper ou pour éloigner un vilain mari qui s'avisait de négliger son procès pour obséder sa femme. Il achevait de s'habiller, et commençait à questionner son hôte, lorsque le même grison qui l'avait conduit au jardin lui rendit une lettre, et disparut sans attendre la réponse. Cette lettre était de sa parente ; et voici ce qu'elle contenait :

« Je suis au désespoir d'avoir innocemment contribué à vous atti-
« rer dans un lieu où l'on ne vous fait venir que pour se moquer de
« vous. Je m'étais opposée au projet de ce voyage, quoique je fusse
« persuadée que sa tendresse seule y eût part; mais elle vient de m'en
« désabuser. Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a joué. Non-
« seulement son mari n'a bougé d'ici, mais il y reste par complai-
« sance. Il la traite le mieux du monde ; et c'est dans leur raccom-
« modement qu'elle a su que vous lui aviez conseillé de la mener à la
« campagne. Elle en a conçu tant de dépit et d'aversion pour vous,
« que, de la manière dont elle m'en vient de parler, ses ressentiments
« ne sont pas encore satisfaits. Consolez-vous de la haine d'une créa-
« ture dont le cœur ne méritait pas votre tendresse. Partez; un plus
« long séjour ici ne ferait que vous attirer quelque nouvelle disgrâce.
« Je n'y resterai pas longtemps ; je la connais, Dieu merci. Je ne me
« repens pas de la compassion que j'en ai d'abord eue, mais je suis
« dégoûtée d'un commerce qui ne convient guère à mon humeur. »

L'étonnement, la honte, le dépit et la fureur s'emparèrent de son cœur après cette lecture. Les menaces ensuite, les invectives et les désirs de vengeances excitèrent tour à tour son aigreur et ses ressentiments ; mais, après y avoir bien pensé, tout cela se réduisit à prendre doucement son petit cheval de poste pour remporter à Londres un bon rhume par-dessus les désirs et les tendres empressements qu'il en avait apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux avec un peu plus de vitesse qu'il n'y était arrivé, quoiqu'il n'eût pas, à beaucoup près, la tête remplie d'aussi agréables pensées.

Cependant, quand il se crut hors de portée de rencontrer mylord Chesterfield et sa chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête était ren-

fermée ; mais il fut bien surpris de voir une très-belle maison [1], située sur le bord d'une rivière, au milieu d'une campagne la plus agréable et la plus riante qu'on pût voir. Au diable le précipice ou le rocher qu'il y vit ! Ils n'étaient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment et de confusion pour un homme qui s'était cru savant dans les ruses aussi bien que dans les faiblesses du beau sexe, et qui se voyait la dupe d'une coquette qui se raccommodait avec un époux pour se venger d'un amant.

Il regagna la bonne ville, prêt à soutenir contre tous qu'il faut être de bon naturel pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déjà trompé, mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure n'avait pas beaucoup de beaux endroits pour lui, le voyage et ses circonstances furent supprimés, autant qu'il lui fut possible : mais comme on peut croire que la Chesterfield n'en garda pas le secret, le roi l'apprit; et, lui ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le chevalier de Grammont était présent à ce récit, et n'ayant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avait faite . Si elle a eu tort, dit-il, de pousser la chose si loin, vous avez eu tort aussi de revenir sur vos pas comme un étourdi. Je m'en vais parier cent pistoles qu'elle s'est repentie plus d'une fois d'un ressentiment que vous méritiez assez pour le tour que vous lui aviez joué. Les femmes aiment la vengeance ; mais elles ne tiennent pas toujours leur colère ; et si vous eussiez resté dans le voisinage jusqu'au lendemain, je veux avoir les bras cassés si on ne vous eût fait amende honorable pour l'affront de la première nuit.

Hamilton n'en tomba pas d'accord. Le chevalier de Grammont voulut soutenir sa thèse par un exemple, et s'adressant au roi : Sire, dit-il, Votre Majesté peut avoir connu Marion de L'Orme [2]. La créature de France qui avait le plus de charmes était celle-là. Quoiqu'elle eût de l'esprit comme les anges, elle était capricieuse comme un diable. Cette princesse, m'ayant donné un rendez-vous, s'était avisée de me l'ôter pour le donner à un autre. Elle m'écrivit le plus joli billet du monde, tout rempli du désespoir où elle était d'un mal de tête qui l'obligeait à garder le lit, et qui la privait du plaisir de me voir jusqu'au lendemain. Ce mal de tête soudainement arrivé, me parut sus-

[1] Bretby, dans la province de Derby.

[2] Marion de L'Orme, née à Châlons en Champagne, était réputée la plus belle femme de son temps. On la croyait mariée secrètement avec le malheureux M. Cinq-Mars. Après sa mort, elle devint maîtresse du cardinal de Richelieu ; et, en dernier lieu, de M. d'Emery, surintendant des finances. Elle mourut ignorée, presque dans la misère, dans un âge extrêmement avancé.

pect; et, ne doutant point que ce ne fût une défaite : Oh! parbleu, madame la coquette, dis-je en moi-même, si vous ne jouissez pas du plaisir de me voir aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui d'en voir un autre.

Voilà tous mes grisons en campagne, dont les uns battaient l'estrade autour de sa maison, tandis que les autres assiégeaient sa porte. Un de ces derniers me vint dire que personne n'était entré chez elle de tout l'après-midi, mais qu'un petit laquais en était sorti sur la brune ; qu'il l'avait suivi jusque dans la rue Saint-Antoine, où ce laquais en avait rencontré un autre, auquel il avait dit seulementun mot ou deux. Il ne m'en fallut pas davantage pour me confirmer dans mes soupçons, et pour former le dessein d'être de la partie, ou bien de la rompre.

Comme il y avait fort loin du baigneur où je logeais jusqu'au fond du Marais, dès que la nuit fut venue, je montai à cheval sans vouloir qu'on me suivît. Dès que j'eus gagné la Place-Royale, le grison en sentinelle m'assura qu'il n'était encore entré personne chez mademoiselle de L'Orme. Je poussai vers la rue Saint-Antoine; et, justement comme je sortais de la Place-Royale, j'y vis entrer un homme à pied qui se cachait de moi tant qu'il pouvait; mais il eut beau faire, je le reconnus : c'était le duc de Brissac.

Je ne doutai point que ce ne fût le rival de cette nuit. Je m'approchai donc de lui, faisant semblant de douter si je ne me trompais point; et, mettant pied à terre d'un air fort empressé : Brissac, mon ami, lui dis-je, il faut que tu me fasses un plaisir de la dernière importance : j'ai un rendez-vous, pour la première fois, chez une personne à quatre pas d'ici; comme ce n'est que pour prendre des mesures, je n'y serai pas longtemps. Prête-moi ton manteau, si tu m'aimes, et promène un peu mon cheval en attendant mon retour; surtout ne t'éloigne pas d'ici. Tu vois que j'en use librement; mais c'est, comme tu sais, à la charge d'autant. Je pris son manteau sans attendre sa réponse. Il prit la bride de mon cheval, et me conduisit de l'œil.

Cela ne lui servit de rien; car, après avoir fait semblant d'entrer dans une porte vis-à-vis de lui, je me coulai par-dessous les arcades jusqu'à la porte de la nymphe de L'Orme : on l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étais si bien enveloppé du manteau de Brissac, qu'on me prit pour lui. La porte se referma sans qu'on m'eût fait la moindre question; et comme je n'en avais point à faire, je fus droit à la chambre de la demoiselle. Je la trouvai sur un lit de repos dans le déshabillé le plus galant et le plus agréable du monde.

Jamais elle n'avait été si belle, ni si surprise; et, la voyant tout interdite : Qu'est-ce, ma belle? lui dis-je. Il me paraît que voilà une

petite migraine bien parée. Le mal de tête est apparemment passé? Point du tout, dit-elle, je n'en puis plus; et vous me ferez plaisir de vous en aller, et de me laisser mettre au lit. Pour vous laisser mettre au lit, oùi, lui dis-je ; mais pour m'en aller, non, ma petite infante. Le chevalier de Grammont n'est pas un sot, on ne se pare pas avec tant de soin pour rien. Vous verrez pourtant que c'est pour rien, me dit-elle; car assurément il n'en sera pas autre chose pour vous. Quoi! dis-je, après m'avoir promis un rendez-vous?..... Eh bien! me dit-elle brusquement, quand je vous en aurais promis cinquante, c'est à moi de les tenir si je veux, et à vous de vous en passer si je ne le veux pas. Cela serait bon, lui dis-je, si ce n'était pour le donner à un autre. Elle, aussi fière que celles qui ont le plus d'innocence, et aussi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta sur un soupçon qui lui donnait plus de chagrin que de confusion; et, voyant qu'elle montait sur ses grands chevaux : Mademoiselle, lui dis-je, ne le prenons pas, s'il vous plaît, sur ce ton. Je sais ce qui vous inquiète : vous avez peur que Brissac ne me trouve avec vous; mais ayez sur cela l'esprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous; et, Dieu merci, j'ai mis bon ordre à ce qu'il ne vous rende pas sitôt visite. Je lui dis cela d'un air un peu tragique.

Elle en parut troublée d'abord; et, me regardant avec surprise : Que voulez-vous donc dire du duc de Brissac? me dit-elle. Je veux dire, répondis-je, qu'il est au bout de la rue qui promène mon cheval; et, si vous ne voulez pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoyer un de vos gens, ou voir son manteau, que je viens de laisser dans votre antichambre. Voilà l'éclat de rire qui la prend au fort de son étonnement; et, me jetant les bras au cou : Mon chevalier, me dit-elle, je n'y saurais plus tenir; tu es trop aimable et trop extraordinaire pour ne te pas tout pardonner. Je lui racontai comme la chose s'était passée. Elle en pensa mourir de rire; et, nous étant séparés fort bons amis, elle m'assura que mon rival n'avait qu'à promener des chevaux tant qu'il lui plairait, qu'il ne mettrait de la nuit le pied chez elle.

Je le trouvai fidèlement dans l'endroit où je l'avais laissé. Je lui fis mille excuses de l'avoir fait attendre si longtemps, et mille remercîments de sa complaisance. Il me dit que je me moquais; que ces compliments ne se faisaient point entre amis; et, pour me convaincre qu'il m'avait rendu ce petit service de bon cœur, il voulut à toute force tenir la tête de mon cheval tandis que j'y remontais. Je lui donnai bien le bonsoir en lui rendant son manteau, et je me rendis chez mon baigneur, également content de la maîtresse et du rival.

Voilà, poursuivit-il, comme il ne faut qu'un peu de patience et

d'adresse pour désarmer la colère des belles, et pour mettre jusqu'à leurs supercheries à profit.

Le chevalier de Grammont avait beau divertir par ses récits, instruire par ses exemples, et ne paraître à la cour que pour y répandre une joie universelle, il y avait trop longtemps qu'il était le seul étranger à la mode. La fortune, jalouse de la justice qu'on rend au mérite, et qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux compétiteurs dans la possession où il était de charmer toute l'Angleterre ; et ces compétiteurs étaient d'autant plus dangereux, que le bruit de leurs différents mérites était arrivé devant eux pour disposer les suffrages de la cour en leur faveur.

Ils venaient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avait de plus accompli dans la robe et dans l'épée. L'un était le marquis de Flamarens, triste objet des tristes élégies de la comtesse de La Suze [1] ; l'autre était le président Tambonneau, très-humble et très-obéissant serviteur et berger de la belle Luynes. Comme ils arrivèrent ensemble, ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talents étaient aussi différents que leurs figures. Tambonneau, passablement laid, fondait ses espérances sur beaucoup d'esprit qu'on ne lui trouva pas ; et Flamarens, par son air et par sa taille, briguait une admiration qu'on lui refusait tout net.

Ils étaient convenus de se prêter mutuellement du secours pour réussir. C'est pourquoi, dans leurs premières visites, l'un représentait, et l'autre portait la parole : mais il s'en fallut beaucoup qu'ils trouvassent les dames en Angleterre du goût de celles qui rendaient leurs noms fameux en France. La rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe ; et la bonne mine de l'autre ne le distingua que pour le menuet, dont il fut l'introducteur en Angleterre, et qu'il dansait avec assez de succès. On était trop accoutumé dans cette cour à l'esprit de Saint-Évremond, et aux agréments naturels et singuliers de son héros, pour être séduit par les apparences. Cependant, comme les Anglais, en général, ont une espèce de penchant pour ce qui sent le gladiateur, on fit grâce à Flamarens en faveur d'un duel, qui, le

[1] Cette dame était fille de Gaspar de Coligny, maréchal de France, et se rendit célèbre par son esprit et par ses élégies. Elle était du petit nombre des femmes avec lesquelles la reine Christine voulut bien se lier. Quoique élevée dans le protestantisme, elle embrassa la religion catholique, moins par piété que pour trouver un prétexte de se séparer de son époux, qui était protestant, et pour lequel elle avait une aversion invincible. La reine dit plaisamment à cette occasion : « La comtesse « de La Suze est devenue catholique pour ne point voir son mari ni dans ce monde « ni dans l'autre. »

chassant de son pays, lui servait de recommandation chez eux.

Mademoiselle d'Hamilton eut d'abord l'honneur d'être distinguée par Tambonneau. Il crut qu'elle avait tout l'esprit qu'il fallait pour démêler la délicatesse du sien; et, charmé de voir qu'il n'y avait rien de perdu dans sa conversation ni pour le tour, ni pour l'expression, ni pour la finesse des pensées, il lui faisait souvent la grâce de causer avec elle; et peut-être ne se fût-il jamais aperçu qu'il l'ennuyait, si, s'en tenant à cet étalage d'éloquence, il ne se fût mis en tête d'assaillir son cœur. C'était un peu trop pour la complaisance de mademoiselle d'Hamilton, qui croyait n'en avoir déjà que trop eu pour les figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes, et de ne pas perdre le mérite de sa première constance par une infidélité qui serait très-inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage et docile; et, quelque temps après, retournant aux pieds de ses premières habitudes en France, il se mit à faire provision de politique pour ces négociations importantes auxquelles il s'est vu depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ que le chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avait faite; la confidence n'en valait pas la peine; cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son collègue Flamarens, dénué de ce support, s'aperçut qu'il ne ferait plus en Angleterre les progrès qu'il avait espérés de l'amour et de la fortune. Mais mylord Falmouth, toujours attentif à la gloire de son maître pour le secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistance, et madame de Southesk à ses plaisirs. Il eut une pension du roi, et d'elle tout ce qu'il voulut: trop heureux qu'elle n'eût plus de présents à lui faire que celui de son cœur!

Ce fut en ces temps-là que Talbot [1], dont on a fait mention, et qu'on a vu depuis duc de Tyrconnel, devint amoureux de mademoiselle d'Hamilton. Il n'y avait point à la cour d'homme de meilleur air.

[1] Richard Talbot, d'une famille irlandaise, anglaise d'origine, fut conduit en Flandre, et présenté au roi Charles II par Daniel O'Neil, comme un homme déterminé à assassiner Cromwell. Lorsque le roi Jacques monta sur le trône, il fut créé comte de Tyrconnel, et en 1689 duc du même nom; peu après il fut fait vice-roi d'Irlande. Lors de l'usurpation du prince d'Orange, il refusa généreusement toutes les offres qu'on lui fit pour l'engager à se soumettre. Il mourut à Limerick le 5 août 1691. Clarendon en dit beaucoup de mal, ainsi que de ses deux frères, Pierre Talbot, aumônier de la reine, et Thomas Talbot, cordelier, homme d'assez d'esprit, mais d'un libertinage scandaleux. On peut voir dans Clarendon plusieurs particularités sur ce moine.

Il n'était que cadet d'une maison à la vérité fort ancienne, mais peu considérable par l'éclat ou les biens. Cependant, quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il était appliqué à sa fortune, qu'il était bien avant dans la faveur du duc d'York, qu'il avait mis cette faveur à profit, et que la fortune lui avait été favorable au jeu, il avait si bien fait, qu'il se voyait en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à mademoiselle d'Hamilton avec cet établissement, et des espérances presque certaines d'être pair du royaume par le crédit de son maître; et, par-dessus tout cela, tant de sacrifices qu'il lui plairait des lettres, des portraits et des cheveux de la Shrewsbury; curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage, mais qui faisaient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'était pas à mépriser; et le chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur, qu'il voyait Talbot passionnément amoureux, qu'il n'était pas homme à se rebuter pour un refus, qu'il n'était pas fait de manière à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressements; et qu'outre cela ses frères commençaient à fréquenter la maison. De ces frères, l'un était aumônier de la reine, jésuite intrigant, et grand faiseur de mariages; l'autre était ce qu'on appelle moine séculier, qui n'avait de son ordre que le libertinage et la réputation qu'on leur attribue; du reste, libre partout, divertissant par rencontre, mais en possession de dire des vérités offensantes, et de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du chevalier de Grammont sur toutes ces choses, il y avait de quoi donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignait mademoiselle d'Hamilton pour les prétentions de ce rival n'était pas capable de le rassurer. Elle ne pouvait répondre que de ses intentions, et dépendait absolument de celles de ses parents: mais la fortune, qui semblait l'avoir mis sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'était dès longtemps porté pour patron des Irlandais opprimés. Ce zèle pour sa nation était fort louable; mais il n'était pas tout à fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avait rétablis dans une partie de leurs biens, il avait écorné quelque petite chose: mais, comme chacun y trouvait son compte, personne n'y trouvait à redire.

Cependant, comme il est difficile de se contenir quand la fortune ou la faveur se mêle de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé qui choquèrent l'autorité du duc d'Ormond, pour lors vice-roi d'Irlande. Il lui fit connaître avec assez de hauteur qu'il n'en était pas content. Il y avait assurément quelque différence entre le crédit et le rang de l'un et de l'autre. Le

parti le plus prudent pour Talbot était la soumission et les déférences : mais, comme ce parti lui parut le moins généreux, il fit le fier, et ne s'en trouva pas bien ; car, s'étant emporté mal à propos à quelques discours qu'il ne lui convenait pas de tenir, ni au duc d'Ormond de pardonner, on le mit à la Tour ; d'où, voyant bien qu'il ne sortirait pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il fallait au duc d'Ormond [1], il y employa ses amis, et fit beaucoup plus pour sortir de ce pas qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit, par ce démêlé, tout espoir d'entrer dans une famille qui n'avait garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui pour se défaire d'une passion qui avait fait dans son cœur beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avait fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avaient besoin de sa présence en Irlande, et qu'il n'avait plus que faire de celle de mademoiselle d'Hamilton pour oublier une tendresse qui troublait encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il était gros joueur, et raisonnablement distrait. Le chevalier de Grammont lui avait gagné trois ou quatre cents guinées la veille de son emprisonnement. Cette aventure lui avait ôté de la tête l'exactitude de payer dès le lendemain, selon sa coutume ; et cela lui était tellement sorti de l'esprit, qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le chevalier de Grammont voyant qu'il partait sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette, crut qu'il fallait lui souhaiter un bon voyage ; et, l'ayant rencontré chez le roi comme il venait d'en prendre congé : Talbot, lui dit-il, si vous aviez besoin de mes services ici pendant votre absence, vous n'avez qu'à dire. Vous savez que le vieux Russell a laissé son neveu pour solliciter ses intérêts auprès de mademoiselle d'Hamilton ; si vous voulez, je prendrai soin des vôtres. Adieu ; bon voyage. N'allez pas tomber malade par les chemins ; mais, si cela vous arrivait, souvenez-vous de moi dans votre testament. Talbot, que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette, en fit un grand éclat de rire, et lui dit en l'embrassant : Mon cher chevalier, je vous sais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire, que je vous laisse ma maîtresse, et vais vous envoyer votre argent.

Le chevalier de Grammont était tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avaient un peu tardive sur le paiement. Voici comme il s'y prit longtemps après au sujet de mylord

[1] Clarendon a donné un récit très-exact de cette affaire. Il paraît que Talbot fut mis à la Tour pour avoir menacé d'assassiner le duc d'Ormond.

Cornwallis. Ce mylord Cornwallis avait épousé la fille de Fox [1], trésorier de la maison du roi, l'homme d'Angleterre le plus riche et le plus réglé. Son beau-fils, au contraire, était un petit hanneton, grand dissipateur, qui jouait volontiers, qui perdait tant qu'on voulait, mais qui ne payait pas de même. Son beau-père, qui n'avait garde d'approuver sa conduite, ne laissait pas de payer en la redressant. Le chevalier de Grammont lui avait gagné mille ou douze cents guinées qui n'arrivaient point quoiqu'il fût sur son départ, et qu'il eût pris congé de Cornwallis préférablement aux autres. Cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouvera laconique. Le voici :

« Mylord, souvenez-vous du comte de Grammont et n'oubliez pas le « chevalier Fox. »

Pour en revenir à Talbot, il partit plus touché que ne le paraît un homme qui fait présent de sa maîtresse. Son séjour en Irlande, ni le soin de ses affaires ne le guérirent pas tout à fait ; et s'il se trouva dégagé des fers de mademoiselle d'Hamilton à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une et dans l'autre cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des filles de la reine jusqu'à présent que pour faire mention de mademoiselle Stewart et de mademoiselle de Warmestré. Les autres étaient mademoiselle Bellenden, mademoiselle de La Garde [2] et mademoiselle Bardou, toutes filles d'honneur, comme il plaisait à Dieu.

La Bellenden n'avait point de beauté : c'était une bonne créature, à qui l'embonpoint et quelque fraîcheur tenaient lieu de mérite, et qui, n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes, faisait tout de son mieux pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle de La Garde et mademoiselle Bardou, toutes deux Françaises, avaient été placées par la reine-mère. La première était une petite mauricaude qui s'entremettait des affaires de ses compagnes ; et l'autre voulait à toute force être admise au rang des filles d'honneur, quoiqu'elle ne fût

[1] Le chevalier Étienne Fox, d'où sont descendus lord Holland et son fils le fameux Fox, fut l'artisan de sa fortune. D'abord commis de la cassette du roi à la restauration, il fut fait jusqu'à trois fois intendant des finances, et garda cette place jusqu'en 1707, où il se retira des affaires publiques. Il eut en premières noces sept garçons et trois filles ; et de sa seconde femme, qu'il épousa en 1703, à l'âge de soixante-seize ans, il eut deux fils, Étienne comte d'Ilchester, Henri lord Holland, et deux filles. Il mourut en 1716 à Chiswick, âgé de quatre-vingt-neuf ans.

[2] Fille de Charles Péliot, seigneur de La Garde. Elle épousa le chevalier Sylvius, et mourut le 13 octobre 1730. L'un de ses frères épousa la nièce de Jermyn, un des héros de ces Mémoires.

que logée parmi les autres, et qu'on lui en contestât à tout moment les titres et les fonctions.

On ne pouvait guère être plus laide avec une aussi jolie taille ; mais, en récompense, la laideur était rehaussée par tout ce qui pouvait y donner de l'éclat. On se servait d'elle pour danser avec Flamarens ; et quelquefois, sur la fin d'un bal, armée de castagnettes et d'effronterie, elle se mettait à danser quelque sarabande figurée qui faisait rire la cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme mademoiselle Stewart ne servait que rarement auprès de la reine, on ne comptait plus sur elle. Les autres défilèrent presque en même temps par différentes aventures. Voici celle de mademoiselle Warmestré, dont on a dit quelque chose au sujet du chevalier de Grammont.

Mylord Taaffe [1], fils aîné du comte de Carlingford, s'était imaginé qu'il était amoureux d'elle ; et la Warmestré, non-seulement s'imagina qu'il était vrai, mais elle compta qu'il ne manquerait pas de l'épouser à la première occasion ; et, en attendant, elle crut qu'il fallait le recevoir tout de son mieux. Il avait fait confidence de ses affaires au duc de Richmond. Ils s'aimaient beaucoup ; mais ils aimaient encore plus le vin. Le duc de Richmond [2], malgré sa naissance, ne brillait que médiocrement à la cour ; et le roi le considérait encore moins que ne faisaient les courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit qu'il s'avisa de devenir amoureux de mademoiselle Stewart. La confidence fut mutuelle entre Taaffe et lui sur leurs engagements. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite.

La petite La Garde fut chargée de dire à mademoiselle Stewart que le duc de Richmond mourait d'amour pour elle, et que toutes les fois qu'il la lorgnait en public, cela voulait dire qu'il était tout prêt à l'épouser dès qu'elle en aurait le loisir.

Taaffe n'eut point de commission à donner pour mademoiselle Warmestré à la petite ambassadrice. Tout était réglé de ce côté-là ; mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquaient encore à la liberté de leur commerce ; comme, par exemple, de la voir à toute heure du jour et de la nuit chez elle. Cela paraissait difficile ; mais on en vint à bout.

La gouvernante des filles, qui, pour toutes choses au monde, n'aurait voulu faire la commode qu'en tout bien et tout honneur, consentit

[1] Nicolas, baron de Taaffe, fils de Thibaud, comte de Carlingford, fut tué à la bataille de la Boyne, le 1er juillet 1689, en combattant pour le roi Jacques.

[2] Charles Stewart, duc de Richmond et de Lénox.

qu'on souperait tant qu'on voudrait chez mademoiselle Warmestré, pourvu que ce fût à bonne intention, et qu'elle fût de la partie. La bonne dame aimait les huîtres vertes, et ne haïssait pas le vin d'Espagne. Elle trouvait donc à coup sûr, dans chacun de ces repas, deux barils d'huîtres; l'un pour manger avec la compagnie, et l'autre pour emporter; et, dès qu'elle avait pris sa dose de vin, elle prenait congé de l'assemblée.

C'était à peu près du temps que M. le chevalier de Grammont avait jeté les yeux sur la Warmestré, qu'on menait ce petit train de vie dans sa chambre. Dieu sait les pâtés de jambon, les bouteilles de vin et les autres provisions de sa libéralité qui s'y consommaient !

Au milieu de ces bombances nocturnes et de cet innocent commerce, un parent de Killegrew vint solliciter un procès à Londres. Il gagna, mais il y pensa perdre l'esprit.

C'était un gentilhomme de campagne, veuf depuis six mois, et possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme, qui n'avait que faire à la cour, y fut voir son cousin Killegrew, qui n'avait que faire de sa visite. Il y vit mademoiselle Warmestré, et dès cette première vue en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter; si bien que, n'ayant plus de repos ni le jour ni la nuit, il fallait avoir recours aux remèdes extrêmes ; c'est-à-dire qu'un beau matin il fut trouver son cousin Killegrew, lui conta sa chance, et le pria bien instamment de demander mademoiselle Warmestré en mariage de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut en apprenant son dessein. Il ne pouvait cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'était fourrée dans la tête pour en faire sa femme. Il fut quelque temps sans le vouloir croire; mais quand il vit que c'était tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers et des inconvénients qu'il y avait dans une entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la cour était un terrible meuble pour la campagne ; que ce serait en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer que de l'y mener malgré qu'elle en eût ; que, s'il consentait à ne l'y pas mener, il n'avait qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudrait en équipage, en table, en habits et en frais de jeu pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices ; qu'il n'avait qu'à supputer ensuite combien lui dureraient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avait déjà supputé tout cela; mais, trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution; et Killegrew, cédant à ses importunités, fut offrir son cousin pieds et poings liés à la victorieuse Warmestré. Comme il n'avait rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec la-

quelle elle le refusa lui fit croire qu'elle était bien sûre de son fait avec mylord Taaffe, et lui fit admirer tout de nouveau comment cette princesse avait pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus salutaire qu'il pût apprendre à son tendre et malheureux cousin.

Mais son cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que Killegrew lui déguisait la vérité, par les raisons qu'il lui avait déjà exposées ; et, n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise, et médita son compliment : mais, dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il aurait pu s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sotte affaire dont elle avait donné la réponse à Killegrew ; qu'elle n'en avait ni n'en aurait de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, et lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne ; et, croyant qu'il lui serait impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que, pour vaquer à sa douleur, il s'était soustrait au commerce des chiens et des chevaux, c'est-à-dire qu'il renonçait aux plus chères délices d'un gentilhomme de campagne, la dédaigneuse Warmestré, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la cour en fut déchaînée : celles principalement qui n'étaient plus d'âge ou de figure à donner ces scandales en demandaient justice. Mais la gouvernante des filles, à qui l'on aurait pu s'en prendre, assura que ce n'était rien, et qu'elle avait de quoi fermer la bouche aux médisants. Elle eut une audience de la reine pour en développer le mystère ; et elle exposa comme quoi la chose s'était passée de son aveu, c'est-à-dire en tout bien et en tout honneur.

La reine envoya demander à mylord Taaffe s'il reconnaissait mademoiselle Warmestré pour sa femme. Il assura très-respectueusement qu'il ne connaissait ni mademoiselle Warmestré, ni son enfant ; qu'il s'étonnait comment on voulait plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuse Warmestré, plus indignée de cette réponse qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la cour dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la première occasion.

Killegrew, sur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne ferait point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable cousin pour lui en faire part ; et dès qu'il le vit, sans ménager la délicatesse de son amour ou de ses sentiments, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent employées pour le faire crever de honte et de ressentiment.

Nous lisons que l'officieux Tiridate se laissa doucement mourir au récit de la mort de Mariamne ; mais le tendre cousin de Killegrew, s'étant dévotement mis à genoux, leva les yeux au ciel, et fit cette oraison :

Loué soit le Seigneur d'une petite disgrâce qui fera peut-être le bonheur de ma vie ! Que sait-on si la belle Warmestré ne voudra point de moi à présent, et si je n'aurai pas le bonheur de passer mes jours avec une femme que j'adore, et dont je puis espérer des héritiers ? Oui-dà ! dit Killegrew, plus confondu que l'autre n'aurait dû l'être, vous pouvez compter sur l'un et sur l'autre. Je ne doute pas qu'elle ne vous donne la main dès qu'elle sera relevée ; et ce serait une grande malice à elle, qui en sait faire, de vous laisser manquer d'enfants. Je vous conseille de prendre toujours celui qu'elle vient d'avoir, en attendant les autres.

Ce qui fut dit fut fait, nonobstant la raillerie. Cet amant fidèle la rechercha comme il eût pu faire la chaste Lucrèce ou la belle Hélène. Sa passion ne fit qu'augmenter après l'avoir épousée ; et la généreuse Warmestré, touchée d'abord de reconnaissance, le fut enfin d'inclination ; ne lui donna pas un enfant dont il ne fût le père ; et, depuis qu'il y a des ménages heureux et tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque temps après, mademoiselle Bellenden, que cet exemple n'avait point effrayée, eut la prudence de quitter la cour avant que d'en être chassée. La désagréable Bardou la suivit de près ; mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa sarabande comme de son visage. Le roi, pour ne plus les revoir ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restait donc plus que la petite mademoiselle de La Garde à pourvoir. Elle n'avait ni assez de vices ni assez de vertus pour être chassée de la cour, ou pour y rester. Dieu sait ce qu'elle serait devenue, si le seigneur Sylvius[1], personnage

[1] Le chevalier Gabriel Sylvius, natif d'Orange, était attaché à la princesse royale, et après au duc d'York : c'était un homme d'esprit. Il fut envoyé extraordinaire en Danemark.

qui n'avait rien de ce que promettait le nom romain qu'il avait pris, n'eût aussi pris pour femme l'infante de La Garde !

On a fait voir que toutes ces princesses méritaient qu'on les chassât, ou pour leurs déréglements, ou pour leur laideur ; cependant celles qui les remplacèrent trouvèrent le moyen de les faire regretter, si l'on en excepte mademoiselle Wells.

C'était une grande fille, faite à peindre, qui se mettait bien, qui marchait comme une déesse, et dont le visage, fait comme ceux qui plaisent le plus, était un de ceux qui plaisent le moins. Le ciel y avait répandu certain air d'incertitude qui lui donnait la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnait mauvaise opinion de son esprit ; et, par malheur, son esprit faisait bon sur tout ce qu'on en croyait. Cependant, comme elle était fraîche, et qu'elle paraissait neuve, le roi, que la belle Stewart ne gâtait pas sur la finesse des pensées, voulut voir si les sens ne trouveraient pas mieux leur compte avec mademoiselle Wells que les sentiments avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle était d'une famille royaliste ; et, comme son père avait fidèlement servi Charles Ier, elle crut qu'il ne fallait pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle. On prétendait qu'elle avait fait un peu moins de défense qu'il ne fallait ; qu'elle s'était rendue à discrétion sans être vivement pressée ; et d'autres disaient que Sa Majesté se plaignait de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le duc de Buckingham fit un couplet de chanson sur ce sujet, dans lequel le roi parle à Progers [1], confident de ses menus plaisirs. L'allusion de *Wells*, qui signifie *puits*, fait toute la pensée du couplet. En voici le sens :

Quand le roi de ce puits sentit l'horreur profonde,
Progers ! s'écria-t-il, que suis-je devenu ?
Ah ! depuis que j'y sonde,
Si je n'avais cherché que le centre du monde,
J'y serais parvenu.

Mademoiselle Wells, avec cette espèce d'anagramme sur son nom, et ces remarques sur sa personne, ne laissait pas de briller entre toutes

[1] Le roi lui donna la permission de faire bâtir une maison dans le parc de Bushy, auprès de Hampton-Court, à condition qu'après sa mort elle reviendrait à la couronne : c'est la maison qu'a habitée le feu comte de Halifax. Cet Édouard Progers, qui, en 1660, avait été nommé chevalier du Chêne royal, ordre qu'on voulait établir, vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-seize ans, et mourut d'une inflammation que lui causa la douleur d'avoir poussé quatre dents nouvelles.

ses nouvelles compagnes. C'étaient mesdemoiselles Levingston, Fielding et Boynton, peu dignes qu'on en fasse mention dans ces Mémoires ; et nous les laisserons dans l'obscurité jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle était en filles d'honneur la nouvelle cour de la reine. Celle de la duchesse d'York fut presque renouvelée dans le même temps ; mais, quant au choix qu'elle en fit, cette princesse montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avait de grandes ressources en beautés. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'était que les premières filles d'honneur, et par quel hasard elles sortirent de chez Son Altesse.

Outre mademoiselle Blague et mademoiselle Price, dont on a déjà parlé, la chambre avait été composée de mademoiselle Bagot, et de mademoiselle Hobart, doyenne de la communauté.

La Blague, qui n'avait jamais véritablement su ce qui l'avait brouillée avec le marquis de Brisacier, s'en était prise à cette lettre fatale qu'elle avait reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la Price devait porter des gants et du ruban jaunes comme elle, il ne lui parlait que de sa blonderie et de ses yeux marcassins. Elle s'imagina que c'était quelque chose de bien merveilleux, puisqu'on y comparait ses regards; et voulant, à quelque temps de là, savoir toute la vertu de l'expression, elle demanda ce que voulait dire marcassin. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre ; et ceux à qui elle s'adressa lui dirent que c'était un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avait soupçonné de sa perfidie. Brisacier, plus étonné de son changement qu'elle n'était indignée de sa prétendue noirceur, la regarda comme une créature encore plus capricieuse qu'elle n'était fade, et la planta là. Mais le chevalier Yarborough, aussi blond qu'elle, s'offrit au fort de son dépit, en fut écouté favorablement, et le sort fit ce mariage pour voir ce que produirait une union si blafarde.

Mademoiselle Price avait de l'esprit ; et comme elle n'était pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux, et qu'elle voulait pourtant en avoir, loin de faire la renchérie quand l'occasion s'en présentait, elle ne marchandait seulement pas. Elle avait de l'emportement dans sa colère aussi bien que dans sa tendresse : cela l'avait exposée à quelques inconvénients. Elle avait très-mal à propos pris querelle avec une jeune créature que mylord Rochester aimait. Ce commerce avait été jusqu'alors assez secret : elle eut l'imprudence de faire tout de son mieux pour le rendre public, et s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agré-

ment, de délicatesse et de facilité ; mais la plus implacable des plumes, en fait de satire, était la sienne.

La pauvre Price, qui l'avait bien voulu mériter, y paraissait chaque jour sous une figure nouvelle. Tout était plein de vaudevilles, dont son nom était le refrain, et sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir dans une cour où l'on était avide des moindres choses qui venaient de mylord Rochester ! Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant et la découverte qui s'ensuivit, pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisait.

Dongan mourut en ce temps-là. C'était un garçon de mérite, auquel Durfort, depuis comte de Feversham[1], succéda dans la charge de lieutenant des gardes du corps de Son Altesse. Mademoiselle Price l'avait tendrement aimé. Sa mort la mit au désespoir ; mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtés en était. Elle était adressée, de la main du défunt, à mademoiselle Price ; mais, loin de la recevoir, elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La gouvernante crut qu'il était de sa prudence de la recevoir au refus de la Price, et de son devoir de la remettre entre les mains de la duchesse, comptant bien qu'elle était remplie de choses curieuses et utiles dont il pourrait lui revenir quelque petit profit. Quoique la duchesse ne crût pas tout à fait cela, la curiosité la prit de voir ce que pouvait contenir une cassette si merveilleuse et si soigneusement cachetée ; et l'ouverture s'en fit en présence de quelques dames qui se trouvèrent alors dans son cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer y étaient ; et toutes ces faveurs étaient de la tendre Price. On ne pouvait comprendre comment une seule personne y avait pu fournir : car, sans compter les portraits, il y avait des cheveux de toutes sortes, et mis en bracelets de tant de manières, que c'était une merveille. Après cela venaient trois ou quatre paquets de lettres d'une tendresse si vive, qu'on n'osa jamais lire que les deux premières, tant les transports et les langueurs y étaient naturellement représentés.

La duchesse se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie ; car, avec de pareils témoins, elle jugea bien qu'il n'y avait pas d'apparence que l'aventure fût supprimée ; mais comme il

[1] Louis de Duras, né en France, fils du duc de Duras et d'une sœur du grand Turenne. Après la restauration de Charles II, il vint en Angleterre, où il fut naturalisé, et créé successivement baron de Duras et comte de Feversham, titre et nom de son beau-père. A la révolution il commanda en chef l'armée envoyée contre le duc de Monmouth. Il mourut le 8 avril 1709, âgé de soixante-huit ans.

n'y en avait pas aussi de retenir une telle fille d'honneur, on rendit à mademoiselle Price ce qui lui appartenait, avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son amant, ou de s'en consoler.

Mademoiselle Hobart était d'un caractère aussi nouveau pour lors en Angleterre que sa figure paraissait singulière dans un pays où d'être jeune, et de n'être pas plus ou moins belle, est un reproche. Elle avait de la taille, quelque chose de fort délibéré dans l'air, beaucoup d'esprit, et cet esprit était fort orné, sans être fort discret. Elle avait beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée, et beaucoup de feu dans des yeux peu touchants. Son cœur était tendre ; mais on prétendait que ce n'était qu'en faveur du beau sexe.

Mademoiselle Bagot [1], qui mérita la première ses soins et ses empressements, y répondit d'abord de bon cœur et de bonne foi ; mais, s'étant aperçue que c'était trop peu de toute son amitié pour toute celle de la Hobart, elle laissa cette conquête à la nièce de la gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avait de la petite fille.

Bientôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la cour. On y était assez grossier pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grèce sur les goûts de la tendresse, et l'on se mit en tête que l'illustre Hobart, qui paraissait si tendre pour les belles, était quelque chose de plus que ce qu'elle paraissait.

Les chansons commencèrent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs ; et ses compagnes commencèrent à la craindre sur la foi de ces chansons. La gouvernante, tout alarmée de ces bruits, consulta mylord Rochester sur le péril où sa nièce paraissait exposée. Elle ne pouvait mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de mademoiselle Hobart, et fit si bien, qu'elle tomba dans les siennes. La duchesse, trop généreuse pour ne pas traiter de vision ce que l'on imputait à cette fille, et trop équitable pour la condamner sur des chansons, l'ôta de la chambre pour la faire servir auprès de sa personne.

Mademoiselle Bagot était la seule qui véritablement eût quelque air de sagesse et de beauté dans cette première chambre. Elle avait

[1] Élisabeth, fille de Hervey Bagot, second fils du chevalier Hervey Bagot. Elle épousa en premières noces Charles Berkeley, comte de Falmouth, et devint après sa mort la femme de Charles Sackville, premier duc de Dorset.

Dryden et Howard, dans l'*Essay on Satire*, ont fait un portrait peu avantageux de cette dame. Au reste, on ne peut guère s'en rapporter à un écrivain satirique pour la vérité des faits.

les traits beaux et réguliers. Elle avait ce teint rembruni qui plaît tant quand il plaît. Il plaisait beaucoup en Angleterre, parce qu'il y était rare. Elle rougissait de tout, sans rien faire dont elle eût à rougir. Mylord Falmouth jeta les yeux sur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avaient été ceux de mademoiselle Hobart; et quelque temps après, l'amour l'éleva du poste de fille d'honneur de la duchesse à un rang que toutes les filles d'Angleterre auraient pu envier.

CHAPITRE XI

Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

La duchesse d'York, pour former sa nouvelle cour, voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent, et, sans égard aux recommandations, ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle Jennings et mademoiselle Temple étaient à la tête. Elles effaçaient tellement les deux autres qu'on choisit, que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle Jennings [1], parée des premiers trésors de la jeunesse, était de la plus éclatante blancheur qui fut jamais. Ses cheveux étaient d'un blond parfait. Quelque chose de vif et d'animé défendait son teint du fade qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'était pas la plus petite, mais c'était la plus belle bouche du monde. La nature l'avait embellie de ces charmes qu'on ne peut exprimer : les Grâces y avaient mis la dernière main. Le tour de son visage était gracieux, et sa gorge naissante était de même éclat que son teint. Pour achever en un mot, sa figure donnait une idée de l'Aurore ou de la déesse du printemps, telles que messieurs les poëtes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais comme

[1] Françoise Jennings, l'une des filles de Richard Jennings de Sunbridge, dans la province de Hertford. Elle fut mariée à George Hamilton, ainsi qu'on le voit à la dernière page de ces Mémoires : après sa mort elle épousa en secondes noces Richard Talbot, dont il a été question plus haut, créé duc de Tyrconnel par Jacques II, dont il suivit la fortune. Elle ne paraît pas avoir vécu en bonne intelligence avec sa famille, et passa la dernière partie de sa vie en Irlande, où elle mourut le 6 mars 1731, dans un âge très-avancé.

il n'était pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté sans aucun défaut, il y aurait eu quelque chose à refaire à ses bras et à ses mains pour les rendre dignes du reste. Son nez n'était pas de la dernière délicatesse, et ses yeux faisaient un peu grâce, tandis que sa bouche et le reste de ses appas portaient mille coups jusqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure elle était toute pétillante d'esprit et de vivacité. Ses gestes et tous ses mouvements étaient autant d'impromptu. Sa conversation était séduisante quand elle voulait plaire, fine et délicate quand elle voulait donner du ridicule; mais comme son imagination l'emportait souvent, et qu'elle commençait à parler avant que d'achever de penser, ses expressions ne signifiaient pas toujours ce qu'elle voulait; et ses paroles rendaient quelquefois trop peu, quelquefois beaucoup trop, les choses qu'elle pensait.

Mademoiselle Temple [1], à peu près du même âge, était brune en comparaison d'elle. Sa taille était jolie. Elle avait les dents belles, les yeux tendres, le teint frais, le sourire agréable et l'air spirituel. Voilà ce que c'était que son extérieur. Il serait difficile de dire ce que c'était que le reste; car elle était simple, glorieuse, crédule, soupçonneuse, coquette, sage, fort suffisante et fort sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la cour de la duchesse, chacun eut les yeux dessus, et l'on forma des desseins sur l'une et sur l'autre, soit en bien, soit en mal.

Mademoiselle Jennings ne fut pas longtemps à se distinguer, et à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes que ceux que l'espoir du succès y attachait. Son éclat éblouissant attirait, et les charmes de son esprit engageaient.

Le duc d'York, s'étant persuadé qu'elle était de son apanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit que le roi son frère s'était approprié les faveurs de mademoiselle Wells; mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, quoiqu'elle fût à celui de la duchesse. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se promenaient toujours ailleurs quand ceux de Son Altesse les cherchaient; et si par hasard il en surprenait quelqu'un, elle n'en rougissait seulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occasion de parler, et ce fut tant pis. Je ne sais de quelle ma-

[1] Anne, fille de Thomas Temple de Frankton, dans la province de Warwick, et seconde femme du chevalier Charles Lyttelton, dont elle eut cinq fils et huit filles : elle était belle-mère du premier lord Lyttelton, et mourut le 27 août 1718.

nière il conta sa chance ; mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avait de la sagesse et de la fierté. Ce qu'il avait à proposer ne convenait pas trop à l'une ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités qu'elle n'était pas capable de faire de grandes réflexions, elle s'était munie de quelques maximes très-salutaires pour la conduite d'une personne de son âge. La première était qu'il fallait être jeune pour entrer agréablement à la cour, et ne pas être vieille pour en sortir de bonne grâce ; qu'on ne s'y pouvait maintenir que par une glorieuse résistance, ou par d'illustres faiblesses ; et que, dans un séjour si dangereux, il fallait faire son possible pour ne disposer de son cœur qu'en donnant sa main.

Avec de tels sentiments elle eut moins de peine à résister aux tentations du duc qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traités d'établissement dont on voulut sonder son ambition, et toutes les offres de présents réussirent encore plus mal. Que faire pour apprivoiser une impertinente vertu qui ne voulait point entendre raison ? Il y avait de la honte à laisser échapper une petite étourdie dont les penchants devaient au moins tenir quelque chose de la vivacité qui brillait dans toutes ses manières, et qui cependant se mêlait d'avoir du solide quand on ne lui en demandait pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourrait faire ce que n'avaient pu les regards, les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout ; mais, par malheur, elle ne souffrait point le papier. Chaque jour quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fourraient ou dans ses poches ou dans son manchon : cela ne se faisait pas trop imperceptiblement ; et la malicieuse petite bête avait soin que ceux qui les y avaient vus entrer les en vissent sortir sans leur avoir donné la moindre audience : elle ne faisait que secouer son manchon ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avait le dos tourné, billets pleuvaient autour d'elle, et les ramassait qui voulait. La duchesse fut souvent témoin de cette conduite, et n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'était donc bruit dans les deux cours que des charmes et de la sagesse de mademoiselle Jennings. On ne pouvait comprendre qu'une jeune créature débarquant de la campagne droit à la cour, en devînt sitôt l'ornement par ses attraits, et l'exemple par sa conduite.

Le roi crut que ceux qui l'avaient attaquée s'y étaient mal pris, ne lui paraissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empressements la séduire, elle qui vraisemblablement ne tenait pas cette discrète morale de la prudence de sa mère, qui n'avait rien

éprouvé de plus délicieux que les prunes et les abricots de Saint-Albans [1]. Il voulut voir ce que c'était que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit et dans les charmes de sa personne ; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bientôt en désir de réussir dans l'épreuve. Dieu sait ce qu'il en fût arrivé ! car il avait tout l'esprit du monde, et il était roi : ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle Jennings étaient louables et bien raisonnées : mais l'esprit avait de grands charmes pour elle ; et la majesté du prince humiliée devant une jeune personne qui l'écoute est bien persuasive ; mais mademoiselle Stewart n'eut garde de consentir au projet du roi.

L'alarme la prit de bonne heure ; elle pria Sa Majesté de vouloir bien laisser au duc son frère le soin d'instruire les filles de la duchesse sa belle-sœur, et de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimait mieux, à son tour, lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement qui ne lui paraissaient pas désavantageuses. La menace n'était pas à négliger. Il obéit, et mademoiselle Jennings eut encore tout l'honneur des bruits qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle estime et nouveaux vœux de tous côtés. Elle allait triomphante de je ne sais combien de libertés, sans intéresser la sienne. Son heure n'était pas encore venue ; mais elle n'était pas si loin. C'est ce que nous dirons quand nous aurons fait voir comment sa compagne débuta.

Quoique la figure de mademoiselle Temple fût toute des plus jolies, elle était effacée par celle de mademoiselle Jennings : elle brillait encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très-capables de lui en donner, si ce don était communicable, entreprirent en même temps de lui faire perdre le peu qu'elle en avait : c'était mylord Rochester et mademoiselle Hobart. Le premier commença par la gâter, en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disait bien que, si le ciel l'avait fait d'humeur à se prendre par la beauté, il ne lui aurait pas été possible de se sauver auprès d'elle ; mais que, n'étant, Dieu merci, touché que de l'esprit, il avait le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde, sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'était après un aveu si sincère qu'il lui présentait des vers, ou quelque chanson nouvelle ; et c'était là que tout ce qui pouvait disputer quelque chose à mademoiselle Temple était mis à deux genoux devant ses appas pour en faire

[1] Cette ville est près de Sunbridge, où résidait la famille de mademoiselle Jennings.

amende honorable. De telles insinuations tournaient sa petite tête, que c'était une pitié.

La duchesse s'en aperçut; et, connaissant la portée du génie de l'un et de l'autre, elle connut le danger où la pauvre Temple se précipitait sans le savoir. Mais comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avait pas songé, qu'il est difficile d'en rompre un bien établi, mademoiselle Hobart fut chargée de mettre ordre, le plus discrètement qu'elle pourrait, à ce que ces fréquentes et longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission, et se flatta d'y réussir.

Elle avait déjà fait toutes les avances pour s'emparer de sa confiance et de sa bonne volonté. La Temple, moins en garde contre elle que contre Rochester, y répondait tout de son mieux. Elle était avide de louanges, et friande de toutes sortes de sucreries autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un et à l'autre de ses goûts. Mademoiselle Hobart avait l'intendance du cabinet des bains de la duchesse. Son appartement était tout contre, et dans cet appartement elle avait un cabinet garni de confitures et de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet convenait au goût de mademoiselle Temple, et il convenait au goût de mademoiselle Hobart qu'elle y prît plaisir.

La belle saison étant de retour, les plaisirs qui l'accompagnent revinrent avec elle. Un jour que les dames avaient été à cheval, la Temple, au retour d'une de ces galantes promenades, débarqua chez mademoiselle Hobart pour se remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendaient; mais, avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est-à-dire de se déshabiller chez elle pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avait garde d'être refusée! Je vous l'allais proposer, dit la Hobart. Ce n'est pas que vous ne soyez jolie comme un ange dans cet habillement; mais il n'est rien tel que d'être fraîchement et à son aise. Vous ne sauriez croire, ma chère Temple, poursuivit-elle en l'embrassant, combien vous m'obligerez d'en user ainsi; mais surtout ce goût pour la propreté me charme. Vous êtes bien différente en cela, comme en bien d'autres choses, de cette petite folle de Jennings. Avez-vous pris garde comme tous nos benêts de la cour l'admirent pour quelque éclat qui n'est peut-être pas tout à elle, et pour des étourderies qui ne sont d'aucune autre, et qu'ils prennent pour des traits d'esprit? Je ne lui ai pas assez parlé pour en démêler la gentillesse; mais s'il n'est pas mieux tourné que ses pieds, ce n'est pas grand'chose. On m'en a conté de belles de son peu de propreté. Il n'y a point de chat qui craigne tant l'eau. Comment! jamais ne se laver pour soi-même, et ne

décrasser que ce qu'il faut nécessairement que l'on montre, c'est-à-dire la gorge et les mains !

La Temple avalait cela plus doux que les confitures ; et l'officieuse Hobart, pour ne pas perdre de temps, la déshabillait en attendant sa femme de chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord, ne voulant pas donner cette peine à une personne constituée depuis quelque temps en dignité comme mademoiselle Hobart : mais elle eut beau s'en défendre, l'autre lui fit voir que c'était avec plaisir qu'elle lui rendait ce petit office. La collation finie, et mademoiselle Temple déshabillée : Passons, lui dit la Hobart, dans le cabinet des bains, nous pourrons y causer un moment sans craindre que quelque sotte visite ne nous vienne lanterner. Elle y consentit ; et, s'étant toutes deux mises sur un lit de repos : Vous êtes trop jeune, ma chère Temple, lui dit-elle, pour connaître la malignité du caractère des hommes en général, et trop neuve encore dans ce pays-ci pour avoir pu démêler celui de ses habitants. Je vais vous donner une idée de ces messieurs du mieux qu'il me sera possible, sans offenser personne ; car je n'aime point la médisance.

Premièrement, il faut que vous comptiez que tous les hommes de la cour manquent de probité, de bon sens, de jugement, d'esprit ou de sincérité ; c'est-à-dire que celui qui, par hasard, aura quelques-unes de ces qualités, à coup sûr n'aura pas les autres. Le faste dans les équipages, la fureur du jeu, la bonne opinion de leur mérite, et le mépris pour celui des autres, sont leurs entêtements.

L'intérêt ou les plaisirs sont les motifs de toutes leurs actions. Ceux qui suivent le premier vendraient Dieu le père comme Judas vendit son maître, et pour moins d'argent. Je vous citerais de beaux exemples si j'en avais le temps. Pour les sectateurs des voluptés, ou soi-disant tels, car ils ne sont pas tous si méchants qu'ils affectent de le paraître, ces messieurs ne respectent ni promesses ni serments, ni foi ni loi, c'est-à-dire ni le ciel ni la terre, pour parvenir à leurs fins. Ils ne regardent les filles d'honneur que comme des amusements qu'on place exprès à la cour pour les empêcher de s'y ennuyer ; et plus on a de mérite, plus on est exposé à leurs impertinences dès qu'on les écoute, et à leurs calomnies dès qu'on ne les écoute pas.

Pour les épouseurs, ce n'est pas ici qu'il en faut chercher. Si l'argent ou le caprice ne s'en mêle, on aurait beau se flatter d'être pourvue, la sagesse et les appas y sont également inutiles. Madame de Falmouth est l'unique exemple d'une fille d'honneur bien mariée sans dot ; et demandez au pauvre imbécile d'époux pour quelle raison il l'a prise ; je suis persuadée qu'il n'en sait aucune, si ce n'est qu'elle a les oreilles

grandes et rouges, et le pied plat. Pour la blonde Yarborough, qui paraissait si fière de son établissement, elle est femme, pour tout dompter, d'un grand flandrin qui, la semaine d'après son mariage, lui et prendre congé de la ville pour jamais, en vertu de cinq ou six mille livres de rente qu'il possède sur les confins de Cornouaille. Hélas! la pauvre Blague, je la vis partir, il y a bien un an, tirée à quatre chevaux si maigres, que je ne crois pas qu'elle soit encore à moitié chemin de son petit château. Que voulez-vous! toutes les filles ont la folie de se vouloir marier; et, dès qu'elles ont quelque peu de charmes, elles croient qu'il n'y a qu'à se montrer à la cour pour choisir leurs époux. Mais quand cela serait, c'est la plus sotte condition du monde pour une personne qui a des sentiments.

Croyez-moi, ma chère Temple, c'est si peu de chose que les plaisirs du mariage au prix de ses inconvénients, que je ne sais comment on peut s'y résoudre. Fuyez donc un si fâcheux engagement, au lieu de le souhaiter. La jalousie, jadis inconnue dans ces innocents climats-ci, devient à la mode : vous en avez des exemples. De quelque brillante apparence qu'on veuille vous éblouir, n'allez pas de votre esclave faire votre tyran. Maîtresse de votre liberté, vous le serez toujours des autres. Je vais vous donner des preuves assez récentes de la perfidie des hommes pour notre sexe, et de l'impunité qu'ils trouvent dans tous leurs attentats contre notre innocence.

Le comte d'Oxford[1] devint amoureux d'une comédienne de la troupe du duc[2], belle, gracieuse, et qui jouait dans la perfection. Le rôle de Roxane, dans une pièce nouvelle, l'avait mise en vogue, et le nom lui en était resté. Cette créature, pleine de vertu, de sagesse, ou, si vous voulez, d'obstination, refusa fièrement les offres de service et les présents du comte d'Oxford. Cette résistance irrita sa passion. Il eut recours aux invectives, et même aux charmes, le tout en vain. Il en perdit le boire et le manger : ce n'était pas grand'chose pour lui; mais

[1] Aubery de Vere, dernier comte d'Oxford, mort le 12 mars 1702, âgé de plus de quatre-vingts ans.

[2] L'auteur d'une *Histoire du théâtre anglais*, publiée par Curl en 1741, dit que madame Marshall, actrice célèbre, plus connue sous le nom de Roxane, dont elle jouait le rôle, fut ainsi trompée par le comte d'Oxford. Les particularités de cette aventure, telles qu'elles y sont rapportées, diffèrent peu de ce qu'on lit dans ces Mémoires. On trouve un récit plus détaillé de cette séduction dans les *Mémoires de la cour d'Angleterre*, par madame Dunois, part. II, p. 71. Madame Marshall, qui joua la première le rôle de Roxane dans les *Reines rivales*, de Lée, appartenait à la troupe du roi, et non à celle du duc. Lord Orford, je ne sais sur quelle autorité, dit que c'était une demoiselle Barker, nom qui paraît tout à fait inconnu dans les annales dramatiques de l'Angleterre.

sa passion devint si violente, qu'il ne jouait ni ne fumait plus. Dans cette extrémité l'Amour eut recours à l'Hymen. Le comte d'Oxford, premier pair du royaume, a bonne mine, comme vous voyez ; il est de l'ordre de la Jarretière, qui relève un air assez noble qu'il a naturellement : enfin, à le voir, on dirait que c'est quelque chose; mais, à l'entendre, on voit bien que ce n'est rien. Cet amant passionné lui fit présenter une belle promesse de mariage authentiquement signée de sa main : elle ne voulut point tâter de cet expédient; mais elle crut qu'elle ne risquait rien, lorsqu'il vint le lendemain accompagné d'un ministre et d'un témoin. Une autre comédienne de ses amies signa le contrat comme témoin pour elle. Le mariage fut fait et parfait de cette sorte. Vous croyez peut-être que la nouvelle comtesse n'avait plus qu'à se faire présenter à la cour, y prendre son rang, et arborer les armes d'Oxford? Point du tout; quand il en fut question, on trouva qu'elle n'était point mariée ; c'est-à-dire, on trouva que le prétendu ministre était un trompette du mylord, et le témoin son timbalier. Cet ecclésiastique et ce témoin ne parurent plus après la cérémonie ; et l'on soutint à l'autre témoin que la sultane Roxane avait apparemment cru se marier réellement dans quelque rôle de comédie. La pauvre créature eut beau prendre à partie les lois et la religion violées, aussi bien qu'elle, par cette supercherie ; elle eut beau se jeter aux pieds du roi pour en demander justice, elle n'eut qu'à se relever ; trop heureuse d'avoir une pension de mille écus pour douaire, et de reprendre le nom de Roxane au lieu de celui d'Oxford. Vous me direz que ce n'était qu'une comédienne ; que tous les hommes n'ont pas les mêmes sentiments, et qu'on peut au moins les écouter quand ils ne font que rendre justice au mérite d'une personne faite comme vous : mais ne vous y fiez pas, quoique vous soyez à même ; car je sais que tout le monde ne donne pas dans la prévention nouvelle où l'on est pour la Jennings. Le beau Sydney vous lorgne; mylord Rochester se plaît à vous entretenir ; et le très-sérieux chevalier Lyttelton sent dégourdir sa gravité naturelle en faveur de vos attraits.

Pour le premier, j'avoue qu'il est d'une figure toute propre à séduire les penchants d'une personne de votre âge : mais quand cette figure serait accompagnée de quelque chose, comme elle ne l'est pas, et qu'il songerait aussi sérieusement à vous qu'il veut vous le persuader et que vous le méritez, je ne vous conseillerais pas de songer à lui, pour des raisons qu'il ne m'est pas permis de vous dire à présent.

Le chevalier Lyttelton y va sans doute de bonne foi, puisqu'il paraît honteux de l'état où vous l'avez mis; et je crois que, s'il pouvait tant faire que d'oublier les chimères dont il a l'imagination remplie sur ce

qu'on appelle vulgairement être cocu, le bon homme vous épouserait, et vous iriez représenter dans son petit gouvernement, où vous passeriez gaiement vos jours à tenir les comptes du ménage, et à raccommoder ses serviettes. Quelle gloire d'avoir pour époux un Caton, dont les discours sont pleins de censures, et les censures remplies de travers !

Mylord Rochester est sans contredit l'homme d'Angleterre qui a le plus d'esprit et le moins d'honneur. Il n'est dangereux que pour notre sexe; mais il l'est au point, qu'il n'y a pas de femme qui l'écoute trois fois qui n'en soit pour sa réputation. C'est une bonne fortune qui ne lui peut échapper de façon ou d'autre, puisqu'il la possède dans ses écrits, s'il n'en peut avoir autre chose; et, dans le siècle où nous vivons, l'un vaut l'autre à l'égard du public. Cependant rien n'est si dangereux que les insinuations avec lesquelles il s'empare de l'esprit. Il entre dans vos goûts, dans tous vos sentiments; et, tandis qu'il ne dit pas un seul mot de ce qu'il pense, il vous fait croire tout ce qu'il dit. Je m'en vais parier que, de la manière dont il vous a parlé, vous l'avez cru le plus honnête homme du monde, et le plus sincère. Je ne saurais comprendre ce qu'il vous veut dans les soins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'est pas que vous ne soyez faite de manière à mériter tous les empressements du monde; mais quand il vous aurait tourné la tête, il ne saurait que faire de la plus jolie créature de la cour; car il y a longtemps que ses débauches y ont mis ordre, avec le secours et les faveurs de toutes les coureuses de la ville. Voyez donc, ma chère Temple, ce que c'est que cette habitude effroyable de malignité qui le possède, à la ruine et à la confusion de l'innocence : un scélérat qui n'a des soins et des empressements pour mademoiselle Temple que pour donner plus de vraisemblance aux calomnies dont il l'a déchirée ! Vous me regardez avec étonnement, et semblez douter de la vérité de ce que j'avance ; mais je ne veux pas que vous m'en croyiez. Tenez, dit-elle tirant un papier de sa poche, voyez les vers qu'il a faits à votre louange, tandis qu'il endort votre crédulité par des discours flatteurs et de feints respects.

En disant cela, la perfide Hobart lui fit voir une demi-douzaine de couplets outrés que Rochester avait faits contre les filles d'honneur précédentes. C'était la Price qu'il attaquait principalement par des traits sanglants, et par la plus hideuse anatomie de sa personne qu'on pût imaginer. Hobart n'avait fait que substituer le nom de Temple à celui de Price. Cela s'accordait avec le chant et la mesure.

Il n'en fallut pas davantage. La crédule Temple n'eut pas plutôt entendu chanter ce couplet, qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour

elle ; et, dans le premier mouvement de sa colère, n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur-le-champ aux impostures du poëte : Ah ! pour celui-là, ma chère Hobart, je n'y puis plus tenir. Je ne me pique point d'être aussi belle qu'une autre ; mais pour les défauts dont parle ce coquin-là, ma chère Hobart, j'ose dire que personne n'en est plus éloignée. Nous sommes seules, et j'aurais presque envie de vous en convaincre.

La complaisante Hobart le voulut bien ; mais quoiqu'elle lui mît l'esprit en repos, en se récriant avec éloge sur tout ce qui réfutait la chanson de Rochester, la Temple pensa se désespérer de rage et d'étonnement de ce que le premier homme qu'elle eût écouté, non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai, mais eût la cruauté de l'accuser à faux ; et, ne trouvant point d'expressions capables de remplir son dépit et la violence de ses ressentiments, elle se mit à pleurer comme une folle.

La Hobart la consola le plus tendrement qu'elle put, la gronda de ce qu'elle prenait si fort à cœur les noirceurs d'un homme dont on connaissait trop l'infamie pour que de telles impostures eussent lieu ; mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler ; que c'était l'unique moyen de rendre ses projets inutiles, et lui fit voir que le mépris et le sérieux étaient beaucoup plus utiles dans ces occasions qu'un éclaircissement ; que s'il obtenait une fois qu'elle l'écoutât, il serait justifié, mais qu'elle était perdue.

Mademoiselle Hobart n'avait pas tort de donner ces conseils. Elle savait qu'un éclaircissement la livrait, et qu'il n'y avait plus de quartier pour elle, si Rochester avait un sujet si juste de renouveler ses premiers panégyriques pour elle ; mais la précaution fut vaine. Cette conversation avait été entendue d'un bout à l'autre par la nièce de la gouvernante. Cette nièce avait la mémoire du monde la plus fidèle ; et, comme elle devait voir Rochester ce même jour, elle répéta trois ou quatre fois cette conversation, pour n'en perdre pas un seul mot lorsqu'elle se donnerait l'honneur d'en faire le récit à son amant. Nous verrons dans l'autre chapitre comme la chose tourna.

CHAPITRE XII

Suite des intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.

La conversation dont on vient de parler n'avait eu de charmes que pour mademoiselle Hobart; et si la jeune Temple en avait trouvé le commencement divertissant, la fin l'avait outrée de colère. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison, s'il était bien vrai que Sydney songeât à elle, il ne lui serait pas permis de l'écouter un peu. La tendre Hobart, qui ne lui pouvait rien refuser, lui promit cette confidence dès qu'elle pourrait s'assurer sur sa conduite avec mylord Rochester. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve, après lesquels Hobart jura qu'elle lui dirait ce qu'elle souhaitait savoir. Temple assura qu'elle ne regardait plus Rochester que comme un monstre de perfidie, et jura ses grands dieux qu'elle ne l'écouterait de sa vie, et qu'elle lui parlerait encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, miss Sara sortit du bain, où, durant toute cette conversation, elle avait pensé transir de froid sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avait obtenu de la femme de chambre de mademoiselle Hobart de se pouvoir un peu décrasser à l'insu de sa maîtresse; et, l'autre y ayant consenti, je ne sais comme elles avaient fait pour remplir d'eau froide une des cuves; et la pauvre Sara ne faisait que de s'y mettre lorsqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrage renfermait l'endroit du cabinet où les cuves étaient placées. Des rideaux de taffetas de la Chine, qui se tiraient par dedans, ôtaient la vue de ceux qui se baignaient. La femme de chambre de mademoiselle Hobart n'avait eu que le temps de tirer ces rideaux sur la petite fille, de fermer la porte de la séparation, et d'en ôter la clef avant l'arrivée de sa maîtresse et de mademoiselle Temple.

Elles s'étaient mises sur un canapé placé le long de cette séparation; et mademoiselle Sara, malgré ses alarmes, avait entendu toute la conversation, et l'avait parfaitement retenue. Comme la belle ne s'était donné tant de peine que pour recevoir plus proprement mylord Rochester, dès qu'elle put se sauver, elle regagna son entresol; et, Rochester n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il

fut pleinement instruit de tout ce qui s'était passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire Hobart d'oser lui faire une tracasserie de cette nature; mais quoiqu'il comprit bien que l'amour et la jalousie en étaient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite Sara voulut savoir s'il était vrai qu'il en voulût à mademoiselle Temple, comme la Hobart avait dit; qu'elle en mourait de peur. En pouvez-vous douter, répondit-il, puisque cette sincère personne l'a dit? mais vous voyez aussi que je n'en pourrais profiter, quand la Temple le voudrait bien, puisque mes débauches et les coureuses de la ville y ont mis bon ordre.

La nièce de la gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste était faux, puisqu'elle pouvait répondre que cet article n'était pas vrai. Mylord Rochester voulut aller dès ce même soir chez la duchesse, pour voir quelle contenance on tiendrait en le voyant, après le beau portrait que mademoiselle Hobart avait eu la bonté d'en faire.

La Temple ne manqua pas de s'y trouver aussi, dans le dessein de lui faire une mine du plus effroyable dédain qu'elle pût imaginer. Quoiqu'elle se fût mise tout de son mieux, comme elle s'imaginait que les couplets qu'on lui venait de chanter étaient dans la poche de tout le monde, elle fut embarrassée de ce que tous ceux qui la rencontraient la croyaient peut-être faite comme Rochester l'avait dépeinte. Cependant Hobart, qui ne se fiait pas trop aux promesses qu'elle avait faites de ne lui parler ni de près ni de loin, ne la quittait point. Jamais elle n'avait été si jolie : chacun lui en disait quelque chose ; mais, à l'air dont elle recevait toutes ces honnêtetés, on la crut folle ; car, lorsqu'on lui parlait de sa taille, de sa fraîcheur ou de ses regards : Bon ! disait-elle, on sait bien que je ne suis qu'une vilaine bête, tout autrement faite que les autres ; que ce qui reluit n'est pas or ; et que si j'ai quelque peu de louange à recevoir dans les compagnies, le reste est une misère. La Hobart avait beau la pousser, elle allait toujours son train ; et, ne cessant de se dénigrer par ironie, on ne pouvait comprendre à qui diable elle en voulait.

Lorsque mylord Rochester arriva, elle en rougit d'abord, pâlit ensuite, s'ébranla pour aller à lui, se retint, tira ses gants l'un après l'autre jusqu'au coude ; et, après avoir trois fois ouvert et refermé son éventail avec violence, elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire ; et, dès qu'il eut commencé, la belle fit demi-tour à droite, et lui tourna le dos. Rochester n'en fit que sourire ; et, voulant que ces ressentiments fussent encore plus marqués, il fit le tour de sa personne ; et, s'étant planté vis-à-vis d'elle : Mademoiselle, lui dit-il, rien n'est si glorieux que de briller comme vous faites après une aussi

fatigante journée. Soutenir une promenade à cheval trois bonnes heures durant, et mademoiselle Hobart au retour, sans paraître abattue, voilà ce qui s'appelle un tempérament!

Mademoiselle Temple avait naturellement le regard tendre; mais elle fut transportée d'une colère si violente, voyant qu'il avait encore l'effronterie de lui parler, qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil quand elle tourna les yeux sur lui. Hobart la pinça par le bras, sur le point que ce regard allait être soutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas; et, remettant pour une autre fois les remercîments qu'il devait à mademoiselle Hobart, il se retira tout doucement. Hobart, qui n'avait garde de s'imaginer qu'il sût rien de l'autre conversation, ne laissa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venait de dire. Mais Temple, prête à suffoquer de tout ce qu'elle savait pour le confondre sans avoir pu s'en défaire, fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la première occasion, malgré la parole qu'elle avait donnée, quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rochester avait un espion fidèle auprès de ces belles: c'était la petite miss Sara, raccommodée par son conseil et le consentement de sa tante avec mademoiselle Hobart pour mieux la trahir. Il sut par cet espion que la femme de chambre de la Hobart, soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabinet, était sortie de son service; qu'elle en avait pris une autre qu'on croyait qu'elle ne garderait pas longtemps, parce qu'elle était laide, et qu'elle mangeait les confitures de mademoiselle Temple. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude; et, quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le souhaitait.

Rochester fut informé par elle que mademoiselle Hobart et sa nouvelle favorite devaient se promener à neuf heures du soir dans le mail du Park; qu'elles devaient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, et porter des loups. Elle ajouta que mademoiselle Hobart s'était fort opposée à ce projet, mais qu'il avait fallu céder à la fin, la Temple ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rochester prit sa résolution sur cet avis. Il fut chercher Killegrew, se plaignit à lui du tour que mademoiselle Hobart avait osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, et l'obtint; et, l'ayant informé de la manière dont il voulait s'y prendre, et du rôle qui le regardait dans cette aventure, ils se rendirent dans l'allée du mail.

Bientôt y parurent nos nymphes en mascarades. Leurs tailles étaient peu différentes, et leurs visages, qui l'étaient beaucoup, étaient couverts de leurs loups. Il n'y avait que peu de monde au

Park; et d'aussi loin que la Temple les vit, elle doubla le pas pour s'en approcher, dans le dessein de laver la tête au perfide Rochester sous la figure d'une autre, quand Hobart, l'arrêtant: Où courez-vous donc? lui dit-elle. N'auriez-vous point envie d'attaquer de conversation ces deux diables, pour vous exposer à toutes les impertinences qu'ils sont capables de vous dire? Ces remontrances furent inutiles. La Temple voulut tenter l'aventure; et tout ce qu'on put obtenir, fut de ne point répondre à tout ce que Rochester pourrait lui dire.

Elles furent abordées comme elles achevaient de parler. Rochester choisit Hobart, feignant de la prendre pour l'autre: elle en fut ravie; mais Temple fut fâchée de voir que Killegrew lui tombait en partage. Ce n'était pas à Killegrew qu'elle avait affaire. Il s'aperçut de sa répugnance; et, faisant semblant de se méprendre à ses habits: Eh! mademoiselle Hobart, lui dit-il, ne tournez pas tant la tête devers eux. Je ne sais par quel hasard vous êtes toutes deux ici; mais je sais bien que c'est fort à propos pour vous, ayant quelques petits avis à vous donner, comme votre serviteur et votre ami.

Ce début donna de la curiosité pour le reste, et mademoiselle Temple parut plus disposée à l'écouter. Killegrew voyant que les autres s'étaient insensiblement éloignés: Au nom de Dieu, dit-il, de quoi vous avisez-vous de vous déchaîner contre mylord Rochester, que vous connaissez pour le plus honnête homme de la cour, et que vous donnez cependant pour le plus grand scélérat à la personne qu'il estime et qu'il honore le plus? Que deviendriez-vous, s'il vous plaît, s'il savait que vous avez fait accroire à mademoiselle Temple que c'est sur elle qu'il a fait certains couplets de chanson, faits, comme vous savez aussi bien que moi, contre la grosse Price plus d'un an avant qu'il fût question de la belle Temple? Ne soyez point surprise que j'en sache tant; mais faites un peu d'attention à ce que je vais vous dire de bonne amitié: votre passion et vos désirs pour la jeune Temple ne sont plus ignorés que d'elle; car, de quelque manière que vous ayez surpris son innocence, on lui rend assez de justice pour croire qu'elle vous traiterait comme a fait madame de Falmouth, si la pauvre fille savait ce que vous lui voulez. Je vous conseille donc de ne point pousser les choses plus loin auprès d'une personne trop sage pour vous le permettre; je vous conseille encore de reprendre votre femme de chambre pour supprimer le scandale de ses discours. Elle dit partout qu'elle est grosse, vous impute le fait, et vous accuse de la dernière ingratitude sur de simples soupçons. Vous voyez bien que je n'invente point ces sortes de choses; mais afin que vous ne doutiez point que ce ne soit de sa propre bouche que je les tiens, elle

m'a parlé de votre conversation dans le cabinet des bains; des portraits que vous y avez faits de tous les hommes de la cour; de la malice artificieuse dont vous avez donné les couplets si peu convenables à la fille d'Angleterre la mieux faite; de quelle manière la pauvre Temple a donné dans le panneau que vous lui tendiez pour justifier ses appas. Mais ce qu'il pourrait y avoir de plus dangereux pour vous dans ce long entretien, c'est d'avoir révélé certains secrets que la duchesse ne vous a pas apparemment confiés pour en faire part à ses filles d'honneur. Songez-y bien, et ne négligez pas de faire quelque réparation au chevalier Lyttelton pour le ridicule que vous avez pris la peine de lui donner. Je ne sais si c'est de votre femme de chambre qu'il le tient, mais je sais bien qu'il a juré de s'en venger, et qu'il est homme à tenir sa parole : car, afin que vous ne vous trompiez pas à cette mine de stoïcien et à cette gravité de jurisconsulte, je veux bien vous apprendre que c'est le plus emporté de tous les hommes. Comment! ce sont des choses horribles que ces invectives. Il dit que c'est bien à faire à une coquine comme vous de dénigrer les honnêtes gens par jalousie! qu'il s'en plaindra, si vous continuez; que si Son Altesse ne lui fait pas justice, il se la fera lui-même, et vous donnera de son épée dans le ventre, quand ce serait entre les bras de mademoiselle Temple; qu'il est bien scandaleux que toutes les filles d'honneur passent par vos mains avant que de pouvoir se reconnaître.

Voilà, mademoiselle, ce que j'ai cru devoir vous apprendre. Vous savez mieux que moi si ce que je viens de vous dire est véritable, et c'est à vous à voir quel usage il vous plaira de faire de mes avis. Mais si j'étais à votre place, je ferais la paix de mylord Rochester auprès de mademoiselle Temple. Encore une fois, qu'il ne sache pas que vous ayez abusé de l'innocence de cette fille pour noircir la sienne. N'en éloignez plus un homme qui l'aime tendrement, et qui, de la probité dont il est, se serait bien gardé de jeter les yeux sur elle, s'il n'avait eu dessein de l'épouser.

Mademoiselle Temple avait exactement tenu sa parole pendant ce discours. Elle n'avait garde d'y manquer, tant l'étonnement et la confusion l'avaient saisie.

La Hobart et Rochester la joignirent encore tout interdite des merveilles qu'elle venait d'apprendre, choses incroyables à son avis, qu'on ne pouvait s'empêcher de croire en examinant leurs circonstances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont sa tête fut remplie à ce récit.

Rochester et Killegrew les avaient quittées, qu'elle n'était pas encore bien revenue : mais dès qu'elle eut un peu repris ses esprits,

elle regagna Saint-James à grands pas, sans répondre à ce que l'autre lui put dire; et, s'étant enfermée dans sa chambre, la première chose qu'elle fit, ce fut d'ôter promptement les habits de mademoiselle Hobart, de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venait d'apprendre, elle ne la considérait plus que comme un monstre funeste à l'innocence du beau sexe, de quelque sexe qu'elle pût être. Elle rougissait des privautés qu'avait eues auprès d'elle une créature dont la femme de chambre était grosse sans avoir été dans un autre service que le sien. Elle lui renvoya donc toutes ses hardes, redemanda les siennes, et résolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle.

Mademoiselle Hobart, d'un autre côté, qui crut que Killegrew l'avait prise pour elle en lui parlant, ne pouvait comprendre ce qui lui faisait prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenants; mais, voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme de chambre de Temple chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui rendre ses habits; et voulant la surprendre par quelque petite amitié avant que d'en venir aux éclaircissements, elle entra tout doucement dans sa chambre comme elle allait changer de linge, et l'embrassa. La Temple se trouvant entre ses bras avant que de l'avoir aperçue, tout ce que Killegrew venait de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un satyre, avec des empressements encore plus odieux; et, se démêlant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, appelant le ciel et la terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette alarme, furent la gouvernante et sa nièce. Il était près de minuit. La Temple était en chemise, tout effarée, repoussant avec horreur mademoiselle Hobart, qui ne s'en approchait que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la gouvernante vit cette scène, elle se mit à chanter pouille à la Hobart avec toute l'éloquence d'une vraie gouvernante; lui demanda si c'était pour elle que Son Altesse entretenait des filles d'honneur; si elle n'avait point de honte de venir jusque dans leur appartement, à l'heure indue qu'il était, pour s'y porter à de telles violences, et jura qu'elle s'en plaindrait dès le lendemain à la duchesse.

Tout cela confirmait Temple dans ses erreurs; et Hobart fut enfin obligée de s'en aller sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyait toutes folles ou possédées. Le lendemain miss Sara ne manqua pas de conter cette aventure à son amant; lui dit comme les cris de Temple avaient alarmé l'appartement des filles, et comme elle et sa tante, accourant à son secours, avaient pensé surprendre Hobart en flagrant délit.

Deux jours après, l'aventure fut publique, avec plusieurs circon-

stances qui n'en étaient pas. La gouvernante en faisait foi, contant partout comme la pudeur de mademoiselle Temple l'avait échappé belle, et que miss Sara, sa nièce, n'avait conservé son honneur que parce que les bons avis de mylord Rochester l'avaient dès longtemps obligée de lui défendre tout commerce avec une personne si dangereuse.

Temple sut dans la suite que les couplets qui l'avaient si fort aigrie n'avaient jamais été faits que pour la Price; tout le monde l'en assurait, en concevant une nouvelle horreur pour Hobart sur cette supercherie. Tant de refroidissement après tant de familiarités fit croire à bien des gens que l'aventure n'était pas tout à fait inventée.

C'était assez pour disgracier la Hobart à la cour, et pour la décrier dans la ville; mais la duchesse la soutint comme elle avait déjà fait, traita l'histoire d'un bout à l'autre de chimère ou de calomnie, gronda Temple de son impertinente crédulité, chassa la gouvernante avec la nièce pour les impostures dont elles soutenaient cette fable, et fit quantité d'injustices pour rétablir l'honneur d'Hobart sans pouvoir en venir à bout. Elle avait ses raisons pour ne la pas abandonner, comme nous dirons dans la suite.

Mademoiselle Temple, qui ne cessait de s'accuser d'injustice au sujet de mylord Rochester, et qui, sur la parole de Killegrew, le croyait l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchait que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avait tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui l'auraient pu mener plus loin qu'elle ne croyait; mais il ne plut pas au ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il était à la cour, il n'avait guère manqué d'en être banni pour le moins une fois l'an; car dès qu'un mot se trouvait au bout de sa langue ou de sa plume, il le lâchait sur le papier ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les ministres, les maîtresses, et souvent le maître lui-même, en étaient. S'il n'avait eu affaire au prince le plus humain qui fut jamais, la première de ses disgrâces eût été la dernière.

Ce fut donc dans le temps que Temple le cherchait pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de mademoiselle Hobart leur avaient à tous deux coûté, que la cour lui fut interdite pour la troisième fois. Il partit sans avoir vu Temple, mena la gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa nièce se trouvait pour le théâtre; mais, voyant qu'il n'y réussissait pas si bien que dans ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois avec madame sa tante à sa maison de campagne, il

ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du roi l'hiver d'après ; et le public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise comédienne du royaume [1].

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passaient à la cour. Il n'y trouva pas mademoiselle d'Hamilton : elle était à la campagne, chez une parente dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistait encore dans son cœur, malgré l'absence et ce qu'il avait promis au chevalier de Grammont en partant. Il cherchait à s'attacher quelque part pour s'en détacher pendant son absence ; mais il ne crut rien voir dans la nouvelle cour de la reine qui méritât son attention. Mademoiselle Boynton [2] s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'était une figure mince et délicate, à laquelle un assez beau teint et de gros yeux immobiles donnaient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçait de près. Elle affectait d'être languissante, de parler gras, et d'avoir deux ou trois faiblesses par jour. La première fois que Talbot jeta les yeux sur elle, une de ses faiblesses la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissait à son intention : il le crut, s'empressa pour la secourir ; et, depuis cet accident, il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui sauver la vie que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus ; car elle en avait véritablement été frappée d'abord. C'était un des plus grands hommes d'Angleterre, et, selon les apparences, un des plus robustes. Cependant elle laissait assez voir qu'elle était prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourrait en arriver pour devenir sa femme ; et peut-être l'eût-elle été dès lors, comme elle le fut après, si les charmes de la belle Jennings ne s'y fussent opposés.

Je ne sais par quel hasard elle ne s'était point encore offerte à ses yeux : on lui en avait pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit et sa vivacité lui furent également vantés : il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare de voir la discrétion et la

[1] Mademoiselle Barry, fille de Robert Barry, avocat, gentilhomme qui avait dérangé sa fortune par son attachement au roi Charles I[er], pour le service duquel il avait levé un régiment à ses frais. Il paraît qu'elle n'était pas aussi mauvaise que le dit Hamilton ; au moins s'il en faut croire Dryden, dans sa préface de *Cléomène :* « Mademoiselle Barry, toujours excellente, s'est surpassée dans cette tragédie, et a « élevé sa réputation au-dessus de toutes les actrices que j'ai jamais connues. » Elle mourut le 7 novembre 1713, âgée de cinquante-cinq ans.

[2] Fille de Matthieu, second fils de Matthieu Boynton, de Barnston, dans la province d'York. La sœur de mademoiselle Boynton épousa le fameux comte de Roscommon.

vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une cour toute galante ; mais il trouva tout ce qu'on avait dit des agréments de sa personne beaucoup au-dessous de la vérité.

S'il ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'il l'aimait, il ne tarda guère à le dire. Il n'y avait rien à tout cela qui ne fût dans la vraisemblance ; et mademoiselle Jennings crut y pouvoir ajouter foi sans trop se flatter. Talbot avait du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste, dans ses manières. La faveur du duc, qui le distinguait assez, relevait tout cela ; mais le plus essentiel de son mérite pour elle était quarante mille livres de rentes, indépendamment des bienfaits de son maître. Toutes ces qualités étaient du ressort des maximes et règles qu'elle s'était proposé de suivre en fait d'amants. Ainsi, quoiqu'il ne vît pas ses penchants entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étaient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur; et mademoiselle Jennings, voyant que la duchesse approuvait les desseins de Talbot, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance c'était tout ce qu'elle pouvait faire pour son service, et que sa raison lui était plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avait eue, n'approfondit point si c'était à son cœur ou bien à sa raison qu'il en était redevable, et ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur : on eût juré qu'il y touchait; mais l'Amour ne serait plus amour s'il ne se plaisait à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvait rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de mademoiselle Jennings, fut un peu touché d'une nouvelle connaissance qu'elle venait de faire ; et s'étant mêlé de lui donner quelques petits avis sur ce sujet, il ne s'en trouva pas bien.

Price, fille d'honneur réformée, comme nous avons dit, s'était mise, au sortir de chez la duchesse, sous la protection de madame de Castelmaine. Elle avait l'esprit fort amusant; sa complaisance convenait à toutes sortes d'humeurs, et la sienne avait un fonds de gaieté qui réjouissait partout. Elle avait fait connaissance avec Jennings avant Talbot. Comme elle savait toutes les intrigues de la cour, elle les contait naturellement à mademoiselle Jennings, et les siennes tout aussi naïvement que les autres : elle en était charmée ; car, quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes, elle n'était pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passait.

Ainsi, ne se lassant point de l'entendre, elle était ravie quand elle pouvait la voir.

Talbot, qui s'aperçut du goût extrême qu'elle avait pour cette fille, ne jugea pas que la réputation qu'elle avait dans le monde fût avantageuse à celle de sa maîtresse, principalement dans un commerce intime : c'est pourquoi, le prenant sur un ton de tuteur plutôt que sur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantait.

Jennings était fière à toute outrance quand elle se le mettait en tête ; et, comme elle aimait beaucoup mieux la conversation de Price que celle de Talbot, elle prit la liberté de lui dire qu'il se mêlât de ses affaires, et que, s'il n'était venu d'Irlande que pour lui donner des leçons sur sa conduite, il n'avait qu'à prendre la peine d'y retourner.

Il s'offensa d'une sortie qu'on lui faisait si mal à propos dans les termes où ils en étaient ; et, la quittant plus brusquement qu'il ne convenait aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque temps le fier ; mais il n'en fut pas bon marchand. Il se lassa de ce personnage, quand il vit qu'il ne servait de rien ; il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir ni ses soumissions ne la ramenèrent pas, et la petite mutine boudait encore lorsque Jermyn revint à la cour.

Il y avait plus d'un an qu'il triomphait des faiblesses de la Castelmaine, et plus de deux que le roi s'ennuyait de ses triomphes. Son oncle s'en était aperçu des premiers, et l'avait obligé de s'absenter de la cour pour quelque temps, sur le point qu'on allait lui en envoyer les ordres : car, quoique Sa Majesté n'eût plus que de certains égards pour madame de Castelmaine, il ne trouva pas bon qu'une princesse qu'il avait honorée d'une distinction publique, et qui se trouvait encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles, parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fut jamais. Il avait eu plusieurs démêlés avec la belle sur ce sujet, mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés qu'il lui conseilla de faire plutôt des grâces à Jacob Hall [1] pour quelque chose, que de mettre son argent à Jermyn pour rien, puisqu'il lui serait encore plus glorieux de passer pour la maîtresse du premier que pour la très-humble servante de l'autre. La Castelmaine ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit que c'était bien à lui qu'il appartenait de faire de tels reproches à la femme d'Angleterre qui les méritait le moins ; qu'il ne cessait

[1] Danseur de corde.

de lui faire de ces querelles injustes depuis que la bassesse de ses penchants s'était déclarée; qu'il ne fallait, pour un goût comme le sien, que des oisons bridés, tels que la Stewart, la Wells, et cette petite gueuse de comédienne [1], qu'il leur avait depuis quelque temps associée. Des larmes de fureur se mêlaient ordinairement à ces orages; ensuite, reprenant le rôle de Médée, la scène se fermait en le menaçant de mettre ses enfants en capilotade et son palais en feu. Comment faire avec une furie déchaînée, qui, toute belle qu'elle fût, ressemblait bien moins à Médée qu'à ses dragons, quand elle était dans ses transports?

Le bon prince aimait la paix; et, comme il ne se commettait guère à ces occasions qu'il ne lui en coûtât quelque chose pour l'avoir, il fallut faire de grands frais pour ce dernier accommodement. Comme ils n'en pouvaient convenir, et que chacun se plaignait de son côté, le chevalier de Grammont, du consentement des deux parties, fut médiateur du traité. Les griefs et les prétentions lui furent représentés de part et d'autre; et, ce qu'il y a de rare, il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils acceptèrent; savoir :

Que madame de Castelmaine abandonnerait Jermyn; que, pour preuve de sa disgrâce, elle consentirait qu'on l'envoyât faire un tour à la campagne; qu'elle ne ferait plus de railleries au sujet de la Wells, ni de vacarmes sur celui de la Stewart, sans que le roi fût tenu de rien changer en sa conduite pour elle; que, moyennant ces condescendances, il lui donnerait incessamment le titre de duchesse [2] avec tous ses honneurs, tous ses priviléges, et une augmentation d'appointements pour en soutenir la dignité.

Dès que cette paix fut publiée, les censeurs (car il y en a toujours sur les conventions de l'État) prétendirent que le médiateur du traité, jouant tous les jours avec madame de Castelmaine et n'y perdant jamais, avait un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après, la Castelmaine ayant pris le titre de duchesse de Cléveland, le petit Jermyn avait pris le chemin d'une maison de campagne. Il n'avait tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours; et le chevalier de Grammont en ayant obtenu la permission du roi, l'avait portée au bonhomme Saint-Albans : c'était lui porter la vie; mais il eut beau l'envoyer à son neveu, ce fut inutilement. Car, soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautés de Londres, et les

[1] Probablement Nell Gwyn (*Voyez* la note de la page 204).
[2] Les lettres-patentes en furent expédiées le 3 août 1670.

faire crier contre l'injustice du siècle et la tyrannie du prince, il resta plus de six mois à la campagne, faisant du petit philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage, qui le regardaient comme un exemple fameux des revers de la fortune.

Cela lui parut si beau, qu'il y serait resté bien plus longtemps, s'il n'eût entendu parler de mademoiselle Jennings. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandait de ses charmes, persuadé qu'il en avait bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publiait de sa résistance et de sa fierté. Ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colère ; et, quittant son exil pour la subjuguer, il arriva dans le temps que Talbot, raisonnablement amoureux, était brouillé, selon lui si peu raisonnablement, avec mademoiselle Jennings.

Elle avait entendu parler de Jermyn comme d'un héros en amour. La Price, en lui contant les aventures de madame de Cléveland, en avait souvent fait mention, sans rien diminuer de la faiblesse dont la renommée voulait que ce héros se portât dans les rencontres : cela n'avait pas empêché qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme dont la personne entière ne devait être qu'un trophée mouvant des faveurs et des libertés du beau sexe.

Jermyn était donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence; et, quoiqu'on trouvât son brillant un peu rouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse et ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de Jennings crut n'avoir jamais rien vu de si parfait ; et, cédant à sa destinée, la belle s'en laissa coiffer encore moins raisonnablement que les autres : on s'en aperçut avec quelque étonnement ; car on attendait quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Jermyn ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible ; car son cœur y prit bientôt autant de part que sa vanité. Talbot, qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête et la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit et de jalousie : mais il crut qu'il était plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre ; et, s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin aurait un entêtement qui commençait de cet air.

Cependant Jermyn jouissait tranquillement du plaisir de voir les penchants de la plus jolie et de la plus extraordinaire créature d'Angleterre déclarés pour lui. La duchesse, qui l'avait prise sous sa protection depuis qu'elle avait refusé de se mettre sous celle du duc, sonda les intentions de Jermyn pour elle, et fut contente des assurances que lui donnait un homme dont la probité surpassait de beau-

coup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la cour qu'il voulait bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisait compliment à la belle Jennings d'avoir réduit à cet état la terreur des maris et le fléau des amants. La cour était dans l'attente de ce miracle, et la petite Jennings dans celle d'un établissement heureux et prochain : mais il faut toujours compter avec la fortune avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le roi n'avait pas coutume de laisser si longtemps mylord Rochester en exil : celui-ci s'en ennuya ; et, trouvant mauvais qu'il l'oubliât, il fut droit à Londres attendre qu'il plût à Sa Majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité, quartier des gros bourgeois et des riches marchands, où la politesse, à la vérité, ne règne pas tant qu'à la cour, mais où les plaisirs, le luxe et l'abondance règnent avec moins d'agitation et plus de bonne foi. Son dessein, au commencement, n'était que de se faire initier aux mystères de ces habitants fortunés ; c'est-à-dire, en changeant de nom et d'habits, d'être admis à leurs festins, à leurs commerces de plaisirs, et, suivant les occasions, à ceux de mesdames leurs épouses.

Comme son esprit était de la portée de tous les esprits qu'il voulait, il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulents échevins, et dans la délicatesse de celui de leurs tendres et très-magnifiques moitiés. Il était de toutes les parties et de toutes les assemblées ; et, tandis qu'il déclamait avec les maris contre les fautes et les faiblesses du Gouvernement, il aidait à leurs femmes à chanter pouille aux vices des dames de la cour, et à se révolter contre les maîtresses du roi. Il disait avec elles que c'était pour la charge du pauvre peuple que ce maudit usage était introduit ; que les beautés de la Cité valaient bien celles de l'autre bout de la ville, et que cependant un honnête mari trouvait dans leur quartier que c'était bien assez d'une femme : ensuite de quoi, renchérissant sur tous leurs murmures, il disait qu'il ne comprenait pas que le feu du ciel ne fût point déjà tombé sur White-Hall, vu qu'on y souffrait des garnements comme Rochester, Killegrew et Sydney, qui soutenaient que tous les maris de Londres étaient cocus, et leurs femmes fardées. Cela l'avait rendu si cher et si désiré dans toutes leurs coteries, qu'il se lassa de l'empiffrerie des festins et de l'empressement des marchands.

Mais, bien loin de s'approcher du quartier de la cour, il s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité ; et ce fut là que, changeant encore d'habit et de nom pour un nouveau personnage, il fit sous main courir des billets, portant qu'il était arrivé depuis quelques

jours un médecin allemand[1] farci de secrets merveilleux et de remèdes infaillibles. Les secrets étaient de lire dans le passé comme de prédire l'avenir, par le secours de l'astrologie. La vertu des remèdes consistait principalement à soulager en peu de temps les pauvres filles de tous les maux et de tous les accidents où elles pouvaient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses premières pratiques ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables ; mais sa réputation s'étant bientôt répandue jusqu'à l'autre bout de la ville, bientôt arrivèrent les soubrettes de la cour et les femmes de chambre de qualité, qui, sur les merveilles qu'elles publiaient du médecin allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs maîtresses.

Parmi les ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables et de si remplis de feu que ceux de mylord Rochester ; et de tous ses ouvrages, le plus ingénieux et le plus divertissant, est un détail de toutes les fortunes et des différentes aventures qui lui passèrent par les mains pendant qu'il professait la médecine et l'astrologie dans les faubourgs de Londres.

La belle Jennings pensa bien être placée dans ce recueil ; mais l'aventure qui la sauva n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la suite le dessein qu'elle avait eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premières femmes de chambre qui l'avaient consulté n'étaient autres que celles des filles d'honneur. Elles avaient grand nombre de questions à faire et quelques doutes à proposer, tant sur leur compte que sur celui de leurs maîtresses : elles eurent beau se déguiser, il en reconnut quelques-unes, comme, par exemple, celles de la Temple, de la Price, et celle que la Hobart avait depuis peu chassée. Ces créatures en étaient revenues, les unes émerveillées, les autres toutes remplies de frayeur. Celle de mademoiselle Temple jura qu'il l'avait assurée qu'elle aurait la petite vérole, et sa maîtresse l'autre, dans deux mois au plus tard, si sa dite maîtresse ne se donnait de garde d'un homme habillé en femme. La soubrette de la Price assura que, sans la connaître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avait d'abord dit que, selon le cours des étoiles, il fallait qu'elle fût au service de quelque bonne personne, qui n'avait point d'autre défaut que celui d'aimer le vin et les hommes. Chacune enfin, frappée de quelque chose de particulier touchant ses affaires, en avait alarmé ou

[1] L'évêque Brunet, dans la *Vie de Rochester*, confirme cette aventure.

diverti sa maîtresse, n'ayant pas manqué, selon la coutume, d'ajouter à la vérité pour rendre la chose plus merveilleuse.

Price en entretenait un jour sa nouvelle amie, et le diable tenta sur-le-champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'était que ce nouveau magicien.

L'entreprise était des plus étourdies ; mais elle l'était moins que la petite Jennings, qui croyait qu'on pouvait se moquer des apparences, pourvu qu'on fût innocente dans le fond. Price était la complaisance même ; et cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings était très-difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême, et de quelque chose de singulier dans son air et ses manières. Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginèrent de mieux, fut de s'habiller comme les filles qui vendent des oranges [1], aux comédies et dans les promenades publiques : cela fut bientôt fait. La Price se travestit à peu près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges ; et, s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnèrent à la fortune, sans autre escorte que celle du caprice et de l'indiscrétion.

La duchesse était à la comédie avec sa sœur : mademoiselle Jennings s'en était dispensée sur une feinte indisposition. Elle nageait dans la joie, voyant cet heureux commencement de leur aventure, car elles s'étaient déguisées, avaient traversé le parc, et pris le fiacre à la porte de White-Hall sans aucun obstacle. Elles s'en félicitaient réciproquement ; et la Price, ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa compagne ce qu'elles allaient faire chez le sorcier, et ce qu'elles avaient à lui proposer.

Mademoiselle Jennings lui dit que, pour elle, c'était la curiosité plutôt qu'autre chose qui l'y menait ; qu'elle était pourtant résolue de lui demander, sans nommer personne, par quel hasard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie ne se pressait pas de l'épouser, puisque cela devait être assez divertissant, et qu'il ne tenait qu'à lui. La Price lui dit en riant que, sans aller au devin, rien n'était

[1] Il paraît que les personnes de haut rang se livraient alors à ces sortes d'amusements. « Vers ce temps (1688), dit l'évêque Burnet, la cour tomba dans une autre « extravagance, celle des mascarades. Le roi, la reine et toute la cour se promenaient masqués, allaient incognito dans des maisons, y dansaient et faisaient beaucoup d'autres folies. Ils se déguisaient de manière qu'il était impossible de les reconnaître sans être dans le secret. Ils allaient en chaise à porteurs de louage. « Une fois les porteurs de la reine se retirèrent sans l'attendre, ne sachant qui elle « était : fort en peine de se trouver ainsi seule, elle revint à White-Hall dans un « fiacre ; il y en a même qui assurent que ce fut dans une charrette. » (*Burnet's History*, vol. I, p. 368.)

plus aisé que d'expliquer cette énigme, lui en ayant déjà dit quelque chose dans le journal des actions de madame de Cléveland.

A cet endroit de la conversation, elles se trouvèrent assez près de la comédie. La Price, après un moment de réflexion, lui dit que, puisque la fortune les favorisait, il s'offrait une belle action à leur courage, qui était d'aller vendre leurs oranges jusque dans la salle de la comédie, à la barbe de la duchesse et de toute sa cour.

La proposition se trouvant digne des sentiments de l'une et de la vivacité de l'autre, elles mirent pied à terre, payèrent leur fiacre, et, se coulant le long d'une infinité de carrosses, elles gagnèrent à grand'peine la porte de la comédie. Sydney, plus beau que le bel Adonis, et plus paré qu'à son ordinaire, y descendait. La Price l'aborda témérairement comme il se donnait un coup de peigne ; mais il était trop occupé de lui-même pour songer à elle, et passa sans daigner lui répondre.

Killegrew fut le second qui débarqua. La belle Jennings, un peu rassurée de ce qu'elle avait vu faire à l'autre, s'avança vers lui, lui présentant son panier, tandis que la Price, plus faite au langage, lui disait d'acheter ses belles oranges. Pas pour le présent, dit-il en les regardant avec attention ; mais si tu veux demain au matin m'amener cette petite fille, cela te vaudra toutes les oranges des boutiques. Et, tandis qu'il tenait ce discours à l'une, il tenait la main sous le menton à l'autre, en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiarités faisant oublier à la petite Jennings le personnage qu'elle représentait, après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put, elle lui dit avec indignation qu'il était bien insolent d'oser... Ha! ha! dit-il, voici, ma foi, du nouveau! une petite p..... qui, pour faire valoir sa marchandise, fait la précieuse, et prétend avoir des sentiments!

Price vit bien qu'elle ne ferait rien qui vaille dans un lieu si dangereux ; et, l'ayant prise sous le bras, elle l'emmena tout émue encore de l'insulte qu'on venait de faire à sa fierté.

Mademoiselle Jennings, ne voulant plus vendre des oranges à ce prix, fut tentée de s'en retourner sans mettre fin à l'autre aventure ; mais Price lui mettant devant les yeux la honte de tant de faiblesse après tant de valeur, elle consentit à voir promptement l'astrologue, afin d'être de retour avant la fin de la comédie.

Elles avaient un billet d'adresse ; mais il n'en fut pas besoin : le cocher qu'elles venaient de prendre leur dit qu'il savait bien ce qu'elles cherchaient, et qu'il en avait déjà mené plus de cent chez le médecin d'Allemagne. Elles n'en étaient plus qu'à la moitié d'une rue, lorsque la fortune s'avisa de leur tourner le dos.

Brounker[1] avait dîné par hasard chez un marchand de ces quartiers ; et justement comme il en sortait elles firent arrêter leur fiacre ; c'était vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carrosse, dont l'une paraissait avoir un fort joli visage, lui donnèrent de l'attention. Il était volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'était l'homme de la cour qui avait le moins d'estime pour le beau sexe, et le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'était point jeune; sa figure était désagréable; cependant, avec beaucoup d'esprit, il avait un penchant infini pour les femmes. Il se rendait justice sur son mérite ; et, persuadé qu'il ne pouvait réussir qu'auprès de celles qui voudraient de son argent, il était en guerre avec toutes les autres. Il avait à quatre ou cinq milles de Londres une petite maison de campagne toujours meublée de quelques grisettes[2] : du reste. fort homme de bien, et le premier joueur d'échecs du royaume.

Price, alarmée de l'attention dont les examinait l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer, détourna la tête, dit à sa compagne d'en faire autant, et au fiacre d'avancer.

Brounker les suivit à pied sans qu'elles s'en fussent aperçues ; et le carrosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin, elles en sortirent. Il venait derrière, et fit d'elles le jugement qu'aurait fait un homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas que mademoiselle Jennings ne fût une jeune créature qui cherchait fortune, et que Price ne fût sa femme d'affaires. Il avait été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenait à leur état, et que la petite orangère, en sortant d'un carrosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir ; mais comme cela ne gâtait rien pour ses desseins, il résolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût pour la mettre dans son sérail.

Il les aborda comme elles donnaient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. Brounker se mit d'abord entre elles ; et, dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues ; mais, sans faire attention à leur surprise, tirantPrice à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre, il entrait en matière, quand il vit qu'elle tournait le visage de l'autre

[1] Gentilhomme de la chambre du duc d'York. Milord Clarendon en dit beaucoup de mal dans la continuation de sa vie, pag. 269. Il était frère du vicomte Brounker, président de la société royale.

[2] Brounker, Love's squire thro' all the field array'd,
No troop was better clad, nor so well paid.

ANDREW MARVELL'S *Poems*, t. II, p. 95.

côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre ; et, les ayant d'abord reconnues l'une et l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédait à merveille dans ces occasions ; et, les ayant un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à Price qu'elle était bien sotte de refuser ses offres, et que la petite créature ne gagnerait peut-être pas d'un an ce qu'il ne tenait qu'à elle de gagner dans un jour ; que les temps étaient bien changés depuis que les filles d'honneur de la reine et de la duchesse couraient sur le marché des pauvres aventurières de la ville. Il regagna son carrosse en disant cela, tandis qu'elles se cachaient le nez, en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avait fait la grâce de sortir de ce danger sans être découvertes.

Brounker, de son côté, qui n'eût pas pris mille belles guinées de cette rencontre, louait le Seigneur de ce qu'elles n'étaient pas assez alarmées pour rompre leur dessein ; car il ne doutait pas que mademoiselle Price ne menât la petite Jennings en bonne fortune. Il avait d'abord compris qu'il n'aurait pas profité d'une découverte qui ne leur aurait d'abord donné que de la confusion. C'est pourquoi, bien que Jermyn fût le meilleur de ses amis, il sentait une joie secrète de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avaient essuyé ces alarmes, leur cocher s'était pris de paroles avec certains galopins de la rue assemblés autour du carrosse pour en escamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat, lorsque, après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne aventure, elles étaient revenues pour se mettre en carrosse. Leur cocher avait de l'honneur, et ce fut avec grand'peine qu'elles obtinrent de lui de livrer leurs oranges à la populace pour se tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées après mille frayeurs, et après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étaient distinctement prononcées pendant le combat, les belles regagnèrent le palais de Saint-James, faisant vœu de ne plus aller chez les devins au travers des frayeurs et des alarmes qu'elles venaient d'essuyer.

Brounker, qui, selon le peu d'estime qu'il avait pour la sagesse du beau sexe, aurait mis sa main au feu que la belle Jennings n'était pas revenue de cette expédition comme elle y était allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret, parce qu'il voulait absolu-

ment que le bienheureux Jermyn épousât une petite coureuse de bonnes fortunes qui se donnait pour le modèle de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il avait épousée. Mais il ne plut pas au ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle d'Hamilton était à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le chevalier de Grammont avait beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sous quelque prétexte que ce pût être. Le jeu, toujours favorable pour lui, n'était pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mademoiselle d'Hamilton revint enfin. Madame Wetenhall voulut la ramener par politesse, en apparence. La cérémonie, partout employée jusqu'à outrance, est le cheval de bataille de la noblesse campagnarde. Cette civilité n'était pourtant que le prétexte dont on se servait pour faire consentir un mari quelque peu bizarre au voyage de madame sa femme. Peut-être se fût-il donné lui-même l'honneur de conduire mademoiselle d'Hamilton jusqu'à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques sur l'histoire ecclésiastique, auxquelles il travaillait depuis longtemps. On n'eut garde de le détourner de ce travail ! madame Wetenhall n'y aurait pas trouvé son compte.

Cette dame[1] était ce qu'on appelle proprement une beauté tout anglaise ; pétrie de lis et de roses, de neige et de lait quant aux couleurs ; faite de cire, à l'égard des bras et des mains, de la gorge et des pieds ; mais tout cela sans âme et sans air. Son visage était des plus mignons ; mais c'était toujours le même visage : on eût dit qu'elle le tirait le matin d'un étui pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servie durant la journée. Que voulez-vous ? la nature en avait fait une poupée dès son enfance ; et poupée jusqu'à la mort resta la blanche Wetenhall. Son mari, M. de Wetenhall, avait étudié pour être d'église ; mais son frère aîné s'étant laissé mourir dans le temps que celui-ci finissait ses études, au lieu de prendre les ordres, il prit le chemin d'Angleterre, et mademoiselle Bedingfield, dont nous parlons, pour femme.

Il n'était pas mal fait, mais il avait un air spéculatif et sérieux fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvait se vanter d'avoir un des grands théologiens du royaume pour époux. Il était tous

[1] Élisabeth, fille du chevalier Henri Bedingfield, et femme de Thomas Wetenhall, d'Hextall-Court, auprès d'East Peckham, dans la province de Kent. (*Voyez* le Baronnetage anglais de Collins, p. 216.)

les jours collé sur les livres, se couchait de bonne heure pour se lever matin. Sa femme le trouvait ronflant quand elle se mettait au lit; et quand il le quittait, il la laissait profondément endormie. Sa conversation eût été vive pendant le repas, si madame Wetenhall eût possédé comme lui *le Docteur angélique*, ou qu'elle eût aimé la dispute : mais, n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence régnait à leur table comme à celle d'un réfectoire.

Elle avait souvent témoigné un extrême désir de voir la ville de Londres; mais, quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde, jamais elle n'avait pu satisfaire cette envie; et ce n'était donc pas sans raison qu'elle s'ennuyait de la vie qu'on lui faisait mener à Peckham. L'oisiveté d'un lieu si triste par sa situation lui parut insupportable; et comme elle avait la folie de croire, ainsi que beaucoup d'autres femmes, que la stérilité leur est une espèce de reproche, elle était assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvait soupçonner : car elle était persuadée que quoique le ciel lui refusât des enfants, elle avait tout ce qu'il fallait pour en avoir, si c'était la volonté du Seigneur. Cela l'avait portée à faire quelques réflexions, et quelques raisonnements sur ces réflexions; comme, par exemple, que, puisque son époux aimait mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage, feuilleter de vieux livres que de jeunes appas, et songer à ses amusements plutôt qu'à ceux de sa femme, il lui serait permis d'écouter quelque amant nécessiteux par charité réciproque, sauf à faire les choses à telle fin que de raison, et diriger ses intentions de manière que le malin esprit n'eût que voir dans cette affaire. M. Wetenhall, partisan zélé de la doctrine des casuistes, n'eût peut-être pas approuvé ces décisions; mais il ne fut pas consulté.

Le malheur était que dans le solitaire Peckham, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offrait pour les desseins ni pour les secours de la pauvre Wetenhall. Elle y séchait sur pied, et ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition qu'elle eut recours à la pitié de mademoiselle d'Hamilton.

Elles avaient fait connaissance à Paris, où Wetenhall l'avait menée six mois après son mariage pour acheter des livres. Mademoiselle d'Hamilton, qui l'avait fort plainte dès lors, voulut bien passer quelque temps à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite; et le projet avait réussi.

Le chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devaient arriver, porté sur les ailes de l'amour et de l'impatience, avait obtenu de Georges Hamilton d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres. L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie

était digne de sa magnificence. On peut croire aussi que, dans une telle occasion, sa personne n'était pas négligée. Cependant, malgré son impatience, il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher, de peur d'accident, la prudence lui paraissant préférable aux empressements sur la route. Les dames parurent enfin ; et, mademoiselle d'Hamilton lui paraissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'était au partir de Londres, il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frère.

Madame Wetenhall en fut pour sa part dans les louanges qui, à cette entrevue, se prodiguèrent à la beauté, dont la beauté sut bon gré à ceux qui lui faisaient cet honneur; et comme Hamilton la regardait avec une attention qui paraissait assez tendre, elle regardait Hamilton comme un homme assez propre aux petits projets dont elle était convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres, la tête pensa lui tourner de contentement et de félicité. Tout lui paraissait enchantement dans cette superbe ville, elle qui, de celle de Paris, n'avait jamais vu que la rue Saint-Jacques, et quelques boutiques de libraires. Elle logeait chez mademoiselle d'Hamilton. Elle fut présentée, vue et approuvée dans toutes les cours.

Le chevalier de Grammont, inépuisable en fêtes et galanteries, se servant du prétexte de cette belle étrangère pour étaler sa magnificence, ce n'étaient que bals, concerts, comédies, promenades par terre, promenades par eau, collations superbes partout. La Wetenhall était d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs dont la plupart étaient nouveaux pour elle. Il n'y avait que la comédie qui l'ennuyait un peu, quand c'étaient des pièces sérieuses. Elle convenait pourtant que le spectacle était bien touchant quand on tuait bien du monde sur le théâtre, et trouvait que les comédiens étaient de grands drôles bien faits qu'il valait mieux voir en vie.

Hamilton en était raisonnablement bien traité, s'il y avait de la raison à un homme amoureux qui demande toujours quelque chose. Il faisait son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avait faits à Peckham. Madame Wetenhall le trouvait fort à son gré. C'est celui qu'on a vu servir en France avec quelque distinction. Il était agréable et bien fait. Toutes les commodités imaginables conspiraient à l'établissement d'un commerce dont les commencements avaient été trop vifs pour le voir languir avant la fin : mais à mesure qu'on la pressait sur la conclusion, le courage lui manquait, et des restes importuns de quelques scrupules qu'elle n'avait pas bien examinés la tenaient en suspens. Il est à croire qu'un

peu de persévérance les aurait vaincus. Cependant les choses en demeurèrent là pour cette fois. Hamilton ne pouvant comprendre ce qui la retenait, puisque les premiers et les plus grands frais de l'engagement lui paraissaient faits à l'égard du public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressements. Il n'était pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles; mais il s'était déjà laissé coiffer de chimères et de visions qui le refroidirent mal à propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne sais si la petite Wetenhall s'en donna le tort, mais elle en fut extrêmement mortifiée. Bientôt après il fallut retourner à ses choux et à ses dindons de Peckham. Elle s'en pensa désespérer ; ce séjour lui paraissait mille fois plus effroyable depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant, comme la reine devait partir dans un mois pour les eaux de Tunbridge, il fallut céder à la nécessité de revoir le philosophe Wetenhall; mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à mademoiselle d'Hamilton qu'elle ne prendrait point d'autre maison que la sienne, qui était à trois ou quatre lieues de Tunbridge, tant que la cour y serait.

On lui promit qu'on ne l'abandonnerait pas dans sa solitude, et surtout qu'on y mènerait cette fois le chevalier de Grammont, dont l'humeur et la conversation la charmaient; et le chevalier de Grammont, sujet en tout temps à rompre en visière sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener George, et la fit rougir jusqu'aux yeux.

La cour partit un mois après pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple et le plus rustique, mais le plus agréable et le plus divertissant.

Tunbridge est à la même distance de Londres que Fontainebleau l'est de Paris. Ce qu'il y a de beau et de galant dans l'un et dans l'autre sexe s'y rassemble au temps des eaux. La compagnie, toujours nombreuse, y est toujours choisie. Comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité, tout y respire les plaisirs et la joie. La contrainte en est bannie, la familiarité établie dès la première connaissance, et la vie qu'on y mène est délicieuse.

On a pour logement de petites habitations propres et commodes, séparées les unes des autres, et répandues partout à une demi-lieue des eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontaines. C'est une grande allée d'arbres touffus sous lesquels on se promène en prenant les eaux. D'un côté de cette allée règne une longue suite de boutiques garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas et de gants, où l'on va jouer comme on fait à la foire. De l'autre côté de

l'allée se tient le marché ; et, comme chacun y va choisir et marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoûtant. C esont de petites villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, et proprement chaussées, qui vendent du gibier, des légumes, des fleurs et du fruit. On y fait aussi bonne chère qu'on veut ; on y joue gros jeu, et les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive, chacun quitte son petit palais pour s'assembler au boulingrin. C'est là qu'en plein air on danse, si l'on veut, sur un gazon plus doux et plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Mylord Muskerry avait, à deux ou trois petits milles de Tunbridge, une belle maison appelée Summerhill [1]. Mademoiselle d'Hamilton, après avoir passé huit ou dix jours à Peckham, ne put se dispenser d'y venir demeurer le reste du voyage. Elle obtint du seigneur Wetenhall que madame sa femme y vînt aussi ; et, quittant le triste Peckham et son ennuyeux seigneur, cette petite cour fut s'établir à Summerhill.

Elles étaient tous les jours à la cour, ou la cour chez elles. La reine se surpassait dans le soin de faire naître ou de soutenir les divertissements. Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de Tunbridge, au lieu d'en altérer la liberté par les égards et les respects qu'exigeait sa présence. Elle défendit absolument l'un et l'autre ; et, renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvait vaincre, la Stewart menait en triomphe la tendresse du roi, sans qu'elle lui en fît mauvaise mine.

Jamais l'Amour n'avait vu son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étaient trouvés atteints avant que d'y venir y sentaient augmenter leurs feux ; et ceux qui semblaient les moins faits pour aimer y perdaient leur férocité pour faire un nouveau personnage : nous n'en citerons d'exemple que celui du prince Robert.

Il était brave et vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit était sujet à quelques travers, dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avait le génie fécond en expériences de mathématiques, et quelques talents pour la chimie. Poli jusqu'à l'excès quand l'occasion ne le demandait pas ; fier, et même brutal quand il était question de s'humaniser ; il était grand et n'avait que trop mauvais air. Son visage était sec et dur lors même qu'il voulait le radoucir ; mais dans ses mauvaises humeurs, c'était une vraie physionomie de réprouvé.

[1] Charles, frère aîné de ce seigneur, avait épousé Marguerite, fille unique d'Ulic Bourk, marquis de Clanrickard et comte de Saint-Albans, qui lui apporta en dot la terre de Summerhill, où mourut son père. (*Voyez* le Baronnetage de Dugdale, tom. II, p. 450.)

La reine ayant fait venir les comédiens pour ne laisser aucun vide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à mademoiselle Stewart, par la présence de mademoiselle Gwyn, une partie des inquiétudes que lui causait la sienne, le prince Robert trouva des charmes dans la figure d'une autre petite comédienne appelée Hughes [1], qui mirent à la raison tout ce que ses penchants naturels avaient de plus sauvage. Adieu les alambics, les creusets, les fourneaux, et le noir attirail de la soufflerie ; adieu tous les instruments de mathématiques, et ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre et d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes ; et, résistant fièrement à l'argent pour vendre ses faveurs plus chèrement dans la suite, elle faisait faire un personnage si neuf à ce pauvre prince, qu'il ne paraissait pas seulement vraisemblable. Le roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouissances à Tunbridge ; mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignait pas de même sur le ridicule des autres.

On dansait tous les jours chez la reine, parce que les médecins le trouvaient bon, et que personne ne le trouvait mauvais. Ceux qui s'en souciaient le moins aimaient encore mieux cet exercice, pour digérer les eaux, que de se promener. Mylord Muskerry se croyait en sûreté sur toutes les démangeaisons de sa femme pour la danse ; car, quoiqu'il en fût assez honteux, la princesse de Babylone était, par la grâce de Dieu, grosse de six ou sept mois ; et pour comble de malheur pour elle, son enfant s'était mis tout d'un côté, si bien qu'on ne savait plus ce que c'était que sa figure. La désolée Muskerry voyait donc partir tous les matins mademoiselle d'Hamilton et madame Wetenhall, tantôt à cheval, tantôt en carrosse, toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire et pour les ramener. Elle se figurait mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avait aux lieux où elles allaient, et son imagination ne cessait de danser à Summerhill toutes les contredanses qu'elle s'imaginait qu'on avait dansées à Tunbridge. Elle ne pouvait plus résister à ces tourments d'esprit, lorsque le ciel, ayant pitié de son impatience et de ses désirs, fit partir mylord Muskerry pour Londres, et l'y retint pendant deux jours ; et dès qu'il eut le dos tourné, la Babylonienne déclara qu'elle voulait faire un petit voyage à la cour.

[1] Mademoiselle Marguerite Hughes était attachée à la troupe du roi, et une des premières actrices. Elle eut du prince Rupert une fille nommée Ruperta, qui épousa le lieutenant-général Howe, et qui mourut fort âgée à Sommerset-House, vers l'année 1740.

Elle avait un confesseur, aumônier de la maison, qui ne manquait pas de bon sens. Mylord Muskerry, de peur d'accident, l'avait recommandée aux conseils et aux bonnes prières de ce prudent ecclésiastique ; mais il eut beau la prêcher et l'exhorter à la résidence, il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de son époux, et les dangers où elle s'exposait dans cet état, et lui dire que, sa grossesse étant une bénédiction particulière du ciel, il fallait tâcher de la conserver, d'autant qu'il en coûtait peut-être plus qu'elle ne s'imaginait pour l'obtenir, ses remontrances furent inutiles : mademoiselle d'Hamilton et sa cousine Wetenhall ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution, elles aidèrent à l'habiller le lendemain matin, et partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adresse pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille ; mais, ayant à la fin fait tenir un petit oreiller sous son jupon pour figurer à droite avec son maudit enfant qui s'était jeté sur la gauche, elles pensèrent mourir de rire en l'assurant qu'elle était le mieux du monde.

Dès qu'elle parut, on crut qu'elle s'était mise en vertugadin pour faire sa cour à la reine ; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendaient point de finesse l'assuraient bonnement qu'elle était grosse de deux enfants ; et la reine, qui ne laissait pas de lui porter envie, quelque ridicule qu'elle parût dans cet état, n'eut garde de tromper ses espérances, sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contredanses fut arrivée, son cousin Hamilton eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité ; mais se laissant vaincre pour obéir, disait-elle, à la reine, jamais on n'a vu de satisfaction si complète que la sienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La Muskerry, fagotée comme elle était, ne paraissait pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contredanses ; au contraire, comme elle ne craignait que la présence de son mari dans le bonheur dont elle jouissait, elle se dépêchait de danser tant qu'elle pouvait, de peur que son mauvais destin ne le ramenât avant qu'elle en eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une manière si peu discrète que son oreiller se défit sans qu'elle s'en aperçût, et qu'il tomba dans le beau milieu de la première danse. Le duc de Buckingham, qui la suivait, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son justaucorps ; et, contrefaisant les cris d'un enfant nouveau-né, il allait demandant une nourrice parmi les filles d'honneur pour le pauvre petit Muskerry.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir mademoiselle Stewart ; car la princesse de Ba-

bylone, après son accident, était efflanquée du côté droit, et toute biscornue de l'autre. Tous ceux qui s'étaient contenus auparavant s'abandonnèrent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisait mademoiselle Stewart. Elle était horriblement déconcertée ; tout le monde lui faisait des excuses ; et la reine, qui riait intérieurement plus que toutes les autres, fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que mademoiselle d'Hamilton et madame de Wetenhall tâchaient de radouber la Muskerry dans une autre chambre, le duc de Buckingham dit au roi que, s'il était permis de faire un peu d'exercice aussitôt après les couches, le seul moyen de rétablir madame de Muskerry serait de lui donner sa revanche dès qu'on lui aurait remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais, et fut suivi. La reine proposa, dès qu'elle parut, une seconde reprise de contredanses ; et, madame de Muskerry l'ayant acceptée, le remède fit son effet, et ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrâce.

Tandis que ces choses se passaient à la cour du roi, celle du duc d'York s'était mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage était de visiter la province dont il portait le titre ; mais l'amour en était le véritable motif. La duchesse s'était gouvernée d'une prudence et d'une sagesse, depuis son élévation, qu'on ne pouvait assez admirer. Ses manières avaient été telles qu'elle avait trouvé le secret de contenter tout le monde ; ce qui semblait encore plus rare que la grandeur de son établissement. Mais, après s'être tant fait estimer, elle s'avisa de vouloir être aimée ; ou le maudit amour, pour mieux dire, fut assaillir son cœur au travers de la discrétion, de la prudence et de tous les raisonnements dont elle l'avait environné.

En vain s'était-elle cent fois dit que si le duc avait eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant, il lui avait trop fait d'honneur en l'épousant; que, dans les inconstances qui l'entraînaient, c'était à elle à prendre patience, en attendant qu'il plût au ciel qu'il s'en corrigeât ; que nul exemple n'était à suivre pour elle à l'égard des faiblesses qui semblaient l'outrager; mais que, les ressentiments étant encore moins permis, il fallait le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avait ; en vain, dis-je, s'était-elle soutenue si longtemps par le secours de ces maximes ; quelque solide que soit la raison, et quelque opiniâtre que soit la sagesse, il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes, et dont la sagesse et la raison s'ennuient à la fin.

La duchesse d'York était la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'était un plaisir permis, elle se dédommageait, en man-

geant, de ce qu'elle se retranchait d'ailleurs. C'était aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le duc, au contraire, se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipait par ses inconstances, et ne faisait que dépérir, tandis que la pauvre princesse, se nourrissant tout de son mieux, engraissait que c'était une bénédiction. On ne sait combien les choses auraient resté dans cet état, si l'Amour, qui voulait avoir raison d'une conduite si différente de la première, n'eût employé l'artifice, aussi bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment et la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature, pâle et décharnée, qu'elle avait prise pour fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle était alors celui des empressements du duc. Elle s'appelait Churchill [1]. L'on ne pouvait comprendre qu'après avoir eu du goût pour madame de Chesterfield, mademoiselle d'Hamilton et la petite Jennings, il en eût pour un visage comme celui-là; mais bientôt on s'aperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avait achevé de l'engager à son service.

La duchesse fut indignée d'un choix qui semblait ravaler son mérite beaucoup plus que les autres; et, dans le temps que le dépit et la jalousie commençaient à lui donner de l'aigreur, le perfide Amour offrait à son attention et à ses ressentiments l'aimable figure du beau Sydney; et tandis qu'il lui tenait les yeux ouverts sur sa personne, il les fermait sur son esprit. Elle en fut éprise devant que de s'en apercevoir; mais la bonne opinion que Sydney avait de son mérite ne lui laissa pas longtemps ignorer la gloire de cette conquête; et, pour la rendre plus certaine, ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de Son Altesse avaient la bonté de lui dire, tandis que les charmes de sa personne étaient rehaussés de l'éclat que l'ajustement et la parure y pouvaient ajouter.

La duchesse, prévoyant les conséquences d'un tel engagement [2], combattit fort et ferme contre le penchant qui l'entraînait; mais mademoiselle Hobart s'étant mise du côté de ce penchant, la combattit elle-même et la vainquit.

Cette fille s'était insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles dont elle était pourvue pour toute l'année. La cour et la ville en étaient; du reste, ce n'était pas son affaire qu'elles fussent toujours véri-

[1] Elle en eut M. le duc de Berwick et mylady Waldegrave, et épousa ensuite le colonel Godfrey. Elle était sœur du célèbre duc de Marlborough. Elle mourut en mai 1730, âgée de quatre-vingt-deux ans.

[2] On a prétendu que la découverte de cette amourette fut cause que la duchesse embrassa la religion de son mari pour faire sa paix.

tables ; mais elle prenait soin qu'elles fussent toujours du goût de Son Altesse. Elle connaissait aussi celui qu'elle avait pour la table, et savait composer et diversifier les mets qui lui plaisaient : cela l'avait rendue nécessaire ; mais voulant l'être davantage, et s'étant aperçue des airs que Sydney se donnait, comme de ce qui se passait dans le cœur de sa maîtresse au sujet de Sydney, l'adroite Hobart avait pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvait plus d'amour pour elle ; que c'était dommage qu'un homme fait de cette manière, qui ne perdait le respect que parce qu'il ne pouvait plus le garder, se brûlât comme un papillon à la face du public ; qu'on s'en apercevrait bientôt, à moins qu'on n'y mît ordre, et qu'elle était d'avis que Son Altesse eût pitié de son état de façon ou d'autre.

La duchesse lui demanda ce qu'elle voulait dire par en avoir pitié de façon ou d'autre. Je veux dire, madame, répondit Hobart, que si sa figure vous déplaît, ou que sa passion vous importune, vous lui donniez son congé ; ou bien que, le retenant à votre service, comme feraient toutes les princesses du monde à votre place, vous me permettiez de lui donner des ordres de votre part sur sa conduite, avec quelque peu d'espérance pour l'empêcher de devenir fou, en attendant que les moyens se trouvent de l'informer vous-même de vos volontés..... Quoi ! dit la duchesse, vous me conseilleriez, Hobart, vous qui m'aimez, de m'embarquer dans un commerce de cette nature aux dépens de ma gloire et aux périls de mille inconvénients ! Si ces faiblesses sont quelquefois excusables, ce n'est pas dans un rang comme celui que j'occupe ; et ce serait mal reconnaître les bontés de celui qui m'élève à ce rang, que de... Bon ! dit la Hobart, ne voit-on pas qu'il ne vous a épousée que parce qu'il en était pressé ! La chose faite, je m'en rapporte à vous s'il s'est contraint un moment à marquer le changement de son goût par mille inconstances outrageantes. Ne seriez-vous point d'humeur à persévérer dans l'indolence et l'humilité, tandis que le duc, après avoir eu les faveurs ou mérité les refus de toutes les coquettes d'Angleterre, galope vos filles d'honneur l'une après l'autre, et met à présent son ambition et ses désirs à la conquête de cette haridelle de Churchill ? Quoi ! madame, vos beaux jours se passeront dans une espèce de veuvage à déplorer vos malheurs, sans qu'il vous soit permis de vous aider dans les occasions ! Il faudrait être douée d'une patience bien coriace, ou d'une résignation bien endurante pour cela. Je serais vraiment d'avis qu'un époux qui vous oublie nuit et jour prétendît que, pour boire et manger de grand appétit, comme fait, Dieu merci, Votre Altesse, elle n'eût plus besoin que de bien dormir ! Je suis, ma foi, sa servante. Je vous le répète encore, madame, il n'y a point

de princesse dans l'univers qui refusât les hommages d'un homme fait comme Sydney, quand un époux porte les siens ailleurs.

Ces raisons n'étaient pas moralement bonnes, si l'on veut ; mais quand elles auraient été plus mauvaises, la duchesse s'y serait rendue, tant son cœur était d'intelligence avec Hobart pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s'était établi dans le temps que Hobart conseillait à la jeune Temple de ne point songer aux agaceries du beau Sydney. Pour lui, dès qu'il apprit, par la confidente Hobart, que la duchesse acceptait ses hommages, il ne manqua pas de se munir de circonspection et d'égards pour dépayser le public : mais le public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avait trop de surveillants, trop de curieux et trop de connaisseurs dans une grosse cour résidant au milieu d'une grosse ville, la duchesse, pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta le duc d'York à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la reine et sa cour étaient à celui de Tunbridge.

Ce parti fut prudent ; elle s'en trouva bien, et sa cour ne s'en trouva pas mal, à la réserve de mademoiselle Jennings. Jermyn n'était pas du voyage ; et, selon elle, tout voyage était maudit dont Jermyn n'était pas. Il était engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur, c'est-à-dire qu'il avait soutenu la gageure qu'on avait soutenue et gagnée contre le chevalier de Grammont. Il paria cinq cents guinées qu'il ferait vingt milles de grand chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avait choisi pour cette course était celui que mademoiselle Jennings avait pris pour aller chez le devin.

Jermyn avait été plus heureux qu'elle dans son entreprise : il en était sorti victorieux ; mais comme son courage avait fait dans cette épreuve un effort que son tempérament ne put soutenir, en gagnant la gageure il gagna la fièvre. Elle mit sa délicatesse fort bas. La Jennings s'informait de sa santé ; mais c'était tout ce qu'elle osait. Dans les romans modernes, une princesse n'avait qu'à rendre visite à quelque héros abandonné des médecins pour le guérir dans trois jours : mais comme ce n'était pas mademoiselle Jennings qui avait donné la fièvre à Jermyn, elle n'était pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourrait avoir que la cour partit sans lui ; mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisait dans un voyage qui semblait faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en était; et, s'étant flatté que l'absence d'un rival dangereux pourrait produire quelque changement en sa faveur, il était attentif à toutes les actions, aux mouvements et aux moindres gestes de la petite Jennings. Il y avait assurément de quoi bien occuper son attention. Elle n'était pas faite pour un sérieux de longue durée ; son tempérament l'emportait du milieu de ses rêveries les plus distraites, par des saillies de vivacité qui lui faisaient espérer qu'elle oublierait bientôt Jermyn, pour se souvenir que sa tendresse était la première qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenait à l'écart avec son amour et ses espérances, estimant qu'il était indigne d'un amant outragé de laisser voir la moindre faiblesse ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avait planté là.

Mademoiselle Jennings, qui, bien loin de songer à ses ressentiments, ne se souvenait seulement pas qu'il l'eût aimée, et n'avait l'esprit rempli que du pauvre malade, en usait avec Talbot comme si de rien n'eût été. C'était à lui qu'elle donnait le plus souvent la main en entrant ou sortant de carrosse. Elle causait plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, et faisait sans dessein tout ce qu'il fallait pour persuader à la cour qu'elle était revenue de son penchant pour Jermyn en faveur de son premier amant.

Il en fut persuadé comme les autres ; et, jugeant qu'il était à propos de changer de personnage pour lui faire connaître qu'il n'avait jamais changé de sentiments, il allait lui dire quelque chose de touchant et de bien passionné sur ce sujet. La fortune semblait lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue. Il était seul avec elle dans sa chambre ; et, pour lui donner plus beau, elle ne cessait de le railler au sujet de mademoiselle Boynton. Elle disait qu'on lui était fort obligé d'être du voyage, tandis que la pauvre créature s'évanouissait d'amour pour lui deux fois le jour à Tunbridge. Ce fut à ce discours que Talbot se crut obligé de commencer celui de ses souffrances et de sa fidélité, lorsque la Temple, un papier à la main, entra dans la chambre de Jennings. C'était une lettre en vers que mylord Rochester avait écrite quelque temps auparavant sur les aventures de l'une et de l'autre cour. Il y disait, au sujet de la petite Jennings, que Talbot avait jeté la terreur parmi le peuple de Dieu par sa taille ; mais que Jermyn, comme le petit David, avait vaincu le grand Goliath. Jennings, charmée de cette allusion, lut deux ou trois fois cet endroit, le trouva plus plaisant que Talbot, en rit de tout son cœur dans le commencement ; mais prenant un air attendri : Le pauvre petit David ! dit-elle avec un profond soupir ; et, laissant aller sa tête d'un côté pendant cette petite rêverie, quelques larmes coulèrent de ses yeux, qui n'étaient assu-

rément pas pour la défaite du géant. Cela piqua Talbot jusqu'au vif ; et, se voyant si ridiculement déchu de ses espérances, il sortit brusquement, et fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée, dont les manières n'avaient ni rime ni raison ; mais il ne tint pas son courage.

Il n'en allait pas si mal pour les autres amants de cette cour ; car tout en était plein, et le voyage était fait exprès. Ce n'étaient que bals et festins sur la route, chasses et promenades pendant les séjours. Les tendres amants songeaient à devenir heureux en chemin faisant, et les beautés qui réglaient leur sort ne leur défendaient pas d'espérer. Sydney faisait sa cour d'une merveilleuse assiduité. La duchesse fit remarquer à M. le duc d'York comme il s'attachait à lui depuis quelque temps. Son Altesse y fit attention, et convint qu'il fallait lui en tenir compte dès la première occasion. Cela arriva bientôt.

Montagu, dont nous avons fait mention, était écuyer de madame la duchesse. Il avait de l'esprit, était clairvoyant, et passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère auprès de sa personne, dans le train que prenaient les affaires de son cœur ? on en était embarrassé ; mais le frère aîné de Montagu s'étant fait tuer [1] tout à propos où il n'avait que faire, le duc obtint pour son frère la charge d'écuyer de la reine qu'il avait eue, et le beau Sydney fut mis en sa place auprès de la duchesse. Tout cela se rencontrait le mieux du monde, et le duc se savait bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux messieurs à la fois sans qu'il lui en coûtât.

Mademoiselle Hobart applaudissait fort à ces promotions. Elle avait de fréquentes et longues conversations avec Sydney : on le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'était sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les compliments. Le duc, qui le crut d'abord, ne cessait de faire remarquer à la duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, et comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'était coiffé d'un visage à faire peur.

La duchesse avoua que les goûts étaient bien différents, et lui dit qu'il en parlait fort à son aise, lui qui venait de choisir la belle Hélène pour sa maîtresse. Je ne sais si cette plaisanterie l'avait fait rentrer en lui-même ; mais il est constant qu'il commençait à n'avoir plus les mêmes empressements pour la Churchill ; et peut-être eût-il aban-

[1] Il fut tué devant Bergues, dans le mois d'août 1665 : il se nommait Édouard. Boyer dit qu'il fut banni de la cour pour avoir offensé la reine en lui serrant la main. Il fut probablement disgracié quelque temps, et en conséquence voyagea dans les pays étrangers.

donné cette poursuite, sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On était de séjour dans un pays ouvert et plain. Quand on tourne en Angleterre, ce sont des plaines de gazon le plus vert et le plus uni du monde. La duchesse y voulut voir courre des lévriers. Elle était en carrosse, et toutes les dames à cheval : chacune de ces dames avait son écuyer à ses côtés : il était bien raisonnable que leur maîtresse eût le sien. Il était à sa portière, qui payait merveilleusement de mine, s'il ne fournissait pas beaucoup à la conversation.

Le duc était auprès de mademoiselle Churchill, non pas à lui conter fleurette, mais à la gronder de ce qu'elle était mal à cheval. C'était la créature du monde la plus paresseuse ; et quoique les filles d'honneur soient d'ordinaire les princesses de la cour les plus mal montées, comme on la voulait distinguer à cause de sa faveur, on l'avait mise sur un cheval assez joli, mais un peu vif. Elle se serait bien passée de cette distinction.

L'embarras et la crainte avaient augmenté sa pâleur naturelle ; et, dans cet état, sa contenance achevait d'en dégoûter le duc, lorsque son cheval, qui en voulait joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût ; et, s'échauffant à mesure qu'elle faisait des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisait courir contre le cheval de Son Altesse.

Mademoiselle Churchill chancela, fit quelques cris, et tomba. La chute ne pouvait être que rude dans un mouvement si rapide ; cependant elle lui fut favorable de toutes les manières ; car, sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avait fait juger du reste. Le duc mit pied à terre pour la secourir. Elle était tellement étourdie, qu'elle n'avait garde de songer à la bienséance dans cette occasion ; et ceux qui s'empressèrent autour d'elle la trouvèrent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvaient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de mademoiselle Churchill. Depuis cet accident on s'aperçut que les soins et la tendresse du duc ne firent qu'augmenter ; et l'on s'aperçut, sur la fin de l'hiver, qu'elle n'avait pas tyrannisé ses désirs, ni fait languir son impatience.

Les deux cours revinrent à peu près dans le même temps, également satisfaites de leurs voyages ; la reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avait espéré.

Ce fut à peu près dans ce temps que le chevalier de Grammont reçut une lettre de la marquise de Saint-Chaumont, sa sœur, par laquelle on l'avertissait qu'il ne tenait qu'à lui de revenir, le roi l'ayant trouvé bon. Il l'aurait trouvé fort bon aussi dans un autre temps, quelques

charmes que la cour d'Angleterre eût pour lui; mais dans l'état où son cœur se trouvait alors, il ne pouvait s'y résoudre.

Il était revenu de Tunbridge mille fois plus amoureux que jamais. Il avait, pendant cet agréable voyage, vu tous les jours mademoiselle d'Hamilton, soit dans les marais du sombre Peckham, soit dans les promenades délicieuses du riant Summerhill, ou bien dans les divertissements qui régnaient chaque jour chez la reine; et, soit qu'il l'eût vue à cheval, qu'il l'eût entendue, ou qu'il l'eût vue danser, il lui semblait bien que, dans tous ces lieux ou dans tous ces états, le ciel n'avait rien formé de plus digne d'un homme d'esprit et de bon goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner! c'est ce qui lui paraissait absolument impraticable. Cependant, comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnait pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la lettre de madame sa sœur; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avait prétendu.

Mademoiselle d'Hamilton, en premier lieu, le félicita sur son rappel. Elle le remercia très-humblement du sacrifice qu'il voulait bien lui faire; mais comme ce témoignage de tendresse passait les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avait garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimait mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protestèrent qu'ils ne le reverraient de leur vie, s'il ne partait incessamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres absolus ne partaient point de l'indifférence, quelque durs qu'ils parussent; qu'on serait toujours plus aise de son retour que d'un départ que l'on pressait tant; et mademoiselle d'Hamilton ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendaient d'elle, qu'il trouverait les choses en l'état qu'il les laissait à l'égard de ses sentiments, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenait congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE XIII

Retour du chevalier de Grammont à la cour de France. Il est renvoyé en Angleterre. Suite des intrigues amoureuses de cette cour. Mariage de la plupart des héros de ces Mémoires.

Plus le chevalier de Grammont approchait de la cour de France, plus il regrettait celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendît à

un accueil gracieux aux pieds d'un maître dont on ne méritait pas impunément la colère, mais aussi qui savait pardonner d'une manière à faire sentir tout le prix de la grâce où l'on rentrait.

Mille pensées différentes l'occupaient en courant la poste. Tantôt c'était la joie que ses parents et ses amis auraient de le revoir, tantôt c'étaient les félicitations et les embrassades de ceux qui, n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseraient pas de l'accabler d'empressements importuns; mais tout cela ne lui passait que légèrement par la tête; car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrêter à d'autres pensées qu'à celle de l'objet aimé. C'étaient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissait à Londres qui l'empêchaient de songer à Paris; et c'étaient les tourments de l'absence qui l'empêchaient de sentir ceux des mauvais chemins et des mauvais chevaux. Son cœur protestait à mademoiselle d'Hamilton, entre Montreuil et Abbeville, qu'il ne s'en éloignait avec vitesse que pour la revoir plus tôt. Ensuite, par une courte réflexion, comparant le regret qu'il avait eu sur cette même route en quittant la France pour l'Angleterre, avec celui qu'il sentait alors de quitter l'Angleterre pour la France, il trouvait le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins; ou, pour mieux dire, c'est ainsi qu'un écrivain frivole abuse de la patience du lecteur, ou pour étaler ses propres sentiments, ou pour allonger quelque ennuyeux récit; mais à Dieu ne plaise que cela nous regarde, nous qui faisons profession de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits et les dits!

Qui jamais, excepté l'écuyer Feraulas, a pu tenir compte des pensées, des soupirs et du nombre d'exclamations que son illustre maître faisait partout? Pour moi, je ne me serais jamais avisé de croire que l'attention du comte de Grammont, si vive aujourd'hui pour les inconvénients et les périls, lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnements sur la route, s'il ne me dictait à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville. Le maître de la poste était son ancienne connaissance. Son hôtellerie était la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris; et le chevalier de Grammont, en mettant pied à terre, dit à Termes qu'il avait envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il était près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étaient débarqués jusqu'à ce moment, ils n'avaient pas mangé. Termes, louant le Seigneur de ce que des sentiments humains l'emportaient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentiments si raisonnables.

Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendait volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine : le cœur de Termes en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.

Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivie des galopins de la ville, entra dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandait raison de tant de préparatifs, dit à M. le chevalier de Grammont, que c'était pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province ; que le repas se faisait chez lui ; qu'il ne tiendrait qu'à Sa Grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique était déjà venue. Il en jugea bien ; car à peine achevait-il de parler, que trois grands corbillards, comblés de laquais grands comme des Suisses, et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, et débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passements ternis, le taffetas rayé, de petits yeux et de grosses gorges brillaient partout.

Si le premier coup d'œil du spectacle surprit le chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paraissait du visage de la mariée n'était pas sans éclat ; mais on ne pouvait porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches, et dix serpenteaux de chaque côté qu'on avait faits de ses cheveux, en dérobaient la vue ; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il était aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un justaucorps de la plus grande magnificence et du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son justaucorps. Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avait acheté ce justaucorps cent cinquante louis, du temps qu'il faisait l'amour à madame sa femme. Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ? lui dit le chevalier de Grammont. Bon ! lui répondit l'autre, je l'ai d'un marchand de Londres qui l'avait commandé pour un mylord d'Angleterre. Le chevalier de Grammont, qui sentait le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il reconnaîtrait bien le marchand. Si je le reconnaîtrais ? Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir bon marché ! Termes s'était absenté dès que ce justaucorps avait paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire et l'envie de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps les sentiments du chevalier de Grammont : mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvait reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence ; et, cédant aux importunités du campagnard pour confondre son fidèle écuyer, il se mit à table lui trente-septième.

Quelques moments après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint ; et dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et lui tendant la main : Touchez là, notre ami, lui dit-il ; vous voyez que j'ai bien conservé le justaucorps que vous aviez tant de peine à me vendre, et que je n'en fais pas un mauvais usage.

Termes s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connaître, et se mit à le repousser assez brutalement. Oh, parbleu ! lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me ferez raison de la santé de madame la mariée. Le chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté malgré son effronterie, lui dit, en le regardant civilement : Allons, monsieur le marchand de Londres, mettez-vous là, puisqu'on vous en prie de si bonne grâce ; nous ne sommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête homme que vous. A ces mots, trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir le nouveau convié. Il n'y eut que le siége de l'épousée qui, par bienséance, demeura fixe ; et l'audacieux Termes, ayant bu la première honte de cet événement, s'y prenait d'une manière à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtait vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées.

Il n'y avait pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin d'un repas de noce un homme qui paraissait si pressé : mais tout fut debout quand il sortit de table, et tout ce qu'il put obtenir du marié, fut que toute la noce ne le reconduirait pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. Termes eût voulu qu'ils ne l'eussent point quitté jusqu'à la fin du voyage, tant il craignait de se trouver tête à tête avec son maître.

Il y avait déjà quelque temps qu'ils étaient sortis d'Abbeville, et qu'ils couraient dans un profond silence. Termes, qui s'attendait bien à le voir rompre dans peu de temps, n'était en peine que de la manière ; savoir si son maître l'attaquerait par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pouvaient lui convenir ; ou si, se servant de quelque outrageante ironie, l'on emploierait toutes les louanges qui seraient les plus capables de le confondre. Mais voyant, au lieu de

tout cela, qu'on s'obstinait à ne lui rien dire, il crut qu'il valait mieux prévenir la harangue qu'on méditait, que d'y laisser rêver plus longtemps ; et, s'armant de toute son effronterie : Vous voilà bien en colère, monsieur, lui dit-il ; et vous croyez avoir raison? Mais je me donne au diable si vous n'avez tort dans le fond.

Comment, traître, dans le fond! dit le chevalier de Grammont ; c'est donc parce que je ne te fais pas rouer comme tu l'as depuis longtemps mérité ?

Voilà-t-il pas? dit Termes. Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre raison ! Oui, monsieur, je vous soutiens que ce que j'en ai fait était pour votre bien. Et le sable mouvant n'était-il pas pour mon service? dit le chevalier de Grammont. Patience, s'il vous plaît, poursuivit l'autre. Je ne sais comment diable ce nigaud de marié s'est rencontré chez les gens de la douane quand on visita ma valise à Calais; mais ces cocus-là se fourrent partout. Dès qu'il vit votre justaucorps, il en devint amoureux. Je vis dès là que c'était un sot; car il était à deux genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il était tout froissé de la valise, la sueur du cheval l'avait tout taché par devant, et je ne sais comment diable il a fait pour raccommoder tout cela ; mais tenez-moi pour un excommunié, si vous l'eussiez jamais voulu mettre. Conclusion : il vous revenait à cent quarante louis ; et voyant qu'on m'en offrait cent cinquante : Mon maître, dis-je, n'a pas besoin de cette oriflamme pour se distinguer au bal ; et quoiqu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que sais-je s'il en aura quand je le reverrai ? cela dépend du jeu. Bref, monsieur, je vous en fais donner dix louis de plus qu'il ne vous coûte ; c'est un profit tout clair : je vous en tiendrai compte, et vous savez que je suis bon pour cette somme. Dites à présent, en auriez-vous eu la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce diable de justaucorps qui vous aurait donné la même mine qu'à ce marié de village à qui nous l'avons vendu ? Et cependant il faut voir comme vous tempêtiez à Londres quand vous l'avez cru perdu ; les beaux contes que vous avez faits au roi du sable mouvant, et quelle chienne de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce pied-plat le portait à sa noce !

Que répondre à tant d'impudence? S'il écoutait l'indignation, le rouer de coups, ou le chasser, était le traitement le plus favorable que son maître lui devait ; mais il en avait besoin pour le reste de son voyage ; et, dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

Le maréchal de Grammont ne sut pas plus tôt son arrivée, qu'il le fut trouver chez son baigneur ; et les premières embrassades s'étant passées de part et d'autre : Chevalier, lui dit le maréchal, combien

avez-vous mis à venir de Londres ici ? car Dieu sait comme vous allez en pareille rencontre. Le chevalier de Grammont lui dit qu'il y avait trois jours qu'il était en chemin ; et, pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son aventure d'Abbeville. Cela est fort plaisant, lui dit monsieur son frère ; mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il ne tiendra qu'à vous de trouver encore votre justaucorps à table ; car on la tient longue dans une noce de province. Et là-dessus, prenant un air tout sérieux, il lui dit qu'il ne savait pas qui lui conseillait un retour inopiné pour gâter ses affaires ; mais qu'il avait ordre du roi de lui dire qu'il n'avait qu'à s'en retourner sans se présenter à la cour. Il lui dit ensuite qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer son impatience, après avoir si bien fait jusque-là, lui qui connaissait assez le roi pour être instruit qu'il fallait, pour mériter sa grâce, attendre qu'elle vînt purement de sa bonté.

Le chevalier montra pour sa justification la lettre de madame de Saint-Chaumont, et lui dit qu'il se serait bien passé du soin qu'on avait pris de lui mander une fausse nouvelle pour le faire partir comme un Cravate de bois. Autre imprudence, lui dit le maréchal ; et depuis quand notre sœur est-elle secrétaire d'état ou des commandements, pour que le roi se soit servi d'elle pour vous signifier ses volontés ? Voulez-vous savoir le fait ? Il y a quelque temps qu'il dit à Madame [1] le refus que vous aviez fait de la pension que vous offrait le roi d'Angleterre. Il parut content de la manière dont Comminge l'informa que la chose s'était faite, et témoigna qu'il vous en savait gré. Madame prit tout cela pour un ordre de rappel. La Saint-Chaumont, qui n'a pas, à beaucoup près, le jugement aussi merveilleux qu'elle se l'imagine, s'est pressée de vous expédier ce bel ordre de sa main. Pour achever, Madame dit hier au dîner du roi que vous seriez incessamment ici ; et le roi m'ordonna l'après-dînée de vous renvoyer incessamment d'abord que vous seriez arrivé. Vous voilà, retournez-vous-en.

Cet ordre aurait peut-être paru dur au chevalier de Grammont dans un autre temps ; mais, dans la disposition présente de son cœur, il eut bientôt pris son parti. Rien ne lui faisait peine que l'officieux avis qui l'avait obligé de quitter la cour d'Angleterre ; et, tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ, il pria le maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jours pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devait. Il obtint cette grâce à condition qu'il sortirait de Paris.

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là qu'arrivèrent certaines

[1] Henriette d'Angleterre, fille de Charles Ier, et duchesse d'Orléans.

aventures dont il a fait le récit si souvent, et d'une manière si divertissante, que ce serait fatiguer le lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain bénit d'une manière si solennelle, que, ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la chapelle, Vardes fut obligé d'avouer au roi qu'on les avait envoyés au chevalier de Grammont, qui rendait le pain bénit à Vaugirard. Là se passa cette scène merveilleuse qui donna la première atteinte à la réputation du grand Saucourt, lorsque, dans un tête-à-tête avec la fille du jardinier, on donna si souvent du cor (signal dont ils étaient convenus pour empêcher les surprises), que ces fréquentes alarmes désarmèrent les empressements du renommé Saucourt, et rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procurait avec la plus jolie grisette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard qu'il fut voir mademoiselle de L'Hôpital à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de ville ne se trompait point sur un commerce de robe dont on l'accusait. Ce fut là qu'arrivant à l'improviste, le président de Maisons se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors lorsqu'il s'enferma, tandis que le chevalier de Grammont, qui s'en aperçut, fit souffrir mort et passion à ces pauvres amants par une longueur de visite excessive pour le désordre qu'elle causait.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidait. Termes redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvaient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents et les marées secondèrent son impatience dès qu'il en eut besoin, et il revit Londres avec transport. La cour fut surprise et charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrâce qui le ramenait, tant il faisait voir qu'il en était consolé. Mademoiselle d'Hamilton ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissait au roi son maître.

Les affaires de la cour n'avaient pas eu le temps de changer de face pendant une si courte absence ; mais elles en changèrent bientôt après son retour, c'est-à-dire les affaires d'une cour qui jusque-là n'en avait point eu de plus sérieuses que celles de l'amour et des plaisirs.

Le duc de Monmouth [1], fils naturel de Charles II, parut en ce temps-là dans la cour du roi son père. Ses commencements ont eu tant d'éclat, son ambition a causé des événements si considérables, et les

[1] Jacques, fils de Charles II par une demoiselle Lucy Waters, naquit à Rotterdam le 9 avril 1649, et porta le nom de Jacques Crofts jusqu'à la restauration du roi. Rétabli sur le trône, ce prince le combla d'honneurs et de richesses, qui ne purent satisfaire son ambition. Dans la vue d'exclure le duc d'York de la couronne, il ne cessait d'intriguer avec les ennemis du gouvernement, et fut souvent disgracié.

particularités de sa fin tragique [1] sont encore si récentes, qu'il serait inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractère. Il paraît partout tel qu'il était dans sa conduite, téméraire dans ses entreprises, incertain dans l'exécution, et pitoyable dans ces extrémités où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure et les grâces extérieures de sa personne étaient telles, que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage était tout charmant. C'était un visage d'homme ; rien de fade, rien d'efféminé ; cependant chaque trait avait son agrément et sa délicatesse particulière : une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices ; un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parlaient pour lui ; mais son esprit ne disait pas un petit mot en sa faveur. Il n'avait de sentiments que ce qu'on lui en inspirait ; et ceux qui d'abord s'insinuèrent dans sa familiarité prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux.

Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la cour en furent effacées, et toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus chères délices du roi, mais il fut la terreur universelle des époux et des amants. Cela ne dura pourtant pas ; la nature ne lui avait pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, et le beau sexe s'en aperçut.

Madame de Cléveland bouda contre le roi de ce que les enfants qu'elle avait de lui ne paraissaient que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en était d'autant plus choquée, qu'elle se vantait de pouvoir passer pour la mère des Amours en comparaison de sa mère [2]. On se moqua de ses reproches ; il y avait quelque temps qu'elle n'était plus en droit d'en faire ; et, comme cette jalousie paraissait plus mal fondée que toutes celles qu'elle avait affectées, personne n'applaudit à ce ressentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le roi ; c'est pourquoi, cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveuglait pour ce fils, elle se mit à l'adopter dans la sienne par mille louanges, par mille sortes d'admirations, et par des caresses qui ne faisaient que croître et embellir : comme elles étaient publiques, elle prétendait qu'elles dussent être sans conséquence ; mais on la connaissait trop pour s'y méprendre. Le roi n'était plus jaloux d'elle : mais comme le duc de Monmouth n'était pas dans un

[1] Lorsque Jacques II monta sur le trône, il tenta inutilement d'exciter une révolte, fut fait prisonnier, et eut la tête tranchée le 15 juillet 1685.

[2] Mademoiselle Lucy Waters, dont il a été fait mention dans la note de la page 192.

âge à être insensible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il crut qu'il fallait le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mère pour sauver son innocence du crime, ou du moins du scandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de si bonne heure.

Une héritière de cent mille livres de rente en Écosse s'offrit tout à propos [1]. Elle était pleine d'agréments, et son esprit avait tous ceux qui manquaient au beau Monmouth.

De nouvelles fêtes célébrèrent ce mariage. On ne pouvait mieux faire sa cour qu'en s'y distinguant : et, tandis que ces réjouissances mettaient en mouvement la magnificence et la galanterie, les anciens engagements en étaient partout réveillés, et de nouveaux s'établissaient.

La belle Stewart, alors au suprême degré de son éclat, attirait tous les yeux ou tous les respects. La duchesse de Cléveland voulut du moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'était couverte à cette fête; mais ce fut inutilement. Son visage était un peu défait par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse, que le roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa figure, il n'y avait pas de quoi soutenir l'air et la grâce de mademoiselle Stewart.

C'était bien pendant ce dernier effort de sa beauté qu'elle eût été reine d'Angleterre, si le roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main qu'il ne l'était pour donner son cœur, mais ce fut alors que le duc de Richmond fit vœu de l'épouser ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces, Killegrew [2], n'ayant rien de mieux à faire alors, devint amoureux de madame de Shrewsbury; et, comme madame de Shrewsbury n'était point engagée, par un grand hasard, cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressait personne; mais Killegrew s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'était imaginé; l'habitude ne le dégoûtait point d'une possession digne d'envie : mais il s'étonna qu'on ne

[1] Anne Scott, fille et seule héritière de François, comte de Buccleugh. Ce mariage ne parait pas avoir été heureux, quoique Monmouth en ait eu plusieurs enfants. Il s'était ouvertement attaché à madame Henriette Wentworth, et déclara en mourant que devant Dieu il ne regardait qu'elle comme son épouse. La duchesse épousa en secondes noces Charles, lord Cornwallis. Elle mourut le 6 février 1732, âgée de quatre-vingt un ans.

[2] Robert Killegrew, né à Hantworth, dans la province de Middlesex. Il fut nommé page d'honneur de Charles I[er], et suivit fidèlement la fortune de ce prince. Il accompagna ensuite dans son exil Charles II, dont ses qualités aimables lui gagnèrent les bonnes grâces. Il épousa Marie Crofts, une des filles d'honneur de la reine Henriette, et mourut le 19 mars 1682.

lui en portât point, et trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avait beaucoup d'esprit, et beaucoup plus d'éloquence : c'était en pointe de vin qu'elle était le plus vive ; et c'était d'ordinaire pour peindre en détail les secrètes beautés et les charmes les moins visibles de la Shrewsbury que cette éloquence se donnait carrière. Plus de la moitié de la cour en savait bien autant que lui sur ce sujet.

Le duc de Buckingham était un de ceux qui n'en pouvaient juger que par les apparences ; et, selon lui, les apparences ne promettaient pas tout ce que les exagérations de Killegrew voulaient persuader. Comme cet amant indiscret était un de ceux qui dînaient d'ordinaire avec le duc de Buckingham, il avait tout le temps d'étaler sa rhétorique sur ce beau sujet ; car on se mettait à table sur les quatre heures du matin, pour en sortir vers l'heure de la comédie.

Le duc de Buckingham, éternellement rebattu des descriptions du mérite de madame de Shrewsbury, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net ; et, s'imaginant trouver qu'on n'en avait rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vu la légèreté de l'un et de l'autre, et la vivacité dont il avait commencé : cependant nul engagement n'a duré si longtemps en Angleterre.

L'imprudent Killegrew, qui n'avait pu se passer de rivaux, fut obligé de se passer de maîtresse. Il le porta ort impatiemment ; mais, loin d'écouter ses premières plaintes, la Shrewsbury fit semblant de ne le pas connaître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement ; et, sans songer qu'il s'était attiré sa disgrâce, toute son éloquence se déchaîna contre madame de Shrewsbury. Ses invectives l'attaquèrent depuis la tête jusqu'aux pieds. Il fit une peinture affreuse de sa conduite, et travestit en défauts les charmes qu'il venait de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvénients que pouvaient lui attirer ses déclamations ; il se moqua de l'avis, poussa sa pointe, et ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortait de Saint-James après le coucher du duc, on poussa trois coups d'épée dans sa chaise, dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où son intempérance de langue le jetait après lui avoir ôté la Shrewsbury. Ses assassins s'étaient sauvés à travers le parc, ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il serait inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat dont il n'avait aucune preuve que ses blessures ? Que s'il faisait quelques poursuites fondées sur les apparences et les conjectures, il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les

plus courts de les interrompre, et qu'on ne le manquerait pas une seconde fois. Ainsi, voulant mériter sa grâce de ceux qui l'avaient fait assassiner, il mit fin à ses satires, et ne souffla pas le mot de son aventure. Le duc de Buckingham et la Shrewsbury furent longtemps heureux et tranquilles ; jamais elle n'avait été si longtemps constante, et jamais il n'avait eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que mylord Shrewsbury, qui ne s'était jamais ému des déréglements de madame sa femme, se mît en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il était public, à la vérité; mais il paraissait moins déshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre Shrewsbury, trop honnête homme pour s'en plaindre à madame, voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeler le duc de Buckingham; et le duc de Buckingham, pour réparation d'honneur, l'ayant tué, demeura paisible possesseur de cette fameuse Hélène. Cela choqua d'abord le public ; mais le public s'accoutume à tout, et le temps sait apprivoiser la bienséance et même la morale.

La reine était à la tête de ceux qui se récriaient contre un scandale si public et un si horrible désordre, et qui se révoltaient contre l'impunité d'une action si criante. Comme la duchesse de Buckingham [1] était une ragote à peu près de sa figure, qui n'avait jamais eu d'enfants, et que son époux abandonnait pour une autre, cette espèce de parallèle entre leurs fortunes intéressait la reine pour elle ; mais ce fut inutilement ; personne n'y fit attention, et les mœurs du siècle allèrent leur train, tandis qu'elle s'efforçait de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse des politiques et des dévots.

Le sort de cette princesse avait d'assez tristes vues par de certains côtés. Les égards du roi pour elle avaient de belles apparences; mais c'était tout. Elle sentait bien que la considération qu'on avait pour elle s'effaçait à mesure que le crédit de ses rivales augmentait. Elle voyait que le roi son époux ne se mettait guère en peine d'enfants légitimes, tant que ses maîtresses, toutes charmantes, lui en donnaient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendait uniquement de cette bénédiction, et qu'elle se flattait que le roi la regarderait de meilleur œil, si le ciel daignait la regarder en pitié sur cet article, elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux, les neuvaines et les offrandes ayant été tournés de toutes les manières, et n'ayant rien fait, il fallut en revenir aux moyens humains.

[1] Marie, fille unique et héritière du fameux Thomas Fairfax, général des troupes du parlement dans la guerre civile.

Que n'aurait-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'archevêque Turpin mit à son doigt, et qui fit courir Charlemagne après lui, comme il avait fait après une de ses concubines à qui Turpin l'avait ôté après sa mort! Mais il y a longtemps que les seuls talismans qui font aimer sont les charmes de la personne aimée, et que les enchantements étrangers ne font plus rien.

Les médecins de la reine, prudents et avisés comme ils le sont partout, ayant considéré que les eaux froides de Tunbridge n'avaient pas réussi l'année précédente, conclurent qu'il fallait l'envoyer aux chaudes, c'est-à-dire aux bains qui sont auprès de Bristol. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine; et, dans la confiance d'un heureux succès, ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle, si la plus dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premières pour en être. La Cléveland étant alors près d'accoucher, cette inquiétude ne la regardait pas. Une bienséance inutile l'obligeait à quelques égards. Le public, à la vérité, n'en croyait ni plus ni moins pour le soin qu'elle avait de s'en cacher; mais sa présence dans cet état était un objet trop insultant pour la reine. Mademoiselle Stewart, plus belle que jamais, nommée pour le voyage, s'y préparait hautement : la pauvre reine n'osait s'y opposer; mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvaient les bains ou la faible vertu des eaux contre des charmes qui la détruisaient, ou par ses chagrins, ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles?

Le chevalier de Grammont, à qui tous les plaisirs de la vie n'étaient rien sans la présence de mademoiselle d'Hamilton, ne put se dispenser de suivre la cour. Il était trop nécessaire et trop agréable au roi dans un voyage comme celui-là pour n'en pas être; et, de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une cour, mademoiselle d'Hamilton n'avait pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres parce qu'elle n'en bougeait. Il obtint la permission de lui écrire pour lui mander des nouvelles de la cour : il s'en servit de la manière qu'on peut croire; et ce qu'il y disait de ses propres affaires ne laissait guère de place dans ses lettres pour des narrations étrangères durant le séjour qu'on fit aux bains. Comme l'absence rendait ce séjour ennuyeux à son égard, il se prenait à tout ce qui pouvait engourdir son impatience en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avait beaucoup d'estime pour l'aîné des Hamilton, autant d'estime et beaucoup plus d'amitié pour l'autre : c'était à lui qu'il s'ouvrait le plus confidemment de sa passion et de ses sentiments pour sa sœur. Il savait aussi ses premiers engagements avec sa cousine Wetenhall :

mais il ignorait le refroidissement survenu dans un commerce dont les commencements avaient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressements qu'il marquait dans toutes les occasions pour mademoiselle Stewart : ils lui parurent au delà de ces devoirs et de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la maîtresse du prince. Il y fit attention, et ne fut pas longtemps à découvrir, qu'il était déjà plus épris qu'il ne convenait à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjecture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manières ; mais il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant tout ce qui pouvait s'appeler divertissement amusait la cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se désennuyer. Le jeu de boule, qui n'est en France que l'occupation des artisans et des valets, est tout autre chose en Angleterre ; c'est l'exercice des honnêtes gens : il y faut de l'art et de l'adresse : il n'est d'usage que dans les belles saisons ; et les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses ; on les appelle *boulingrins*. Ce sont de petits prés en carré dont le gazon n'est guère moins uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble. L'on y joue gros jeu, et les spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le chevalier de Grammont, dès longtemps initié dans les spectacles et les divertissements anglais, avait fait une course de chevaux qui n'avait pas, à la vérité, réussi ; mais il avait au moins le plaisir d'être convaincu par expérience qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de coqs lui avaient été plus favorables ; et, dans tous les paris qu'il avait faits aux boulingrins, le parti qu'il avait soutenu n'avait pas manqué de gagner.

A tous ces lieux d'assemblées se trouve d'ordinaire une espèce de cabaret portant le nom de pavillon de verdure, de salle à festin, ou de cabinet de rafraîchissements. Là se vendent toutes sortes de liqueurs à l'anglaise, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la bière moussante, et du vin d'Espagne. Là les *rooks* se rassemblent pour fumer, pour boire, et pour s'éprouver les uns contre les autres, c'est-à-dire pour tâcher de s'entr'enlever les profits de la journée. Or ces *rooks* sont proprement ce qu'on appelle *capons* ou *piqueurs* en France ; gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'est rien pour les joueurs, et qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces messieurs sont d'une supputation si juste, et d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oserait se mesurer avec eux, quand même ils joueraient fidèlement.

Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, et de s'en contenter, vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces *rooks* qu'Hamilton trouva le chevalier de Grammont comme il venait y boire un verre de cidre. Ils jouaient à la chance à deux dés ; et comme celui qui tient le dé à ce jeu en a tout l'avantage, les *rooks* avaient fait cet honneur au chevalier de Grammont par déférence ; il le tenait encore quand Hamilton arriva. Les *rooks*, appuyés de leur avantage, poussaient contre lui comme des furies. Il topait partout. Hamilton pensa tomber de son haut, de voir un homme de son expérience et de ses lumières embarqué dans un combat si peu égal ; mais il eut beau l'avertir du péril tout haut et tout bas, par signes et en français, il méprisa ses avertissements ; et les dés, qui portaient César et sa fortune, firent un miracle en sa faveur. Les *rooks* furent vaincus pour la première fois ; mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges et toutes les louanges de beau joueur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois : mais leurs louanges furent perdues, et leurs espérances trompées : cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant, au souper du roi, comme il l'avait trouvé témérairement aux mains avec les *rooks*, et la manière dont la Providence l'en avait sauvé : Ma foi, Sire, dit le chevalier de Grammont, messieurs les *rooks* sont déconfits pour le coup ; et là-dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire, c'est-à-dire attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faisait quelque chose.

Après le souper, mademoiselle Stewart, chez qui l'on jouait, fit venir Hamilton auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le chevalier de Grammont crut s'apercevoir qu'on l'écoutait d'une manière assez gracieuse : cela ne fit que le confirmer dans ses premières conjectures ; et, l'ayant mené souper chez lui, la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisait presque toujours. George, lui dit-il, n'auriez-vous point besoin d'argent ? Je sais que vous aimez le jeu ; peut-être ne vous est-il pas aussi favorable qu'à moi. Nous sommes loin de Londres. Voilà deux cents guinées ; prenez-les ; ce sera pour jouer chez mademoiselle Stewart.

Hamilton, qui ne s'attendait à rien moins qu'à cette conclusion, en fut un peu déconcerté. Comment ! avec mademoiselle Stewart ? Oui, chez elle : Georges, mon ami, poursuivit le chevalier de Grammont, nous sommes un peu clairvoyants. Vous en êtes amoureux, et, si je ne me trompe, elle ne s'en offense pas. Mais dites-moi comment vous avez pu vous résoudre à vous ôter la pauvre Peckham de l'esprit, pour vous

coiffer d'une princesse qui ne la vaut peut-être pas, à tout prendre, et qui ne pourrait être qu'un traîne-potence pour vous, quelque bien qu'elle vous voulût? Par ma foi, vous et votre frère vous êtes deux jolis garçons dans vos choix ! Quoi ! dans toute la cour vous ne trouvez que les deux maîtresses du roi pour en faire les vôtres? Pour le frère aîné, encore passe; il n'avait pris la Castelmaine que quand son maître n'en voulait plus, et que la Chesterfield ne voulait plus de lui; mais pour vous, que diable croyez-vous faire d'une créature dont le roi, dans ce moment, est plus fou que jamais? Est-ce parce que cet ivrogne de Richmond s'est nouvellement remis sur les rangs, et qu'il se porte pour amant déclaré? Vous verrez comme il en sera bon marchand ! Je sais bien ce que le roi m'en a dit.

Croyez-moi, mon petit ami, point de raillerie avec le maître, c'est-à-dire point de lorgnerie avec la maîtresse. J'ai voulu faire l'agréable en France auprès d'une petite coquette dont le roi ne se souciait pas, et vous savez comme il m'en a pris. Je conviens qu'on vous donne beau jeu; mais ne vous y fiez pas. Elles sont toutes ravies qu'un homme dont elles ne veulent rien faire devienne leur esclave de parade, seulement pour grossir l'équipage. Ne vaut-il pas mieux passer huit jours incognito dans le château de Peckham, avec la femme du philosophe Wetenhall, que de faire dire à la gazette de Hollande : On nous mande de Bristol qu'un tel est chassé de la cour pour mademoiselle Stewart; qu'il va faire une campagne en Guinée [1] sur la flotte que l'on prépare pour cette expédition, sous les ordres du prince Robert.

Hamilton, que toutes les vérités de cette harangue frappaient à mesure qu'il y faisait attention, parut comme revenu de quelque songe après y avoir rêvé quelques moments; et, s'adressant à lui d'un air reconnaissant: Vous êtes, lui dit-il, l'homme du monde qui avez l'esprit le plus agréable, avec la raison la plus droite pour le bien de vos amis : vous venez de m'ouvrir les yeux. Je commençais à me laisser séduire le plus ridiculement du monde, entraîné plutôt par de frivoles apparences que par un véritable penchant : je vous ai obligation de m'avoir arrêté sur le bord du précipice : je vous en ai bien d'autres; mais, pour vous témoigner ma reconnaissance de celle-ci, je veux suivre vos conseils, et me mettre en retraite chez la cousine Wetenhall, pour m'ôter de la tête le reste de ces visions. Mais bien loin d'y aller incognito, je veux vous y mener au retour du voyage. Mademoi-

[1] Cette expédition devait se faire en 1664. On peut voir dans *Clarendon's Life*, p. 225, un compte exact de ce projet, et les raisons qui le firent abandonner.

selle d'Hamilton sera de la partie; car il est bon de prendre ses précautions avec un homme qui a beaucoup de mérite, et qui dans ces rencontres n'a pas trop de bonne foi, du moins s'il en faut croire votre philosophe... Ne vous avisez pas d'en croire ce faquin-là ! dit le chevalier de Grammont; mais dites-moi comment vous vous êtes fourré dans la tête d'en vouloir à cette grande idole de Stewart.

Que diable sais-je ! dit Hamilton. Vous connaissez toutes les enfances dont elle s'occupe ? Le vieux Carlingford[1] était un soir chez elle qui lui montrait à se mettre une bougie tout allumée dans la bouche, et le grand secret était de l'y tenir longtemps par le bout allumé sans qu'elle s'éteignit. J'ai, Dieu merci, la bouche raisonnablement grande; et, pour renchérir par-dessus son maître, j'y en tins deux tout à la fois, et fis trois tours de chambre sans qu'elles s'éteignissent. Tout le monde m'adjugea le prix de cette illustre épreuve, et Killegrew soutint qu'il n'y avait qu'une lanterne qui pût me le disputer. Elle en pensa mourir de rire. Me voilà donc dans la familiarité de ses amusements. On ne peut disconvenir que ce ne soit une figure toute charmante que cette créature-là. Depuis que la cour est en campagne, j'ai eu cent occasions de la voir que je n'avais point eues devant. Vous savez que le déshabillé du bain est d'une grande commodité pour celles qui, sans offenser les bienséances, ne sont pas fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiselle Stewart est tellement persuadée des avantages qu'elle a par-dessus toutes les autres, qu'on ne peut si peu louer quelque femme de la cour pour de beaux bras et une belle jambe, qu'elle ne soit toute prête à le disputer par la démonstration ; et je crois qu'il ne serait pas difficile, avec un peu d'adresse, de la mettre nue sans qu'elle y fît réflexion. Il faudrait, après tout, être bien insensible pour que ces bienheureuses occasions ne fussent d'aucune conséquence, et ne fissent aucune impression ; outre que la bonne opinion qu'on a toujours de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une femme est prise dès qu'elle vous distingue par une habitude de familiarité qui bien souvent ne veut rien dire. Voilà le fait à mon égard ; ma présomption, sa beauté, le poste éclatant qui la relève, et mille gracieusetés m'avaient empêché de faire des réflexions : mais il faut vous dire aussi, pour excuser mon impertinence, que la facilité de lui faire les plus tendres déclarations en la louant, et les confidences qu'elle me faisait sur certaines choses qu'elle n'aurait pas trop dû me confier, auraient été capables d'en éblouir un autre.

[1] Le chevalier Théobald Taaffe, second vicomte Taaffe, créé comte de Carlingford dans la province de Louthe.

Je lui ai donné le plus joli cheval d'Angleterre. Vous savez la grâce infinie dont elle est à cheval. Le roi, qui n'aime guère des chasses que celle de l'oiseau, parce qu'elle est commode pour les dames, y était ces jours passés entouré de toutes les beautés de sa cour. Il partit après un faucon, et toute la brillante escadre après lui. Les jupes de mademoiselle Stewart, qui courait à toute bride, effrayèrent son cheval, parce qu'il voulut bien attendre celui que je montais, qui était son compagnon. Je fus donc le seul témoin d'un dérangement dans ses habits, qui présenta mille beautés nouvelles à mes regards. J'eus le bonheur de faire des exclamations assez galantes et assez exagérées sur ce charmant désordre pour empêcher qu'elle n'en fût interdite. Au contraire, ce sujet d'admiration a souvent été depuis un sujet de conversation qui ne paraissait pas lui déplaire.

Le vieux Carlingford, et ce fou de Crofts[1] (car il faut bien vous faire ma confession générale), ces méchants plaisants donc lui faisaient à tout bout de champ des contes assez éveillés, qui ne laissaient pas de passer à la faveur de quelques vieilles turlupinades, ou de quelques singeries dans le récit, qui la faisaient rire de tout son cœur. Pour moi, qui ne sais point de contes, et qui n'ai pas le talent de les faire valoir quand j'en saurais, j'étais fort embarrassé quelquefois lorsqu'elle s'avisait de m'en demander. Je n'en sais point, mademoiselle, lui dis-je un jour qu'elle me tourmentait. Inventez-en un, me dit-elle. C'est ce que je sais encore moins, lui dis-je; mais je vous conterai, si vous voulez, un songe fort extraordinaire, parce qu'il est encore moins vraisemblable que tous les autres songes n'ont coutume d'être. Cela lui donna une curiosité qu'il fallut satisfaire dans le moment. Je me mis donc à lui conter que la plus belle créature du monde, que j'aimais passionnément, était venue me voir la nuit. Je fis alors son portrait à elle-même, en peignant cette beauté merveilleuse; mais je lui dis que cette divinité, m'étant venue trouver avec les plus favorables intentions du monde, ne s'était point démentie par des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas assez pour satisfaire la curiosité de mademoiselle Stewart; il fallut presque lui faire le détail des bontés que ce tendre fantôme avait eues pour moi, sans qu'elle en parût surprise ou déconcertée, tant elle était attentive à cette fiction, tant elle me fit recommencer de fois la description d'une beauté que je peignais, autant qu'il m'était possi-

[1] Guillaume, baron de Crofts, grand écuyer de M. le duc d'York, capitaine du régiment des gardes de la reine-mère, gentilhomme de la chambre du roi, et ambassadeur en Pologne. On l'avait envoyé en France pour féliciter Louis XIV sur la naissance du dauphin. (Voyez *Biogr. brit.*, p. 2738, et la continuation de Clarendon, p. 294.)

ble, d'après ce que j'imaginais des beautés qui ne m'étaient pas connues.

Voilà ce qui véritablement m'a pensé tourner la tête. Elle voyait bien que c'était d'elle que je parlais. Nous étions seuls, comme vous pouvez croire, en lui faisant un tel récit, et mes yeux faisaient tout de leur mieux pour lui persuader que c'était elle que je peignais. Je ne la vis point offensée de cette connaissance, ni sa pudeur alarmée de la fin d'une aventure faite à plaisir, et qu'il n'eût tenu qu'à moi de finir d'une manière encore moins discrète. Cette audience tranquille me fit donner tête baissée dans tout ce que les conjectures avaient de flatteur pour moi. Je ne songeai ni au roi, ni à sa passion pour elle, ni aux périls d'un tel engagement : enfin, je ne sais à quoi diable je songeais ; mais je vois bien que, si vous n'y aviez songé pour moi, j'étais capable de me perdre au milieu de ces folles visions.

Quelque temps après, la cour revint à Londres ; et ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur tout ce qui regardait la tendresse, tout alla de travers dans l'empire amoureux. De dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médisance et les tracasseries achevèrent de tout bouleverser.

La duchesse de Cléveland était accouchée pendant le voyage des bains. Jamais elle n'était relevée si belle. Cela lui fit croire qu'elle était en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du roi, si elle pouvait paraître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étaient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition ; mais la veille du jour qu'elle devait partir, elle vit le jeune Churchill [1], et fut atteinte d'un mal qui s'était déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avait formés, et dont elle ne s'était jamais défendue que faiblement.

Un homme qui d'enseigne aux gardes se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fonds de prudence quand il se possède assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. Churchill se para donc partout de sa nouvelle faveur. La Cléveland, qui ne lui recommandait ni la modération ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau commerce faisait tout l'entretien de la ville à l'arrivée de la cour : chacun en raisonnait à sa fantaisie. Les uns disaient qu'elle lui avait déjà donné la pension de Jermyn avec les

[1] Depuis duc de Marlborough. Il naquit en 1650, et mourut en 1722. (Voyez la *Nouvelle Atlantis*.)

appointement de Jacob Hall, d'autant que les différents mérites se trouvaient réunis dans le sien. D'autres soutenaient qu'il avait l'air trop indolent et la taille trop effilée pour soutenir longtemps sa faveur; mais tous convenaient qu'un homme qui était favori de la maîtresse du roi et frère de celle du duc, se produisait par de beaux endroits, et ne pouvait manquer de faire fortune. En effet, le duc d'York lui donna bientôt après une charge dans sa maison; cela était dans l'ordre. Mais le roi, qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien, parce que madame de Cléveland lui en voulait beaucoup, lui fit défendre de paraître à la cour.

Le bon prince commençait à être de mauvaise humeur. Ce n'était pas sans raison. Il laissait tout le monde en repos dans leur commerce, et cependant on avait souvent l'insolence de troubler le sien. Mylord Dorset, premier gentilhomme de la chambre, venait de lui débaucher la comédienne Nell Gwyn [1]. La Cléveland, dont il ne se souciait plus.

[1] Boyer, qui le premier a traduit les *Mémoires de Grammont* en anglais, fait sur ce passage l'observation suivante : « L'auteur s'est ici trompé. Nell Gwyn était la « maîtresse de mylord Dorset avant que le roi devînt amoureux d'elle. Feu M. Dryden « me dit que le roi, voulant lui débaucher Nell Gwyn, l'envoya en France pour ne « rien faire. Il y a tout lieu de croire que Nell Gwyn fut reconnaissante envers son « premier amant. » On ne connaît de la jeunesse de cette actrice que ce qu'on lit dans les satires du temps. On dit qu'elle était née dans un grenier, vendait du poisson dans les rues; qu'elle avait une voix très-agréable, et qu'elle allait de taverne en taverne, où elle chantait pour amuser les compagnies; qu'elle demeura ensuite chez madame Ross, fameuse courtisane; qu'elle fut reçue actrice, et devint la maîtresse de Hart et de Lacey, deux célèbres acteurs. D'autres disent qu'elle était née dans un grenier dans le Coal-Yard, en Drury-Lane, et qu'elle fut remarquée dans la salle de comédie, où elle vendait des oranges. L'évêque Burnet parle d'elle en ces termes : « Gwyn, la plus indiscrète et la plus extravagante personne qui parut jamais dans une « cour, conserva un grand crédit jusqu'à la mort du roi, et était entretenue à grands « frais. Le duc de Buckingham me dit que lorsqu'elle fut présentée au roi elle ne lui « demanda que cinq cents livres sterlings, qu'il lui refusa. Mais, environ quatre ans « après, il me déclara qu'elle avait reçu de Sa Majesté plus de soixante mille livres « sterlings. Elle jouait ses rôles avec tant de vivacité, et amusait tellement le roi, « qu'une nouvelle maîtresse même ne put la faire renvoyer; mais il n'eut jamais « pour elle les mêmes égards que pour une maîtresse. »

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, fait un portrait assez piquant de Nell Gwyn. « Kéroualle (depuis duchesse de Portsmouth) n'a été trompée sur rien. Elle « avait envie d'être la maîtresse du roi; elle l'est... Elle a un fils qui vient d'être re- « connu, et à qui on a donné deux duchés. Elle amasse des trésors, et se fait aimer et « respecter de qui elle peut; mais elle n'avait pas prévu trouver en chemin une jeune « comédienne dont le roi est ensorcelé : elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un « moment. La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth : elle la « morgue, lui dérobe souvent le roi, et se vante de ses préférences. Elle est jeune, « folle, hardie, débauchée et plaisante : elle chante, elle danse, et fait son métier de

ne laissait pas de le déshonorer par des inconstances réitérées, par des choix indignes, et le ruinait par des amants à gages. Mais le chagrin le plus sensible de tous était le nouveau refroidissement et les menaces de mademoiselle Stewart. Il y avait longtemps qu'il lui proposait tous les établissements et tous les titres qu'elle aurait agréables, en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'était contentée de les refuser, sous prétexte du scandale que donnerait une élévation dont l'éclat choquerait le public : mais depuis qu'on fut de retour, elle prit d'autres airs. Tantôt elle voulait se retirer de la cour pour calmer les inquiétudes éternelles de la reine ; tantôt c'était pour fuir des tentations, par où elle voulait faire entendre que son innocence n'avait pas encore succombé. Enfin c'étaient continuellement ou des alarmes, ou quelque humeur chagrine qui désolait la tendresse du roi.

Comme il ne pouvait s'imaginer à qui diable elle en voulait, il crut qu'il fallait mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'était point la jalousie qui l'inquiétait. Ce fut pour cela qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'aurait plus de commerce avec madame de Cléveland depuis l'affaire de Churchill, il se mit à faire une Saint-Barthélemy de tous les autres menus amusements qu'il avait par-ci par-là dans la ville. Les Nell Gwyn, les miss Davis [1], et la troupe joyeuse des chanteuses et des danseuses des menus plaisirs de Sa Majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles. La Stewart continuait à désespérer le roi; mais il eut bientôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse Cléveland prit ce soin. Elle s'était déchaînée sans réserve, depuis sa disgrâce, contre mademoiselle Stewart, qu'elle en accusait par son impertinence, et contre l'imbécillité du roi, qui, pour une idiote revêtue, la traitait avec tant d'indignité. Comme elle avait

« bonne foi. Elle a un fils; elle veut qu'il soit reconnu. Voici son raisonnement : Cette « demoiselle, dit-elle, fait la personne de qualité; elle dit que tout est son parent « en France : dès qu'il meurt quelque grand, elle prend le deuil. Eh bien! puisqu'elle « est de si grande qualité, pourquoi s'est-elle faite une c....? Elle devrait mourir « de honte. Pour moi, c'est mon métier; je ne me pique pas d'autre chose. Le roi « m'entretient; je ne suis qu'à lui présentement : j'en ai un fils ; je prétends qu'il « doit être reconnu ; et il le reconnaîtra, car il m'aime autant que sa Portsmouth. « Cette créature, continue madame de Sévigné, tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse. »

Elle mourut en 1691 ; et le docteur Tennisson, depuis archevêque de Cantorbéry, qui en était alors vicaire, fit son oraison funèbre.

[1] Marie Davis était une actrice de la troupe du duc. Elle parut sur le théâtre en 1664, et plut tellement au roi, en chantant des chansons libres et badines, qu'il la prit dès lors en faveur. Il eut d'elle une fille, nommée Marie Tudor, mariée, en août 1687, à François Radcliffe, comte de Derwentwater.

encore des créatures dans la confidence du roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitements de mademoiselle Stewart l'avaient réduit; et dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchait, elle se rendit dans le cabinet du roi par l'appartement d'un de ses valets de chambre nommé Chiffinch [1]. Cette route ne lui était pas inconnue.

Le roi revenait de chez la Stewart de fort mauvaise humeur. La présence de madame de Cléveland le surprit, et ne la diminua pas : elle s'en aperçut; et, l'abordant d'un ton ironique et d'un sourire d'indignation : J'espère, dit-elle, qu'il m'est permis de venir vous rendre mes hommages, quoique la divine Stewart vous ait défendu de me voir chez moi. Je ne veux point vous en faire des reproches, qui seraient trop indignes de moi. Je viens encore moins excuser des faiblesses que rien ne peut justifier, puisque votre constance pour moi ne me laisse rien à dire, et que je suis la seule que vous ayez honorée de votre tendresse, et qui s'en soit rendue indigne par sa conduite. Je viens donc ici vous consoler dans l'abattement où vous ont mis les froideurs ou la nouvelle chasteté de l'inhumaine Stewart. A ces mots un éclat de rire, aussi peu naturel qu'il était insultant et démesuré, mit le comble à son impatience. Il s'était bien attendu que quelque mauvaise raillerie suivrait ce préambule; mais il ne crut pas qu'elle dût prendre de ces airs bruyants, vu les termes où ils en étaient. Et comme il se préparait à lui répondre : Non, dit-elle, ne me sachez point mauvais gré de la liberté que je prends de me moquer un peu de la grossièreté dont on vous en impose. Je ne puis souffrir qu'une affection si marquée vous rende la fable de votre cour, tandis qu'on se moque impunément de vous. Je sais que la précieuse Stewart vous renvoie sous prétexte de quelque incommodité, peut-être de quelque scrupule de conscience; et je viens vous avertir que le duc de Richmond sera bientôt avec elle, s'il n'y est déjà. Ne m'en croyez pas, puisque ce pourrait être le ressentiment ou l'envie qui me le ferait dire. Suivez-moi jusqu'à son appartement, afin que vous n'ajoutiez plus de confiance à la calomnie, et que vous l'honoriez d'une préférence éternelle si je l'accuse à faux, ou que vous ne soyez plus la dupe

[1] On trouve son nom souvent cité dans l'histoire secrète de ce règne. Wood, en parlant des compagnons de table aux soupers du roi, dit qu'ils se réunissaient soit chez Louise, duchesse de Portsmouth, soit chez Cheffing (Chiffinch), ou dans les appartements d'Éléonore Quin (Gwyn), ou dans ceux de Baptiste May. Ce dernier ayant été disgracié, Chiffinch gagna la faveur du roi : telle était la confiance que ce prince avait en lui, qu'il était le receveur des pensions secrètes payées par la cour de France au roi d'Angleterre.

d'une fausse prude qui vous fait faire un personnage si ridicule.

En achevant ce discours elle le prit par la main comme il était encore tout irrésolu, et l'entraîna vers le logement de sa rivale. Chiffinch était dans ses intérêts; ainsi la Stewart n'avait garde d'être avertie de la visite; et Babiani, dont madame de Cléveland avait fait la fortune, et qui la servait à merveille dans cette occasion, lui vint dire que le duc de Richmond venait d'entrer chez la Stewart. C'était au milieu d'une petite galerie qui conduisait par un dégagement du cabinet du roi à ceux de ses maîtresses. La Cléveland lui donna le bonsoir comme il entrait chez sa rivale, et se retira pour attendre l'issue de cette aventure. Babiani, qui suivait le roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il était près de minuit. Le roi trouva les femmes de chambre de sa maîtresse, qui se présentèrent respectueusement à son passage, et lui dirent tout bas que mademoiselle Stewart avait été fort mal depuis qu'il l'avait quittée; mais que, s'étant mise au lit, elle reposait, Dieu merci. C'est ce qu'il faut voir, dit-il en repoussant celle qui s'était plantée sur son passage. Il trouva véritablement la Stewart couchée, mais elle ne dormait pas. Le duc de Richmond était assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormait encore moins. L'embarras des uns et la colère de l'autre furent tels qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le roi, qui était le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au duc de Richmond dans des termes dont il ne s'était jamais servi. Il en fut interdit, et quelque chose de plus. Il voyait son maître et son roi justement irrité. Les premiers transports que la colère inspire dans ces occasions sont dangereux. La fenêtre de mademoiselle Stewart était commode pour une vengeance subite: la Tamise coulait au-dessous. Il y jeta les yeux; et, voyant ceux du roi plus animés de courroux qu'il ne les en avait crus capables, il fit une profonde révérence, et se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédaient.

La Stewart, un peu revenue de sa première surprise, monta sur ses grands chevaux au lieu de se justifier, et dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentiments du roi: que, s'il n'était pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du duc de Richmond avec des intentions qui lui faisaient honneur, c'était être esclave dans un pays libre; qu'elle ne savait aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main; mais que, si cela n'était pas permis dans son royaume, elle ne croyait pas qu'il y eût de puissance capable de l'empêcher de passer en France, et de se jeter dans un couvent pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvait jouir dans sa cour.

Le roi, tantôt outré de colère, tantôt attendri par quelques larmes, et tantôt effrayé de ses menaces, était tellement agité, qu'il ne savait que répondre ni aux délicatesses d'une créature qui voulait faire la Lucrèce à sa barbe, ni à l'assurance dont elle avait l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour, près de triompher de tous ses ressentiments, l'allait mettre à ses genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'il lui faisait, lorsqu'elle le pria de se retirer et de la laisser en repos, du moins pour le reste de cette nuit, sans scandaliser par une plus longue visite ceux qui l'avaient accompagné ou conduit chez elle. Cette impertinente prière acheva de l'outrer. Il sortit en la menaçant de ne la plus voir, et fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eût passée depuis son rétablissement.

Le lendemain, le duc de Richmond eut ordre de sortir de la cour, et de ne se plus présenter devant le roi: mais il n'avait pas attendu cet ordre; et l'on sut qu'il était parti dès le matin pour sa maison de campagne.

Mademoiselle Stewart, voulant prévenir le mauvais tour qu'on pourrait donner à l'aventure de la nuit précédente, fut se jeter aux pieds de la reine. Ce fut là que, faisant le personnage nouveau d'une Madeleine innocente, elle lui demanda pardon de tous les chagrins qu'elle avait pu lui causer; lui dit qu'un repentir continuel l'avait obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la cour; que cela l'avait engagée d'écouter le duc de Richmond, qui la recherchait depuis longtemps; mais que, puisque cette recherche était cause de sa disgrâce, et d'un éclat qui peut-être tournerait au désavantage de sa réputation, elle conjurait Sa Majesté de la prendre sous sa protection, et d'obtenir du roi qu'elle se mît dans un couvent pour finir tous les troubles que sa présence causait innocemment à la cour. Tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable qu'une rivale qui, s'humiliant à vos pieds, demande pardon et se justifie en même temps. Le cœur de la reine se tourna tout d'un coup: ses pleurs accompagnèrent les siens. Elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée, lui promit toute sorte de faveur et de protection, ou pour son mariage, ou pour tout autre parti qu'elle voudrait prendre, et la renvoya, résolue d'abord d'y travailler de tout son mieux: mais, comme elle avait beaucoup d'esprit, les réflexions qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle savait que les penchants du roi n'étaient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consolerait, ou qu'un nouvel engagement effacerait à la fin le souvenir de mademoiselle

Stewart, et que, puisqu'elle ne pouvait éviter de se voir une rivale, il valait encore mieux que ce fût elle, dont la sagesse et la vertu venaient d'éclater par des preuves si manifestes. D'ailleurs, elle se flatta que le roi lui saurait éternellement gré de s'être opposée à la retraite et au mariage d'une fille qu'il aimait alors à la fureur. Ce beau raisonnement la détermina. Toute son industrie fut employée à persuader mademoiselle Stewart; et ce qu'il y a de rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne songerait plus au duc de Richmond, ni au couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces deux amants.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation; aussi n'en fut-elle pas à la peine; car jamais les empressements du roi ne furent si vifs que depuis cette paix, et jamais ils ne furent mieux reçus de la belle Stewart.

Mais ce prince ne goûta pas longtemps la douceur d'un raccommodement qui le rendait de la plus belle humeur du monde, comme on va voir. L'Europe entière jouissait d'une paix profonde depuis le traité des Pyrénées. L'Espagne se flattait de respirer par la nouvelle alliance qu'elle venait de contracter avec le plus redoutable de ses voisins; mais elle n'espérait pas pouvoir soutenir le débris d'une monarchie sur sa décadence, quand elle considérait l'âge ou les infirmités du prince, ou la faiblesse de son successeur. La France, au contraire, gouvernée par un roi infatigable dans l'application, jeune, vigilant, avide de gloire, n'avait qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce temps-là que ce prince, qui ne voulait point troubler la tranquillité de l'Europe, se laissa persuader d'alarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité, quand même elle aurait réussi: mais la fortune du roi, toujours fidèle à sa gloire, voulut depuis faire voir, par le peu de succès de l'entreprise de Gigery [1], qu'il n'y avait que les projets formés par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de temps après, le roi d'Angleterre, voulant aussi visiter les bords africains, arma cette escadre pour l'expédition de Guinée, dont le prince Robert devait avoir le commandement. Ceux qui en savaient quelque chose par leur expérience contaient des merveilles des périls

[1] Gigery est à près de quarante lieues d'Alger. Les Français y eurent un comptoir jusqu'en 1664. Ils voulurent alors bâtir sur le bord de la mer une forteresse pour tenir en bride les Arabes; mais ceux-ci descendirent des montagnes, les chassèrent de Gigery, et démolirent le fort. Le chevalier Richard Fanshaw écrivait, le 2 décembre 1664, au gouverneur en second de Tanger : « Nous venons de recevoir avis que « les Français ont abandonné Gigheria et tout ce qu'ils y possédaient. Leur flotte est « arrivée: un vaisseau considérable se perdit sur les rochers près de Marseille. »

de cette expédition ; qu'il faudrait combattre non-seulement les habitants de la Guinée, peuple endiablé, dont les flèches étaient empoisonnées, qui ne faisaient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers; mais qu'il faudrait essuyer des chaleurs insupportables, ou des pluies dont chaque goutte se changeait en serpent; que, si l'on pénétrait plus avant dans le pays, on était assailli par des monstres mille fois plus inconcevables et plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se répandirent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devaient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avaient que faire. Jermyn se présenta tout des premiers ; et, sans songer que le prétexte de sa convalescence avait différé la conclusion de son mariage avec mademoiselle Jennings, il demanda la permission du duc et l'agrément du roi pour y servir en qualité de volontaire.

Il y avait quelque temps que la belle Jennings commençait à revenir de l'entêtement qui l'avait séduite en sa faveur. Ce n'étaient plus guère que les avantages de l'établissement qui lui donnaient du goût pour ce mariage. La mollesse des empressements d'un amant qui semblait ne rendre des soins que par habitude, la rebutait ; et le parti qu'il venait de prendre sans son aveu lui parut si ridicule pour lui, et si choquant pour elle, qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant qui l'avait éblouie ; et le fameux Jermyn fut reçu comme il le méritait, lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence et tant de liberté d'esprit dans les railleries dont elle lui fit compliment sur ce voyage, qu'il en fut tout déconcerté, d'autant qu'il avait préparé toutes les consolations qu'il avait crues capables de la soutenir en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit qu'il n'y avait rien de plus glorieux à lui, dont le mérite avait triomphé de tant de libertés en Europe, que d'aller étendre ses conquêtes dans une autre partie du monde; qu'elle lui conseillait de ramener toutes les captives qu'il ferait en Afrique pour remplacer les beautés que son absence allait mettre au tombeau.

Jermyn trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyait réduite; mais il s'aperçut que c'était tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenait cet adieu pour le dernier, et le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusque-là tout allait bien pour elle. Jermyn non-seulement était confondu d'avoir eu son congé si cavalièrement, mais il sentit re-

doubler tout le goût qu'il avait eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avait donc le plaisir de le mépriser, et de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez ; elle voulut mal à propos outrer la vengeance.

On venait de mettre au jour les Épîtres d'Ovide, traduites par les beaux esprits de la cour [1]. Elle se mit à faire une lettre d'une bergère au désespoir, qui s'adressait au perfide Jermyn. Elle prit pour modèle l'épître d'Ariane à Thésée. Le commencement de cette lettre était, mot pour mot, les plaintes et les reproches de cette amante outragée au cruel qui l'abandonnait. Tout cela était accommodé tellement quellement au temps et aux conjonctures présentes. Elle avait eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls et des monstres qui l'attendaient en Guinée, pour lesquels il quittait une tendre amante abîmée dans la douleur; mais n'en ayant pas eu le temps, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'une autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, et plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la cour : ceux qui le ramassèrent reconnurent son écriture, et en tirèrent plusieurs copies qui eurent cours par la ville. Cependant sa conduite avait si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'était passée comme on vient de dire. Quelque temps après, l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde sait, et le procédé de mademoiselle Jennings la justifia sur cette lettre ; car, quelques efforts que fissent le mérite et les nouveaux soins de Jermyn pour la ramener, jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le seul qui se ressentit de cette bizarrerie qui prenait plaisir à désunir les cœurs pour les engager bientôt après à des objets tout différents. On eût dit que le dieu d'Amour, par un nouveau caprice, livrant tout ce qui reconnaissait son empire aux lois de l'Hymen, avait en même temps mis son bandeau sur les yeux de ce dieu pour marier tout de travers la plupart des amants dont on a fait mention.

La belle Stewart épousa le duc de Richmond ; l'invincible Jermyn une pecque provinciale [2]; mylord Rochester, une triste héritière [3]; la jeune Temple, le sérieux Lyttelton; Talbot, sans savoir pourquoi,

[1] C'est la traduction des Épitres d'Ovide, par Dryden. La seconde édition de cet ouvrage fut publiée en 1681.

[2] Mademoiselle Gibbs, fille d'un gentilhomme de la province de Cambridge.

[3] Élisabeth, fille de Jean Mallet d'Emmère, dans la province de Sommerset.

prit pour femme la languissante Boynton [1] ; George Hamilton, sous de meilleurs auspices, épousa la belle Jennings ; et le chevalier de Grammont, pour le prix d'une constance qu'il n'avait jamais connue devant, et qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'Hymen et l'Amour d'accord en sa faveur, et se vit enfin possesseur de mademoiselle d'Hamilton.

[1] Après la mort de mademoiselle Boynton et de George Hamilton, Talbot épousa la belle Jennings, et devint après duc de Tyrconnel.

FIN DES MÉMOIRES DE GRAMMONT.

CONTES

Madame la comtesse de Grammont, sœur du comte Antoine Hamilton, avait acquis, depuis quelque temps, une masure avec un assez petit terrain dans le parc de cette maison royale qui fait l'admiration de tout l'univers : cette masure, qu'on nommait Moulineau, devint un lieu charmant par les soins vigilants, la magnificence et le goût de la comtesse de Grammont. On changea le nom de Moulineau en celui de Pontalie. C'est à l'occasion de l'étymologie de Pontalie que le comte Antoine a fait *Le Bélier* : il y a mille petits faits déguisés dans cet ouvrage, qu'il faut laisser démasquer à qui le pourra ; quand on ne devinerait rien, le conte n'en sera pas moins bon : l'auteur sait badiner légèrement, louer avec délicatesse, et critiquer finement



Moreau le jeune.

LE BÉLIER.

Publié par Furne et Cie





LE BÉLIER

— CONTE —

A MADEMOISELLE ***.

Moi, qui n'appris rien de ma vie
Ni des neuf Sœurs, ni d'Apollon,
Qui ne suis point de l'Hélicon,
Ni de la docte Académie,
Pourrais-je vous rendre raison
Du nouveau nom de Pontalie,
Et satisfaire votre envie
Sur le sort de son autre nom ?
De l'antique étymologie
Je ne connais point le jargon :
Cependant vous serez servie ;
Et voici ce que Mabillon
En a recueilli d'un mémoire
Que Scaliger et Casaubon
Auraient traité de fausse histoire.
Mais qu'importe de ces savants
Qui, sans choix et sans indulgence,
Jugent les morts et les vivants,
Et qui, [illegible] l'ignorance
Par d'ennuyeux raisonnements,
Donnent aux lecteurs de bon sens
Un grand mépris pour leur science
Après tout, pour ne point mentir,
Si ce mémoire est véritable,
Il porte tout l'air d'une fable,
Que j'aurais, pour vous divertir,
Essayé de rendre agréable.
Le tour n'en est point emprunté
Des récits de Schéhérazade ;
Et, s'il ne parait pas conté
Avec cette vivacité
Dont la sultane fait parade,

Au moins, dans sa naïveté,
La respectable Vérité
N'y sera point en mascarade
Sous l'arabesque antiquité.
Avant cette histoire finie
Vous verrez de l'enchantement;
D'une maîtresse et d'un amant
Vous verrez la peine infinie.
Une sirène, un renard blanc,
Parents d'un roi de Lombardie,
Y paraîtront par accident;
Vous y verrez même un géant:
Mais voilà tout; car sûrement
Vous n'y verrez aucun génie.

Déesses qui des tourbillons,
Quand leur secours est nécessaire,
Savez faire vos postillons;
Qui régnez sur les Cupidons,
Et qui brillez plus que leur mère;
Vous qui, d'une course légère,
Plus prompte que les Aquilons,
Voyez en un instant l'un et l'autre hémisphère;
Qui dansez la nuit aux chansons
Sans fouler la tendre fougère,
Dans la retraite solitaire
De vos bois et de vos vallons,
Pour célébrer quelque mystère;
Qui, pour tirer de leurs prisons
Un pauvre amant et sa bergère,
Ou pour dissiper les soupçons
Nés d'une jalouse colère,
Dépêchez quelque messagère
Sur les ailes des papillons;
Vous qui présidez aux trophées
Que, dans les terres enchantées,
La Chimère érige aux Amours;
Vous que le beau sexe a chantées,
Douces et gracieuses fées,
Accordez-nous votre secours,
Et favorisez un discours
Où vous êtes intéressées.

Au temps jadis certain héros,
Tout des plus fiers et des plus hauts,
Géant plus craint que le tonnerre
Parmi ses malheureux vassaux,
Dans ces lieux avait une terre,
Quelques moulins, quelques ruisseaux,
Dont avaient pris le nom de guerre
Ses devanciers les Moulineaux.

Il voulait de cet héritage,
Vieux patrimoine de géants,
Faire part à ses descendants;
Se flattant, par un mariage
Qu'il méditait, en peu de temps
De laisser la vivante image
De sa taille et de son visage
Dans un nombreux recueil d'enfants.
De ce projet épouvantable
On vit pâlir mainte beauté.
Le parti n'était pas sortable;
Et comment l'aurait-il été?
Son visage était effroyable;
Il aimait à coucher botté,
Soit en hiver, soit en été;
Et sa grandeur insoutenable
Cédait à sa brutalité.
La voix des taureaux en furie
Était plus tendre que sa voix,
Avait plus d'agrément cent fois,
Et cent fois plus de mélodie.
Il avait pris dans son haras
Une machine faite en rosse,
Ou, pour mieux dire, un vrai colosse,
Qui le servait en tout état,
Pour la charrette ou pour le bât,
Pour la selle ou pour le carrosse.
Il avait de plus un Bélier,
Dont l'esprit était si capable,
Que cet animal singulier
Était son premier conseiller,
Réglait ses moulins et sa table,
Lui servait souvent d'écuyer,
Et lui contait toujours quelque petite fable,
Dont il savait un millier.

Dans leur voisinage, un druide
Avait un palais de roman,
Et des jardins où l'œil avide,
Sans rechercher l'éloignement,
Trouvait partout contentement,
Soit à voir le cristal liquide
S'élever jusqu'au firmament,
Soit à le voir, comme un torrent,
Précipiter son cours rapide,
Ou bien se perdre en murmurant.

Deux Cerbères à poils d'argent,
Chacun aux pieds d'une Euménide,
Semblaient écumer en grondant.
On voyait là du grand Alcide

La figure en jaspe luisant ;
Et Cléopâtre, en expirant,
Dans la superbe pyramide
Qui lui servit de monument,
Regarder d'un œil intrépide
La morsure de son serpent.

La source enfin du Nil, qu'on voyait au levant,
Formait, dans une grotte humide,
Les ondes du fleuve naissant.
Mais de ces lieux tout l'ornement
Était certaine jeune Armide,
Faite par tel enchantement,
Que ses regards portaient, sans guide,
Au fond des cœurs l'embrasement.
L'aimer pourtant était folie ;
Car l'insensible nymphe Alie,
Bien loin de vouloir secourir,
Ne cherchait qu'à faire mourir.
Tout l'art du druide, son père,
Et ses enchantements divers,
S'étaient épuisés pour en faire
La merveille de l'univers.
Depuis ce temps-là chaque belle
A suivi ce brillant modèle :
Mais nos modernes déités,
Héritières de ses beautés
Et de sa fraîcheur immortelle,
Par malheur ont emprunté d'elle
Les rigueurs et les cruautés.

Mille amants (ciel ! quelle faiblesse !),
Sûrs de mourir, voulaient la voir.
La sage et prudente Vieillesse
Y venait languir sans espoir ;
Et la florissante Jeunesse
N'en avait pas pour jusqu'au soir.
Rien n'échappait à la tigresse :
Tous les lieux d'alentour étaient tendus de noir ;
Et l'on voyait périr sans cesse
Quelque amant sec, que la tendresse
Avait réduit au désespoir.

Le Moulineau, fier de sa taille,
Traitait de chétive canaille
Ceux qui par cette illustre fin
Avaient terminé leur destin ;
Et, mettant sa cotte de maille,
Offrait à cet objet divin
Son cœur, ses moulins, et sa main,
Et son grand cheval de bataille

Pour prendre l'air soir et matin :
En cas de refus, l'inhumain
Montrait un grand amas de paille,
Dont, brûlant palais et jardin,
Il jurait de faire ripaille
Des lis, des roses, du jasmin
Qui formaient l'éclat de son teint,
Malgré ses remparts de rocaille
Et son château de parchemin.
Mais la belle, d'un air serein,
S'appuyant dessus sa muraille,
Pour l'irriter, l'appela *nain*.

Les flots d'une mer émue ;
La foudre pendant la nuit,
Qui d'une chute imprévue
Fracasse, abat et détruit
Quelque tour mal soutenue ;
L'ours au désespoir réduit ;
Cent chiens fessés dans la rue,
Et cent cochons que l'on tue,
Ne sont rien auprès du bruit
Dont sa voix frappa la nue.

Vous l'entendites tout à plein,
Meudon, Ruel et Saint-Germain,
Ce cri qui troubla l'air et l'onde :
Quand le dieu du fleuve prochain
Se retrancha dans sa grotte profonde :
Et vous, magnanime Pepin,
Qui de la France alors gouverniez le destin.
Cette alarme fut la seconde
Qui d'angoisse brouilla le teint
De votre mère à tresse blonde;
Vous en sonnâtes le tocsin ;
Le sceptre, de frayeur, vous tomba de la main ;
Et mille devins à la ronde
Soutinrent que ce bruit soudain
Pronostiquait la fin du monde.
Pour vous, séjour affreux du ténébreux Marli,
Que le Seigneur de la nature,
Malgré votre gloire future,
Tenait encore enseveli
Dans l'horreur d'une nuit obscure,
Frappé du terrible hurlement,
Vous crûtes que le changement
Dont le fameux Merlin vous tenait dans l'attente,
S'allait faire dans ce moment ;
Et que cette main triomphante
Qui par vos agréments aujourd'hui nous enchante,
Allait dès lors chez vous loger superbement

Une cour auguste et brillante,
Dont sa présence est l'ornement.
Mais combien fûtes-vous surprise,
Nymphe qui l'écoutiez de près,
Plus pâle que votre chemise!
Que devinrent vos fiers attraits?
Oui, malgré son premier courage,
Malgré son extrême fierté,
La belle en changea de visage,
Quand, de colère transporté,
Le géant lui tint ce langage:

Serpent formé par le Dépit,
De qui la langue envenimée
Va de son aiguillon maudit
Obscurcissant ma renommée,
Je vous parais donc trop petit
Pour avoir part à votre lit?
Mais c'est trop épargner l'ingrate;
C'est trop, au mépris de mes vœux,
Encenser l'orgueil qui la flatte:
Que mon ressentiment éclate,
Et me venge par d'autres feux!
Il dit, et la paille allumée
Couvrait le château de fumée.
D'un côté, fagots et cotrets,
Ramassés des lieux les plus proches,
Faisaient devers le toit un funeste progrès:
Tandis que du glacis on faisait les approches
A la faveur des mantelets.
Les assiégés dessus leurs parapets,
Armés de fourches et de broches,
Bravaient les flammes et les traits;
Et de frayeur tous les petits valets
Se mirent à sonner les cloches.
Le palais, attaqué de front,
Était investi par derrière,
Et la nymphe à genoux s'était mise en prière;
Mais son père, en charmes fécond,
Entoura le château d'une vaste rivière,
Gouffre impétueux et profond,
Plus large que du Négrepont
Jusques aux confins de Bavière.
Le géant, d'un saut en arrière,
Se sauva sur le haut d'un mont,
Jurant d'une horrible manière
Contre les flots de cette onde sorcière:
Mais son Bélier fit un grand pont
Qui la traversait tout entière.
Dès qu'il l'eut fait, il y sauta;

Son maître se mit à le suivre ;
Et le druide ouvrit un livre,
Que vainement il feuilleta.
Il en feuilleta plus de mille,
Qu'il parcourut du haut en bas.
Le livre seul pour lors utile,
Par malheur, ne se trouvait pas.
Son étonnement fut extrême ;
Il en parut tout éperdu ;
Et d'effroi le visage blême,
Il s'écria : Tout est perdu !

L'ennemi cependant, triomphant par avance,
Marchait en toute diligence.
Le géant allongeait le cou ;
Et, menaçant déjà de corde et de potence,
Criait au druide : Vieux fou,
Qui vous mêlez de nécromance,
Nous vous prendrons dans votre trou ;
Et cette fille d'importance,
Dont le cœur est si loup-garou,
Sera bientôt en ma puissance.
Bientôt, ou je me trompe fort,
Nous verrons sa beauté divine,
Qui, par un orgueilleux transport,
Méprisait ma taille et ma mine,
Avec plaisir soumise au sort
Qu'un reste d'amour lui destine.
Pour toi, disait-il au Bélier,
Je te donnerai son collier ;
Et, pour la choquer davantage
(Car il faut bien l'humilier),
Le druide sera ton page.

Mais laissons là pour un moment
Les vains projets que le géant
Se mettait dans la fantaisie
Au profit de son confident.
Nous ferions même sagement
Si nous quittions la poésie ;
Mais le moyen d'abandonner Alie
Au fort de son accablement !
De noirs chagrins environnée,
Tantôt du temps passé l'aimable souvenir,
Et tantôt l'affreux avenir
Qui menaçait sa destinée,
Pour l'accabler semblaient s'unir.
De tous les maux la plus cruelle espèce
Est celle que ressent un cœur
Éloigné par quelque malheur
Du seul objet de sa tendresse,

Pour se voir obsédé sans cesse
Du seul objet de son horreur.
La nymphe était dans cette peine ;
Car son cœur, qui de jour en jour
Semblait ne respirer que haine,
En secret soupirait d'amour.
De là ces fiertés implacables ;
De là tant de cris pitoyables
Des victimes de sa rigueur,
Tandis que l'unique vainqueur
Qui faisait tant de misérables,
Triomphait au fond de son cœur.
Mais cette ardeur, jadis si chère,
Causait alors tout son tourment ;
Car, tandis que l'art de son père
Semblait vaincu par le géant,
Le sort lui cachait un amant
Qui, dans un temps si nécessaire,
Loin de marquer l'empressement
D'une flamme vive et sincère,
Ne se montrait pas seulement ;
Et ce lâche abandonnement
Mettait le comble à sa misère.
Elle n'avait aucun repos :
Du triste récit de ses peines
Elle entretenait les échos,
Elle fatiguait les fontaines,
Désespérait tous les ruisseaux
Dont les rives étaient prochaines,
Et demandait sans cesse aux plaines
Des nouvelles de son héros.
Lasse de parcourir les salles,
Et chaque salon du palais,
Elle fut, sous un vieux cyprès,
Dans le cabinet des Vestales,
S'abandonner à ses regrets.
Comme on savait, au temps antique,
Soupirer au bruit des tambours
Et se tourmenter en musique,
Comme on fait encor de nos jours,
Quand on a besoin de secours ;
La belle ne put s'en défendre,
Et du fond du cœur soupira
Ce tendre rondeau d'opéra,
Sans croire qu'on la dût entendre :

Aimable prince de Noisy,
Vous que mon cœur avait choisi,
Tandis qu'à tout autre rebelle,
Ce cœur pour vous était fidèle :

Volage prince de Noisy,
Vous que mon cœur a mal choisi
Pour une constance éternelle,
Est-ce le temps d'être infidèle,
Quand un géant affreux, de sang tout cramoisi,
Me fait une guerre cruelle ?
Volage prince de Noisy,
Ingrat que vainement j'appelle,
Que mon cœur vous a mal choisi !

A ces mots, d'un torrent de larmes,
Ressource des cœurs opprimés,
La douleur inonda ses charmes,
Et ses yeux furent abîmés.
Trois fois l'éclat de son visage
En parut réduit aux abois,
Et son pouls s'arrêta trois fois :
Quand du fond d'un autre bocage
Tout à coup sortit une voix.
Son âme entière, revenue
De ses premiers saisissements,
Fut attentive aux chers accents
De cette voix jadis connue
Par mille transports innocents.

Cette voix disait : Belle Alie,
Dont mon cœur asservi porte en tous lieux les traits,
Cessez, par d'injustes regrets,
De m'accuser de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresse et tant d'attraits ?
Adorable et constante Alie,
Que mon cœur a si bien choisie,
Faites pour moi d'autres regrets :
Du destin malgré les arrêts,
Ce cœur partout vous a suivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais.

A ces mots, surprise, alarmée,
Mais d'un nouvel espoir charmée,
Elle parcourut à grands pas
Le lieu d'où cette voix aimée
Venait de lui marquer, d'une ardeur animée,
Des mouvements si pleins d'appas.
Que fais-tu ? montre-toi, cher objet de ma flamme,
Dit-elle ; montre-toi ; viens consoler mon âme.
Quoi ! d'un amant si cher et si tendre autrefois
Ne resterait-il que la voix ?
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce bosquet ?

Pourquoi te refuser au penchant qui m'entraîne ?
Pourquoi me fuir ? pourquoi redoubles-tu ma peine ?
N'es-tu donc plus qu'un perroquet ?
Alors d'une inutile quête
Le désespoir et le chagrin
Menèrent sa raison bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.
Pleine de vapeurs et d'ennuis,
Elle se crut, avec son aventure,
Au beau milieu des Mille Nuits ;
Car c'était alors sa lecture.
Elle se crut soumise aux cruautés
D'un époux bizarre et sauvage
Qui, par un détestable usage,
Épousait chaque jour de nouvelles beautés,
Pour les immoler à sa rage ;
Et, se couchant sous un épais feuillage,
Elle se crut à ses côtés.
Comme elle avait dans la mémoire
Tout le récit de ces fatras,
Elle crut, malgré ses appas,
Qu'il fallait conter quelque histoire
Pour se garantir du trépas.
Elle prit donc en fantaisie
De faire un détail des malheurs
Qui lui faisaient verser des pleurs,
En commençant ainsi l'histoire de sa vie.

Je suis fille de Pharabert,
Issu d'un petit-fils de France,
De qui le père, Dagobert,
En art magique très-expert,
Et politique à toute outrance,
Ordonna que, dès mon enfance,
On me mît dans un berceau vert :
Car il prévit que dans ce beau désert,
Heureux séjour de l'innocence,
Un certain comte Philibert
Ferait un jour sa résidence ;
D'un enchanteur digne héros,
De qui l'âme en projets féconde,
Viendrait, après de longs travaux,
Fixer dans ces heureux hameaux
Sa course errante et vagabonde,
Et là, sans renoncer au monde,
Renoncerait à tous ses maux ;
Qu'une machine, moins profonde
Que n'étaient les anciens tombeaux,
Mettrait son esprit en repos,
Par sa figure sans seconde,

Sur tous les dangers des cachots;
Et que l'été, lorsque sur l'onde
Chacun prend le frais en bateaux,
De ses jardins, de ses canaux
Il ferait doucement la ronde
Dans un petit char sans chevaux,
Qui fut jadis à Rosemonde.
Ce fut pour lui que Dagobert,
Monsieur mon honoré grand-père,
D'un impénétrable mystère,
Dans ces beaux lieux mit à couvert
Un charme heureux et salutaire,
Et qui doit par lui seul être un jour découvert.
De mon enfance enfin le temps fuit et s'écoule,
Et le bruit de quelques appas,
Que je n'avais peut-être pas,
M'attira des amants en foule
Et mille chagrins sur leurs pas.

A tous leurs vœux inaccessible,
Mon cœur, dans un repos paisible,
Méprisait tous ces vains efforts,
Tandis qu'ils m'appelaient, dans leurs mourants transports,
Ingrate, inhumaine, inflexible,
Mais ce cœur, si farouche alors,
N'est devenu que trop sensible !
Sur mes attraits et sur mes cruautés
On ne pouvait alors se taire;
On offrait à mes yeux partout des libertés
Dont mes yeux ne savaient que faire.
Mais, hélas ! le cruel Amour,
Choqué de tant d'indifférence,
Voulut signaler sa puissance,
Et de ma liberté triompher à son tour.
Dans un endroit obscur de la forêt prochaine
Coule un agréable ruisseau,
Qui dans un beau vallon va former de son eau
Cette merveilleuse fontaine
Où mon père, flatté d'une espérance vaine,
Avait enfoncé mon berceau.
Jamais dans ce lieu solitaire,
A notre sexe consacré,
Aucun mortel n'était entré,
Et je m'y baignais d'ordinaire.
Or, dans cette fontaine un jour
Comme j'entrais à demi-nue,
Un homme s'offrit à ma vue,
Mille fois plus beau que le jour...

Mais je vois ouvrir la barrière

D'où le soleil vers l'orient
Sort pour commencer sa carrière,
Et sa brillante avant-courrière
Annonce son éclat naissant.
Adieu, ma chère Dinarzade;
Bientôt le sultan, mon seigneur,
Va sauter du lit sur l'estrade,
Pour commencer sa promenade.
Dès qu'il est jour, je lui fais peur;
Ce qui me reste est pourtant le meilleur
D'une histoire qui n'est pas fade;
Mais, victime de sa rigueur,
Demain, sur un lit de parade,
Pour la dernière fois vous verrez votre sœur.
A cette dernière parole,
Un doux sommeil, par ses pavots
Interrompant les vains propos
D'une illusion si frivole,
La mit dans les bras du repos,
Quand son père, accablé de maux,
Cherchant en tous lieux son idole,
Arriva là tout à propos
Pour entendre ses derniers mots,
Et pour juger qu'elle était folle.

Esprit qui des lyriques sons,
Par une habitude facile,
Exercez les accords féconds;
Vous pour qui la rime docile
Se marie avec tous les tons
Du plus bizarre vaudeville;
Qui, sur l'air le plus difficile,
Sans gêner vos expressions,
D'une veine heureuse et fertile,
Célébrez la cour et la ville,
Et savez tout mettre en chansons;
Venez sauver la belle Alie,
Venez décrire sa folie;
Venez, au défaut de Phébus,
Soutenir mon faible génie;
Car il languit, et n'en peut plus.
Entrez tout frais dans la carrière
Qui me reste encore à fournir,
Et disposez de la matière
Que je vous offre pour finir:
Elle a besoin de votre lime.
Vous m'imposez la dure loi
D'un trop long conte que je rime:
N'aurez-vous point pitié de moi?
Non: je connais votre injustice;

Votre cœur est un vrai rocher
Qui ne se laisse point toucher
Ni du plus assidu service,
Ni du plus violent supplice:
Il ne faut rien pour vous fâcher;
Et vous voulez que je finisse.

Mais changeons de style: il est temps
Que votre oreille se repose,
Et que les vulgaires accents
Qui chantaient ces événements
Fassent place à la simple prose.
Le cheval ailé court les champs,
Se cabre, et prend le frein aux dents,
Lorsque d'une main incertaine
Un auteur, par de vains élans,
Au milieu des airs le promène;
Mais quand, sous quelque espèce vaine
Réduit au trot, il bat des flancs,
Et bronche au milieu de la plaine,
Il est tout des plus fatigants.
Un lecteur, qui le souffre à peine,
S'endort sur ses pas chancelants;
Et, quels que soient leurs ornements,
Dans un récit de longue haleine,
Les vers sont toujours ennuyants.
Chez l'importune Poésie
D'un conte on ne voit point la fin;
Car, quoiqu'elle marche à grand train,
A chaque moment elle oublie
Ou ses lecteurs ou son dessein;
Et, sans se douter qu'elle ennuie,
Elle va, l'hyperbole en main,
Orner un palais, un jardin,
Ou relever en broderie
Tout ce qu'elle trouve en chemin.

Cela étant, comme j'ai l'honneur de vous le dire, je vais, mademoiselle, en langage de véritable conte, tâcher de vous endormir par la fin de celui-ci. Vous vous souviendrez donc, s'il vous plaît, de l'étonnement du druide, lorsqu'il vit le pont extraordinaire qu'on avait bâti sur sa rivière: mais, avant que de passer outre, il est bon de vous avertir qu'à l'égard de la largeur de cette rivière et de la longueur du pont, l'on vous a menti de sept ou huit cents lieues, tant pour la rareté du fait que pour la commodité des rimes, et que le seigneur Moulineau, loin d'être aussi géant que vous pourriez vous l'imaginer, n'était tout au plus qu'une fois aussi grand et une fois aussi sot que notre ami B...

Le druide, qui, pour mettre son château et sa fille hors d'insulte, les avait, en badinant, environnés d'un large fossé plein d'eau, ne fut que surpris quand il vit l'effet d'un enchantement contraire au sien ; car il croyait avoir de quoi se moquer de tous les ponts et de tous les géants du monde : il était seulement embarrassé à deviner qui pouvait être l'auteur de ce pont, car il savait bien que son voisin Moulineau n'était point sorcier. Il vint donc feuilleter ses livres pour s'éclaircir de tout cela, et pour renverser le pont en moins de temps qu'il n'avait été élevé. Mais lorsque tous les livres qu'il ouvrit ne lui apprirent rien, il fut dans un grand embarras; et lorsqu'il ne trouva pas celui qui contenait tous les secrets de son art, il pensa perdre l'esprit. Il en avait défendu la lecture à sa fille, à qui il n'avait jamais rien défendu que cela; et, quelque soumise qu'elle eût toujours été à la moindre de ses volontés, il eut peur que la curiosité pour une chose expressément défendue ne l'eût emporté sur son obéissance.

Ce fut dans ces alarmes qu'il la trouva en l'état où nous l'avons laissée ; et, dès qu'il s'aperçut qu'elle avait la tête tournée, il ne douta point qu'elle n'eût trouvé son livre. Il l'éveilla pour en savoir des nouvelles; mais ce fut pour lui en apprendre bien d'autres qu'Alie prit la parole. De la manière dont elle venait de s'endormir, j'aurais juré qu'à son réveil elle allait s'adresser au druide, en lui disant : Grand commandeur des croyants... Mais son égarement changea d'objet; et se jetant à ses pieds : Mon père, dit-elle, je l'ai perdu, et si vous ne me le rendez, vous me verrez mourir de désespoir; car il n'est plus temps de cacher ma faiblesse ni de dissimuler mon crime. Oui, je l'ai perdu... Quoi ! s'écria le druide, non-seulement, Alie, vous m'avez désobéi, mais vous avez perdu ce qui m'était le plus cher au monde après vous! De quelle manière, ajouta-t-il, avez-vous perdu ce livre, dont dépend le bonheur ou le malheur de nos destinées? Alie surprise, après avoir gardé un moment de silence : Mon cher père, lui dit-elle, puisque vous savez cette perte, vous savez aussi de quelle manière elle est arrivée. Hélas ! il est vrai, s'écria-t-elle, en perdant ce livre fatal, j'ai perdu un autre trésor qui me devait être mille fois plus précieux que la vie ! En disant ces mots, elle quitta son père, et courut s'enfermer dans son appartement.

Le druide n'était pas en état de suivre sa fille ; il était si surpris et si confondu des deux aveux qu'elle venait de lui faire, qu'il ne savait où il en était. Tout lui faisait croire que sa fille avait eu plus d'une curiosité. Pour s'éclaircir de ce qu'il craignait, il résolut de consulter son favori Poinçon. Or ce Poinçon était un petit gnôme, fils d'une fée, ou, si vous voulez, d'une sylphide; car le druide était le plus grand,

le plus habile, ou plutôt le maître de tous les cabalistes. Il fut donc droit à la statue de Cléopâtre, et, l'ayant touchée d'un talisman qu'il portait en bague, elle s'entr'ouvrit, et le favori Poinçon en sortit. C'était la plus charmante petite créature du monde : il était habillé de plumes de perroquet de différentes couleurs; il portait un chapeau pointu retroussé d'un gros diamant, et un esclavage de perles et de rubis au lieu de carcan. Quoiqu'il n'eût qu'une coudée de haut, jamais il n'y eut de taille si fine ni si noble, et son visage était du moins aussi beau et aussi aimable que celui de la belle Alie : mais tous ces avantages cédaient encore à la bonté de son cœur. Il fut effrayé de voir pour la première fois l'air sévère dont le reçut le druide : il se douta pourtant bien de ce qui pouvait en être la cause. Il l'aborda en tremblant et versant des larmes : Viens, lui dit le druide, viens me rendre compte de ta conduite. T'avais-je chargé du soin de veiller à la conservation de ma fille, pour l'abandonner aux caprices qui l'ont perdue, et qui me déshonorent?

Le pauvre Poinçon fut si pénétré de ce reproche, qu'il n'y a point de cœur qui ne se fendît à voir l'excès de son affliction. Il se prosterna la face contre terre ; et de ses petites mains embrassant, autant qu'il le put, les jambes de son maître vers la cheville du pied, il fut longtemps à les arroser de ses larmes avant que de pouvoir parler. Il se releva enfin par ordre du druide; et, ayant tiré de sa poche un petit mouchoir brodé que sa mère lui avait fait, il en essuya ses yeux, et se mit à dire : Mon seigneur et mon maître, je vais vous faire un aveu sincère de ma faute, dont j'ai un repentir aussi sensible que le méritent vos bontés. Après cet aveu, si vous ne me trouvez pas digne de grâce, tuez-moi tout d'un coup plutôt que de me donner mille morts comme vous faites par ces marques de votre indignation. Je n'ai rien oublié des obligations que je vous ai. Vous m'avez dispensé de la nécessité de vivre sous la terre; vous m'avez revêtu d'une figure qui plaît; et me laissant toutes les connaissances qui sont données aux esprits de mon espèce, vous y en avez ajouté d'autres qui me mettent de beaucoup au-dessus de mes camarades : vous avez établi ma demeure dans les lieux agréables qui s'étendent bien loin sous la statue dont je viens de sortir. Mais vous savez, mon souverain seigneur, que tous ces bienfaits ne sont point exempts de leurs mortifications; car je ne suis visible que quand vous le voulez ; l'usage de la parole m'est interdit sans votre permission ; et, dans ces beaux appartements que j'habite, je suis condamné à veiller jour et nuit pour la garde d'un trésor qu'il ne m'est pas permis de voir : de plus, je ne puis sortir de la statue que lorsqu'il vous plaît d'ouvrir cette demeure, charmante, il

est vrai, mais qui m'est insupportable, puisqu'elle me sert de prison. Vous m'avez ordonné de suivre partout la belle Alie dans les temps de ma liberté, pour en éloigner tous les dangers, et pour la garantir de tous les accidents imprévus qui pourraient troubler son repos. Vous savez avec quelle attention je l'ai fait dans les commencements; j'ai obéi ponctuellement à un ordre qui m'a bien coûté des larmes. Ce fut lorsque, suivant ce ruisseau qui, sortant des cataractes du Nil, après avoir coulé bien longtemps dans des prairies couvertes de fleurs, forme la fontaine du berceau, j'y jetai avec empressement cette petite boule d'ivoire que vous m'aviez donnée, parce que je crus que la belle Alie s'y baignerait : c'était pour augmenter ses attraits, quoique cela me parût impossible; mais je vis bientôt que vous aviez eu tout un autre dessein.

La fête du gui sacré, où tous les habitants de la campagne ont accoutumé d'assister, ne fut pas plutôt arrivée, que votre fille y parut en habit de bergère; et, dès qu'elle y parut, tous les bergers distingués en devinrent amoureux, la suivirent ici, la virent souvent; et, après avoir déclaré leur passion et éprouvé ses rigueurs par mille marques de ses mépris et de son aversion, ils lui firent leurs adieux par les plus tendres chansons, se mirent au lit, et moururent.

Peu de temps après il se fit un tournoi magnifique aux barrières de Saint-Denis, où la fleur des chevaliers de notre bon roi Pepin devait soutenir, contre tous venants, que la princesse Hermenegesilde, sa nièce, était la plus belle princesse de l'univers. Vous y envoyâtes la divine Alie, accompagnée de quatre sylphides qui l'avaient parée, et qui lui servaient de dames d'honneur. Quand le roi vit Alie, il fut ébloui de sa beauté; mais la princesse sa nièce, qui était assise à ses pieds, rougit de dépit et de honte en voyant Alie. Ce n'était pas sans raison, car il n'y eut qu'un petit nombre d'anciens courtisans qui soutinrent pour sa beauté : les héros se déclarèrent pour Alie; le baron d'Argenteuil, le vidame de Gonesse, le châtelain de Vaugirard, et le sénéchal de Poissy, se mirent sur les rangs en sa faveur, et, ayant remporté l'honneur du tournoi, l'accompagnèrent jusqu'ici. Vous les traitâtes aussi bien qu'elle les traita mal. Pour moi, qui les aimais à cause qu'ils étaient jeunes, vaillants et bien faits, je ne doutai point qu'Alie ne se déclarât en faveur d'un d'entre eux, et que nous ne vissions bientôt un de ces seigneurs possesseur de tant de charmes. Mais que je me trompais! Tandis que, pleins d'amour, ils éprouvaient la haine d'Alie, et qu'ils se consumaient en regrets, le roi les avait fait crier à son de trompe pour comparaître devant lui, et rendre raison de l'insulte qu'ils avaient faite à la première princesse du sang; et, comme ils n'avaient point paru,

il les avait tous quatre condamnés à être pendus : mais la cruelle Alie leur en épargna la honte, et les fit mourir de désespoir. J'en pleurai de douleur, surtout pour le vidame de Gonesse, qui était un seigneur de grande espérance, et auquel il m'a paru que vous aviez quelque regret. Ce fut alors que je me repentis d'avoir jeté cette boule dans la fontaine du berceau, ne doutant point que ce ne fut ce qui causait cette haine universelle qu'Alie avait pour tous ses amants. Cependant je m'aperçus que vous n'étiez pas content de ses effets, quoiqu'elle eût produit tant de morts si tragiques, et qu'il vous manquait encore quelque autre victime qui ne se présentait point. Je n'en doutai plus quand vous m'ordonnâtes un jour de prendre la forme d'un chevreuil, et de rôder autour de la forêt du magnifique palais de Noisy. J'obéis à regret, craignant que ce ne fût pour attirer quelque malheureux dans le piége fatal des beautés d'Alie. D'abord que je fus au milieu de la forêt, j'entendis un grand bruit de cors et de chiens : c'était un loup qu'on courait. Il me parut fort gros et fort insolent ; car, quoiqu'on le pressât de près, dès qu'il me vit, il voulut me saisir en chemin faisant ; mais je fis un petit saut en l'air, et il passa par-dessous moi. Dès que les premiers chiens m'aperçurent, ils quittèrent la piste du loup pour suivre la mienne. Je m'étais fait fort joli pour un chevreuil, et j'allais comme le vent : je laissai approcher les chiens, comme j'avais fait le loup ; et, lorsqu'ils me croyaient tenir, je fis trois bonds, et les perdis de vue. Ils me suivirent à grand bruit ; je les attendis encore : le maître était à leur queue, qui les fit rompre d'abord qu'il me vit arrêté. Je le laissai approcher, car je vis bien qu'il ne me voulait point de mal ; je marchais seulement à petits pas pour l'éloigner de sa troupe : je crois qu'il connut mon dessein, car il renvoya tout son équipage. Quand je le vis seul, je me couchai sur l'herbe ; alors il se mit à me considérer avec une grande attention, et, à ce qu'il me parut, avec quelque sorte de plaisir : pour moi, charmé de sa beauté, de sa taille et de son air plein de grâce, j'aurais passé toute ma vie à l'admirer. Après m'avoir longtemps regardé, il s'écria : Le joli petit animal ! Que ne donnerais-je point pour l'avoir dans ma ménagerie ! Mon pauvre petit chevreuil, continua-t-il en me regardant, tu y serais en repos et hors de tous les dangers qui te menacent dans les bois : si je n'avais peur de t'effaroucher, je mettrais pied à terre pour.....

Il n'avait pas achevé que nous entendîmes les cris d'une autre meute. A mesure qu'elle approchait, on eût dit que c'était quelque taureau qui l'animait : il ne s'en fallait guère, puisque c'était le géant Moulineau, qui, monté sur son grand cheval, faisait trembler la terre sous lui, et remplissait l'air de ses mugissements. Dès qu'il m'eut aperçu, il

anima tous ses vilains chiens contre moi; il me lança même un dard qui pensa fendre un arbre en deux derrière moi. Le beau chasseur en fut indigné; et, lui ayant fait des reproches d'une action qu'il trouvait barbare, le cruel Moulineau en fut si transporté de colère, qu'après l'avoir regardé avec fureur, il lui jeta un autre javelot gros comme une lance, mais qui lui passa par-dessus la tête; car, par bonheur, le géant est aussi maladroit qu'il est fort et brutal. Le beau chasseur mit l'épée à la main; et, s'élançant vers lui pendant qu'il était penché sur le cou de son énorme cheval par l'effort qu'il venait de faire, il lui donna un si furieux revers sur la tête, qu'on entendit résonner le coup comme s'il fût tombé sur une enclume. Ce coup le renversa par terre et sans connaissance, quoiqu'il ne fût pas blessé, et mit fin à un combat qui m'avait saisi de frayeur pour mon généreux défenseur.

Touché d'amitié et de reconnaissance, j'avoue que je ne pus me résoudre à le conduire à une mort certaine, en le menant à la fontaine du berceau. Ainsi, voyant qu'il me suivait, je me mis à courir, mais ce fut pour m'éloigner de cette fatale fontaine. Cependant, après avoir bien couru, je m'aperçus tout d'un coup que nous étions déjà sous les premiers de ces grands arbres dont l'épais feuillage la défend des rayons du soleil. La belle Alie se baignait dans ce moment : ce fut alors que, me souvenant de la mort de tant d'amants qui n'avaient vu que son visage, je crus que mon cher défenseur n'en avait que pour un moment, et je me mis à pleurer.

D'abord que votre fille vit un homme si près de la fontaine, elle fit un grand cri. Les sylphides qui venaient de la déshabiller se sauvèrent dans l'épaisseur du bois. Pour moi, désespéré de ma triste aventure, j'allai me cacher derrière un buisson, pour voir la tragique fin où je venais d'amener le plus aimable et le plus honnête homme du monde. Mais je ne fus pas longtemps dans cette cruelle peine. Après avoir regardé Alie quelque temps, je le vis s'approcher de la fontaine. Alie avait toujours eu les yeux attachés sur lui depuis qu'elle était revenue de sa première surprise; mais ce n'étaient plus de ces regards mêlés d'aversion et de mépris dont elle avait tué tous ses amants. Cependant il était aisé de juger que le beau chasseur la trouvait du moins aussi charmante, et je ne me sentais pas de joie de voir qu'il ne s'en portait pas plus mal. Il est vrai que j'avais un autre exemple dans le géant Moulineau, qui en était aussi amoureux qu'un brutal peut l'être ; mais je m'étais toujours bien douté qu'il n'avait pas l'esprit de mourir d'amour. Enfin le beau chasseur parla respectueusement à Alie, et lui dit des choses très-passionnées pour une première fois. Les réponses qu'elle lui fit n'avaient rien de sauvage ; et jamais je n'ai été si aise que

de voir deux personnes si charmantes faire sitôt connaissance. Si vous n'êtes pas la reine des Dieux ou la mère des Amours, lui dit-il, apprenez-moi, je vous prie, quelle est la mortelle qui a leur éclat et leur majesté, pour n'adorer plus qu'elle sur la terre. Et vous, lui répondit Alie, si vous n'êtes pas un de ces Amours dont vous venez de parler, qui pouvez-vous être? Mais qui que vous soyez, non-seulement je reçois vos hommages, mais je vous promets de n'en recevoir jamais d'autres, pourvu que vous ne soyez pas le prince de Noisy.

Malheureux ! s'écria le druide en interrompant Poinçon, quel nom viens-tu de me faire entendre! Le prince de Noisy! cet homme que je déteste à l'égal du Bélier! Mais poursuis, et m'apprends tout ce qui a suivi cette fatale conversation.

Elle fut suivie, reprit le fidèle Poinçon, de l'aveu que fit mon beau chasseur à Alie qu'il était le prince de Noisy. Cet aveu embarrassa Alie, et la fit rêver quelques moments ; mais il ne la fit point changer de volonté. Et le moyen qu'elle en eût changé, quand le prince de Noisy lui jurait qu'il l'adorait, et qu'il ne pouvait plus vivre sans la voir!. Elle lui dit qu'il vînt la troisième nuit d'après ce jour auprès de cette fontaine; qu'il cueillît une de ces fleurs jaunes qu'il voyait; et que, suivant le bord du ruisseau, il se rendît aux eaux du Nil, où elle l'attendrait, et lui ordonna ensuite de se retirer. Il obéit, après lui avoir juré de l'adorer jusqu'au tombeau.

Et toi, que faisais-tu, lui dit le druide, pendant que tout cela se passait? Je m'applaudissais, répliqua Poinçon, d'avoir si heureusement exécuté vos volontés, en attirant auprès de votre fille celui que vous sembliez souhaiter. Non, mon bon maître, je n'étais point coupable alors ; mais je vous ai offensé depuis; je vais vous dire comment.

Après avoir quitté ma figure de chevreuil, je venais avec empressement vous rendre compte de ce qui était arrivé. Lorsque je fus auprès de vous, je fus prévenu par les reproches que vous me fîtes de mà négligence, et de n'avoir pas livré votre mortel ennemi à toute votre colère, en l'exposant à la vue et à la haine d'Alie. Il n'en fallut pas davantage pour me faire comprendre que si vous saviez comment les choses s'étaient passées, vous nous tueriez tous trois ; et ce fut cette crainte mortelle qui m'obligea à vous dire que je n'avais trouvé que le géant Moulineau, qui m'avait voulu tuer. Je vous promis que je ferais mieux une autre fois, et vous assurai que je n'aurais point de repos que je ne vous eusse amené celui que vous vouliez si mal traiter. Vous pouvez vous souvenir avec quel empressement vous me l'ordonnâtes tout de nouveau. Comme je savais bien qu'il viendrait assez sans que je l'allasse chercher, deux jours après je me fis cerf; mais, au lieu d'aller

agacer le prince de Noisy, qui ne songeait à rien moins qu'à la chasse, je fus me présenter au géant, qui s'était mis en campagne avec son équipage. Je lui parus le cerf le plus grand et le plus superbe de toute la forêt ; il me poursuivit à toute outrance : je résolus de le mener bon train : ma première station fut à Montmartre, au haut duquel je l'attendis ; et, dès qu'il eut gagné l'endroit où j'étais, au grand regret de son éléphant de cheval, il prit haleine. J'étais arrêté, ses chiens me crurent aux abois ; il les poussa contre moi, et je lui en tuai quatre en un moment. Je me lançai ensuite au bas de la montagne ; il me suivit avec ardeur : je sautai par-dessus une carrière à moitié couverte de ronces ; il s'y précipita avec sa bête, et pensa se rompre le cou. Il en fut tiré à grand'peine ; et, voyant que je ne faisais que trotter devant lui, il voulut avoir sa revanche. Je le ramenai à Poissy, où je passai la rivière ; il s'y jeta du bord le plus escarpé, que j'avais exprès choisi ; de sorte que s'il y avait une rivière au monde capable de noyer un animal de cette taille, il n'en fût jamais revenu.

Enfin, après l'avoir mis au désespoir, je me perdis dans la forêt, et revins vous dire que je m'étais fait chasser par un jeune homme, le plus beau qui fût dans la nature ; mais que, toutes les fois que je l'avais voulu conduire vers la fontaine du berceau, il s'était arrêté pour prendre une autre route. Vous n'eûtes pas de peine à me croire ; et, s'il vous en souvient, vous me dîtes qu'il ne fallait plus y songer, et que vous voyiez bien que l'enchanteur Merlin le protégeait. Vous ne me renfermâtes pas ce jour-là, parce que vous me commîtes la garde des jardins et du château pendant la nuit, ayant quelque autre commission à donner aux gardes ordinaires.

Je fus charmé de cette commission, par la curiosité que j'avais d'être témoin d'une entrevue qui devait être bien agréable et bien tendre. Aussitôt que la nuit fut entièrement fermée, la belle Alie traversa le parterre, trouva le prince où elle croyait l'attendre encore longtemps, et le ramena dans le jardin. Je les suivis pas à pas dans tous les lieux où ils se promènèrent, et mon invisibilité leur ôtant la contrainte que leur aurait donnée ma présence, j'entendis dire au prince de Noisy tout ce que l'amour le plus respectueux et le plus tendre inspire dans ces occasions ; et, à la belle Alie, tout ce que l'innocence dans un cœur extrêmement attendri permet de répondre. Après avoir donné les premiers moments à s'exprimer mutuellement sur la tendresse, Alie soupira. Le prince se sentit troublé à ce soupir ; il en demanda le sujet. Alie lui dit qu'elle craignait de ne pouvoir vaincre en sa faveur les obstacles et les difficultés qui traverseraient infailliblement ses desseins. Elle lui parla des poursuites du géant et de ses menaces ; mais

elle lui dit qu'elle n'en faisait aucun compte ; que c'était un monstre pour qui elle n'avait que de l'horreur et du mépris, sans lui faire seulement l'honneur de le haïr. Elle ajouta que, quoique vous l'aimassiez plus que votre vie, vous ne consentiriez jamais à son mariage, parce que vous aviez découvert, par son horoscope, qu'il lui serait funeste tant que le prince de Noisy resterait parmi les hommes ; que c'était pour cette raison que vous aviez armé son cœur d'une aversion qui avait été fatale à tous ceux qui l'avaient aimée, pour servir d'exemple aux autres, et pour se délivrer de l'importunité des prétendants ; qu'il était donc le seul objet de vos persécutions, et qu'elle savait que vous mettriez tout en usage pour le faire périr.

En achevant ces mots, les beaux yeux d'Alie furent baignés de larmes : le prince de Noisy se jeta à ses pieds, et lui dit qu'il n'était pas digne de la moindre de ses larmes ; qu'il se tiendrait plus heureux de mourir en l'adorant, que de vivre pour toute autre. Ces tendres propos ne firent que redoubler ses pleurs et son affliction. Ils se séparèrent enfin, après s'être juré de s'aimer toujours. Quoiqu'ils se soient souvent revus depuis, je vous proteste, par votre tête sacrée, que tous leurs rendez-vous se sont passés avec autant d'innocence que si vous y aviez été présent vous-même. Pour moi, qui sais qu'il n'y a rien de caché pour vous quand il vous plaît, je vous croyais informé de tout ce qui se passait, et je pensais que vous le souffriez pour quelque raison secrète.

Enfin, le dernier jour qu'ils se virent, Alie parut mille fois plus belle qu'à son ordinaire, parce qu'elle avait la joie dans le cœur. Ce fut dans les transports de cette joie qu'elle dit au prince de Noisy qu'elle avait trouvé ce qui les devait rendre heureux ; mais qu'il fallait, quelque danger qu'il y eût pour l'un et pour l'autre, qu'il la suivît dans le château, pour être instruit de ce qu'il avait à faire. Elle y entra, et lui ordonna de n'y venir qu'une demi-heure après elle : mais cette demi-heure fut tellement raccourcie par l'impatience du prince de Noisy, qu'au bout de quelques minutes il courut avec empressement vers la porte, qui paraissait ouverte. Cependant il ne put jamais entrer ; tantôt elle se haussait, tantôt elle se baissait ; tantôt se mettait à sa droite, et tantôt à sa gauche ; si bien qu'une demi-heure de plus que celle qu'on lui avait prescrite s'était passée dans cette vaine poursuite. Alie impatiente parut à une fenêtre, et voyant le prince, lui demanda d'un air chagrin pourquoi il n'entrait point. Quand elle eut appris l'obstacle qu'il trouvait, elle voulut aller lui aider à le vaincre ; mais la même chose lui arriva en dedans de la porte. Elle revint à la fenêtre ; et, après lui avoir dit qu'il s'était trop

pressé, elle lui ordonna de se tenir exactement sous la fenêtre jusqu'à son retour. Elle revint un moment après avec un livre. Elle dit à la hâte au prince de Noisy de ne l'ouvrir qu'à l'endroit où le feuillet était replié, et surtout de prendre garde qu'il ne touchât rien avant que de tomber entre ses mains ; alors elle le laissa doucement tomber, tandis qu'il haussait les mains pour le recevoir : mais une bouffée de vent s'éleva soudainement, qui l'emporta à côté, et le fit tomber sur la tête d'un des chiens d'argent. Dès qu'il l'eut touché, on entendit un long mugissement, et la terre trembla : le prince ne laissa pas de ramasser son livre et de se sauver : mais depuis ce jour il n'a paru ni à mes yeux, ni à ceux d'Alie. Elle a pensé s'en désespérer, et vous auriez été touché vous-même, comme je l'ai été toutes les fois qu'elle s'est promenée seule dans les endroits où ils s'étaient vus ; car, après l'avoir cent fois demandé à ces lieux, elle l'accusait de perfidie, d'inconstance et de trahison, ou se mettait à pleurer sa mort d'une manière à percer l'âme de douleur à tous ceux qui auraient pu l'entendre. Ce fut environ ce temps-là que vous conçûtes tant de haine pour le Bélier du géant, dont on vous a appris des choses si extraordinaires, et dont le ministère vous a donné tant de peines, et vous met dans l'embarras où vous êtes aujourd'hui.

Je vous ai déjà dit, continua le petit Poinçon, que quelques formes que j'aie prises, et quelque industrie que j'y aie employée, jamais je n'ai pu pénétrer jusqu'à la demeure du géant pour exécuter vos ordres, ni pour vous informer de ce que ce peut être que ce Bélier si singulier : une puissance secrète me rendait immobile dès que j'en étais à une certaine distance, et il ne m'était plus permis que de revenir sur mes pas. Voilà, mon cher maître et souverain seigneur, l'aveu sincère des fautes que j'ai commises contre vous : je me soumets à toutes les peines qu'il vous plaira de me faire souffrir pour les expier, pourvu que ce ne soit pas celle de votre disgrâce. Cependant, comme je vous ai offensé en vous cachant des choses que j'aurais dû vous dire, je vais vous en apprendre une qui vous sera peut-être de quelque utilité. Sachez donc que le prince de Noisy doit être quelque part ici autour; car, quoiqu'il n'ait point paru, il a aujourd'hui même parlé à Alie : quand je ne l'aurais pas reconnu à sa voix, les choses qu'il lui a dites ne me permettent pas d'en douter, et je m'imagine que c'est ce qui l'a mise dans l'état où vous l'avez trouvée.

Le pauvre petit Poinçon se tut après son récit : il se jeta encore tout plat à terre pour attendrir son maître, et pour en obtenir le pardon de sa faute. Le druide qui l'aimait, lui ayant fait une réprimande sévère, mais d'un ton assez doux, lui pardonna. Il lui dit ensuite qu'il

voyait bien qu'il avait plus d'un ennemi à craindre; qu'il ne connaissait que trop qu'on en voulait au trésor souterrain, et le renferma dans la statue, pour y veiller avec plus d'application et de soin que jamais.

Tandis que ces choses se passaient au dedans du château, il faut un peu voir ce que les assiégeants faisaient au dehors. On vous a bien fait du bruit en vers de l'appareil de leur attaque, et des alarmes d'Alie quand elle les vit venir à l'assaut; mais il ne faut pas, s'il vous plaît, vous arrêter à tout cela; ce sont des visions de la poésie, qui ne sait point parler autrement. Il est bien vrai que l'amoureux Moulineau, qui passait les journées à enfumer des renards et des blaireaux dans leurs tanières, avait allumé quelque paille au pied du mur d'où sa maîtresse l'avait tant offensé, et cela dans l'espoir de s'en venger en l'étouffant; mais il est plus vrai encore qu'il avait tourné le dos pour fuir dès qu'il eut aperçu cette espèce d'inondation subite que le druide répandit autour de son château. Il est vrai cependant qu'il avait repris courage à la vue du pont que son Bélier jeta sur ce petit torrent; et, si je ne me trompe, nous les avons laissés l'un et l'autre sur ce pont, dans le temps que le géant faisait tant de menaces. Il crut la place à lui, lorsqu'il vit que le druide avait abandonné son poste pour aller à sa bibliothèque. Mais son Bélier l'arrêta sur le pont, comme il demandait des échelles pour monter à l'assaut. Il lui dit que le druide ne s'était point retiré par crainte; qu'il fallait qu'il y eût quelque ruse de guerre cachée sous cette retraite; que quand même il serait au milieu de la place, il n'en serait pas plus avancé; que tout y était plein de statues guerrières qu'il animait à son gré, et qu'il y avait surtout deux chiens d'argent à sa porte, dont le moindre était capable d'étrangler une armée quand on le lâchait; que son avis était donc de se retirer, d'autant plus que la nuit approchait; et que, dès qu'ils seraient dans leurs quartiers, il faudrait tenir conseil sur ce qu'on aurait à faire.

Le géant, qui se laissait volontiers gouverner quand il était question de quelque péril, se rendit à sa demeure le plus promptement qu'il lui fut possible. On soupa avant de tenir conseil : et, après le souper, Moulineau ne voulut plus entendre parler d'affaires; car il avait mangé comme trois loups, et bu comme trois forts ivrognes. Il se jeta donc dans un grand fauteuil, et s'adressant au Bélier :

A propos, lui dit-il, apprends-moi un peu comment toi, qui n'es qu'une bête, tu peux parler aussi bien et mieux que moi? Volontiers, lui répondit le Bélier. Vous savez que les âmes de tous les hommes passent, après leur mort, dans le corps de quelque animal, et retournent, après un certain temps, dans le corps de quelque autre homme. Vraiment, dit le géant, je n'avais garde de m'imaginer cela! Moi, par

exemple, ajouta-t-il, quelle bête ai-je autrefois été? Vous avez été fourmi, dit le Bélier. Il n'eut pas plutôt lâché cette parole, que le géant, qui ne haïssait rien tant que d'être comparé aux petites choses, et qui avait plus d'une fois pensé se révolter contre les charmes de la divine Alie, parce qu'elle n'était que d'un pied plus grande que mesdames vos sœurs aînées, se leva, et, mettant la main sur la garde de son horrible cimeterre : Misérable roquet! s'écria-t-il, je ne sais qui me tient que je ne te fasse voler la tête avec tes deux infâmes cornes à dix lieues de moi. Le Bélier, qui ne le craignait pas, ne laissa pas de faire semblant d'avoir peur; et, se mettant à deux genoux, baisa trois fois la terre en signe d'humiliation; puis, voyant le géant un peu radouci par cette action, il se releva en continuant ainsi :

Si Votre Grandeur savait lire, elle verrait bientôt que je ne lui ai rien dit que de véritable : mais si le sort lui a fait autrefois l'affront de renfermer une si belle âme et un esprit si vaste dans une si petite créature, il réparera quelque jour cette injure en vous faisant, aussitôt que vous serez mort, dromadaire, ensuite éléphant, et, après quelques années, baleine.

Le géant, charmé de l'éclat de ses destinées futures, donna sa main à baiser à son confident, se remit dans son fauteuil; et, pour éloigner tous les inconvénients de la métempsycose, lui ordonna de lui remettre l'esprit par le récit de quelque conte agréable. Le Bélier, après avoir un peu rêvé, commença de cette manière :

« Depuis les blessures du renard blanc, la reine n'avait pas manqué d'aller tous les jours lui rendre visite. » Bélier, mon ami, lui dit le géant en l'interrompant, je ne comprends rien à tout cela. Si tu voulais bien commencer par le commencement, tu me ferais plaisir; car tous ces récits qui commencent par le milieu ne font que m'embrouiller l'imagination. Eh bien, dit le Bélier, je consens, contre la coutume, à mettre chaque chose à sa place : ainsi le commencement de mon histoire sera à la tête de mon récit.

HISTOIRE DE PERTHARITE ET DE FÉRANDINE.

Il y avait un roi de Lombardie qui était l'homme le plus laid de son royaume, et dont la femme était la plus belle de l'univers; mais en récompense c'était le meilleur de tous les maris, et elle la plus méchante de toutes les femmes. Bien loin de souffrir qu'il approchât d'elle, à peine lui permettait-elle de la regarder : cependant elle le grondait sans cesse de ce qu'elle n'en avait point d'enfants. Il avait un fils et

une fille d'un autre mariage, qui étaient l'objet de l'adoration de tout le royaume, et celui de la haine et des tyrannies de leur cruelle belle-mère. Quoiqu'elle n'eût pas le cœur tendre, elle était si jalouse de sa beauté, que si par hasard elle entendait parler de quelque jeune personne qui eût des appas, et qui osât les montrer avec applaudissement, aussitôt elle la faisait enlever : aussi était-ce une chose à voir que ses dames du palais pour l'excellence de leur laideur. Le roi, tout au contraire, qui était pour sa figure l'homme le plus disgracié que la nature eût jamais formé, ne se plaisait qu'à voir dans sa cour les hommes les plus beaux et les mieux faits qu'il pût trouver ; mais il avait toutes les peines du monde à les y retenir, tant ils étaient ennuyés de voir les vilaines bêtes qui composaient celle de la reine.

Le roi, malgré les marques de mépris et de haine qu'il en recevait tous les jours, en était si éperdument amoureux, qu'il lui laissait faire tout ce qu'elle voulait. Elle était maîtresse absolue de son royaume et de ses sujets ; et ce pouvoir injuste s'étendait même jusque sur ses enfants. La pauvre princesse portait cruellement la peine d'être aussi belle que sa jalouse marâtre : elle était reléguée dans une mansarde au haut du palais, où personne n'osait lui aller faire sa cour. La reine avait mis une furie auprès d'elle pour gouvernante : c'était une vieille bossue qui, après l'avoir grondée tout le jour, la réveillait la nuit pour lui dire des injures ; elle mettait toute son industrie à lui gâter la taille par des habits faits exprès, et à lui perdre le teint par toutes sortes de vilenies. C'était la douceur même que cette adorable princesse : ainsi les larmes étaient sa seule ressource au milieu de tant de souffrances. Le prince était presque aussi maltraité par les officiers destinés à le servir, étant tous choisis par la reine, à qui ils étaient dévoués entièrement : mais il s'en fallait bien qu'il fût aussi endurant que la princesse sa sœur, comme vous allez l'apprendre.

Le roi de Lombardie avait un cousin germain à la mode de Bretagne, qui était archiduc de Plaisance : ce prince était devenu fou pour avoir couché une nuit dans un château au milieu d'un bois, où il s'était égaré en chassant. Dans ce château revenaient des esprits ; il prétendait y en avoir vu de si extraordinaires, que la frayeur qu'il en avait eue lui avait tourné la tête : tous les médecins du monde avaient entrepris inutilement de le guérir.

Il avait un fils et une fille qu'il aimait passionnément ; c'était avec raison : jamais il n'a été deux créatures si parfaites. Le prince s'appelait Pertharite, et la princesse Férandine : ils se désespéraient de l'état où ils voyaient le meilleur père qui fut jamais. Ils envoyèrent consulter une fameuse magicienne, qu'on prenait pour une des sibyl-

les : elle demeurait auprès du lac d'Averne, et s'appelait la mère aux Gaînes, parce que l'antre où elle demeurait était tout tapissé de gaînes, où tous ceux qui venaient la consulter étaient obligés de porter un couteau, qu'elle fourrait dans une de ces gaînes avant que de rendre sa réponse. Tout ce qu'elle dit à ceux qui l'avaient consultée sur la maladie de leur prince, fut que ses enfants n'avaient qu'à aller chercher l'esprit de leur père au même endroit où il l'avait perdu. Les ministres avec tout le conseil s'y opposèrent ; ils dirent que c'était bien assez que leur prince fût fou, sans que le reste de sa famille se mît en état de le devenir : mais ils n'en furent pas les maîtres. Pertharite s'obstina dans la résolution d'y aller seul pour tous les deux ; sa sœur n'y voulut jamais consentir : et, après beaucoup d'efforts inutiles pour les retenir, le beau Pertharite et la charmante Férandine partirent. Toute la cour les accompagna jusqu'au château enchanté : ils y entrèrent seuls ; mais on eut beau les attendre pendant quinze jours dans la forêt, ils ne revinrent point. Le désespoir que causa leur perte fut universel dans tous les états de Plaisance. On dit d'abord qu'il fallait aller brûler la mère aux Gaînes toute vive. La tentative eût été inutile ; les sorcières de ce temps-là ne se laissaient pas brûler comme en ce temps-ci. Le président du conseil, homme sage et fort avisé, dit qu'il fallait plutôt lui envoyer toutes les personnes considérables chacune avec un couteau d'or garni de pierreries, pour implorer son assistance. La beauté du présent parut la rendre favorable : les couteaux furent mis dans leurs gaînes ; car elle en aurait eu encore de vides quand on lui aurait apporté tous les couteaux de l'univers.

Bélier, mon ami, dit alors le géant, qu'est-ce que tous ces couteaux et ces gaînes font à ces gens de Lombardie dont tu me parlais tantôt? Si Votre Grandeur veut se donner un moment de patience, reprit le Bélier, elle va les avoir. La magicienne, après avoir serré son présent, ouvrit une vieille armoire, d'où elle tira un peigne et un carcan. Le peigne était dans un étui, et le carcan, d'acier fort luisant, était fermé d'un petit cadenas d'or. Tenez, leur dit-elle, portez ces deux choses par toutes les cours du monde, jusqu'à ce que vous trouviez une dame assez belle pour ouvrir ce carcan, et un homme assez parfait pour tirer ce peigne de son étui. Lorsque cela vous arrivera, vous n'aurez qu'à vous en retourner chez vous. Voilà, ajouta-t-elle, tout ce que je puis faire pour le salut de vos maîtres.

Les officiers de la couronne avaient déjà parcouru presque toute l'Italie sans trouver dans aucune de ses cours ni de ses provinces ce qu'ils y avaient cherché, lorsqu'ils envoyèrent annoncer leur arrivée et le sujet de leur voyage au roi de Lombardie, qui tenait alors sa

cour dans la Mirandole, capitale de ses États. Il était déjà instruit du malheur du prince de Plaisance, et de la perte de Pertharite et de la belle Férandine. Il ne douta point que sa femme n'eût toute la beauté qu'il fallait pour ouvrir le carcan, et que, parmi cette florissante jeunesse qu'il avait rassemblée dans sa cour, il ne se trouvât quelqu'un qui eût assez de mérite pour tirer le peigne de son étui : mais il ne comprenait pas quel remède cela pourrait apporter aux calamités de son parent. Il fit tout préparer pour la réception de ces ambassadeurs, qui devaient arriver dans peu de jours. La reine ne s'occupa plus qu'à se baigner, se friser, et peut-être à se farder ; car les femmes occupées seulement de leur beauté croient qu'elles ne sauraient trop faire pour la relever. La confiance qu'elle avait en la sienne ne l'empêchait pas de sentir une vive inquiétude de l'effet que pouvait produire celle de la princesse, quoiqu'on eût mis tout en usage pour la gâter. Sa gouvernante même, zélée ministre des mauvais desseins de la jalouse reine, courut toute la ville pour chercher quelque honnête médecin qui pût lui faire venir la petite vérole. Ne trouvant pas ce secours, elle fut tentée de lui crever un œil, et de soutenir que cela lui était arrivé par accident.

Le prince son frère, ayant résolu d'aller au-devant des ambassadeurs à quelque distance de la ville, fit avertir tous les jeunes seigneurs de se trouver à son appartement pour l'accompagner : il en était adoré ; mais ils n'osaient presque lui faire leur cour, parce que la reine, qui gouvernait avec un pouvoir proportionné à ses charmes et à la faiblesse que le roi avait pour elle, le trouvait mauvais. Le prince, dont l'esprit était déjà assez formé pour être politique, dissimulait son ressentiment par respect pour un père qu'il aimait tendrement.

Comme il allait monter à cheval, un jeune seigneur s'approcha de lui, et, ayant les larmes aux yeux, lui dit de ne point monter le cheval qu'on lui présentait, parce qu'il était le plus furieux et le plus vicieux de tous les chevaux ; qu'il avait déjà tué trois ou quatre personnes qu'on avait mises dessus par force ; que son père, qui était un des premiers écuyers de la reine, l'avait choisi exprès pour qu'il lui arrivât quelque malheur.

Le prince lui dit à l'oreille de ne faire semblant de rien, et monta fièrement sur le cheval ; mais il en pensa coûter cher au donneur d'avis, qu'il salua d'une horrible ruade avant que le prince fût bien affermi dans les arçons. C'était le meilleur homme de cheval et le plus accompli en toutes choses qu'on pût voir, excepté le beau Pertharite : et bien lui en prit ; car le maudit animal se mit en fureur dès qu'il sentit l'air de la campagne ; c'étaient des hennissements, des bonds,

des écarts et des ruades continuels : le prince, qui l'avait mis tout en sang, était lui-même tout en eau à force de le vouloir dompter. Il croyait en être venu à bout ; car il revenait assez tranquillement dans la ville, au milieu des ambassadeurs, lorsque l'écuyer de la reine le piqua d'un aiguillon par derrière, justement comme il était au milieu du pont. Le cheval se cabra d'abord, et, sentant qu'on le retenait, fit un écart ; et, franchissant tout d'un coup le parapet, se précipita dans la rivière, où il se noya ; mais le prince eut bientôt regagné le rivage, et, sans témoigner le moindre ressentiment, se retira dans son appartement pour y changer d'habit.

Le roi, la reine et toute la cour étaient dans une grande place sur des échafauds, où ils attendaient les ambassadeurs pour faire l'épreuve dont il était question. Le prince, qui s'était remis de son accident, y parut plus beau que le jour, et y fut reçu avec de grandes acclamations de tout le peuple.

Les ambassadeurs arrivèrent un moment après le prince ; la reine, dès qu'ils approchèrent, au lieu d'écouter leur compliment, dit au prince qu'il se moquait de prendre si mal son temps pour se baigner, et lui demanda, d'un ton railleur, s'il avait trouvé l'eau bonne. Toutes les guenons de sa cour, applaudissant à cette raillerie, ouvrirent de vilaines bouches, et firent de grands éclats de rire.

La mauvaise plaisanterie de la reine continuait, lorsqu'on vit arriver la princesse. Dès qu'elle parut, tout le peuple se mit à murmurer et à verser des larmes : les courtisans frémirent d'indignation sans oser le marquer, et les ambassadeurs étonnés ne savaient que penser en voyant cette princesse, qu'ils avaient entendu souvent comparer à l'admirable Férandine. Elle était mal vêtue, encore plus mal coiffée, car on lui avait coupé tout un côté de cheveux ; et, pour la rendre plus ridicule, on lui avait barbouillé le visage de jaune. Dans cet état, elle s'arrêtait à tout moment, et ne pouvait s'empêcher de pleurer de honte : mais sa gouvernante, pour la faire avancer, la poussait très-rudement par derrière, et la força de se placer auprès de la reine, qui était dans le suprême éclat de sa beauté, et toute brillante de pierreries. On aurait cru que c'était assez du triomphe dont elle jouissait ; mais les dames du palais, pour le rendre plus complet, firent de grandes huées quand la triste princesse fut obligée de se placer auprès d'elle.

Le roi, qui tenait ses yeux baissés, mourait de honte et de compassion ; et, n'ayant ni la force de marquer à la reine son juste ressentiment, ni celle de rester, dit, en s'adressant aux ambassadeurs, qu'il n'y avait pas d'apparence que lui, qui était le plus laid de tous les hommes, dût prétendre à la gloire d'une aventure qui était destinée

au plus charmant ; et, ayant ordonné au prince son fils de tenir sa place, il se retira.

Le prince, sans perdre de temps, fit commencer les épreuves. On présenta, par son ordre, le peigne à l'écuyer de la reine ; et, ne l'ayant pu tirer de son étui, il lui fit donner la question, dans laquelle il avoua le dessein qu'il avait eu de faire périr le prince. Le peuple, frappé d'horreur de ce crime, s'en rendit le maître et le lapida, malgré le désir que le prince avait de le sauver en faveur de son fils, et malgré la présence de la reine.

Le carcan fut ensuite présenté à la gouvernante de la princesse, qui se mit en vain à genoux pour demander miséricorde ; elle n'avait garde de l'ouvrir, étant encore plus laide qu'elle n'était méchante. Le prince, sans écouter sa belle-mère qui s'humilia devant lui pour obtenir sa grâce, ordonna qu'on la brulât toute vive à l'autre bout de la ville, pour ne pas empuantir l'assemblée. Cette prompte justice fut suivie des acclamations de la ville et de toute la cour, excepté des dames de la reine, qui tenaient une misérable et chétive contenance.

Le prince, ayant imposé silence, dit qu'il fallait continuer les épreuves. Il ajouta que personne ne devait craindre aucun châtiment pour n'y pas réussir ; qu'il les avait fait seulement commencer par ces deux misérables pour avoir une occasion de leur faire avouer leurs crimes, et les en punir après.

Les ambassadeurs trouvèrent ce discours plein de sagesse et de prudence. La reine, qui n'avait jamais entendu parler sur ce ton en sa présence, était tout éperdue. Le prince commanda aux dames d'atours d'aller parer et habiller sa sœur comme il convenait à son âge et à son rang, et d'y employer tous leurs soins au péril de leur vie. On lui obéit ; la princesse revint si belle et si brillante, qu'il ne paraissait plus qu'on lui eût coupé la moitié des cheveux. Tous les hommes essayèrent inutilement de tirer le peigne de son étui ; et c'était un plaisir de voir les huées continuelles du peuple quand on présentait le carcan aux dames de la reine. Elle le prit enfin elle-même, et l'ouvrit après quelques efforts ; mais il se referma dans l'instant avec un bruit si épouvantable qu'elle tomba à la renverse, et fut emportée comme morte.

Il ne restait plus que le prince et sa charmante sœur, et déjà les tristes ambassadeurs comptaient de remporter leur peigne et leur carcan, et craignaient d'être obligés de recommencer leur voyage ; mais le prince n'eut pas plutôt touché l'étui que le peigne en sortit de lui-même ; et le carcan s'ouvrit pour la princesse sans se refermer. Mille cris de joie s'élevèrent en même temps, qui auraient continué long-

temps sans un tremblement de terre qui ébranla toute la ville, auquel succéda un tourbillon mêlé de grêle et d'éclairs, qui dispersa toute l'assemblée. Mais ce fut en vain qu'on chercha le prince et la princesse; ils avaient disparu au moment de cette aventure. Ce fut une désolation universelle par tout le royaume quand cette nouvelle s'y répandit. Le roi ne pouvait s'en consoler; et les courtisans, après s'être mis en grand deuil, se dispersèrent pour aller les chercher par toute la terre. Mais ce qui surprendra bien plus Votre Grandeur, c'est que le désespoir de la reine effaça toutes les autres afflictions. La haine qu'elle avait eue pour le prince et pour la princesse s'était changée en tendresse, et en tendresse si violente, qu'elle s'arrachait les cheveux quand elle apprit qu'ils étaient perdus. Elle envoya prier le roi de la venir voir afin qu'elle lui demandât pardon; car, au lieu du mépris et de l'aversion qu'elle avait toujours eus pour lui, son cœur l'adorait, et son imagination le lui représentait comme le plus aimable et le plus digne d'être aimé de tous les hommes. Mais le roi, qui ne doutait point qu'elle n'eût fait périr ses enfants par quelque trahison, quoiqu'il eût la faiblesse de l'aimer toujours, bien loin de la punir, voulait se punir lui-même de cette faiblesse, et fit vœu de ne la jamais voir.

Tandis que tout cela se passait à la cour, voyons un peu ce qu'étaient devenus le prince et la princesse. C'est bien fait, dit le géant; car tu commençais à me lanterner l'esprit par toutes ces tracasseries et ces changements d'humeur; et puis, pourquoi faire tant de bruit pour la perte de ces deux marmousets? car je m'imagine que ce prince était quelque petit impertinent comme ce freluquet de Noisy. Oh! que j'aurais de plaisir à lui fendre l'estomac et à lui arracher le cœur si je le trouvais! mais le crapaud, sans doute, est allé si loin depuis l'affront qu'il me fit et sa trahison, qu'on ne sait ce qu'il est devenu. Ce qui me console est que tu me promets de me le faire voir quelque jour. Oui, je vous le promets, dit le Bélier, qui reprit ainsi son histoire :

Cet orage qui avait dispersé tout le monde le jour des épreuves, s'étant séparé en deux différents tourbillons, avait enlevé le prince et sa sœur, pour les aller mettre bien loin l'un de l'autre, et bien loin de chez eux; car ces sortes de voitures vont fort vite. La princesse se trouva donc au milieu d'une forêt fort sauvage : dès qu'elle eut repris ses esprits, elle s'aperçut du triste état où elle était; et tous les malheurs qui pouvaient lui arriver dans ce désert s'offrirent à son imagination. Elle eut beau promener ses yeux de tous côtés, elle ne vit que des arbres et des rochers; et les seuls échos lui répondaient quand

elle appelait son frère à son secours. Elle allait donc errant à l'aventure par des sentiers difficiles, quand deux gros loups qui cherchaient fortune, l'aperçurent, et vinrent à elle la gueule ouverte. Elle se crut dévorée; et, après un grand cri, mettant la main devant ses yeux pour ne pas voir l'horreur d'une telle mort, elle y porta le carcan sans y songer. Dès que les loups le virent, ils firent un saut en arrière, et se mirent à fuir comme s'ils avaient eu une meute de cent chiens à leurs trousses. Autant en firent certains ours qui la crurent tenir à quelques pas de là, et plus loin de nouveaux loups qui se sauvèrent encore plus promptement que les premiers à l'aspect du carcan. Cela l'avait menée à une grande route qui traversait la forêt.

Au milieu de cette route étaient une douzaine de bergers qui gardaient leurs troupeaux de moutons. Ses alarmes commencèrent à se dissiper quand elle se vit dans des lieux moins affreux : elle doubla le pas pour joindre les bergers, et pour implorer leur secours ; mais comme elle ouvrait la bouche pour leur parler, les moutons, voyant le carcan, se mirent à fuir par la forêt, et les bergers à courir après. Ce fut seulement alors qu'elle s'aperçut de la vertu de son carcan. Elle fut fâchée de ne l'avoir pas connue avant la déroute des moutons; cependant elle se sentit extrêmement rassurée à cette connaissance. Elle se remit dans le plus épais du bois pour tâcher de rejoindre quelqu'un des bergers; mais elle avait beau courir et les appeler, ils fuyaient toujours devant elle. Fatiguée de cette poursuite et de tout le chemin qu'elle avait fait à travers les ronces et les rochers, elle suivit doucement une route moins ouverte que la première, et qui lui laissa voir un vieux château. Cette vue la soutint, et lui donna de nouvelles forces, dans le temps même qu'elle succombait de lassitude. Elle était assez près de ce château, lorsqu'un renard, plus blanc que la neige, traversa la route où elle était, et revint sur ses pas se mettre sur son passage. Il s'arrêta à sept ou huit pas d'elle, et se mit à la regarder avec une attention extrême : elle n'en eut pas moins à l'examiner; car il était impossible de le voir sans en être charmé.

Oh ! s'écria le géant, le voilà donc arrivé, ce renard blanc ! j'en suis vraiment bien aise; car je le croyais perdu depuis le temps que tu m'embarrasses l'esprit de tout autre chose peut-être assez inutile. Eh bien, que firent-ils après s'être bien regardés? La princesse, répondit le Bélier, cacha vite son carcan de peur d'effrayer le renard; elle n'aurait pas voulu pour toute chose le perdre de vue ; car, avec cet air fin et spirituel que les renards ont dans la physionomie, il avait une grâce singulière, et je ne sais quoi de noble dans les regards. Elle s'approcha de lui pour voir s'il se laisserait prendre, ou du moins s'il

voudrait la suivre à ce château; mais il ne voulut ni l'un ni l'autre, et se mit à courir tout d'un autre côté. Cependant il n'allait pas assez vite pour qu'elle le perdît de vue. Enfin, après avoir passé le reste du jour à le suivre d'une constance bien au-dessus de ses forces, la pauvre princesse allait tomber de lassitude, lorsqu'elle découvrit une espèce de petit palais situé sur le bord d'un ruisseau, dans le lieu du monde le plus agréable. Le renard y était entré : la crainte et l'incertitude retinrent un moment la princesse; mais l'envie de suivre son aimable renard l'emporta sur tous les autres égards. Elle entra donc, et le renard blanc, qui était la politesse même, l'ayant reçue à la porte, prit le bas de sa jupe entre ses dents, et, malgré tout ce qu'elle put faire pour s'en défendre, la porta pendant qu'elle traversait la cour pour se rendre au premier appartement du palais.

Elle se jeta d'abord sur un canapé : car rien n'y manquait ; et, voyant son cher renard à ses pieds, qui la regardait tendrement, elle oublia non-seulement ses dangers et ses fatigues, mais elle se serait passée du reste de l'univers pour ne bouger de là. Nous l'y laisserons, s'il vous plaît, pour retourner au prince son frère.

Si cela est, dit le seigneur Moulineau, je compte que je ne la reverrai plus, ni son renard blanc; car tu ne fais que tarabuster mon attention d'un endroit à un autre. N'y aurait-il pas moyen de finir ce qui les regarde avant que d'aller courir après une autre aventure? Cela ne se peut, répondit le Bélier; mais il n'y a rien de si aisé que de finir ici le conte, pour peu qu'il vous ennuie. Le géant, qui n'avait pas encore envie de dormir, ne le voulut pas; et le Bélier continua en ces termes :

Votre Excellence aura la bonté de se souvenir que, tandis qu'un des tourbillons enlevait la princesse de Lombardie pour la mettre au milieu d'un bois, l'autre avait mis le prince son frère sur le bord de la mer. Il s'y promenait à grands pas, l'esprit tout rempli de la nouveauté de son aventure, et du souvenir de ce qui s'était passé le même jour à la cour du roi son père. Comme il n'y avait vu que des objets dignes de sa haine et de son oubli, il ne se souvint que d'une sœur abandonnée, par la faiblesse d'un père, à toutes les cruautés d'une belle-mère plus animée que jamais contre elle par l'avantage qu'elle venait de remporter. Ses tristes pensées menèrent son imagination assez loin, et conduisirent ses pas au pied d'un rocher qui, s'élevant insensiblement du rivage, s'avançait jusque dans la mer. Il monta jusqu'au haut, sans savoir ce qu'il faisait. Comme il était assez élevé, la vue s'étendait fort loin de tous côtés : derrière lui s'offrait un paysage qui paraissait inculte et désert; mais, du côté de la mer, il vit en éloigne-

ment une île qui lui parut le plus délicieux séjour de l'univers. Il ne se lassait point de la regarder. Il lui vint d'abord dans l'esprit que la princesse sa sœur pourrait bien y être. Un moment après il traita cette pensée de pure vision; cependant elle lui revenait toujours. Le sommet du rocher était couvert de mousse et d'une herbe épaisse et touffue. Il se coucha sur l'herbe, appuya sa tête sur la mousse, et, la soutenant d'une de ses mains, il tournait ses regards languissants du côté de l'île, et tomba dans une profonde rêverie. Enfin, excepté que son visage n'était pas baigné de larmes, il était à peu près dans la posture où l'amoureux prince de Noisy se mettait tous les jours pour regarder le château du druide, depuis la première rencontre qu'il fit de sa fille.

Le géant, qui commençait à s'endormir, s'éveillant à cet endroit : Quoi ! s'écria-t-il, cette maudite marionnette, après avoir eu l'insolence de m'offenser, aime encore Alie ! Tiens, Bélier, mon ami, si jamais il revient, je le veux écorcher tout vif, remplir sa peau de paille. et l'envoyer à sa maîtresse. Ce sera bien fait, répliqua le Bélier ; car je vous avertis qu'elle n'a point d'aversion pour lui. Mais laissons là ce sujet, que nous reprendrons une autre fois, et retournons au prince de Lombardie.

Il regardait donc attentivement cette île, dont le terrain lui paraissait tapissé d'une charmante verdure, et enrichi de mille arbres fleuris. Il ne quitta cet objet que lorsque les ténèbres de la nuit commencèrent à lui en dérober la vue. Il quitta ce rivage, et s'avança le plus qu'il put dans les terres, sans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois, où il fit mauvaise chère, et passa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, son premier dessein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la cour de son père, ne doutant point que la princesse sa sœur n'eût besoin de sa présence ; mais il ne put s'ôter de l'esprit qu'elle ne fût dans cette île. Cette imagination lui parut aussi ridicule que la première fois qu'elle s'était présentée à lui. Cependant il revint au bord de la mer, s'y promena quelque temps ; et, comme il allait regrimper sur son rocher pour mieux voir cette île agréable, il ne trouva plus le sentier qui l'y avait conduit le jour précédent. Il tournait au pied du rocher pour en trouver quelque autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde. Il jugea d'abord que c'était la voix d'une femme : il passa par mille endroits dangereux et difficiles pour parvenir où il entendait toujours chanter; car ce rocher s'avançait dans la mer. Enfin, après en avoir fait presque le tour, il descendit dans un terrain plus uni, et jugea qu'il n'était qu'à huit ou dix pas de la personne qui chantait : cependant il ne la voyait point; il lui

parut qu'elle était cachée derrière un autre recoin du rocher. Il s'y avançait avec beaucoup d'empressement, et avec le moins de bruit qu'il lui était possible, lorsqu'il vit auprès de l'endroit où il voulait aller, la peau de quelque grand poisson fraîchement étendue sur le sable. Cet objet lui donna de l'horreur; il fit quelque bruit en se tournant pour éviter cette vue désagréable; et, dans le moment, il entendit sauter quelque chose dans la mer : cela le fit retourner; mais il ne vit plus cette peau ; alors il s'avança vers le lieu où il avait entendu chanter; il n'y trouva personne ; et sa surprise redoubla bien encore quand il vit les plus beaux bains du monde : ils étaient pratiqués dans une grotte au pied du roc, que la nature seule n'avait pas faite; car elle était partout revêtue de marbre, et les cuves où l'on se baignait étaient d'ébène doublée d'or. Il ne savait que penser de toutes ces choses, quoiqu'il y rêvât jusqu'à la nuit. Il la passa, comme la précédente, ainsi que deux ou trois encore, au milieu d'un bois, couchant à l'air, et se nourrissant de fruits sauvages. Ce n'était pas là une vie fort délicieuse pour un jeune prince; mais c'était le moindre de ses chagrins. Il était revenu chaque jour au bord de la mer sans y rien voir et sans y rien entendre. Le sentier qui l'avait d'abord conduit au haut du rocher parut à la fin ; il y monta avec ardeur, et revit avec plaisir la belle île. A peine y fut-il, qu'il entendit chanter cette même voix qui l'avait charmé. Aussitôt il descendit; et, comme il était à trois pas de la grotte, il vit encore cette peau sanglante, il en eut encore plus de peur que la première fois : il fit le même bruit; mais, s'étant retourné plus promptement, il vit sauter un poisson monstrueux dans la mer, et ne revit plus la vilaine peau. Il trouva la grotte dans le même état que la première fois, hors que la cuve était pleine d'eau : il y mit la main ; et, l'ayant trouvée tiède, il ne douta point qu'on ne vînt de s'y baigner; mais il ne pouvait comprendre que ce fût ce poisson qui vînt se faire écorcher pour se mettre au bain, et qui chantait si mélodieusement. Il revint à l'endroit d'où ce poisson avait sauté dans la mer, et remarqua que la surface de l'eau en était encore marquée d'un grand sillon qui s'étendait devers l'île. Le lendemain il se mit en embuscade derrière quelques rochers qui formaient l'entrée de la grotte, pour tâcher de découvrir ce que c'était que ce poisson. Il avait les yeux attachés sur l'île, s'imaginant que c'était de cet endroit que cet animal devait venir, lorsqu'il en vit sortir quelque chose de blanc, qu'il prit d'abord pour un petit bateau avec une voile. A mesure que cela s'avançait vers le rivage, sa curiosité augmentait, et l'objet semblait diminuer : cela le fit sortir de son embuscade pour ne pas le perdre de vue. Quand cet objet flottant fut assez près du rivage, au lieu de venir droit à l'entrée

de la grotte, il se détourna pour aborder plus loin. Le prince se mit tout au bord de la mer, et vit qu'au lieu de prendre terre, cette merveille ne fit que ranger la côte en s'avançant vers lui.

Dès que cela fut assez près du prince pour qu'il démêlât ce que c'était, il vit la plus belle créature de l'univers dans une conque marine, qui, tenant d'une main le bout d'une grande voile blanche attachée par l'autre bout à ce merveilleux chariot, le faisait aller à son gré par le secours des zéphirs. Le prince se mit à genoux, ne doutant pas que ce ne fût la déesse Téthys qui se promenait sur l'eau : rien ne ressemblait tant à tous les portraits qu'on fait d'elle et de son équipage ; excepté que cette Téthys qu'il voyait n'était ni si blonde ni si nue qu'on représente d'ordinaire la déesse.

Le vent, tout à coup ralenti,
Lui fit voir dans cette figure
L'éclat dont brillera, dans la race future,
Une princesse de Conti.
De la princesse tout entière
Chaque attrait s'offrit à ses yeux ;
Son air, sa grâce singulière,
La majesté de ses aïeux,
D'agréments immortels la foule vagabonde,
Qui se répand sur tous ses traits ;
La plus belle taille du monde ;
Et le reste fait à peu près
Comme on peint, au sortir de l'onde,
Vénus dans les plus beaux portraits.

Le prince de Lombardie, toujours à genoux devant cette divinité, l'aurait regardée de cent mille yeux s'il les avait eus : elle était arrêtée vis-à-vis de lui ; on ne sait pas bien pourquoi, si ce n'est que l'attention du prince et sa figure ne lui déplaisaient pas. A son égard, il sentit bientôt que c'était fait de sa liberté ; car l'admiration et l'amour l'avaient saisi en même temps, et cela d'une si grande force, qu'il en était tout éperdu, et qu'il en suait à grosses gouttes. Il tira son mouchoir pour s'essuyer le visage ; et, en le tirant, il fit tomber le peigne et son étui. Cette beauté ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle fit un grand cri, et s'approcha comme pour mettre pied à terre ; mais le prince, tout confus qu'une chose si peu convenable aux héros fût sortie de sa poche, se jeta promptement dessus, et le serra, tout indigné de l'affront qu'il en recevait. Elle en fit un cri plus aigu et plus sensible que le premier, et lui tournant brusquement le dos, vogua vers son île, et disparut à ses yeux. Il en fut sensiblement touché : tous ses désirs se tournèrent vers cette île : et, ne voyant aucun bateau pour l'y conduire,

il résolut de tenter l'aventure de Léandre ; trop heureux d'en éprouver la fin, pourvu que les commencements lui en pussent être aussi agréables ! Il commençait donc à se déshabiller pour cette épreuve, lorsqu'il entendit au haut du rocher des cris et des gémissements, tels que font les chiens quand ils sont en affliction : il leva les yeux, et vit le renard blanc, qui, s'étant dressé sur les pattes de derrière, continuait ses cris, et faisait de ses pattes de devant plusieurs gestes vers l'île. Le prince le regardait attentivement, pendant qu'un petit bateau, qui s'était détaché de l'île aux cris et aux signes du renard blanc, venait à pleine voile vers le rivage. Le renard descendit; et, dès qu'il vit le prince, il fit deux ou trois sauts de joie, et se mit en devoir de lui baiser les mains, et de lui lécher les pieds : mais le prince, qui, dès cette première vue, l'aimait et l'estimait comme s'il l'eût connu toute la vie, ne le voulut jamais permettre.

Pendant ces honnêtetés de part et d'autre, le bateau avait abordé. Le renard blanc fit signe au prince de remettre ce qu'il avait ôté de ses habits, et d'entrer avec lui dans le bateau. C'est ce que le prince souhaitait ardemment ; mais avant que de passer dans un lieu où il espérait de revoir sa divinité, il se souvint de l'affront que son peigne lui avait fait : il le tira de sa poche, et allait le jeter dans la mer, quand le renard blanc fit un cri douloureux, et, sautant à sa manche, lui retint le bras de toute sa force, et ne voulut point lâcher prise que le prince n'eût remis le peigne et l'étui dans sa poche. Le bateau se mit à voguer dès qu'ils y furent, et il allait de lui-même ; mais il n'était encore qu'à vingt pas du rivage, quand on entendit un bruit de chevaux sur ce même rivage. Un homme à cheval, que plusieurs autres semblaient poursuivre, s'avança jusqu'au bord de la mer, banda son arc, et d'une flèche qu'il y mit perça le renard blanc de part en part. Il fit un grand soupir ; et, tournant tristement les yeux sur le prince, il les ferma comme pour ne jamais plus les ouvrir. Le prince ne fut guère moins rempli d'affliction que si la flèche l'eût percé lui-même; et, sans rien consulter que sa douleur et son ressentiment, il se jeta à la mer pour aller venger la mort du pauvre renard. Il fut bientôt à terre : mais il ne trouva plus personne, et il perdit avec chagrin l'espoir de la vengeance, en perdant les traces du meurtrier, que des rochers, dont toute cette côte était bordée, dérobèrent à sa poursuite. Il revint au bord de la mer pour tâcher de regagner le bateau, et pour voir si le renard était encore en état d'être secouru; mais ce fut inutilement ; tout était disparu de dessus la mer comme de dessus la terre. Les espérances du prince avec toutes les flatteuses idées qu'il s'était formées d'un bonheur prochain, s'évanouirent en même temps, et il

se trouva sur le bord de la mer sans autre compagnie que celle de la douleur et du désespoir.

A cet endroit du récit que faisait le Bélier, le géant Moulineau se mit à bâiller; et, se sentant plus d'envie de dormir que d'apprendre le reste de cette histoire, il se déshabilla, se fit donner ses bottes, et se mit au lit.

Le lendemain, de grand matin, le Bélier ne manqua pas de se trouver au lever de son maître ; et, après lui avoir fait sa cour par quelques louanges sur sa bonne mine et ses agréments, il lui dit qu'il avait fait le tour de la place ennemie pendant la nuit ; que, l'ayant examinée de fort près à la faveur des ténèbres, elle lui paraissait imprenable par la force, et qu'elle l'était encore plus par famine, parce que le druide, qui commandait aux éléments, trouverait bien le moyen de subsister malgré tous leurs efforts, et qu'il voyait bien qu'il se moquait de tout ce qu'ils avaient fait jusque-là; que son avis était donc de tâcher de le surprendre avec sa fille par quelque stratagème. Eh! par quel stratagème ? dit le géant. Le voici, répondit le Bélier : Que Votre Grandeur lui fasse savoir que vous êtes fâché de tout ce que le ressentiment vous a fait faire jusqu'à présent; que vous avez trop de tendresse pour sa fille, et trop de respect pour lui, pour vous obstiner à les vouloir vaincre par la voie des armes; que, ne voulant plus devoir qu'à votre amour et à vos services une paix que vous désirez, vous allez retirer vos troupes, et le laisser en pleine liberté, à condition toutefois que, pour les frais de la guerre, et pour récompenser mes services, la belle Alie, de ses mains blanches, voudra bien me dorer les deux cornes et les quatre pieds du même or que le druide son père garde sous la statue de Cléopâtre. Eh! qu'est-ce que cela me fera, dit le géant, que tu sois doré? Votre Grandeur, qui a tant d'esprit, reprit le Bélier, ne voit-elle pas que, dès qu'on m'aura envoyé un passe-port, je me rendrai auprès du druide; et que, comme la force de ses enchantements dépend de sa vie, je prendrai mon temps pour lui donner de mes deux cornes dans le ventre ; et que, l'ayant tué, rien ne me sera plus facile que de vous ouvrir une porte du château, pour vous rendre maître de sa fille et de tous ses trésors?

Le généreux Moulineau n'eut garde de s'opposer à un projet si plein de noirceur et d'infamie ; il y voulut seulement faire quelque petit changement, pour que le Bélier n'en eût pas seul tout l'honneur. Il imagina donc que, pour mieux tromper le druide, il fallait envoyer un héraut d'armes au lieu d'un trompette. Le Bélier parut en extase d'admiration à ce trait de prudence et de vivacité. La chose étant résolue suivant ce dernier avis, tandis que le héraut se préparait, et

qu'on lui faisait ses dépêches, le géant pria son favori de reprendre l'histoire du renard blanc; ce qu'il fit de cette manière :

Le prince, resté seul au bord de la mer, comme je vous l'ai dit, n'avait jamais eu la tête si remplie de différentes agitations, ni le cœur si pénétré de tendresse et d'affliction. Il ne pouvait se résoudre à quitter un rivage sur lequel il avait été témoin de tant d'événements extraordinaires. Le renard, la nymphe et le poisson occupaient ses pensées tour à tour, sans qu'il pût comprendre ce qu'ils étaient. Il savait seulement qu'on n'avait jamais senti tant d'amour qu'il en sentait pour cette nymphe, tant d'horreur qu'il en avait pour le poisson, ni tant d'amitié que celle qu'il portait à la mémoire de l'infortuné renard. L'approche de la nuit, et quelques éclairs qui menaçaient d'un prochain orage, interrompirent ses rêveries, et l'obligèrent de chercher un endroit qui pût le mettre à couvert.

Il n'en connaissait point de plus commode que la grotte des bains : elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumières ; et, quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avait déjà entendue deux fois. Il se coula, le plus doucement qu'il put, jusqu'à l'entré de la grotte ; il s'y arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accents de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue. Il était si près de celle qui chantait, et tellement attentif aux paroles de son chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici :

Prince, pour qui je sens les traits d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais sort l'éteigne,
  Donnez-moi quelques coups de peigne
  Quand vous me trouverez dans l'eau ;
  Et, quoique rien ne soit plus beau
  Que mon éclat quand je me baigne,
  Si vous m'aimez, brûlez ma peau.

Des paroles si flatteuses pour son espoir, et cependant si obscures et si mystérieuses, augmentèrent tellement sa curiosité, qu'il entra brusquement dans la grotte, bien résolu pourtant, s'il y trouvait la chanteuse, de n'exécuter que la moitié de ses volontés, et de ne faire que la peigner bien délicatement, et non pas de lui brûler la peau, qui devait être la plus belle du monde, puisqu'elle le disait. De plus, il avait un pressentiment que sa divinité de l'autre jour pourrait bien être cette même chanteuse.

On ne chanta plus d'abord qu'il fut dans la grotte : elle était éclairée d'une infinité de lumières placées dans des gaînes d'ébène garnies d'or, comme était la cuve ; et toutes les bougies avaient chacune la forme d'un couteau sortant à moitié de sa gaîne. Il fut surpris de cette sorte d'illu-

mination ; mais il le fut bien plus quand il vit la cuve enveloppée d'un pavillon de satin blanc tout chamarré de gaînes en broderie d'or. Il examinait tout ce qu'il voyait avec attention et étonnement, lorsqu'il entendit soupirer quelqu'un sous ce pavillon ; et, un moment après, cette belle voix, sans chanter, lui dit ce peu de mots :

Prince, je suis celle que vous aimez et qui vous aime ; faites tout ce que je vous dirai, quelque difficiles que les choses vous paraissent, et ne vous effrayez pas dans une aventure où vous me perdrez pour jamais, si, lorsque ce pavillon s'ouvrira, vous témoignez la moindre peur. Moi, peur ! s'écria-t-il... Dans le moment le pavillon s'ouvrit, et ce qui se présenta à ses regards pensa le faire évanouir : une tête de crocodile, la gueule ouverte, paraissait hors du bain, et semblait s'avancer vers lui. Il ne recula point ; mais il suait à grosses gouttes, et le cœur lui battait. Cependant il regarda fixement cette affreuse hure, qui, s'étant fermée, se retroussa pour faire voir sous elle le plus beau visage qui fut jamais, et qu'il reconnut pour être celui de la nymphe qu'il adorait. Cette tête pourtant, qui s'élevait au-dessus de celle de la nymphe comme une espèce de rayon, composait une assez vilaine coiffure, et lui serrait le front et les joues avec tant de justesse, qu'on ne voyait pas un seul de ses cheveux. Il n'importe ; toute l'horreur du prince se dissipa dès que ses beaux yeux se tournèrent vers lui ; et, se mettant à genoux pour l'adorer plus respectueusement, il allait parler, lorsque la nymphe lui dit : Que faites-vous, prince ? les moments sont précieux ; que ne me peignez-vous ! La peigner ! disait-il en lui-même ; eh ! comment ? La nymphe lui parut irritée de ce retardement. Il prit donc son peigne ; et croyant le tirer tout d'un coup de son étui, il sentit avec surprise qu'il n'en sortait que petit à petit, et non sans beaucoup d'effort. Mais à mesure qu'il sortait, la tête du crocodile se renversait en arrière, et découvrit enfin les plus beaux cheveux de l'univers. Quand le peigne fut à moitié sorti, la tête disparut, et le prince vit alors la nymphe dans tous ses charmes. Les transports de joie qu'il sentait lui donnèrent un nouvel empressement pour tirer son peigne, croyant bien qu'elle avait besoin d'être peignée après avoir porté cette vilaine tête. Il vit qu'à mesure que le peigne sortait de l'étui le reste de la nymphe sortait de l'eau. Les lis, la neige et l'albâtre auraient paru jaunes auprès de ce qui s'offrait à ses yeux, mais cette blancheur éblouissante n'était rien en comparaison des grâces qui accompagnaient toutes ces beautés. Elle avait les épaules et la moitié des bras hors de l'eau ; et c'était une chose à voir que les efforts que le prince faisait contre son peigne en faveur du reste. Mais la nymphe prenant la parole : C'est assez, dit-elle ; laissez

là votre peigne et son étui pour brûler vite ma peau. Moi ! s'écria-t-il, brûler votre peau ! Que la mienne avec tout mon corps et avec tout l'univers soit réduite en cendres, plutôt que cette divine peau soit seulement égratignée par celui qui vous adore ! Je ne doute point de votre amour, répondit la nymphe ; mais ce n'est pas ici le temps d'en étaler la délicatesse ; il n'est question que de m'obéir. Si on vous prévient, vous me perdrez pour jamais; car apprenez que je ne puis être qu'à celui qui aura brûlé ma peau. Le prince ne pouvait se résoudre à cette exécution; et, tandis que la pitié, l'amour et l'obéissance se disputaient dans son cœur, la nymphe lui dit adieu, le pavillon se referma sur elle, et toutes les lumières s'éteignirent.

Ce fut alors que le prince se repentit de n'avoir pas brûlé quelque petit endroit de cette belle peau, à laquelle il aurait fait un peu de mal, il est vrai, mais dont il aurait retiré un si grand bien. Il était résolu de réparer sa faute à la première occasion; et, pour empêcher qu'on ne le prévînt, il fut se camper à l'entrée de la grotte pour y attendre le jour. Un moment après qu'il y fut, une nouvelle lumière le frappa : il crut que c'était la grotte qui s'éclairait de nouveau; mais c'était un feu qu'on avait allumé sous les derniers arbres de la forêt qui s'étendait vers le rivage. Il courait pour en prendre quelque tison, quand, au premier pas qu'il fit, il vit la peau du poisson. La même horreur le saisit à cette vue; et, indigné de rencontrer encore cet objet affreux, il le prit, transporté de colère, en s'écriant : Pour toi, détestable peau, qui ressembles si peu à celle de la nymphe que j'adore, tu seras brûlée; et, courant de toutes ses forces vers l'endroit où il voyait le feu, il vit une femme assise, qui ne l'eut pas plutôt aperçu chargé de cet objet effrayant, qu'elle fit un grand cri, et se sauva tout éperdue dans le plus épais de la forêt.

Le prince jeta cette peau dans le feu; dès qu'elle y fut, il crut avoir fait sauter une mine chargée de cent milliers de poudre, tant le fracas fut épouvantable. Après cet exploit, il se saisit d'un tison, et revint en toute diligence vers son premier poste. Son tison fut inutile; il trouva toutes les bougies rallumées, vit la cuve encore pleine d'eau; mais il ne vit plus ni le pavillon, ni la nymphe : il pensa s'en désespérer, ne doutant pas que quelque amant moins tendre et moins difficile, après l'avoir bien peignée et bien brûlée, ne l'eût emmenée pour sa récompense.

Il sortit comme un fou pour courir après, sans savoir de quel côté il allait : il parcourut toute la forêt sans que nul objet s'offrît à sa vue. Le jour commençait à paraître, lorsqu'il se trouva à l'endroit où le feu avait été allumé. Il voulut voir s'il ne restait rien de cette affreuse peau qui avait fait tant de bruit : il n'en vit que la cendre. Mais quelle fut sa

surprise, de retrouver le carcan à deux pas de là ! Cette vue lui donna de la joie, ne doutant point que la princesse sa sœur ne fût cette personne qui s'était sauvée dans le bois. Il courut avec empressement du côté où il l'avait vue fuir, sans se mettre en peine du carcan; et il la rencontra qui revenait sur ses pas avec vivacité. Ce récit serait trop long si je vous disais la joie qu'ils eurent en se voyant, les caresses qu'ils se firent, et les tendres expressions qui marquaient leur amitié; ils ne se lassaient point de se raconter toutes les inquiétudes qu'ils avaient eues l'un pour l'autre. Ils s'assirent au pied d'un grand arbre pour se conter tout ce qui leur était arrivé. Le prince, ayant fait le récit de ses aventures au sujet de la nymphe et de la grotte au bain, oublia par bonheur ce qui lui était arrivé avec le renard blanc, et fit bien; car la princesse, ayant conté ses infortunes jusqu'à l'endroit où nous l'avons laissée, poursuivit ainsi :

O mon cher frère! si vous aviez connu les charmes de ce renard, il eût été impossible que vous ne l'eussiez aimé. Ses soins et ses assiduités auprès de moi avaient quelque chose de surnaturel : il semblait deviner mes pensées, tant il allait à propos au-devant de tous mes souhaits : je n'en faisais point, à la vérité, que celui de n'en être jamais séparée : j'en avais si peur, que mon premier soin avait été de lui cacher mon carcan, qui faisait fuir toutes les bêtes. Le petit palais où nous étions était embelli de jardins, de grottes et de fontaines. Le renard m'y conduisait, quand il s'imaginait que j'avais envie de me promener; et dans ces promenades, quoiqu'il ne pût me parler, il entendait tout ce que je lui disais, et trouvait le moyen de me faire comprendre qu'il était transporté de la bonne volonté que j'avais pour lui. Cependant il semblait me demander quelque chose par ses regards et par des gestes suppliants : j'étais au désespoir de ne pouvoir comprendre ce qu'il voulait me dire; car je lui aurais donné ma vie. A la fin, je fus éclaircie pour mon malheur. J'avais caché le carcan au milieu de quelque buisson à l'extrémité du jardin. Le renard blanc l'aperçut dans une de nos promenades; et, loin d'en avoir peur comme les autres bêtes, il me quitta pour sauter à corps perdu dessus : mais dès qu'il l'eut touché, le carcan se referma avec le même bruit qu'il avait fait entre les mains de la reine. A ce bruit le pauvre renard fit un saut en arrière, et d'un autre franchit la muraille du jardin sans que je l'aie jamais revu depuis. Je fus reprendre ce maudit carcan que je détestais, et que j'aurais abandonné si je ne m'étais souvenue qu'il m'était nécessaire dans les bois pour me garantir des autres bêtes. Je ne l'eus pas plutôt dans les mains, qu'il s'ouvrit; et, depuis ce jour fatal, quoique j'aie erré sans cesse par les bois, les rochers et les précipices avec

des peines infinies, le plus grand de mes maux a toujours été de ne pouvoir retrouver mon fidèle et bien-aimé renard. La nuit me surprit hier à l'endroit où j'avais allumé ce feu auprès duquel vous me vîntes effrayer avec cette horrible peau ; et dès que j'ai été remise de l'étonnement que me causa le fracas que j'entendis en m'éloignant du feu, je suis revenue sur mes pas pour reprendre ce carcan que j'avais oublié dans ma frayeur.

En finissant ce récit, la princesse pria son frère de la ramener à cet endroit; mais ils eurent beau l'y chercher, il ne se trouva plus : elle n'en fut pas si affligée qu'elle l'aurait été avant la rencontre de son frère; sa présence la rassurait contre les périls dont la vertu du carcan l'avait garantie jusqu'alors; et, comptant sur la complaisance et l'amitié du prince pour elle : Mon cher frère, lui dit-elle en lui serrant les mains et en pleurant, je vous avoue l'excès de ma folie; je ne puis plus vivre sans le renard blanc : et, si vous n'avez la bonté de m'accompagner pour le chercher par toute la terre, vous me verrez mourir de douleur.

Le prince de Lombardie avait les larmes aux yeux en songeant au désespoir où tomberait sa sœur, quand elle saurait la triste destinée de ce pauvre renard ; et, ne voulant pas lui donner ce chagrin, il lui tut ce qu'il savait, et lui promit tout, pourvu qu'elle voulût lui accorder le reste de ce jour pour parcourir le rivage de la mer. La princesse y consentit à peine, tant elle était pressée de courir après le renard blanc. La grotte des bains fut le lieu qu'ils se marquèrent pour se retrouver, après qu'ils auraient visité tous les environs. En y entrant, la princesse fut étonnée des merveilles qu'elle y vit, quoique son frère l'en eût prévenue : et, pendant qu'elle était occupée à les considérer, le prince grimpait jusqu'au sommet du rocher, d'où portant, après y être arrivé, ses regards le plus loin que sa vue put s'étendre sur la terre et sur la mer, ni la terre ni la mer ne lui offrirent rien de ce qu'il cherchait. Cet endroit semblait fait exprès pour la rêverie : ce fut donc là que la tête du crocodile lui revenant dans l'esprit, et l'idée de la nymphe y succédant, il ne put s'empêcher de parler seul, quoiqu'il n'eût jamais approuvé ceux qui le faisaient dans les livres.

Qu'est-elle devenue, disait-il, cette adorable figure que j'ai vue sous des formes si différentes ? et que sont devenus ses sentiments si favorables qu'elle a bien voulu ne me pas cacher ? Quoi ! pour ne l'avoir pas voulu brûler, elle disparaît dès que j'ai le dos tourné ! Quelque téméraire l'aura fait, poursuivit-il, et tant de beautés seront la récompense de tant de barbarie ! Quel tigre a pu brûler une peau que..... Mais, s'écria-t-il tout d'un coup, ne serait-ce point cette horrible peau

que j'ai brûlée, qu'elle a voulu dire? Cette pensée le fit revenir comme d'un songe; et, convaincu de sa première erreur : Oui, continua-t-il, c'est cette peau détestable dont elle voulait se défaire. Il n'y a qu'un lourdaud comme moi qui ait pu s'y méprendre.

Ma foi, dit le géant, je m'y serais mépris tout comme lui : d'où vient aussi que cette sotte grenouille ne lui disait pas que c'était son autre peau? Mais achève ton conte; car, franchement, je commence à le trouver un peu long.

Le prince, dit le Bélier, persuadé entièrement par de nouvelles réflexions qu'il avait, sans y songer, fait une partie de ce que la nymphe lui avait ordonné, ne pouvait comprendre par quelle raison elle ne lui donnait pas lieu de faire le reste. Par exemple, disait-il en prenant son peigne, et le tirant aussi facilement que le jour des épreuves, si cette reine de mon cœur était ici, je la peignerais mieux qu'elle ne l'a jamais été de ses jours. Il crut entendre quelques cris dans le bois comme il achevait ces mots; et, s'étant retourné vers l'endroit d'où partaient ces cris, il vit une femme qui courait de toute sa force à travers les arbres pour se sauver d'un homme à cheval qui la poursuivait. Malgré la distance des lieux, il remarqua que cet homme avait un arc à la main ; et, ne doutant pas que ce ne fût le meurtrier du renard blanc, et que celle qu'il poursuivait n'eût besoin d'un prompt secours, il courut dans le bois. Les cris de cette femme le guidaient, car il en avait perdu la vue en descendant du rocher : le désir de la secourir et de venger le renard semblait lui donner des ailes; mais sans aller si vite, il les aurait bientôt joints. La difficulté des chemins avait fait tomber la femme : cet homme avait mis pied à terre, et la tenait entre ses bras; il allait la mettre sur son cheval quand le prince arriva.

La beauté de cette personne l'éblouit d'abord; mais sa surprise fut extrême lorsqu'il la reconnut pour être la reine sa belle-mère : il ne savait pas son heureux changement; et le souvenir de ses cruautés et de sa haine pour sa sœur et pour lui pensa le faire repentir d'être sitôt arrivé. Cependant, comme il était généreux, il la dégagea de son ravisseur; et, mettant l'épée à la main, il allait venger son injure et la mort de son ami le renard blanc, lorsque la reine le retint, en lui disant que c'était l'archiduc de Plaisance. Il n'en douta pas après l'avoir examiné; car c'était l'archiduc le plus sauvage qui fût au monde. Il avait la barbe épaisse, les cheveux hérissés, les regards farouches, et ses habits en lambeaux. La reine se mit à genoux, embrassa ceux du prince, en lui demandant pardon de ses injustices passées, et le conjura de venir avec elle au secours du roi son père, que ce maudit archiduc venait de blesser d'une flèche qu'il lui avait tirée. Le prince, transporté de colère

à cette fâcheuse nouvelle, se retourna pour le tuer malgré sa folie; mais il avait repris son cheval pendant le discours de la reine, et vraisemblablement était allé chercher à faire quelque nouvel exploit.

Tandis que la reine et le prince allaient à grands pas vers l'endroit où elle avait laissé le roi de Lombardie, elle contait au prince comme son cœur avait été soudainement changé pour toute la famille royale; que le roi son époux, ne la voulant plus voir, avait quitté sa cour pour chercher ses enfants; que, désespérée du départ de son mari, elle l'avait suivi sans équipage et sans train; mais que, ne pouvant les trouver tous trois, elle avait consulté la mère aux Gaînes, qui l'avait fait conduire à l'île des Gaînes, où elle avait vu la plus belle princesse de l'univers, et la plus malheureuse, puisqu'elle était obligée, par enchantement, de prendre d'un jour à l'autre la figure d'un monstre marin; que, quand ce jour arrivait, il se présentait une grande peau devant elle, contre laquelle il lui était impossible de résister; que l'horreur qu'elle en avait lui donnait mille morts, et que cependant elle était forcée de s'en envelopper, et de se jeter dans la mer.

Le prince, transporté d'admiration et de joie, ne put s'empêcher d'embrasser la reine à cet endroit de son récit, et de l'assurer que celle dont elle parlait ne serait plus importunée de cette affreuse peau; et, se mettant à genoux à son tour, il conjura la reine de le conduire à l'île où était cette adorable princesse. C'est pour vous y mener que je vous cherchais, répliqua-t-elle; mais, vous ayant si heureusement trouvé, nous n'avons pourtant encore rien fait, si nous ne trouvons la princesse votre sœur; car de sa présence, aussi bien que de la vôtre, dépend le salut de la plus précieuse vie qui soit au monde. Et de quelle vie? dit le prince alarmé. De celle du renard blanc, reprit la reine, que nous ne trouverons peut-être plus en vie.

A cette idée de la mort du renard blanc, la belle reine ne put retenir ses larmes. Hélas! poursuivit-elle, ce pauvre renard nous venait voir de temps en temps, et nous charmait par ses manières. Pour moi, j'en étais folle. Hier il fit signe qu'on lui envoyât la chaloupe de l'île; j'étais au rivage pour l'attendre; la belle enchantée s'y promenait avec moi; mais elle ne put rester jusqu'à son arrivée; car, s'étant éloignée comme pour rêver, elle fit un grand cri, et sur-le-champ s'élança dans la mer, sous la figure la plus hideuse qu'on puisse voir. Je la plaignis; mais j'eus bientôt d'autres sujets de m'affliger, quand la chaloupe aborda, et que je vis le pauvre renard blanc baigné dans son sang et aux derniers abois. A cette vue je fis mille cris douloureux; et, l'ayant pris dans mes bras, je le portai doucement au palais des Gaînes, où il est servi comme dans celui du roi votre père. Les chirurgiens jugèrent sa

blessure mortelle; mais la gouvernante de l'île, qui s'intéresse pour lui, se mit à genoux devant la gaîne des oracles : j'y prêtai l'oreille, et j'entendis que si je pouvais amener le prince et la princesse de Lombardie dans vingt-quatre heures dans l'île, le renard blanc était sauvé; que je n'avais qu'à me mettre dans la chaloupe, qui me conduirait à ce rivage, où j'aurais de leurs nouvelles. J'abordai hier à l'entrée de la nuit; je parcourus la forêt pour vous trouver; mais quelle fut ma surprise d'y trouver le roi ! J'en fus transportée de joie : il voulut d'abord me fuir. Voyant son dessein, je me jetai à ses pieds, et lui dis tant de choses pour l'assurer de mon repentir et de mon changement, qu'il céda à la tendresse qu'il a toujours eue pour moi : cependant il me dit qu'il ne pouvait rester où j'étais qu'il n'eût trouvé ses enfants; alors je lui dis que je vous cherchais tous deux, et qu'un oracle avait dit que je vous trouverais : il me crut; ensuite je lui appris ce que je viens de vous conter. Il m'apprit à son tour que l'archiduc, son parent, s'étant échappé depuis deux ou trois jours de ceux qui l'avaient en garde, courait les champs, et tuait à coups de flèches tout ce qu'il rencontrait. Ce matin, comme nous commencions à parcourir la forêt pour vous chercher, l'archiduc, qui par malheur nous suivait, perça le roi d'un coup de flèche à l'épaule, et d'une autre qu'il avait mise à son arc, m'allait donner la mort; mais il se retint après m'avoir quelque temps considérée, et je jugeai qu'il voulait me faire un tout autre traitement; car il vint droit à moi pour me saisir et me mettre sur son cheval. Cette frayeur me donna tant de force et de légèreté, qu'il me perdit bientôt de vue. Comme il avait mis pied à terre, le temps qu'il perdait à remonter à cheval m'avait donné beaucoup d'avance sur lui : cependant, sans votre secours, j'étais en sa puissance.

Ce récit finit justement à l'endroit où le roi avait été blessé; mais ils ne l'y trouvèrent plus : ce furent de nouvelles alarmes. La pitié d'une part, et le devoir de l'autre, voulaient que, laissant là toute autre inquiétude, ils se remissent à le chercher ; mais l'amour, beaucoup plus pressant que tous les autres égards, s'y opposa. Ils souhaitèrent donc toutes sortes de prospérités au roi, en quelque endroit qu'il fût, et s'acheminèrent en toute diligence vers la grotte des bains, pour y prendre la princesse, et voguèrent ensuite vers l'île des Gaînes. En entrant dans la grotte, ils trouvèrent la princesse assise qui se désespérait; elle tenait la tête du roi son père sur ses genoux, et l'arrosait de ses larmes; elle le croyait mort, mais il n'était qu'évanoui. L'ardeur de courir après celui qui venait de le blesser, et qui voulait encore lui ravir sa femme, et de plus la perte de son sang, l'avaient tellement affaibli que tout ce qu'il avait pu faire avait été de se traîner jusqu'à cette

grotte pour y chercher du secours : sa faiblesse et sa surprise lui firent perdre le sentiment.

Votre Grandeur aura la bonté de s'imaginer les douleurs, les cris et les plaintes du fils et de la femme, quand ils virent le roi dans cet état, pour que je ne vous en importune point. Ils le firent revenir de la manière qu'on fait ordinairement revenir dans les romans les héros pâmés et les divinités interdites, c'est-à-dire avec force eau fraîche. On arrêta son sang avec des compresses de gaze ; et ensuite, le soulevant de tous côtés, on le mena jusqu'à la chaloupe de l'île, qui eut la bonté de se venir ranger à l'endroit du rivage le plus prochain de la grotte. Dès qu'ils y furent placés, la princesse apprit de la bouche de sa belle-mère la triste aventure de son cher renard. En apprenant ce malheur, son désespoir éclata de mille manières différentes : elle voulait se jeter dans la mer, ou du moins s'évanouir d'affliction ; mais on ne lui permit ni l'un ni l'autre, et l'on trouva moyen de tranquilliser un peu son esprit, en lui disant que dès qu'elle arriverait auprès du renard mourant, il se porterait à merveille. Il n'y a rien de si doux pour un cœur amoureux que de pouvoir rendre la vie à l'objet de sa tendresse. Quoique le bateau allât comme un trait, il lui semblait immobile ; son impatience fut enfin satisfaite : ils abordèrent, mirent pied à terre, et bientôt se rendirent au palais. Nous les y laisserons, s'il vous plaît, pour nous transporter où l'archiduc... Oh ! va te promener avec ton archiduc, dit le géant ; je te défends absolument de quitter ton île que tout ceci ne soit fini. Comme il vous plaira, reprit le Bélier ; et il poursuivit ainsi :

Le renard blanc, couché sur un petit lit auprès d'un bon feu, tendait à sa fin ; ses yeux étaient fermés, et tout son corps sans mouvement ; mais au premier cri que fit la princesse, il ouvrit les yeux ; et rappelant, dès qu'il la vit, le peu qui lui restait de force, il la regarda d'une manière assez tendre pour un renard à l'agonie, et remua faiblement la queue. Elle se jeta toute plate à terre auprès de lui : mais la gouvernante de l'île, qui ne l'avait pas envoyé chercher pour se lamenter, la prit par les bras, et l'ayant relevée : Que faites-vous ? lui dit-elle ; il est question de guérir le renard, et non pas de le plaindre. Le roi de Lombardie, tout languissant qu'il était, avait pris la même folie que tout le monde prenait à la première vue de cette aimable bête ; et, pendant le discours de la gouvernante, il ne cessait de pleurer et de tâter le pouls du malade. La gouvernante le fit emmener dans un appartement ; et, tandis qu'il était entre les mains des chirurgiens, s'adressant encore à la princesse : Que tardez-vous, lui dit-elle, à secourir votre cher renard ? Sa vie est entre vos mains ; et dès que

vous lui aurez mis le carcan que vous avez, il se portera mieux que jamais; mais je vous avertis qu'il ne vous reste plus que quelques moments pour le sauver. Ce fut le comble du désespoir pour la princesse, de savoir que le salut de son cher renard dépendait d'un carcan qu'elle avait perdu. Dès qu'on le sut, ce fut une lamentation universelle ; tous les assistants se mirent à crier: Le carcan est perdu! et mille voix, sortant toutes à la fois de mille gaînes dont la chambre était ornée, se joignirent à ce concert, et, sur des tons différents, crièrent : Le carcan est perdu !

Le roi de Lombardie, que les chirurgiens sondaient alors, leur demanda ce que c'était que cet horrible bruit qu'il entendait. Celui qui avait pansé le renard de ses blessures en revenait, et dit au roi ce que c'était. Voilà bien du bruit, dit le roi, pour un carcan! Tenez, ajouta-t-il brusquement, en voici un que j'ai trouvé ce matin dans la forêt : je souhaite qu'il soit celui qu'on regrette, car, sans doute, il fera cesser ce bruit insupportable que je ne puis souffrir. On peut juger du mal que la sonde faisait au roi, par la manière chagrine dont il envoyait le carcan au secours de ce même renard qu'il avait trouvé si aimable. Quand le chirurgien parut avec le carcan, le pauvre malade avait le hoquet de la mort ; et la princesse, qui voulait se tuer, enrageait de voir tant de gaînes sans trouver un seul couteau. Elle prit le carcan avec une vivacité qui ressemblait assez à la folie, le mit promptement au cou de son cher renard. Aussitôt il s'étendit, et s'étendit tellement, que ce ne fut plus un renard, mais bien le plus charmant de tous les hommes. Ce changement ne diminua rien de la tendresse de la princesse ; aussi n'y perdait-elle pas; et, ravie de joie et d'admiration, elle était embarrassée de la contenance qu'elle devait tenir devant celui qui, un moment avant, était ce cher renard qu'elle favorisait de ses caresses innocentes, sans contrainte et sans scrupule. Confuse et les yeux baissés, elle sortit de la chambre dans le moment qu'on portait des habits au beau Pertharite; car sans doute que Votre Grandeur sait depuis longtemps qu'il était ce renard blanc.

A peine le beau Pertharite fut-il habillé, qu'il courut chercher sa belle princesse. Quels furent leurs transports en se parlant, et surtout quels furent ceux de cette tendre princesse en apprenant qui il était, et qu'elle en était adorée ! Après avoir reçu les compliments de ceux qui s'étaient intéressés à son malheur, il fut rendre ses devoirs au roi de Lombardie.

Le prince, qui n'était pas resté au palais, n'y voyant point sa belle nymphe, en était sorti d'abord, et ignorait ce qui venait de s'y passer : il y rentrait triste et abattu d'avoir parcouru inutilement toute l'île,

lorsque le beau Pertharite en sortait pour aller le chercher. Ils se virent, s'embrassèrent, et se dirent en peu de mots tout ce qui les regardait l'un et l'autre. Pertharite, se tournant vers la gouvernante de l'île, qui était présente au moment de sa rencontre avec le prince de Lombardie, la pria d'avoir pitié de l'inquiétude de ce prince, et des souffrances de Férandine. Hélas! reprit le prince, suspendez pour un moment la pitié qui vous intéresse pour Férandine : c'est la belle nymphe enchantée qu'il faut chercher pour la délivrer des maux effroyables qu'elle souffre. Ils sont encore plus grands que vous ne pensez, repartit la gouvernante ; cependant son soulagement dépend de vous, si vous êtes encore en possession de votre peigne. Sur-le-champ il le tira de sa poche ; et la gouvernante l'ayant reconnu, lui dit : Eh bien! il faut peigner la nymphe dont vous désirez si ardemment le repos. Jurez-vous de le faire? Si je le jure! reprit-il ; oui, je le jure. Qu'on me mène promptement à l'endroit où est cette malheureuse nymphe enchantée. Doucement! dit la gouvernante ; et si, après l'avoir rétablie dans tout l'éclat de ses attraits et dans la douceur de son premier repos, elle veut vous contraindre elle-même à épouser la charmante Férandine, sœur de Pertharite, y consentirez-vous? Non, s'écria le passionné prince, et je mourrai plutôt. Mais, lui répliqua la gouvernante, si son repos est à ce prix, que ferez-vous? Courons, répondit-il, la délivrer de ses malheurs ; qu'elle me doive sa tranquillité, je la payerai sans regret de ma vie. Venez donc, lui dit la gouvernante, venez la peigner si vous osez! A ces mots elle le mena, suivi de tout le monde, jusqu'à la porte d'un salon, qui s'ouvrit au moment qu'il en approcha. Mais quelle fut sa surprise quand il vit, au milieu de ce salon, cette malheureuse nymphe assise dans un fauteuil, et paraissant tout embrasée! Sa gorge et ses bras étaient à demi découverts, et ce ne fut qu'à ses beautés qu'il la reconnut ; car sa tête était enveloppée de flammes épaisses qui lui tenaient lieu de cheveux : son visage était tout enflé, et ses yeux étaient près de sortir de sa tête. Regardez, dit la gouvernante au prince, voilà l'état où vous avez mis cette nymphe que vous adorez, en la débarrassant de la tête du crocodile et de sa peau ; allez la peigner. Il ne se le fit pas dire deux fois, quoique l'aventure fût difficile à tenter. Il tira son peigne, et se jeta d'abord dans ce salon. A peine eut-il porté la main dont il tenait son peigne au milieu des flammes, qu'elles s'éteignirent, et que la nymphe, plus fraîche que l'Aurore et plus brillante que l'astre du jour, lui tendit la main : il se mit à genoux pour la baiser. Alors le beau Pertharite, entrant dans le salon, qui avait repris sa fraîcheur naturelle, se jeta au cou de la nymphe, qui, de son côté, l'embrassait tendrement.

Le prince fut arrêté, dans les mouvements de jalousie qui voulaient naître dans son cœur, par les doux noms de frère et de sœur qui frappèrent son oreille, et qui lui apprirent, avec des transports de joie inconcevables, que sa divine nymphe était la charmante Férandine, dont il venait de refuser la main, et qu'il se flattait dans ce moment de posséder bientôt. Il ne pouvait se persuader que son bonheur fût réel : son étonnement aussi ne pouvait cesser, quand il pensait que cette beauté céleste, qu'il avait adorée sous tant de formes différentes, était la célèbre Férandine, et que le beau Pertharite, sous la figure d'un renard blanc, eût été si passionnément aimé de sa sœur.

Ces quatre amants, les plus parfaits et les plus heureux de l'univers, furent à l'appartement du roi de Lombardie. La reine était auprès de lui, qui, par ses empressements et par ses soins, lui donnait tous les témoignages d'une véritable tendresse : comme sa blessure était peu de chose, il fut bientôt guéri. Le beau Pertharite, pour le divertir, lui conta l'histoire de sa métamorphose et de celle de Férandine.

Le jour que nous entrâmes dans le château de la forêt, lui dit-il, pour y chercher l'esprit de l'archiduc mon père, nous fûmes éblouis d'un nombre infini de spectres et de fantômes effroyables. Après en avoir été tourmentés toute la nuit, au jour naissant, une femme d'une mine assez respectable, quoiqu'elle fût fort vieille et toute couverte de gaînes, parut à nos yeux tenant un carcan d'une main et un peigne de l'autre : Tenez, Pertharite, me dit-elle, mettez ce carcan : et vous, Férandine, ajouta-t-elle en s'adressant à ma sœur, peignez-vous de ce peigne si vous voulez que votre père rentre dans son bon sens ; et, pour vous consoler des malheurs qui pourront vous arriver à l'un et à l'autre, sachez que quand on vous mettra ce carcan, tous vos malheurs finiront, et que vous aurez ce que votre cœur souhaitera : et vous, belle Férandine, la même chose vous arrivera lorsqu'on aura brûlé votre peau, et qu'on vous aura peignée avec ce même peigne que je vous donne. La mère aux Gaînes disparut à ces mots.

Cependant, pour sortir de ce château, et pour guérir l'archiduc mon père, je me pressai de mettre ce carcan fatal. Je ne l'eus pas mis, que je me sentis transformé comme vous m'avez vu. Ma sœur fit un grand cri dès qu'elle vit ce malheur. Comme la raison ne m'avait pas abandonné dans ce funeste changement, je le sentis dans toute son horreur. Malgré ma douleur, je songeai d'abord à garantir Férandine du piége que la mère aux Gaînes nous avait tendu. L'usage de la voix m'étant interdit, je lui fis signe de ne se pas peigner, en portant mes pattes à ma tête. Ce geste la trompa : elle crut que je la priais de se

peigner; et, espérant que le peigne serait peut-être le contre-poison du carcan, elle s'en voulut peigner; mais il n'eut pas touché ses cheveux, que je les vis tout en feu, comme on vient de les voir. Elle courut aussitôt vers la porte du château, en jetant son peigne comme j'avais fait mon carcan, gagna ensuite la forêt, et ne cessa de courir qu'elle n'eût gagné le rivage opposé à cette île. Je la suivis partout, et je vis que, s'étant arrêtée dans la grotte aux bains, près de la cuve pleine d'eau, elle se déshabillait pour s'y jeter: mais elle jeta, par malheur, sa vue sur cette vilaine peau; et, quoiqu'elle fît mille cris pour s'en éloigner, elle se sentit forcée, par une puissance invincible, de s'en envelopper, et de se précipiter dans la mer. Je revenais tous les jours au même endroit pour la pleurer, et pour tâcher de la revoir. J'étais un jour grimpé sur le rocher, où je faisais des cris et des lamentations vers le château de cette île, croyant bien que Férandine s'y était réfugiée, lorsque j'en vis venir une chaloupe; je me mis dedans, et elle me débarqua dans l'île. Je vis ma sœur dans un de ses bons jours : elle me conta comme la gouvernante l'avait bien reçue, et la traitait le plus humainement du monde; mais elle m'arracha des larmes quand elle me dit que les jours que la peau se présentait à ses yeux, elle était forcée de subir sa destinée, de sauter ensuite dans la mer, et de venir à la grotte des bains, où la peau la quittait pendant qu'elle se rafraîchissait dans cette magnifique cuve. La gouvernante, qui sembla s'intéresser à notre malheur, me permit de venir de temps en temps voir Férandine : nous convînmes des signes que je ferais au haut du rocher. Je revins dans la forêt pour y chercher le remède à nos maux, c'est-à-dire le peigne et le carcan. La fortune, ou plutôt les enchantements de la mère aux Gaînes, me conduisirent au petit palais, que j'ai toujours habité depuis.

La belle princesse de Lombardie vous a dit de quelle manière j'eus le bonheur de la rencontrer; comme je me sentis forcé de la quitter, lorsque le carcan se referma; et elle vous a instruit de tout ce qui nous est arrivé depuis ce moment.

Ce récit jeta tout le monde dans un merveilleux étonnement. Dès qu'il fut achevé, la gouvernante de l'île prenant la parole : C'est maintenant à moi, dit-elle, à vous dire ce que c'est que la mère aux Gaînes, par quelle raison elle a exercé cette cruelle vengeance sur l'archiduc et sur sa charmante famille, et ce que veulent dire enfin toutes ces gaînes, et... Non, non! s'écria le géant, je n'en veux pas entendre parler : je suis si saoul de gaînes que je n'en puis plus. Je n'ai donc plus rien à vous apprendre, lui dit le Bélier; car vous savez comme tous les contes finissent. Eh! que sais-je comme celui-ci

finira ? reprit le géant. Achève-le donc, et achève-le promptement.

Le roi de Lombardie, continua le Bélier, guérit de son extrême laideur en guérissant de sa blessure. L'archiduc obtint la paix de la mère aux Gaînes avec le retour de sa raison. Elle donna l'île enchantée, la grotte aux bains et tout le pays à la ronde au beau Pertharite : il y établit sa résidence avec la princesse de Lombardie, qu'il épousa ; et tous les charmes de l'incomparable Férandine furent le partage du prince de Lombardie.

Le Bélier ayant, heureusement pour les lecteurs aussi bien que pour le géant, mis fin à son récit, il fut question de dépêcher le héraut d'armes vers le druide et sa fille.

SECONDE PARTIE.

Pendant que le Bélier amusait le géant son seigneur, le druide s'occupait à remettre l'esprit de sa fille, en calmant les mouvements de son cœur. Il n'avait qu'elle d'enfant ; et, quand il en aurait eu cinquante, les cinquante ensemble n'auraient pas eu la moitié du mérite et des charmes d'Alie.

L'aveu sincère du petit Poinçon ne l'assurait que trop que sa fille avait quitté toutes ses rigueurs en faveur du prince de Noisy. Il aimait donc Alie comme un père opulent et spéculatif aime d'ordinaire une fille unique. Il y avait bien une heure qu'il perdait son temps à vouloir lui prouver, par les raisonnements les plus subtils et par les démonstrations les plus convaincantes, qu'elle devait haïr le prince de Noisy au lieu de l'aimer. Tout cela ne la persuadait point, et son cœur aurait combattu dix ans contre sa raison avant que de se rendre. Le druide, qui s'en aperçut, vit bien qu'il fallait s'y prendre d'une autre manière ; et, prenant un air plus sérieux : Alie, lui dit-il, je voulais vous aider à vous guérir doucement, pour épargner à votre cœur le coup sensible que je vais lui porter. Mais enfin vous me forcez à vous apprendre que celui que vous aimez n'est plus. Et moi, dit-elle, je vous assure que vous vous trompez ; car il n'y a pas deux jours que le prince de Noisy m'a parlé dans ce jardin même. Alie, reprit le druide, ne vous arrêtez pas aux visions qu'une douleur immodérée vous a fait croire réelles. Écoutez ce que je vais vous dire, et vous verrez que mon dessein n'est pas de vous tromper.

Je vous ai déjà dit de quelle manière la race des Pépin est en possession d'un trône que mon grand-père, votre bisaïeul, croyait lui appartenir; qu'après d'inutiles efforts pour rentrer dans ses droits, il trouva dans l'étude de la philosophie de quoi se consoler de l'injustice de la fortune; mais le progrès qu'il y fit ne fut rien auprès des connaissances que mon père acquit dans les secrets les plus impénétrables de la nature. Je n'ai point dégénéré: une application continuelle et des soins infatigables m'ont rendu maître des esprits dans les quatre éléments; et leurs intelligences, jointes à mes lumières, m'ont rendu savant dans l'avenir, et ne me laissent rien ignorer du passé. Cependant, comme il n'est point de puissance mortelle qui puisse être au-dessus de secours étrangers pour agir, je vois mon pouvoir tellement borné par la perte de ce livre que je vous avais défendu de lire, que je suis réduit au malheureux état de céder à mes ennemis, et d'être inutilement instruit de leurs desseins contre moi sans pouvoir prévenir leurs complots, ni le malheur qui nous menace. Le plus grand de mes ennemis est l'enchanteur Merlin, et la mortelle ennemie de l'enchanteur est une femme immortelle, qu'on appelle vulgairement la mère aux Gaînes. Elle habitait autrefois les environs du mont Apennin: je vous conterai dans quelque autre temps tout ce qu'elle fit en Italie pour y attirer son ennemi Merlin, moins savant qu'elle, à la vérité, mais beaucoup plus subtil et plus artificieux. Ce fut par ses artifices qu'il sut se rendre maître du plus précieux de ses trésors; c'était un couteau dont les merveilleuses vertus faisaient le principal appui de tous ses enchantements : enfin, ce couteau était pour elle ce que mon livre était pour moi. Les regrets qu'elle en eut l'obligèrent, contre la douceur de son naturel, de faire beaucoup de mal à des innocents pour retrouver le coupable. Elle établissait partout des espèces de bureaux tout farcis de gaînes; elle exigeait de tous ceux qui venaient implorer son secours une offrande de couteaux, dans l'espérance que celui qu'elle avait perdu serait à la fin remis dans quelqu'une de ces gaînes. La magicienne, depuis quelques années, quittant l'Italie qu'elle avait épuisée de couteaux, vint s'établir en France pour être plus près de Merlin, qu'elle soupçonnait du vol, et qui triomphe depuis longtemps à la cour de Pépin. Elle a choisi Moulins pour sa résidence; c'est là que les couteaux se rendent en foule de toutes parts; et, si mon art ne me trompe. ce lieu, dans les siècles à venir, fournira des couteaux à toute l'Europe. Cependant le perfide Merlin ne jouit pas longtemps de sa proie: le fameux Dagobert, mon père, trouva le moyen de s'en emparer, et cette merveille qu'il m'a laissée est encore en ma puissance. Merlin le sait; et, depuis qu'il en est certain, il n'y a sortes

d'enchantements, de stratagèmes et d'artifices qu'il n'ait mis en usage pour m'arracher ce précieux couteau. Ma puissance, beaucoup plus grande que la sienne avant la perte de mon livre, m'a garanti jusqu'à présent de toutes ses entreprises ; et ces lieux que nous habitons étaient inaccessibles à tous ses attentats ; mais je tremble que mon livre ne soit entre ses mains, et ne le rende maître de nos destinées.

Je commence à croire que ce Bélier implacable, dont la haine se déclare si hautement contre nous, est l'enchanteur Merlin, qui cherche à s'introduire dans cette demeure par toutes sortes de voies. Le grand Dagobert, mon père, qui prévit votre naissance et les dangers qui vous menaçaient, fit préparer un berceau vert pour vous y mettre dès que vous seriez au monde : c'est ce berceau qui vous a garantie de mille malheurs, et qui doit vous en garantir tant qu'il ne tombera point en la puissance d'aucun homme : c'est pour cette raison qu'il est au fond de la fontaine, appelée la fontaine du Berceau, et dont on n'approche pas impunément ; car si celui qui l'aura conquis vous doit posséder, celui qui osera l'entreprendre sans y réussir en fera son tombeau. Le téméraire prince de Noisy, dont la destinée était de rendre la vôtre malheureuse, était bien capable de tenter une pareille aventure, au risque d'y succomber ; mais il a péri d'une autre manière. Oui, ma fille, poursuivit le druide, ce fantôme qui vous avait troublé la raison doit s'effacer de votre cœur ; et, s'il est vrai que vous ayez entendu sa voix depuis peu, soyez sûre que ce n'est qu'une illusion produite par l'enchanteur Merlin pour vous tendre quelque piége.

Il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'attention que la belle Alie prêtait au discours de son père : elle pâlit, pleura, s'arracha les cheveux, et, après tout ce qui accompagne un vrai désespoir, elle s'évanouit entre les bras de son père. Revenue de cet évanouissement, elle voulut savoir de quelle mort son cher amant avait fini ses jours pour mourir de la même manière. Le druide eut beau lui dire qu'il n'était pas question de mourir pour un homme dont la vie avait été le seul obstacle à son bonheur ; que son projet était de restituer à la mère aux Gaînes le larcin de leur ennemi pour joindre ensuite toutes leurs forces contre lui ; qu'après cette union le sort lui préparait un établissement plein de gloire et de félicité : tout cela ne servit de rien, et le druide fut contraint de céder aux empressements d'une curiosité si bizarre. Il conduisit sa fille aux pieds de la statue de Cléopâtre, fit ouvrir la statue, et permit à l'aimable Poinçon d'en sortir et de se rendre visible. Mais quoiqu'il n'y eût rien qui méritât plus l'attention d'Alie que cette charmante petite figure, elle ne la regarda seulement pas. Il fut au déses-

poir de ce mépris; car il aimait la nymphe de tout son cœur, et ne cherchait qu'à lui rendre quelque service.

Le druide confia à Poinçon le talisman qu'il portait au doigt, et le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouverait au milieu de l'or liquide et des pierreries qu'il avait si longtemps gardées sans les voir : Poinçon ne fut qu'un moment à revenir, et rapporta un couteau d'une médiocre grandeur. Il était éblouissant par l'éclat dont sa lame brillait ; il était à deux tranchants, et la pointe en paraissait fort aiguisée. Le druide le prit des mains du petit Poinçon avec quelque sorte de respect ; et le mettant entre celles de sa fille : Voilà, lui dit-il, l'oracle qui vous instruira de la destinée de celui que vous regrettez ; je veux que vous soyez convaincue par vous-même qu'il n'y a point de supercherie dans cette épreuve. Appuyez doucement la pointe de ce couteau sur l'endroit le plus uni du piédestal de la statue ; les caractères qu'il y tracera conduiront votre main, et satisferont votre curiosité.

Dès que la pointe du couteau toucha à la pierre, elle se mit à écrire avec rapidité, et puis tout à coup s'arrêta ; alors Alie lut ce qui était écrit ; elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de son malheur, et pour s'affermir dans la résolution de n'y pas survivre. Les oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du couteau :

La Seine vit près de Poissy,
Par une funeste aventure,
La fin, sans voir la sépulture,
Du pauvre prince de Noisy.
Vous qui déplorez une perte
Que vous feriez bien d'oublier,
Puisqu'elle est enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Bélier.

Le premier mouvement de la belle Alie fut de se percer de ce même couteau qui venait de lui apprendre la perte de ce qu'elle adorait ; mais son père la retint, et lui arracha le couteau. Après de vains efforts pour calmer son désespoir, il obtint enfin qu'elle traînerait sa misérable vie jusqu'à ce qu'elle pût attraper le maudit Bélier Merlin, pour le faire périr dans des tourments aussi longs que violents. Car je vous laisse à penser combien on trouve horrible et détestable le meurtrier de ce qu'on aime, et si la grandeur des supplices ne fait pas toute la douceur qu'on goûte dans une juste vengeance. Mais l'affaire était de se saisir du coupable. Le druide dit à sa fille qu'il fallait des artifices bien imperceptibles pour le pouvoir séduire. Les difficultés qu'Alie voyait à exécuter son dessein redoublaient son impatience et son désespoir. Elle embrassait les genoux de son père, et le conjurait, par

toute sa tendresse, de mettre tous ses secrets en usage pour hâter l'heureux moment de sa vengeance, lorsqu'ils entendirent des fanfares et des trompettes vers la porte du château. Le petit Poinçon fut détaché pour aller reconnaître ce que c'était. Un moment après il vint annoncer au druide le héraut d'armes du géant. Il fut résolu qu'on lui donnerait audience. On l'introduisit dans le salon du palais, où le druide le reçut ; tandis que sa fille, suivie du petit Poinçon, se mit en devoir d'attendrir les bosquets, les fontaines, et tout le marbre du jardin par ses plaintes douloureuses ; mais tout fut insensible à sa douleur ; il n'y eut que le tendre petit Poinçon qui lui tint compagnie, et qui mêla ses larmes à celles qu'elle donnait au souvenir du prince de Noisy. Cette triste occupation fut enfin interrompue par le retour de druide.

La joie, l'étonnement et l'inquiétude étaient peints à la fois sur le visage du druide, quoiqu'il soit assez difficile de les peindre tous ensemble sur un même visage. Ma fille, s'écria-t-il, la fortune fait plus pour vous que je n'aurais espéré de mon art : l'ennemi prévient tous les piéges que j'aurais pu lui préparer ; il vient enfin se livrer entre mes mains. Mais je ne reconnais que trop l'enchanteur Merlin dans les propositions du géant ; il n'y a que lui seul qui puisse avoir la connaissance du trésor que nous gardons : il ne faut plus douter qu'il n'ait fait périr le prince de Noisy pour s'emparer du livre dont cet infortuné n'a pu se prévaloir contre lui. Cet avantage suffirait non-seulement pour le mettre à couvert de la vengeance que nous méditons, mais le mettrait en état de nous accabler, s'il n'était aveuglé par la grandeur de ses projets. Il ne vient ici, sous prétexte de se faire dorer les cornes et les pieds, que pour se rendre maître d'un trésor dont dépendent nos destinées, et qui, depuis la perte du livre qu'il possède, est mon unique ressource ; il se croit si bien caché sous cette figure de Bélier, qu'il s'imagine nous surprendre dans une vaine confiance. Il doit se rendre ici demain pour la cérémonie dont vous le devez honorer ; car j'ai consenti sur-le-champ à toutes ses propositions, et demain vous serez instruite de la manière dont je prétends qu'il soit reçu.

Cette nouvelle suspendit la douleur d'Alie pour faire place au flatteur espoir d'une vengeance prochaine ; et quoique le nom seul du Bélier la fît frémir d'horreur, elle ne souhaitait rien tant que de le voir. Dès que le jour parut, elle fut trouver son père, qui, après avoir pris toutes les précautions qu'il crut nécessaires contre les desseins de l'enchanteur, mena sa fille à la statue de Cléopâtre. Le désespoir et la douleur l'avaient extrêmement abattue : pas un seul ornement ne

soutenait ses attraits, et cependant, pour vous montrer ce que c'était que sa beauté,

Ni la reine de Lombardie,
Ni l'amante du renard blanc,
Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,
N'eurent jamais rien d'approchant,
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgré tout son abattement,
Elle eût même de Férandine
Effacé la beauté divine ;
Non quand, soumise à tant de maux,
Elle habitait sa peau marine ;
Mais quand, brillante sur les eaux,
Dans cette superbe machine,
On la prit pour Vénus sortant du sein des flots :
Tout cela n'est que bagatelle.
Mais pour moi, qui, de tous les goûts,
Ai, comme vous savez, le goût le plus fidèle,
Je me serais mis à genoux
Pour rendre hommage à cette belle ;
Car je l'aurais prise pour vous.

Cette belle donc se rendit avec son père au pied de la statue ; tout y était préparé pour la scène qu'on avait méditée. Un vase, enrichi de gros diamants, contenait une liqueur encore plus précieuse, puisque c'était cet or liquide dont on avait promis au Bélier de lui dorer les cornes et les pieds. Ce fut alors que le druide donna les dernières instructions à sa fille : mais ce ne fut qu'après lui avoir mis sa bague à la main gauche, et dans la droite ce couteau redoutable de la magicienne. Alie, lui dit-il après l'avoir armée, je vous quitte, car je ne suis plus à l'épreuve des enchantements depuis que je n'ai plus le talisman que je vous laisse. Vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il fasse pour vous nuire ; souvenez-vous seulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Bélier paraîtra, cachez le couteau, et ne lui montrez que le vase que vous tiendrez ; il ne l'aura pas plutôt vu qu'il s'en approchera sans aucune défiance ; mais comme il sait qu'il n'en peut être possesseur avant que d'en être touché, faites semblant de vouloir commencer par lui dorer les pieds avant que d'en venir aux cornes : faites-le coucher à vos pieds comme pour y travailler, et, quand vous le verrez à terre, de votre couteau coupez-lui vite ce que vous pourrez de la laine qu'il a sur la tête. S'il quitte alors sa forme de Bélier pour paraître sous celle de Merlin, comme il ne manquera pas de faire si c'est lui, tuez l'enchanteur avant qu'il puisse vous échapper ; et s'il ne quitte point sa forme de Bélier, tuez-le de même,

et vengez les maux qu'il vous a faits. Cette exécution faite, venez me trouver dans le palais le plus diligemment qu'il vous sera possible. Poinçon, que je rends invisible, restera auprès de vous.

Le druide embrassa sa fille, et se retira dans le salon après ces instructions. A peine y était-il qu'on entendit les fanfares des trompettes ; et quelques moments après le Bélier, ayant montré son passeport, parut au milieu du jardin. Tout le sang d'Alie s'émut dans ses veines à l'aspect du meurtrier de son amant : l'impatience qu'elle sentait de l'avoir à sa discrétion était si violente, qu'il fallait toute la confiance que le Bélier avait pour ne pas découvrir ses intentions.

Dès qu'il fut auprès d'Alie, il baissa la tête pour la saluer. Elle crut qu'il lui présentait les cornes pour être dorées de ses belles mains : cela la mit tout à fait hors d'elle-même ; et, lui donnant un coup de pied au milieu du front, elle lui dit : Couche-toi là, scélérat, si tu veux que je te touche. Le Bélier, qui ne s'attendait peut-être pas à cette réception, ne laissa pas d'obéir, et se mit tout de son long à ses pieds. Ce fut alors qu'oubliant l'ordre que le druide avait mis dans ses instructions, elle voulut commencer par le plus sûr ; et, lui ayant enfoncé le couteau justement à l'endroit du cœur, elle coupa ensuite le toupet de laine qu'elle devait couper d'abord. Cette expédition faite, elle courut au palais pour apprendre à son père la mort du Bélier, et lui porter sa glorieuse dépouille. Mais quelles furent ses alarmes quand elle vit la surprise et l'horreur du druide ! Malheureuse ! s'écria-t-il en reculant, quel sang viens-tu de répandre, puisque ce n'est ni celui du Bélier, ni celui de l'enchanteur ? Regarde les dépouilles que tu m'apportes. Alors elle jeta les yeux sur la main dont elle croyait tenir la laine du Bélier Merlin, et la trouva pleine de cheveux les plus beaux et les plus blonds qu'on eût jamais vus. En les regardant, une horreur secrète s'empara de son âme ; et, laissant tomber les cheveux et le couteau, elle courut tout éperdue pour s'éclaircir de ce que cette aventure avait de funeste. Son père eut beau l'appeler et courir après elle, jamais elle ne se fût arrêtée sans le concert nouveau qui frappa tout à coup ses oreilles. Les statues du jardin, animées par quelque enchantement, semblaient unir leurs voix lugubres pour chanter :

Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime !

Tous les oiseaux des bosquets les plus éloignés se rassemblèrent autour des statues pour leur répondre, et les échos des environs répétaient l'un après l'autre :

Ah ! c'est Alie elle-même
Qui fait périr ce qu'elle aime !

Et, par malheur, les statues, les oiseaux et les échos, qui disaient tous la même chose, ne disaient rien qui ne fût vrai.

La misérable Alie, se débarrassant des bras de son père qui l'avait jointe, tandis qu'elle donnait toute son attention à ce qu'elle entendait, courut tout éperdue à la statue de Cléopâtre. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive et la plus sincère qui fut jamais ! Il n'était plus question de ce Bélier, objet de sa vengeance et de toute son horreur. Le beau prince de Noisy, tel et plus charmant encore que lorsqu'elle le vit à la fontaine du berceau, versait son sang à gros bouillons par l'affreuse plaie qu'elle venait de lui faire : elle se précipita sur lui, et l'embrassa pour la première et dernière fois de sa vie. Son amant ouvrit faiblement les yeux, les tourna languissamment vers elle, et les referma pour jamais.

Je ne sais, mademoiselle, comment vous vous sentirez en lisant cet endroit ; mais je sais bien que le savant Mabillon n'a jamais pu s'empêcher de pleurer en traduisant ces mémoires. La scène était attendrissante : car la belle Alie, appuyée contre le piédestal de la statue, tenait entre ses bras le corps sanglant du plus charmant de tous les hommes et du plus fidèle de tous les amants, et versait sur son visage et sur la blessure qu'elle venait de lui faire un torrent de larmes. Le druide, le petit Poinçon, les sylphides et tous les oiseaux des environs assistaient, en pleurant, à ce triste et funeste spectacle.

C'est ainsi que l'on peint la reine de Cythère
Arrosant de ses pleurs le mourant Adonis,
Lorsqu'une chasse téméraire
Les eut pour jamais désunis.
C'est ainsi que l'on peint une troupe légère
D'Amours autour d'eux réunis,
Brisant leurs armes de colère,
Poussant des regrets infinis,
Et pleurant autour de leur mère.

Si l'illustre et savant traducteur de ces antiquités avait bien fait, il en serait demeuré là ; car le héros de la pièce, égorgé sous la figure du Bélier, et reconnu sous la sienne, le reste ne doit pas mériter une grande attention. Cependant, pour satisfaire votre curiosité sur l'établissement du nom de Pontalie, il faut aller jusqu'à la fin de l'histoire.

Quoique le druide fût pénétré de douleur, et confondu par l'étonnement que lui causaient tant d'événements imprévus, il n'était pas homme à rester dans l'état où nous l'avons laissé. Son premier soin fut de retourner au palais : il y avait laissé, pour courir après sa fille, l'u-

nique ressource qui lui restait. Il ordonna aux sylphides d'enlever le corps du prince de Noisy, et de le porter auprès de la fontaine du berceau, où il viendrait les retrouver : ensuite il emmena Alie dans le cabinet des vestales, et ordonna au petit Poinçon de ne pas la quitter, de crainte que le désespoir ne la portât à quelque violence.

Les ordres du druide furent mal exécutés ; car les sylphides, timides et effrayées de se trouver seules avec ce corps pâle et défiguré, furent trouver le petit Poinçon auprès d'Alie, et le prièrent, tandis qu'elles resteraient avec elle, de porter le prince de Noisy à la fontaine du berceau. Il semblait que le changement dans l'exécution des ordres du druide ne dût être d'aucune conséquence ; cependant il pensa tout gâter, comme on verra dans la suite.

L'empressement du druide n'était pas frivole ; il avait pour objet le couteau enchanté que sa fille avait laissé tomber dans le salon du palais ; il n'avait plus rien à craindre que la perte de ce trésor, et plus rien à espérer sans le secours qu'il en attendait. Alie l'avait par hasard laissé tomber sur la pointe ; et dès que cette pointe était appuyée sur quelque chose de solide, elle écrivait. Il trouva donc une infinité de caractères tracés sur les carreaux du salon. Le couteau, teint du sang de l'infortuné prince de Noisy, marquait distinctement tous les traits de l'écriture sur le marbre, et continuait toujours à les marquer. Le druide le saisit et l'arrêta : mais quoique toutes les langues de l'univers lui fussent connues, jamais il ne put rien comprendre à ce que le couteau venait d'écrire. Il n'y avait que ces mots toujours répétés : CASIA, TUXIL, GRIMOBION, GRINA, NAXUN, CRADEL.

Il les relut mille fois, les retourna de toutes les façons, remit vingt fois la pointe du couteau sur les carreaux du marbre sans en pouvoir tirer autre chose que ce maudit CASIA, TUXIL, etc., qu'il recommençait toujours. Il crut que le sang dont il était souillé pouvait bien être cause de cette langue diabolique contre laquelle toute sa science venait d'échouer. Pour s'en éclaircir, il fut le laver dans la fontaine la plus prochaine ; mais l'eau ne faisait que rendre ce sang plus vif, et semblait l'incorporer à cette lame brillante. Il se rendit à la statue de Cléopâtre pour le remettre à sa place ordinaire : mais dès qu'il fut au milieu de cet or liquide, il reprit son éclat, et tout le sang disparut. Ce fut alors que le druide crut qu'il s'expliquerait plus clairement : mais l'ayant appuyé près du même endroit de la statue où il avait écrit la première fois, il y répéta encore les mêmes caractères que dans le salon. Le druide en eut tant de dépit qu'il fut tenté de le briser contre la statue, ou de s'en frapper pour se punir de son ignorance. Cependant, comme il était vraiment philosophe, il prit un parti plus raison-

nable ; après l'avoir enfermé dans la statue, il fut confronter du grec, de l'hébreu, du syriaque, du chaldéen et du chinois avec les mots inconcevables qui lui donnaient tant d'inquiétude. Cette occupation dura jusque bien avant dans la nuit, et lui fit entièrement oublier nos amants infortunés. Nous ne ferions pas mal de le laisser où il est, pour nous rendre auprès de sa malheureuse fille.

Le cabinet des vestales, où les sylphides la gardaient, représentait partout ce qui pouvait avoir du rapport aux vierges de l'antiquité. On voyait de leurs statues qui révéraient le feu sacré dont elles étaient dépositaires ; d'autres qui, par une mort glorieuse, se délivraient des poursuites et de la violence des mauvais empereurs ; et d'autres enfin qui, ayant succombé à des tentations de moindre éclat, étaient sur le point d'en subir le châtiment rigoureux.

A peine le druide avait-il quitté sa fille dans le cabinet des vestales, que cette tendre et désespérée amante s'était évanouie. En reprenant ses esprits, elle reprit aussi toute sa douleur : ce furent des cris et un redoublement de désespoir qu'il n'est pas possible d'exprimer ; elle demandait au ciel, à la terre et aux sylphides cet objet adoré dont elle avait tranché les jours elle-même.

Mais que devint-elle, lorsqu'en jetant les yeux sur ses mains et sur ses habits, elle les vit ensanglantés du meurtre de l'infortuné Bélier ! A cette vue, son désespoir étant parvenu au dernier excès, l'égarement vint à son secours, comme il avait fait quelques jours auparavant. Elle se mit tout d'un coup à ouvrir de grands yeux ; et, se mettant dans l'esprit qu'elle était une vestale faussement accusée qu'on allait brûler toute vive, elle demanda des tablettes pour y faire le testament de son cœur, dont elle voulait charger les sylphides pour le rendre à son cher amant.

Les sylphides furent effrayées de son égarement ; elles reculèrent quelques pas. Alors Alie s'écria : Non, vierges dénaturées, vous n'êtes pas dignes du précieux dépôt que vous refusez. Mais je le vois lui-même, ajouta-t-elle en se levant avec précipitation ; je vois cette ombre bien-aimée qui vient recevoir mes derniers adieux. Il n'en fallut pas davantage pour se trouver en pleine liberté ; ce qui me ferait croire que c'étaient plutôt des villageoises travesties en nymphes qui gardaient Alie, que de vraies sylphides ; car elles se sauvèrent dès que leur maîtresse eut dit qu'elle voyait l'ombre de son amant : et la belle Alie, toujours remplie de cette idée, courait comme une insensée, croyant poursuivre le prince de Noisy, qu'elle appelait à haute voix.

Elle était parvenue jusqu'à la porte du jardin ; et quoique cette

porte fût fermée, elle crut que son amant lui venait d'échapper par là. Cet obstacle aurait terminé sa course, puisque tout l'art et toutes les forces du monde ne pouvaient faire ouvrir une porte que l'enchantement tenait fermée, sans la bague qu'Alie avait au doigt, et que son père lui avait mise pour la garantir des supercheries de l'enchanteur Merlin. Elle porta par hasard la main sur la porte du jardin : dès que le talisman l'eut touchée, elle s'ouvrit ; et la charmante Alie se mit à courir les champs.

Elle traversa ce pont qui lui avait donné tant d'alarmes peu de temps auparavant, et le traversa sans savoir qu'il fût de la façon du pauvre Bélier. Si elle l'avait su, je ne sais ce qu'elle serait devenue ; car elle n'aurait pas manqué de s'y arrêter pour faire quelque exclamation : et, si par hasard elle l'eût touché de ce talisman, adieu le pont et la nymphe, tout enchantement se détruisant dès qu'on y portait la bague. Mais quand le malheur en veut, on n'évite un danger que pour tomber dans un plus grand.

Le géant Moulineau n'avait pas manqué de se rendre auprès de la porte du jardin, pour y être introduit après la mort du druide, suivant ce qu'ils avaient concerté, son premier ministre et lui ; et tandis que la triste scène dont nous venons de parler se passait au dedans du jardin, il n'avait cessé de rôder au dehors. Il ne comprenait rien au long retardement d'une révolution qui le devait mettre en possession de sa maîtresse et des trésors du druide, et qui ne devait coûter que quelques coups de cornes. Tantôt il s'imaginait que le Bélier l'avait trahi, et tantôt qu'il avait été trahi lui-même. Mais enfin, la nuit étant venue pendant qu'il était agité de son impatience et de ses réflexions, il venait de passer le pont pour regagner son quartier, lorsque la malheureuse Alie, l'ayant aperçu parmi les ténèbres, le prit d'abord pour cette chère ombre qu'elle poursuivait ; et, cette idée lui faisant redoubler sa course : Cher prince, dit-elle, arrête, et reçois les derniers soupirs de ta cruelle et de ton innocente meurtrière.

L'amoureux Moulineau reconnut la voix qui frappait son oreille ; et quoique ce fût cette même voix qui l'avait appelé nain, il se retourna, et vit un visage dont l'éclat dissipait les ombres de la nuit. Quelles furent ses pensées en voyant la belle Alie qui venait, les bras ouverts, se précipiter dans les siens ! Il imagina que le fidèle Bélier avait égorgé le druide, et que sa fille, libre désormais, s'abandonnait, dès cette première occasion, au penchant qu'elle avait toujours eu pour lui.

L'auteur de ces mémoires a eu tort d'interrompre cette aventure justement où nous en sommes, pour rentrer chez le druide ; l'heure

était indue, les illusions mènent loin, et les géants sont avantageux.

Tandis que celui-ci se sentait tout transporté d'une fortune si peu espérée, le druide, ayant inutilement feuilleté ses antiques manuscrits, se souvint enfin de sa fille : mais comme il la croyait en sûreté sous la protection du vigilant Poinçon, il s'avançait vers la fontaine du berceau pour disposer du corps de l'infortuné prince de Noisy, selon qu'il avait résolu. Mais il ne fut pas plutôt au milieu du jardin qu'il y vit les sylphides, dont les unes se cachaient dans les palissades, et les autres fuyaient à son approche : il les appelait à haute voix, en leur demandant ce qu'elles avaient fait du prince de Noisy : mais cette question n'avait garde de les faire revenir. Voyant qu'il n'en pouvait rien tirer, il se rendit en toute diligence au bord de la fontaine, où il fut bien surpris de trouver le petit Poinçon qui se désespérait.

Que fais-tu dans ces lieux, lui dit le druide, et qu'est devenue ma fille ? Votre fille, répondit le désolé Poinçon, est en toute sûreté entre les mains des sylphides : mais pour le corps du prince de Noisy dont je m'étais chargé, il est perdu malgré tous mes soins. Je pleurais auprès de lui ; je déplorais sa cruelle destinée, et je compatissais au désespoir de la belle Alie, lorsque j'ai vu tout-à-coup auprès de moi l'homme de l'aspect le plus grand et le plus respectable, après vous, qui soit dans tout l'univers. Cet homme, après avoir donné des larmes à l'aventure dont je lui ai fait le récit en peu de mots, m'a dit qu'au lieu de verser des larmes inutiles sur le sort de celui que je regrettais, il fallait lui rendre le seul devoir qui lui convenait, qui était de plonger son corps dans la fontaine, pour le purger du sang dont il était souillé avant que vous vinssiez le brûler. Je l'ai cru : mais le corps du prince de Noisy n'a pas eu plutôt touché l'eau qu'il s'est abîmé jusqu'au fond de la fontaine, malgré tous mes efforts ; et dans le même instant le berceau s'étant élevé jusqu'au-dessus de l'eau, cet homme l'a saisi, et a disparu à mes yeux.

C'en est donc fait, cruel Merlin, s'écria le druide, tu as vaincu ! mais pour toi, scélérat ! dit-il à Poinçon, qui mets le comble à mes malheurs, tremble de la punition que je te prépare ! Le misérable Poinçon était plus mort que vif ; cependant le druide ne savait pas encore tous ses malheurs. Il mena le coupable Poinçon à la statue de Cléopâtre pour l'y renfermer ; mais cette même statue, qui s'était ouverte sans le secours du talisman pour y remettre le couteau, refusa de s'ouvrir pour y faire entrer Poinçon.

Ce fut dans ce moment que le druide s'aperçut qu'il avait laissé sa bague au doigt de sa fille : il courut la chercher au cabinet des vestales ;

et vous jugez bien que ce fut inutilement. Nouvelles alarmes, nouveaux reproches et nouvelles menaces à l'infortuné Poinçon. Le druide regagna son palais pour y chercher Alie; après de vaines recherches, il parcourut tout le jardin. Il commençait à être aux abois, lorsque, levant les yeux au ciel, comme on fait d'ordinaire dans les désastres imprévus, il crut y voir quelque nouvelle étoile. Il n'y a point d'astronome qui ne suspende la plus vive inquiétude pour une nouvelle découverte dans ces régions. Il connut bientôt que c'était ou une comète, ou quelque autre phénomène, et bientôt après il n'y connut plus rien. C'était une chose lumineuse qui semblait suspendue en l'air, et qui grossissait à mesure que cela s'approchait de la terre : il découvrit enfin que c'était un chariot tout environné de lumière, qui fit un grand circuit autour du jardin. Lorsqu'il ne fut plus qu'à la hauteur des palissades, il lui parut attelé de deux licornes qui portaient des flambeaux à l'extrémité de leurs cornes. Ce chariot, qui lui causait un étonnement merveilleux, vint enfin se poser au milieu du jardin. Comme il n'avait pas un esprit à s'effrayer pour des prodiges, il s'approcha de ce chariot. Tous ces flambeaux qu'il avait vus en l'air étaient autant de bougies placées dans des gaînes autour du chariot, et les cornes des animaux qui l'avaient traîné n'étaient autre chose que deux grandes gaînes portant chacune un flambeau allumé.

Pendant que le druide donnait toute son attention à ce nouveau spectacle, le chariot s'ouvrit, et la mère aux Gaînes en sortit en lui présentant la main. C'était une femme de bonne mine, et qui portait si bien son âge, qu'elle ne paraissait pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cents : elle avait une andrienne de velours cramoisi semée partout de gaînes en broderies d'or. Donnez, dit-elle au druide, le soin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde ; elle pourrait vous être de quelque secours dans l'embarras où je sais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hasard aujourd'hui; et j'ai vu, en examinant mes livres, que ce que je cherche n'est pas loin d'ici. Il n'y a que sept minutes que je suis partie de Moulins : peut-être aurais-je prévenu le funeste accident qui vous est arrivé, si j'avais découvert plus tôt ce que j'ai ignoré si longtemps : mais allons nous reposer dans votre palais.

Le druide ayant appelé Poinçon, qui, par respect, se tenait à l'écart, lui commanda, d'un air sévère, de conduire le chariot au cabinet des vestales, et de le garder. En entrant dans le salon du palais, la mère aux Gaînes fut frappée des caractères que le couteau avait tracés; elle en tressaillit; et, s'arrêtant tout court : Que vois-je ? dit-elle, et par quelle aventure mon précieux couteau s'est-il échappé des mains du

perfide Merlin pour vous consoler de votre malheur dans un langage inconnu au reste des mortels? Le druide émerveillé, sans pourtant lui révéler l'aventure de son couteau, la supplia de lui expliquer ces paroles, puisqu'elles semblaient le regarder. Voici, dit la mère aux Gaînes, leur explication :

Ne craignez rien pour votre Alie
Tant que vous aurez son berceau.
Gardez votre Bélier de l'eau,
Et je vous réponds de sa vie.

Le docte Mabillon nous assure qu'à cette explication le druide devint plus pâle que la fraise de la mère aux Gaînes; que cependant il ne voulut pas lui avouer ce qui en était. La magicienne ayant remarqué le trouble du druide, lui dit : Passons dans un autre lieu, où je pourrai plus commodément vous instruire de certaines choses qui sont sans doute échappées à cette connaissance universelle dont l'art et la nature vous ont comblé. A ces mots, le druide la conduisit dans la salle des peintures.

C'était un lieu véritablement enchanté. Il y avait fait peindre à fresque la représentation d'un ameublement où l'or brillait partout au milieu des couleurs les plus vives; et tout cela si bien imité, qu'il n'y avait personne qui ne l'eût prise pour une véritable tapisserie : des figures grotesques, des musiques barbares, des oiseaux de la Chine, et mille fleurs indiennes en faisaient le sujet. Les tableaux qu'on y voyait ne représentaient ni le passé ni le présent; cela n'était pas digne de l'art, ni de la science du druide. Le plus bel ouvrage dont cette superbe salle paraissait enrichie, était le portrait d'un prince auguste et majestueux qui, dans les siècles futurs, devait réunir le vaste empire des Gaules sous sa domination, et dont la gloire devait s'étendre jusqu'à de nouveaux climats. La mère aux Gaînes le reconnut, quoiqu'il ne dût naître que neuf cents ans après; et, dès qu'elle eut donné quelques moments d'attention aux autres ornements, elle s'assit sur un magnifique canapé, fit mettre le druide auprès d'elle pour lui conter ses aventures.

Le druide n'était guère en état de donner son attention au discours de la mère aux Gaînes; car l'explication qu'elle lui avait donnée des caractères du salon, et le désir de retrouver Alie, lui causaient une agitation intérieure que toute sa raison pouvait à peine dissimuler : cependant il écouta, avec une tranquillité apparente, la magicienne, qui parla de cette manière :

HISTOIRE DE LA MÈRE AUX GAINES.

Quoique je sache que vous êtes instruit d'une partie des choses qui me regardent, je suis très-certaine que les plus essentielles et les plus particulières vous sont inconnues ; c'est de quoi je vais vous entretenir le plus succinctement qu'il me sera possible.

Je suis fille du premier souverain de la Gaule Armorique, continua-t-elle. En naissant on m'appela Philoclée, nom bien différent de celui qu'une tradition populaire me fait porter depuis un siècle. Je naquis aussi belle qu'on peut l'être en naissant ; mais cette beauté devint si merveilleuse dans la suite, que j'ai passé pour un miracle de beauté ; et mon étoile, qui m'avait favorisée de cet avantage, voulut encore me donner un esprit qui surpassait l'éclat de tant de grâces : ce fut ce qui m'empêcha d'en être moi-même éblouie. Les adorateurs de mes appas ne me touchaient qu'autant que l'esprit et la science les distinguaient. Je fus longtemps sans en voir qui fussent dignes de mon choix : tout mon plaisir était la solitude, et tous mes amusements la lecture. Mon père, le prince le plus magnifique de son siècle, était aussi le plus ignorant : cependant il avait rassemblé à grands frais les livres les plus rares et les plus curieux de l'univers ; mais il n'en avait jamais lu un seul. Cette bibliothèque était mon séjour ordinaire : de ma lecture et du choix que j'en faisais je tirai les premiers éléments de ces connaissances qui m'ont rendue si fameuse.

Une application continuelle, jointe à la pénétration de mon génie, m'eut bientôt rendue maîtresse des caractères les plus inconnus, et du sens le plus obscur des livres dont cette bibliothèque était remplie. Cependant le plus précieux de tous ces volumes me parut longtemps impénétrable : il contenait un nombre infini de plantes et de fleurs, tantôt entremêlées, tantôt rangées séparément et quelquefois interrompues dans leurs arrangements par les planètes et les constellations, sous les différentes figures dont les astronomes nous les représentent. Je ne doutai pas que ce ne fussent autant d'hiéroglyphes employés au lieu des différents caractères dont les autres livres étaient écrits. Je vins à bout d'un langage si difficile et inconnu à tout autre, malgré le mystère et les énigmes qui l'enveloppaient. Je ne fus que trop récompensée de mon travail et de mes veilles par les secrets que ce livre me révéla.

Mon père, qui ne me trouvait de défaut que celui d'être trop attachée à la lecture, m'avait souvent menacée de faire brûler tous ces livres. Un jour il vint m'arracher de sa bibliothèque pour me mener à une chasse

à l'oiseau. On me mit en habit de chasse. Je montai à cheval ; et, dans cet état, au milieu d'une suite brillante de l'un et de l'autre sexe, j'effaçais toutes les femmes, et je charmais tous les hommes sans y faire la moindre attention.

Nous étions dans le milieu d'une vaste plaine que bordait une rivière assez profonde. Dès que la chasse commença, mille cris s'élevèrent, et mon cheval effrayé m'emporta d'une course rapide droit à cette rivière ; il s'y précipita, et, l'ayant passée, il ne s'arrêta que dans le milieu d'un bois. Je mis pied à terre ; j'attachai mon cheval au premier arbre ; et, charmée que cet accident m'eût éloignée d'une foule importune, je me promenai quelque temps ; et, trouvant un lieu propre à me reposer, je m'assis sur un gazon naissant au pied d'un vieux chêne ; là je m'abandonnai à la rêverie ; elle me mena si loin, que le jour commençait à baisser lorsque j'en fus tirée par un assez grand bruit au haut de l'arbre contre lequel j'étais appuyée. Un gros hibou causait ce bruit ; il tombait de branche en branche ; et, s'étant embarrassé sur la dernière par une infinité de guenillons qui lui pendaient aux pieds, je crus que c'était de lui qu'on s'était servi pour la chasse. Les oiseaux de cette espèce sont d'ordinaire le jouet et la fable des autres oiseaux. Comme j'en faisais tout un autre cas, je le mis en liberté ; mais, au lieu de s'envoler lorsque je l'eus débarrassé, il se mit à terre à deux pas de moi, et me regarda fixement. L'obscurité naissante commençait à lui rendre l'usage de la vue que le grand jour lui avait ôtée. Au lieu de me parler, comme je crus qu'il allait faire après m'avoir tant lorgnée, il fit un petit cri, battit des ailes et s'envola. Son vol ne fut pas rapide ; il se posa sur un autre chêne à dix pas de là, et fit un second cri. Je m'en approchai ; mais le hibou disparut ; et de l'endroit où je l'avais vu il sortit un rayon de lumière. Plusieurs flambeaux parurent un moment après dans le bois, et une partie de ceux qui s'étaient répandus pour me chercher dans tous les environs m'ayant trouvée, je regagnai la cour de mon père bien avant dans la nuit.

Depuis ce jour la bibliothèque me fut interdite ; tout ce que je pus obtenir fut d'en tirer un seul livre ; ce fut celui des hiéroglyphes ; et, comme mon père crut que ce n'était que pour en regarder les images, il me fut permis de le faire porter aux promenades solitaires que j'allais chercher. Elles étaient d'ordinaire vers le bois où j'avais vu ce hibou. Je m'y engageai un jour bien avant, après avoir laissé ceux qui m'accompagnaient à l'entrée du bois, pour m'y promener avec plus de liberté : j'y voulus attendre le coucher du soleil, dans l'espérance de voir mon hibou. J'examinais avec soin tous les arbres, sans avoir pu reconnaître celui d'où j'avais vu sortir ce rayon de lumière ; et,

m'étant fatiguée dans cette recherche inutile, je me couchai sur l'herbe, et m'endormis d'un profond sommeil. Il ne dura guère, et ce qui causa mon réveil, fut de me sentir presque dans les bras d'un homme, ou, pour mieux dire, d'une de ces figures humaines sous lesquelles on peint les satyres : il en avait le visage ; et, quoiqu'il n'en eût ni les cornes ni les pieds, son corps était hérissé d'un poil affreux. Mes efforts et mes cris auraient peut-être été inutiles pour m'en garantir, si le hibou le plus effroyable que jamais hibou puisse être, n'eût alarmé ce monstre. Il s'éloigna de quelques pas, et leva les yeux pour voir d'où venait ce cri : il vit, comme moi, quelque chose de lumineux entre les griffes du hibou, qui, descendant à plomb sur lui, l'étendit à mes pieds. Je le crus frappé de la foudre ; la terre était arrosée de son sang ; et, quoique j'en eusse horreur, je ne laissai pas de m'en approcher : je ne pus résister à la curiosité de m'éclaircir de ce qui lui avait porté le coup mortel. Il était tombé à la renverse, et je vis le manche d'un couteau dont toute la lame paraissait enfoncée dans son cœur : je ne l'eus pas plutôt retiré, que les endroits de cette lame qui n'étaient point souillés de sang m'éblouirent par leur éclat. Dès que ce couteau fut en ma possession, je crus avoir le plus précieux de tous les trésors, et je ne me trompais pas. Je voulus en laver la lame dans l'eau claire qui sortait d'un rocher à deux pas d'où j'étais ; mais ce fut inutilement ; l'eau ne faisait que rendre la couleur du sang plus vive. Ce prodige m'étonna, et mon étonnement redoubla bientôt par un nouveau prodige. J'en appuyai la pointe sur le rocher pour essayer si le sang ne s'effacerait point : mais dès que cette pointe toucha le rocher, le couteau sembla s'animer d'un mouvement auquel je cédai ; et, suivant le mouvement de la main dont je le tenais, il forma des caractères communs ; mais ce qu'il écrivit était dans le même langage que ce qui est écrit dans votre salon, et c'est ce langage que j'avais appris dans le livre dont je viens de vous parler. Voici ce qui était écrit sur le rocher :

Jeune beauté, qui n'aimez rien
De tout ce qu'à votre âge on aime ;
Jeune beauté, gardez-moi bien,
Et je vous garderai de même.

Je me suis un peu étendue sur ces premières circonstances de ma vie, parce qu'elles ne vous étaient pas connues : je vais vous parler plus succinctement du reste.

J'avais deux trésors inestimables qui, m'élevant au-dessus des connaissances ordinaires, ne me laissaient de goût que pour les spéculations sublimes. Tout ce que j'avais essayé pour ôter le sang qui souil-

lait mon couteau n'avait pu le faire disparaître. Je m'avisai un jour de le gratter avec la pointe d'un poinçon d'or : l'or se fondit, et, le sang s'effaçant jusqu'à la moindre tache, le couteau devint plus brillant que les astres du ciel. Je le consultais dans toutes mes difficultés, et je sortais toujours d'embarras par ce qu'il écrivait. Je reconnais à présent que ce n'est que dans le temps qu'il est sanglant qu'il s'explique dans cette langue inconnue. J'ai souvent cru que c'était le couteau dont Apollon s'était servi pour écorcher Marsyas, puisqu'il rendait des oracles, et qu'il les rendait toujours en vers. Mais finissons.

Je restai auprès de mon père sans jamais vouloir consentir aux engagements pour lesquels on ne cessait de me tourmenter, et j'y restai dans tout l'éclat de ma première fraîcheur, tandis que toutes les personnes de mon âge voyaient disparaître leurs charmes par le nombre des années. Je m'aperçus qu'on s'ennuyait d'une beauté que l'on voyait depuis si longtemps; et, m'en trouvant ennuyée moi-même, je quittai mon climat natal pour faire de nouvelles découvertes dans les terres étrangères. Je visitai l'Égypte, l'Afrique, la Perse et les Indes. Plusieurs siècles s'étant écoulés pendant ces différents voyages et les longs séjours que j'ai faits dans ces régions reculées, je me déterminai enfin à revenir en Europe pour l'enrichir de tant de veilles et de tant de pénibles travaux : j'y trouvai la réputation du fameux Merlin partout répandue. Le désir de savoir si les merveilles qu'on publiait de sa science étaient dignes de cette réputation, me fit passer en Angleterre. Je pris la figure que vous me voyez pour ce voyage, et j'y trouvai Merlin égal à tout ce qu'on publiait à son avantage. Son extraction est illustre, puisqu'il descend, comme moi, d'un des premiers souverains de l'Armorique, dont la postérité s'est établie dans la province de Cornouaille, dont il avait le duché.

La faveur du roi d'Angleterre donnait un grand relief à Merlin : je l'en trouvai digne : je fus charmée de son esprit; mais je ne fus pas si contente de son caractère, quoiqu'il le cachât, autant qu'il lui était possible, par une grande apparence de sincérité qui couvrait un artifice qui allait jusqu'à la supercherie. Je connus bientôt que les soins qu'il prenait pour me paraître agréable, et pour s'insinuer auprès de moi, avaient pour but son intérêt. Il me parlait souvent de cette merveilleuse Philoclée dont quelque chronique de Bretagne faisait mention, et qu'on croyait encore, disait-il, parmi les vivants. Il me parlait encore d'un glaive enchanté qui avait rendu immortelle cette beauté fameuse: en me disant toutes ces choses, il me regardait avec une extrême attention. Il n'en fallut pas davantage pour m'alarmer : j'eus recours

à mon couteau, et mon couteau m'avertit que Merlin en voulait au plus précieux de mes trésors. Toute ma science ne pouvant me rassurer contre les artifices d'un homme qui semblait m'avoir découverte, je quittai l'Angleterre pour me réfugier au pied du mont Apennin, et pour m'y cacher à sa poursuite et à tous ses projets, j'y pris cette forme d'extrême décrépitude où l'on m'a vue : mais toutes mes précautions furent inutiles ; le perfide fit tant qu'il m'enleva mon couteau.

Vous savez une partie de ce qui m'est arrivé depuis : vous savez le sujet de ces gaînes universelles qui m'ont fait donner le nom de la mère aux Gaînes ; vous savez aussi ce qui m'attira en France. Je suis instruite de ce qui vous est arrivé depuis deux jours ; et c'est pour vous offrir tout le secours de mon art joint au vôtre, que je viens ici. Le perfide Merlin, chassé de l'Angleterre, a non-seulement trouvé un asile à la cour de Pepin, mais sa nouvelle faveur l'a mis en possession de la principauté de Noisy : c'est là qu'il a élevé son fils dans la même crainte de votre voisinage que vous avez toujours eue du sien. Vous voyez que les astres se sont moqués de toutes les précautions que vous avez prises l'un et l'autre pour éloigner deux cœurs dont la tendresse devait être si fatale à leur union : le livre dont je vous ai parlé m'a instruite de toutes ces choses, et me promet la possession du trésor que Merlin m'a volé. Je sais le moyen de rappeler son fils des portes du trépas à la vie ; et ce n'est qu'en lui rendant ce fils que l'enchanteur se résoudra à me rendre mon couteau. C'est maintenant à vous à m'apprendre par quel hasard il a pu échapper de ses mains pour égorger son fils, et pour tracer ensuite les caractères que j'ai lus sur le marbre de votre salon.

Le druide, pénétré de son affliction, ne pouvant plus se contraindre, et sentant de plus le besoin qu'il pouvait avoir de la magicienne, se jeta alors à ses genoux, et, en les arrosant de ses larmes, il lui conta naturellement l'état présent des choses.

Quoi ! s'écria la mère aux Gaînes, le prince de Noisy a disparu dans la fontaine ! Le berceau d'Alie, en paraissant au-dessus de l'eau, a été enlevé par Merlin ! car, n'en doutez point, c'est lui-même qui vous a fait le vol ; et de plus votre fille est perdue ! Que de malheurs ! ajouta-t-elle. La perted'Alie, qui vous est le plus sensible de tous, me fait trembler pour vous, puisque vous ne la trouverez qu'en retrouvant son berceau ; et comment l'espérer, votre plus cruel ennemi en étant possesseur ? et cet ennemi est Merlin, qui, malgré mes soins et mes précautions, m'enleva mon couteau. En disant ces mots, quelques larmes échappèrent à la magicienne ; et, d'un ton pénétré

de douleur, elle répéta ces vers que le couteau lui avait tracés dans la forêt :

> Jeune beauté, gardez-moi bien,
> Et je vous garderai de même.

C'est ce que tu me recommandais, continua-t-elle, précieux trésor que j'ai tant appréhendé de perdre, et dont j'ai regretté la perte avec des remords si cuisants, et qui ne finiront jamais. Hélas ! que pouvais-je faire de plus pour te conserver? Que ne me gardais-tu de même, selon ta promesse, quand le chariot enchanté vint se présenter à mes yeux dans les déserts de l'Apennin !

Le druide, à ce redoublement de douleur que témoigna la mère aux Gaînes, crut ne pouvoir mieux prendre son temps pour lui apprendre que ce couteau, si précieux et si regretté, était en sa puissance, en lui offrant de le lui remettre entre les mains. Elle fut si transportée de ravissement à cette nouvelle, qu'elle pensa s'en évanouir. Le druide la conduisit à la statue de Cléopâtre, oubliant qu'il n'avait plus cette bague qui pouvait seule la faire ouvrir. Il resta donc tout court vis-à-vis de la statue et de la magicienne, à qui il avoua qu'en perdant sa fille il avait aussi perdu son talisman, qu'elle avait au doigt : il lui apprit que cette bague était la seule clef qui pouvait ouvrir la statue qui renfermait son couteau. La magicienne, désespérée, résolut de mettre toute sa science en usage pour triompher des obstacles qui s'opposaient à son bonheur. Elle dit au druide d'ordonner à Poinçon d'aller, sous toutes sortes de formes, chercher Alie, tandis qu'elle s'occuperait du soin de faire retrouver le berceau.

Revenons donc à la belle Alie, que nous avons laissée se jetant à corps perdu entre les bras du géant. Cette situation m'aurait donné de l'inquiétude pour toute autre qu'Alie ; mais grande était la vertu des talismans antiques, et plus grande encore la foi de ceux qui y croyaient. La charmante Alie, qui pensait courir après l'ombre de son cher amant, s'était attendue à n'embrasser que l'air : mais quelle fut sa surprise de se trouver entre les bras d'un corps solide et raisonnablement épais ! Sa frayeur lui rendit d'abord toute sa raison. Alors, voyant le danger où elle venait de se jeter elle-même, elle fit mille cris et mille efforts pour se débarrasser du géant, qui, loin de lâcher sa proie, la porta dans son quartier sans qu'elle eût seulement touché du pied à terre. Quel effroi s'empara de son âme quand elle se vit renfermée, et qu'elle vint à songer que dans un même jour elle avait poignardé l'objet de toute sa tendresse, et qu'elle se trouvait au pouvoir d'un monstre qu'elle détestait !

Le géant lui demanda pourquoi elle avait tant fait de cris en nom-

mant le prince de Noisy; elle lui dit que c'était pour l'avoir tué de sa propre main. Le géant voulut l'embrasser pour la remercier : mais, s'étant défendue de cette marque de sa reconnaissance, il lui demanda ce qu'était devenu son Bélier. Il est mort, lui répliqua-t-elle ; c'est moi qui l'ai assassiné. Malheureux prince de Noisy ! s'écria-t-elle, c'est moi qui, sous la...

Le Moulineau, transporté de fureur, sans donner à Alie le temps d'achever, et sans consulter son amour pour elle, lui donna un soufflet qui la renversa à ses pieds, et fut tenté de lui couper la tête, pour venger le meurtre qu'elle venait d'avouer. Elle fut ravie d'être battue, tant elle craignait un meilleur traitement. Malheureuse ! lui dit le géant en la relevant rudement, vois ce que te coûte ta perfidie ! sans l'aveu que tu viens de me faire, je t'aurais dès cette nuit reçue tout botté dans mon lit : mais ne crois pas échapper à ma vengeance, s'il est vrai que tu aies tué mon Bélier. Je vais t'enfermer dans sa chambre, et ensuite je m'informerai de la vérité. Tremble, si mon favori n'est plus ; ton père sera ma première victime ; et, quand je serai las de t'avoir fait servir à mes amusements, je t'enterrerai toute vive.

Après avoir prononcé cette effroyable sentence, le géant renferma Alie dans la petite cabane de défunt le Bélier, où il lui donna le temps de faire des réflexions, tandis qu'il ronfla jusqu'au jour : dès qu'il parut, le cruel Moulineau se mit en campagne.

La malheureuse Alie, qui ne craignait rien tant que l'exécution de l'arrêt prononcé contre elle, songeait par quel genre de mort elle pourrait prévenir ce malheur. Comme elle regardait de tous côtés, elle vit le nom d'Alie gravé partout sur les murailles : elle ne douta point que ce ne fût de la façon du fidèle et délicat Bélier, et ce fut pour elle un nouvel accroissement à sa douleur, qui fut interrompue à la vue de ce livre qu'elle avait jeté de la fenêtre du druide au prince de Noisy pour le ramasser. Elle s'appuya de la main contre la porte de la cabane ; dès que la bague l'eut touchée, cette porte s'ouvrit. Vous croyez bien que l'étonnement d'Alie fit place à l'empressement qu'elle eut de saisir une si heureuse occasion de se sauver, tenant son livre : mais elle se garda bien de tourner ses pas vers le jardin de son père, où elle savait que le géant était allé. Ce fut donc pour éviter sa rencontre qu'elle prit un assez grand détour; et, après avoir marché assez longtemps, elle aperçut un bois où elle se jeta pour y attendre la nuit : ce bois faisait une partie de la forêt de Noisy. Dès qu'elle y fut assez avancée pour se croire en sûreté, elle se laissa tomber au pied du premier arbre, accablée de douleur, d'épouvante et de lassitude : elle se serait donné moins de tourment si elle avait pu s'imaginer ce qui se passait ailleurs.

Le petit Poinçon, ayant pris exactement la forme du Bélier, était sorti de chez le druide environ en même temps que le géant sortait de sa demeure : ils ne manquèrent pas de se rencontrer ; et d'aussi loin que le seigneur Moulineau aperçut son cher favori, il se repentit du mauvais traitement qu'il avait fait à la belle Alie : il courut à lui plein de joie, ne doutant pas qu'il ne le vînt chercher pour le mettre en possession du reste des trésors de son ennemi ; mais il fut fort surpris de voir que son favori le Bélier, au lieu de l'attendre, fuyait d'un autre côté : il eut beau l'appeler et le menacer en courant, le Bélier fuyait toujours. Cette fuite de l'un et cette poursuite de l'autre, par le terrain le plus difficile que le petit Poinçon pouvait trouver, durèrent si longtemps, que le géant se rendit ; et, après un vaste détour, se voyant assez près de son quartier, il résolut d'aller prendre son grand cheval, pour avoir raison du déserteur qu'il avait si longtemps et si inutilement poursuivi.

Dès que le géant eut lâché prise, le Bélier partit à toutes jambes ; et, après avoir parcouru tous les lieux à la ronde sans rien trouver, il parvint, avant le coucher du soleil, à cet endroit de la forêt de Noisy que la pauvre Alie avait pris pour sa retraite. Il la trouva dans le moment que, défaisant de la plus belle jambe du monde la plus belle jarretière de l'univers, elle allait étrangler au premier arbre la créature la plus charmante et la plus désolée qui fut jamais. La présence du Bélier prévint le funeste effet de son désespoir. Rien ne peut exprimer son étonnement et sa joie à cette vue. Est-ce toi ? s'écria-t-elle en l'embrassant, est-ce toi, mon cher prince ? est-ce toi que je revois sous cette figure odieuse qui m'a si cruellement abusée ? Le petit Poinçon pleurait tandis qu'elle lui tâtait le côté pour chercher la blessure qu'elle lui avait faite : il balançait à se découvrir, s'affligeant de lui ôter la joie que lui causait cette illusion ; mais il fallut pourtant reprendre sa véritable forme ; et voyant l'affliction que la tendre Alie en eut, il la conjura de se calmer, en lui disant qu'elle devait beaucoup espérer du secours que lui promettait la mère aux Gaînes, dont il lui apprit l'arrivée. Alie, se laissant aller aux discours flatteurs de Poinçon, prit le parti de le suivre pour se rendre chez son père.

Pendant qu'ils marchaient, l'aimable Poinçon, qui s'était chargé du livre pour en débarrasser Alie, lui dit : Ma belle maîtresse, si vous saviez la joie que vous allez causer au druide mon seigneur, en lui rapportant ce livre, vous en sentiriez moins de douleur : il est rempli des plus beaux secrets de la nature, et des plus jolies histoires du monde. Je vais, pour vous faire trouver le chemin moins ennuyeux, et pour distraire votre affliction, vous en conter une ; car mon maître me le

laissait lire quelquefois : pour lui, il ne s'est jamais amusé à lire les contes dont il est rempli.

Il y avait autrefois en Basse-Bretagne un druide qui s'appelait Gaspard le Savant : il l'était à tel point qu'il avait fait un gros livre où toute la science du monde était renfermée : il avait aussi inventé un langage nouveau, composé de fleurs, de plantes, de planètes, et de je ne sais combien d'autres choses. Or, ce Gaspard le Savant avait un fils si beau qu'il devint amoureux de lui-même ; il n'avait point de plus grand plaisir que celui de passer les journées entières à se mirer dans l'eau : ce fut pour cela que son père l'appelait Narcisse. Cependant il était si affligé de la folie de son fils, qu'il le fit venir un jour dans son laboratoire ; et, après l'avoir bien grondé de son impertinente coquetterie : Mon fils, lui dit-il, tu ne serais jamais bon à rien si je te gardais auprès de moi ; c'est pourquoi je vais te donner une commission qui te fera voir le monde ; mais c'est à condition que tu ne te verras jamais toi-même ; car si jamais tu te regardes dans l'eau, tu deviendras si effroyable, que tu auras horreur de ta figure ; et, si ce malheur arrive, il n'y aura que celle qui pourra lire et entendre ce qui est écrit dans mon livre qui pourra te rendre cette beauté qui t'a tourné la tête, et que tu mépriseras alors pour en aimer une autre. De plus, en reprenant ta première beauté, toute ma science te sera communiquée, ainsi qu'à celle entre les mains de qui doit tomber mon livre, si elle peut comprendre un langage inventé par moi seul. Écoute ce que je vais te dire :

Il y a dans le monde une forêt, et dans cette forêt il y a un arbre difficile à trouver, et dans cet arbre il y a une gaîne d'or, et d'un or qui ne se fondra point comme fera tout autre or, en touchant le couteau que je vais te donner : c'est cette gaîne qu'il faut que tu cherches, que tu trouves et que tu me rapportes.

A ces mots, il lui donna le couteau, l'embrassa tendrement, et le fit partir : mais il ne l'eut pas plutôt perdu de vue qu'il se repentit de l'avoir éloigné de lui ; et agité des craintes que lui donnaient les périls qui menaçaient un fils chéri, il mourut peu de temps après le départ de Narcisse.

Narcisse, pour obéir aux ordres de son père, parcourait tous les bois, et visitait, mais inutilement, tous les arbres de ces bois pour trouver une gaîne à son couteau. L'histoire dit qu'il fut bien trois ans à faire vingt lieues, tant il s'amusait à parcourir toutes les forêts qui se trouvaient sur son chemin. Au bout de ces trois années, il parvint à la cour du prince Keraliosmadec, qui régnait pour lors en Bretagne ; mais comme ce n'était pas dans les cours des princes qu'il devait trouver cette gaîne

qu'il cherchait, il n'en approcha qu'autant qu'il le fallait pour visiter les bois qui en étaient les plus proches. Il en vit un fort agréable presque entouré d'une rivière dont l'onde était plus claire que le cristal ; il fallait la passer pour aller dans la forêt ; mais, en la traversant, la curiosité de voir si les fatigues de ses voyages n'avaient rien diminué de sa beauté l'emporta sur toutes les menaces de son père; et il se pencha vers la surface de l'eau.

Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'y voir le visage du beau Narcisse, il y vit celui d'un gros hibou ! Le cri d'horreur qu'il en fit, l'effraya bien plus, puisque ce fut celui d'un vrai hibou ; et avant qu'il en pût faire un second, il le devint depuis les pieds jusqu'à la tête. Son jugement lui resta cependant; mais il en avait si peu, que ce n'était pas la peine de le lui ôter. Il perdit la vue dans ce moment, et pensa s'en désespérer ; il la recouvra dès que la nuit fut venue, et se réfugia dans le bois.

Le malheureux Narcisse y menait une triste vie, se cachant tout le jour dans le creux d'un arbre, et passant les nuits à se nourrir de quelques souris, et à chercher la gaîne du couteau qu'il avait toujours soigneusement gardé : il chercha tant, qu'il trouva l'arbre par l'éclat dont brillait au milieu des ténèbres cette merveilleuse gaîne : mais il ne put jamais parvenir à la tirer de l'arbre, ni à y mettre son couteau. Il passait une partie des nuits à se tourmenter pour venir à bout de l'un ou de l'autre ; mais tout ce qu'il put faire fut de cacher son couteau dans le même arbre, tout auprès de la gaîne. Enfin, je ne me souviens plus par quel hasard une certaine princesse le tira d'un grand embarras. Cette princesse était si belle qu'il en devint amoureux : elle se promenait souvent dans ce bois; mais il avait le malheur de ne la voir que lorsqu'elle y restait jusqu'à la nuit. Ce fut pendant une de ces nuits que, s'étant endormie auprès de l'arbre où était le hibou, qui contemplait sa beauté, un sauvage la réveilla par quelque insulte : l'amoureux hibou eut recours à son couteau, et la sauva, je ne sais plus comment ; mais en la sauvant il perdit son couteau, et cette beauté l'emporta. La perte de ce trésor aurait désespéré le hibou, s'il n'était resté entre les plus belles mains de l'univers. Cette charmante princesse en eut bientôt connu toutes les vertus. Étant un jour restée jusqu'à la nuit dans ce bois, elle mit la pointe de son couteau sur une pierre unie : le fidèle hibou s'était mis auprès d'elle sans qu'elle s'en fût aperçue; le couteau écrivait tout seul, comme il avait coutume de faire; voici ce qu'il écrivit :

Belle princesse au beau couteau,
Plumez, plumez-en l'oiseau.

A peine cette charmante princesse avait-elle été en possession du couteau, qu'elle avait juré de suivre en tout ce qu'il lui tracerait de faire. Voulant obéir aux ordres qu'elle en recevait dans ce moment, elle tourna la tête pour chercher le hibou : sa joie fut extrême de le voir à ses côtés. Elle le saisit d'abord, et se mit à le plumer avec son couteau, non sans quelque remords de lui faire un si mauvais traitement après le service qu'elle en avait reçu. A mesure qu'elle le plumait, le beau Narcisse reprenait sa première figure.

La princesse ne fut point effrayée de ce prodige ; et l'histoire dit que, quoiqu'il restât nu en lui ôtant ses plumes, elle ne lui en laissa pas une seule. Il se sentit tout d'un coup rempli de toute la science de feu Gaspard le Savant, son père ; c'est pourquoi, demandant permission à la princesse de se rendre invisible jusqu'à ce qu'il fût habillé, il lui promit de se trouver le lendemain sous un berceau dans un des jardins du prince son père. Ce fut là qu'elle fut enchantée de cette beauté dont il ne faisait plus de cas : ce fut sous ce berceau heureux, secret témoin de leur bonheur, qu'ils se marièrent, et qu'ils se communiquèrent leur science et tous leurs secrets. Il lui donna celui de ne jamais paraître vieille, et de ne jamais mourir ; il la fit jurer ensuite de ne se jamais défaire de son couteau, à la possession duquel leur bonheur commun était attaché, et de ne jamais parler ni de son aventure, ni de leur union. Ils menèrent longtemps la vie la plus heureuse du monde, sans qu'on s'en aperçût, par le secret que l'heureux Narcisse avait de se rendre invisible. Il l'avertit qu'il était inutile de se tourmenter pour tirer la gaîne d'or de l'arbre où elle était, puisque ce miracle était réservé à quelque autre ; que cependant la possession de ce couteau ne pouvait être assurée que par celle de la gaîne. Je ne sais plus pour quelle raison ils quittèrent leur pays : mais, après avoir voyagé par tout le monde, Narcisse, toujours invisible, et la princesse toujours aussi belle qu'il lui plaisait de l'être, ils s'établirent quelque part au pied d'une montagne. Se promenant un jour, la princesse vit descendre du haut de cette montagne un chariot lumineux ; de ce chariot sortit un enchanteur qui lui fit voir la gaîne de son couteau, et qui, se mettant à genoux devant elle, lui dit qu'il l'avait longtemps cherchée pour lui donner ce trésor, inutile dans toutes autres mains que dans les siennes. Il ajouta qu'il n'y avait que lui qui pût y mettre le couteau. La princesse fut si charmée en recevant la gaîne d'or, que, sans songer au risque qu'elle pouvait courir, elle donna son cher couteau pour l'y placer ; mais l'enchanteur ne l'eut pas plutôt entre les mains, qu'il disparut.

Je vous ennuierais, ma belle maîtresse, si je vous disais le déses-

poir où tomba l'étonnée princesse de se voir dans les mains l'inutile gaîne du couteau qu'elle venait de perdre. Mais que devint-elle, et quelle fut sa douleur, lorsque, revenant pour conter son aventure à son cher Narcisse, elle ne le trouva plus ! Elle passa des temps infinis à le chercher par toute la terre sans en avoir de nouvelles, non plus que de son couteau ; car ce n'est qu'en le retrouvant qu'elle doit revoir son cher époux. Elle revint au même pays où elle avait perdu tout ce qu'elle avait de plus précieux. C'est dans ces lieux que, le désespoir ayant aigri la bonté de son naturel, elle se mit à faire tous les maux les plus affreux à deux amants dont je vous conterai l'histoire, quand la fin de vos malheurs vous aura rendu l'esprit plus disposé à l'écouter.

Le petit Poinçon en finissant son récit, s'aperçut qu'il s'était égaré dans la forêt ; mais, quelque chemin qu'il pût prendre pour retrouver celui des jardins du druide, jamais il n'en put venir à bout : il fallut céder à la puissance invisible qui le conduisit, avec la belle Alie, jusqu'au milieu du palais de Noisy.

Ils y arrivèrent dans le temps que l'enchanteur Merlin ordonnait l'appareil des derniers devoirs qu'il voulait rendre à ce fils bien-aimé : tout y était rempli de gémissements. Le corps du beau prince, par une communication souterraine, était passé de la fontaine du berceau dans celle qui faisait le principal ornement des jardins du palais de Noisy. Ce beau corps était étendu sur un amas de fleurs auprès du bûcher qu'on avait élevé pour le brûler ; et le berceau vert, orné de guirlandes de ces mêmes fleurs, était à ses pieds.

Ce spectacle mit la tendre Alie hors d'elle-même ; elle cacha pourtant son désespoir au petit Poinçon, pour qu'il ne l'empêchât pas de se jeter, comme elle le méditait, au milieu des flammes qui devaient dévorer le corps de son amant. Poinçon, qui s'était vu entraîner malgré lui dans un autre lieu que celui qu'il cherchait, s'était caché derrière une palissade avec Alie, ne pouvant obtenir d'elle de fuir ce triste et cruel spectacle.

Tout étant prêt pour la cérémonie, l'inconsolable Merlin fit placer le corps du prince au haut du bûcher environné de gommes et de parfums les plus délicieux de l'Arabie. Il fit mettre le berceau vert à ses pieds ; et haussant un flambeau qu'il tenait, il leva les yeux au ciel, en disant : Inhumaine Alie, beauté funeste à mon repos, et encore plus funeste au plus fidèle des amants, viens assouvir ta cruauté par le plaisir de voir consumer la victime que tu as immolée à ta rage ! mais tremble, frémis des horreurs qui t'environneront partout, lorsque ton berceau sera réduit en cendres ! En achevant ces mots, il allait

mettre le feu au bûcher, et la malheureuse Alie partait déjà pour s'y précipiter, quand des cris qu'on entendit en l'air firent lever les yeux à tout le monde. Merlin s'arrêta, et quelques moments après il vit descendre la mère aux Gaînes dans son char avec le druide. Ah, ma belle maîtresse! s'écria Poinçon, courons au-devant de la mère aux Gaînes : la voilà qui vient sans doute à votre secours avec mon seigneur le druide votre père.

Dès qu'ils furent descendus du char, la mère aux Gaînes ôta le flambeau des mains de Merlin, et le druide ôta la bague du doigt d'Alie pour la donner au petit Poinçon, avec ordre d'aller chercher en toute diligence le couteau enchanté, sans oublier cet or précieux qui lui servait de gaîne. Merlin, en voyant la mère aux Gaînes, sentit de la joie et de la crainte ; il savait les justes reproches qu'il méritait d'elle, et il savait ce qu'elle pouvait en sa faveur. Tandis que la magicienne faisait quelques plaintes à Merlin, et que Merlin lui faisait beaucoup d'excuses, en la suppliant de faire céder la vengeance à la générosité, on vit arriver le petit Poinçon tout rayonnant de lumière par l'éclat de l'or et du couteau qu'il portait. La mère aux Gaînes tressaillit, et pensa s'évanouir de joie à cette vue. Elle le reçut des mains du druide; alors élevant la voix : Que l'on descende le prince du bûcher, dit-elle : il n'a point encore vu les sombres bords de l'Achéron : ce couteau ne fut jamais fatal qu'aux criminels et aux scélérats.

Mais pour quoi allonger ce récit par des circonstances ennuyeuses au dénouement de l'histoire ? Toutes les personnes intéressées à cette aventure avaient leur compte ; la mère aux Gaînes son couteau, le druide son livre, et Alie son berceau. Notre héros, qui n'était que dangereusement blessé, se trouvait entre les mains de trois personnes dont l'art était capable de ressusciter tous les héros morts depuis le grand Cyrus ; et, ces trois personnes unissant leur pouvoir en faveur du beau prince de Noisy, il est aisé de penser qu'il fut rendu à la belle Alie avec plus de charmes, plus d'agréments et plus de tendresse que jamais. La naissante aurore éclaira cette espèce de résurrection ; et le soleil, qui s'était couché la nuit précédente sur des lieux remplis de deuil et d'affliction, les vit, à son retour, remplis de la joie la plus vive.

Ce fut au milieu de cette joie que le géant Moulineau, monté sur son cheval énorme, sonna trois fois du cor à la porte du château, pour demander sa prisonnière et son Bélier, ou pour défier au combat tous les habitants du château, au cas qu'on le refusât. L'amant d'Alie, qui voulait se signaler à ses yeux, accepta le défi, et lui fit dire que le

prince de Noisy, nouvellement arrivé d'un long voyage, lui donnait un rendez-vous à trois jours de là, sur le pont élevé par son Bélier, pour y vider leur querelle, et s'y disputer la gloire d'être à la charmante Alie.

Cette charmante Alie, dans les transports que lui causait ce changement inopiné dans sa fortune, sentait mille fois plus d'amour pour le prince de Noisy, sous sa figure naturelle, qu'elle n'avait senti de haine pour lui, sous celle de Bélier. Ce fut à lui, comme le prince le plus spirituel et le plus galant de son temps, à trouver des expressions dignes de lui en marquer sa reconnaissance, et capables de lui faire oublier ses malheurs passés.

Alie, aussi curieuse que tendre, voulut savoir de son amant comment il était devenu Bélier : le prince lui dit que, s'étant laissé aller à ses rêveries la nuit qu'elle lui avait jeté le livre, elles l'avaient insensiblement conduit jusqu'au bord de la Seine ; que, le jour commençant à paraître, il avait eu la curiosité de l'ouvrir ; qu'il n'y avait trouvé que les signes du zodiaque ; que, s'étant appliqué à considérer celui du Bélier, il n'avait pu s'empêcher de lire ce qui était dessous ; qu'à la troisième lecture de ces paroles mystérieuses, il s'était vu tout d'un coup transformé en Bélier. Il est inutile, poursuivit-il, de vous parler de mon étonnement et de mon désespoir : j'étais encore dans le premier mouvement de l'un et de l'autre, quand le géant arriva, dont la meute m'aurait étranglé, s'il n'eût par hasard trouvé quelque chose à ma figure qui lui plut. Je n'ai point quitté son service depuis ma métamorphose.

Cependant ce livre, dont je déchiffrais tous les jours quelque chose malgré son obscurité, me faisait espérer que je pourrais, par son secours, reprendre ma première figure : c'est par son moyen que j'ai su en un instant élever le pont : par son secours j'avais repris l'usage de la parole ; par son secours encore je me rendis invisible le jour que je répondis aux regrets de la belle Alie ; et c'est enfin par lui que j'avais su que l'or liquide dont le druide était en possession me délivrerait de mon enchantement aussitôt qu'on m'en aurait touché. Voilà, belle Alie, continua le prince, ce qui me détermina à aller chez le druide votre père, où je ne comptais pas vous présenter une victime : aussi fus-je si consterné des marques d'indignation que vous me donnâtes avant de me frapper du couteau, que j'en reçus le coup avec assez d'indifférence.

La fin de ce récit renouvela les regrets et les douleurs d'Alie ; mais la présence de son cher prince l'eut bientôt consolée, surtout quand elle entendit Merlin et le druide convenir ensemble qu'elle serait unie au prince de Noisy dans trois jours.

Ce jour heureux était aussi celui qu'on avait marqué pour le combat ; et, malgré les alarmes de la belle Alie, qui ne comprenait pas trop comment un homme bien amoureux pouvait se battre le jour même qu'il devait posséder ce qu'il aimait ; malgré, dis-je, toutes ses inquiétudes, le beau prince de Noisy tint sa parole.

Vous ne doutez pas, mademoiselle, que ce combat ne finît comme finissent toujours les combats des géants avec les héros. Le seigneur Moulineau fut renversé à la première course, et culbutant de l'endroit le plus haut du pont jusqu'au fond du fossé, il se cassa le cou sans être regretté des spectateurs. Jamais noces ne furent célébrées avec autant de magnificence, et jamais mariés ne furent si contents.

Voilà ce que le savant Mabillon a pu découvrir de ces aventures ; et voici ce qu'il ajoute sur le changement du nom dont vous avez souhaité d'être informée :

Ce lieu, qui s'appelait autrefois Pont d'Alie
Dans l'antique tradition,
De Moulineau prenant le nom,
Voyait sa gloire ensevelie
Avec le géant son patron ;
Et, quoiqu'elle soit rétablie
Dans l'agrément du premier son,
Un reste de corruption
Le fait appeler Pontalie.

FIN DU BÉLIER.

HISTOIRE

DE

FLEUR D'ÉPINE

DERNIÈRE NUIT.

La belle et malheureuse Schéhérazade, par ce récit, avait fini sa neuf cent quatre-vingt-dix-neuvième nuit depuis son mariage ; et le sultan, fidèle à sa prudente habitude, était sorti du lit avant le jour, pour se rendre au conseil avant ses ministres.

Dès qu'il fut sorti, Dinarzade, qui, quoiqu'un peu prompte, était la meilleure fille du monde, se mit à dire à la sultane : Vous avez beau dire, ma sœur, il faut que vous soyez la plus sotte bête de l'univers, sauf le respect de votre rang, de votre érudition et de votre belle mémoire, pour vous être avisée de rechercher en mariage un animal d'empereur qui, depuis deux ans que vous lui contez des fables, ne s'est avisé d'autre chose que de les écouter ; et des fables qui ne seraient rien sans la manière vive et légère dont vous les contez. Cependant je vous vois à la fin de votre recueil, et par conséquent bientôt à la fin de vos jours. L'histoire que vous venez de lui conter est si misérable, qu'il n'a fait que bâiller, et moi aussi, pendant ce long récit. Ma patience à vous tenir compagnie depuis si longtemps est une preuve suffisante de ma tendresse ; mais je n'en puis plus, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je m'absente cette nuit, pour donner audience au prince de Trébizonde ; s'il s'ennuie auprès de moi, du moins ne me coupera-t-il pas la tête pour avoir passé la nuit sans lui faire un conte. Je vous conseille donc d'amuser votre benêt de mari par celui de la pyramide et du cheval d'or, qui vaut tous ceux que vous lui avez faits. Je ne manquerai pas de me rendre ici le lendemain ; et, dès que le sultan se sera mis au lit, avant que de vous y mettre jetez-vous à deux genoux ; feignez quelque subite indisposition, et conjurez bien humblement ce vilain bourreau de trouver bon que je l'entretienne pour la dernière fois au lieu de vous : dites-lui bien que c'est pour la dernière fois, puisque vous ne demandez cette grâce qu'à



Moreau le jeune

FLEUR D'ÉPINE.

Publié par Furne et Cie

Imp. F. Chardon aîné, 30 r. Hautefeuille Paris

condition que si l'histoire que je lui conterai n'est pas plus extraordinaire que toutes celles que vous lui avez faites, il n'aura qu'à vous étrangler dès le lendemain, mais aussi qu'il vous donnera la vie en cas qu'il m'interrompe avant la fin de mon récit. Je crois qu'il ne refusera pas ces conditions; car vous savez qu'il est tellement attentif, quelques pauvretés qu'on lui dise, qu'il ne vous a jamais interrompue dans aucun de vos contes.

Ces conventions auraient alarmé toute autre ; mais la merveilleuse Schéhérazade, à qui l'étude de la philosophie avait appris à ne point craindre la mort, y consentit.

Elle amusa donc son seigneur pendant la dernière des mille nuits, par le conte du cheval d'or et de la pyramide ; et, dès que la suivante fut venue, que le sultan se fut mis au lit, et qu'elle eut obtenu que sa sœur parlerait pour elle aux conditions que nous venons de dire, la prudente Dinarzade les fit signer au prince, et commença son récit de cette manière :

Très-illustre, très-religieux et très-clément empereur, qui, n'écoutant que les lois de la justice et la bonté de votre naturel, étranglez toutes vos femmes en haine de la première, et qui, noblement irrité de ce que tant de nègres et de muletiers étaient au service de cette impératrice, d'heureuse mémoire, sacrifiez tant de beautés innocentes à la mémoire d'une beauté coupable, que diriez-vous, seigneur, vous qui passez pour le plus secret de tous les princes, et dont les ministres sont les plus impénétrables de tous les ministres, que diriez-vous de votre esclave si elle vous informait de ce qui s'est aujourd'hui passé dans votre conseil ? Tarare ! dit le sultan. C'est justement cela, poursuivit Dinarzade, et vous l'allez voir par ce récit : écoutez-moi bien, et surtout souvenez-vous de votre promesse.

HISTOIRE DE FLEUR D'ÉPINE.

A deux mille quatre cent cinquante-trois lieues d'ici, est un certain pays qui s'appelle Cachemire, beau par excellence. Dans ce pays régnait un calife ; ce calife avait une fille, et cette fille un visage; mais on souhaita plus d'une fois qu'elle n'en eût jamais eu. Sa beauté fut supportable jusqu'à quinze ans ; mais à cet âge on ne pouvait plus y durer : c'était la plus belle bouche du monde; son nez était un chef-d'œuvre ; les lis de Cachemire, mille fois plus blancs que les nôtres, paraissaient sales auprès de son teint ; et la rose nouvelle paraissait impertinente, lorsqu'elle paraissait auprès de l'incarnat de ses joues.

Son front était unique en son espèce ; à l'égard de la forme et de l'éclat, sa blancheur était relevée par une pointe que formaient des cheveux plus noirs et plus brillants que du jais, ce qui lui avait fait donner le nom de Luisante : le tour de son visage semblait fait pour l'assemblage de tant de merveilles ; mais ses yeux gâtaient tout.

Personne n'avait pu les regarder assez longtemps pour en démêler la couleur ; car dès qu'on rencontrait ses regards, on croyait être frappé d'un éclair.

A l'âge de huit ans, le calife son père avait coutume de la faire venir pour se mirer dans son ouvrage, et pour faire dire mille pauvretés à ses courtisans sur ses jeunes attraits ; car dès lors on éteignait les bougies au milieu de la nuit, et il ne fallait point d'autre lumière que celle de ses petits yeux. Mais tout cela n'était, comme on dit, que jeux d'enfants : ce fut quand ces yeux eurent pris toute leur force qu'il n'y eut plus de raillerie auprès d'elle.

La florissante jeunesse de la cour y périssait misérablement, et l'on portait chaque jour en terre deux ou trois de ces petits-maîtres qui s'imaginent qu'il n'y a qu'à lorgner quand on trouve de beaux yeux ; ainsi, quand c'étaient des hommes qui la regardaient, le feu passait subitement des yeux jusqu'au fond du cœur, et en moins de vingt-quatre heures on mourait, prononçant tendrement son nom, et remerciant humblement ses beaux yeux de l'honneur qu'on avait de mourir de leurs coups.

A l'égard du beau sexe, il en allait autrement. Celles qui ne rencontraient ses regards que de loin, en étaient quittes pour un éblouissement qui durait toute la vie ; mais celles qui servaient auprès de sa personne payaient cet honneur un peu plus cher : sa dame d'atours, quatre filles d'honneur, et leur vieille gouvernante, en étaient tout à fait aveugles.

Les grands du royaume, qui voyaient éteindre l'espoir de leurs familles par le feu que cet éclat fatal allumait, supplièrent le calife de vouloir remédier à un désordre qui privait leurs fils du jour, et leurs filles de la lumière.

Le calife fit assembler son conseil pour voir ce qu'il y aurait à faire ; son sénéchal y présidait, et ce sénéchal était le plus sot homme qui eût jamais présidé. Le calife n'avait eu garde de manquer à faire son premier ministre d'une tête comme celle-là.

Dès que l'affaire fut proposée, le conseil fut partagé sur les expédients.

Les uns furent d'avis de mettre Luisante dans un couvent, soute-

nant qu'il n'y aurait pas grand mal quand trois ou quatre douzaines de vieilles religieuses avec leur abbesse perdraient la vue pour le bien de l'État; d'autres dirent qu'il fallait, par lettre de cachet, lui fermer les yeux jusqu'à nouvel ordre ; quelques-uns proposèrent de les lui faire crever si adroitement qu'elle n'en sentirait aucun mal, et s'offrirent d'en donner le secret.

Le calife, qui aimait tendrement sa fille, ne goûta aucun de ces conseils ; son sénéchal s'en aperçut. Il y avait une heure que le bonhomme pleurait; et commençant sa harangue avant que d'essuyer ses yeux : Je pleurais, sire, dit-il, la mort de mon fils le comte, gentilhomme d'épée, à qui elle n'a de rien servi contre les regards de la princesse ; on le mit hier en terre : n'en parlons plus ; il est aujourd'hui question du service de Votre Majesté; il faut oublier que je suis père, pour me souvenir que je suis sénéchal.

Ma douleur ne m'a pas empêché d'écouter les conseils qu'on vient de vous donner ; et, n'en déplaise à la compagnie, je les trouve tous impertinents. Voici le mien :

J'ai depuis quelque temps un écuyer chez moi : je ne sais ni d'où il vient, ni ce qu'il est ; mais je sais bien que, depuis qu'il est avec moi, je ne me mêle plus des affaires de la maison : c'est un démon qui sait tout; et, quoique j'aie l'honneur d'être votre sénéchal, je ne suis qu'une bête auprès de lui ; ma femme me le dit tous les jours.

Or, si Votre Majesté trouvait bon de le consulter sur une affaire aussi difficile que celle-ci, je me persuade qu'elle en aurait contentement. Volontiers, mon sénéchal, dit le calife, d'autant que je serais bien aise de voir un homme qui eût plus d'esprit que vous.

On l'envoya chercher ; mais il refusa de venir qu'on n'eût renfermé la princesse et ses beaux yeux. Eh bien, sire, dit le sénéchal, que vous avais-je dit ? Ho ho ! dit le calife, il en sait beaucoup ; qu'on le fasse venir : il ne verra point ma fille. Il ne fut pas longtemps à venir ; il n'était ni bien ni mal fait ; cependant il avait quelque chose d'agréable dans l'air, et d'assez fin dans la physionomie.

Parlez-lui hardiment, sire, dit le sénéchal; il entend toutes sortes de langues. Le calife, qui ne savait que la sienne, et même assez vulgairement, après avoir quelque temps rêvé pour trouver un tour spirituel : Mon ami, lui dit-il, comment vous appelez-vous ? Tarare ! répondit-il. Tarare ! dit le calife. Tarare ! dirent tous les conseillers. Tarare ! dit le sénéchal. Je vous demande, dit le calife, comment vous vous appelez ? Je le sais bien, sire, répliqua-t-il. Eh bien ? dit le calife. Tarare ! dit l'autre, en faisant la révérence..... Et pourquoi vous appelez-vous Tarare ?..... Parce que ce n'est pas mon nom. Et comment

cela? dit le calife. C'est que j'ai quitté mon nom pour prendre celui-là, dit-il; ainsi je m'appelle Tarare, quoique ce ne soit pas mon nom. Il n'y a rien de si clair, dit le calife, et cependant j'aurais été plus d'un mois à le trouver. Eh bien, Tarare, que ferons-nous à ma fille? Ce qu'il vous plaira, répondit-il.

Mais encore? poursuivit le calife. Tout ce qu'il vous plaira, disait toujours Tarare.

Bref, dit le calife, mon sénéchal m'a dit qu'il fallait vous consulter sur le malheur qu'elle a de tuer ou de rendre aveugles tous ceux qui la regardent. Sire, dit Tarare,

La faute en est aux dieux qui la firent si belle,
Et non pas à ses yeux.

Mais si c'est un malheur que d'avoir de beaux yeux, voici, selon mon petit jugement, ce qu'il faudrait faire pour y remédier. La magicienne Serène sait tous les secrets de la nature; envoyez-lui quelque bagatelle d'un million ou deux, et si elle ne vous enseigne un remède pour les yeux de la princesse, vous pouvez compter qu'il n'y en a point. En attendant, je serais d'avis qu'on imaginât quelque coiffure d'un beau vert pour y enfermer les cheveux de Luisante; car je me trompe fort si leur éclat, joint à celui de ses yeux, n'est en partie cause que ses regards sont si dangereux; et pour lever tous les obstacles, ce sera moi, si Votre Majesté le trouve bon, qui consulterai la magicienne de votre part, puisque je sais sa demeure.

Le calife le trouva fort bon. Tarare fut chargé d'une bourse de diamants brillants, et d'un demi-boisseau de grosses perles pour Serène, et se mit en chemin, malgré les regrets de madame la sénéchale.

Son voyage fut d'un mois, pendant lequel les yeux de Luisante firent plus de mal que jamais. Elle ne s'était pas accommodée de la coiffure verte: ce n'est pas qu'elle n'eût un peu amorti l'éclat de ses yeux; mais en même temps son teint en avait pris une légère teinture, qui la mit dans une telle colère, qu'elle la jeta au nez de sa dame d'atours, après l'avoir arrachée; et ses yeux en étaient devenus plus méchants que jamais.

Le calife faisait faire et processions et prières publiques, pour qu'il plût au ciel de regarder en pitié son pauvre peuple, ou d'empêcher que sa fille ne le regardât, quand Tarare revint: et voici ce qu'il dit au calife, séant en son conseil:

Sire, la magicienne Serène vous fait ses compliments, mais elle vous remercie de votre présent dont elle ne veut point: elle dit qu'elle

a le secret de rendre les yeux de la princesse aussi traitables que ceux de Votre Majesté sans leur rien ôter de leur éclat, pourvu que vous lui fournissiez quatre choses. Quatre ! dit le calife, quatre cents si elle veut, et..... Doucement, s'il vous plaît, sire, dit Tarare. La première de ces choses est le portrait de Luisante ; la seconde, Fleur d'Épine ; l'autre, le Chapeau lumineux ; et la dernière, la jument Sonnante. Que diable est-ce que tout cela ? dit le calife. Je vais vous l'apprendre, sire.

Serène a une sœur qui s'appelle Dentue, presque aussi savante qu'elle; mais comme son art ne lui sert qu'à nuire, elle n'est que sorcière, au lieu que l'autre est une honnête magicienne. Or, la sorcière enleva la fille de Serène quand elle n'était qu'une enfant ; mais à présent qu'elle est grande, elle la tourmente nuit et jour pour lui faire épouser un petit monstre de fils qu'elle a. C'est cette fille qui s'appelle Fleur d'Épine, et qui est au pouvoir de la sorcière : elle a de plus un chapeau si chargé de diamants, et ces diamants sont si brillants, qu'ils jettent autant de rayons que le soleil. Outre tout cela, elle a une jument qui à chaque crin a une sonnette d'or, dont le son est si harmonieux qu'on entend une musique ravissante dès qu'elle remue.

Voilà, sire, les quatre choses que vous demande Serène, vous avertissant que quiconque se mettrait en devoir de les enlever à Dentue, il serait comme impossible qu'il ne tombât entre ses mains, et que toutes les puissances de la terre ne le sauveraient pas s'il y était une fois.

Le calife et son conseil se mirent à pleurer, voyant, par la dureté de ces conditions, qu'il n'y avait point de remède à leurs maux. Tarare en fut attendri, et s'adressant au calife : Sire, dit-il, je connais un homme qui serait capable de fournir la première demande, s'il l'entreprenait.

Quoi ! dit le calife, peindre ma fille ! et quel est le fou qui oserait entreprendre une chose impossible ?

Tarare, répondit l'autre. Tarare ! dit le calife. Tarare ! dit le sénéchal avec tout le conseil ; et Tarare enfin, s'écrièrent tous les galopins qui jouaient dans la cour du palais.

Sire, dit le sénéchal, s'il l'entreprend, il en viendra à bout. Et quand cela serait, dit le calife, qui entreprendra le reste ? Moi, dit le téméraire Tarare, mais à condition que lorsqu'on me nommera par hasard, on me laissera en repos, sans se renvoyer mon nom les uns aux autres comme autant d'échos, et que quand la princesse sera dans l'état que vous la souhaitez, il lui sera permis de choisir tel époux qu'il lui plaira.

Le calife lui en donna sa parole ; et le sénéchal, qui aimait à travailler, lui en expédia des lettres patentes.

On était en peine de la manière dont il s'y prendrait pour peindre un visage qu'on ne pouvait regarder sans en mourir : on en fut bientôt éclairci.

C'était un homme qui avait beaucoup voyagé, et qui trouva dans les curieuses remarques qu'il avait faites sur chaque pays, que dans celui des éclipses les gens du pays ne faisaient que teindre un morceau de verre de quelque couleur sombre pour regarder impunément le soleil.

Il se fit, sur cette idée, des lunettes d'un verre fort obscur ; et, les ayant essayées contre le soleil en plein midi, il se rendit chez Luisante avec ce qu'il fallait pour la peindre.

Cette témérité la surprit, et pour l'en punir, elle ouvrit tant qu'elle put ses beaux yeux ; mais ce fut en vain ; car, après avoir examiné toutes les merveilles de sa beauté à l'abri de ses lunettes, il se mit à la peindre.

Personne dans cet art ne le surpassait, quoiqu'il n'en fît pas profession. Son goût était de la dernière délicatesse pour tout ; mais personne ne se connaissait si bien en beauté ; cependant celle de Luisante ne fit point dans son cœur le progrès qu'il avait cru. Sa taille était moins parfaite que son visage ; cela le garantit quelque temps ; mais il fallut céder à la fin : ce fut alors qu'il mit en usage tout l'agrément de son esprit pour lui plaire. Elle ne fut pas insensible aux louanges qu'il donnait à sa beauté, tandis que, sous prétexte de l'égayer pendant une occupation où la vivacité s'assoupit d'ordinaire, il lui faisait des récits si agréables de ses voyages, qu'elle l'aurait écouté toute sa vie. Le peu de brillant de sa figure n'empêcha pas celui de son esprit de faire le même effet que s'il eût été le mieux fait de tous les hommes.

Elle l'aima donc, et fut fâchée que son portrait fût sitôt fini ; mais elle le fut bien plus, quand il fallut partir pour une aventure aussi périlleuse que celle qu'il entreprenait.

Elle lui dit, en partant, qu'il allait travailler pour lui-même en s'exposant pour elle, puisque, s'il réussissait, il lui serait libre de se choisir un époux ; et s'il ne réussissait pas, qu'elle n'en choisirait jamais.

En ce temps-là, dès qu'une beauté se sentait de la tendresse, elle se hâtait de le dire, et les princesses en étaient tout aussi pressées que les autres. Tarare se jeta dix ou douze fois à ses pieds, pour lui marquer un transport qu'il ne sentait pas : il s'étonna de trouver son

cœur si peu rempli de son bonheur ; car il sentait bien qu'il n'aimait pas tant qu'il le disait.

Le portrait de Luisante fit l'admiration de toute la cour ; il était si vivement peint, qu'on avait peine à soutenir ses regards, quoique ce ne fût qu'en peinture. Tarare découvrit au calife le secret dont il s'était servi pour peindre sa fille, et lui laissa ses lunettes pour la voir de temps en temps, lui recommandant que ce fût rarement, de peur d'accident ; mais le calife ne profita pas de cet avis, et s'en trouva mal.

On lui offrit, pour faciliter son entreprise, de l'argent et même des troupes ; mais il refusa l'un et l'autre, se recommanda seulement à la fortune, et se mit en chemin sans autre secours que celui de son courage et de son industrie.

Tant qu'il fut sur les terres de Cachemire, ce ne furent que plaisirs : les fleurs naissaient sous ses pas ; les pêches et les figues lui tombaient dans la bouche dès qu'il levait la tête ; les melons les plus rares s'offraient à lui de tous côtés ; un printemps continuel rendait l'air doux et le ciel serein. Avait-il besoin de repos, un vaste oranger lui présentait, le long d'un coulant ruisseau, son ombre fraîche et délicieuse, tandis que les oiseaux l'endormaient par les airs du monde les plus tendres ; car il n'y avait pas un rossignol dans tout le royaume qui ne sût la musique, ni une fauvette qui ne chantât à livre ouvert. Mais dès qu'il eut passé les montagnes qui enferment de tous côtés ce charmant pays, il ne trouva que des déserts ou des bois pleins de bêtes si sauvages, que les tigres et les léopards ne sont que des moutons auprès d'elles.

Il fallait cependant traverser ces forêts pour arriver à la demeure de Dentue.

On eût dit que ces maudites bêtes savaient son dessein ; car, au lieu de prendre la peine de venir à lui, elles ne firent que s'étendre à droite et à gauche : trois hydres, dix rhinocéros, et quelques demi-douzaines de griffons se mirent sur son passage.

Il savait assez bien la guerre : ainsi, après avoir examiné leur contenance, il jugea de leur dessein ; et, comme la partie n'était pas égale, il eut recours au stratagème.

Il attendit que la nuit fût venue, faisant bon guet autour de son camp ; et, environ vers la seconde veille, ayant fait un fagot des branches les plus sèches qu'il put trouver, il y mit le feu avec un fusil, le mit au bout d'une longue perche, et marcha droit aux ennemis. Il sentait bien qu'il n'aimait pas assez pour oser invoquer la belle Luisante ; ainsi, sans se recommander à sa divinité, le fier

Tarare donna tête baissée dans une des plus rudes aventures qu'on pût tenter.

Il n'y a point de bêtes sauvages qui soient à l'épreuve du feu : dès que celles-ci virent la lueur du fagot ardent, elles commencèrent à s'ébranler ; il s'en aperçut, poussa de grands cris, et, les ayant écartées, il se trouva hors du bois à la pointe du jour.

Il n'osa se reposer près d'un lieu si dangereux, quoiqu'il en eût grand besoin. Le soleil se levait, et ses premiers rayons lui firent découvrir quelque chose de brillant au milieu d'un petit sentier ; il suivit ce sentier ; mais, après avoir longtemps marché pour arriver à ce qu'il voyait, cela lui parut toujours à la même distance. Il fut contraint de s'asseoir de chagrin et de lassitude ; et, dès qu'il fut sur l'herbe, ce qu'il avait vu s'éleva dans l'air, et le plus bel oiseau du monde se vint poser sur un buisson à quatre pas de lui. Les plumes de ses ailes étaient or et azur, le reste couleur de feu et blanc ; son bec et ses ongles étaient d'or ; il avait la figure d'un perroquet, hors qu'il paraissait un peu plus gros.

Tarare, qui le considérait attentivement, fut charmé de sa beauté : quelque chose de plus que la curiosité le pressait d'en approcher ; mais il eut peur qu'il ne s'envolât.

Le perroquet n'y songeait pas ; car, après avoir quelque temps cherché dans le buisson, il en tira un petit sac qu'il mit à terre ; et, l'ayant délié fort adroitement, il en sortit une pincée ou deux de sel, qu'il se mit à becqueter, après l'avoir éparpillé de ses pieds.

Perroquet, mon cœur, dit Tarare, n'en mangez pas, cela vous fera mal. Le perroquet fit un éclat de rire, en le regardant pourtant fort sérieusement. Mon Dieu ! poursuivit l'autre, que voilà un aimable perroquet ! c'est un phénix..... Tarare, dit le perroquet, et il s'envola.

Tarare, l'ayant perdu de vue, ramassa le sac de sel, et se mit en chemin le long du sentier où il était ; il espéra que l'oiseau reviendrait à lui, puisqu'il emportait sa nourriture. Je ne comprends pas, disait-il, ce qui peut l'avoir effarouché ; mais d'où vient que, jusqu'aux oiseaux, tout répète Tarare dès qu'on l'entend prononcer ? Celui-ci l'a pourtant dit de lui-même ; mais pourquoi me suis-je avisé de prendre ce nom en quittant le mien ? Est-ce pour l'aventure des pies ? Mais personne ne m'en croira, quand je la conterais toute ma vie ; et je ne sais si je la dois croire moi-même, qui l'ai vue.

Il marcha la plus grande partie du jour par des lieux stériles et inhabités, s'entretenant de mille différentes pensées, auxquelles Luisante avait souvent part ; mais elle n'occupait point son souvenir par ces

longues et agréables rêveries où l'on aime à se perdre quand on aime passionnément, dans ces beaux châteaux en l'air où les souhaits sont incomparablement mieux logés que le bon sens.

La nuit approchait; il n'en pouvait plus de lassitude et de faim, lorsque, tournant les yeux de toutes parts, il aperçut une méchante chaumière au milieu de quelques broussailles; il y trouva un bon petit vieillard et sa femme ; du reste, toutes les apparences d'un triste repas et d'un mauvais gîte : mais, ayant bien autre chose dans la tête que le faste ou la bonne chère, il résolut d'y passer la nuit. Il fut bien reçu ; car il leur donna plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour acheter toute la maison. Le fils du logis arriva bientôt après; jeune gentilhomme aussi délabré qu'on en pût voir.

Il ramenait deux misérables chèvres, qui se mêlèrent à la compagnie, n'y ayant point d'autre appartement pour elles. Tarare prit de ces pauvres gens tout ce qu'ils lui purent donner de lumières pour l'entreprise qu'il méditait. Dès que le jour parut, ayant changé d'habit avec le fils, il s'en couvrit, se mit un emplâtre sur la moitié du visage, acheta les chèvres, et, sans oublier son sac de sel, se mit en campagne. Il adressa ses pas vers l'endroit d'où on lui dit à peu près qu'il verrait le palais de la sorcière ; mais ses hôtes lui conseillèrent de n'y pas aller, à moins qu'il n'y eût bien affaire.

Il n'eut pas marché longtemps qu'il entendit une espèce d'harmonie qui devenait plus mélodieuse à mesure qu'il en approchait : il se douta de ce qui la causait; et, chassant encore quelque temps ses chèvres devant lui, tandis qu'il observait tout ce qu'il y avait aux environs, il s'arrêta dans un petit bocage au travers duquel coulait un agréable ruisseau.

Le voisinage d'un lieu dangereux, et l'approche d'une aventure téméraire, lui causèrent quelques réflexions ; ces réflexions, quelque émotion, mais ni crainte ni repentir.

Il se disait sans cesse :

Ce n'est rien qu'entreprendre, à moins que l'on n'achève ;
Et quand je devrais succomber,
Il est beau qu'un mortel à Luisante s'élève ;
Il est beau même d'en tomber.

Et un moment après :

Si je l'entreprends en vain,
Je ne saurais périr pour un plus beau dessein.

Tandis qu'il se fortifiait ainsi par toutes les magnanimités d'opéra

qui lui venaient en tête, il vit arriver une personne qui s'empara de toute son attention. A sa fraîcheur, on l'eût prise pour l'aurore d'un jour d'été ; à sa taille, pour la mieux faite des déesses ; et à sa grâce, pour toutes les grâces assemblées dans une personne.

Elle était très-simplement vêtue ; mais un arrangement naturel, que soutenait un air de propreté, la parait tellement en dépit de ses habits, qu'elle lui parut quelque princesse déguisée.

Il la regarda trois fois, depuis les pieds jusqu'à la tête, à mesure qu'elle avançait vers le ruisseau ; et trois fois il jura tout bas qu'il n'avait jamais vu de pieds si bien tournés, ni tant d'agréments que dans la figure qu'ils soutenaient.

Il se détourna, faisant semblant de suivre ses chèvres. Elle remplit une cruche qu'elle avait apportée, s'assit au bord du ruisseau, joignit les mains, et se mit à regarder tristement le courant de ses eaux.

Il se rapprocha dans le temps qu'ayant poussé quelques soupirs, elle se mit à dire : Non, jamais créature ne fut si malheureuse. Hélas! poursuivit-elle, puisque je suis assurée que mes malheurs ne changeront que pour augmenter, comment puis-je me résoudre à vivre ? Elle s'arrêta quelque temps après cette réflexion, mais ce ne fut que pour pleurer ; et un moment après : Heureux oiseaux, disait-elle, qui n'avez à craindre que les éléments, les hommes et d'autres oiseaux qui vous font une guerre continuelle, du moins jouissez-vous de la liberté malgré toutes vos alarmes, et vous n'êtes pas condamnés à la vue éternelle de ce qu'il y a de plus affreux au monde !

Elle répandit de nouvelles larmes en achevant ; et, après s'être lavé le visage et les mains, elle prit sa cruche et s'en alla.

Tarare l'avait attentivement examinée sans qu'elle eût pris garde à lui : il avait trouvé sa personne toute charmante ; et, à son air, il trouva qu'elle avait l'esprit naturel, l'humeur douce, le cœur sincère, et cependant l'âme assez fière. C'était trouver bien des choses en un moment ; cependant il ne s'était point trompé ; il n'eut pas de peine à deviner qui elle était.

Il passa la journée dans ce bocage comme il lui plut ; et la nuit étant venue, il y laissa ses chèvres, et s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il allait en avant, moins il savait où il allait ; il eût erré longtemps de cette manière, si un éclat soudain de lumière ne lui eût fait découvrir une grande maison plate à deux cents pas de lui. Cette lumière étant disparue, il ne laissa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette maison. Il ne douta point que ce ne fût celle de la sorcière ; et,

ne jugeant pas à propos de se présenter à la porte, il grimpa sur le toit le plus doucement qu'il put.

Elle n'était couverte que de paille; et, ayant prêté l'oreille quelque temps sans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put la paille de l'endroit où il était ; et, par l'ouverture qu'il venait de faire, il vit l'horrible Dentue, qui, en marmottant quelques mots barbares, jetait des herbes et des racines dans une grande chaudière qui était sur le feu ; elle remuait tout cela en rond avec une dent qui lui sortait de la bouche, et qui avait deux aunes de long. Après qu'elle eut quelque temps tourné toutes ces drogues, elle y jeta trois crapauds et trois chauves-souris, et se mit à dire :

Par mon chapeau, par ma jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement;
C'est pour déplumer mon amant
Qu'il faut que mon pouvoir s'unisse.

Son amant, grands dieux! s'écria Tarare; il faut que ce soit quelqu'un de ces monstres qui m'ont voulu arrêter dans le bois. Cependant la sorcière mettait de temps en temps dans la chaudière un doigt qui avait un ongle presque aussi long que sa dent : c'était pour prendre de cette belle composition, qu'elle goûtait, pour voir comment allait le sortilége.

Au coin du feu était un petit monstre si laid et si bossu, qu'il faisait encore plus peur que sa mère.

La belle que Tarare avait vue dans le petit bois était à genoux devant ce monstre ; et, avec ses bras de neige et ses mains d'ivoire, elle lavait les pieds les plus crasseux et les plus infâmes que jamais on ait lavés.

Tarare vit bien qu'elle s'en désespérait, et n'en était pas moins désespéré. Dentue, s'étant aperçue que la pauvre fille pleurait, leva sa grande dent, et la regardant de travers : Malheureuse ! dit-elle, oses-tu servir de si mauvaise grâce celui qui dans deux jours sera ton mari, au lieu de remercier le ciel d'être au fils de Dentue, et de posséder un tel époux ?

Tarare ne put s'empêcher de tressaillir à ces paroles : la sorcière leva la tête à ce bruit ; et lui, descendant au plus vite de peur d'être surpris, regagna le petit bocage du mieux qu'il put. Il passa le reste de la nuit à songer à ce qu'il venait de voir, et à méditer son entreprise.

Le matin suivant ramena la belle fille au bord du ruisseau. Elle y

revint avec tous ses charmes, toute sa douleur, et par-dessus tout cela, avec de vilains habits crasseux et du linge fort sale, qu'elle se mit à laver en pleurant de tout son cœur.

Cette seconde vue au bord du même ruisseau augmenta la compassion qu'il avait eue pour elle, et lui fit sentir qu'il aurait bientôt besoin de la sienne. Elle était penchée vers le ruisseau en lavant ces vilaines hardes; elle paraissait d'un désespoir à s'y précipiter, s'il y eût eu de quoi la noyer. La posture où elle était laissa voir à Tarare la gorge du monde la mieux formée ; il en loua le ciel, sans oser pourtant se flatter qu'elle lui serait jamais de rien.

Il crut qu'il était temps de se découvrir à elle ; mais avant que de lui parler, il voulut attirer son attention ; et tirant une flûte de sa poche, il se mit à jouer un air assez touchant. Il ne peignait pas la moitié si bien qu'il jouait de la flûte, et c'est tout dire.

Elle tourna les yeux avec surprise vers lui ; sa figure et sa manière de jouer ne s'accordaient pas. Quand il s'aperçut qu'elle l'écoutait, il fit semblant de suivre ses chèvres qui s'éloignaient. Non, dit-elle, quand il eut cessé de jouer, l'harmonie de Sonnante n'est pas si agréable. Qu'il est heureux, poursuivit-elle, ce pauvre qui passe sa vie à garder les chèvres! Hélas! tout malotru qu'il est, je voudrais de bon cœur être ce misérable. Mais que vient-il faire si près d'un lieu détestable, puisqu'il ne tient qu'à lui de mener plus loin son chétif troupeau? que vient-il faire auprès de la demeure de Dentue?... Il vient vous en délivrer, belle Fleur d'Épine, dit-il en s'approchant d'elle tout à coup.

Elle en fut si surprise qu'elle pensa s'évanouir; mais il ne lui en donna pas le temps. Oui, dit-il, je vous délivrerai, ou j'y perdrai la vie. Hélas! dit-elle en le regardant avec attention, pauvre garçon que tu es! tu peux mourir; mais tu ne saurais me sauver, puisqu'il faudrait pour cela me dégager de l'esclavage où je suis, et que cela est impossible. Tu me vois occupée du plus dégoûtant emploi du monde ; cependant j'y passerais de bon cœur ma vie, si je n'avais à craindre quelque chose de plus effroyable ; mais on veut que j'épouse le fils de Dentue.

Je sais tout cela, lui dit Tarare, et je vous en sauverai.

Elle regarda tout de nouveau un homme qui parlait avec tant de confiance, et qui paraissait tout savoir. Il n'avait eu que le plaisir de la voir, et n'avait pas encore senti celui d'en être regardé ; il le préféra dans son âme à tous ceux qu'il eût jamais eus. Il ôta son emplâtre pour paraître moins défiguré; je ne sais s'il fit bien ; cependant, si elle ne fut pas fort touchée de son visage, elle s'accoutumait assez à sa manière de parler. Il lui dit que, n'étant pas ce qu'il lui paraissait,

il avait entrepris de l'enlever, elle, le chapeau lumineux et la jument Sonnante ; qu'il avait entrepris tout cela pour le service d'une princesse qui passait pour la merveille du monde, et dont il commençait à ne plus se souvenir. Eh ! quel moyen, disait-il, de s'en souvenir quand on a vu la charmante Fleur d'Épine ! c'est elle qui sera désormais l'objet de toutes mes entreprises.

Elle ne parut point offensée de la déclaration, ni choquée du sacrifice. Dans le peu qu'ils eurent à rester ensemble, Tarare fut confirmé dans tout ce qu'il avait d'abord jugé de son esprit et de ses sentiments : il la conjura de se fier à lui de tout ce qui regardait l'exécution de son entreprise : il ne lui demanda que de consentir à ce que proposerait un homme qui choisirait deux ou trois cent mille morts plutôt que de l'offenser.

Il s'informa d'elle précisément où était l'écurie de Sonnante : il sut qu'on ne se donnait pas la peine de la fermer, n'y ayant pas d'apparence qu'on pût voler une jument qui ne faisait pas le moindre mouvement sans qu'on l'entendît, et dont l'harmonie devenait bien plus éclatante dès qu'on la sortait de l'écurie. Il n'en demanda pas davantage : elle n'osa rester plus longtemps; et, lorsqu'ils se séparèrent, elle le regarda tout aussi longtemps qu'elle put.

Dès qu'il l'eut perdu de vue, il se recommanda sérieusement à une fortune qui ne l'avait pas encore abandonné, à une industrie dont il avait plus besoin que jamais, et à toute la fermeté de son courage. Il sentait bien qu'il était inspiré par quelque chose au-dessus de l'adresse et du bon sens. Il s'imagina que c'était sa nouvelle passion ; mais c'était tout autre chose. Cependant, bien résolu de suivre tous ces mouvements inconnus, il commença par souffleter de méchants petits coquins qu'il vit venir avec de la glu pour prendre les pauvres petits oiseaux : il leur ôta cette glu, de peur qu'ils ne s'en servissent en son absence; et, à l'entrée de la nuit, il s'achemina vers l'écurie de Sonnante, portant son petit sac de sel et la glu qu'il avait prise aux petits garçons. Bel équipage pour une entreprise comme la sienne ! belles armes pour se garantir du pouvoir redoutable d'une sorcière à laquelle il voulait ravir tous ses trésors !

Un bruit mélodieux le conduisit droit à la jument Sonnante; il y arriva comme elle venait de se coucher. C'était la plus belle, la plus douce et la meilleure bête du monde. Il la caressa doucement de la main en la saluant : elle en fut si touchée, qu'elle lui aurait donné sa vie ; car elle était accoutumée à ne voir que le fils de la sorcière qui lui donnait à manger, et qui souvent la maltraitait; outre qu'il était si horrible, que bien souvent elle eût mieux aimé jeûner que de le voir.

Quand il la vit dans cette disposition, il remplit toutes ses sonnettes l'une après l'autre avec du fumier, et les couvrit de cette glu qu'il avait apportée, pour les empêcher de se déboucher. Quand cela fut fait, la gentille Sonnante se leva d'elle-même pour voir s'il n'y avait plus rien autour d'elle qui pût faire du bruit.

Tarare réitéra ses caresses, la sella, lui mit sa bride, et, la laissant à l'écurie, s'achemina vers la demeure de Dentue. Dès qu'il y fut, il se posta sur le toit avec les mêmes précautions que le jour d'auparavant. Il ne savait pas pourquoi ce sac de sel était entre ses mains quelque part qu'il pût aller; mais il s'en aperçut bientôt. Il vit par la même ouverture à peu près les mêmes objets, hors que la pauvre Fleur d'Épine lui parut encore plus malheureuse : car la première fois elle ne faisait que laver les pieds de Dentillon; mais alors le petit monstre, après lui avoir voulu faire quelques amitiés sur le pied du prochain mariage, se mit à grogner comme un cochon de ce qu'elle avait la hardiesse de rebuter ses familiarités.

La sorcière la força de s'asseoir au coin du feu, tandis que Dentillon, étendu auprès d'elle, mit sa tête sur ses genoux et s'endormit. L'infortunée Fleur d'Épine n'osa témoigner l'horreur qu'elle en avait; mais elle ne put retenir des larmes qu'il fallut encore cacher à la sorcière.

Tarare sentait toutes ses afflictions. Dentue, toujours attentive à ses sortiléges, en remuait la composition avec sa grande dent jusqu'au fond de la chaudière. Elle y jetait de temps en temps quelque nouveau poison, en répétant ce qu'elle avait dit la nuit précédente. Tarare voulut y mettre quelque chose du sien, et par l'ouverture de la cheminée il y vida son sac de sel. La sorcière ne s'en aperçut que lorsqu'elle voulut en goûter comme la première fois; elle tressaillit, en goûta pour la seconde fois, et, trouvant que le maléfice était gâté par un ingrédient qui n'y convenait apparemment pas, elle fit un cri si affreux qu'on eût dit que quinze mille chats-huants avaient crié à la fois.

Elle ôta promptement son chaudron de dessus le feu, et donna un soufflet à l'innocente Fleur d'Épine, qui en pensa tomber à la renverse, en réveillant Dentillon : celui-ci lui en donna un autre pour l'avoir éveillé.

Tarare, qui en était témoin, crut avoir reçu cinquante soufflets et autant de coups de poignard dans le cœur. Sa colère prit le dessus de sa prudence; il s'allait perdre pour la venger, si Dentue, après avoir loué son fils d'un si noble ressentiment, ne lui eût ordonné d'aller chercher de l'eau du ruisseau. Va, mon mignon, disait-elle, cette vi-

laine bête prendra mon chapeau pour t'éclairer ; je l'y enverrais bien toute seule, si ce n'est qu'il n'a aucune vertu que quand il est sur la tête d'une fille, et qu'il ne faut pas que celle qui le porte, porte autre chose : va, mon fils, prends la cruche, ne crains point les esprits, ils n'oseraient approcher quand le chapeau luit ; et je te promets que tu épouseras cette gueuse qui fait tant la difficile, dès que tu seras de retour.

Oui-dà, j'y consens, dit Tarare en descendant, pourvu que ce ne soit qu'à son retour. Il ne s'avisa pas de dire cela tout haut. Dès qu'il fut à terre, il courut en toute diligence se poster entre la maison et le ruisseau. A peine y fut-il, qu'il vit tous les lieux d'alentour éclairés comme en plein midi. La charmante Fleur d'Épine fut le premier objet qui s'offrit à ses yeux ; elle lui parut si brillante, malgré l'éclat de ce chapeau, qu'il semblait que ce fût elle qui lui prêtât sa lumière. Le petit monstre qui l'accompagnait se traînait à peine sous le poids d'une cruche vide : le petit vilain ne se contentait pas d'être bossu pour faire horreur, il était boiteux comme un chien, et si petit, qu'il avait vainement essayé de prendre sa belle maîtresse sous le bras ; jamais il n'avait pu atteindre qu'à la hauteur de sa poche ; il s'y était attaché, se traînant après elle du mieux qu'il pouvait ; car Dieu sait les enjambées qu'elle faisait pour s'en dépêtrer : son cœur battait si fort de crainte et d'espérance, qu'elle n'en pouvait plus lorsqu'elle vint à l'endroit où Tarare l'attendait. Sa vue la fit tressaillir ; elle rougit, et pâlit un moment après. Je ne sais s'il vit ces différentes agitations, ni comme il les expliqua s'il s'en aperçut ; mais après l'avoir rassurée, se saisissant de Dentillon, il lui enveloppa toute la tête dans son mouchoir ; et, après l'avoir chargé sous son bras comme on enlèverait un barbet, il donna la main à Fleur d'Épine, et s'avança vers l'écurie à grands pas.

Il y trouva Sonnante dans le même état qu'il l'avait laissée. Il instruisit Fleur d'Épine de son dessein en peu de mots : elle était si éperdue qu'elle approuva tout sans rien entendre. J'ai une frayeur, disait-elle ; je ne crains plus pour moi seule, et c'est avoir trop à craindre : vous avez déjà tant fait, que je devrais me rassurer sur ce que vous me dites ; pour cela sauvons-nous en diligence, puisqu'il n'y a que cela qui puisse nous sauver : mais que ferez-vous de ce petit monstre ? Je l'écorcherais tout vif, dit-il, pour la peur que vous avez eue de l'épouser et pour le soufflet qu'il vous a donné, si ce n'est que sa mère ne serait pas si affligée de cette douce mort qu'elle le sera de celle que je lui prépare.

La généreuse Fleur d'Épine, qui ne pouvait consentir à d'autre cruauté qu'à celle des beautés sévères envers les tendres amants, se

préparait à demander grâce pour le misérable. Non, lui dit Tarare, ne soyez point alarmée; tout le mal que nous lui ferons n'ira qu'à être bien à son aise, tandis que nous serons exposés à la fatigue : je vous prie même de lui laisser quelque faveur pour se souvenir de nous, puisqu'il perd l'espérance de vous avoir pour femme. Permettez qu'il porte votre coiffure, en attendant l'honneur de vous revoir.

Fleur d'Épine ne savait ce que cela voulait dire ; mais elle trouvait qu'il n'était pas trop de saison de plaisanter dans une telle conjoncture. Pour le petit Dentillon, dès qu'il en fut coiffé, son visage parut encore plus détestable. Il avait entendu la menace de l'écorcherie, et quand il vit qu'elle n'aboutissait qu'à porter la coiffe de sa maîtresse, il se crut sauvé.

Mais Tarare, lui ayant lié les pieds et les mains, et fourré assez de foin dans la bouche pour l'empêcher de crier, couvrit tout son corps de foin, de manière qu'on ne lui voyait que le derrière de la tête assez proprement coiffé.

Cette cérémonie achevée, après avoir caressé Sonnante, il monta dessus, prit Fleur d'Épine devant lui, se mit en campagne, et tourna le dos au palais de la sorcière.

Quoique Sonnante fût plus vite que le vent, elle était plus douce qu'un bateau. Tarare, voulant profiter de sa vitesse, lui mit la bride sur le cou pendant une heure ; mais, jugeant qu'il avait fait cinquante lieues, il se crut assez loin pour laisser un peu prendre haleine à sa jument.

Il avait raison d'être content, après avoir mis à fin une si terrible aventure, en délivrant ce qu'il commençait d'aimer ; il respirait sans alarmes, et ce qu'il aimait était entre ses bras sans pouvoir s'en offenser : heureuse situation pour un homme qui, ayant tenté l'entreprise pour la gloire, venait de l'achever pour l'amour ! Il n'avait plus que la crainte de ne pas plaire à celle qu'il aimait, et c'était bien assez : il était trop éclairé sur son mérite pour se flatter d'aucun espoir sur l'agrément de sa figure ; il ne savait que trop que, sans le secours de son esprit et de son amour, il n'y avait rien en lui de fort engageant. Chaque vue de Fleur d'Épine avait redoublé sa passion, et ce n'était pas la diminuer que de tenir cette beauté entre ses bras, quoique le plus respectueusement du monde.

Belle Fleur d'Épine, lui disait-il, sentant qu'elle tremblait encore, vous n'avez plus rien à craindre de Dentue, et vous n'avez sans doute rien qui vous doive inquiéter auprès d'un homme dont les sentiments pour vous sont tels qu'ils doivent être. Je connais tout votre mérite ; car j'ose vous dire que personne ne s'y connaît mieux : mais je

n'ose vous dire que je le sens jusqu'au fond du cœur ; il serait pourtant bien extraordinaire que cela fût autrement. Des raisons assez particulières m'ont fait quitter mon pays ; quand j'en partis, je n'avais ni projet ni dessein arrêté ; je ne savais pas trop ce que j'allais chercher par le monde : mais je ne connais que trop à présent que c'était vous. Ayez agréable que je vous amuse pendant quelques moments par ce récit.

Fleur d'Épine, ne sachant que répondre à tant de choses qu'on lui disait à la fois, se pencha doucement contre lui, comme pour se reposer. Il aimait bien cette façon de répondre ; et, sans en attendre d'autre, il continua de cette manière :

Je suis fils d'un petit prince dont les États sont des plus petits ; mais en récompense les sujets y sont riches, contents et fidèles.

J'avais un frère (Dieu sait ce qu'il est devenu !), nous n'avions pas plus de six ans quand mon père nous prit tous deux en particulier, et, nous parlant comme si nous avions eu de la raison : Mes enfants, dit-il, comme vous êtes jumeaux, le droit d'aînesse ne saurait décider de la succession entre vous. Cependant, comme mes États sont trop petits pour être partagés, je prétends que l'un de vous deux cède ses droits à l'autre ; et, afin que celui qui aura cédé ne s'en repente pas, j'ai deux dons à vous accorder, dont le moindre pourra faire votre fortune ailleurs ; et ces dons sont l'esprit et la beauté. Mais comme il faut que ces avantages soient séparés, que chacun choisisse celui qu'il aime le mieux. Nous répondîmes tous deux à la fois ; je demandai l'esprit, et mon frère la beauté.

Mon père, nous ayant embrassés, nous dit que chacun aurait avec le temps ce qu'il avait choisi.

Mon frère s'appelait Phénix, et moi Pinson ; et si nous avions eu d'autres frères, je ne doute pas qu'on ne les eût appelés, les uns Merle, les autres Sansonnet, Rossignol ou Serin, selon le nombre : car une des folies du bon petit prince était celle des oiseaux ; l'autre, de vouloir que ses enfants l'appelassent monsieur mon père, en parlant de lui ; ce qu'il ne put jamais obtenir de moi : Phénix lui en donnait plus qu'il n'en demandait : cela fut peut-être cause qu'on lui tint mieux parole qu'à moi ; car, à l'âge de dix-huit ans, c'était ce qu'on avait jamais vu de plus beau dans notre sexe. Mais pour moi, quoiqu'on me flattât sur les gentillesses de mon esprit, je regardais cela comme ce qu'on dit de tous les enfants du monde, quand les pères et les mères vont fatiguant tous les gens de leurs bons mots, et je ne me sentais qu'autant d'esprit qu'il en fallait pour connaître que je n'en avais pas assez.

Quoique nos inclinations fussent différentes, jamais il n'y eut d'union égale à celle qui était entre mon frère et moi. Je passais mon temps à lire tous les livres que je pouvais attraper, bons ou mauvais : je distinguai bientôt les uns des autres ; et, me trouvant réduit à un assez petit nombre, je fus presque fâché d'une délicatesse qui retranchait beaucoup de ma lecture. Phénix ne songeait qu'à se parer pour éblouir par sa figure.

Enfin, notre père mourut, et parut aussi content qu'on le peut être quand on meurt, de ce qu'il nous laissait dans une union si parfaite. Dès qu'il fut en terre, nous commençâmes, pour la première fois, à être de différents avis, et à vouloir contester l'un contre l'autre ; mais, dans une dispute qui fut très-opiniâtre, il ne s'agissait que de vouloir céder chacun son droit. Phénix se tuait de me dire que, comme j'étais plus capable de gouverner, je méritais mieux de succéder ; que pour lui, fait comme il était, Dieu merci, en quelque endroit du monde qu'il allât, il n'avait pas peur de manquer. Ce fut en vain que je lui donnai d'aussi bonnes raisons pour se mettre en possession de notre petite principauté ; je ne le persuadai pas. Ainsi, après un long débat, nous demeurâmes d'accord que nous partirions le même jour pour chercher fortune, chacun de son côté, à la charge que celui qui serait établi le premier tâcherait d'en informer l'autre, afin qu'il revînt se mettre en possession de notre commun héritage. Nous laissâmes des ministres fidèles pour gouverner en notre absence ; et Phénix s'étant mis en campagne avec tous les charmes du monde, je partis avec le peu de bon sens qui m'était tombé en partage.

Nous prîmes différentes routes. La première aventure qui m'arriva dans celle que j'avais prise est assez singulière, quoique ce ne soit pas de ces événements périlleux ou éclatants qui signalent les héros. J'avais parcouru beaucoup de provinces sans rien trouver qui me donnât la moindre espérance de m'élever à quelque fortune considérable : je ne laissais pas de m'instruire partout où je trouvais quelque chose digne de mon attention ; j'appris des secrets de toutes les natures. Je remarquai ce que chaque pays avait de singulier ; mais rien de tout cela ne contentait ma curiosité.

Parvenu enfin au royaume de Circassie, qui est le pays des beautés, je m'étonnai de l'avoir presque traversé d'un bout à l'autre sans en trouver qui m'eussent seulement donné de l'admiration. J'en attribuai la cause au changement de gouvernement qui était arrivé dans le royaume ; et je crus que les troubles avaient pu disperser ces beautés que j'avais cru rencontrer à chaque bout de champ, de la manière qu'on m'en avait parlé.

Je marchais un jour le long d'un fleuve qui bordait une vaste plaine ; au delà de ce fleuve s'élevait un bâtiment qui me parut assez superbe. La curiosité de le voir me prit ; je la suivis, et en y arrivant je vis les dehors d'un château qui me parut la demeure de quelque souverain. Le dedans m'en parut assez sombre, et les habitants tristes ; cependant j'y vis plus de beautés que dans le reste de la Circassie ; mais jamais il n'y en eut de plus sauvages. Celles qui me voyaient de loin me fuyaient, et celles qui ne pouvaient m'éviter, au lieu de répondre aux honnêtetés que je leur disais en les abordant, ne tournaient pas seulement la tête de mon côté. Voilà, dis-je en moi-même, des figures auxquelles il ne manque que la parole, tant elles représentent naturellement de très-belles femmes. Je traversai je ne sais combien de galeries sans rencontrer dans ce vaste château que des objets aussi ennuyants qu'ils paraissaient ennuyés, lorsque j'entendis de grands éclats de rire dans un appartement séparé de ces galeries. Je fus bien aise que tout ne fût pas abîmé dans la tristesse que ce lieu commençait à m'inspirer. J'entrai dans cet appartement ; et, dans la chambre où ces éclats de rire continuaient encore, je vis quatre pies assises autour d'une table, qui jouaient aux cartes : elles ne furent point effarouchées de ma présence ; au contraire, après m'avoir fait quelques civilités, elles continuèrent un jeu où je ne comprenais rien, moi qui sais tous les jeux du monde. Il y avait une corneille de fort bonne mine assise auprès d'elles, qui faisait des nœuds en les voyant jouer.

J'avoue que je fus assez surpris d'un spectacle si nouveau ; je ne pouvais comprendre ce que c'était que cet enchantement. Elles mêlaient, coupaient et donnaient comme si elles n'avaient fait autre chose de leur vie. Au fort de mon attention, une de ces pies, après avoir longtemps filé une de ses cartes, les jeta toutes sur la table avec transport, et se mit à crier *tarare !* de toute sa force.

Les autres y répondirent ; la corneille même, qui n'était pas du jeu, cria tarare ! et après cela ce furent de nouveaux éclats de rire, mais si perçants que je n'y pus tenir.

Je sortis de l'appartement des pies du sombre château, et trois jours après du royaume. Ce fut environ dans ce temps-là que le bruit de cette beauté de Luisante commençait à se répandre partout : j'en appris des choses si merveilleuses que je ne les pus croire ; et, quelque danger qu'on me dît qu'il y avait à la regarder, je résolus de m'éclaircir par moi-même si ce qu'on en disait était véritable.

L'heureux royaume de Cachemire m'avait dès longtemps inspiré la curiosité de le voir, par les récits qu'on m'en avait faits. L'envie de

quitter mon nom me vint tout à coup : je ne sais si ce fut par l'usage introduit parmi les aventuriers, qui se déguisent toujours, ou si le nom de Pinson ne me paraissait pas assez noble pour un homme qui avait envie de faire parler de lui chez la première beauté du monde ; mais enfin je changeai mon nom ; et, l'aventure des pies m'étant restée dans la tête, je pris Tarare pour mon nom. Tarare ! dit Fleur d'Épine. Justement, poursuivit-il ; et ce qu'il y a de singulier à ce nom, c'est qu'il semble qu'on ne puisse l'entendre que l'envie de le répéter, comme vous venez de faire, ne prenne tout aussitôt.

A l'entrée du royaume de Cachemire, par la route que j'avais prise, la savante Serène a établi sa demeure enchantée. Le désir de connaître une personne que des connaissances surnaturelles acquises par une longue étude, rendaient la plus illustre des mortelles, m'engageait autant au voyage de Cachemire que tout ce qu'on m'avait dit de Luisante. Mais la difficulté d'y parvenir pensa me rebuter : de mille et mille gens qui avaient eu le même dessein que moi, un très-petit nombre avaient réussi. On savait à peu près le lieu de sa résidence ; mais c'était en vain qu'on le cherchait. Il était impossible de le trouver, si la fortune, ou plutôt un aveu favorable de la magicienne, ne vous y guidait. Je fus assez heureux pour être admis en sa présence ; et apparemment je n'en fus digne que par l'extrême passion que j'avais de rendre mes hommages à ce génie supérieur à tous les autres.

Je ne veux point vous ennuyer par la description particulière d'un séjour dont les beautés se peuvent à peine imaginer. Tout ce que je vous dirai, c'est que cet endroit de Cachemire est, à l'égard du reste, ce que le délicieux royaume de Cachemire est à l'égard du reste de la terre. Le peu de temps qu'il me fut permis de rester auprès d'elle me valut assurément beaucoup plus que le don d'esprit que mon père croyait m'avoir laissé en partage : je crus m'apercevoir que mon admiration et mes respects m'avaient attiré sa protection ; elle me la fit espérer en la quittant, et je partis avec la résolution de m'en rendre aussi digne qu'il me serait possible.

Je ne voulus pas me faire voir en arrivant où était la cour.

Je connus bientôt ce que c'était que le génie du bon calife. Je fus informé du caractère de son premier ministre. Comme il n'avait pas la capacité qu'ont d'ordinaire ou que doivent avoir ceux qui gouvernent sous leur maître, il n'avait pas aussi leur présomption, et moins encore leur rudesse : c'était le ministre le plus affable qui fut jamais. Il avait une femme qui n'était pas si simple, mais qui était encore plus accueillante. Je me mis à son service en qualité d'écuyer, et je m'aperçus bientôt que je ne déplaisais pas à madame la sénéchale.

Quelle sorte de beauté était-ce ? dit Fleur d'Épine en l'interrompant. De celles qui la font comme il leur plaît, répondit-il. Et, continuant son discours : Comme le sénéchal son époux était tout des plus grossiers, je n'eus pas de peine à passer pour fort habile dans son esprit ; cela fit qu'on se servit de moi pour chercher un remède aux maux que faisaient chaque jour les yeux de la princesse.

Tarare alors lui conta de quelle manière il était venu à bout de la peindre. Vous l'avez donc souvent regardée ? dit Fleur d'Épine. Oui, dit-il, tout autant que j'ai voulu, et sans aucun danger, comme je viens de vous dire. L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous avait dit ? poursuivit-elle. Plus belle mille fois, répondit-il. On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux ; mais dites-m'en la vérité.

Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'était passé entre lui et la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avait donnée de l'épouser, en cas qu'il réussît dans son entreprise.

Fleur d'Épine ne l'eut pas plutôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenait embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée contre lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela voulait dire, et continuant son discours sans faire semblant de rien : Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avait disposé le premier penchant de la princesse en ma faveur ; mais je sentis bien que je n'en étais pas digne par les agréments de ma personne, et que je le méritais encore moins par les sentiments de mon cœur ; car je ne me suis que trop aperçu depuis que l'amour que je croyais avoir pour elle n'était tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignait effaçait insensiblement son idée de mon souvenir ; et, dès le premier moment que je vous ai vue, je ne m'en suis plus souvenu du tout.

Il se tut, et la belle Fleur d'Épine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, et appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir.

Ils en étaient là ; le jour commençait à paraître, et Tarare ayant pris le chapeau lumineux pour en soulager Fleur d'Épine, qui ne l'avait point quitté durant l'obscurité, ils ne furent plus éclairés que du faible éclat de l'aurore naissante : sa fraîcheur ranimait les fleurs ; et les larmes précieuses qu'elle répandait, arrosant l'herbe des prairies, abattaient la poussière sur les grand chemins.

Mais dans le temps que la belle avant-courrière du jour ouvrait les portes de l'orient aux chevaux du soleil, la jument Sonnante se mit à hennir. Fleur d'Épine en tressaillit, et tremblante depuis les pieds jusqu'à la tête : Ah ! dit-elle, nous sommes perdus ; la sorcière nous

suit. Tarare regarda derrière lui, et vit la terrible Dentue, montée sur une licorne couleur de feu, qui menait en laisse deux tigres dont le plus petit était bien plus haut que Sonnante.

Tarare tâcha de rassurer Fleur d'Épine, en lui disant que la jument allait si vite qu'ils auraient bientôt perdu de vue la sorcière et son équipage ; et là-dessus il voulut pousser à toute bride ; mais Sonnante demeura tout court. Ce fut en vain qu'il lui appuya les talons, et qu'il l'incita de toutes les manières ; elle était immobile.

Fleur d'Épine s'évanouissait entre ses bras, voyant la sorcière à cinquante pas d'eux : Tarare avait beau lui protester que, tant qu'il aurait une goutte de sang dans les veines, elle ne tomberait ni entre ses mains, ni entre les griffes de ses tigres ; tout cela n'avait garde de la remettre.

Dentue approchait toujours ; et Tarare, ne sachant plus à quel saint se vouer, s'avisa d'essayer les voies de la douceur, et caressant la jument : Quoi ! ma bonne Sonnante, lui dit-il, voudrais-tu livrer ta belle maîtresse à cette vilaine sorcière qui la poursuit ? N'as-tu donc commencé de si bonne grâce que pour nous trahir à la fin ? Mais il avait beau la piquer d'honneur par ces paroles, elle ne s'en ébranla pas ; et la sorcière n'était plus qu'à vingt pas de lui, quand Sonnante remua trois fois l'oreille gauche : il y mit vitement le doigt, et y ayant trouvé une petite pierre, il la jeta par-dessus son épaule gauche : dans un instant s'éleva de terre une muraille entre la sorcière et lui. Cette muraille n'avait que soixante pieds de haut ; mais elle était si longue, qu'on n'en voyait ni le commencement ni la fin.

Fleur d'Épine respira. Tarare remercia le ciel, et Sonnante partit comme un éclair.

Ils avaient déjà perdu de vue la nouvelle muraille ; et Tarare, croyant Fleur d'Épine en sûreté, lui allait dire quelque chose de tendre, et peut-être de joli, lorsque Sonnante s'arrêta tout court au milieu de sa course. Tarare tourna la tête, et vit l'éternelle Dentue qui les poursuivait tout de nouveau. Quoi ! s'écria-t-il, n'y a-t-il donc aucune muraille qui soit à l'épreuve de sa licorne, de ses tigres, de sa longue dent, et de son épouvantable griffe ? Pendant ces réflexions, toutes les frayeurs de Fleur d'Épine la reprirent. La jument, plus rétive encore que la première fois, semblait clouée à la terre. Tarare, ne perdant pas courage, se mit à haranguer Sonnante d'une manière plus touchante qu'il n'avait fait auparavant. Hélas ! lui disait-il, vertueuse Sonnante, je vois bien que la sorcière a jeté sur vous quelque sort, et que lorsqu'elle vous peut voir vous ne sauriez plus remuer. Si cela n'était, ayant le cœur aussi bien fait que vous l'avez, je gage que

vous aimeriez mieux mourir que de ne pas sauver votre jeune maîtresse, la belle Fleur d'Épine ; mais comme je vois, par votre tristesse, que vous n'avez plus de secours à nous offrir, je vous demande une grâce, qui est de sauver la charmante Fleur d'Épine. Dès que j'aurai mis pied à terre, je m'en vais au-devant de la sorcière et des tigres ; peut-être que la fortune secondera mon courage. Fuyez de toute votre force avec ma chère Fleur d'Épine, tandis que Dentue tiendra les yeux sur moi. Adieu, bonne Sonnante ; sauvez Fleur d'Épine, ne l'abandonnez pas, je vous conjure, et si vous ne me revoyez plus, faites-la quelquefois souvenir de l'homme du monde qui l'aimait le plus tendrement. Il allait mettre pied à terre ; mais Fleur d'Épine lui serra les mains pour le retenir.

Pour la bonne Sonnante, elle fut si attendrie, qu'elle se mit à pleurer comme une folle : elle sanglotait à fendre les rochers les plus durs, et des larmes plus grosses que le pouce coulaient de ses beaux yeux jusqu'à terre. Pendant qu'elle menait un deuil inutile, la sorcière approchait. Ce fut alors qu'elle remua six fois l'oreille droite.

Tarare n'y trouva qu'une goutte d'eau qui pendait au bout de son doigt ; il la jeta par-dessus son épaule droite : cette goutte d'eau ne fut pas plutôt à terre, que ce fut un fleuve, qui devint bientôt si large qu'on l'eût pris pour un bras de mer ; ses eaux étaient plus rapides que celles d'un torrent, et s'étendirent du côté que Dentue les avait poursuivis ; mais ce fut avec tant d'impétuosité, qu'elle, sa licorne et ses tigres pensèrent s'y noyer.

Ce fut un plaisir pour Fleur d'Épine et Tarare de voir comme l'eau la poursuivait à mesure qu'elle pressait sa licorne pour la fuir.

Dès qu'on ne la vit plus, Sonnante fit un saut d'allégresse qui pensa faire tomber Fleur d'Épine. Cela donna occasion à Tarare de la serrer encore plus étroitement comme pour la soutenir ; car, quoiqu'il ne se fût pas attendu à ce transport soudain de la jument, comme il était bon homme de cheval, il n'en fut que médiocrement ébranlé.

Les voilà donc une seconde fois délivrés des horreurs de la maudite Dentue. Tarare espérait que ce serait la dernière alarme qu'elle leur donnerait. La bonne Sonnante semblait prendre part à la tranquillité qui succédait à toutes les inquiétudes qu'ils venaient d'avoir, et elle courait d'une légèreté inconcevable. Tarare, voyant qu'elle allait toujours, s'avisa de l'arrêter au bout de quelque temps, pour l'informer de son dessein, ne sachant pas si la route qu'elle tenait les conduirait où ils voulaient aller. C'est pourquoi lui ayant remis la bride sur le cou : Sonnante, lui dit-il, je sais bien qu'on ne se peut égarer avec

vous : nous voulons aller au pays de Cachemire ; il est tout environné de montagnes et de précipices d'un côté, et c'est celui qui est auprès de la demeure de Serène ; menez-nous-y par ce côté.

Et pourquoi au pays de Cachemire ? lui dit Fleur d'Épine : n'est-ce pas celui de Luisante ? C'est le royaume de son père, dit-il, et c'est à son père que j'ai promis de porter les dépouilles de la sorcière, telles que les demande Serène.

Eh quoi ! lui dit-elle un peu troublée, ne m'avez-vous pas dit que, quoique vous eussiez entrepris ce dangereux exploit pour Luisante, vous n'aviez songé qu'au plaisir de me délivrer en l'achevant ? Que j'étais folle, poursuivit-elle, de me flatter un moment qu'on pût oublier la plus belle personne du monde, pour songer à une créature comme Fleur d'Épine ! Pourquoi me le disiez-vous, puisque vous ne le pensiez pas ? Ah, Tarare ! dit-elle en laissant tomber quelques larmes, je vois bien que votre empressement est de paraître devant les beaux yeux qui vous charment encore, chargé des dépouilles que vous lui avez promises, et lui menant Fleur d'Épine en triomphe. Si vous ne m'aviez point trompée, vous ne l'iriez pas chercher : après avoir trouvé ce que vous sembliez craindre si fort de perdre, qui vous empêcherait de me conduire en votre pays ? Pourquoi me faites-vous éprouver qu'il y a des maux plus grands que ceux dont vous m'avez délivrée ? Si vous ne m'aviez point flattée, mon cœur, toujours tranquille, ne me ferait point envisager comme le plus grand des malheurs celui d'être sacrifiée à Luisante ; elle ne vous aimera que trop sans ce nouveau témoignage de votre tendresse.

Tarare se désespérait de son affliction ; mais il était charmé de ses alarmes ; et voyant qu'elle ne cessait de pleurer : Non, charmante Fleur d'Épine, lui dit-il avec transport, je ne vous ai point trompée en vous disant que je ne m'exposais que pour vous, et que vous me verriez plutôt mourir à vos yeux que de songer à vous sacrifier à Luisante. Votre première vue l'a chassée de mon cœur ; chaque moment vous y établit de plus en plus ; vos paroles, qui marquent si bien la délicatesse et la sincérité de vos sentiments, ont pénétré jusqu'au fond de mon âme. Je voulais mourir pour vous sauver : jugez si c'est pour une autre que je veux vivre ! Ayez donc l'esprit en repos sur mon dessein ; souffrez que je tienne ma parole, puisque je serais indigne de vous si j'y manquais. Sachez que nous ne saurions être en sûreté que sur les terres de Cachemire, et comptez que s'il en est question, ce sera Luisante que je sacrifierai à l'aimable Fleur d'Epine au péril de mille vies.

Ce qu'on aime persuade, et l'on croit facilement ce qu'on souhaite.

Tarare avait ouvert son cœur avec un empressement trop sincère et trop naturel pour laisser aucune inquiétude à Fleur d'Epine sur ses intentions ; et dès qu'il la vit rassurée il rendit la bride à Sonnante, qui tourna tout d'un coup sur la droite, et se mit à galoper comme ce qu'il y a de plus léger et de plus vite sur la terre. Ils arrivèrent en moins d'une demi-heure au pied d'une montagne qui paraissait inaccessible, si quelque chose pouvait l'être à la légèreté de Sonnante.

Tarare connut que c'était une de ces montagnes dont l'enceinte couvre les limites du bienheureux Cachemire. Sonnante y grimpa comme si elle eût marché en rase campagne, et ne fatigua pas plus ceux qu'elle portait qu'elle n'avait fait dans la plaine. Dès qu'ils furent au sommet, l'air leur parut embaumé de tous les parfums d'Arabie ; et de quel côté que leur vue s'étendît, un parterre continuel semblait s'offrir à leurs yeux avec tous les agréments d'une variété délicieuse. Fleur d'Épine fut bien aise de s'y arrêter un moment, et tandis qu'elle se perdait dans la contemplation de tant de merveilles, le démon de la jalousie, qui se fourre partout, vint troubler son attention.

Quoi! dit-elle, Luisante est héritière de tout ce que je vois! Luisante, plus précieuse encore que tous ces trésors, et plus brillante que toutes les beautés que la nature étale ici, les doit porter à celui qu'elle choisira pour époux, et il pourrait y avoir quelqu'un qui refusât sa main pour Fleur d'Épine! Ah, Tarare! s'il est vrai que votre constance ou plutôt votre aveuglement pour moi soit à l'épreuve de ce que je crains, rassurez-moi, s'il est possible, avant que nous descendions dans ces lieux enchantés, ou laissez-moi chercher, au travers des précipices d'où nous venons, une destinée plus supportable que celle de vous voir à Luisante.

Un autre se serait peut-être impatienté d'une inquiétude qui ne devait pas sitôt la reprendre après ce qu'il venait de lui dire ; mais Fleur d'Épine était encore plus charmante qu'elle n'était tendre et délicate, et Tararel'aimait passionnément. Il était si éloigné de s'en rebuter, que ces mouvements d'inquiétude auraient été la joie de son cœur, s'ils n'avaient un peu trop coûté au repos de ce qu'il aimait, et pour tâcher de l'en guérir : Belle Fleur d'Épine, dit-il, je ne sais que deux moyens de vous donner l'assurance de ma sincérité que vous souhaitez : l'un est de recevoir ici votre main en présence du ciel et de la terre, et d'unir, dès ce moment, mon cœur au vôtre pour jamais. Je prends à témoin les puissances invisibles qui nous écoutent, que je me croirais plus heureux de passer ma vie avec vous au milieu des lieux affreux par où nous sommes montés, que de régner avec

Luisante dans ces climats fortunés où nous allions descendre. Je vous offre donc mon cœur et ma foi sans aller plus loin, et vais vous conduire au petit état où mon frère est peut-être de retour ; mais je vous ai déjà dit que partout, hors du royaume de Cachemire, nous serions exposés à la fureur et à la poursuite de la cruelle Dentue ; mais quand nous pourrions l'éviter, nous ne pourrions nous sauver du juste ressentiment de Serène, à qui j'ai promis de remettre sa fille avec le chapeau et la jument.

Fleur d'Épine témoigna sa surprise par un petit tressaillement. Oui, belle Fleur d'Épine, dit-il, vous êtes fille de la magicienne Serène, que sa vertu autant que son art rendent plus respectable que si elle tenait le rang le plus élevé. Ce serait chez elle que je serais d'avis que nous allassions, afin que, mettant à ses pieds les trésors qu'elle a demandés, et que j'ai heureusement enlevés à la sorcière, je fusse en droit de lui demander le plus precieux de tous, pour récompense de ce que j'ai fait pour lui obéir.

Fleur d'Épine, un peu confuse de la jalousie qu'elle avait témoignée, ne balança point sur cette dernière proposition. Ils descendirent donc dans ces plaines fertiles et riantes qui leur offraient de nouveaux charmes à mesure qu'ils en approchaient. Pour moi, j'avoue que je n'en suis point fâchée ; car je croyais qu'ils ne quitteraient jamais le sommet de cette montagne, où leurs sentiments, aussi bien que leurs incertitudes, m'ont un peu ennuyée, comme ils auront fait Votre Majesté sérénissime.

Nos amants se trouvèrent au bas de la montagne dans le temps que le soleil était encore dans toute son ardeur.

Quoique l'allure de Sonnante fût si aisée qu'on n'en pouvait être fatigué, les alarmes et les frayeurs que Fleur d'Épine avait eues pendant une nuit où elle n'avait pas fermé l'œil, l'avaient fort abattue. Tarare, qui n'avait plus d'attention que pour elle, s'en aperçut, et mit pied à terre au bord d'un ruisseau que deux rangs d'orangers ombrageaient de chaque côté. Fleur d'Épine n'y fut pas plutôt assise qu'elle s'endormit, quoi qu'elle eût pu faire pour s'en empêcher.

Tarare ôta la bride à Sonnante, pour lui laisser prendre quelque rafraîchissement : mais comme il ne voulait pas qu'elle s'éloignât trop, et qu'il lui voulait pourtant laisser la liberté de paître où bon lui semblerait, il déboucha toutes ses sonnettes pour l'entendre en quelque endroit qu'elle pût aller. Dès qu'elle sentit que ses sonnettes n'étaient plus bouchées, au lieu de s'amuser à paître, elle faisait des mouvements si gracieux et si mesurés, que rien n'égalait l'harmonie qu'elle faisait entendre autour d'elle.

Tarare, après l'avoir écoutée quelque temps, se mit à considérer sa charmante Fleur d'Épine. C'était la taille la plus parfaite qu'on verra jamais ; son visage, dans le doux sommeil qui fermait ses paupières, brillait de tous les agréments que la fraîcheur, la jeunesse et les grâces y pouvaient répandre. Le passionné Tarare ne se lassait point de la considérer, et se laissait entraîner aux plus tendres imaginations du monde, examinant tant de beautés en détail : mais il demeura dans un fidèle respect, quelque envie que cette contemplation pût inspirer d'en sortir.

Les amants de ces temps-là ne savaient ce que c'était que de surprendre ou de voler des faveurs, quand on s'en fiait à leur bonne foi. Il se contenta donc de repaître ses yeux des merveilles qu'il voyait, et de promener son imagination sur celles qu'il ne voyait pas.

Sonnante cependant, qui s'éloignait insensiblement, faisait aller ses sonnettes harmonieuses d'une manière si ravissante, qu'il choisit quelques-uns des airs nouveaux qu'elles composaient, et y fit des couplets tendres et galants à la louange de Fleur d'Épine endormie. Non, disait-il dans ses vers, s'il ne tenait qu'à moi de former une beauté selon ma fantaisie, je ne pourrais rien imaginer de plus aimable ni de plus engageant que ce que je vois ; et, pour toucher mon cœur, il n'y aurait qu'à copier Fleur d'Épine.

Avec de telles imaginations, le seigneur Tarare n'avait garde de s'endormir. Il loua le ciel du profond repos dont jouissait sa divinité : mais il crut qu'après avoir bien dormi, elle pourrait avoir besoin de manger. De quelque côté qu'on tournât les yeux dans ce beau pays, on ne voyait que trop de quoi fournir le plus beau dessert du monde : chaque arbre et chaque buisson en offraient de reste ; mais il n'y avait pas moyen de commencer par le fruit, quand on avait bien faim. Il laissa ses tablettes et les vers qu'il y venait d'écrire auprès de Fleur d'Épine, et s'en alla trouver Sonnante, dont la musique continuait toujours, quoiqu'il ne la vît plus. Il ne savait pas trop bien ce qu'il y allait faire ; mais il se mit en tête qu'une créature qui leur avait été d'un si grand secours ne pouvait manquer de ressource pour tous leurs besoins. Il la trouva, comme on peint Orphée, environnée de toutes sortes de bêtes et d'oiseaux que la douceur de son harmonie avait rassemblés autour d'elle. Il en coûta la vie à une gélinotte, deux perdrix rouges et un faisan, qui se trouvèrent un peu trop attentifs. Il se mit à les accommoder pour le souper de Fleur d'Epine ; car, quoique Pinson fût prince, Tarare était cuisinier quand il voulait, et tout des meilleurs : il ne faut pas demander s'il fit de son mieux dans cette occasion.

A son etour, Fleur d'Épine s'éveilla ; et à son réveil elle fut servie. Elle ne parut pas insensible à ses soins, et son empressement dans cette rencontre ne lui fut pas indifférent. Il lui conta comment le hasard lui avait fourni de quoi lui faire ce petit repas. Elle eut pitié des pauvres oiseaux que l'amour de la musique avait trahis ; mais elle ne laissait pas d'en manger en les plaignant. Elle voulut savoir ce qu'il avait fait tout le temps qu'elle avait dormi. Ses tablettes étaient encore auprès d'elle ; il ne fit que les ouvrir. Elle les prit, et, quoiqu'elle rougît, elle relut deux ou trois fois ce qu'elle y trouva. Elle lui dit qu'elle n'osait louer autant qu'ils le méritaient des vers qui la louaient beaucoup trop : lui, de protester qu'ils ne la louaient pas assez, et de prendre ses charmes à témoin qu'il en sentait mille fois plus qu'il ne pourrait exprimer ni en prose, ni en vers.

Tarare, dit la modeste Fleur d'Épine, si je voulais me chagriner par de justes réflexions, je vous dirais que votre sincérité m'est un peu suspecte. Je me connais, et je sais que je n'ai qu'autant d'agréments qu'il en faut pour n'être pas absolument laide. Mais puisqu'une prévention si favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux sur mille défauts que j'ai, et que je voudrais ne pas avoir, pour être digne de ce que vous dites, et de ce que vous m'assurez que vous pensez.

Il se dit plusieurs choses fort tendres de part et d'autre sur cette contestation, dont se passera fort bien le lecteur, qui d'ordinaire saute autant de ces conversations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du conte.

La nuit arriva bientôt après leur repas. Fleur d'Épine, qui n'avait fait que dormir toute l'après-dînée, aurait bien voulu se mettre en chemin.

L'innocence de ses sentiments, le respect de celui qui l'accompagnait, et la coutume, semblaient suffire pour lui mettre l'esprit en repos. Cependant, comme elle était délicate sur la bienséance, elle crut qu'il y en aurait plus à voyager tête à tête qu'à rester ensemble toute la nuit. Mais elle était embarrassée pour Tarare, qui vraisemblablement avait besoin de repos. Il connut sa pensée, entra dans ses sentiments ; et l'ayant fort assurée qu'il n'était pas assez lâche pour dormir auprès d'elle, ils se remirent en chemin, dans l'espérance d'arriver chez l'illustre Serène à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonnante surprit et charma tout ce qui se trouva sur leur passage. Dans les bois qu'ils traversaient, les oiseaux, trompés par l'éclat du chapeau, croyaient saluer le jour naissant, lorsqu'ils répondaient au son agréable des sonnettes d'or. Les coqs des villages

croyaient de même chanter pour l'aube du jour, et réveillaient les pauvres laboureurs qui venaient de s'endormir, pour retourner vitement à leur travail. Mais Fleur d'Épine n'avait qu'à ôter le chapeau de dessus sa tête, la nuit revenait, et les bonnes gens se rendormaient.

Le véritable jour vint enfin, et Tarare promettait à sa belle maîtresse qu'elle saluerait bientôt son illustre mère ; mais il ne put tenir sa promesse. Comme il avait été déjà deux fois chez la magicienne, il crut qu'il y parviendrait facilement la troisième : mais ce fut en vain qu'il s'obstina deux jours entiers à la chercher. Il savait bien qu'il avait cent fois passé tout auprès ; il ne pouvait comprendre pourquoi Serène lui devenait plus inaccessible cette fois que les autres, puisqu'il lui ramenait une fille qu'elle devait aimer tendrement, et qu'il était chargé du reste des trésors qu'elle avait demandés. Il eut peur que Fleur d'Épine ne le soupçonnât de l'avoir trompée sur cet article : mais les dernières preuves qu'il lui avait données de la sincérité de sa tendresse, l'avaient entièrement guérie de toutes ses jalousies : elle n'avait plus que l'inquiétude d'être dans la disgrâce d'une mère qu'elle n'avait jamais vue, et qui semblait refuser de la voir.

Ils ne se rebutèrent pas, et le troisième jour ils allaient recommencer leur recherche partout aux environs, sans s'aviser, comme Tarare avait fait auparavant, de dire à Sonnante de les mener chez la magicienne ; car elle était douée du pouvoir d'arriver partout où l'on lui disait d'aller, sans qu'aucun enchantement pût l'en empêcher. Tarare ne savait pourtant pas cela ; mais s'il avait été inspiré quand il lui dit de le mener à Cachemire, il ne le fut pas tandis qu'il cherchait inutilement la demeure de Serène.

Ce fut pendant ce temps-là que certain politique de campagne, qui se mêlait d'entretenir des correspondances à la cour, y manda l'arrivée de Tarare : sur quoi le calife lui ayant dépêché courrier sur courrier, avec ordre de se rendre incessamment à la cour, il fallut obéir malgré quelque légère alarme qui reprit à Fleur d'Épine, et des pressentiments secrets qui menaçaient son cœur de quelque malheur. Elle fit ce qu'elle put pour les supprimer devant Tarare, et ce ne fut pas un médiocre effort que de paraître tranquille, en approchant d'une ville où Luisante n'attendait que Tarare pour en recevoir le remède à tant de maux, et peut-être pour lui en offrir la récompense.

Ils arrivèrent enfin, et furent reçus comme en triomphe : tout retentissait d'acclamations, et ces acclamations élevaient la gloire de Tarare jusqu'aux cieux. On ne douta point qu'un homme qui venait d'achever si glorieusement une entreprise commencée pour le bien

public et pour le service de la princesse, n'apportât le remède à tous leurs maux, et il en était temps. Le bon calife, depuis son départ, s'étant amusé trop longtemps un jour auprès de sa fille, avait laissé tomber ses lunettes ; et les beaux yeux qui tenaient de lui le jour lui en avaient ôté la lumière. Le sénéchal, de tous les ministres le plus loyal, en était mort d'affliction ; sa femme s'en était consolée par sa nouvelle faveur auprès de la princesse : elle était si grande, qu'elle ne tuait plus personne de ses regards que par son conseil.

Voilà bien du changement à la cour ; mais ce n'était pas tout. Il était arrivé, par malheur, une certaine More depuis peu, qui gouvernait la sénéchale par les charmes insinuants de son esprit, comme la sénéchale gouvernait la princesse par les charmes d'un perroquet qui garantissait ceux qui le tenaient du danger de ses yeux.

Le conseil fut assemblé sur l'arrivée de Tarare ; et le calife, qui n'avait jamais vu bien clair dans ses affaires, était moins en état de s'en mêler que jamais. Il voulut embrasser celui qu'il ne pouvait voir. Les uns proposèrent de lui élever des statues ; d'autres opinèrent pour le grand et le petit triomphe. Le calife consentait à tout pour honorer tant de mérite ; mais Tarare s'en défendant avec modestie : Ah, sire ! s'écria-t-il, quels soins vous occupent aussi bien que votre sage conseil ! Dans une conjoncture comme celle-ci, ce que j'ai fait pour vous et pour l'État ne demande point de pareilles récompenses : est-il temps d'en parler avant que ce service ait produit son effet ? Je n'ose vous dire qu'il y a eu quelque peu d'imprudence dans l'empressement que vos courriers m'ont fait venir ici ; j'allais remettre entre les mains de Serène ce que je n'ai enlevé que pour elle. Je vous aurais apporté le remède tant désiré, au lieu qu'il faudra que j'y retourne, et qu'on attende mon retour.

Le calife lui en demanda bien humblement pardon, et en attribua la faute à son conseil. Son conseil la rejeta sur les ordres de la princesse qui gouvernait depuis l'aveuglement de son père, et que la sénéchale gouvernait absolument.

Il fut résolu que Tarare partirait dès le lendemain avec les trésors de la sorcière.

Le calife voulut absolument que Fleur d'Épine fût logée cette nuit chez la sénéchale, comme dans le lieu le plus honorable après son palais. Car, dit-il à Tarare, vous voyez, par mon exemple, qu'il ne fait pas bon auprès de Luisante. Tarare l'y conduisit, et la femme more était si empressée à la servir, et le faisait avec tant d'adresse, qu'elle en fut charmée. Tarare ne voulut pas seulement aller au palais, de peur de renouveler ses alarmes. Il fallut pourtant quitter Fleur

d'Épine, et mettre ordre à son départ pour le jour suivant. Son impatience lui fit bientôt dépêcher tout cela.

A son retour, il trouva Fleur d'Épine occupée à considérer le portrait de Luisante, qu'il devait porter avec lui le lendemain.

Il s'aperçut que son admiration pour cette beauté merveilleuse était mêlée de quelque trouble ; il lui dit ce qu'il fallait pour la rassurer, et elle compta pour beaucoup l'assurance qu'il lui donna de partir sans voir l'original de ce portrait.

La femme More eut bientôt démêlé les sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre. Elle n'en cacha point sa pensée à la sénéchale, qu'elle fut chercher, et qui lui avait fait confidence de sa bonne volonté pour Tarare.

Mais avant qu'elle pût parler, la sénéchale s'était hâtée de lui apprendre que son cœur venait d'être un peu déchiré d'un côté par la tendresse, et de l'autre par la gloire ; que, quoiqu'elle eût éprouvé plus d'une fois que l'amour rend toutes les conditions égales, cependant, dans un poste où son élévation attirait les yeux de tout le monde, elle avait eu de la peine à se déterminer ; mais qu'après y avoir bien songé, elle trouvait qu'une sénéchale pouvait sans honte épouser son écuyer, principalement quand il revenait couvert de gloire.

Ce fut après cette harangue que sa confidente lui dit qu'elle trouverait un peu de mécompte dans l'honneur qu'elle lui voulait faire : elle lui apprit ensuite tout le détail de ses soupçons au sujet de cette jeune personne.

Voilà d'abord la jalousie qui s'empare de la veuve : elle était de toutes les veuves la plus violente dans ses passions, et de toutes les Mores sa confidente était la plus noire. C'était en leurs mains qu'on avait mis la pauvre Fleur d'Épine ; il y parut bientôt.

Tarare, qui la vint prendre le lendemain pour l'emmener, fut tout étonné du changement dont il la vit : elle sentait des maux effroyables qu'elle s'efforçait en vain de lui cacher ; elle connut, par les transports de sa douleur, qu'il en sentait toute la violence. Adieu son voyage, adieu le bien de l'état ; il ne songea plus qu'à secourir Fleur d'Épine ; et voyant, par le redoublement de ses maux, que tous ses soins étaient inutiles, il ne songea qu'à mourir avec elle.

La sénéchale, dans le désespoir de son amant et les tourments de sa rivale, goûtait à longs traits le plaisir de sa vengeance.

Le conseil du calife fut terriblement alarmé de ce que Tarare ne voulait plus partir. La More enfin, qui avait fait le mal, s'avisa de le faire cesser, afin que Tarare partît. Les douleurs de Fleur d'Épine la

quittèrent tout à coup comme elles l'avaient prise ; mais il lui en resta tant de faiblesse et d'abattement, qu'elle conjura Tarare de céder aux importunités de toute la cour, et de partir sans elle. Ce ne fut qu'à regret qu'il obéit ; mais ce fut de tout son cœur qu'il lui recommanda de ne point voir Luisante avant son retour ; il l'assura qu'il serait très-prompt, et partit après des adieux fort tendres de part et d'autre.

Mais ce fut en vain que Fleur d'Épine se flatta de se remettre après son départ. Elle tomba, malgré qu'elle en eût, dans une langueur dont elle se sentait miner à vue d'œil. Elle n'avait pas douté que, ses douleurs l'ayant quittée, son embonpoint ne revînt ; mais au lieu de cette fraîcheur dont elle souhaitait ardemment le retour avant celui de son amant, une défaillance presque insensible la changeait de jour en jour.

Enfin, les plus belles couleurs du monde furent converties en une triste pâleur, à laquelle on vit succéder un jaune mêlé de vert qui la rendait méconnaissable à ses propres yeux : une maigreur universelle effaçant la plus belle gorge du monde, la taille la plus parfaite qui fut jamais, fut changée en squelette.

Pendant que la pauvre Fleur d'Épine se voyait dans un état si déplorable, la sénéchale en triomphait. Sa confidente lui avait fait concevoir que le plaisir de la voir méprisée pour sa figure serait plus doux que de la voir pleurée au retour de son amant ; et c'était ce supplice, qu'ils jugèrent plus grand pour elle, qui lui avait sauvé la vie.

Cependant au palais on ne voyait plus la princesse ; car on ne la pouvait regarder sans être muni de son perroquet : mais elle en était devenue si folle, qu'elle ne voulait plus que personne le tînt. On disait des merveilles de la beauté de cet oiseau, peu de chose de son esprit, car il ne parlait guère, et quand cela lui arrivait, il répondait tout de travers : mais il avait de la grâce dans l'action et de la politesse dans les manières.

L'impatience de Tarare raccourcit son voyage ; il revint qu'on ne le croyait pas encore à moitié chemin, et il rapportait le remède aux maux que causaient les plus beaux yeux du monde.

Le peuple le suivit en foule jusqu'à l'appartement de Luisante ; mais personne ne le suivit lorsqu'il y entra.

Il portait une fiole grande comme les plus grands verres ; elle était faite d'un seul diamant, et contenait une liqueur si brillante, que les yeux éblouissants de la princesse en furent eux-mêmes si éblouis qu'elle les ferma.

Tarare prit ce temps pour lui en mouiller les tempes et les

paupières. Dès que cela fut fait, elle les ouvrit, et Tarare ayant fait ouvrir toutes les portes, le peuple fut témoin du miracle, et le célébra par mille acclamations. On voyait ses yeux aussi brillants que jamais; mais on les voyait avec si peu de danger, qu'un enfant d'un an l'aurait lorgnée tout un jour sans en sentir que du plaisir.

Tarare baisa le bas de sa robe pour lui en faire le premier compliment, et se retira sous prétexte d'en porter la nouvelle au calife : mais il suivait les mouvements de son cœur, qui l'entraînait vers sa charmante Fleur d'Épine.

La nouvelle de son retour et du miracle qu'il avait produit se répandant bientôt partout, il fallut céder à la nécessité de voir le calife avant sa maîtresse.

Le bon prince pensa devenir fou de joie, quand il sut que les yeux de sa fille n'étaient plus méchants, quoiqu'ils fussent aussi beaux que jamais; mais quand Tarare, après lui avoir mouillé les yeux, lui eut rendu la vue, il ne parut pas si aise de revoir la clarté du jour, qu'il parut reconnaissant envers celui qui la lui rendait. Il se mit à genoux devant lui, voulut lui baiser les pieds, et après quelques autres transports qui convenaient moins à sa majesté qu'à sa reconnaissance, il voulait sur-le-champ le ramener à sa fille, afin qu'elle le choisît pour époux, et que le mariage se fît dès ce jour, protestant devant son conseil qu'il ne serait jamais content qu'il ne vît son palais tout plein de petits Tarares.

Oh ! pour les petits Tarares, dit le sultan, je m'y rends ; j'avais eu toutes les peines du monde à résister à l'autre ; mais je n'y peux plus tenir. Vous avez vaincu, Dinarzade : je vous dois la vie de votre sœur, je vous la donne, et je lui donne toute ma tendresse, qu'elle mérite par ses attraits et son érudition, mais dont elle est encore plus digne par la beauté des récits dont elle m'endort depuis si longtemps. Allez, Dinarzade, allez chercher le visir votre père , qu'il m'apporte au plus vite mon sceptre et le sceau de l'empire, afin de confirmer, par les solennités requises, la promesse que je viens de vous en faire.

Dinarzade ne se le fit pas dire deux fois ; elle revint avec le grand-visir, qui pleurait à chaudes larmes en scellant la grâce de sa fille. Cela fait, il fit trois profondes révérences au pied du lit impérial, dont il leva respectueusement la couverture : la sultane se jeta du lit à terre, et s'étant prosternée devant son seigneur, elle lui baisa le petit doigt du pied gauche, qu'il lui tendit le plus tendrement du monde ; et s'étant relevée, il lui mit trois fois son sceptre royal sur le bout du nez, selon l'usage du pays, en signe de grâce.

Ces cérémonies achevées, le visir et la sage Dinarzade, après avoir

recouché l'impératrice, tirèrent les rideaux, et, s'imaginant que leur présence était désormais inutile, ouvraient la porte pour s'en aller, lorsque le sultan les ayant rappelés : Je ne me repens point, dit-il, de la grâce que je fais à la sultane ; mais, comme je prétends que la justice soit inséparable de la clémence dans toutes mes actions, demain, dès la pointe du jour, je ferai pendre le traître qui révèle mes conseils. Dinarzade n'a pu savoir ce qui s'y est passé au sujet de Tarare que par son père ou par son amant : ainsi mon visir et le prince de Trébizonde tireront au sort, et le coupable ou le malheureux sera justement sacrifié selon les ordonnances de cet état.

Le visir, qui connaissait le naturel inhumain de son maître, devint plus pâle qu'un mort à cet arrêt ; et s'étant mis à deux genoux, il prenait le ciel, la terre, le grand Prophète et son Alcoran à témoin de son innocence. Mais la courageuse Dinarzade, loin de s'alarmer de ces menaces : Vous êtes bien plus prompt, seigneur, à prendre des résolutions de cruauté, que vous ne l'êtes à donner des marques de tendresse. Je devrais être intéressée plus qu'une autre à ce que vous venez de dire, s'il est vrai que le prince de Trébizonde ou le visir mon père soient coupables ; cependant je les abandonne tous deux à votre colère, en cas que je ne vous fasse pas convenir, avant la fin de mon récit, que c'est vous-même qui m'avez révélé ce beau secret de votre conseil ; et que, si c'est un crime capital d'en avoir parlé, Votre redoutable Majesté mérite mieux d'être pendue que votre visir ou le prince que vous appelez mon amant. Le visir s'évanouissait de frayeur à ce discours téméraire de sa fille ; mais l'équitable sultan, revenant comme d'un profond songe, joignit d'abord les mains, ôta son bonnet de nuit, et demanda pardon à Mahomet ; et ayant frotté trois fois le nez à Dinarzade de son sceptre royal, trois fois au visir, et trois fois à lui-même, il promit d'en faire le lendemain autant au beau Trébizonde ; et, les cérémonies de cette amnistie générale achevées, il conjura la prudente Dinarzade de ne jamais révéler ce qui s'était passé entre elle et lui au sujet de Tarare ; et comme il n'était encore que minuit et trois quarts, il lui ordonna d'en achever l'histoire, ce qu'elle fit de cette manière :

Le conseil du calife fut sur le point de répéter les petits Tarares comme il avait fait le grand ; mais il se souvint qu'il l'avait défendu dans un article de son précédent traité.

Tandis que le calife court chez sa fille, Tarare ne peut se dispenser de guérir tous ceux qu'elle avait blessés. Le nombre en était grand ; mais, comme l'effet du remède était prompt, il les eut bientôt expédiés. Tout retentissait d'acclamations et de cris d'allégresse ; et dans

une joie si universelle, il n'y avait que la seule Fleur d'Épine de malheureuse.

Le bruit de l'arrivée de Tarare étant parvenu chez la sénéchale, elle se hâta d'en informer Fleur d'Épine ; et cette nouvelle, qui, dans un autre temps, aurait mis le comble à sa joie, pensa la désespérer. Elle croyait toujours que sa cruelle rivale et sa confidente étaient touchées de son malheur : elle se mit à genoux devant elles pour les conjurer que Tarare ne la vît point dans l'état où elle était : elles lui en donnèrent leur parole ; mais elles lui dirent qu'elle ne pouvait se défendre de recevoir la visite du calife, qui, dès qu'il avait recouvré la vue, avait voulu contenter sa curiosité sur une personne qu'on lui avait peinte aussi belle que Luisante ; et, en disant cela, les maudites bêtes se mirent, malgré qu'elle en eût, à la parer depuis les pieds jusqu'à la tête, afin qu'elle en parût plus défigurée.

La pauvre créature n'avait que la peau et les os ; un bleu pâle avait pris la place du vif incarnat de son teint et de ses lèvres ; ses yeux étaient éteints, et ses joues décharnées paraissaient plus ternies sous la coiffure brillante qu'on venait de lui mettre.

Elles l'étendirent sur un riche canapé dans cet étalage où à peine fut-elle, qu'elles entendirent monter son amant. On l'assura que c'était le calife, et les cruelles se retirèrent.

Fleur d'Épine fit un effort pour se redresser, afin de le recevoir avec plus de respect ; mais quand, au lieu du calife, elle vit entrer Tarare, elle fit un cri, et demeura penchée sur le dos du canapé. S'il fut surpris de cette action, il le fut bien plus d'une figure si extraordinaire ; il ne laissa pas d'en approcher ; et, dans le temps qu'elle reprenait ses esprits, il lui demanda où était Fleur d'Épine. Ce fut le coup mortel pour son cœur ; ses forces l'abandonnèrent ; et, au lieu de lui répondre, cachant son visage dans un des coins du canapé, elle s'abîma dans le désespoir et les larmes.

Tarare, ne comprenant rien ni à sa douleur ni à sa figure, sortit pour chercher Fleur d'Épine par toute la maison. La sénéchale et la More se tuaient de lui dire, en riant, qu'il en venait : il fut impatienté d'une plaisanterie si hors de saison ; mais il fut encore plus choqué de l'air agréable et content dont elles semblaient se moquer de lui. Il les quitta brusquement, et s'étant rendu au palais, il y trouva bien une autre scène.

Le beau perroquet s'était sauvé pendant que Tarare accommodait les yeux de Luisante : il la vit à terre, qui s'arrachait les cheveux.

Le calife et tous ses courtisans, montés sur des échelles, cherchaient

au-dessus des lits et au haut des planchers tous les endroits où il pouvait s'être fourré.

Tarare, qui n'y comprenait rien, demandait à chacun des nouvelles de Fleur d'Épine : chacun lui en demandait du perroquet de la princesse. Il les crut tous fous, et pensa le devenir. Dès que le calife l'aperçut, il courut vers lui ; et, se persuadant que tout lui était possible, il le conjura de calmer le désespoir de Luisante en lui rendant son perroquet.

Tarare, surpris de l'inquiétude du père et de l'entêtement de la fille, ne pouvait comprendre qu'on eût d'autre inquiétude que la sienne ; et, au lieu de faire attention à ce que disait le calife, il lui dit qu'ayant répondu de Fleur d'Épine à la magicienne Serène, il n'en avait obtenu le remède à tant de maux qu'à cette condition ; qu'il fallait avant toutes choses revoir Fleur d'Épine, et qu'après cela il se faisait fort de retrouver le perroquet.

Luisante entendit ces paroles de consolation, et les crut, dans la bouche d'un homme qui ne se vantait de rien dont il ne pût venir à bout. Le calme qui revint dans son cœur lui rendit ses attraits que la douleur avait troublés. Elle commença de se souvenir de Tarare, de ce qu'il avait fait pour elle, et de ce qu'elle lui avait promis. Elle y rêva quelque temps ; et le souvenir de son premier penchant, sa parole et sa reconnaissance s'étant offerts à la fois pour la déterminer, elle se mit à genoux devant le calife son père, et lui demanda permission de s'acquitter de tant d'engagements envers un homme qui avait tout hasardé pour son service.

Quand le calife l'entendit, il fit un saut de joie qui étonna toute la cour ; et, au lieu de répondre à sa fille, il pensa l'étouffer à force de la baiser, lui jura qu'elle lui aurait fait moins de plaisir par un choix qui eût ajouté à ses États quinze provinces comme Cachemire ; et, se retournant vers son nouveau gendre pour l'embrasser en lui présentant la main de la plus belle princesse du monde, il ne le trouva plus. Ce fut inutilement qu'on le fit chercher par tout le palais ; il n'avait pas plutôt imaginé la conclusion des réflexions que Luisante, après quelques regards, s'était mise à faire, que, s'étant perdu dans la foule, il était retourné chez la sénéchale. C'était là qu'il avait laissé sa chère Fleur d'Épine en partant pour aller chez Serène, et c'était là qu'il était résolu de la retrouver, ou de savoir ce qu'elle était devenue. Il l'y trouva ; mais, dieux ! dans quel état !

Les réflexions qui avaient suspendu ses pleurs après qu'il l'eut quittée, n'avaient garde de la remettre. Il lui avait demandé à elle-même où était Fleur d'Épine. Dans quel affreux changement l'a-t-il

trouvée, la malheureuse Fleur d'Épine ! disait-elle. Mais, hélas ! s'il m'avait jamais aimée, son cœur m'aurait-il méconnue ?... Il ne m'a que trop reconnue ! poursuivit-elle ; je lui ai fait horreur, et je ne le reverrai plus.

Un redoublement de douleur l'ayant saisie dans ce moment, elle avait espéré que ce serait le dernier de sa vie ; et comme elle avait gardé sur elle les tablettes où Tarare avait écrit des choses si tendres et si passionnées, elle y avait voulu laisser le portrait de son cœur, en lui disant les derniers adieux : il n'y eut jamais rien de si touchant.

Ce qu'on dit dans cet état funeste attendrit d'ordinaire ; et la pauvre Fleur d'Épine, qui suivait les mouvements d'un cœur sincère qui croit expirer, s'évanouit au dernier adieu qu'elle avait écrit dans ces tablettes. Tarare les reconnut ; mais ce ne fut qu'après avoir lu ce qu'elle venait d'écrire qu'il la reconnut elle-même. Tout son sang se glaça dans ses veines à cette vue : il l'examina depuis la tête jusqu'aux pieds sans pouvoir trouver rien d'elle dans cette étrange figure : il la crut morte ; et, à la voir, on eût pu croire qu'il y avait plus de quinze jours qu'elle l'était.

Sa tendresse prit la place de son étonnement ; la compassion s'y joignit, en attendant le désespoir ; et portant sa bouche avec transport sur la main froide et décharnée de sa maîtresse, il l'arrosa d'un torrent de larmes.

Cette action retint une vie prête à s'échapper ; elle ouvrit faiblement les yeux, et vit à ses pieds l'homme du monde qu'elle souhaitait le plus ardemment, et qu'elle craignait le plus de voir, celui seul qui pouvait lui faire regretter la vie ou souhaiter la mort.

Les choses qu'ils se dirent auraient attendri ce qu'il y a de plus sauvage. Il protestait de tout son cœur qu'il ne l'aimait pas moins qu'il avait fait dans tout l'éclat de sa première fraîcheur ; que, si sa figure toute charmante avait été le premier objet de son engagement, son esprit, sa douceur et toutes ses manières avaient fait une impression plus vive et plus durable dans son cœur que toutes celles des attraits les plus brillants, telle enfin que la mort seule pouvait l'effacer.

Elle pleura de tendresse et de joie, lui serra la main pour la première fois de sa vie, parce qu'elle crut que ce serait la dernière ; et, si ce fut faiblement, ce fut au moins de tout son cœur. Elle lui témoigna qu'après tant de marques sincères d'une constance si rare, elle mourait contente, et crut le faire comme elle le disait.

L'impertinente sénéchale arriva pour interrompre une conversation si touchante : toute sa jalousie se réveilla lorsqu'elle vit Tarare aux pieds d'une créature qu'elle avait cru lui devoir faire peur. Elle re-

venait de la cour ; elle y avait été informée du dessein de la princesse pour Tarare, et des transports du calife en publiant ce mariage : elle ne manqua pas de lui en faire son compliment en présence de la mourante Fleur d'Épine.

C'était bien pour l'achever : cependant ce mouvement soudain de jalousie qui devait l'accabler, ranima ce qui lui restait de force ; mais ce fut pour la livrer à de nouveaux supplices.

La princesse, accompagnée du calife son père et de toute la cour, arriva dans ce moment. Sa surprise fut extrême à l'aspect d'une figure comme celle auprès de laquelle Tarare était à genoux ; mais l'étonnement de Fleur d'Épine fut encore plus grand à la vue d'une beauté qui lui parut surpasser tout ce qu'on lui en avait dit. Ce fut alors que sa constance et ce qui lui restait de force l'abandonnèrent à la fois : elle tint quelque temps les yeux attachés sur Luisante ; elle les tourna ensuite vers son amant, et un moment après elle les ferma pour jamais.

Il en fit un cri qui fit tressaillir l'assemblée et donna quelque émotion à la princesse.

Le calife s'en aperçut, et, pour la rassurer : Ce n'est rien, ma fille, que ce cri de douleur ; vous verrez que cette carcasse qu'il regrette était quelque vieille parente ; et il faut bien donner quelque chose au sang. Puis, s'adressant à lui : Allons, Tarare, dit-il, qu'on se lève et qu'on s'essuie les yeux ; c'est se moquer de faire ici l'enfant pour une momie, quand on vient vous offrir le royaume de Cachemire avec la main de Luisante.

Je ne sais quelle réponse un autre aurait faite à une harangue comme celle-là ; mais Tarare n'y répondant d'aucune manière, l'assemblée le crut mort aussi bien que Fleur d'Épine.

On en était là quand la More arriva ; elle parut s'affliger de la mort de Fleur d'Épine, et entra dans la douleur de Tarare ; mais, voyant l'embarras du calife, elle lui conseilla de faire enlever le corps et de le faire incessamment brûler, s'il voulait avoir quelque raison de Tarare. Les conseils de cette femme avaient été suivis comme des oracles depuis qu'elle gouvernait la sénéchale ; on n'eut garde de rejeter celui-là.

Ce fut en vain que les cris et toute la résistance de Tarare s'opposèrent à cette séparation. On l'arracha d'auprès de ce qu'il aimait encore plus que sa vie : on éleva dans la cour du palais un bûcher où l'on étendit Fleur d'Épine, tandis qu'on entraînait de force le désespéré Tarare.

Après quelques cérémonies lugubres, le calife, voulant honorer une

personne pour qui son gendre prétendu s'était intéressé, fit distribuer des flambeaux composés de gommes précieuses, premièrement à sa fille et à son conseil, ensuite aux officiers de sa couronne et à ses courtisans ; ensuite, levant un moment celui qu'il tenait par-dessus sa tête :

Plût aux dieux, dit-il, que mon fils Tarare fût témoin de la manière honorable dont je vais brûler le corps de celle qu'il regrette tant ! Je m'assure que cela lui ferait plaisir.

A ces mots, il allait mettre le feu aux quatre coins du bûcher, quand tout à coup on entendit retentir l'air d'un bruit harmonieux ; et, quelques moments après, la redoutable Serène parut sur la jument Sonnante.

Sa présence causa dans l'assemblée des mouvements fort différents : elle suspendit l'empressement du calife, elle frappa ses courtisans de respect pour une personne dont l'air avait quelque chose d'auguste : Luisante en poussait des cris de joie, car son perroquet était sur le poing de la magicienne : mais la sénéchale en fut si troublée, qu'on l'eût vue changer de couleur, si celles de son visage eussent été naturelles : pour sa confidente, ce fut en vain qu'elle tourna les yeux de tous côtés pour se sauver ; elle sentit bientôt que cette espérance lui était interdite.

La savante Serène, mettant pied à terre, s'avança vers le bûcher : elle tenait dans sa main droite la baguette de vérité. Cette baguette était d'un or si brillant qu'elle éblouissait la vue.

Elle fit semblant d'ignorer le sujet du spectacle qui s'offrait à ses yeux ; et l'ayant demandé au calife : C'est, dit-il, la carcasse d'une certaine Fleur d'Epine que nous allions brûler.

Et que vous avait-elle fait ? lui dit-elle d'un ton sévère ; que vous avait-elle fait, cette Fleur d'Épine, pour la brûler toute vive ?

L'assemblée frémit d'étonnement ou de joie à ces paroles. Le calife, lui ayant demandé pardon d'avoir oublié que c'était sa fille, ne laissait pas de soutenir qu'elle était morte, et, pour preuve de cela, qu'il avait été sur le point de la brûler.

Serène, sans daigner lui répondre, ordonna qu'on descendît Fleur d'Épine du bûcher ; et, l'ayant fait étendre sur un lit de repos qu'on apporta du palais, elle s'approcha d'elle, et se retournant vers le calife : Vous allez voir, dit-elle, qu'elle n'est pas morte ; il y en a parmi vous qui ne le savent que trop.

En achevant de parler, elle toucha Fleur d'Épine au front du bout de sa baguette, et dans un instant on la vit ranimée, et ses yeux s'ouvrirent : mais on lui vit l'étonnement d'une personne qui, sortant d'un long sommeil, se trouve dans des lieux inconnus.

L'auguste Serène parut surprise de l'affreux changement de sa figure. Elle demanda Tarare : on le fit venir ; car tout obéissait dès qu'elle avait parlé. Il ne fut pas plutôt arrivé que le beau perroquet fit un grand cri et battit des ailes. Tarare le reconnut pour cet oiseau qu'il avait rencontré en allant chercher la sorcière Dentue : mais, dans la douleur où il était encore abîmé, il n'y fit pas grande attention ; il ignorait ce qui venait de se passer. Ce fut alors que Serène, le regardant avec indignation : Malheureux ! lui dit-elle, comment oses-tu paraître devant mes yeux, toi qui m'avais, au péril de ta vie, répondu de celle de ma chère Fleur d'Épine ? C'était donc peu pour ta perfidie de consentir au venin cruel qui, après une langueur mortelle, l'avait rendue effroyable ! tu l'abandonnes lâchement à d'impitoyables ennemis, et aux flammes toutes prêtes à dévorer ce qui restait de l'innocente Fleur d'Épine ; et tu ne l'abandonnes d'une manière si barbare que pour signaler ta perfidie aux yeux pour qui tu l'as trahie !

Tarare fut aussi peu ému de cette longue tirade de reproches que si on les eût adressés à quelque autre : il n'était rempli que de la mort de Fleur d'Épine, et son esprit apparemment était allé faire un tour où il croyait trouver son ombre. Mais la magicienne, qui ne l'éprouvait que pour le faire triompher, lui adressant encore la parole : Va, dit-elle, recevoir le prix que les destinées te réservent, malgré la noirceur de ton infidélité ; c'est une récompense que ton courage et ta fermeté méritent, pour avoir mis à fin la plus difficile et la plus téméraire des entreprises. Et vous, princesse, dit-elle à Luisante, choisissez, ou plutôt prenez maintenant votre époux : Tarare ne vous fut pas indifférent avant que d'avoir tant osé pour votre service ; tout parle pour lui : je vous ordonne, de la part des destinées, de nommer votre époux.

Luisante regarda le beau perroquet, Tarare et Fleur d'Epine deux ou trois fois l'un après l'autre ; et après quelques moments de rêverie : Qu'il choisisse lui-même, dit-elle, entre Fleur d'Épine et Luisante.

Tarare tressaillit à ces paroles ; et comme s'il fût sorti de quelque songe, s'adressant à elle : Belle Luisante, lui dit-il, je ne suis pas digne d'une gloire où je n'aspire plus, et à laquelle je n'ai seulement pas songé depuis la première vue de l'infortunée Fleur d'Épine. Elle n'est plus, et mon cœur me reproche tous les moments que je survis à cette perte : je ne vivais que pour elle, et le seul choix qui me reste est de la suivre..... Et si elle vivait ?..... dit Serène. Ces trois mots le firent un peu revenir à lui ; quelque ombre d'espérance s'insinua dans son cœur : il connaissait le pouvoir de Serène ; et se jetant à ses pieds : Si elle vivait ! s'écria-t-il. Qu'elle vive ! et s'il ne faut que ma

vie pour racheter la sienne, que Tarare meure, et que la belle Fleur d'Epine revoie la lumière du jour !

Quelque esprit qu'on ait, il est cent rencontres où l'on ne sait ce qu'on fait, quand on aime passionnément ; mais il est de la bienséance d'avoir la raison égarée dans un sujet d'affliction pareil à celui qu'il croyait avoir. Il était donc si sot dans cette occasion, qu'il serait resté jusqu'à la fin du monde aux pieds de Serène, attendant la résurrection de sa maîtresse, sans deviner qu'elle n'était pas morte.

La tendre Fleur d'Épine, qui ne perdait pas la moindre parole de cette conversation, était sur son lit de repos, s'évanouissant presque de reconnaissance et de joie.

Serène crut qu'il était temps de donner quelque soulagement à la douleur d'un amant si parfait. Elle le releva malgré lui, car il s'obstinait à demeurer à genoux comme un criminel qui demande sa grâce ; et bannissant cette feinte sévérité dont elle avait armé d'abord ses regards : Venez, lui dit-elle, venez revoir votre Fleur d'Épine ; et si votre constance est à l'épreuve du changement affreux de sa figure, vivez pour elle comme elle vivra pour vous.

Tarare, dans les premiers transports de sa joie, dit et fit mille choses, en la voyant, qui auraient fait mourir de rire des gens qui ne connaissent point l'amour. Ensuite il protesta devant toute la cour, et en prit le ciel avec la terre à témoin, qu'il n'aurait jamais d'autre femme que Fleur d'Épine. Ce fut à elle à combattre cette résolution par des sentiments de générosité capables de la vaincre. Elle se mit donc à protester qu'elle avait tant de tendresse et de reconnaissance pour lui, qu'elle n'en voulait point ; qu'elle aurait conscience de lui faire perdre la plus brillante fortune, et la plus belle princesse de l'univers, pour se donner à elle, quand même elle se verrait les faibles appas qu'elle avait perdus ; mais que, dans l'affreuse laideur dont elle était, elle aimait mille fois mieux mourir que d'y consentir.

La divine Luisante et le calife son père jouaient un rôle assez médiocre pendant cette généreuse contestation : il s'en aperçut, et s'adressant à Serène : Voilà, dit-il, qui serait le plus beau du monde, de part et d'autre, si ma fille n'y était intéressée : prétend-on, s'il vous plaît, que, belle et grande comme elle est, elle soit sans époux ? ou faudra-t-il qu'elle s'amuse toute sa vie de cet oiseau que vous lui venez de rendre ? C'est vraiment une belle ressource, pour une jeune princesse, qu'un perroquet !

Le bon prince était en train d'en dire bien d'autres, lorsque l'illustre Serène, imposant silence à toute l'assemblée, demanda l'attention particulière du calife, de son conseil et de sa cour. Il parut

quelque chose de si grand dans l'air dont elle avait parlé, que tout resta dans un silence respectueux; mais la femme More se mit à trembler depuis la tête jusqu'aux pieds.

Serène prit le perroquet que tenait la princesse, et le mit à terre à quelque distance d'elle : ensuite elle lui toucha le haut de la tête du bout de sa baguette ; et traçant un cercle assez spacieux autour de lui, on vit dans un instant une vapeur épaisse qui en dérobait la vue. Elle en fit de même autour du lit de repos, et toucha Fleur d'Épine au front : soudain on la vit enveloppée d'un semblable nuage.

Tandis qu'on était attentif à ce spectacle, Sonnante faisait le manége autour des spectateurs ; et l'agitation de ses sonnettes rendait une harmonie tellement au-dessus de ce qu'elle avait encore fait, qu'on en perdait la respiration.

Oh ! que les enchantements sont d'un grand secours pour le dénouement d'une intrigue et la fin d'un conte ! Tant que Sonnante galopa, les nuages qui enveloppaient Fleur d'Épine et le perroquet subsistèrent. La magicienne qui tenait cette baguette éclatante en frappa trois fois la terre ; Sonnante s'arrêta, les nuages se dissipèrent ; et à la place où l'on avait posé le perroquet, on vit l'homme du monde le plus charmant et le plus beau.

Tarare le reconnut d'abord pour le prince Phénix son frère : il en fit un cri d'étonnement. Mais au moment que l'autre venait se jeter dans ses bras, s'étant retourné vers l'endroit où il avait vu Fleur d'Épine, elle s'offrit à ses yeux mille fois plus fraîche et plus belle qu'elle ne lui avait paru la première fois au bord du ruisseau, ni qu'elle ne lui avait semblé lorsqu'il l'avait considérée avec tant de plaisir tandis qu'elle dormait.

Le peuple témoignait son étonnement par des cris redoublés et confus, les courtisans par des exagérations, et le calife par des larmes de joie.

Luisante considérait avec attention une métamorphose qui semblait ne lui pas déplaire ; et Phénix tenait les yeux attachés sur les siens.

Mais le passionné Tarare, dans les transports d'une joie immodérée, en allait donner mille marques aux pieds de Fleur d'Épine, si Serène ne l'eût arrêté dans le moment qu'il s'y jetait ; et le prenant par la main, elle le plaça auprès de son frère. Ce fut alors qu'ils s'embrassèrent le plus tendrement du monde ; mais il fallut interrompre toutes ces amitiés pour Luisante, que la magicienne plaça vis-à-vis d'eux. Regardez bien ces frères, lui dit-elle ; consultez les services de l'un, consultez les charmes de l'autre ; mais surtout consultez votre cœur sur une décision que votre destinée rend irrévocable : lequel de

ces princes que vous preniez pour époux, vous ne sauriez faire un choix indigne, ni celui que vous choisirez ne peut refuser d'être à vous.

Tarare, que la présence de Phénix rassurait un peu, ne laissa pas de trembler de peur que le diable ne la tentât de le nommer. Mais, comme il n'y avait aucune comparaison de lui à Phénix pour la figure, Luisante ne balança point à choisir, et donna la main au plus beau.

Serène joignit celles de Fleur d'Épine et de Tarare. C'était toute la cérémonie des mariages de ces temps-là ; et depuis qu'il y a eu des mariages au monde, jamais princes ne furent si bien mariés, et jamais mariées ne parurent si contentes.

Le calife, qui ne l'était guère moins, ordonna qu'on tirât tout le canon, qu'on fît des feux de joie à chaque coin de rue, des feux d'artifice sur la rivière et dans les places publiques, qu'on fît des largesses au peuple, et que le vin coulât de toutes les fontaines au lieu d'eau. A l'égard des magnifiques réjouissances de sa cour, il voulait s'en charger lui-même ! c'était le premier prince du monde pour ordonner un festin. Mais avant que de remonter au palais pour ces soins importants, Serène lui dit que la scène qu'elle venait de commencer n'était encore finie que par la récompense que méritait la vertu; qu'elle sentait bien qu'il y avait quelque chose à faire pour la baguette de vérité.

On avait pensé oublier la sénéchale et sa confidente, tant l'allégresse publique remplissait tous les cœurs : mais l'équitable Serène, qui n'oubliait rien, les toucha au front de son infaillible baguette. Toute la métamorphose qu'en souffrit la sénéchale, fut de quatre doigts de fard qui lui tombèrent de chaque joue, autant du front, et deux fois autant de la gorge ; ce ne fut plus qu'une vieille ridée qui faisait mourir de rire dans la coiffure printanière qu'on lui avait laissée.

Mais la figure entière de la femme More étant disparue, l'on vit celle de l'horrible Dentue, qui s'était cachée sous ce déguisement, animée par l'amour et la vengeance. Fleur d'Épine commençait à ressentir les frayeurs qu'elle en avait eues ; mais Serène, finissant bientôt ses alarmes : Sire, dit-elle, s'adressant au calife, le sort de ces misérables est entre vos mains ; c'est à vous à prononcer leur sentence.

Eh bien, dit-il, puisque cela est, je ne les ferai point languir : qu'on fasse venir mon grand prévôt, qu'on allume ce bûcher, qu'on y mette la sorcière, et la sénéchale aux Petites-Maisons.

La douceur de Fleur d'Épine eut beau pencher vers la pitié, Tarare, qui se souvenait des cruautés qu'elle avait eues pour elle, et qui sen-

tait encore le soufflet qu'elle lui avait injustement donné, fit confirmer la sentence de la maudite Dentue ; et personne n'eut regret à celle de la sénéchale.

Cette illustre et charmante troupe se rendit au palais pendant qu'on en faisait l'exécution.

Le calife donna d'abord tous les ordres nécessaires pour l'appareil d'une fête, qui devait être la plus magnifique qu'il eût jamais donnée, quoiqu'il en eût fait voir de merveilleuses ; et tandis que tout était en mouvement pour l'exécution de ses volontés, voulant lui-même faire les honneurs de sa cour à la respectable Serène, il lui faisait voir les beautés d'un superbe salon achevé peu de temps après la naissance de Luisante. Il ne pouvait sans doute occuper plus dignement l'attention de la savante magicienne ; car à peine avait-elle rien de si merveilleux ou de plus éclatant dans cette demeure inaccessible qu'elle s'était faite. Le calife voyant qu'elle en témoignait de l'admiration : N'allez pas croire, lui dit-il, que ce soit moi qui aie imaginé tout cela. Vous saurez que, pendant la grossesse de la feue reine, j'eus un songe dans lequel il me parut qu'elle accouchait d'un méchant petit dragon, qui se mit à me manger le blanc des yeux dès qu'il fut au monde. Je consultai les savants sur un songe qui me donnait beaucoup d'inquiétude : les uns dirent que j'aurais un fils qui me déposséderait, après m'avoir fait crever les yeux ; d'autres assurèrent qu'il ne ferait qu'obscurcir ma gloire, soit par les armes, soit par la vivacité d'un esprit qui devait effacer les lumières du mien. Je ne fus en peine que de la première explication. Enfin, celui qui se vantait d'être le plus habile m'assura que ce fils menaçait la tranquillité de mes jours ou de mon État, à moins que je ne pusse élever ce bâtiment avant sa naissance : il m'en donna le dessin tel que vous le voyez, et il l'entreprit. Mais quelque diligence qu'il pût faire, la calife mon épouse accoucha de Luisante avant qu'il pût être achevé. Toutes mes alarmes cessèrent, quand, au lieu de ce maudit dragon de fils que m'annonçaient leurs prédictions, je me vis la plus jolie fille qui vint jamais au monde ; la vérité est qu'elle n'y vint que trop belle, comme nous avons éprouvé depuis ; car si vous et Tarare n'y eussiez mis la main, à l'heure que je vous parle on ne verrait que des Quinze-Vingts dans ma cour. Mais vous qui savez tout, poursuivit-il, que voulait dire cette interprétation d'un fils au lieu d'une fille ? à quelle fin ce salon avec tous ces ornements ? et enfin que voulait dire mon songe ? car il faut bien qu'il ait quelque rapport à Luisante, puisqu'il était question d'yeux.

Le voulez-vous savoir ? dit Serène ; en voici l'éclaircissement : Votre songe était purement un songe, vos interprètes des imposteurs

ou des ignorants, et celui qui vous a conseillé ce salon, un architecte qui voulait profiter de l'avis qu'il vous donnait. Mais allons rejoindre nos amants ; ce sera là que vous apprendrez quelque chose de plus particulier sur ce que les yeux de Luisante ont eu de fatal pendant un temps.

Les deux frères ne s'étaient point ennuyés pendant tout ceci ; ils étaient passionnément amoureux, et favorablement écoutés des deux plus charmantes personnes du monde. Il est vrai que c'étaient des beautés différentes : celle de Luisante surprenait davantage, mais celle de Fleur d'Épine était plus touchante : l'une éblouissait, et l'autre s'insinuait jusqu'au fond du cœur, à mesure que l'on examinait mille charmes qui n'ont point de nom, et qu'on sent bien mieux qu'on ne peut les exprimer.

Le beau Phénix, après avoir renouvelé ses caresses à un frère qu'il aimait tendrement, était sur le point de satisfaire au désir qu'il avait d'apprendre ses aventures depuis leur séparation, quand le calife les rejoignit avec l'illustre Serène.

Tarare les ayant suppliés de trouver bon que ce récit se fît en leur présence, Phénix le commença de cette manière :

HISTOIRE DE PHÉNIX.

En nous séparant, le prince Pinson et moi, pour chercher les aventures..... Et qui est, s'il vous plaît, le prince Pinson ? dit le calife. Moi, sire, dit Tarare ; et ce fut sans savoir pourquoi que j'ai quitté ce nom pour prendre celui que je porte, et que je suis résolu de porter toute ma vie, puisque sous ce nom je me suis fait connaître à la belle Fleur d'Épine.

Tarare leur apprit alors ce qu'ils ne savaient pas de ses aventures, jusqu'à cette séparation dont son frère venait de parler ; et Phénix reprenant la parole : Nous étions convenus, dit-il, comme il vient de vous dire, que celui qui n'aurait pas réussi dans le projet de s'établir reviendrait se mettre en possession de nos États, en cas que l'autre eût fait fortune ailleurs. Pour moi, j'y renonçai dès ce moment ; et fier des avantages que je croyais avoir, je ne songeai qu'à promener ma figure par le monde, pour la faire admirer. Mais les cœurs qui se rendirent d'abord n'ayant pas de quoi m'engager ni du côté des charmes, ni de celui de la fortune, je crus que je trouverais mieux mon compte en Circassie, pays de tout temps fameux pour les beautés.

Une reine le gouvernait depuis la mort du roi son époux, qui lui

avait laissé quatre filles, dont l'aînée devait régner quand elle en aurait atteint l'âge.

Ce fut sur cela qûe je formai le projet de mon établissement; mais la fortune, qui me réservait un bien infiniment plus précieux, en disposa tout autrement ; car avant que d'y arriver, j'appris le désastre de la famille royale par une révolution toute surprenante.

Un certain petit prince, s'étant prévalu de quelques prétentions mal fondées pour émouvoir un peuple inquiet et changeant, après avoir corrompu la fidélité des grands du royaume, avait trouvé moyen de s'emparer de la souveraineté si soudainement, que la reine avait à peine eu le temps de se sauver avec ses filles.

Je traversais ce royaume à la hâte, ne voulant point faire de séjour chez une nation si perfide, lorsqu'on m'arrêta par ordre du tyran, à qui tous les étrangers étaient suspects, comme il arrive d'ordinaire dans une usurpation mal affermie.

Lorsque je fus en sa présence, je ne lui cachai ni mon nom ni ma qualité; j'en reçus un accueil auquel je ne m'attendais pas. Je ne sais ce qui prévint en ma faveur un prince qui ne devait pas faire profession de générosité ni de courtoisie; mais enfin, après m'avoir retenu plus longtemps que je n'eusse voulu dans une cour où l'on me rendait les mêmes honneurs qu'à lui, il fit ce qu'il put pour m'arrêter par celui de son alliance, en m'offrant sa fille unique, princesse qui paraissait avoir autant de penchant pour le mariage que sa figure en donnait d'éloignement. Sa personne était toute contrefaite, et ses petits yeux m'avaient annoncé sa bonne volonté longtemps avant la proposition de son père : mais j'eus en horreur l'alliance d'un usurpateur; et, sans me vanter, ce fut avec assez de hauteur que je rejetai son offre, et que j'envoyai promener sa petite bossue.

Je sortais de la Circassie, lorsque le hasard me conduisit dans un vieux château, superbe à la vérité, mais que je crus d'abord inhabité; car je fus longtemps sans y rencontrer personne. Ceux qui demeuraient dans ce sombre séjour se renfermaient chacun dans son particulier, et semblaient s'éviter avec soin, lorsqu'ils en sortaient. Je fus surpris d'une coutume si sauvage ; car il me parut qu'il n'aurait tenu qu'à eux de se désennuyer, en s'humanisant les uns avec les autres.

Je cherchais à qui parler pour m'en rendre raison, lorsque j'entrai dans un appartement assez propre. Il n'y avait pas une âme : cependant j'y vis une table, des cartes, des jetons et des chaises rangées autour.

Un moment après arrivèrent quatre pies, chacune suivie d'un san-

sonnet qui lui portait la queue; une corneille assez sérieuse les accompagnait.

Les pies, après m'avoir salué fort civilement, se mirent à jouer, et la corneille à travailler.

Fleur d'Epine et Tarare, qui n'avaient cessé de se regarder pendant ce récit, se poussèrent à l'endroit des pies. Luisante, qui n'avait pas ôté les yeux de dessus le beau Phénix depuis qu'il avait commencé son récit, parut douter s'il parlait sérieusement. Serène sourit d'une aventure qui ne lui était pas inconnue ; mais le calife se tenait les côtés de rire. Oh ! pour celui-là, disait-il, mon gendre, vous êtes un peu voyageur : pour des pies à qui on porte la queue, et qui font la révérence, passe ; mais des pies qui jouent aux cartes, on n'en a guère vu.

Phénix, après avoir protesté de la vérité de son récit : Je fus longtemps, poursuivit-il, à regarder un jeu où apparemment il n'y a jamais eu que des pies qui aient joué : pour moi, je les aurais regardées jusqu'à ce moment sans y rien comprendre. Enfin, je vis tout à coup une petite pie assez éveillée, qui, après avoir dit un certain mot dont je ne me souviens plus, sauta sur la table. Je ne sais comment j'ai pu oublier ce mot, car les autres pies s'égosillèrent à force de le répéter : la sérieuse corneille le prononça gravement, et jusqu'aux petits sansonnets qui mouchaient les bougies, tout se mêlait de le répéter en concert. J'en fus tellement étourdi, que je les quittai brusquement, ne sachant pas trop bien si je rêvais, ou si tout ce que je venais de voir était réel.

Au sortir de ce royaume, j'entendis parler de Cachemire. J'appris que dans le plus beau séjour de l'univers était la plus belle princesse du monde.

Je ne songeai plus qu'à m'y rendre en diligence. On eut beau m'étaler tous les dangers où l'on s'exposait auprès de ses yeux : Quel danger, disais-je, que celui d'en être épris, et de mourir en les adorant, si on ne peut trouver grâce devant eux ! car je traitais de fable le poison mortel de ces regards éblouissants dont on me faisait une description si merveilleuse, et dont on contait tant d'événements tragiques. Ce n'est point à Phénix, disais-je (flatté d'une vanité ridicule) ; ce n'est point à Phénix que l'éclat excessif de la beauté doit être fatal. Allons la chercher au travers de tous les périls chimériques qui l'environnent ; et si les charmes ont un poison si redoutable, qu'elle en partage au moins la fatalité en voyant Phénix. Je ne vous fais ici, belle Luisante, l'aveu d'une vanité si ridicule que pour m'en punir par la honte que j'en ai.

L'intérêt secret qui m'entraînait vers vous me fit négliger les précautions que demandaient tous les périls dont on me menaça, si je faisais choix d'une mauvaise route. Je me moquai de tout ce qu'on me dit de celle où la sorcière Dentue avait établi la scène de ses enchantements ; et comme c'était la plus courte, je m'y embarquai témérairement, et m'en repentis bientôt.

Je ne vous parlerai point des avis qu'on me donnait à mesure que j'avançais dans ce chemin. Je traversai des campagnes désertes, des rochers affreux ; et après mille incommodités, je m'enfournai dans un bois, où mille monstres s'offrirent à mon passage pour me boucher le chemin.

Je voulus faire le brave contre des griffons qui voltigeaient au-dessus de ma tête, tandis que des hydres et des léopards m'environnaient de tous côtés. Je mis l'épée à la main ; je crus avoir blessé quelques-uns de mes ennemis : mais après un long combat où mes forces s'épuisèrent, et où je m'aperçus qu'on aimait mieux me prendre prisonnier que me tuer, je me sentis enlever sans savoir comment, et on me descendit au milieu d'un assez beau jardin, où la sorcière cueillait quelques herbes.

De ces herbes elle avait dessein de composer quelque horrible sortilége ; car il y fallait mêler le sang tout chaud d'un homme nouvellement égorgé. C'est ce que j'ai su depuis pendant ma métamorphose ; et c'est pour cela que ces griffons me mirent tout en vie à ses pieds. Sa figure me parut horrible ; mais la mienne trouva grâce dans le cœur le plus impitoyable qui fut jamais : je m'en aperçus, et je sus bientôt à quel prix je pouvais me racheter. Elle me dit que si je voulais l'épouser, elle me rendrait maître d'un trésor inestimable, outre ceux de sa personne ; sinon que je ne serais pas en vie quand les premiers rayons du soleil éclaireraient la terre ; et, pour me donner le temps de rêver à ce choix, elle me quitta sans attendre de réponse.

Je n'avais pas trop d'envie de mourir ; cependant ce parti me parut plus honnête et moins difficile à prendre que l'autre.

Si je refuse sa détestable main, disais-je, je vais faire ici une illustre fin ; et si je l'accepte, ce sera un glorieux établissement que je me serai fait, après être venu de si loin le chercher ! Je me serai flatté du vain espoir de plaire à la divine Luisante, elle dont aucun mortel n'a pu soutenir les regards ; j'aurai aspiré même à la gloire d'être à elle, pour me voir à la fin réduit au choix d'être le mari d'une sorcière effroyable, ou de mourir obscurément dans une retraite affreuse, où personne ne pourra seulement s'imaginer que je sois venu !

Ces réflexions étaient désagréables de quelque manière qu'on les pût tourner ; cependant l'endroit où je les faisais me parut enchanté. J'y vis les plus beaux fruits du monde, et surtout des figues qui me parurent délicieuses : c'était le fruit qui était alors le plus à mon goût ; j'en choisis une parmi les plus belles : je ne l'eus pas plutôt cueillie, que j'oubliai mon inquiétude ; et, dès que je l'eus mangée, je m'endormis.

A mon réveil je me trouvai changé en oiseau ; la sorcière, dont les cris m'avaient éveillé, était auprès de moi, qui se désespérait d'une métamorphose qui ne convenait pas à ses desseins.

Elle soupçonna Fleur d'Épine d'y avoir contribué, sans s'imaginer pourtant de quelle manière ; et elle jura qu'elle l'en punirait. J'entendais toutes ses plaintes et toutes ses menaces ; mais la vérité est que cette aventure me paraissait si surprenante, que je me flattais que c'était un songe ; et j'attendais avec impatience qu'un favorable réveil me délivrât de ces horreurs. Je l'attendis en vain.

La sorcière me prit sur le poing, me fit toutes les caresses qu'on peut faire à un oiseau, et me dit qu'il fallait avoir patience ; que dans huit ou dix jours elle aurait achevé certaine composition qui me rendrait ma première forme ; mais que je me gardasse bien de manger du sel si par hasard j'en voyais. Elle me laissa dans ce beau jardin après ce discours, et après y avoir cueilli beaucoup d'herbes qui m'étaient inconnues.

Jugez du désordre et de la consternation où cette aventure m'avait mis ! je voulus déplorer mon malheur : mais au lieu de m'écrier : Infortuné Phénix ! je me mis à dire : Perroquet mignon ! et, pour toutes les plaintes et les exclamations que j'avais au bout de la langue, je dis toutes les impertinences qu'on apprend aux perroquets, et que les perroquets les plus importuns disent tout de suite : j'en fus si confus que je résolus de ne plus rien dire.

Comme il m'était permis de voltiger par tout le jardin, je voyais souvent, du haut de quelque arbre, la maison de la sorcière ; mais toutes les fois que je voulus voler de ce côté-là, mes ailes refusèrent de me soutenir, et je jugeai qu'il était inutile de tenter ce voyage à pied.

A l'égard de tous les autres lieux aux environs, il m'était permis d'y voler. Ce fut dans une de ces promenades que je vis un jour une femme qui sortait d'une méchante cabane couverte de paille : elle avait un petit sac sous son bras ; elle s'assit au bord d'un petit ruisseau, y lava quelques poissons qu'elle avait dans un panier, et se mit à les saler. Je me souvins de la défense qu'on m'avait faite : je

m'imaginai qu'on ne m'avait défendu le sel que de peur que sa vertu ne me rendît ma première forme.

Je me mis à terre auprès de cette femme : ma beauté la charma ; et comme je lui parus fort apprivoisé, quand elle eut couru quelque temps après moi, je m'élevai soudainement en l'air ; et ayant enlevé le sac de cette pauvre femme, je fus le cacher dans un buisson détourné. Je regagnai promptement le jardin de la sorcière après cet exploit, n'osant rester plus longtemps dehors pour l'épreuve que je méditais ; mais le lendemain le soleil n'était pas encore levé que j'étais en campagne.

Ce fut ce jour que je vis mon cher frère ; ma surprise, à cette rencontre, fut égale à ma joie. Je mourais d'envie qu'il me prît ; mais, au lieu de cela, il s'amusa à me considérer. Je me hâtai d'essayer l'effet du sel que j'avais caché ; mais il eut peur qu'il ne me fît mal. Je voulus l'avertir du danger où il était si près de la sorcière, et je fis un éclat de rire au lieu de parler. Ce fut alors que, dans l'admiration de ma figure et de mon plumage, il prononça par hasard mon nom en voulant me flatter. Je voulus lui dire : Oui, mon cher frère, je suis Phénix ; mais, au lieu de cela, je ne pus prononcer que Tarare ; et je me sentis contraint de m'envoler, quoique j'en fusse au désespoir.

Deux jours après, au milieu des inquiétudes où j'étais pour la destinée de Pinson, j'entendis du jardin les hurlements effroyables de la sorcière.

C'était vous, pour qui je craignais tant, mon cher frère, qui causiez son désespoir. Vous veniez d'enlever ses trésors et de désarmer sa fureur ; car la force de ses enchantements consistait dans sa jument et le chapeau dont vous étiez en possession. Ce fut alors qu'il me fut permis de voler vers sa demeure ; je ne pus y parvenir que dans le temps qu'elle revenait de vous poursuivre. Je fus témoin de sa rage et de ses regrets, dans un vieux chêne auprès de l'écurie, où je m'étais caché. Au moins, s'écria-t-elle, ai-je le plaisir d'être à moitié vengée de la trahison de l'infâme Fleur d'Épine ; le voleur qui l'a séduite pour me trahir, après l'avoir abusée, la laisse au lieu de Sonnante, presque étouffée sous ce même foin où elle s'est abandonnée. Achevons-en la vengeance.

A ces mots elle entra dans l'écurie, où elle avait été trompée par la coiffure de Fleur d'Épine que le misérable Dentillon portait, sans pouvoir avertir sa mère que c'était lui. Dentue, sans y regarder de plus près, mit le feu au foin, et ferma la porte de l'écurie en sortant, tant elle avait peur que la misérable victime n'échappât !

Elle courut ensuite chez elle pour revoir les seules consolations qui

lui restaient dans son malheur; mais elle n'avait garde de les y trouver; car j'étais dans le chêne, où je me tenais clos et couvert, tandis que j'entendais les hurlements de son fils unique, à qui les flammes avaient rendu l'usage de la voix en brûlant le foin dont on lui avait rempli la bouche.

Cependant la sorcière, qui n'avait rien trouvé chez elle, se doutant de quelque nouveau malheur, revint à l'écurie, qu'elle trouva tout en feu : elle ne laissa pas d'en ouvrir la porte, et vit au travers des flammes et de la fumée, ses chères espérances qui finissaient leurs jours par le même genre de mort que le ciel avait réservé pour la mère.

Le vilain crapaud fut grillé qu'il n'y manquait rien.

Le cri qu'elle en poussa fut si terrible, que j'en frémis d'horreur, et le chêne où j'étais en fut ébranlé; il fut si violent, que cette longue dent qui lui sortait de la bouche sauta plus de cinquante pas loin d'elle, brisée en mille morceaux : une autre n'aurait pas regretté cette perte; mais pour elle sa furie en augmenta. C'en est fait, s'écria-t-elle, tous mes charmes m'abandonnent : recourons à l'artifice ! Ce fut en achevant ces mots qu'elle courut à sa demeure, et que je sortis de mon trou pour me sauver pendant son absence. Je volai tant que je pus : à l'entrée de la nuit je rencontrai le buisson où j'avais caché mon sac de sel; je commençai d'espérer que la sorcière ne me trouverait pas. Grâces au ciel, disais-je, me voilà délivré de la cruelle nécessité de choisir entre la mort et cette ragoûtante épouse; mais aussi me voilà perroquet pour le reste de mes jours.

Je ne vous dirai point tout ce que j'eus à souffrir avant que de parvenir au climat heureux qui devait finir mes misères; je pensai mourir de faim dans des lieux déserts où je ne trouvais point de fruits; d'ailleurs, comme je n'étais point accoutumé à voler, je ne faisais que de très-petites traites. Tous ceux qui me voyaient couraient après moi pour me prendre : je n'avais de retraite que le haut des arbres, où je n'étais pas trop en sûreté contre de maudits petits garçons qui m'attaquaient à coups de pierres, ou qui grimpaient après moi.

Je me remis enfin de toutes mes fatigues dès que je fus dans ce séjour enchanté. L'infernale Dentue m'avait suivi sans que je m'en fusse aperçu; je n'avais garde de la reconnaître sous la figure qu'elle avait prise. Elle arriva bientôt après moi sur les confins de Cachemire; elle me côtoyait partout sans faire semblant de rien. J'étais assez accoutumé à me voir admirer de tous ceux qui me voyaient, ainsi je ne fus point surpris de son attention; je savais me mettre hors d'atteinte quand on m'approchait de trop près.

Comme j'étais assez embarrassé de ce que je deviendrais, quoique je fusse dans un pays où cent millions de perroquets eussent pu vivre en rois, j'étais de temps en temps fort rêveur : elle s'en aperçut ; et me regardant avec affection au haut de l'arbre où j'étais : Quel dommage, dit-elle, qu'un si beau perroquet soit égaré ! Sans doute il est à quelque roi ou à quelque beauté qui se désespère, à l'heure qu'il est, de l'avoir perdu. Que sais-je s'il n'est pas à la plus belle des belles? mais s'il avait été à Luisante, jamais il n'aurait préféré sa liberté au plaisir de la voir. S'il n'était pas trop sauvage, continua-t-elle, voyant que je descendais de branche en branche pour l'écouter ; s'il n'était pas trop sauvage, il se laisserait prendre, et je ferais à la belle Luisante le plus beau présent que puisse fournir le royaume de son père, en lui donnant le plus bel oiseau du monde. Qu'il serait heureux, continua la flatteuse sorcière, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'univers ! et parmi les mortels, qui ne changerait de condition avec un perroquet qui serait chaque jour à portée de voir des trésors que les belles ne cachent point à des oiseaux !

Qu'elle savait bien à qui elle parlait, l'insinuante Dentue ! J'en étais si transporté qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing en achevant de parler : j'y sautai le plus légèrement que je pus.

Il ne s'en fallut rien que cet empressement ne me fût aussi funeste qu'il était grand. Je vis ses regards changer dans le moment qu'elle m'eut en sa puissance ; ses yeux parurent étinceler : elle me serra les pattes d'une main, et me porta deux fois l'autre au cou pour me le tordre. Je ne comprenais rien à ce transport ; mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la baguette de Serène nous a fait voir l'horrible Dentue cachée sous cette figure.

Elle résista donc, heureusement pour moi, aux premiers mouvements que la vengeance ou la fureur lui avait inspirés. Il convenait à ses desseins de m'épargner : cependant elle mit bon ordre que je ne pusse échapper jusqu'à notre arrivée dans cette cour.

Ce jour fut le commencement de mon bonheur : mes yeux de perroquet soutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luisante ; et, par un charme qui m'était inconnu, des gens qui n'auraient osé la voir à cinquante pas, n'avaient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aise. Je ne veux point ici parler des transports de joie que je sentais aux innocentes caresses qu'elle me faisait. Mille occasions, dont je tairai les circonstances, me tinrent ce que la sorcière m'avait promis. Ce fut sous ma figure de perroquet que je fus trop payé, auprès de Luisante, des horreurs que la tendresse de la sorcière m'avait inspirées. Enfin, j'ai commencé sous cette figure à plaire aux plus beaux

yeux du monde: trop heureux si celle que j'ai reprise lui pouvait être aussi agréable!

Le beau Phénix cessa de parler; et, quoique Luisante eût rougi plus d'une fois sur la fin de son discours, ses beaux yeux ne laissèrent pas de l'assurer qu'il ne perdait rien à n'être plus perroquet.

Le calife trouva les aventures de son gendre assez divertissantes: il lui sut bon gré de n'avoir point voulu de la princesse bossue qu'on lui avait offerte en Circassie. Mais, seigneur Phénix, lui dit-il, mettez la main à la conscience; si par bonheur on ne vous eût changé en perroquet, n'eussiez-vous pas plutôt épousé la sorcière, sa mère, sa grand'mère, et toutes les Dentues du monde, que de vous laisser égorger comme un sot? Pour moi, je suis peut-être aussi délicat qu'un autre, mais après tout, il n'est que de vivre. Ne parlons plus de ce que vous eussiez fait; j'espère au moins que le royaume de Cachemire que vous aurez quand je n'en voudrai plus, et la main de Luisante que vous avez dès à présent, vous dédommageront un peu du refus que vous avez fait de l'infante de Circassie.

A l'égard de votre frère Pinson, quoiqu'il ne soit pas si richement marié, il me paraît si content de sa femme et de sa belle-mère Serène, qu'il ne vous portera point d'envie; car, avec son savoir-faire, ses petits États, et ce que Serène lui pourra laisser un jour, il ne laissera pas d'être à son aise.

La modeste Fleur d'Épine, qui, sans ambition, eût souhaité d'être héritière de l'univers, rougit de ce que le calife venait de dire: elle n'eut point de honte qu'une personne aussi merveilleuse que Serène lui eût donné le jour; mais ce ne fut pas sans confusion pour elle qu'on venait de marquer tous les avantages dont Luisante faisait le bonheur de son époux, et que Tarare avait tous refusés pour elle.

L'équitable Serène vit son embarras, et connut sa pensée. Ce fut alors que demandant un peu d'audience à son tour: Calife de Cachemire, dit-elle, vous qui sans doute avez quelques obligations à Tarare, sachez qu'il n'aura pas lieu d'envier l'établissement de son frère. Vous avez vu la préférence qu'il a faite de Fleur d'Épine mourante, de Fleur d'Épine effroyable, et, pour tout dire, de la mémoire de Fleur d'Épine, à la possession de Luisante dans tout l'éclat de sa gloire. Jugez si, dans l'état où vous la voyez maintenant, il ne doit pas être content de sa fortune! Mais sachez que Serène n'est point sœur de l'infâme Dentue, ni Fleur d'Épine fille de Serène. Voici son histoire et la mienne.

HISTOIRE DE SERÈNE.

Entre le Tigre et l'Euphrate se trouve une vaste étendue de plaine dont rien n'égale l'heureuse fertilité, si ce n'est le royaume de Cachemire. Mon père en était souverain; c'était de tous les mortels celui qui avait le plus pénétré dans les secrets les moins pénétrables de la nature : mais comme il se livrait tout entier à la spéculation, il négligea le gouvernement de ses états pour s'informer comment les étoiles se gouvernent là-haut.

Son pays, arrosé par les deux plus grands fleuves de l'univers, était si riche, que ses sujets le devinrent trop. Les plus puissants sentirent leur force, et connurent sa faiblesse. Chacun s'établit comme il voulut; tandis que leur prince, loin de s'en mettre en peine, parut ravi d'être débarrassé d'un pays sans montagnes : il lui en fallait pour se perfectionner dans des connaissances qui lui coûtaient tant. Il quitta donc ses états pour en chercher ; et, tandis que de montagne en montagne il s'entretenait avec les mouvements des cieux, on se mit paisiblement en possession de ce qu'il abandonnait sur la terre.

Cette nouvelle ne l'émut point : l'amour seul en fut capable; et ce ne fut pas le moindre effort de sa puissance que de triompher d'un génie qui s'abîmait dans les méditations abstraites de ce qu'il y a de plus relevé.

Je ne sais par quel hasard il quitta le sommet de ces montagnes pour descendre en Circassie ; mais ce fut là qu'un penchant plus vif que celui qui l'avait entraîné jusqu'alors lui donna du goût pour les beautés mortelles. Il devint amoureux ; et la plus belle des Circassiennes ne dédaigna pas la main d'un prince dépouillé de ses états.

Je ne sais si elle ne s'en repentit point ; car, au lieu de songer à son établissement, il se hâta de regrimper sur ses montagnes. Quelque choquée que fût son épouse d'un empressement qui ne devait pas se mêler aux charmes nouveaux d'un mariage d'inclination, elle voulut le suivre ; et ce fut sur cette montagne que Tarare et Fleur d'Épine ont passée pour venir ici, que mon père fixa ses spéculations errantes.

Il choisit pour sa retraite cette partie de la montagne que des rochers et des précipices rendent affreuse. Ce fut là qu'il se mit à fouiller dans les entrailles de la terre, après avoir puisé dans les régions célestes tout ce que l'esprit humain est capable d'en apprendre.

Bientôt il eut atteint la perfection presque inaccessible de ce travail

merveilleux, où les races suivantes virent tant d'esprits solides devenir visionnaires, et tant de solides trésors dissipés pour courir après un bien imaginaire.

L'accomplissement de cet ouvrage ne lui laissa rien à souhaiter : il convertissait à son gré tous les métaux en or ; et les puissances invisibles répandues dans les airs obéissaient à ses commandements. Il se fit, par leur ministère, un palais dans le milieu de cette montagne, où les choses même du plus vil usage éclataient par l'or, ou brillaient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde. L'année d'après, ma mère y mit au jour une seconde fille. J'eus l'inclination de mon père pour les sciences ; ma sœur eut celle de ma mère avec sa beauté. Mais toute merveilleuse que fût la retraite où nous étions, ma mère, aussi bien que ma sœur, s'ennuyèrent de la solitude : l'une voulait revoir un pays qui lui avait donné le jour ; l'autre souhaitait de faire un tour dans ces plaines délicieuses, situées entre le Tigre et l'Euphrate, que son père avait abandonnées pour le désert où elle séchait d'ennui.

Il s'en aperçut ; et, malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma mère partit pour la Circassie, où ma sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous disant adieu.

L'argent ne coûtait rien à un homme qui possédait le secret dont il était maître ; et l'équipage magnifique avec lequel elles arrivèrent dans le pays de ma mère, était digne de la première fortune de son époux.

Le roi de Circassie n'eut pas plutôt vu ma sœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuse sur toutes les Circassiennes. Les plus belles furent au désespoir de voir qu'une étrangère venait leur enlever un cœur qu'elles s'étaient vainement disputé : les unes en séchèrent d'envie, les autres en crevèrent de dépit ; mais ma pauvre mère en mourut de joie.

Mon père apprit ces deux nouvelles à la fois, et les reçut en vrai philosophe. Pour moi, j'avoue que la joie de l'une m'aida beaucoup à me consoler de la douleur de l'autre. Je ne songeai plus qu'à me perfectionner dans les sciences, où je faisais assez de progrès, et dont je sentais augmenter le goût à mesure que je me sentais acquérir de nouvelles lumières.

Enfin mon père, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon esprit était capable, voulut bien se laisser mourir, pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avait pu découvrir dans celui-ci : il se laissa

dis-je, mourir; car, avec les secrets qu'il avait, il n'aurait tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ses trésors et d'une partie de ses connaissances; mais, de tous ses dons cette baguette que vous voyez est infiniment le plus précieux. Elle est composée de l'assemblage de toutes les vertus secrètes des minéraux et des talismans : par elle je commande aux éléments; je découvre la vérité de tout; une partie de l'avenir m'est présente, et je rappelle tout le passé. Mon père m'avait défendu de monter jusqu'au haut de la montagne que nous habitions : cette curiosité, que je n'avais jamais eue avant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendue; et dès qu'il eut les yeux fermés je la satisfis.

Ce fut là que, contemplant avec étonnement les plaines enchantées du bienheureux Cachemire, je fis transporter ce que je voulus des trésors immenses dont mon père avait enrichi les cavernes de cette montagne; et, de peur que l'affluence de ceux qui viendraient me consulter n'interrompît les heures de repos ou d'étude dont je voulais être la maîtresse, je rendis ma demeure inaccessible à tout ce que je ne voulais pas y recevoir.

J'y goûtai tout ce que la tranquillité d'esprit a de plus aimable pour les mortels; et, loin d'envier l'établissement de ma sœur sur le trône de Circassie, rien ne troubla la paix dont mon cœur jouissait, que mon inquiétude pour elle.

Comme elle avait eu trois filles de suite, je consultai mes livres sur leur destinée et la sienne. J'appris qu'elle n'aurait plus d'enfants, et que le roi son époux la laisserait bientôt veuve, et régente de ses états. Je trouvai dans l'horoscope de l'aînée de ses filles, qu'elle était menacée de quelque désastre; mais ce fut en vain que je mis tout en usage pour en savoir les particularités : je connus seulement qu'une puissance ennemie presque égale à la mienne la devait persécuter. J'eus recours à ma baguette; et, en ayant passé le bout sur une peau de parchemin que j'ouvris sur la table, elle y traça d'elle-même l'horrible figure de Dentue; elle décrivit la situation de sa demeure, ses sortiléges et ses inclinations. J'eus horreur d'apprendre que la plus horrible des créatures avait encore plus de penchant à l'amour qu'à la haine ou à la cruauté; que son art n'était employé qu'à faire tomber les hommes dans ses piéges, et que la mort était la seule ressource de ceux qui dédaignaient de s'en garantir par une complaisance encore plus funeste. Cependant je découvris avec douleur que, tant qu'elle serait maîtresse de la jument Sonnante et du chapeau lumineux, mon pouvoir ni mes enchantements ne pourraient rien contre les siens.

J'appris, par ma baguette, qu'elle avait un fils à peu près de l'âge de l'aînée des filles de ma sœur, et je ne doutai point que son dessein ne fût d'enlever l'héritière de Circassie pour la donner à ce fils : c'est pourquoi je voulus la prendre sous ma protection. Ma sœur me l'envoya secrètement ; mais cette précaution pensa la perdre : la sorcière trouva le moyen de l'enlever presque d'entre mes bras dans le moment qu'elle venait de m'être remise. J'avais eu beau la faire passer pour ma fille, la cruelle Dentue ne s'y laissa pas tromper ; et toute ma vigilance fut inutile pour défendre la pauvre petite Fleur d'Épine contre l'inhumaine sorcière. Oui, calife de Cachemire, cette même Fleur d'Épine que vous voyez, et que vous aviez si hâte de brûler, est héritière du royaume de Circassie. Elle me fut donc enlevée sans que je susse de quelle manière ; mais ni mon art ni toutes les puissances du monde ne l'auraient pu délivrer de celle de la sorcière, si Tarare ne l'avait entrepris. Cette gloire était réservée par les destins à l'amant le plus ingénieux aussi bien qu'au plus fidèle. Je connus qu'il fallait ces deux qualités à celui qui enlèverait la jument et le chapeau de la sorcière ; mais je ne savais où trouver un homme de ce caractère.

Dans ce temps-là Luisante vint au monde ; et mes livres, que je consultai sur sa naissance, m'ayant appris ce que ce devait être un jour que cette beauté, je fis répandre une contagion secrète sur l'éclat naissant de ses yeux, bien assurée qu'on aurait recours à moi pour y remédier, et fort résolue de ne le faire qu'à condition qu'on me livrerait Fleur d'Épine avec les trésors de la sorcière.

La curiosité de Tarare l'avait heureusement conduit chez moi avant que de se rendre à la cour ; et ce que je découvris de son esprit et de ses sentiments me fit espérer que, s'il osait tenter l'aventure, il ne serait pas indigne d'y réussir. J'en eus encore meilleure opinion lorsque je le vis revenir, à quelque temps de là, pour me consulter : je ne le vis point embarrassé des choses que je proposai pour prix du secours qu'on me demandait, quoique j'en eusse étalé tout le danger. Et, lui ayant demandé s'il connaissait quelqu'un d'assez téméraire à votre cour pour rendre service à la belle Luisante à ce prix : Il ne faut, dit-il, que beaucoup d'ambition ou beaucoup d'amour pour l'entreprendre ; et l'espérance seule d'en être avoué de vous suffit pour tout oser, sans autre motif que celui de la gloire.

Je ne vous dirai point la joie que me donna cette réponse d'un homme que je commençais à beaucoup estimer : je ne doutai point que ce ne fût lui que les destinées avaient marqué pour le libérateur de Fleur d'Épine.

Je lui fis espérer que je ne lui serais pas contraire s'il entreprenait ce que je lui peignis encore plus dangereux que je n'avais fait : il n'en fut point ébranlé. Je lui tins parole ; et, quoiqu'il ne me fût pas permis de l'assister toujours, mon génie a souvent inspiré le sien dans l'exécution. Mais après tout, c'est à son esprit, à sa fermeté, mais plus que tout, à sa constance que la gloire en est due.

Tandis qu'il était en chemin pour aller chez la sorcière, j'employai ma baguette pour satisfaire la curiosité que j'avais sur Fleur d'Épine ; elle m'en traça la figure et les souffrances dans les tristes occupations de sa vie. Je trouvai sa figure digne de récompenser ce qu'on entreprenait pour elle. Je ne crus pas qu'il fût nécessaire de toucher le cœur de Tarare pour elle, si son esprit et ses sentiments répondaient aux charmes de sa personne ; mais j'avoue que j'inspirai pour lui à Fleur d'Épine des mouvements favorables qu'une première vue n'aurait pas attirés, mais qu'il n'aurait que trop mérités, sans mon secours, avec un peu de temps.

Ma joie fut extrême quand je les sus arrivés dans ce royaume ; et quoiqu'il y eût un peu de cruauté à rendre ma demeure inaccessible lorsqu'il y voulut mener Fleur d'Épine, je le fis pour éprouver sa constance pour elle jusqu'au bout, et pour connaître s'il en était digne. Vous avez vu triompher cette constance par des épreuves qui méritent qu'il monte sur le trône d'une princesse qui règne si parfaitement dans son cœur.

J'avais dès longtemps prévu la révolution qui devait arriver en Circassie ; mais en la prévoyant, il ne me fut pas permis de la prévenir : tout ce que je pus faire, fut de sauver la reine ma sœur, et les trois filles qui lui restaient, dans l'extrémité qui les exposait à la fureur du tyran ; et, pour les dérober à sa poursuite, je leur choisis une retraite presque inconnue vers les confins du royaume.

Ce fut là que, craignant toujours la recherche qu'on en pouvait faire, je fis un enchantement par lequel la reine paraissait changée en corneille dès que le hasard y conduisait quelque étranger ; et ses filles, avec leurs compagnes, paraissaient changées en pies, sans qu'elles parussent les unes aux autres avoir changé de forme.

Voilà, princes, l'illusion qui vous a causé tant de surprise, lorsque le hasard vous a conduits l'un après l'autre où elles étaient.

Tandis que Tarare me cherchait inutilement avec Fleur d'Épine, je savais sous quel déguisement Dentue était arrivée ici ; je savais ses desseins ; mais je savais que sa puissance était si bornée depuis qu'elle n'avait plus la jument et le chapeau, qu'il me serait facile de prévenir tous ses attentats contre la vie de ma nièce.

Je livrai donc Fleur d'Épine pour un temps aux cruautés qui l'attendaient à son arrivée, par le moyen de l'impertinente sénéchale et de l'inhumaine Dentue. Fleur d'Épine ne devait être qu'au plus fidèle des amants. Quelle plus grande épreuve de sa constance que de l'exposer à ses yeux dans la laideur affreuse où les maléfices de la sorcière l'avaient réduite, dans le temps que la main de Luisante avec le trône de Cachemire lui seraient offerts?

Je ne le retins pas longtemps lorsqu'il revint avec le chapeau lumineux et la jument. Je tins pourtant parole dans le remède que j'avais promis pour les beaux yeux qui causaient tant de ravages: mais quoique Tarare retournât auprès de sa chère Fleur d'Épine, je savais bien que, dans l'état où il la trouverait, elle aurait besoin d'un secours plus puissant que le sien.

J'employai tous les génies que mon art soumet à mes volontés, pour veiller à la sûreté de sa vie jusqu'à mon arrivée, résolue de le suivre de bien près. Je différai mon départ jusqu'à la dernière extrémité, et je pensai m'en repentir ; car, dans le moment que je venais de monter sur Sonnante, le plus agréable et le plus désiré des obstacles vint s'opposer à mon départ.

Trois courriers de Circassie arrivèrent à une heure l'un de l'autre, qui m'apportèrent les nouvelles surprenantes du rétablissement de ma sœur. Le premier m'apprit que l'usurpateur avait péri par un soulèvement aussi soudain que la révolution qui l'avait placé sur le trône : l'autre confirma cette nouvelle, et ajouta que la populace émue n'avait pas même épargné sa pauvre bossue de fille.

Le dernier enfin me fit un ample détail des acclamations, de l'allégresse et des transports d'impatience dont la reine et ses filles étaient attendues dans la capitale de Circassie ; et ce dernier courrier m'était dépêché par elle-même, au-devant de laquelle le conseil et les grands du royaume étaient allés.

Ainsi, seigneur, Tarare n'est pas si mal marié que vous l'avez cru : car, quelque empressement que Fleur d'Épine ait de voir régner un homme que l'amour parfait et l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ses états paisibles à son arrivée, sa mère et ses sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une fille et une souveraine qu'elles avaient crue perdue ; et tout le peuple, à son ordinaire, avide de changements, n'aura pas de peine à combler de souhaits et de bénédictions une reine faite comme Fleur d'Épine.

Le récit de Serène ne fut pas plutôt fini, que le calife s'étant embarrassé dans quelques compliments à Serène, et quelques excuses à Fleur d'Épine, on vint l'en dégager, en lui disant qu'on avait servi.

Le festin fut le plus superbe qu'on verra jamais; mais il parut d'une ennuyeuse longueur, à deux princes qui ne se repaissaient que de tendres regards.

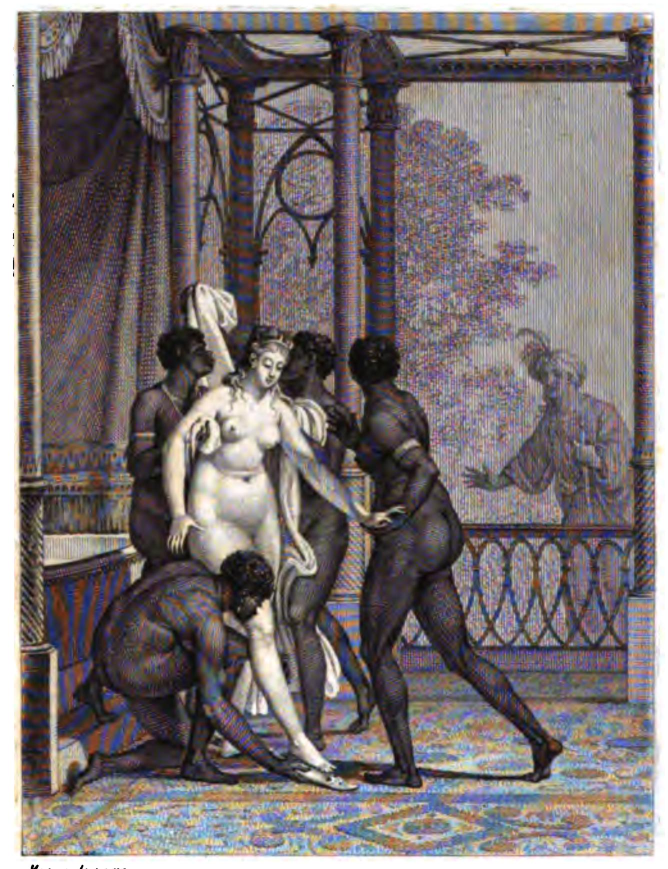
Enfin, l'heure tant souhaitée arriva : le dieu de l'hymen alluma tous ses flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luisante, où le calife leur donna le bonsoir ; et, dans celui qu'on avait préparé pour Fleur d'Épine, il ne tint qu'au plus fidèle de tous les amants d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore était arrivée longtemps avant la fin de ce conte; mais Dinarzade s'était moquée de son éclat naissant; et le sultan, moins pressé cette fois de prendre sa place au conseil, avait trouvé bon que le soleil se levât avant lui. La sultane était, comme on a vu dans le commencement de ces récits, la plus belle sultane qui fut jamais : il tournait passionnément les yeux vers elle, tandis que le premier visir s'en allait avec son sceptre. On eût dit qu'il ne l'avait jamais vue, tant il paraissait éperdu en examinant tous les charmes de son visage; et, considérant qu'avec toutes ses beautés elle avait l'esprit orné de contes arabes, il se leva d'auprès d'elle, et prit sa robe de chambre pour lui marquer sa tendresse et ses empressements.

Trop heureux, s'écria-t-il, trop heureux les bergers de nos campagnes qui peuvent sans contrainte passer les jours à soupirer auprès de leurs bergères ! Quel plaisir d'employer tous les moments de la vie à regarder les beaux yeux qui m'éclairent! Dinarzade, qui ne comprenait rien à ces exclamations ni à cette cérémonie, prit la liberté de lui demander ce qu'il voulait dire avec ses bergers. Recouchez-vous, seigneur, dit-elle, au lieu de dire toutes ces pauvretés à une déesse à qui vous venez de faire baiser l'ongle de votre pied gauche; et à ces mots elle voulut lui ôter sa robe de chambre; mais il n'y voulut jamais consentir qu'elle ne lui eût apporté son luth, dont il joua si longtemps que la sultane n'en pouvait plus d'ennui, et sa sœur d'impatience. Après ce galant exploit, il passa dans son appartement, et de son appartement au conseil, pour ordonner le magnifique appareil de cette grande journée, en attendant la bienheureuse nuit qui devait mettre en sa possession la plus parfaite des beautés. Il attendit cette nuit avec impatience, comme on peut croire; et dès qu'elle fut venue, il se rendit à l'appartement de la sultane, suivi des officiers de la couronne : mais, au lieu de leur donner le bonsoir après être déshabillé, il se tourna vers le prince de Trébizonde, pour lui ordonner de conter toutes les aventures qui lui étaient arrivées depuis celle de la *Pyramide et du Cheval d'or*, jusqu'à celle où, pour la première fois, il avait vu les

beaux yeux de Dinarzade au fond de la mer. L'amoureux prince aurait bien voulu se dispenser d'un récit qui devait durer tout le reste de la nuit : mais comme il savait que le sultan son maître n'entendait pas raillerie quand il était question de contes, il commença le sien comme on verra dans la suite de ce recueil.

FIN DE L'HISTOIRE DE FLEUR D'ÉPINE.



Moreau le jeune

LES QUATRE FACARDINS.

Publié par Furne et Cie



LES

QUATRE FACARDINS

— CONTE —

A M. L. C. D. F.....

A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie ?...
Ce vers est pris d'une chanson
Où, sur le ton de l'élégie,
Certain élève d'Apollon
Demandait autrefois la vie
A la Sapho de Pélisson.
Quant à moi, c'est avec raison
Que devant vous je m'humilie,
Et que je viens, en Jérémie,
Vous dire, sous un autre nom :
A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie ?...

Faut-il, après le Renard blanc,
Après Fleur d'Épine la blonde,
Après Tarare son amant,
Par un nouveau déchaînement,
Faire encor trotter à la ronde
Et l'héritière d'Astracan,
Et le prince de Trébizonde ?
Puisqu'il ne dépend que de vous
De me dispenser d'en écrire,
Je vous demande à deux genoux
De me sauver de la satire,
Et de m'épargner le courroux
De gens sensés, et las de lire
Des fables qui ne font plus rire.

Les contes ont eu, pour un temps,
Des lecteurs et des partisans;
La cour même en devint avide;
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs et les sentiments,
Depuis *Cyrus* jusqu'à *Zaïde*,
Ont vu languir leurs ornements,
Et cette lecture insipide
L'emporter sur leurs agréments.

En vain des bords fameux d'Ithaque,
Le sage et renommé Mentor
Vint nous enrichir du trésor
Que renferme son *Télémaque;*
En vain l'art de son précepteur
Étale avec délicatesse
Dans ce roman de rare espèce
Ce qu'ont d'utile ou de trompeur
La politique et la tendresse,
Et cette fatale douceur,
Tendre fille de la mollesse,
Dont s'enivre un héros vainqueur
Aux pieds d'une jeune maîtresse,
Ou d'une habile enchanteresse,
Telles que les peint ce docteur,
Instruit de l'humaine faiblesse,
Et curieux imitateur
Du style et des fables de Grèce :
La vogue qu'il eut dura peu ;
Et, las de ne pouvoir comprendre
Les mystères qu'il met en jeu,
On courut au Palais le rendre,
Et l'on s'empressa d'y reprendre
Le *Rameau d'or*, et l'*Oiseau bleu.*

Ensuite vinrent de Syrie
Volumes de contes sans fin,
Où l'on avait mis à dessein
L'orientale allégorie,
Les énigmes et le génie
Du talmudiste et du rabbin,
Et ce bon goût de leur patrie,
Qui, loin de se perdre en chemin,
Parut, sortant de chez Barbin,
Plus arabe qu'en Arabie.

Mais enfin, grâces au bon sens,
Cette inondation subite
De califes et de sultans
Qui formaient leur nombreuse suite,
Désormais en tous lieux proscrite,
N'endort que les petits enfants.

Ce fut dans cette paix profonde
Que moi, misérable pécheur,
Je m'avisai d'être l'auteur
D'un fatras qu'on lut par le monde.
Je l'entrepris en badinant,
Et je fourrai dans cet ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent

Des contes le vain étalage :
Mais je ne fus pas assez sage
Pour m'en tenir à ce fragment ;
J'y joignis un second étage.
Pour marquer les absurdités
De ces récits mal inventés,
Un essai peut être excusable ;
Mais dans ces essais répétés
L'écrivain lui-même est la fable
Des contes qu'il a critiqués.

Vous qui disposez de ma vie,
Qui la rendez heureuse ou la comblez d'ennuis,
Souffrez de grâce que j'oublie
Les engagements où je suis.
En vain je fais l'apologie
Du conte de la nymphe Alie,
Et de la dernière des Nuits,
S'il faut me signaler par une autre folie,
Et coudre un nouveau supplément
Au dernier tome de Galland [1].

Je ne connais que trop la honte
De mettre au jour conte sur conte ;
Cependant, si vous l'ordonnez,
Je vais, en dépit du scrupule,
Suivre les lois que vous donnez,
Et me livrer au ridicule
Des fatras que j'ai condamnés.

Nous avons laissé le prince de Trébizonde sur le point de conter ses aventures par ordre du sultan, son seigneur. Ce prince de Trébizonde était fait à peindre, vaillant, adroit, grand parleur, et quelque peu gascon, comme on verra par la suite d'un récit qu'il commença de cette manière :

Ce n'est point à votre majesté sublime et toujours auguste qu'il faut conter des fables : pour moi, qui fais profession d'une vérité scrupuleuse, je vais, à l'exemple de la sultane votre épouse, vous conter des aventures aussi véritables qu'elles paraîtraient fabuleuses, si tout autre que moi se vantait de les avoir mises à fin.

Je ne parlerai de ma naissance que pour vous dire que ma mère, la plus superstitieuse princesse de son temps, s'était mis en tête que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendait du nom qu'on me donnerait ; et, ne voulant point de ceux que mes ancêtres avaient portés, elle était sur le point d'envoyer à l'oracle pour en demander un à

[1] Auteur des *Mille et une Nuits*.

sa fantaisie, lorsqu'un certain perroquet, dont elle faisait grand cas, s'avisa de répéter deux ou trois fois *Facardin*. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer, et pour m'honorer de ce beau nom. Passons aux temps de ma vie qui sont marqués par les événements dont vous me demandez le récit.

J'étais parti de votre cour quelques jours avant la révolution qui survint au sujet de la première impératrice, votre épouse : j'en appris la nouvelle à deux journées de mes états ; et je prendrai la liberté de vous dire que j'y désapprouvai votre départ, comme j'ai fait la conduite de Votre Hautesse depuis son retour ; car encore vaut-il mieux ne se point remarier, que de se précautionner contre les infidélités futures d'une épouse, en ne lui donnant pas le loisir d'être infidèle, c'est-à-dire en lui faisant couper la tête dès le lendemain de ses noces.

Je ne fis de séjour à Trébizonde qu'autant qu'il en fallait pour contenir mes vassaux, vos sujets, dans leur obéissance ; car tout était prêt à se soulever contre la cruauté d'un édit sur lequel les peuples s'imaginaient que les autres souverains allaient se régler. J'assurai fort les miens que je n'étais pas venu pour en amener la mode, et m'étant fait donner la liste des tournois publiés par le monde pour la présente année, avec un état des aventures les plus impraticables qui fussent dans l'univers, je partis dans le dessein de rendre le nom bizarre qu'on m'avait donné aussi célèbre qu'il me paraissait inouï, et certes je puis dire, sans me flatter, que je n'y ai pas mal réussi.

Je pris des mesures toutes différentes de celles que prennent d'ordinaire les autres aventuriers ; car, au lieu d'un écuyer pour porter mes armes et pour conter mes exploits, je pris un secrétaire pour les écrire ; et jamais pauvre secrétaire n'eut tant à travailler.

La fortune secondait partout mon audace : les beautés cédaient à mon mérite, et leurs héros à ma valeur. Cependant je m'ennuyais d'être toujours aimé sans jamais pouvoir être amoureux ; et si je n'avais trouvé chaque jour quelque monstre à combattre, ou quelque enchantement à détruire pour m'amuser, je ne sais ce que je serais devenu.

Mon secrétaire avait naturellement du bon sens ; et comme il s'était beaucoup formé l'esprit depuis qu'il était à mon service, il tâchait de me consoler, en me faisant voir qu'il y avait des malheurs encore plus grands dans la vie que celui dont je me plaignais. Fasse le ciel, disait-il, que l'heureux Facardin ne les éprouve jamais, et que la fortune lui soit assez favorable pour l'éloigner du climat dangereux et des campagnes fertiles du royaume d'Astracan !

Nous étions au milieu du jour, et dans le milieu d'une forêt sombre

et délicieuse, et j'étais sur le point de choisir l'arbre le plus épais pour m'asseoir sous son ombre, et pour apprendre de mon secrétaire ce que c'était que cet Astracan, lorsque je vis avancer vers nous deux hommes montés sur de superbes chameaux.

Dès que celui qui marchait le premier fut auprès de nous, il attira toute mon attention par son air et par l'action que je lui vis faire. Sa taille était la plus noble et la plus aisée qu'on pût voir, et son visage était si charmant, que mon secrétaire même, accoutumé à me voir tous les jours, ne put s'empêcher de témoigner la surprise et l'admiration que lui causait une figure si gracieuse. Nous eûmes tout le temps qu'il nous fallut pour l'examiner ; car, s'étant arrêté vis-à-vis de nous sans nous voir, il prit son casque des mains de celui qui le suivait ; et, au lieu de s'en couvrir, comme je crus qu'il allait faire, il poussa quelques soupirs, regarda tendrement un oiseau tout brillant d'or et de pierreries, que je pris pour un aigle, et qui de ses ailes étendues ombrageait ce casque. Après avoir quelque temps contemplé cette figure, il la baisa respectueusement ; et, remettant le casque à son écuyer, il passa fort près de nous, toujours enseveli dans cette profonde rêverie qui l'avait empêché de nous voir.

Ce fut alors que je fis réflexion à ce que mon secrétaire venait de me dire, et je compris qu'un homme bien amoureux ne serait pas sans inquiétude, s'il trouvait en son chemin un rival fait comme cet étranger. Je ne pus vaincre la curiosité d'apprendre ce qu'il était ; et mon secrétaire ayant civilement arrêté son écuyer pour s'en informer, revint tout effaré me dire qu'il s'appelait Facardin.

Facardin, grands dieux ! m'écriai-je avec étonnement. A cette exclamation, le beau chevalier, qui crut que je l'appelais, tourna la tête de son chameau pour m'aborder, et me demanda ce que je souhaitais de lui. Rien, lui dis-je, si ce n'est de savoir de vous, s'il est possible que vous vous appeliez Facardin ? Il n'est que trop vrai, me répondit-il ; et plût au ciel qu'on ne m'eût pas été chercher ce maudit nom si loin pour me rendre malheureux, puisque je puis attribuer une partie des disgrâces qui me sont arrivées à la fatalité secrète qui semble attachée à ce nom ! Oserait-on, lui dis-je, vous demander quelles sont ces disgrâces ?

Les voici, me dit-il le plus honnêtement du monde : Je serais le plus constant de tous les hommes, si je n'étais aussi malheureux en amour que j'y suis sensible depuis quelque temps ; cependant je ne puis me plaindre d'avoir été trahi dans aucun commerce, puisque je n'ai jamais été aimé. Il est vrai que la plus adorable des mortelles, et la seule qui m'ait jamais regardé sans aversion, a paru se radoucir en

ma faveur ; mais, hélas ! ce fut en me mettant à une épreuve dont le souvenir me transit d'horreur. N'en parlons plus, ajouta-t-il ; et pour revenir à ce que je vous disais, il est impossible que mes soins, ma complaisance et mes assiduités, au défaut des autres agréments que je n'ai pas, pussent être partout rebutés, si ce nom bizarre ne me portait malheur.

Quoi ! dis-je, il serait possible qu'un homme fait comme vous eût inutilement offert l'hommage de son cœur, et qu'un homme d'autant d'esprit puisse s'imaginer que le nom que vous avez reçu en soit la cause ! Il n'est que trop vrai, reprit-il ; et, pour vous en convaincre, je n'aurais qu'à vous conter l'aventure qui m'est arrivée en Danemark ; mais un homme comme vous doit avoir bien autre chose à faire qu'à donner son attention au récit des affronts que l'amour m'a faits !

Je l'assurai fort que je n'avais rien de mieux à faire pour lors que de l'écouter ; et pour lui donner quelque petite espérance de changement dans sa fortune : Seigneur, lui dis-je, mettez-vous dans la tête qu'un nom est heureux ou malheureux selon qu'il est bien ou mal porté. Je ne sais de quelles régions du monde vous venez ; mais il faut que les beautés qui les habitent soient des chats sauvages, aux merveilles que vous me dites de leur fierté et de leurs rigueurs. Je m'appelle Facardin comme vous ; et, pour vous montrer que le nom n'y fait rien, j'ai trouvé cent beautés en mon chemin ; et, quoiqu'il y en eût des plus rares dans ce nombre, pas une ne m'a coûté plus d'un soupir. Mon secrétaire vous en fera voir la liste, et vous en donnera l'adresse. Allez les voir, et m'en dites des nouvelles quand nous nous reverrons. Hélas ! répond le bel inconnu, quand vous les auriez trouvées plus douces que des agneaux, elles deviendraient de vraies tigresses pour moi, moi qui n'ai jamais inspiré que de l'aversion à toutes celles que j'ai vues, excepté la vieille du mont Atlas, qui aurait elle-même inspiré de l'aversion aux moins délicats et aux plus susceptibles ; c'est ce que je vais vous faire voir, puisque vous voulez bien me donner quelques moments d'audience.

Nous mîmes pied à terre à ces mots ; et tandis que nos gens cueillaient des grenades et quelques azeroles pour rafraîchir nos chameaux, ayant choisi dans l'épaisseur de la forêt un endroit commode pour nous asseoir, l'étranger Facardin me tint ce discours :

Comme j'ai fait vœu de ne me point découvrir tant que je me verrai le cœur indignement susceptible des premières impressions, et que je serai le misérable rebut des beautés les plus susceptibles, dispensez-moi de vous parler de ma naissance, et de vous dire les lieux d'où

je suis parti pour me signaler par quelque renommée dans le monde : il suffira de vous dire que le premier objet de mes projets errants fut celui qui, selon les apparences, vous met en campagne, aussi bien que tant d'autres aventuriers, je veux dire le dessein de me rendre digne d'aspirer à la conquête de Mousseline la Sérieuse, princesse d'Astracan. Mais quoique ce soit, comme vous savez, ou comme la renommée vous l'aura du moins appris, la plus parfaite de toutes les mortelles, ce fut moins la curiosité de la voir ou l'espoir de la posséder qui m'engagea, que les difficultés, ou, pour mieux dire, l'impossibilité de l'aventure. Mon cœur, dans cet heureux temps, ne respirait que la gloire ; et j'étais de la dernière indolence pour l'amour.

Mes voyages jusqu'ici n'ont eu que deux événements qui soient dignes de votre attention. Le premier est l'aventure de l'île des Lions, qui fit naître celle du mont Atlas ; et voici ce que c'est que l'une et l'autre.

A deux journées de cette montagne fameuse, sur le sommet de laquelle les poëtes assurent que le ciel et tout l'attirail de ses étoiles se reposent, une vaste forêt s'étend jusqu'au rivage de la mer. Cette forêt est si peuplée de bêtes fauves, que c'est une merveille : on les y trouve par troupeaux, et ces troupeaux sont si nombreux qu'on a de la peine, en plusieurs endroits, à se frayer un passage au travers de leur multitude. Au sortir de cette forêt, les habitants du pied de la montagne nous apprirent que les lions venaient autrefois de tous les déserts à la ronde chasser dans cette forêt, et qu'après l'avoir dépeuplée de cerfs, de daims et de chevreuils, ils allaient dépeuplant les campagnes voisines d'hommes, de femmes et de petits enfants ; que le peuple, dans cette extrême misère, ayant eu recours à l'enchanteur Caramoussal, qui habitait le haut de la montagne, il avait, par ses enchantements, relégué tous les lions dans une île que je pourrais voir du rivage où la mer bat le pied du mont ; que pendant l'exil des lions les bêtes fauves étaient revenues, et qu'elles avaient tellement multiplié, que la désolation était presque aussi grande que du temps des lions, parce que ces vastes troupeaux que j'avais pu remarquer en passant la forêt, se répandaient partout, et ravageaient les blés de la campagne ; que, pour remédier à ce désordre, on faisait tous les ans trois ou quatre chasses dans l'île des Lions, moins pour les inquiéter ou pour leur nuire, que pour en prendre le plus qu'on pourrait, et les lâcher dans la forêt pour faire diversion. Ils ajoutèrent que, le temps de la première de ces chasses arrivant dans deux jours, il ne tiendrait qu'à moi d'en avoir le divertissement.

Pour tout autre que pour un aventurier, ce n'aurait pas été proposer

une partie de plaisir que d'inviter à la chasse aux lions ; mais pour moi j'y consentis avec joie.

Le rivage opposé à l'île des Lions était le rendez-vous des chasseurs. Cette île me parut d'une assez grande étendue, fort sauvage, et toute couverte de bois extrêmement épais. Je fus surpris de l'appareil de cette chasse : je m'étais attendu que je trouverais force chiens, et quantité de chasseurs armés de dards, de javelots, de flèches et d'épieux ; mais au lieu de tout cela, je ne trouvai sur le rivage que vingt hommes et vingt jeunes filles assez bien faites. Les hommes menaient chacun un cerf ou un daim en laisse ; et chaque fille portait un coq sur le poing. Il y avait des filets dans les chaloupes où nous nous embarquâmes.

A mesure que nous approchions de l'île, nous entendions des rugissements effroyables et des hurlements si affreux, que mon écuyer, qui du reste est brave soldat, en parut un peu décontenancé, sans qu'aucune de nos nymphes en fût émue.

Le rivage était tout bordé de ces honnêtes lions, qui nous attendaient à la descente. J'étais en peine comment cette descente se ferait en présence d'un détachement si redoutable ; mais trois de nos chaloupes abordant avant les autres lâchèrent trois cerfs, après lesquels tous les lions s'étant débandés, ils nous laissèrent l'accès libre et facile dans leurs terres. Dès que nous y fûmes, nous entrâmes dans le plus épais de la forêt, où, pendant que les chasseurs tendaient leurs filets, les jeunes filles mirent des chaperons à leurs coqs, semblables à ceux qu'on met aux faucons.

A peine les filets furent-ils tendus, derrière lesquels on avait posé les bêtes fauves, que nos lions revinrent tête baissée sur nous ; ils étaient deux douzaines, tous lions de grand appétit, à ce qu'il me semblait ; mais comme nous n'en voulions que deux ou trois à la fois, une des nymphes ôta vitement le chaperon de son coq, et lui tira deux ou trois fois une plume de la queue. L'endroit de cette forêt où nous étions paraissait si sombre, que le coq s'imagina voir la petite pointe du jour, et se mit à chanter de toute sa force pour le saluer : les lions en furent tellement effrayés, qu'ils disparurent tous dans un instant, excepté celui qui s'était embarrassé dans les filets. On l'embarqua dans une de nos chaloupes avec un des chasseurs, et avec cette même fille dont le coq venait de chanter. Quoique ce lion fût empêtré dans le filet de manière qu'il n'y avait pas de danger qu'il fît aucun mal, on ne laissa pas d'embarquer un chevreuil dans la même chaloupe pour l'amuser pendant le trajet.

Que vous dirai-je, seigneur? cette chasse, qui me paraissait aussi

nouvelle qu'elle était divertissante, dura jusqu'à ce que chaque chasseur eût ramené son lion, sa demoiselle et son coq. Je voulus rester le dernier, et me charger du poste d'honneur, parce que c'était le plus périlleux, et je me mis à l'arrière-garde. Je fis embarquer mon écuyer dans la chaloupe qui partit la dernière, excepté celle qu'on m'avait laissée.

Comme j'étais étranger, on m'avait aussi laissé le coq le plus fier et la fille la plus assurée, de peur d'accident. Cette fille commençait à me donner des instructions sur notre retraite : mais moi, qui n'en pouvais plus de honte de voir que les coqs remportaient toute la gloire de cette expédition, je la priai de ne point faire chanter son coq que je ne me fusse éprouvé contre quelqu'un de ces lions; que s'ils venaient plusieurs sur moi pendant que je serais aux mains avec un de leurs compagnons, je lui dis qu'elle viendrait assez à temps à mon secours pour me dégager d'un combat inégal. Elle ne m'y parut pas fort disposée, je le vis à son air; et sur le point qu'elle m'allait répondre, les lions vinrent faire leur dernière charge.

Je m'avançai l'épée à la main, et fis quelques pas pour aller à leur rencontre.

Ils avaient à leur tête le plus formidable de tous les lions; ses yeux étaient étincelants, sa crinière toute hérissée; et, par hasard, ce lion se trouva sourd comme un pot; car la jeune fille, effrayée de son énorme grandeur, fit d'abord crier son coq, et le cri de ce coq était d'un enrouement si hideux et tellement aigu, que j'en eus la tête pénétrée de part en part.

Tous les lions, à la réserve de celui dont je parle, saisis de terreur panique, se culbutaient l'un par-dessus l'autre en fuyant.

Ma nymphe et son coq s'égosillaient à force de chanter et de se désespérer; et le vacarme qu'ils faisaient me parut encore plus importun que la présence du lion. Le commencement de notre combat méritait, sans vanité, des spectateurs plus tranquilles et plus illustres que ceux que nous avions. Je lui avais déjà tiré du sang de plusieurs endroits; mais en revanche il m'avait fait, dès la seconde passade, une égratignure qui, commençant auprès de l'oreille droite, descendait en écharpe jusqu'à l'extrémité du talon gauche. Je n'avais point de bouclier, non plus que mon adversaire; mais il avait une queue qui se faisait encore plus sentir que ses griffes. Comme il se faisait tard, je pris mon épée à deux mains pour mettre fin à la dispute avant la nuit: mon ennemi, qui, selon toutes les apparences, avait le même dessein, se dressa sur ses pieds de derrière, et ouvrit une gueule hors de toute mesure, de toute règle, de toute vraisemblance. La fille en fut si trou-

blée, qu'elle lâcha son coq : le lion me quitta pour courir après, et je quittai la fille pour courir après le lion. Je l'eus bientôt atteint ; mais ce ne fut pas assez tôt pour sauver le pauvre coq qu'il avait déjà pris, et qu'il avala en notre présence comme on avalerait un grain de cachou.

Cet affront m'anima d'un ressentiment nouveau ; j'en fus si transporté de colère, que, sans m'apercevoir de l'état où le lion s'était mis, je lui coupai la patte droite, dont il se tuait à me faire signe qu'il voulait parlementer : la terre fut arrosée d'un ruisseau de sang qui coulait de cette plaie. J'étais toujours en garde, ne doutant pas que sa fureur ne lui fît redoubler ses efforts contre moi ; mais il ne songeait à rien moins qu'à la vengeance ; au contraire, s'appuyant contre un arbre pour se soutenir, il me regarda tristement, et me dit : Ah, Facardin !

Je commençais à m'attendrir, et j'étais sur le point de m'en approcher pour tâcher de le secourir, lorsque les cris de la fille m'appelèrent à son secours. Elle retenait de toute sa force le bateau qu'on nous avait laissé : la corde s'en était détachée pendant notre combat ; et s'en étant aperçue, comme c'était notre unique ressource, elle faisait des efforts merveilleux pour l'empêcher de nous échapper. Dès que je fus auprès d'elle, voyant que je rattachais la chaloupe au rivage, au lieu de nous y embarquer, elle pensa se désespérer. Je lui dis que je mourrais plutôt que d'abandonner, dans l'état où je l'avais laissé, le pauvre lion qui m'avait parlé ; que je l'allais chercher pour le passer en terre ferme, et pour lui donner tout le secours dont il pourrait avoir besoin. Elle se désespérait d'une proposition qui lui parut extravagante, et me conjurait à deux genoux de ne la pas exposer avec moi, pour un vieux lion mort, à la fureur de tous les lions vivants de cette île. Elle eut beau dire ; je fus à l'endroit où je l'avais laissé ; mais ce fut inutilement que je le cherchai partout à la ronde.

Je me rembarquai donc, assez honteux de ne pouvoir, comme les autres, ramener un lion ; mais l'affliction de celle qui m'accompagnait ne se peut exprimer ; elle me dit qu'elle était déshonorée par la perte de son coq ; que c'était un opprobre éternel pour toute sa famille, et qu'elle ne prétendait pas survivre à cette infamie.

Tandis que je faisais mon possible pour la consoler d'un désespoir qui me parut assez bizarre, nous abordâmes au rivage du mont Atlas.

La nuit était presque fermée ; je perdais beaucoup de sang, et je mourais de soif. Je m'étais attendu que mon écuyer, dont j'avais pris quelque soin, en le renvoyant malgré qu'il en eût, aurait à son tour quelque attention pour moi, et qu'il ne manquerait pas de se trouver

au pied du mont ou sur le rivage pour me recevoir; mais je n'y trouvai personne.

La fille que j'avais ramenée, se désespérant de plus en plus, prit enfin le parti de grimper au haut de la montagne, pour implorer le secours de Caramoussal, ou pour se précipiter, disait-elle, du lieu le plus convenable à son désespoir, en cas que le magicien ne lui fût pas favorable. Je la suivis le plus longtemps que je pus, pour la détourner au moins de ce dernier projet. Mais l'ayant perdue dans l'obscurité, qui m'en déroba la vue dans les sentiers détournés qu'elle suivit, après avoir longtemps erré parmi les pointes de rochers, toujours en montant, je m'assis enfin dans le lieu le plus uni que je pus trouver, résolu d'y passer la nuit.

Je ne fus pas plutôt en repos, que je crus entendre de loin le bruit agréable de quelque ruisseau qui se précipitait en cascade le long des roches de cette solitude. Je me sentais une soif si pressante, que, sans égard à ma faiblesse, et moins encore aux dangers des précipices, je tournai mes pas vers l'endroit d'où venait ce bruit. Je sentais bien que j'en approchais; mais il m'eût été difficile d'y parvenir, si, à force de me tourmenter et de regarder de tous côtés, je n'eusse vu au-dessus de l'endroit où j'étais un faible rayon de lumière. Je le pris pour guide; et, à mesure que j'en approchais, cette lumière semblait augmenter, et je crus entendre comme un bruit de certains rouets dont les femmes se servent pour filer.

Je ne me trompais pas ; et, à la lueur de deux flambeaux fort gros et fort ardents placés à chaque côté d'une misérable chaumière, je vis deux bras secs et décharnés avec deux mains assortissantes, qui, par deux ouvertures pratiquées dans la porte de cette chaumière, faisaient tourner la roue de cette machine, et filaient avec plus de grâce qu'il ne leur appartenait. Après avoir quelque temps considéré cette discrète et mystérieuse façon de filer, je poussai la porte sans y frapper, dans le besoin extrême où j'étais de trouver quelque secours.

La porte s'ouvrit sans efforts, et je vis la fileuse, dont toute la personne était bien digne du rare échantillon que j'en avais vu : son visage n'était qu'un vieux parchemin qui semblait collé sur une tête de mort; elle était nue jusqu'à la ceinture, et la plus sèche de toutes les carcasses ne l'était pas tant que cette misérable nudité ; j'en détournai la vue pour lui demander à boire. Rien ne vous manquera dans ces lieux, me dit-elle, pourvu que la patience ne vous manque pas, et que vous puissiez résister à votre envie, et vaincre votre aversion. A ces mots, m'embrassant avant que je pusse m'en apercevoir, elle me fit asseoir auprès d'elle; et, voyant mes habits tout sanglants, elle en

tressaillit, et, tout alarmée d'un péril où je ne croyais pas être : Vous étiez mort, dit-elle, si le secours que je vais vous donner avait été différé d'une heure. Elle me déshabillait en me tenant ce discours ; et, visitant ma blessure depuis le haut jusqu'en bas, elle me serrait le plus affectueusement du monde entre ses vilains bras, et me baisait de temps en temps les endroits qu'elle essuyait.

Elle s'aperçut du dégoût mortel que j'avais de ses tendresses et de ses faveurs ; et malgré ces marques d'aversion, n'ayant pas laissé de me frotter d'une essence qui parfumait toute la cabane : Insensé ! me dit-elle, si tu savais le trésor que tu rebutes, et que je vois bien que tu perdras, quels seraient tes empressements et ta reconnaissance !

Je me trouvai tellement rafraîchi, tellement remis, et tellement soulagé de ce premier appareil, que je vis bien qu'il ne serait pas nécessaire d'en attendre un second pour être en parfaite santé. Il ne manquait plus à mon bonheur que de pouvoir étancher ma soif, et de m'éloigner d'une telle hôtesse. Je la conjurai donc d'avoir pitié du premier et du plus pressant de mes besoins, puisque le secours qu'elle venait de me donner serait inutile, si elle me laissait misérablement mourir de soif. Il faut donc vous mettre à une épreuve, me dit-elle, que je vois bien que vous serez incapable de soutenir : suivez-moi.

Elle eut toutes les peines du monde à se lever, tant elle était décrépite, et sa figure me donnait tant d'aversion, que je n'eus pas le courage de la toucher pour lui aider à se soutenir. Elle était toute courbée ; et, malgré le bâton qui lui servait d'appui, je crus qu'elle ne pourrait jamais se traîner hors de cette première chambre, la plus piètre et la plus délabrée qui soit au monde. La seconde me parut un peu plus raisonnable ; la troisième plus grande encore, et fort ornée ; mais la dernière chambre où je la suivis était la plus magnifique et la mieux meublée qui soit dans l'univers ; c'était plutôt la demeure fabuleuse de quelque fée que l'appartement d'une mortelle. Ce n'étaient partout que glaces, que peintures exquises et meubles précieux. Une toilette galante et garnie de tous les bijoux les plus rares, d'un côté ; de l'autre, un lit en broderie de perles orientales et d'or de la Chine, semblaient n'attendre que la déesse qui devait se présenter à l'un et à l'autre : car, auprès de la toilette, je vis un déshabillé qui me parut celui d'une impératrice de dix-huit ans.

Nous avions été longtemps à nous rendre à cet appartement ; car, outre que la malheureuse vieille allait fort lentement, elle avait fermé la porte de chaque chambre avant que de m'y laisser entrer ; et, passant ses deux mains au travers de chaque porte, elle se mettait à filer

pendant quelques moments, comme elle avait fait la première fois. Ce retardement n'avait fait qu'irriter ma soif; cependant j'en suspendis la violence pour donner toute mon attention aux objets qui s'offrirent dans cette dernière chambre.

La vieille interrompit cette attention; et, me prenant par la main : Allons, dit-elle, allons à la fontaine : ce que vous regardez est fait pour allumer des feux, et vous ne cherchez que de l'eau pour les éteindre; suivez-moi, je vais vous mettre à même. Je ne me le fis pas dire davantage. Cette fontaine n'était qu'à cinquante pas du bel appartement; et c'était l'eau de cette fontaine dont j'avais entendu le bruit, et que j'avais inutilement cherchée.

Dès que je me vis à portée de me satisfaire, je courus, la bouche ouverte, au plus gros bouillon qui sortait des rochers; mais l'importune vieille, me retenant par le bras : Écoute-moi, dit-elle, pour la dernière fois. Si, sans céder au désir pressant d'étancher ta soif, tu peux te résoudre à me tenir une heure tout entière dans tes bras sans toucher à la fontaine, je te ramènerai dans le lieu d'où nous venons, et tu seras le maître de me voir auprès de toi le reste de la nuit dans le beau lit que tu viens de voir. A cette proposition, voulant me regarder tendrement, elle tournait sur moi de petits yeux éteints, qui ressemblaient plutôt à ceux de quelque cane morte de maladie qu'à ceux d'une créature humaine.

Pour moi, dans l'indifférence où j'étais alors, et dans l'ardeur d'une soif démesurée, j'aurais préféré trois verres d'eau claire aux trois Grâces : c'est pourquoi, repoussant assez rudement la main dont elle me retenait, je me précipitai vers la fontaine, et je me mis à avaler avec tant d'avidité, que j'eus peur de voir tarir le rocher avant que d'avoir étanché ma soif.

La vieille, à qui je n'avais pas jugé à propos de sacrifier ce plaisir, s'en était retournée pendant que j'avais bu ; et, selon les apparences, elle s'en était allée de méchante humeur : ce fut de quoi je ne me mis pas beaucoup en peine. Je me trouvais dans une douce tranquillité; le sommeil s'offrit, et je l'acceptai sans aller plus loin.

Il était grand jour quand je m'éveillai ; je fus surpris de me trouver dans le lieu le plus effrayant qui fût dans l'univers ; je tournais de tous côtés les yeux sans pouvoir comprendre comment j'avais pu parvenir à ce désert, ni comment j'en pourrais sortir : la fontaine où j'avais bu sortait de la pointe d'un rocher qui semblait détaché du reste de la montagne, et je me trouvais justement sur cette pointe. Je vis le haut de la chaumière et de ce palais enchanté que j'avais tant admiré pendant la nuit : mais un précipice si profond le séparait de

l'endroit où j'étais, que les cheveux me dressaient à la tête toutes les fois que j'y regardais. Tous les autres côtés étaient ceints de rochers escarpés, qui, loin de m'offrir un passage, semblaient se pencher en avant pour tomber sur moi.

Comme j'étais fort assuré que ce n'était point en me transportant au milieu des airs qu'on m'avait mené dans ce lieu, je m'obstinai dans la recherche périlleuse de quelque issue ; j'en trouvai donc une après en avoir désespéré : c'était l'entrée d'une caverne qui me parut fort obscure, fort profonde, et qui paraissait plutôt la retraite de quelque ours, que le passage heureux de cette solitude à des lieux moins épouvantables. Je tentai pourtant l'aventure ; et, mettant l'épée à la main, je descendis longtemps dans cette caverne ténébreuse sans espérance d'y trouver d'autre sortie que celle qui lui servait d'entrée ; mais, après mille difficultés, je sentis enfin que le terrain s'élevait ; j'aperçus un faible rayon de lumière, qui me conduisit à l'endroit par où le jour pénétrait dans cet abîme souterrain.

Cette autre embouchure était toute différente de celle par où j'y étais entré : c'était une grotte assez spacieuse, embellie de coquillages et de quelques bustes de marbre : un arc d'acier luisant et poli pendait d'un côté de cette grotte ; de l'autre, je vis un carquois enrichi d'or et de quelques pierreries, avec toutes ses flèches ; une grande cage d'ébène garnie d'ivoire pendait du plafond au milieu de cette grotte.

J'étais si pressé de me tirer du mauvais pas où je m'étais engagé la veille, que je ne m'amusai point à faire des réflexions sur ce que je voyais : je sortis de cette grotte avec précipitation, et je faillis à passer par-dessus quelque chose de brillant qu'on avait laissé tomber à deux pas de la porte : c'était un soulier dont la boucle était formée de quatre diamants, les plus parfaits et les plus brillants que j'eusse jamais vus ; mais ce soulier était si bien fait, et semblait si petit, que je ne songeai pas au prix inestimable de sa boucle.

Comme j'avais lu dans nos poëtes que Pallas faisait trembler la terre, et qu'elle agitait les forêts en marchant, et que l'immortelle Junon ne faisait qu'une enjambée du mont Ida jusqu'à l'île de Samos, je me doutais bien que je n'avais pas trouvé le soulier d'une déesse ; mais je résolus, s'il était possible, de trouver la mortelle dont le pied pouvait être digne d'un tel soulier.

Je l'emportai sans espoir d'en être longtemps en possession, ne doutant pas qu'il n'appartînt à celle dont je venais de voir l'équipage de chasse dans la grotte, ou bien à cette autre nymphe invisible dont j'avais vu la toilette dans un des appartements de la vieille. J'étais en doute si je devais m'y rendre pour la chercher, ou si je devais rester

auprès de cette grotte jusqu'à ce qu'on y vînt chercher ce que je venais de trouver, lorsque je fus entraîné loin de l'une et de l'autre par des gémissements et des lamentations qui semblaient partir d'un endroit beaucoup plus élevé. Comme c'étaient des cris de femme, j'y grimpai le plus promptement qu'il me fut possible ; car, depuis la rencontre de ce soulier, je me sentais le cœur merveilleusement attendri pour un sexe que je n'avais jusqu'alors regardé qu'avec indifférence.

Celle qui se désespérait n'était autre que la nymphe au coq : dès qu'elle me vit, elle se mit à genoux devant moi, pour me prier de lui passer mon épée au travers du corps. Je n'avais garde de lui accorder cette grâce ; car je me sentais déjà quelque penchant pour elle. Je la relevai respectueusement, et voulant m'asseoir à ses pieds pour l'écouter, après l'avoir assurée que j'étais prêt à hasarder ma vie pour la tirer de l'embarras où je la voyais, elle me regarda depuis les pieds jusqu'à la tête, comme si jamais elle ne m'eût vu ; et se tournant de côté : Mettez-vous donc plus loin, dit-elle ; car vous me paraissez si désagréable, que je ne saurais vous souffrir auprès de moi. J'obéis avec soumission ; et l'impertinente, détournant la tête pour ne me pas voir pendant qu'elle me parlerait, me parla de cette manière :

Avant que de vous apprendre le sujet d'un désespoir qui vous paraît peut-être ridicule, il faut vous apprendre que les coqs que vous avez vus ne sont confiés qu'aux filles d'entre nous qui, comme moi, sont distinguées par la naissance ou par le mérite. Il se fait dans notre province trois chasses solennelles chaque année, semblables à cette malheureuse chasse que vous vîtes hier ; et les filles qui, par le chant de leurs coqs, ont ramené douze lions en quatre années, ont pour époux l'amant qui les a servies pendant ces quatre années. Elles voient leurs amants jour et nuit pendant ce temps ; mais il y va de la vie de les favoriser avant la prise des douze lions. Si le coq s'échappe, c'est signe qu'il y a eu quelque petite faiblesse dans notre conduite ; ce qui n'est pourtant pas capital, en cas que le coq se retrouve ; mais s'il ne se retrouve pas au bout de trois jours, c'est la preuve convaincante d'un commerce criminel ; et, sur cette preuve, la fille est enterrée toute vive. Voilà le sujet de mon désespoir ; mon coq ne reviendra plus, puisque ce maudit lion l'a dévoré devant mes yeux. Misérable que je suis ! que ne m'a-t-il aussi dévorée ! Que ne suis-je morte avant que d'avoir connu le plus aimable de tous les hommes ! ou pourquoi tous les hommes que j'ai connus n'étaient-ils pas aussi haïssables que vous ?

Un autre se serait révolté contre les duretés qu'elle me disait en face ; mais plus j'en étais maltraité, plus je la trouvais merveilleuse ; et je cherchais des termes pour lui marquer mon désespoir et ma tendresse

naissante, lorsque son amant parut inopinément. Je le reconnus pour un de nos chasseurs du jour précédent : elle le reconnut aussi, car elle courut à lui les bras ouverts, ravie, lui disait-elle, de revoir encore une fois la lumière de ses chers yeux avant qu'elle fût privée de celle du jour.

Cet amant était fort camard ; son teint était couleur d'ardoise, et les chers yeux dont elle parlait étaient de ces yeux chinois qui ne savent ce que c'est que de s'ouvrir. Après s'être embrassés le plus tendrement du monde en ma présence, il lui dit que, s'étant douté de son malheur, il avait fait provision d'une chaloupe qu'il tenait toute prête au pied de la montagne, et qu'il l'enlèverait sans obstacle, pourvu que je voulusse bien, moi qui l'avais réduite à cette extrémité, les garantir, pour une heure seulement, du sauvage de la vieille. Et qui est le sauvage de la vieille ? lui dis-je. Vous ne le saurez que trop tôt, me dit-il ; car il cherche de tous côtés le soulier de sa dame, que je vous vois. En achevant de parler, il prit sa bien-aimée sous le bras, et se mit à descendre vers la mer d'une extrême vitesse. J'en eus d'abord quelque espèce de jalousie ; mais dès qu'ils eurent le dos tourné, je n'y songeai plus. Il m'était arrivé tant de choses en si peu de temps sur cette montagne, que je croyais rêver ; cependant je n'étais pas encore au bout, car.....

C'est bien vous qui rêvez, dit l'impatiente Dinarzade en l'interrompant : on vous demande le récit de vos aventures particulières, que vous auriez dû conter très-succinctement dans la conjoncture où nous sommes ; et, au lieu de cela, vous nous venez conter celles d'un autre, avec des circonstances aussi frivoles qu'elles sont ennuyeuses....

Eh ! que t'importe, malheureuse que tu es, s'écria le sultan, quelles aventures il nous conte, pourvu qu'elles me plaisent, et que le récit en dure autant que la nuit ! Avons-nous quelque chose de mieux à faire que de leur donner audience ? Poursuivez, Facardin, ajouta-t-il, et n'ayez point d'égard à l'impatience de ces créatures, qui s'ennuient toujours quand elles ne parlent pas elles-mêmes.

Dinarzade haussa les épaules ; la belle sultane, qui s'était mise entre deux draps mille nuits de suite pour des contes à dormir debout, leva les yeux au ciel ; et Facardin de Trébizonde reprit ainsi son discours :

J'ai, s'il m'en souvient, été interrompu dans cet endroit du récit de l'étranger, où il m'assura qu'il avait cru rêver en songeant à la diversité des événements qu'un si petit espace de temps avait fait naître. Je redescendis, poursuivit-il, pour me rendre à l'entrée de la grotte d'où j'étais sorti le matin ; mais, au lieu de prendre le sentier par où

j'étais monté, j'en suivis un autre qui me conduisit, par un pénible détour, à la cabane de la vieille : la porte en était ouverte : j'y vis les rouets, mais ils ne tournaient plus. Je ne me sentais plus tant d'aversion pour une vieille dont la figure m'avait si fort dégoûté ; je résolus d'entrer chez elle pour revoir les merveilles de ce bel appartement. Je tenais ce beau soulier dans ma main, et je ne cessais de le regarder ou de le baiser, comme j'aurais fait le portrait d'une maîtresse passionnément aimée.

Comme j'étais sur le point d'entrer dans la cabane, il en sortit une espèce de géant armé d'une pesante massue, et velu depuis les pieds jusqu'à la tête. Son abord me surprit ; car il avait beaucoup moins d'humilité dans le geste et moins d'affabilité dans le regard, que ce lion que j'avais combattu le jour précédent. La première chose qu'il fit, en me voyant, fut de prendre sa massue à deux mains, et de grincer les dents comme un ours ; la seconde fut de louer le ciel de ce que le voleur des deux souliers de sa dame tombait entre ses mains ; qu'il fallait bien que j'eusse volé le premier, puisque j'étais encore saisi de l'autre ; et il m'assura qu'il aurait déjà arrosé la terre du peu de cervelle que les dieux m'avaient donnée, si la vieille, sa souveraine, ne s'était réservé la punition de mes crimes par des tourments tout nouveaux.

Je crus que c'était la voix de quelque taureau qui me faisait ce compliment. Du même ton, il m'ordonna de lui livrer le soulier, et de le suivre. Je te l'ôterais, me dit-il, avec plus de facilité que je ne te le demande ; mais il faut, suivant les ordonnances de ma souveraine, que ce soit la frayeur que tu as de moi qui te le fasse rendre, en te mettant à deux genoux en ma présence.

Si c'est là l'ordre de ta souveraine, lui dis-je, va-t'en l'assurer de ma part que ni toi ni tous les loups-garoux de ta race ne me feraient point rendre un soulier que j'adore, et que je n'ai point volé. A ces mots, je mis l'épée à la main, voyant que ce dromadaire de sauvage levait sa massue pour m'assommer.

Il était d'une force prodigieuse ; mais comme il n'était pas fort adroit, et que la fureur le transportait, j'évitais des coups dont les moindres brisaient les rochers et renversaient les chênes qui se trouvaient auprès de moi : cependant je lui tirais du sang à chaque fois qu'il me manquait. Je crois que je serais sorti de ce combat sans en perdre, si ma destinée n'eût été soumise aux égratignures dans ces lieux de prodiges. Je ne m'étais pas aperçu que le monstre avait un ongle au gros doigt du pied, qui pouvait passer pour une des défenses du sanglier d'Érymanthe : mais je le sentis à la fin ; car, m'étant

baissé pour éviter un coup de massue qu'il fit semblant de me porter, il prit son temps pour me faire une estafilade qui ne cédait guère à celle du lion. Cet affront me mit dans une telle colère, que je lui coupai d'un furieux revers la jambe du pied dont il venait de me faire cette belle plaie. Il tomba comme une tour, et fit trembler la terre par sa chute.

Je me jetai sur lui dans le dessein de lui couper cette vilaine hure qui m'avait tant déplu, lorsqu'une voix qui sortait de la cabane me cria : Vaillant chevalier, ne tuez pas mon sauvage. J'obéis; et, le laissant là, j'entrai dans le lieu d'où je crus que cette voix était sortie, résolu de présenter à la vieille le soulier qu'on n'avait pu m'ôter de force, et de lui faire voir que je ne l'avais pas pris comme un voleur. Je m'imaginai qu'il était à sa fille ou à quelque nièce, dont j'avais vu l'appartement et les habits la nuit précédente.

Mais j'eus beau parcourir toutes les chambres de cette demeure, je n'y trouvai personne ; et dans cette belle chambre où j'avais vu la toilette, je ne vis qu'une partie des habits que j'avais vus la première fois. Je revins sur mes pas pour tirer quelque éclaircissement du sauvage sur cet enchantement ; mais je ne le trouvai plus.

Quoique je perdisse beaucoup de sang, je n'en étais presque point affaibli : je me sentais seulement pressé d'une faim égale à la soif qui m'avait attiré sur cette montagne. Je voulus chercher de quoi la satisfaire où j'avais trouvé de quoi satisfaire ma soif; mais la porte se ferma sur moi, sans que tous mes efforts pussent l'ouvrir. Mon unique ressource était la grotte : je la cherchai par mille sentiers rudes et détournés, sans pouvoir la découvrir ; et peut-être ne l'aurais-je jamais trouvée, si l'odeur de quelques mets qu'on semblait y préparer ne m'y eût conduit. Je ne pouvais suivre de guide plus agréable dans l'état où j'étais : j'y parvins donc à la faveur de ce secours, et j'y parvins pour me confirmer de plus en plus que j'étais au milieu d'un songe.

Je fus ébloui de la figure céleste que je vis dans cette grotte : c'était une nymphe en habit de chasse. Elle était à moitié couchée sur un riche canapé ; et, dans cette posture, je crus que la déesse des Amours avait emprunté les habits de Diane pour suivre quelque nouvel Adonis : sa gorge était découverte d'un côté ; et ce côté découvert valait, à mon gré, tous les trésors que la terre, la mer et toutes les beautés de l'univers peuvent cacher : sa jupe était ouverte, et rattachée au-dessus du genou par une agrafe de diamants pareils à ceux qui formaient la boucle de ce beau soulier : la jambe que cette ouverture laissait voir n'était pas la jambe d'une mortelle.

Elle me la présenta, cette belle jambe ; et tournant les yeux sur

moi : Quoique mon cœur soit partagé, dit-elle, entre l'aversion que je me sens pour votre personne et le cas que je fais de votre mérite, je veux vous offrir les moyens d'être heureux et de contribuer à mon bonheur. Vous tenez mon soulier, poursuivit-elle, et la témérité d'avoir osé le toucher est en quelque sorte effacée par la valeur dont vous l'avez défendu : si vous l'aviez livré quand on vous l'a demandé, c'était fait de vous, de vos espérances et des miennes. Chaussez-moi, afin que vous soyez convaincu que ce soulier m'appartient.

J'obéis avec un certain respect mêlé d'empressement ; et pendant ce service que je lui rendais, j'étais si transporté, que je ne savais plus ce que je faisais. Après lui avoir mis ce soulier avec la plus grande facilité du monde, elle m'ordonna de l'ôter, et me demanda ce que j'étais venu chercher dans cette grotte. Ce ne fut qu'alors que je m'en souvins ; et je lui dis d'un air tendre et passionné, que je mourais de faim, comme si je lui eusse dit que je mourais d'amour.

Eh quoi ! dit-elle, toujours des besoins ignobles ! Vous entrez hier chez la vieille pour boire, et vous ne venez aujourd'hui chez moi que pour manger ! Il n'importe ; mais voyons, avant que de passer outre, si vous méritiez le malheur que vous avez eu de boire, et si vous êtes digne de la gloire que vous aurez après avoir bien mangé ; voyons enfin si vous êtes digne de la fortune que vos destins semblent vous promettre. Prenez cet arc, et voyons de quelle manière vous vous y prendrez pour le tendre. Je le pris, ne doutant pas que je n'en vinsse à bout aussi facilement que j'avais fait de la chausser ; mais ce ne fut qu'après des efforts qui me firent suer à grosses gouttes, que je réussis. Dès que j'eus fait, la corde de cet arc rendit un son si harmonieux, que rien ne pouvait l'égaler que le son que fit entendre dans ce moment la belle cage en s'ouvrant. Il en sortit quelque gros oiseau que je ne vis pas ; mais il en sortit d'un vol si bruyant, que j'en tressaillis.

La nymphe, surprise de l'aventure que j'avais mise à fin, me regarda depuis la tête jusqu'aux pieds ; mais détournant aussitôt les yeux comme de quelque objet d'horreur : Prenez une des flèches de ce carquois, me dit-elle, sortez de la grotte, levez les yeux, et tâchez de percer de cette flèche ce que vous verrez en l'air. Je sortis, et crus voir une mouche bien loin au-dessus de ma tête ; comme, après avoir bien regardé, je n'y voyais autre chose, je décochai la flèche de toute ma force : je la perdis bientôt de vue ; et dans le temps que je la croyais dans la moyenne région des airs, tant elle fut longtemps à redescendre, je la vis tomber à mes pieds avec un gros coq qu'elle perçait de part en part.

La nymphe accourut, retira sa flèche, et lâcha le coq, qui, prenant l'essor comme si de rien n'était, se reperdit dans les airs.

Après cet exploit, la belle chasseresse me regardant avec quelque sorte de respect, quoique avec la même aversion : Oui, dit-elle, vous méritez que je vous charge du soin de ma délivrance ; mais s'il faut que je vous la doive, comment pourrai-je me résoudre à passer mes jours avec un homme si peu aimable et si digne d'être aimé ? Prenez mon soulier ; gardez-le bien : parcourez toute la terre, et ne vous rendez auprès de moi que quand vous aurez trouvé un pied à qui vous puissiez le chausser, une femme qui veuille de vous, ou bien un coq qui vole aussi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois merveilles, il ne vous restera plus que d'avoir les bonnes grâces de la vieille pour avoir les miennes. Sans cette dernière condition et l'une ou l'autre des premières, je serai toujours malheureuse, et vous ne serez jamais heureux. Mais avant que de vous éloigner de moi pour chercher ces aventures, il faut tenter la première. Il vous souvient, je crois, que, quelque prière qu'on vous ait pu faire la nuit passée de ne point boire, vous n'avez pas laissé de le faire ; c'est pourquoi, quelque horreur que vous puissiez avoir de ce qu'on va servir devant vous, mangez-en sans que je vous l'ordonne.

Je ne demandais pas mieux, ne croyant pas qu'avec la faim extrême qui me dévorait on pût rien servir chez une personne si délicate, si propre et si charmante, qui pût me dégoûter ; mais je pensai m'évanouir lorsque je vis le plat qu'on me présenta. Vous ne devineriez jamais, seigneur chevalier, le détestable ragoût que c'était ; c'est pourquoi je ferai bien de vous dire qu'on me servit la jambe du sauvage, sans oublier le pied et l'affreux ongle dont il était garni.

Les cheveux m'en dressèrent à la tête, le cœur me souleva, et j'allais sortir pour ne plus voir cet objet odieux, lorsque la nymphe, sans me parler, fit un grand soupir, et me jeta quelques regards de pitié mêlés d'indignation. Cela me détermina : je fermai les yeux, j'arrachai à belles mains un morceau de cette chair, que je mangeai à belles dents. Je voulus me retirer après cet effort, lui protestant que je n'aurais plus besoin de manger de plus de quatre jours. Elle me parut toute radoucie ; ses regards s'arrêtèrent sur les miens, et j'en fus si transporté, que je mangeai encore un morceau. Elle s'approcha de moi, et me dit, en s'appuyant contre mon épaule, qu'elle ne me prierait pas d'achever ; mais que je n'avais rien fait sans cela. Le charme fait son effet, disait-elle en me regardant tendrement : le premier enchantement va se dissiper, je le sens par mon cœur ; si vous persévérez jusqu'à la fin,

vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une personne qui vous aime; mais si vous quittez ce lieu, si votre repas est interrompu avant que d'être achevé, vous serez plus désagréable que jamais.

Toutes ces paroles m'entraient dans le cœur, et me montaient à la tête, que c'était une merveille; elles animaient mon courage; mais elles n'augmentaient point mon appétit. Cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix personnes affamées, je résolus de n'y rien laisser, puisque telle était la condition de cette épreuve; et je me mis en devoir de tout avaler ou de crever noblement aux yeux de ma divinité.

Ce fut au fort de cette magnanime résolution que mon maudit écuyer, qui, selon les apparences, me cherchait depuis longtemps, fit retentir les rochers d'alentour du nom de Facardin. La nymphe en pâlit; et, voyant que c'était moi qu'on cherchait, elle se jeta dans le passage souterrain de la grotte, et me laissa plus confondu, plus surpris et plus désolé que je ne puis vous le dire. Je l'avais vue se radoucir pour moi : la blessure que le sauvage m'avait faite s'était guérie pendant que je mangeais sa jambe; la présence de la plus belle créature de l'univers appuyée contre moi, m'avait soutenu contre le dégoût de cette épreuve : les choses qu'elle m'avait dites me remplissaient de force et d'espérance, et je ne comprenais pas trop comment sa bonne volonté pour moi s'était changée tout à coup, pour avoir seulement entendu mon nom.

Je quittai l'horrible repas que j'avais commencé; je courus à l'entrée du passage souterrain par lequel elle venait de se sauver; mais dès que je me présentai pour la suivre, un vent impétueux, non-seulement m'en défendit l'accès, mais m'accueillit avec tant de violence, qu'il m'enleva de terre et me porta hors de la grotte : la porte se ferma d'elle-même dès que j'en fus dehors. Cette porte avait deux trous comme la porte de la vieille : deux bras plus beaux que le jour et plus blancs que la neige, passèrent par ces deux trous; un rouet d'ébène garni d'or se plaça vis-à-vis, et la filerie recommença de plus belle. Je ne doutai plus que la divinité que je venais de voir ne fût la fille de la vieille, et que l'amusement de filer ne fût extrêmement du goût de cette famille enchantée.

Je m'avançais pour m'aller mettre à deux genoux devant la nymphe dont je ne voyais que les bras, pour la conjurer de m'ouvrir la porte et de me recevoir à miséricorde, lorsque mon écuyer, m'ayant enfin découvert, se mit à brailler plus fort que jamais en m'appelant par mon nom. Les belles mains se retirèrent aussitôt, le rouet disparut; et de la grotte, dont la porte s'ouvrit avec violence, le même

vent sortit, et nous poussa tous deux en roulant jusqu'à cet endroit de la montagne d'où j'avais vu pendant la nuit la première lueur qui m'avait conduit à la demeure de la vieille.

Ce fut là qu'après être un peu revenus de notre étourdissement, mon écuyer me dit que je l'avais échappé belle, et me conjura de descendre au plus vite, et de me sauver, tandis que je le pouvais encore. Et comment vous êtes-vous avisé, poursuivit-il, de grimper sur cette maudite montagne, toute farcie de sorciers et d'enchantements, pour vous dérober à la poursuite de tout le peuple? Je vous attendis sur le rivage jusque bien avant dans la nuit ; et, croyant que vous auriez pu débarquer en quelque autre endroit pendant que je vous attendais inutilement dans celui-là, je gagnai le prochain hameau pour vous y chercher. Ce fut là que j'appris de belles nouvelles ; car on me dit que vous aviez séduit ou forcé la fille qu'on vous avait laissée ; que son coq était perdu ; qu'on vous avait vus débarquer ensemble, et que vous aviez tous deux gagné le haut de la montagne pour vous dérober aux poursuites de la justice ; mais que tous les habitants de la campagne se mettraient en armes le lendemain pour vous prendre l'un et l'autre, et que vous n'échapperiez pas à leur vengeance.

En effet, toute la populace des lieux circonvoisins s'est assemblée à la pointe du jour ; le conseil s'est tenu ; les troupes se sont mises en marche ; et, se répandant de tous côtés, une partie de cette multitude s'est mise à investir le pied de la montagne pour vous boucher le passage, tandis que l'autre montait en se dispersant par tous les sentiers pour vous prendre. Je vous ai cru perdu, mon cher maître ; on m'avait saisi, de peur que je ne fusse vous donner l'alarme ; et l'on m'assurait qu'on me ferait l'honneur de partager avec vous le supplice qu'on vous destinait. Je ne pouvais me consoler de voir qu'un homme aussi sage et aussi retenu que vous aviez toujours été sur ces sortes de faiblesses, se fût misérablement perdu pour une maudite guenon de campagne et son coq de pailler.

Au milieu de ces douloureuses réflexions, des cris soudains qui s'élevèrent au pied de la montagne du côté de la mer, achevèrent de me désespérer ; car le bruit se répandit partout qu'on vous avait surpris, justement comme vous alliez vous embarquer avec votre nouvelle maîtresse pour vous sauver. Mais quelle fut ma joie lorsque je vis la prisonnière ! C'était un de nos chasseurs d'hier qu'on ramenait avec cette fille. Leur sentence fut prononcée sans autre forme de procès ; et, quoiqu'ils niassent le fait, l'amant, qui devait être l'exécuteur, fit une fosse, dans laquelle il mit sa maîtresse jusqu'au cou, après s'être tendrement embrassés. Cette fosse fut comblée de terre autour d'elle ;

et comme on ne lui voyait plus que la tête, que bientôt on ne devait plus voir, on entendit chanter un coq au milieu des airs.

Toute la populace leva les yeux; on entendit un second cri, mais on ne vit rien. A la fin pourtant, un des plus apparents de cette assemblée tira de sa poche une lunette astronomique, et soutint que c'était un moucheron qui contrefaisait le coq; l'amant soutint que c'était le coq de sa maîtresse, et jura par le grand Caramoussal qu'il le reconnaissait à sa voix.

Pendant cette dispute, un véritable coq, qui s'était guindé plus haut que jamais oiseau de son espèce n'avait fait, descendit des cieux, et vint se poster sur la tête qu'on allait ensevelir sous la terre; les cris redoublés que poussait toute l'assemblée ne l'effrayèrent pas; il garda son poste, tandis que tout le peuple se tuait de dire que cette espèce de prodige était une preuve convaincante de l'innocence de l'accusée : mais comme on s'approcha d'elle pour la déterrer, le coq allongea le cou, battit des ailes, chanta trois fois; et s'étant élevé comme aurait fait un faucon, dans un instant on le perdit de vue. Cela fit juger aux principaux des spectateurs qu'il y avait eu quelque chose à redire à la bonté qu'elle avait eue pour son amant. Mais comme le coq, en battant des ailes sur sa tête, lui avait crevé l'œil gauche, on jugea que c'était la punition de quelques tendres indulgences, et on la déclara pleinement justifiée du crime capital.

On l'a donc délivrée sur-le-champ et de la fosse, et de toutes ses appréhensions; le peuple l'est allé conduire chez ses parents; et tandis qu'on met le premier appareil à son œil, je viens ici vous conjurer de vous sauver, et de vous éloigner d'un pays où les montagnes sont pleines d'enchantements; les îles, de lions, et le continent, de coqs et d'habitants qui ne valent guère mieux.

Je connus la vérité de son récit par les choses qui m'étaient arrivées au haut de la montagne : je suivis donc son conseil, et nous sortîmes sans obstacle de ce lieu de prodiges et d'événements incompréhensibles. Plus je repassais dans mon esprit ce que j'y avais vu, moins je pouvais me persuader que tout cela fût réel : ce lion qui m'avait parlé, cette vieille qui m'avait témoigné tant de bonne volonté, cette fille qui m'avait pris en aversion, la divinité qui m'avait prescrit des choses impossibles, l'eau que j'avais bue si avidement, et le repas que j'avais commencé avec tant d'horreur, me paraissaient autant d'illusions; cependant je me trouvais en possession du précieux soulier, et c'était assez pour m'assurer que tout le reste était véritable.

A la première ville de conséquence qui s'offrit sur mon chemin, je fis faire le casque que vous voyez; et sur ce casque, le coq enrichi de

pierreries qui bat des ailes, et qui paraît chanter, renferme le soulier merveilleux que je vais vous montrer.

A ces mots, le courtois étranger, ayant ouvert le coq, en tira cette merveille qu'il m'avait tant vantée, et que renfermait la figure d'un coq que j'avais d'abord pris pour un aigle. Je vous avouerai, très-illustre empereur, que j'en fus saisi d'étonnement; c'est un chef-d'œuvre que ce soulier, pour sa forme, pour sa grâce, et pour sa petitesse ; sa vue seule me donna de l'émotion, quoique je fusse persuadé que c'était plutôt un ouvrage fait à plaisir, que pour l'usage de qui que ce pût être. Le bel étranger eut beau protester qu'il l'avait chaussé à la belle chasseresse, je n'en crus rien; enfin, après l'avoir tenu longtemps entre mes mains, après l'avoir tourné de tous les côtés, et après l'avoir baisé avec la permission de celui qui me le montrait, il fut remis dans le cimier du casque; et Facardin de la Montagne reprenant son histoire :

Je ne veux point, seigneur, dit-il, vous amuser par le récit frivole des aventures qui me sont arrivées depuis ; ce serait vous faire un détail ennuyeux des mépris, des insultes et des affronts que j'ai essuyés partout où j'ai offert mes vœux. Je ne voyais point de femmes que je ne crusse dignes de ma tendresse, et pas une de ces femmes ne me voyait sans croire ma tendresse indigne d'elle. Les beautés qui n'étaient plus dans la première jeunesse me préféraient leurs écuyers, et les autres me quittaient pour le mien. Cependant pas une ne refusa l'épreuve du soulier, et pas une n'y put mettre le bout du pied. Il ne me restait donc aucune espérance que dans la rencontre d'un coq qui s'élevât aussi haut que celui de la belle chasseresse, c'est-à-dire d'un coq qui volât comme un aigle; et c'est ce qui me paraissait aussi difficile à trouver qu'une femme qui pût m'aimer, ou qu'un pied qui convînt au beau soulier.

J'avais déjà parcouru les provinces de l'Afrique et de l'Asie dans ces recherches inutiles, et j'étais sur le point de m'embarquer au port de Sidon pour passer en Europe, lorsque les ambassadeurs de Fortimbras à la grand'bouche, roi de Danemark, y débarquèrent. Ils me dirent qu'ils allaient faire un tour vers la Bactriane, pour y chercher une bouche de la taille de celle du roi leur maître ; mais qu'ils croyaient leur voyage inutile, quelque assurance qu'on leur donnât du contraire ; et pour m'en convaincre, ils ouvrirent une cassette d'or, dont ils tirèrent la mesure de cette bouche royale; et cette mesure était la mesure d'un pied géométrique.

Je leur dis que j'avais beaucoup voyagé sans avoir vu, dans tous mes voyages, de bouche qui pût en approcher; mais je les suppliai de

me dire ce que le roi leur maître prétendait faire d'une autre bouche aussi énorme que la sienne, quand même il serait possible d'en trouver. Ils me dirent que cette curiosité lui était venue par une aventure fort bizarre qu'ils n'avaient pas le temps de me conter; et sur cela le chef de l'ambassade, qui me parut un homme de conséquence, poussa deux ou trois soupirs, et se mit à pleurer. Les autres lui tinrent compagnie, et j'avais déjà les larmes aux yeux, aussi bien que mon écuyer, sans savoir pourtant de quoi ces vénérables ambassadeurs pleuraient, lorsque le premier se mit à dire : Ah, ma chère patrie! je puis bien te dire adieu pour jamais, puisque l'espérance de te revoir nous est interdite, à moins que nous ne puissions retourner vers tes heureux rivages avec deux choses qu'on nous envoie chercher, et que toute la terre ne saurait nous fournir.

Comme je ne doutai point que la grande bouche ne fût une de ces deux choses, je les priai de m'apprendre ce que c'était que l'autre. Ils me dirent que l'invincible Fortimbras, leur maître, avait une fille qui s'appelait Sapinelle de Jutlande; qu'il aimait cette fille à la folie, parce que c'était la plus belle princesse qui fût dans l'univers; qu'il y avait deux ans qu'elle était devenue presque folle; que le roi son père, qui ne lui refusait rien, avait, à sa prière, fait pendre tous les cordonniers de Danemark, parce que pas un de ces cordonniers n'avait pu lui faire des souliers assez petits pour le plus beau de tous les pieds, dont la nature l'a pourvue; que les cordonniers des pays étrangers, informés de sa méchante humeur et du sort de leurs confrères, avaient tous refusé de travailler pour elle; qu'à la fin le roi son père, cédant à la tendresse qu'il a pour elle, avait fait publier par tous ses États que quiconque chausserait la belle Sapinelle, sa fille, l'aurait pour sa peine, à condition toutefois qu'il serait pendu, comme les autres cordonniers, s'il l'entreprenait sans en venir à bout. Et nous, misérables ministres d'un maître absolu et d'une maîtresse visionnaire, nous avons dans nos instructions de trouver ce petit soulier avec cette grande bouche, ou de ne jamais remettre le pied dans les plaines fertiles de notre malheureuse patrie. Voilà, me dirent-ils, les deux belles commissions dont nous sommes chargés : jugez si c'est avec raison que nous renonçons à l'espoir de revoir notre terre natale.

Le bon ambassadeur pleurait comme un enfant, en faisant cette réflexion. Son récit m'en fit faire quelques-unes à mon tour; je rêvai quelque temps aux conditions de l'édit dont il venait de parler; je lui demandai, si par hasard on présentait à cette Sapinelle un soulier qui lui fût trop petit, ce qui en arriverait. Car, quoique je m'imagine, lui dis-je, que c'est une marionnette pour la taille, on peut aisément

faire un soulier si petit, qu'une marionnette n'y mettrait pas le pied.

Le chef de l'ambassade parut indigné de la comparaison ; et me regardant d'un air de mépris : Jeune homme, me dit-il, quand vous aurez un peu vu le monde, vous apprendrez à ne pas profaner, par le nom de marionnette, des beautés dont la réputation n'est ignorée que de vous et de vos pareils. Si jamais la fortune vous conduit aux pieds de la princesse de Danemark, vous verrez quels pieds ce sont, et vous avouerez que sa taille ne le cède au monde qu'à celle de Mousseline la Sérieuse. Ce n'est donc pas tant la petitesse d'un pied qui paraît proportionné à cette taille avantageuse, que le tour, la grâce et la conformation inouïe de ce beau pied, qui fait qu'il n'y a point eu jusqu'à présent de soulier qui pût y convenir. Mais supposé, seigneur ambassadeur, lui dis-je, qu'ayant trouvé chaussure à la forme, à la figure, aux grâces et à la conformation infinie de ce pied, on ne voulût pas épouser votre infante, selon l'édit du roi son père, qu'en arriverait-il encore?

Si par impossible, répondit mon Danois, il se trouvait quelqu'un assez stupide, assez bête, assez imbécile d'entendement, et assez dénué de goût pour renoncer à la possession légitime de Sapinelle de Jutlande, en ce cas, la belle Sapinelle de Jutlande s'est obligée par serment, son honneur sauf et toutes ses dépendances, d'accorder à celui qui l'aura chaussée à sa fantaisie ce qu'il lui demandera.

Vous jugez bien pourquoi je faisais tant de questions. Cette dernière réponse me détermina ; car mon esprit s'était rempli d'abord de difficultés. La belle chasseresse régnait toujours dans mon cœur ; cependant il ne laissait pas d'être épris de tous les objets qui se présentaient chemin faisant : mais je les oubliais au premier moment d'absence, pour me rendre tout entier au souvenir de ses charmes. La princesse dont on venait de parler offrait sa main en récompense d'un succès dont elle désespérait ; d'un autre côté, la mort était la récompense du téméraire qui ne réussirait pas. J'avais cherché partout un pied digne du plus beau soulier du monde ; la princesse de Danemark soupirait après un soulier digne du plus beau pied de l'univers qu'elle croyait avoir : si, d'un côté, je craignais que la facilité de mon penchant ne me fît tout oublier auprès d'une princesse qu'on me peignait si belle, de l'autre, l'aversion que tout le sexe semblait avoir pour ma personne, me rassurait contre ma propre faiblesse. J'avais erré par le monde sans trouver une femme qui voulût de ma tendresse, et sans rencontrer d'autres coqs que des coqs de basse-cour qui ne savaient ce que c'était que de s'élever d'un vol rapide au milieu des airs : je résolus donc sur-le-champ de m'embarquer dans un des vaisseaux de

l'ambassade, de chausser l'infante Sapinelle, et de la mener en triomphe aux pieds de la nymphe à l'arc d'acier.

Les ambassadeurs, qui étaient les meilleures gens du monde, firent ce qu'ils purent pour me détourner d'une résolution téméraire, et me mirent devant les yeux l'impossibilité de l'aventure, et tous les inconvénients qu'il y aurait à me voir pendre à la fleur de mon âge, comme je ne pouvais manquer de l'être si je touchais en vain le pied de la divine Sapinelle. Je ne leur avais rien dit du soulier; et le chef de l'ambassade, qui pleurait volontiers, avait les larmes aux yeux en me voyant embarquer.

Je mis à la voile, et le vent me fut si favorable, que, le septième mois après mon embarquement, je mis pied à terre au rivage heureux de Scandinavie. Je traversai ces provinces immenses et stériles en moins de quatre mois, et je me rendis à la cour de Fortimbras à la grande bouche. Ce fut là que m'arrivèrent des aventures beaucoup plus dignes de votre attention que celles que je viens de vous conter, comme vous allez voir par le récit suivant.

Le bel étranger en était à cet endroit de son histoire, lorsque la suite en fut interrompue par un bruit soudain de trompettes, de clairons, de timbales, de fifres, de tambours, de cornemuses, et de flageolets dont la forêt retentit inopinément. Nous tournâmes les yeux de toutes parts, et nous les arrêtâmes longtemps sur l'endroit d'où ce bruit semblait venir, mais ce fut inutilement. Plus ce concert extraordinaire approchait, plus notre surprise augmenta, ne voyant rien partout à la ronde qui pût le causer ; mais mon secrétaire et l'écuyer de l'inconnu, qui, dans l'étonnement de ce prodige, étaient montés sur des arbres pour voir de plus loin, accoururent tout effarés, et nous dirent qu'un gros d'Arabes, que quelques collines nous avaient d'abord caché, semblait s'étendre de toutes parts pour nous envelopper.

En achevant de nous donner cet avis, ils nous présentèrent nos chameaux, et nous marchâmes assez fièrement vers les premiers de cette troupe que nous commencions à apercevoir ; mais nous ne fûmes pas longtemps à découvrir que ce n'étaient point des Arabes, et que ceux que nous voyions ne songeaient à rien moins qu'à nous envelopper.

Cependant le spectacle nous surprit ; car, autant que notre vue put s'étendre du côté d'où ces avant-coureurs étaient venus, nous vîmes un nombreux cortége de chevaux, d'éléphants et de chameaux chargés de litières, de palanquins et de bagages. Cet attirail était escorté de soldats, et d'un grand nombre d'esclaves tous couverts de toile peinte ; et les couleurs de cette toile étaient si vives et si variées, que

nous crûmes voir un parterre mouvant émaillé de toutes les fleurs du printemps le plus fleuri. Nous nous étions arrêtés pour voir passer ce merveilleux convoi, dans le milieu duquel un palanquin, tout brillant d'or et des peintures les plus rares, attira toute notre attention.

Ce palanquin était fermé de tous côtés : quatre esclaves, d'une taille beaucoup au-dessus de la taille ordinaire, le portaient sur les épaules ; et quatre satrapes à cheval portaient chacun un parasol pour le garantir de l'ardeur du soleil. Ces quatre satrapes, les esclaves et les parasols étaient ornés de toile peinte, mais de toile si fine, si magnifiquement peinte, et si richement bordée, que mon secrétaire, qui s'y connaît mieux qu'homme du monde, m'a juré plusieurs fois depuis qu'elle valait au moins deux talents l'aune. Autour de ce palanquin étaient tous ceux qui avaient formé le concert que nous avions entendu si longtemps avant que de rien voir. Ce concert recommença par malheur dès que le palanquin fut vis-à-vis de nous ; et nous connûmes, dès qu'il commença, qu'il fallait être accoutumé à l'entendre de près pour y pouvoir durer : cette musique soudaine nous fit tressaillir l'un et l'autre ; mais elle parut si effroyable à nos chameaux, qu'ils nous emportèrent, après toutes les extravagances qu'une terreur soudaine fait faire à leurs semblables dans ces occasions. Tous les efforts que nous fîmes pour les retenir ne servaient qu'à redoubler leurs inquiétudes, et l'impétuosité dont ils nous emportaient : le mien et celui de mon secrétaire, qui n'avaient pas voulu se quitter, tournant le dos au concert, se jetèrent, comme des forcenés, tout au travers de l'arrière-garde qui suivait en biaisant, et passèrent sur le ventre à tout ce qui se trouvait en leur chemin. Le désordre et les cris de ceux qui se voyaient assaillis à l'improviste augmentaient encore la fureur de ces maudits animaux, qui ne ralentirent jamais la violence de leur course jusqu'à la première rivière. Ils s'y arrêtèrent un moment pour prendre haleine : mais le souvenir de leur alarme étant revenu dans le même instant, ils se précipitèrent au milieu de l'eau, sans nous donner la moindre connaissance de leur projet ; et tout ce que nous pûmes faire dans cette surprise fut de nous tenir fermes, et de gagner le rivage opposé d'une rivière fort rapide et fort profonde.

Nous étions à plus de quinze stades de la forêt où nous venions de causer tant de désordre : j'aurais bien voulu retourner sur mes pas, tant pour satisfaire la curiosité que m'avait donnée le commencement de cette aventure, que pour savoir ce qu'était devenu le beau Facardin, qui ne paraissait point, de quelque côté que nous pussions tourner la vue pour le chercher : mais mon secrétaire m'ayant représenté le péril et la difficulté du passage de la rivière, l'approche de la nuit, la

distance des lieux, et le nouveau vacarme que feraient nos chameaux encore tout éperdus, si l'horreur du charivari recommençait à notre arrivée, il fallut céder ; et me laissant conduire vers une habitation rustique qui paraissait dans l'éloignement, j'y passai la nuit avec impatience.

Dès que le jour parut, je me mis en campagne pour savoir ce que c'était que cette apparition de triomphe, cette décoration de toile peinte, et surtout pour retrouver, à quelque prix que ce fût, Facardin et son soulier, et pour être instruit du reste de leurs aventures. Mais un orage épouvantable, qui avait duré pendant toute la nuit, grossissant tout à coup tous les torrents qui tombaient des montagnes voisines, avait tellement fait déborder la rivière que nous avions traversée, qu'il fut inutile d'en tenter le passage, ou d'attendre que les eaux se fussent retirées. Les gens chez qui nous avions logé nous assurèrent que toutes les plaines d'alentour seraient inondées plus d'un mois durant.

Voilà l'aventure qui me sépara du charmant étranger, dont je n'ai jamais pu, depuis ce jour, avoir la moindre nouvelle, quelque peine que je me sois donnée partout pour en apprendre.

Dinarzade, après un soupir de soulagement, tel qu'on fait d'ordinaire au sortir d'une grande oppression ou d'un long ennui, joignant ses deux mains par-dessus sa tête : Mille grâces, s'écria-t-elle, aux satrapes couverts de toile peinte, au palanquin doré, aux gens qui le portaient, aux parasols qui le défendaient du soleil, et surtout aux cornemuses, aux fifres, aux timbales et aux flageolets, qui, donnant l'épouvante à vos chameaux, vous séparèrent de cet autre Facardin ; et que béni soit à jamais le débordement de la rivière qui vous empêcha de le rejoindre ! car, sans tout cela, vous auriez eu de quoi nous fatiguer autant que vous avez fait par le commencement de ces aventures, en nous contant encore celles qui lui sont arrivées auprès de Sapinelle de Jutlande.

De bonne foi, seigneur Facardin, dites à peu près combien il vous faudra d'années pour nous faire le récit de vos voyages, ou pour nous dire ce que contient le recueil de votre secrétaire, puisque, depuis le temps que vous abusez de la patience du sultan, vous n'avez encore parlé que des fortunes d'un autre.

Le sultan, qui, par habitude, se faisait frotter la plante des pieds par son grand chambellan pendant tout le commencement de cette histoire, par bonheur n'entendit pas ce que sa belle-sœur venait de dire, à cause d'un léger assoupissement qui l'avait saisi. Sans cet assoupissement, il est à croire qu'elle n'en eût pas été quitte pour une

simple réprimande; et Facardin, pour empêcher qu'il ne s'aperçût qu'on l'avait interrompu, continua de cette manière :

Comme Votre Majesté, toujours auguste et victorieuse, semblait être distraite par quelques réflexions sérieuses et politiques pendant certains endroits de mon récit, je vais répéter ce que j'ai dit pendant ces moments de rêverie, pour vous remettre au fil de l'histoire.

Il n'est pas nécessaire, dit le sultan; il ne m'en est pas échappé le moindre mot; et pour vous le faire voir, pendant que je méditais sur le repos de mes peuples et sur la prospérité de mon État, vous contiez comme les éléphants, les brancards, les parasols et toute la toile peinte avaient pris le frein aux dents, et s'étaient précipités dans la mer, d'abord que vous, vos écuyers et vos chameaux commençâtes à jouer de la flûte et de vos cornemuses.

Justement, reprit Dinarzade : le prince de Trébizonde n'a qu'à poursuivre son histoire; et s'il prend un jour envie à Votre Hautesse de la raconter dans le goût de cet échantillon, ce sera la plus curieuse histoire du monde.

Taisez-vous donc, lui dit le sultan, afin que j'y donne toute mon attention; et vous, Facardin, poursuivez.

J'avais un regret extrême, dit Facardin, de n'avoir pu prendre congé de l'étranger, tant pour l'estime que j'avais pour lui, que pour le dessein que j'avais eu de le prier de changer de nom, afin que les exploits dont je prétendais rendre le mien célèbre, ne fussent pas confondus entre les deux seuls Facardins qui fussent dans l'univers; mais je ne fus pas longtemps à reconnaître que cette précaution m'eût été très-inutile.

Il y a des esprits indolents et spéculatifs qui passeraient des heures entières sans parler, principalement quand ils sont seuls; mais pour moi, qui n'ai jamais su ce que c'était que cette ridicule oisiveté d'imagination qui fait rêver à tous les objets qui se présentent en voyageant sans ouvrir la bouche pour en raisonner, je me parlais à moi-même, quand je n'avais personne à qui parler : je répétais quelques scènes de comédie; je chantais, je sifflais, enfin je mettais en usage tout ce que l'esprit et les avantages de la naissance fournissent pour se désennuyer, plutôt que de m'amuser à bâtir des châteaux en l'air comme font les misérables songe-creux dont je parle.

Mon secrétaire n'était pas, à la vérité, de cette espèce de rêveurs; mais il s'arrêtait à chaque bout de champ pour des baguenauderies qui ne valaient guère mieux; et, tirant une grande pancarte toute griffonnée de ses observations, il allait crayonnant les fleuves, les montagnes, les rivages, les châteaux, les moulins et jusqu'aux colom-

biers qui se trouvaient sur notre route. Un jour que j'en étais plus impatienté qu'à l'ordinaire : Jasmin, lui dis-je, est-il possible qu'avec cette barbe qui vous pend jusqu'à la ceinture, vous soyez éternellement à lanterner avec votre chiffon de journal. au lieu de vous tenir auprès de moi pour répondre à mes questions? Serrez-moi ce fatras, pour me faire voir, dans l'état que vous avez des aventures périlleuses, l'aventure la plus à portée de nous, afin que je l'aille chercher; car je suis las d'errer au hasard, comme je fais depuis trois semaines.

Nous étions auprès d'un pont, qu'il commençait à dessiner dans le temps que je lui tenais ce discours; il eut de la peine à quitter son ouvrage pour m'obéir; il s'y disposait pourtant avant que de passer la rivière, quand nos chameaux se mirent à renifler et à trembler de frayeur. Un moment après, nous entendîmes accorder quelques instruments, et aussitôt nous vîmes paraître, à l'autre bout du pont, une demi-douzaine de personnages habillés de toile peinte, qui, nous ayant vus les premiers, accordaient des instruments de différentes espèces pour nous faire honneur. Dès que nous connûmes que c'étaient des musiciens pareils à ceux de la forêt, nous leur fîmes signe de ne pas commencer la sérénade dont ils nous voulaient honorer. Ils virent bien, par le trépignement de nos montures, que c'était en leur faveur que nous faisions cette prière; et, passant de notre côté en chancelant à chaque pas, car ils étaient tous ivres, l'embarras de nos chameaux leur parut si divertissant, qu'ils voulurent l'augmenter par un petit prélude.

Dès les premiers accords de ce prélude, le chameau de mon secrétaire, se souvenant de la manière dont il s'était sauvé la première fois, se précipita dans la rivière sans marchander; et tandis que son maître lui tenait le cou étroitement embrassé pour gagner l'autre bord, les mémoires curieux de nos voyages, qu'il n'avait pas eu le loisir de serrer, flottèrent au milieu de l'eau. Pour mon chameau, que le chef de ces musiciens avait saisi par la bride, et que les autres environnèrent de tous côtés, de peur qu'il ne suivît son compagnon, voyant qu'il ne pouvait s'échapper, il se mit à deux genoux, tremblant comme la feuille, ferma les yeux, ne pouvant se boucher les oreilles, et poussa des cris si douloureux, que je ne pus m'empêcher d'en rire, principalement quand j'entendis ceux de l'autre chameau qui, par amitié pour son compagnon, lui répondait de l'autre côté de la rivière.

Je mis pied à terre, et celui qui retenait encore mon chameau par la bride, ayant fait partir ses compagnons de peur de quelque nouvelle alarme, conduisit mon chameau de l'autre côté du pont, et me fit beaucoup d'excuses de l'insolence de ces ivrognes. Il me dit qu'ils

étaientde la bande de plusieurs autres musiciens que je n'avais apparemment pas rencontrés, parce que, de l'humeur dont il voyait nos chameaux, ils seraient morts d'angoisse s'ils avaient entendu l'autre concert, ayant ordre de jouer de tous leurs instruments dès qu'ils verraient quelque étranger. Il ajouta qu'il était resté derrière pour ramasser ces coquins, qui s'étaient écartés pour boire à tous les cabarets de la route, et qu'il allait regagner le convoi de la princesse. Et quelle princesse? lui dis-je. C'est Mousseline la Sérieuse, me dit-il, qui s'en retourne au royaume de son père, pour rire. Comment! pour rire, lui dis-je. C'est, dit-il, qu'il y a trois mois qu'elle voyage pour rire, et c'est pour rire qu'elle retourne au royaume d'Astracan. Mais je suis bien simple, poursuivit-il, de vous rendre raison d'une chose que vous savez mieux que moi.

A ces mots, il partit à toutes jambes pour rejoindre ses compagnons : j'eus beau l'appeler pour satisfaire ma curiosité, jamais il ne tourna la tête, et jamais mon secrétaire ne voulut consentir que je montasse sur mon chameau pour courir après, protestant qu'il aimait mieux mourir que de se trouver à la merci de cette implacable musique.

Nous nous en éloignâmes donc en toute diligence ; lui, regrettant la perte de ses remarques, et moi, celle d'un éclaircissement que je souhaitais sur ce qu'on avait commencé de me dire de l'infante d'Astracan. Il n'aurait tenu qu'à moi d'y rêver jusqu'à la nuit ; car mon secrétaire était resté bien loin derrière moi pour faire le bel esprit, ou pour repasser dans sa mémoire l'abrégé du journal qu'il avait perdu ; mais ne pouvant souffrir le silence où sa rêverie me réduisait, je l'attendis, et dès qu'il fut auprès de moi : Jasmin, lui dis-je, cherchez-moi parmi vos papiers la liste des lieux où l'enchantement et les périls auront de quoi m'exercer, afin que je me rende, comme je l'ai déjà dit, à ceux qui sont le plus près d'ici.

Cherchez-les vous-même, me dit-il d'un air assez chagrin, puisque toutes mes listes, tous mes journaux et tous mes papiers suivent le courant de la rivière, tandis que je suis Votre Altesse sur un sorcier de chameau qui me fera désespérer ma vie, et sur lequel il m'est du tout impossible de faire mon salut, tant il me donne occasion de le maudire, et notre grand prophète qui l'a mis au monde. Suivez donc, seigneur, ces papiers, qui ne sont, à proprement parler, que des commentaires de nos belles actions : pour moi, je ne suis pas assez sot pour me noyer en les repêchant. Mais à quoi bon courir après les aventures dans l'équipage où vous êtes? Ne voyez-vous pas que, quelque brave que vous soyez, il ne faudrait qu'une vielle pour vous faire fuir jusqu'au bout du monde sur cette maudite monture ? Laissez

donc là, s'il vous plaît, la démangeaison de gloire qui vous tourmente, jusqu'à ce que vous soyez en état d'en acquérir. Nous sommes à trois journées du golfe Persique ; c'est dans la ville enrichie du commerce de cette mer, que l'on trouve les plus beaux chevaux du monde ; et c'est là que je conseille à Votre Altesse de se défaire de ces désastreux chameaux, pour nous monter à la façon des héros errants, au lieu de trotter par le monde comme des marchands arméniens ou des pèlerins de la Mecque.

Je suivis son conseil; et le troisième jour, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, c'est-à-dire sans avoir trouvé de musique en chemin, nous découvrîmes le rivage de la mer Rouge. Le soleil était sur le point de se coucher, et je regardais avec plaisir la variété brillante dont ses rayons peignaient la surface des flots. On eût dit que c'était quelque tapis de pourpre qu'on avait étendu dessus; car la couleur de cette mer et celle de la lumière qui s'y répandait, faisaient un mélange éclatant. Mon secrétaire, qui ne s'éloignait plus de moi, me demanda si je savais pourquoi ce que je regardais s'appelait la mer Rouge. Je lui dis que c'était à cause de sa couleur. Au contraire, me dit-il, c'est qu'elle n'est non plus rouge que vous. Au reste, il ne faut pas vous imaginer qu'elle soit venue au monde faite comme elle est; et puisque nous avons encore pour une heure de chemin d'ici à la ville de Florispahan, capitale de l'Arabie Pétrée, je vais vous conter tout cela.

Vous saurez donc, s'il vous plaît, qu'à cette extrémité de la mer Rouge qui regarde les Indes, on trouve d'un côté les confins de la Bactriane, et de l'autre le royaume d'Ophir. Les premiers rois d'Ophir avaient toujours été en guerre avec les premiers rois de la Bactriane, et cela pour un sujet assez léger; ce qui arrive d'ordinaire à des princes voisins comme ceux-ci, qui ne sont séparés que par un trajet de cinq ou six cents lieues de mer : or, après que ces puissants rois se furent bien désolés depuis quinze cents ans, de père en fils, par des guerres continuelles, ceux qui règnent encore de nos jours se sont avisés de faire la paix par l'alliance de leurs enfants.

Le roi d'Ophir n'avait qu'un fils, et celui de Bactriane n'avait qu'une fille. Cette fille était ce qu'on appelle la beauté même; et le prince d'Ophir était un chef-d'œuvre d'agrément et de bonne mine, mais froid comme glace à l'égard du beau sexe. Cependant les plénipotentiaires de part et d'autre ayant fait leur devoir, le traité fut bientôt conclu. Celui de Bactriane, grand politique d'ailleurs, n'avait presque point de nez; mais en récompense il avait la plus épouvantable bouche qu'on verra jamais. Celui d'Ophir... Non ; attendez un peu que je me re-

mette cette circonstance. Celui d'Ophir... oui, justement; celui d'Ophir, au contraire, avait une bouche dans laquelle un enfant d'un an eût à peine mis le bout du doigt, lors même qu'il bâillait; mais en récompense son nez était le plus ample et le plus fertile en bourgeons que jamais plénipotentiaire ait porté.

Le ministre bactrien porta les articles de la paix avec le portrait de l'infante sa maîtresse à la cour d'Ophir; mais ce fut inutilement : le prince ne voulut pas seulement regarder le portrait, et partit secrètement de la cour environ à minuit et trois quarts. Mais ce qui arriva dans l'autre cour vous fera dresser les cheveux à la tête. Or, avant que d'en venir à cette catastrophe, il est bon que vous sachiez qu'à deux stades et demi de Fourchimène, capitale de toute la Bactriane, on voit un petit bois fort obscur; que dans ce bois est un temple encore plus obscur (écoutez bien ceci, s'il vous plaît); qu'au haut de ce temple est un pinacle qui s'élève jusqu'aux nues, et que tout au haut de ce pinacle est une cage, et dans cette cage un coq qui rend des oracles : souvenez-vous, s'il vous plaît, de toutes ces circonstances. Comme le ministre du roi d'Ophir n'était pas encore arrivé, et que toute la cour de Bactriane l'attendait avec impatience, à cause des feux d'artifice qu'on avait préparés pour la publication du mariage, la belle Primerose, qui, comme une princesse jeune et bien élevée, aimait fort la figure des hommes jeunes et bien faits, importuna tant la reine sa mère, qu'elles furent toutes deux incognito consulter l'oracle du coq, pour savoir au juste à quelle heure le prince d'Ophir arriverait, ne doutant pas, comme elles avaient appris par les nouvelles à la main, qu'il n'arrivât galamment lui-même, sous le nom du plénipotentiaire du roi son père, pour rendre l'ambassade encore plus touchante.

La princesse donc, s'ennuyant d'être toute coiffée, toute frisée et toute parfumée, comme elle faisait depuis trois nuits pour n'être pas surprise, s'était rendue à la petite écurie vers l'entrée de la nuit, sans filles d'honneur et sans dames du palais, lorsqu'on vint avertir la reine que l'ambassadeur d'Ophir était arrivé dans une chaise de poste. Cette particularité d'impatience amoureuse les confirma dans l'opinion que c'était le beau prince en personne : ainsi le chariot qu'on avait préparé pour aller à l'oracle les ramena au palais.

La princesse qui, par l'excès de sa beauté, prétendait remercier le prince de l'excès de son empressement, ne cessait de se mordre les lèvres, d'aiguiser ses regards et de tarabuster ses cheveux, en attendant qu'on le menât à l'audience; mais elle pensa s'évanouir lorsque le véritable ambassadeur y parut. Elle avait si fortement dans la tête que c'était le prince déguisé sous le caractère du ministre, que quand,

au lieu de la plus charmante figure du monde, elle vit ce nez de pélican au-dessus d'une bouche qui semblait faite par un vilebrequin, elle dit tout haut que le prince d'Ophir avait beau faire la petite bouche, la princesse des Bactriens n'était pas pour son nez.

Elle ne se contenta pas de ce transport d'indignation; elle se mit à genoux devant toute l'assemblée, et levant les yeux au ciel : Que Mahomet n'ait jamais pitié de mon âme, s'écria-t-elle, et que son Alcoran me serve de poison, si jamais j'épouse le prince d'Ophir, jusqu'à ce je sois assez vieille et assez effroyable pour lui donner autant d'aversion que j'en ai pour sa figure ! Dès qu'elle eut achevé cette imprécation, elle baisa la terre; ce qui, chez les Bactriens, est la confirmation d'un serment solennel.

Le pauvre ambassadeur, qui n'avait pas encore commencé sa harangue, fut tellement surpris de l'horreur que l'on témoignait pour le plus beau prince du monde, qu'il remit dans sa poche le chalumeau d'or qu'il avait pris pour mettre dans sa bouche et pour faire son compliment, et sortit de l'audience comme il y était entré; mais il en sortit si transporté de colère, qu'en montant dans son palanquin on crut que son nez ne sortirait jamais de la ville sans y mettre le feu, tant il paraissait enflammé.

La princesse, de son côté, s'étant échappée des bras du roi son père et de la reine sa mère, donna un soufflet à tour de bras à sa gouvernante, qui lui faisait des remontrances; monta, jambe deçà, jambe delà, sur le cheval d'un officier des gardes, et ne cessa de galoper qu'elle ne se fût rendue dans le bois. Elle y mit pied à terre; mais comme elle s'allait jeter dans le temple.....

J'écoutais avec attention le récit de mon secrétaire, lorsqu'il fut interrompu par quelque chose de brillant qui parut sur la mer assez loin de nous. Le soleil se plongeait au sein des ondes; et ses derniers rayons, se répandant sur cet objet, nous firent croire que c'était un amas d'or qui flottait vers le rivage où nous étions; mais, à mesure qu'il avançait, nous découvrions des banderoles flottantes, et nous reconnûmes enfin que c'était une chaloupe tout éclatante de l'or dont elle était couverte depuis le haut de son mât jusqu'à la surface de l'eau : deux nains fort noirs et fort difformes en étaient les conducteurs. Dès qu'elle eut joint le rivage, une espèce de nymphe, plus parée que le ciel et plus laide que l'enfer, en sortit. Tandis que je m'étonnais comment on pouvait être si jeune et si détestable, elle vint se jeter à mes pieds; et m'ayant embrassé les genoux avant que je pusse m'en défendre : Invincible chevalier, me dit-elle, venez sauver la plus précieuse vie qui fut jamais ; et, sans vous arrêter à la difficulté de l'entreprise,

jurez-moi que, quelles que puissent être les conditions du combat, vous viendrez avec moi vous y exposer pour la délivrance de la beauté la plus plus parfaite qui soit dans l'univers.

Elle fit semblant de pleurer à ces mots : je la relevai pour me sauver de l'horrible grimace qu'elle commençait à faire; et j'avais la bouche ouverte pour jurer, lorsque le prudent secrétaire mettant sa main dessus : Attendez, seigneur, me dit-il, que je la questionne un peu avant que de vous engager. Alors, ôtant sa calotte, et secouant sa longue barbe : Ou je ne m'appelle pas Jasmin, poursuivit-il, ou vous venez de la roche de cristal : n'est-il pas vrai, demoiselle ma mie? Taisez-vous, petit Amour, lui dit-elle; ce n'est pas vers vous qu'on m'envoie, c'est vers votre maître. Oui, beau chevalier, c'est vers vous, poursuivit-elle en me regardant. La plus charmante des mortelles vient de se mettre au bain, et ce sera pour la dernière fois, à moins que vous n'ayez la bonté de l'en voir sortir : jurez-moi donc que vous le ferez en dépit de votre page Jasmin ; jurez-le-moi ; et qu'ainsi la rosée du matin vous soit toujours en aide, que celle du soir vous flatte tendrement les joues, et que les paroles de votre bien-aimée soient aussi favorables à votre cœur, que le chant du coq l'est à l'oreille qui ne peut dormir la nuit !

Je n'avais garde de refuser les prospérités que me promettaient tant d'agréables souhaits : ainsi je prêtai le serment qu'on me proposait, et je jurai, quoi qu'il en pût arriver, premièrement, de voir sortir de son bain la dame dont on parlait, et de faire mon possible ensuite pour la délivrer. Mon secrétaire n'eut pas plutôt entendu le serment que je venais de faire, qu'il s'arracha les cheveux, se chiffonna la barbe ; et poussant des cris douloureux : Misérable prince ! s'écria-t-il, quelle maudite étoile vous a conduit en ces lieux, pour un engagement qui va vous perdre ou vous déshonorer pour jamais ! Sachez qu'il n'y a qu'un satyre, ou le fils de quelque Cantharide, qui osât seulement regarder l'aventure que vous avez témérairement juré d'entreprendre, et que je jurerais bien que vous ne mettrez jamais à fin ; mais je sais le moyen de vous dégager du serment que vous venez de faire.

A ces mots il tira son poignard, et courut à l'ambassadrice dans le dessein de lui percer le cœur. Il ne me fut pas difficile de prévenir l'effet de son emportement, ni de trouver des paroles pour lui reprocher ce transport indigne. Tout cela ne l'en fit point repentir ; et voyant que je m'embarquais sans lui, car telle était la loi de cette entreprise ; voyant, dis-je, que je lui défendais absolument de m'accompagner : Que la mer, s'écria-t-il, puisse engloutir le bateau doré, les deux nains



qui le gouvernent, la guenon pretintaillée qui s'y met, et le malheureux Facardin qui la suit !

La nymphe n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'elle me regarda deux ou trois fois avec beaucoup d'étonnement, et me demanda s'il était bien vrai que je fusse Facardin. Pourquoi non ? lui dis-je. A cette réponse, se tournant vers mon secrétaire qui pleurait encore sur le rivage : Vénérable Jasmin, lui dit-elle, ne mentez point ; est-ce là véritablement Facardin ? Il le jura dans l'espérance que c'était pour mon bien qu'elle le demandait. Voguons donc, s'écria-t-elle, puisque nous avons l'invincible Facardin ; mais si c'est lui, qu'a-t-il fait de la moitié de sa personne ?

Comme je n'entendais rien à tout cela, je n'y fis aucune réponse ; et, la chaloupe dorée voguant d'une vitesse incroyable, nous perdîmes de vue le rivage où l'inconsolable Jasmin se désespérait, et quinze minutes après nous en découvrîmes un autre.

C'était un rocher d'une vaste étendue qui s'élevait au milieu de la mer. Il me parut transparent : dès que nous y fûmes débarqués, je connus qu'il était tout de cristal. Une femme plus âgée, plus magnifiquement habillée et beaucoup plus laide que celle du bateau, nous vint recevoir. Dès que notre demoiselle la vit : Réjouissez-vous, s'écria-t-elle ; je vous amène ce que notre divine maîtresse cherche depuis longtemps ; je vous amène le grand Facardin.

Le grand diable ! répondit l'autre. Il faut que tu sois folle, ma pauvre Harpiane, pour croire que ce marmouset soit l'indomptable Facardin. Mais il n'importe ; nous verrons de quoi ce jeune téméraire est capable ; et puisqu'il n'a pas l'air de suffire aux seules approches de l'aventure, nous aurons la consolation de le voir écorcher, tandis qu'on brûlera l'infortunée Cristalline. A-t-il juré ? Oui, lui dit la première chouette, et même de si bonne grâce, que j'ai quelque regret à sa destinée. Qu'on le désarme donc, dit l'autre, tandis que j'irai l'annoncer à la charmante Cristalline.

Doucement, s'il vous plaît, mesdames les laiderons, leur dis-je ; sachez que je vous aurai plutôt fendu le groin à toutes deux, que vous n'aurez le temps de prononcer encore une fois le mot de désarmer.

Je mis l'épée à la main à ces mots ; et les voyant tout éperdues d'un procédé si brusque : Qu'on me conduise, leur dis-je, vers cette Cristalline que j'ai sottement juré de secourir, afin que je ne perde point le temps à la délivrer d'un péril qui paraît si pressant : il serait vraiment fort à propos de me laisser désarmer dans le temps qu'on m'envoie chercher pour combattre !

Chevalier, mes amours, dit celle qui nous était venue recevoir, faites

ce qu'on vous dit; aussi bien serait-il inutile de résister : laissez ici vos armes; et je vous jure, par le grand Ali, fondateur des turbans verts, que, s'il se présente un seul ennemi qui soit armé contre vous, on vous rendra vos armes. Je me laissai persuader; et ne retenant que mon épée, dont je ne voulus jamais me défaire, je suivis ces deux créatures.

Nous rencontrâmes en chemin une infinité de figures qui me parurent fort étonnantes : c'étaient des hommes habillés et coiffés en demoiselles, qui, portant chacun une quenouille avec son fuseau, filaient de toute leur force en nous voyant passer. Je demandai ce que c'était que cette indigne mascarade de tant de visages guerriers travestis en fileuses. Elles me dirent que j'étais bien malheureux de ne pouvoir plus espérer d'en être; que tous ces hommes étaient autant d'aventuriers qui, ayant juré, comme moi, de tenter la même aventure, avaient mieux aimé passer leur vie dans cet état, que de l'entreprendre au hasard d'être écorchés tout vifs s'ils ne la mettaient pas à fin; mais que, comme nous étions au dernier jour de l'année qu'on avait donné pour cela, le dernier qui s'offrirait, après avoir juré, n'avait plus de choix à faire que celui d'entreprendre la délivrance de leur souveraine, ou d'être écorché tout vif, en cas qu'il le refusât ou qu'il ne pût la mettre à fin après s'y être engagé.

Ne peut-on pas savoir, leur dis-je, de quelle nature est cette aventure périlleuse? C'est à notre belle maîtresse à vous en informer, répondirent-elles, en vous la présentant. Il eût été difficile de se soutenir, ou du moins de marcher dans une île toute de cristal, si l'on n'avait répandu de la poudre de diamant sur toutes les routes; et comme la nuit était entièrement fermée, je n'aurais pu distinguer les objets, si l'on n'avait, par un travail infini, creusé le rocher en cent mille endroits, pour y mettre des caisses d'où sortaient de gros orangers aux branches desquels pendaient de vastes chandeliers de cristal, et un million de bougies allumées qui éclairaient tout le rocher comme en plein jour.

Nous étions sous la zone torride, à quatre doigts tout au plus de la ligne équinoxiale. Le soleil avait dardé ses rayons à-plomb durant toute la journée sur ce prodigieux amas de cristal; l'air en était échauffé, comme vous pouvez croire; les vents semblaient s'être tous couchés avec le crépuscule : ainsi je n'eus pas grand'peine de me trouver tout en eau lorsque nous parvînmes à l'extrémité du rocher. Sur le penchant de cette extrémité je vis un pavillon carré : mes deux guides me convièrent de m'y reposer; je le trouvai garni de toutes sortes de rafraîchissements. Je pris celui du bain le premier, à

la sollicitation de ces conductrices, qui m'aidèrent à me déshabiller, mais qui ne purent me persuader de leur confier mon épée, comme je fis mes habits. Elles se tuaient de me dire qu'on ne s'était jamais baigné l'épée à la main. Tout cela ne servit de rien : non-seulement je m'y mis, mais j'en sortis dans cette posture. On me jeta sur les épaules une robe de chambre magnifique ; et, tandis que je mangeais ce qu'on avait servi devant moi, et que je buvais d'un vin frais et délicieux, on emporta mes habits, et le jour parut.

On me pria tout de nouveau de me défaire de ce grand vilain cimeterre, qui ne convenait point aux lieux où je devais m'éprouver ; et, sans me vouloir rendre mes habits, on me dit qu'il était temps de partir. Il ne me faudrait plus, leur dis-je, qu'un battant-l'œil, une quenouille au lieu de mon épée, et un peignoir sur les épaules, pour être dans l'équipage des misérables que je viens de rencontrer.

Enfin, voyant que je n'entendais pas raison sur l'épée qu'elles avaient tant d'envie de m'ôter, elles me conduisirent, dans l'état où j'étais, jusqu'au bout d'un pont sur lequel on traversait de la roche de cristal à la plus délicieuse prairie qu'on pût voir.

Ce fut là que les deux demoiselles me quittèrent. Dès que j'eus passé le pont, deux petits Mores, plus défigurés que ceux de la chaloupe, le fermèrent d'une barrière de bronze, et, m'ayant fait la révérence, me demandèrent mon épée. Je leur dis que j'étais tellement importuné de cette proposition, que je les pourfendrais depuis la tête jusqu'au nombril s'ils m'en parlaient encore. Ils furent si troublés de cette menace, qu'ils se mirent à courir comme des chèvres au travers de la prairie.

Je les suivis au petit pas jusqu'auprès d'un palais qui ne pouvait manquer d'être transparent, puisqu'il était formé des plus fines et des plus magnifiques glaces de miroir qui soient dans le reste du monde. A côté de ce palais, on avait tendu, par le moyen d'un nombre infini de chevilles d'or et de cordons de pourpre, le plus superbe des pavillons ; car j'ai su depuis que c'était celui de l'infortuné Darius, dont j'ai l'honneur de descendre en droite ligne.

Ce pavillon, ouvert par devant, me laissa voir un lit plus magnifique et plus galant, s'il est possible, que celui dans lequel reposent à présent les appas de la divine Schéhérazade, votre épouse. Ces objets ne m'auraient pas donné la moindre idée d'une aventure périlleuse, si je ne les avais pas trouvés vilainement situés ; car à la droite du palais transparent se présentait un bûcher, auquel il ne manquait que d'être allumé pour y brûler quelque criminel ; et l'on voyait à la gauche du pavillon une espèce d'autel, aux quatre coins duquel on avait mis des

anneaux pour attacher la victime, et des couteaux pour l'écorcher.

Quoique je ne me sois jamais seulement figuré ce que c'était que la peur, j'avoue qu'une légère idée d'inquiétude me passa par la tête comme une vapeur, lorsque je me souvins de ce que l'on m'avait dit du rocher de cristal. Cependant, comme je ne voyais personne dans le pavillon, quoique le lit y fût tout prêt à recevoir quelqu'un, je m'approchai du petit palais, et ce fut là que j'eus la première connaissance de la bizarre entreprise où je m'étais engagé.

L'endroit où le hasard me conduisit d'abord était justement l'appartement des bains. Je n'eus que faire d'en chercher la porte ; je vis aussi distinctement ce qui s'y passait. Quatre Moresses, plus noires, plus camardes et plus déshabillées qu'elles ne le sont au fin fond de la Guinée, étaient rangées autour de la cuve, où, selon toutes les apparences, leur maîtresse n'attendait que mon arrivée pour commencer l'aventure ; car dès qu'on m'eut aperçu, ces quatre dames d'atours se mirent en haie du côté où j'étais, et la merveilleuse Cristalline sortit du bain, presque aussi nue qu'on peut l'être tout à fait. Elle fut quelque temps dans cet état au milieu de ces quatre vieilles taupes, avant qu'on pût lui donner de quoi se couvrir : je connus l'artifice ; mais, quoique je fusse persuadé de l'avantage que son éclat recevait par l'opposition de ces figures affreuses, j'avoue que je fus frappé de la blancheur dont toute sa personne m'éblouit, et je ne comptai pour rien le péril de l'entreprise, dans l'espoir qu'une beauté si rare aurait quelque reconnaissance pour le service que je prétendais lui rendre.

Je ne sais de quelle manière elle et ses suivantes disparurent pendant que je faisais ce beau raisonnement ; mais quelques moments après, une de ces Moresses vint dire que la céleste Cristalline, sa maîtresse, cette divinité que j'avais eu le bonheur de voir au sortir de son bain, m'attendait dans son lit, où elle venait de se mettre, dans l'espérance que je voudrais bien lui sauver la vie par cette généreuse complaisance.

Je ne savais comment me persuader qu'on ne se moquait pas de moi par une proposition si cavalière et si flatteuse en même temps : Finisse l'aventure comme elle pourra, disais-je en moi-même, pourvu qu'elle commence comme cette honnête messagère veut me le faire entendre !

Je la suivis avec empressement ; car elle marchait à grands pas : je me doutai bien qu'on me menait au pavillon de Darius ; et dès que j'y fus introduit, je le vis environné d'une troupe de gens armés qui se postèrent tout autour. Cela fait, la nymphe Cristalline me pria de m'asseoir un moment au chevet de son lit.

Dès que j'y fus, elle prit une sonnette d'or ; et dès qu'elle eut sonné, parut un vieillard dont la barbe était d'environ trois pieds plus longue que celle de mon secrétaire ; dans sa gauche il tenait une faux, et dans sa droite une pendule qu'il posa sur une table de l'autre côté du chevet, et se retira. Dès qu'il fut sorti, parurent deux autres figures encore plus extraordinaires : l'une était une espèce de grand prêtre, vénérable par son habillement, mais de l'aspect le plus féroce qu'on ait jamais vu, et qui, parmi ses vêtements sacerdotaux, avait un grand couteau de boucher passé dans sa ceinture, sans compter une barbe plus longue encore que la première ; l'autre était un serrurier, autant que je le pus juger par un marteau, des clous et une lime dont il était muni. Il portait de plus une sorte de clavier, qui, au lieu de clefs, était tout farci de bagues de différentes espèces ; il passa ce clavier dans un anneau qui sortait du milieu d'une plaque d'or enfoncée dans la terre.

La déesse du lit, que je n'avais pas eu le temps de regarder à cause de toute cette momerie, me pria de faire la première épreuve, c'est-à-dire de lui apporter une de ces bagues ; que cela fait, l'aventure était finie, elle libre, et moi maître de sa personne et de tous ses trésors.

Ce fut à ces mots que je tournai les yeux sur elle ; mais j'en étais trop près pour la trouver aussi merveilleuse que la première fois : malgré tout l'art qui soutenait quelques restes de beauté, son visage me parut fort flétri. Je ne sais si elle crut que ma surprise venait de ce que je la croyais fardée ; car elle affecta de se laisser voir la gorge et les bras, pour me prouver qu'elle ne l'était pas ; et ce fut justement ce qui me persuada qu'elle l'était depuis la tête jusqu'aux pieds ; et, dès ce moment, je fus aussi dégoûté de ses charmes, que j'en avais été surpris en la voyant sortir du bain.

Cependant, comme il était question de tenter l'aventure, et qu'elle ne consistait qu'à lui mettre une bague au doigt, je me levais pour aller vers le clavier, lorsque cet archi-prêtre à longue barbe me voyant armé : Mon petit ami, me dit-il en langue arabesque, où avez-vous appris à paraître devant les dames couchées l'épée à la main ? Qu'on se mette tout à l'heure à deux genoux, et qu'on me rende cette inutile flamberge.

Il serait impossible, magnanime empereur, de vous faire comprendre la fureur où cette insolence me mit. Cependant, comme je la voulus modérer, de peur de quelque indécence : Monsieur l'abbé, lui dis-je, quoique ce que vous venez de dire soit le refrain de toute la canaille dont ces lieux sont habités, je vous avertis que, s'il sort du buisson qui vous couvre toute la face une autre parole comme celles que vous

venez de proférer, votre tête ne servira plus qu'à balayer les ordures de ces lieux.

Après ce compliment, je lui fis siffler deux ou trois fois mon épée autour des oreilles ; et je vis bien que tout ce qui me parlait dans ces îles, n'ayant qu'un même langage, prenait le même parti lorsque j'y répondais ; car mon grand prêtre s'enfuit, après avoir fait le plongeon chaque fois que mon épée lui passait par-dessus la tête, et le serrurier le suivit de fort près.

Dès que je me vis seul, je voulus finir l'aventure en portant une bague à la fée Cristalline ; car je croyais qu'il n'y avait qu'à se baisser, comme on dit, pour en prendre ; mais j'eus beau m'évertuer, et les tirer l'une après l'autre d'une force que les dieux n'ont accordée qu'à peu d'hommes, jamais je n'en pus ébranler une seule. Le dépit d'une résistance où je ne m'étais pas attendu me fit redoubler mes efforts à plusieurs reprises, mais toujours inutilement.

Cette aventure me fit souvenir d'Alexandre au sujet du nœud gordien, et je sortais pour ramener le serrurier, ou pour lui prendre une de ses limes, lorsque la nymphe me pria de me remettre auprès d'elle ; et dès que j'y fus : Ce ne sont pas de pareils efforts, me dit-elle, d'où dépendent mon salut et le vôtre. Vous voyez que toute la puissance de l'univers ne peut dégager une de ces bagues du clavier de la manière que vous l'avez voulu faire ; cependant il en est une qui les fera sortir l'une après l'autre, avec autant de facilité que si le clavier était ouvert : reprenez haleine avant que je vous en instruise ; et tandis que vous respirerez, remarquez bien ce que vous verrez dans ce pavillon.

Je tournai les yeux de toutes parts, et je vis, outre la pendule et le clavier, une armoire de cristal et deux rouets à filer : alors la dame du lit, voyant que je lui prêtais attention, me parla de cette manière :

Je suis née avec tous les sentiments de sagesse et de vertu qu'on a besoin d'inspirer aux autres, mais avec une curiosité qu'il ne m'a jamais été possible de vaincre. Une mère qui me voulait conserver dans toute la pureté de mon innocence, ne laissait point approcher d'homme des lieux où j'étais élevée : ma curiosité naturelle n'eut plus pour objet que la présence d'une créature dont je ne connaissais que le nom : ont eu beau me peindre cette créature comme un monstre affreux, qui me dévorerait dès la première vue, ma curiosité n'en fit qu'augmenter ; et je n'eus pas plutôt atteint l'âge de douze ans, qu'elle devint si vive, que je résolus de m'échapper, et de voir un homme à quelque prix que ce fût. Je sortis du lit lorsque je crus toute la maison ensevelie dans un profond sommeil ; je sautai de la fenêtre dans le jardin ; du jardin je grimpai sur la muraille ; je la franchis au hasard de me tuer, et tout

cela pour chercher une bête qui devait me dévorer. Je courais au travers des champs comme une folle, de peur qu'on ne courût après moi pour me ramener; et dès que je me crus assez loin, je m'assis auprès d'un buisson pour m'y reposer en attendant le jour.

Sous ce même buisson un jeune pèlerin, que la nuit avait apparemment surpris, s'était aussi réfugié.

Je ne m'en aperçus que quand l'aube du jour me fit distinguer les objets. Il s'éveilla dans le même temps, et parut aussi surpris que je le fus d'abord de voir quelqu'un si près de moi. J'étais alors d'une innocence si parfaite, malgré toute ma curiosité, que je crus que c'était une fille de mon âge, mais de quelque pays étranger, à cause qu'elle était coiffée tout différemment, et que ses habits étaient beaucoup plus courts que les miens. Du reste, quoique je fusse alors tout aussi belle que vous me voyez, son visage me parut encore plus beau que le mien.

Nous fûmes quelque temps à nous regarder sans rien dire; à la fin, prenant la parole : Bel étranger, me dit-il, si vous entendez la langue que je vous parle, je vous prie de m'enseigner où je pourrai trouver une femme. Mon père, qui demeure dans le lieu de toute la province le plus désert et le plus rempli de bêtes sauvages, m'ayant élevé dès mon enfance dans l'exercice de la chasse, me permettait de les poursuivre toutes, et de combattre les loups, les sangliers et les ours; mais il me défendait de m'éprouver contre la plus dangereuse de toutes les bêtes, qu'on appelle *la femme*, qu'il m'assurait être pleine de venin, et contre laquelle il était impossible de se défendre. Je lui demandai comment cette bête était faite, afin de pouvoir l'éviter; il ne voulut pas me le dire. Je le priai d'en faire venir une toute jeune, pour tâcher de l'apprivoiser dans la maison; mais il n'en voulut rien faire; et tant de refus ayant augmenté le désir extrême que j'avais de voir un de ces dragons, il y a bien un mois que je me suis dérobé de chez mon père, et que je parcours en vain les bois les plus sombres et les déserts les plus affreux, pour trouver une de ces bêtes.

Ainsi, comme je vois par votre habillement, que vous êtes d'un autre pays, si par hasard il s'y trouve des femmes, je vous conjure encore une fois de m'en montrer quelqu'une.

Et n'en êtes-vous pas une vous-même? lui dis-je tout étonnée. Non, dit-il, n'ayez point peur; et quand même il en viendrait quelqu'une ici, vous voyez cet arc et ces flèches? je sais si bien m'en servir, que je vous en garantirais. Mais si vous n'êtes pas une femme, lui dis-je, que pouvez-vous être? Je suis un homme comme vous, répondit-il.

Que vous dirai-je, seigneur chevalier? Après beaucoup d'étonnement et de questions de part et d'autre, nous nous rapprochâmes;

nos premières alarmes cessèrent; nous trouvâmes ce que nous cherchions ; et sans qu'il me dévorât ou que je l'empoisonnásse de mon venin, notre curiosité fut satisfaite.

Nous fûmes si contents de cette découverte, et si choqués de la supercherie de nos parents, que nous résolûmes de ne plus nous quitter pour retourner chez eux. Nous nous cachâmes pendant quelques jours dans l'épaisseur des forêts, persuadés que l'on ne manquerait pas de me chercher partout à la ronde; car nous ne craignions rien tant que d'être séparés ; et je comptais pour rien, pendant les premiers jours, de ne vivre que de la chasse de celui qui m'accompagnait, et de n'avoir point d'autre retraite pendant la nuit que les arbres et les rochers.

Mais comme mon penchant à la curiosité n'était point éteint pour avoir satisfait la première, elle se réveilla dans cette solitude. L'ennui me prit : je m'imaginai que tous les hommes n'étaient pas renfermés dans le premier que j'avais rencontré ; que, quoiqu'il fût beau comme le jour, il s'en pourrait trouver par le monde qui serait encore plus mon fait que celui-là ; et, dès que je me le fus mis dans la tête, je résolus d'en avoir le cœur net. Je lui proposai donc de sortir des bois pour voir un peu ce qui se passait ailleurs : il ne demandait pas mieux ; et nous marchâmes tant, que nous arrivâmes au bord de la mer.

Il n'avait jamais vu ce vaste élément, non plus que moi : vous savez que c'est un objet qui surprend toujours la première fois qu'il s'offre, et nous étions tous deux fort attentifs à le considérer, lorsque la surface en fut troublée par une espèce de bouillonnement qui parut aussi loin que la vue pouvait s'étendre de l'endroit où nous étions. Il en sortit une vapeur épaisse qui, s'élevant d'abord jusqu'au ciel, s'épaissit encore en redescendant, et, formant un nuage obscur, fut poussée par un vent subit droit à l'endroit d'où nous le regardions. J'en fus enveloppée comme d'un manteau qui, me serrant de plus en plus, m'enleva de terre au milieu des cris de mon amant, qu'on laissa là. Je sentis qu'on me transportait d'un mouvement rapide : mais c'était la moindre de mes inquiétudes ; je suis naturellement hardie, et je n'étais en peine que du brouillard qui me cachait, à ce que je croyais, mille choses dignes de ma curiosité.

Dans ce moment il se dissipa ; la mer s'entr'ouvrit, et j'en fus engloutie sans autre mal que celui de me trouver au milieu d'une grotte spacieuse, ornée de tous les différents coquillages que la mer produit et qui paraissait enrichie de tout le corail et des plus belles perles qui soient dans son sein. A peine eus-je le temps de me reconnaître et de revenir de ma surprise, que je vis auprès de moi la fidèle Harpiane.

qui est cette fille qui est allée vous chercher dans la chaloupe d'or, et qui des rives de Florispahan vous a conduit au rocher de cristal.

Elle était à peu près vêtue comme les suivantes de Téthys, c'est-à-dire presque point : cela ne lui était pas trop avantageux ; car elle était encore plus laide que vous ne la voyez à présent : elle me dit, après une grande révérence, que j'étais la bien venue, et que le souverain de cet empire l'avait envoyée pour me servir, pour me faire voir les merveilles de l'abîme, et pour me conduire ensuite dans les lieux où j'étais attendue. Elle me conduisit, en disant cela, par une grande galerie de cristal, dont la voûte était soutenue d'un rang de colonnes revêtues de nacre de perle et de branches de corail.

Quand nous fûmes au bout, elle me demanda si je ne voulais pas voir le magasin des naufrages avant que de monter. Je ne savais ce que cela voulait dire : elle s'en aperçut, et me dit que nous étions sur la mer Rouge ; que, cette mer étant le canal par où les trésors des Indes se communiquent, par une navigation continuelle, au reste de l'univers, il arrivait souvent que ceux qui, par de longs travaux, s'étaient enrichis des dépouilles de la terre, en portaient le tribut au fond de la mer, où l'on recueillait avec soin, en les rangeant avec ordre, les divers présents que les tempêtes faisaient au plus avide de tous les éléments.

Je n'eus garde de refuser cette proposition, moi qui ne pouvais rien refuser à ma curiosité. Nous entrâmes donc dans une salle où je ne vis que monceaux d'or, d'argent et de pierreries : mais cette salle me parut d'une si vaste étendue, que je ne comprenais pas comment la terre avait pu fournir les trésors immenses dont elle était remplie.

Après avoir admiré toutes ces choses, on me conduisit dans un magasin encore plus digne de ma curiosité. C'était une salle moins large, mais plus longue que la première : on y voyait, d'un côté, des statues d'or, d'argent, de bronze et de marbre, avec des ameublements de toute façon, et des armes de toutes les espèces, toutes enrichies ou précieuses par leur ouvrage. De l'autre côté de cette salle on voyait une rangée d'armoires à perte de vue ; sur chacune de ces armoires était le portrait d'un homme et d'une femme, avec une inscription au-dessous : les coiffures, les habillements et les draperies de ces portraits étaient de différentes nations.

J'examinais les premiers avec tant d'attention, que la nymphe Harpiane me dit que l'impatience qu'on avait de me voir ailleurs ne me permettait pas de faire là autant de séjour qu'il en aurait fallu pour l'examen du reste : elle ajouta que dans chaque armoire étaient les habits de ceux dont on avait mis les portraits et l'histoire au dehors :

que c'étaient tous les personnages illustres de l'un et de l'autre sexe que différents naufrages avaient fait périr ; qu'on avait fait peindre les plus distingués de tant de malheureux ; qu'on en avait ranimé quelques-uns, et pris les portraits des autres après leur mort. Par exemple, ajouta-t-elle, il y a vingt-deux ans que je me noyai à la suite de la sultane Fatime, favorite du grand-seigneur, qui portait de riches offrandes à la Mecque : qu'en arriva-t-il ? On nous ranima toutes deux ; elle pour son extrême beauté, moi pour la servir. Le souverain de ces lieux en était passionnément amoureux ; cependant tout son art et toute sa puissance ne la purent sauver ; elle mourut au bout de six mois de la petite vérole, qui est le seul mal dont on ne guérit point à sa cour. Tenez, voilà son portrait, ajouta-t-elle, et dans cette même armoire sont ses habits : elle l'ouvrit pour me les montrer ; il n'y avait rien de plus magnifique ni de plus galant.

Tandis que je les regardais avec attention, m'ayant examinée à son tour : C'est justement votre fait, me dit-elle : les habits que vous portez ne sont pas dignes d'une taille comme la vôtre ; ceux de la sultane y conviendront beaucoup mieux : on dirait même qu'ils sont faits pour vous ; je viens de prendre la mesure de votre personne d'un seul regard, et je ne m'y trompe jamais.

Je consentis à la proposition ; et dès que je fus travestie, ma nouvelle dame d'atours me trouva si charmante, qu'elle me pressa de monter dans des lieux dont je me verrais bientôt après la maîtresse, et dont j'allais être enchantée.

Vous y verrez le génie des génies, poursuivit-elle, et vous l'y verrez à vos pieds. N'y verrai-je point quelque homme ? lui dis-je en l'interrompant. Cette question la surprit, mais elle n'eut pas le temps d'y répondre ; celui dont elle venait de me parler, ce génie des génies, vint lui-même y satisfaire. L'impatience qu'il avait de voir sa nouvelle proie le transporta, je ne sais de quelle manière, dans l'endroit où nous étions, au lieu de nous attendre comme il convenait à sa dignité. Sa présence me surprit sans m'effrayer. Quoiqu'il fût tout autrement fait que le pèlerin du buisson, je connus que c'était un homme : il s'en fallait bien qu'il ne fût aussi beau que le premier ; mais en récompense il s'en fallait plus de la moitié que le premier ne fût aussi grand ; et, considérant en moi-même que l'homme dont on m'avait fait si peur était un animal si excellent, je m'imaginai que plus il était élevé, plus il devait être merveilleux. Ainsi, après les premiers compliments, je consentis à la proposition qu'il me fit d'être à lui ; tant j'étais simple, comme je vous ai dit, sur l'apparence des choses !

Après cette cérémonie, l'unique de notre mariage, il me donna la

main ou plutôt la patte, car elle était velue jusqu'au bout des doigts : nous montâmes par un magnifique degré, et nous montâmes tant que nous nous trouvâmes au milieu du rocher de cristal, ce même rocher que vous avez traversé pour venir ici. De ce rocher je fus conduite à cette île, et ce fut sous le pavillon où nous sommes que notre mariage s'accomplit.

J'en fus bientôt dégoûtée ; car la nation des génies est sotte, bizarre, cruelle et mal bâtie, du reste sorcière à toute outrance. Quoique le mien fût aussi volage naturellement qu'il était naturellement amoureux, il devint si constant pour moi, que j'en pensai mourir de chagrin : à cette constance se joignit une jalousie démesurée, mais en même temps d'une espèce toute nouvelle. Il voulait qu'on me regardât pour m'admirer ; mais il était furieux lorsqu'il soupçonnait qu'on avait pris du goût pour moi. J'étais un trésor qu'il voulait garder pour lui seul ; cependant il n'était pas content qu'il n'y eût que lui seul qui connût combien le trésor qu'il possédait était rare.

Je passai fort tristement plusieurs années avec un animal qui me contraignait par ses visions, et qui me dégoûtait par ses empressements. Harpiane était ma seule consolation ; elle me conseilla de bien cacher une aversion dont son seigneur et le mien pourrait s'apercevoir, tout grossier qu'il était, et me dit qu'il fallait plutôt, par un redoublement de complaisance, lui laisser croire que j'étais folle de sa personne et de ses agréments, pour le mieux tromper quand l'occasion s'en présenterait.

Je suivis son conseil, et je m'établis si parfaitement dans la confiance du génie mon époux, qu'il me révélait insensiblement tous ses secrets, entre lesquels il me dit qu'il n'y avait que trois génies dans l'univers, qui fussent aussi puissants que lui ; qu'ils étaient tous trois ses ennemis, et qu'ils avaient chacun un rouet qu'il fallait mettre entre les mains des trois plus belles princesses du monde pour les rendre ses esclaves, et que les ayant en sa puissance, d'abord qu'elles auraient assez longtemps filé pour faire une corde qui pût atteindre du sommet de la montagne la plus haute jusqu'à la mer, il aurait gagné son procès, mais que jusqu'alors il courait risque de perdre ce qui faisait la force de tous ses enchantements, quoique ce mystère fût si bien caché, que personne au monde n'en avait la moindre connaissance.

Dès qu'il m'en eut parlé, je le flattai tant, et lui fis tant de caresses, que je fus maîtresse d'un secret qu'il avait si bien caché jusqu'alors. Il fit sortir du petit doigt d'un de ses pieds un ongle effroyable, qu'il savait cacher quand il voulait, comme font les lions, et me dit que, tant que cet ongle ne serait pas séparé de son corps, il serait invinci-

ble, et que quand même on pourrait l'en séparer, il saurait l'y rejoindre, à moins qu'on n'avalât la partie séparée jusqu'à cet ongle avant qu'il y pût mettre ordre. Il me dit de plus, car il était en train de tout dire, tant il fut charmé de mes caresses; il me dit donc qu'il avait l'art de se rendre si nécessaire, que ceux chez qui il s'insinuait ne pouvaient se passer de ses services; que par ce moyen il s'était emparé de deux des rouets dont il était question; mais que ce n'était rien faire, à moins que de se mettre en possession du troisième, qui était le plus difficile de tous à conquérir.

Je lui marquai tant de reconnaissance après cette découverte, qu'il ne savait quelle fête me faire : mais voyant que l'air se troublait, et que les vents commençaient à siffler, il me fit transporter avec lui tout au haut de la roche de cristal, pour me donner le divertissement de quelque naufrage, qu'il jugea que l'orage prochain devait causer. Il me dit que c'était de ce poste élevé qu'il m'avait vue la première fois, et qu'il m'avait fait enlever du bord de la mer, et me mit en main une lunette d'approche qui n'était guère plus longue que le doigt; et cependant elle était si merveilleuse, qu'on voyait à cinquante lieues les moindres objets comme s'ils étaient présents.

Dès que j'y mis l'œil, je vis un navire en pleine mer, dont tout l'équipage paraissait effrayé de la tempête qui le menaçait, à la réserve d'un seul homme. Le visage de cet homme était aussi beau que celui de mon petit pèlerin, et sa taille presque aussi avantageuse que celle de mon grand benêt de génie. L'orage devint tout à coup si violent, que le vaisseau fut englouti par les flots conjurés avec les vents, sans qu'un seul homme s'en sauvât, excepté celui que j'avais remarqué, qui, par des efforts incroyables, disputait sa vie contre la fureur des vagues ennemies.

J'en sentis je ne sais quelle compassion qui me mit toute hors de moi : le génie crut que c'était l'excès du divertissement que j'avais eu qui me transportait, et m'en sut bon gré ; il me dit que je n'avais encore rien vu, et qu'il m'allait bien autrement réjouir. Cela dit, il me fit mettre auprès de lui dans une roulette qui parut tout à coup. Ce ne fut pas sans inquiétude que je vis ébranler cette machine pour se précipiter avec nous, d'un lieu que je crus le plus élevé de la terre, dans un abîme que je n'osais regarder. Je n'eus pas le temps d'y faire de longues réflexions ; car dans un instant je me trouvai dans la galerie de cristal, où nous entrâmes par l'endroit qu'il m'y avait jetée la première fois. De cette galerie on voyait distinctement tout ce qui se passait jusqu'à la surface de la mer lorsqu'elle n'était point agitée : mais il me fut impossible d'y rien démêler alors.

Quelque temps après on nous vint dire que cette tempête n'avait rien produit qu'un vaisseau de transport, avec dix ou douze matelots, quelques vivres en fond de cale, avec un beau cheval. Le génie mon époux, ayant vu ces misérables, dit que ce n'était pas la peine de ranimer des coquins comme cela, me demanda pardon d'un spectacle si chétif, et pour m'en dédommager, me fit voir en détail ce que je n'avais vu qu'en gros la première fois. C'était ce qu'il fallait à ma curiosité naturelle ; et je pris un plaisir extrême à lire les histoires, après avoir examiné les portraits et les différents habits de ceux dont on avait renfermé les dépouilles dans ces armoires.

Le génie, charmé de l'attention avec laquelle j'examinais toutes ces choses, eût voulu multiplier ses trésors et ses raretés pour mon amusement ; car, quoiqu'il fût jaloux à toute outrance, il n'était point contraignant ; au contraire, c'était le génie du monde le plus commode dans tout ce qui n'intéressait point sa tendresse.

Il m'avait laissé la fidèle Harpiane pour m'expliquer les faits qui pourraient en avoir besoin, et j'étais bien aise de prolonger la revue des armoires et de leur friperie pendant son absence : c'était rarement qu'il me quittait de vue, et ce n'était que pour me préparer quelque divertissement de galanterie qui me surprenait quelquefois, mais qui ne me plaisait jamais.

Je mourais d'envie que la mer nous envoyât mort ou vif ce malheureux qui seul s'était sauvé du naufrage pour quelques moments, et j'avais un désir extrême de voir de près un homme qui m'avait paru si charmant de loin ; car je vous ai dit à quel point je suis curieuse. Mais c'était inutilement que je levais à chaque instant la vue vers la surface des ondes ; le calme qui les avait aplanies ne m'y laissa rien voir, et ceux qui parcouraient partout à la ronde les abîmes où nous étions, n'y trouvèrent rien que les misérables débris du vaisseau qui venait de périr.

La fête que le génie me donna dans ces lieux nous y retint toute la nuit. Le lendemain, il me donna le divertissement d'une pêche aux dauphins sur les bords de l'île de cristal : rien n'était plus agréable à voir que cette pêche. On embarqua dans la chaloupe dorée le plus excellent concert de voix et d'instruments qui soit peut-être dans l'univers. Dès que tout cela fut en pleine mer, ce concert harmonieux se fit entendre : les dauphins, qui sont les poissons du monde les plus curieux, s'assemblèrent de toutes parts autour de la brillante chaloupe, pour la considérer de près ; et comme ils ont encore plus de goût pour la musique que pour les objets d'éclat, ils suivaient le concert dans un merveilleux silence, sans s'apercevoir, tant ils étaient attentifs, que la

chaloupe les conduisait insensiblement dans une vaste enceinte de filets qu'on avait tendus le long du rivage.

Cependant l'aventure ne leur fut pas extrêmement fatale, puisqu'il n'en coûta que la liberté aux plus beaux, que le génie faisait mettre dans de superbes réservoirs, dans lesquels il se plaisait à faire élever ces illustres poissons.

Au troisième voyage que fit la chaloupe, un des pêcheurs nous vint dire qu'il croyait qu'on avait pris le roi des dauphins, de la pesanteur dont ils sentaient les filets, et de l'agréable variété dont ses écailles brillaient au travers des flots; mais quelle fut ma surprise, quand, au lieu de ce magnifique poisson, je vis tirer du milieu des filets ce même homme que j'avais vu dans le navire avant la tempête, et que j'avais vu nager si longtemps après! Les armes dont il était encore couvert étaient émaillées d'or, d'azur et d'un nombre infini de pierreries de différentes couleurs.

Le génie mon époux, qui ne savait ce que c'était que la générosité, commanda d'abord aux pêcheurs de le dépouiller de ses belles armes, et de le rejeter dans la mer. Je cherchai partout des yeux ma confidente Harpiane, pour la conjurer de détourner l'exécution de cet ordre par le pouvoir qu'elle avait sur l'esprit du génie; mais je ne la vis point; et comme j'allais en parler moi-même, on nous avertit que cet homme avait encore quelques restes de vie; et le génie, qui voulait apprendre son histoire, pour la faire écrire sur l'armoire dans laquelle on mettrait son équipage, ordonna de le secourir : c'était me donner la vie que de lui sauver la sienne, tant la pitié m'intéressait pour lui. Le secours qu'on lui donna fut si prompt, qu'il ouvrit les yeux, reprit ses esprits, et fut debout en moins d'une heure.

Il parut surpris de la figure du génie; mais il n'en parut point effrayé : il comprit d'abord que tout ce qu'il voyait dans ces lieux enchantés était au pouvoir de cette figure. Il tourna les yeux sur moi; mais il ne les y tint qu'un moment, jugeant bien que nous étions l'un et l'autre en la puissance de celui qui nous éclairait de si près. Je ne sais comment il se trouva de ce regard, mais je m'en trouvai tout à fait gâtée. Il fit un compliment à mon époux sur le secours qu'il en avait reçu, qui, sans avoir rien de bas ou de servile, était plein de reconnaissance et d'insinuation. Il en parut tout radouci : pour moi, j'y trouvai tant d'esprit, que j'en pensai tomber à la renverse. Après cela, sans attendre qu'on l'interrogeât, il nous dit que le désir de s'éprouver dans une aventure fameuse, que personne n'ignorait, l'avait obligé de s'embarquer au port de Florispahan, pour se rendre auprès de Mousseline la Sérieuse, moins pour ses beaux yeux que pour la

gloire que cette aventure offrait au milieu de tant de périls; que, le quatrième jour de sa navigation, une tempête effroyable avait fait périr son navire avec tous ses gens, sans pouvoir s'imaginer de quelle manière les flots l'avaient mis assez près de ces rives hospitalières pour y pouvoir être secouru; qu'au reste il n'aurait aucun regret d'avoir fait naufrage, puisque ce petit malheur l'avait jeté dans les états du prince le plus magnifique et le mieux fait de l'univers, si ce n'était qu'il y voyait une femme, qui était la chose du monde pour laquelle il avait le plus d'aversion.

Ce discours et ces manières ne pouvaient manquer de plaire à mon génie, qui était l'animal du monde le plus avide de louanges, et le plus susceptible de jalousie, et qui, dès ce moment, prit tant de goût à sa conversation, qu'il ne pouvait plus se passer de lui. Il affectait de m'éviter partout; et bien loin de me regarder lorsque le génie, qui ne me quittait que rarement, le faisait venir où j'étais, il me tournait toujours le dos, sans jamais m'adresser la parole. Cela me mettait au désespoir ; car plus je m'étais imaginé, par toutes ses impolitesses, qu'il me haïssait, plus je voulais lui plaire.

Le génie mourait de rire, voyant la contrainte où ma présence le mettait; il lui faisait même la guerre de son aversion pour un sexe qui faisait tout le bonheur des hommes, et se tuait de lui dire que, s'il voulait seulement me regarder un moment entre deux yeux, il était persuadé que son aversion s'apprivoiserait. Il n'en fallait pas davantage pour le faire sortir des lieux où j'étais, comme si on lui eût proposé quelque chose d'horrible. A la fin, on l'importuna tant, qu'il voulut bien me regarder, à la charge qu'on ne lui en parlerait plus. Je faisais des façons aussi de mon côté, tant pour marquer un véritable dépit à l'étranger, que pour me parer d'une feinte délicatesse en présence de mon époux ; si bien qu'il fut obligé de se mettre derrière moi pour me tenir la tête à deux mains, de peur que je n'évitasse les regards de son nouveau favori. Oh ! que j'y aurais perdu si je les avais évités ! car, tandis que ce baudet de génie se tourmentait le corps et l'âme pour faire lorgner sa femme, les yeux du charmant étranger faisaient leur devoir; ils m'apprirent qu'on mourait d'amour pour moi, et que toutes ces marques d'aversion n'étaient qu'un jeu joué.

Cette première scène finie, celui qui l'avait imaginée triomphait, et demandait à l'étranger comment il s'en trouvait. Si mal, dit-il, que, si cela m'arrivait plus souvent, j'en deviendrais fou; et peut-être même que mes emportements n'épargneraient pas la déesse votre épouse dans ces premiers transports. Je crus entendre ces menaces ; et dès ce moment je me sentis un désir violent de me voir la proie des

emportements dont on m'avait menacée, et tout cela par curiosité.

Cependant le génie, fort étonné que l'insensibilité de son cœur, au lieu de céder à cette épreuve, n'eût fait que se changer en fureur, lui dit qu'il n'en voulait pas avoir le démenti ; qu'il était résolu de lui faire voir qu'une femme faite comme j'étais, n'était pas une créature contre laquelle il fût permis de se gendarmer ; et que, puisque les charmes de mon visage n'y avaient rien fait, il fallait que ceux de ma personne, depuis les pieds jusqu'à la tête, en vinssent à bout. Jugez, seigneur, si l'extravagance d'un jaloux peut aller plus loin !

Notre charmant hôte fit semblant de changer de couleur à cette proposition, et ne manqua pas de demander son congé, plutôt que de se voir exposé chaque jour à des complaisances dont il se connaissait incapable. Le sot génie, dans le dessein de le tromper, l'assura qu'on le laisserait en repos, et qu'il ne serait plus question de moi ni de mes appas, puisque sa prévention lui donnait tant d'horreur pour une chose dont il n'aurait prié que lui seul dans l'univers. Mais tout cela, comme j'ai dit, n'était que pour le tromper plus finement ; et voici comme il s'y prit.

Il fit faire une armoire de cristal semblable à celle que vous voyez ; il la plaça dans le magasin des naufrages parmi les autres, après l'avoir couverte d'un rideau de taffetas vert en broderie d'or. Cela fait, il me communiqua son dessein, qui était de m'y renfermer toute nue ; de manière pourtant qu'il n'y eût que lui seul qui pût l'ouvrir, de peur d'accident. Je mourais d'envie de communiquer ce beau projet à l'étranger ; jamais je n'en pus venir à bout, obsédée comme j'étais par mon éternel génie. Mais comme l'étranger avait plus d'esprit et de pénétration que tous les étrangers du monde, je ne doute pas qu'il n'eût deviné quelque chose de ce qu'on avait prémédité pour le surprendre ; et vous l'allez voir.

Tout étant disposé pour cette nouvelle scène, le génie s'avisa, pour l'amener plus naturellement, de demander à son illustre hôte s'il n'avait point fait provision d'armes pour son expédition, selon l'usage des autres aventuriers. L'autre lui dit qu'il se souvenait bien qu'il était armé le jour de son naufrage, mais qu'il ne savait ce que ses armes étaient devenues, à la réserve de son épée, qu'on avait eu la bonté de lui laisser. Eh bien, dit le génie, je vous ferai demain voir le seul endroit que vous n'ayez pas encore vu depuis que vous êtes ici : peut-être aurez-vous des nouvelles de vos armes dans ce lieu ; du moins y verrez-vous quelque chose d'assez digne de votre attention : je vous y laisserai seul, de peur que ma présence ne vous obligeât à précipiter l'examen de plusieurs raretés qu'il est bon de visiter à loi-

sir ; car je gage que vous n'avez jamais rien vu de plus curieux que ce que renferment les armoires de ceux dont vous verrez les portraits et les noms au dehors.

Et moi, dit l'étranger, je gage que de tous ces noms il n'y en a pas un qui soit si curieux que le mien. Et qu'a-t-il, dit mon génie, pour être si curieux ? La grâce de la nouveauté, répondit-il, puisque je m'appelle Facardin, et qu'il n'y a pas un autre nom de cette espèce dans l'univers. Oh ! pour celui-là, je vous l'accorde, dit le génie ; mais, mon ami Facardin, puisque Facardin y a, vous tomberez d'accord du reste.

Le lendemain, mon jaloux m'enferma lui-même dans l'armoire de cristal dans l'état où je vous ai dit, après m'avoir bien exagéré la surprise où serait l'étranger, et le plaisir que j'aurais de voir son étonnement. Mais je fus piquée de connaître que cette armoire était inutilement transparente, puisqu'elle ne se pouvait ouvrir ni par dedans, ni par dehors. Le rideau fut tiré par-dessus, et le génie se pressa de faire conduire son hôte dans la salle où j'étais renfermée, après en être fidèlement sorti lui-même selon sa promesse.

Le cœur me battait d'impatience, malgré la douleur où j'étais de me voir renfermée sans ressource, principalement quand je songeais que le beau Facardin pourrait bien oublier mon armoire en examinant les autres, ou ne se pas aviser de tirer le rideau qui la cachait : mais je ne fus pas trop longtemps dans cette inquiétude : il y vint tout d'abord ; et, pour ne pas perdre le temps que mon animal s'imagina qu'il donnait à la visite du reste, il tira mon rideau, et parut si charmé de la manière dont on m'exposait à ses yeux, qu'après quelques légers efforts pour me délivrer plus paisiblement, il mit cette prison fragile en mille morceaux de deux coups d'épée.

Comme il ne prétendait pas m'avoir rendu ce service en vain, et que j'avais le cœur rempli d'une honnête reconnaissance, toute sa curiosité se borna à la visite des merveilles dont on avait à toute force voulu lui donner la connaissance ; et la mienne en fut si satisfaite, que je crus que le mérite de tous les pèlerins et de tous les génies de la terre était renfermé dans le seul Facardin qui fût au monde. Nous convînmes des rôles que nous devions jouer pour rendre raison de la ruine de mon armoire, et pour la conduite que nous devions tenir ensuite ; mais cette dernière précaution fut bien inutile, comme vous allez voir.

Le charmant étranger tira ses belles armes de l'endroit où je lui dis qu'elles étaient ; et, s'en étant couvert, je crus voir le dieu Mars qui, sortant de chez la belle Vénus, emportait tous les charmes de son fils.

Il était presque aussi grand que le génie, comme je vous ai dit ; mais cette taille avantageuse ne gâtait rien dans une figure toute gracieuse. Il sortit de la salle des armoires l'épée à la main : le génie, qui revenait, fut surpris de le voir tout armé ; mais il le fut encore plus lorsque, se plaignant à lui de la supercherie qu'on lui avait faite, il lui dit qu'après avoir tiré le rideau vert, il avait été tellement indigné de voir une statue de femme sans habits, que, dans les premiers mouvements de sa colère, il avait mis sa niche en pièces, et qu'il croyait même cette statue fort endommagée du coup d'épée qu'il venait de lui donner.

Il n'en fallut pas davantage pour alarmer mon amoureux génie, qui, sans lui répondre, courut à mon secours. J'étais toute plate à terre, où je faisais semblant d'être évanouie lorsqu'il arriva : mais, voyant que je n'avais aucune blessure, ses alarmes cessèrent ; et, lorsque j'eus la bonté de revenir de mon évanouissement, il se tenait les côtés de rire, au récit que je lui fis de la fureur où s'était mis l'étranger, et de l'horrible frayeur où m'avait mise un emportement si brutal. Il ne fut pourtant pas content de ce qu'il ne s'était pas donné le temps d'examiner tous les charmes dont j'étais pourvue, avant que de casser mon armoire ; car la grande folie de mon époux était que tout le monde connût le prix d'un trésor dont lui seul était en possession ; et je vis bien à sa mine qu'il était résolu de nous remettre ensemble par quelque nouveau stratagème. Mais la fortune en disposa tout autrement : le charmant Facardin ne se trouva plus depuis ce jour ni dans l'île où nous sommes, ni dans le rocher de cristal, quoiqu'on les parcourût, un mois durant, l'un et l'autre pour le chercher.

J'en tombai dans un chagrin si violent, que je n'en étais pas connaissable : le mérite de celui dont je regrettais l'absence était bien capable de produire cet effet ; cependant la curiosité me parut y avoir encore plus de part, et je ne pouvais me consoler de n'avoir pu satisfaire l'envie que j'avais de savoir si cet étranger serait aussi charmant dans une seconde entrevue, qu'il m'avait paru dans la première.

Comme la complaisance de mon génie ne s'épuisait point pour moi, l'ennui dont j'étais lui fit de la peine : il se mit donc en tête qu'il fallait changer d'air pour me remettre, et voyager pour me divertir. Je fus charmée du projet ; mais je ne fus pas contente des précautions qu'il prit pour l'exécuter ; car il fit faire une armoire de cristal semblable à la première, et c'est justement celle que vous voyez ; il m'y enferma tout habillée, me chargea sur son dos, et commença ses voyages par le fond de la mer. Nous en sortions pour nous reposer, et pour nous rafraîchir dans les endroits les plus délicieux de son rivage.

Il ne manquait pas de me tirer de mon étui dans ces occasions, et de s'endormir la tête sur mes genoux, d'un sommeil si profond, que j'avais toutes les peines du monde à le réveiller quand il était question de partir.

J'avais espéré que pendant mes voyages la fortune pourrait me donner des nouvelles de l'excellent Facardin; mais comme rien ne l'offrait à mon impatience, et que j'étais outrée de servir partout de chevet à ce mâtin de génie qui ne faisait que ronfler, ma curiosité naturelle vint à mon secours; elle me demanda comment je pourrais faire pour tromper un jaloux qui me portait sur son dos bien empaquetée quand il ne dormait pas, et qui ne dormait jamais que sur moi; je lui répondis qu'il fallait voir. Pour cet effet, je m'exerçai d'abord à me tirer de dessous lui sans l'éveiller; et, voyant qu'il n'y avait rien de plus facile, et que je me promenais des heures entières sans qu'il songeât à remuer de l'endroit où je posais sa vilaine tête, je fis l'autre épreuve à la première occasion qui s'en présenta. Je trouvai cela si plaisant, tant pour la rareté du fait que pour la vengeance, que ma curiosité, toujours fertile en nouvelles idées, me persuada de ne point cesser que je n'eusse porté ces innocentes épreuves jusqu'à la centième infidélité, m'assurant que je me divertirais extrêmement aux différentes excuses et aux indignes frayeurs de tous ceux que la présence du génie épouvanterait. J'avais sur moi ce clavier que vous voyez si chargé de bagues; et ce sont celles des personnes qui m'ont assistée dans mes infidélités, et dont aucun ne s'y est porté que de la plus mauvaise grâce du monde; mais surtout les deux derniers, qui me parurent les coquins les plus lâches et les plus effrayés qui fussent dans l'univers.

Comment dites-vous cela, Trébizonde, mon ami? dit le sultan en l'interrompant. Seigneur, poursuivit l'autre, je disais que la vertueuse Cristalline ayant mené ses aventures jusqu'à la quatre-vingt-dix-huitième, me conta que les deux qui fournirent les deux dernières bagues, étaient des misérables qui mouraient de peur. Elle en a menti, dit le sultan: mais poursuivez votre histoire; nous en parlerons une autre fois.

Le prince de Trébizonde, pour obéir à son souverain, dit que la nymphe du rocher poursuivit ainsi:

Mon clavier ayant le nombre accompli de bagues que j'avais résolu d'y mettre, je m'ennuyai de tromper un jaloux si stupide, et je résolus de donner quelque autre amusement à ma curiosité: mais la fortune, qui m'avait favorisée jusqu'alors, me tourna le dos lorsque j'y songeais le moins.

Nous étions de retour depuis quatre mois et quelques minutes ; je ne fus pas fâchée de me voir dans une prison moins étroite que celle que j'avais eue pendant mes voyages. Le rocher d'argent, le pavillon où nous sommes, et le palais des naufrages, étaient des lieux qui, dans leur variété, m'offraient partout des agréments singuliers : mais de toutes ces habitations, la salle des armoires était celle que le souvenir du merveilleux Facardin me rendait la plus agréable. Je m'y étais un jour renfermée avec Harpiane pour en parler : cette fille ne l'avait jamais vu ; mais, comme elle était dans mes intérêts, elle mourait d'impatience de le voir, aux merveilles que je lui contais et de sa taille, et de la gentillesse de son procédé.

Nous ne savions comment faire pour en avoir des nouvelles ; car, quelque esprit qu'elle eût, et quelques expédients que me fournît ma curiosité, nous ne pûmes jamais en venir à bout, environnées comme nous étions de la mer.

Si vous aviez une épée, me disait-elle, je vous l'irais chercher moi-même. Et pourquoi faut-il une épée ? lui dis-je. C'est, me répondit-elle, que la chaloupe dorée est le seul bâtiment qui soit en ces lieux, et que cette chaloupe est immobile, excepté lorsque le génie la touche lui-même, ou lorsqu'on y peut entrer l'épée à la main. Comme nous n'avions ni l'un ni l'autre de ces moyens, nous n'y songeâmes plus.

Je ne sais ce que j'avais prétendu faire des bagues dont j'avais fait un si beau recueil ; mais je les avais toujours sur moi sans avoir jamais songé à les examiner. Cette malheureuse curiosité me prit un jour, et le génie me surprit au milieu de cette occupation.

J'en fus toute troublée : cet embarras lui fut suspect. Il fut étonné de ce grand nombre de bagues, et me demanda où je les avais prises. Comme je le vis tout changé en me faisant cette question, je vis bien que c'était la jalousie en propre personne qui m'interrogeait par sa bouche ; et, comme il n'y a pas au monde de bête si vilaine et si terrible en même temps qu'un jaloux quand il interroge, je me jetai toute plate à ses genoux, pour lui demander pardon d'un crime que je n'avais pas commis, afin de cacher celui dont j'étais coupable. Je lui dis donc que j'avais volé ces bagues dans les armoires des noyés. Ce fut ce qui redoubla ses soupçons ; car il avait lui-même recueilli toutes ces bagues qu'il avait renfermées ailleurs, et le nombre de ces bagues ne montait pas à plus de quinze ou vingt, au lieu qu'il en trouva cent bien comptées au clavier qu'il m'arracha. Il les examina toutes l'une après l'autre, sans trouver celle qu'il semblait chercher ; et, voyant que je ne savais plus ce que je disais pour m'excuser après ce premier mensonge, il devina si bien toutes les circonstances de

mes transgressions, qu'il prononça ma sentence sur-le-champ. Il me condamna donc à être brûlée toute vive au bout d'un an, si je ne trouvais, avant ce terme, quelque aventurier qui pût, dans une seule nuit, retirer de mon clavier toutes les bagues que j'y avais mises pendant l'année de nos voyages; que tous les efforts humains ne les en pouvaient faire sortir que l'une après l'autre, et que ce n'était que la manière dont je les avais acquises qui pût les ébranler de l'endroit où l'on prendrait soin de les attacher avant ces épreuves.

Voilà l'arrêt du monstre ; ses ministres furent chargés de l'exécution. Il disparut depuis ce jour pour je ne sais quelle expédition dont il ne me souvient plus ; et, depuis ce jour, la plupart de ceux que la chaloupe dorée a conduits ici, ont lâchement refusé de tenter une aventure où, par un léger service, il est question de me sauver la vie. J'avais toujours espéré que, parmi ceux dont Harpiane allait partout implorer le secours, l'invincible Facardin pourrait se trouver, persuadée qu'il mettrait à fin cette aventure : mais c'est inutilement que je m'en suis flattée ; la fortune le refuse à tous mes vœux : elle ne m'a jusqu'à ce jour présenté que des malheureux, qui ont mieux aimé choisir l'habillement et l'occupation où vous les avez vus pour le reste de leur vie, que de regarder seulement l'aventure dont il est question, après m'avoir vue sortir du bain. On vous a sans doute instruit du reste des conditions, et de tout ce qui peut y avoir quelque rapport. Le temps presse ; vous savez en quoi consiste cette aventure : il ne reste plus qu'à voir ce que le cœur vous en dit, afin de faire mettre la pendule sur la minute que vous vous mettrez au lit ; douze heures qu'on vous donne sont autant qu'il en faut, pour me sauver la vie, à un homme fait comme vous.

Tel fut le récit des aventures de la modeste Cristalline ; telle fut la proposition qu'elle me fit en finissant son histoire ; et voici ma réponse mot pour mot : J'ai juré de faire mon possible pour vous délivrer, ou pour vous secourir ; mais je n'ai pas juré de faire l'amour, au lieu de faire la guerre. Il me serait aussi facile, sans vanité, de mettre fin à l'aventure de la manière qu'on propose, que par la voie des armes : mais comme la gloire m'invite à l'une, et que votre personne, toute merveilleuse que vous la croyez, ne m'invite point du tout à l'autre, je vais me frayer un passage, les armes à la main, au travers de votre écorcheur, de votre horloger, de votre serrurier et de vos femmes mores, de votre entremetteuse Harpiane, de son autre compagne, et finalement au travers de toute la canaille qui file dans ces lieux. Voyez donc le parti qu'il vous plaira de prendre : si c'est celui de me suivre, je vous garantirai du supplice qu'on vous prépare au péril de

ma vie : si c'est, au contraire, celui de rester ici pour me trahir, je vous déclare que vous serez la première à qui je couperai la tête, si l'on m'attaque.

La dame couchée parut plus morte que vive à cette menace ; elle sauta de son lit à terre, m'embrassa les genoux, et me dit qu'elle ne demandait pas mieux que de me suivre par tout le monde ; mais elle me conjura d'écouter l'avis qu'elle avait à me donner pour faciliter mon entreprise.

A ces mots elle prit une robe de chambre, se remit au lit, et me dit qu'elle allait sonner trois fois, à trois différentes reprises ; qu'à la première, celui qui réglait la pendule ne manquerait pas de venir pour la mettre sur l'heure où devait commencer l'épreuve ; que, la seconde fois qu'elle sonnerait, le serrurier viendrait voir combien on avait ôté de bagues du clavier ; qu'à la troisième je verrais accourir le sacrificateur à la grande barbe, pour me délivrer, si je m'en étais rendu digne par l'accomplissement des épreuves, ou pour me livrer entre les mains de ses ministres, en attendant qu'il m'écorchât, au cas que j'eusse entrepris l'aventure sans l'achever ; que ces trois personnages étaient les principaux, les plus dangereux, les plus cruels de tous ceux que le génie son époux avait laissés pour la garder et pour exécuter ses ordres ; que, les ayant attirés dans l'endroit où nous étions l'un après l'autre, comme elle venait de dire, j'en disposerais à ma volonté. Cependant, poursuivit-elle, comme vous avez suffisamment éprouvé que le clavier enchanté ne se peut ouvrir par la force, peut-être pourriez-vous douter qu'on en pût venir à bout par les voies de la douceur ; c'est pourquoi votre curiosité peut se satisfaire sur ce point avant que d'en venir à l'autre extrémité.

Sonnez, sonnez, madame Cristalline, lui dis-je ; je ne suis pas né si curieux que vous.

Oh ! que c'était bien parler ! dit le sultan ; je crois que j'aurais fait tout comme vous : car plus les femmes sont curieuses, plus il leur faut faire voir qu'on est exempt de cette faiblesse : mais poursuivez ; car ce récit me paraît si divertissant, que je passerais ma vie à vous écouter. Vous étiez donc en robe de chambre, en bonnet de nuit, en mules, et l'épée à la main, au chevet de la nymphe de cristal, quand vous lui dîtes de sonner ; car vous voyez que je me souviens de tout. Eh bien ! après ?

Après ! dit le prince de Trébizonde, je me levai dans l'équipage que Votre prudente Altesse vient de dire, et, m'étant posté justement auprès de la porte du pavillon, de manière que ces messieurs ne pouvaient me voir qu'ils ne fussent entrés, la dame curieuse sonna.

L'homme à la pendule ne manqua pas d'entrer, et je ne manquai pas de lui couper la tête ; j'en fis autant au serrurier ; et comme je faisais signe à la nymphe de sonner le sacrificateur, elle leva la main droite, et, me parlant des doigts de cette même main, elle me dit que les deux officiers que je venais d'expédier devaient, selon les fonctions de leurs charges, entrer l'un après l'autre en peu de temps, l'un pour régler l'heure, l'autre pour compter les bagues qui sortiraient du clavier, et qu'ils avaient le privilége de rester dans le pavillon depuis le commencement de l'épreuve jusqu'à la fin ; mais que c'était une moquerie de sonner le troisième sitôt, puisqu'il n'y avait point d'apparence qu'il pût croire qu'on eût mis fin à l'aventure en si peu de temps, et encore moins qu'on se pressât de le faire venir, ne l'ayant pas achevée ; qu'elle me conseillait donc d'attendre encore trois ou quatre heures, pendant lesquelles nous aurions tant de temps qu'il nous faudrait pour faire une ouverture au derrière du pavillon, par laquelle il nous serait moins difficile de nous sauver pendant l'obscurité de la nuit que par la porte, toujours environnée d'une infinité de gens armés. Après ce discours, elle baissa la main dont elle venait de m'entretenir.

Comme je tenais mon épée de la main droite, je lui fis réponse de la gauche ; car je parle aussi facilement de l'une que de l'autre. Je lui répondis donc que Facardin de Trébizonde n'avait pas coutume de sortir par la porte de derrière pour éviter le péril ; que je n'avais que faire de son ouverture pour me tirer d'affaire ; et que, si elle n'avait la bonté de sonner tout à l'heure pour faire venir son bourreau de pontife, j'étais résolu de l'aller chercher pour l'envoyer après ses deux compagnons.

Je n'eus pas plutôt cessé de parler, c'est-à-dire de remuer les doigts, que les siens reprirent la parole pour me dire que, puisque telle était ma résolution, elle me conjurait au moins de prendre un de ces rouets, et de le mettre à mon bras gauche pour me servir de bouclier, d'autant que les satellites qui s'opposeraient à mon passage avaient tant de vénération pour ces machines, qu'ils perdraient plutôt la vie que de se hasarder à les briser, tant elles étaient précieuses au génie leur souverain maître.

Ce conseil ne me déplut pas tant que les deux premiers ; et, dès que je me fus saisi du premier rouet, la vertueuse Cristalline sauta du lit à terre, prit l'autre, et me conseilla de sortir au lieu d'attendre l'ennemi, parce que nous pourrions le prendre au dépourvu, ne songeant à rien moins qu'à cette téméraire sortie.

Elle n'en fut pas dédite : nous sortîmes à l'improviste du pavillon de Darius. L'étonnement des gens armés qui l'environnaient fut tel,

que j'en tuai cinq ou six avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître ; le reste se mit en fuite avec des hurlements épouvantables. Je les poursuivis un peu trop chaudement ; car le sacrificateur, que j'avais laissé derrière, tandis que je le cherchais en avant, quitta l'autel qu'il m'avait fait préparer, et me suivit avec une douzaine de ses ministres, qui portaient chacun une grosse chaîne pour m'enchaîner.

Cristalline m'en avertit par un grand cri, qui me fit retourner. On n'osait approcher d'elle à cause qu'elle se couvrait du respectable rouet, et que, par-dessus cette protection, elle filait lorsqu'elle était trop pressée ; ce que les plus déterminés de nos ennemis n'osaient regarder sans se prosterner le visage contre terre. Ce fut dans une de ces humiliations que je coupai la tête au maudit grand-prêtre, sans respecter ni sa longue barbe, ni son caractère.

Après cet exploit, le reste fut plutôt une déroute qu'un combat : je tuai tout ce que je pus joindre sans m'amuser à faire des prisonniers ; et, traversant le rocher de cristal sans le moindre obstacle, je fis entrer l'épouse du génie dans la chaloupe dorée. Je m'y mis après elle ; et, dès que j'y fus, la chaloupe se mit à voguer comme une folle sans nous demander où nous voulions aller.

Je ne cèlerai point à Votre Hautesse que ma joie fut si grande d'avoir mis à fin cette aventure, que je ne me souvins de mes armes que lorsque nous fûmes en pleine mer. Ce m'était une espèce de reproche de les laisser dans ce lieu par une retraite précipitée ; et, ne voulant pas que le génie, à son retour, les érigeât en trophée, je voulus faire retourner la chaloupe à l'endroit d'où nous étions partis, mais la chaloupe n'en voulut rien faire ; et, malgré, tous mes efforts, nous abordâmes à un rivage où nous trouvâmes bonne compagnie, comme vous verrez dans la suite de ce récit.

Je vous ai dit le désespoir où j'avais été de ne pouvoir retourner au rocher de cristal pour y reprendre mes armes : ce fut tout autre chose lorsque je vis que la chaloupe voguait tout droit à ce rivage. Il était bordé d'un nombre infini de peuple ; des gens à cheval superbement armés s'y promenaient, et je voyais en éloignement des tentes et des pavillons tendus au milieu d'une prairie bordée tout autour de grands arbres, dont le feuillage semblait y former une ombre délicieuse.

Ce peuple et ces chevaliers, surpris du spectacle que nous leur offrions, étaient accourus jusqu'au bord de la mer, d'où, nous contemplant avec des lunettes d'approche, ils marquaient leur étonnement à mesure que nous approchions du rivage. J'étais tellement outré de me voir contraint de débarquer au milieu de cette assemblée

avec une demoiselle presque en chemise, moi l'épée à la main, en robe de chambre, en mules, et n'ayant pour tout équipage dans notre vaisseau que deux rouets à filer, que je fus tenté de me jeter de cette maudite chaloupe au beau milieu de la mer, pour ne pas aborder en cet état. Il fallut pourtant aborder. J'étais dans une confusion à faire pitié : j'avais la tête baissée, je n'osais lever les yeux, et je ne savais où me cacher. Mais la dame Cristalline n'était pas si décontenancée ; elle ne fut pas plutôt débarquée avec son rouet, qu'elle se mit à filer ; et, quoiqu'on ne portât pas le même respect à cette filerie qu'on avait fait dans l'île du pavillon, tout ce qui nous avait vus débarquer ne laissa pas de s'assembler autour d'elle.

Je m'étais attendu qu'on nous recevrait avec des éclats de rire, et force huées de moquerie ; mais, voyant tout le contraire, je pris courage. Je levai les yeux, et je fus surpris de voir que tous les hommes de distinction étaient dans un équipage pour le moins aussi ridicule et tout aussi bizarre que le mien, quoique ce fût de différentes manières.

Trois de ceux que j'avais vus à cheval mirent pied à terre pour me recevoir; et deux de ces trois firent pousser un cri d'étonnement à Cristalline, et bientôt après la jetèrent dans des éclats de rire à n'en pouvoir plus. Je lui tins compagnie : celui qui m'aborda le premier me dit civilement que ce n'était rien faire que de ne pas filer moi-même. C'était l'homme le plus grand et le mieux fait que j'eusse jamais vu. Il portait une marmite de cuisine sur la tête au lieu de casque, et une grande broche lui pendait au côté en guise d'épée : du reste, ses armes étaient toutes brillantes d'or, d'azur et de pierreries : cet habillement et le sérieux dont il me parla, auraient fait rire un criminel sur la roue.

Je ne vous demande point, dit-il, d'où vous venez ; la chaloupe dorée, la princesse que voilà, et votre épée teinte encore du sang d'un ennemi redoutable, me font assez connaître qu'il faut que vous soyez un des plus vaillants hommes du monde en guerre comme en amour ; je vous en fais mon compliment : mais, dans l'aventure que vous venez tenter, ce n'est pas assez d'être héros, il faut être plaisant. Ainsi je vous conseille de prendre le rouet des mains de votre compagne, et de filer un peu vous-même devant nous.

Je ne savais de quelle manière prendre cette raillerie, lorsque celle qu'il appelait ma compagne courut à lui les bras ouverts, en lui disant : Ah, mon cher et bien-aimé Facardin ! la fortune enfin vous rend à toute l'impatience de ma première curiosité ! Cristalline la curieuse ! dit-il en la repoussant ; d'autres temps, d'autres soins ! il n'est pas à

présent question de vous : quel climat du monde n'est pas instruit des conditions d'un enchantement que ce redoutable chevalier vient de rompre, et quelle curiosité dans l'univers n'en serait pas satisfaite?

La bonne Cristalline parut un peu mortifiée de cette réception; mais elle n'en perdit pas courage. Elle courut avec le même empressement vers l'autre; mais ce fut avec le même succès : il ne daigna pas seulement la regarder; et la repoussant encore plus rudement que n'avait fait le premier, il se tourna vers moi pour me parler. Il était plus beau que le jour; et voici comme il s'était mis.

Son front était ceint d'une lisière de cuir en forme de diadème; de cette lisière s'élevait un nombre infini de plumes flottantes : il portait une cuirasse d'acier luisant, dessous cette cuirasse un tablier de cuir assez crasseux : il tenait d'une main une alêne, de l'autre la forme d'un soulier; et au bout d'une espèce de chaîne composée d'un petit cordon tout poissé, pendait un chausse-pied tout des plus vulgaires. Dans le temps qu'il ouvrait la bouche pour me parler, le troisième vint me faire la révérence. Je vis bien que ce troisième n'était pas de la connaissance de la nymphe Cristalline, car sa curiosité n'eut rien à lui dire; cependant sa figure et son habillement étaient assez dignes de la curiosité de tout autre.

Il était d'une taille très-médiocre, pour ne pas dire très-petite : il portait un casque qui représentait parfaitement la tête d'un coq dont la crête lui servait de cimier : à chaque bras il avait une espèce de bouclier couvert de plumes; et croisant ces deux boucliers sur son dos, on eût juré que c'étaient les ailes d'un coq : sa cuirasse, couverte aussi des mêmes plumes, formait l'estomac de l'oiseau; une touffe épaisse de longues plumes retroussées semblait s'élever de son échine; chaque jambe était armée d'un éperon doré au-dessus de la cheville du pied; et pour que rien ne manquât à la ressemblance de ce qu'il voulait représenter, il battit trois fois de ces boucliers déguisés en ailes, et trois fois imita si parfaitement le chant du coq, qu'il n'y a point de poule au monde qui ne s'y fût méprise.

Comme je ne pouvais m'imaginer ce que tout cela voulait dire, je prévins les questions qu'ils étaient sur le point de me faire, pour les supplier de me dire en quel endroit de la terre nous étions; ce que tant de figures si différemment travesties pouvaient signifier; et pourquoi il leur avait pris en fantaisie, à eux trois particulièrement, de s'habiller en emblèmes.

Il n'est pas vraisemblable, me dit le grand Facardin, que vous en ignoriez le sujet, puisque, de la manière que vous voilà mis vous-même, vous ne vous rendez ici que pour le même dessein. Nous étions

les derniers venus avant votre arrivée; c'est à nous à vous demander si vous voulez vous engager dans l'aventure, soit que vous la sachiez ou qu'elle vous soit inconnue. Si vous y consentez, vous serez des nôtres; sinon, vous aurez tout ce qui peut vous être nécessaire pour continuer votre route.

Je leur dis que je ne demandais pas mieux que de me signaler avec eux dans quelque entreprise que ce pût être; et je leur en donnai ma parole. Puisque cela est, dit celui qui portait le chausse-pied en médaille, c'est à moi, comme au dernier venu des trois, à vous recevoir, à vous conduire, à vous informer de quoi il est question dans ces lieux, et à commencer à vous rendre compte le premier des aventures qui m'ont conduit ici; mais ce ne sera, s'il vous plaît, qu'après vous avoir conduit à l'un des pavillons que vous voyez sous ces arbres, pour vous rafraîchir et pour vous reposer. Peu de gens ignorent l'enchantement du rocher de cristal; vous avez mis à fin l'aventure du clavier en délivrant madame que voilà; venez vous remettre de vos fatigues; et tandis qu'elle filera auprès de vous, je lui dirai des nouvelles du génie son époux, qui ne laisseront pas de la surprendre.

Ce compliment fini, messieurs les trois chevaliers demandèrent leurs chevaux, et m'en firent présenter un richement enharnaché. Le coq monta le premier, et je pensai mourir de rire quand je le vis à cheval sous cette figure, et qu'après avoir battu des ailes il se remit à chanter; car son cheval, tout éperdu de ces deux actions, fit des sauts, des bonds et des trépignements si merveilleux, que la nymphe Cristalline, qu'on avait mise en croupe derrière moi, suivant la rubrique de ces lieux, en eut des vapeurs si considérables à force de rire, que nous eûmes toutes les peines du monde à la faire revenir.

Dès qu'elle eut repris connaissance : Belle dame, lui dit le coq, je vous suis infiniment obligé; mais j'ai bien peur que tout cela ne réussisse pas quand il en sera question. Pour vous, valeureux chevalier, me dit-il, je vous conseille de prendre le rouet de ses mains, et de filer à votre ordinaire. A mon ordinaire! lui dis-je; tenez-moi pour un traître et pour un infâme si de ma vie j'ai filé. Il n'importe, dit celui qui devait être mon maître de cérémonies, et qui portait le tablier de cuir, il est bon de s'exercer.

Cela dit, il ordonna qu'on fît venir le reste de mon équipage, c'est-à-dire l'autre rouet, et que l'on conduisît la chaloupe dorée, par l'embouchure du fleuve prochain, jusqu'aux bords où l'on avait tendu les pavillons.

Dès que nous commençâmes à marcher, nous recommençâmes à nous examiner, les étrangers et moi, depuis les pieds jusqu'à la tête.

J'avais la bouche ouverte pour leur demander tout de nouveau par quel hasard ils portaient encore leur déguisement du dernier carnaval, lorsque le chevalier de l'alène, devinant ma pensée : Je vois bien, dit-il, que ce n'est point un dessein prémédité qui vous a fait débarquer ici dans l'équipage où vous êtes : il n'en est pas de même à notre égard ; et, puisque vous paraissez surpris de nos armes et de nos habillements, vous ignorez apparemment l'aventure à laquelle vous venez de vous engager : je vais vous en informer, vous instruire de toutes ses particularités, et mettre devant vos yeux les périls et la récompense qu'elle promet.

Le roi d'Astracan, un des plus puissants princes de l'Asie, soit pour l'étendue de ses états, soit pour les mines d'or et d'argent qu'ils contiennent, soit enfin pour les manufactures de toile peinte qui le rendent fameux, se croyait le plus malheureux de tous les hommes, au milieu de tant de grandeurs et de prospérités, parce qu'il n'avait point d'enfant pour hériter de lui.

La reine sa femme était belle, jeune et bien faite, d'une taille avantageuse, et d'une santé si vive qu'on aurait juré qu'elle n'était point cause de l'affliction du roi. Comme elle en était éperdument aimée, il n'eut garde de s'en prendre à elle, ou de s'offenser de ce qu'elle riait, depuis le matin jusqu'au soir, de son inquiétude et de toutes les peines qu'il prenait pour se donner un successeur; car tous les temples et tous leurs ministres n'en pouvaient plus à force d'offrir des vœux et des sacrifices pour une bénédiction si ardemment désirée. Le roi même, qui se croyait seul coupable de son malheur, ne cessait de se baigner, de se purger, d'aller aux eaux, et enfin de faire tout ce qu'on prescrit aux femmes pour attirer la fécondité. La reine en mourait de rire, comme des vœux, des offrandes et des sacrifices que l'on prodiguait partout inutilement ; cependant on ne trouvait pas mauvais que, dans une consternation si générale, elle fût la seule qui parût insulter à la douleur publique. La pauvre princesse ne le faisait point par malice, et le seul défaut qu'elle eût était d'être la plus grande ricaneuse du siècle : tout la faisait rire, et rien ne la divertissait. Le roi son époux avait eu plusieurs guerres avec les princes voisins sur ce sujet ; car, dès qu'ils envoyaient faire part de quelque nouvelle funeste. comme de la mort d'un fils unique, elle répondait aux ambassadeurs avec leurs manteaux traînants, par des éclats de rire dont ils étaient si scandalisés, qu'ils sortaient de l'audience pour faire de grandes dépêches à leurs maîtres toutes remplies de plaintes et d'indignation, de ce que le droit des gens et la majesté des souverains étaient violés en leurs personnes.

Cette maladie ne faisant que croître et embellir, le roi résolut, par l'avis de son conseil, qu'elle irait en pèlerinage à l'oracle fameux du coq; mais qu'elle partirait, comme on fait dans ces occasions, avec une suite très-médiocre, et d'autant que le temple de cet oracle est aux portes de Fourchimène, capitale du royaume de Bactriane; elle s'y rendit en déguisant son nom et sa qualité, pour éviter les cérémonies et la magnificence des réceptions.

Le roi, qui la suivait incognito, voulut lui-même exposer le sujet du voyage à la prêtresse du temple; et, tandis qu'il la consultait sur les nécessités de la reine, elle se tenait les côtes de rire. La prêtresse en fut indignée; cependant, après quelques gambades et quelques contorsions, voici l'oracle qu'elle prononça de la part du coq :

Ce que le pèlerin désire
Au pèlerin arrivera :
La pèlerine accouchera ;
Mais rira bien, dans la saison de rire.
Celui pour qui l'enfant rira.

Le commencement de cette réponse n'était point obscur; mais la fin embarrassait un peu les conjectures et les raisonnements des spéculatifs. Cependant l'oracle tint sa parole, et la tint si bien, que la reine, au bout de neuf mois, mit au monde un fils et une fille plus beaux l'un que l'autre, et tous deux plus beaux que tous les enfants du monde ne le sont en naissant; mais il en coûta la vie à la pauvre reine, qui mourut de rire en accouchant. Le roi ne s'en consola que par les enfants qu'elle lui laissait, et par la douceur de pouvoir respirer dans son palais sans être éternellement étourdi par des éclats de rire immodérés. Mais son destin n'était pas de jouir longtemps d'un bonheur tranquille; au bout de six mois le feu prit, au milieu de la nuit, à l'appartement de ces chères espérances. Il y courut à la première alarme, et, quoique tout s'empressât à son exemple, et que l'on courût au travers des flammes pour sauver ses enfants, l'embrasement fut si prompt et si terrible, qu'on ne put jamais en retirer que sa fille. La plupart des officiers de sa maison, qui, pour marquer leur zèle, étaient restés jusqu'à l'extrémité dans les feux et la fumée, revinrent à moitié grillés sans avoir pu sauver le petit prince.

Cette perte mit tout l'état dans une désolation extrême, et le roi refusait absolument de s'en consoler. Mais le temps, qui console de tout, effaçait insensiblement sa douleur en augmentant les attraits de la princesse sa fille : c'était la vivante image de la reine sa mère, hors qu'elle était plus grande, mieux prise dans sa taille, plus blanche, plus

blonde, que ses yeux étaient mille fois plus brillants, et qu'elle est à présent, s'il en faut croire ceux qui l'ont vue, mille fois plus belle que toutes les beautés de l'univers. Mais, hélas! poursuivit-il avec un grand soupir, il s'en faut bien que ceux qui en parlent de cette manière aient vu toutes les beautés de la terre. Après cette réflexion il resta quelques moments enseveli dans une profonde rêverie, dont il sortit enfin pour reprendre ainsi son discours :

Le roi, plus ébloui de ses charmes que tout son peuple et toute sa cour, ne cessait de se mirer dans son ouvrage ; et la jugeant digne de toutes les couronnes du monde, n'eut garde de songer à de secondes noces pour lui ôter la sienne : mais comme son étoile ne permettait pas qu'il jouît d'un bonheur parfait dans sa famille, cette princesse si merveilleuse, dont les regards étaient armés de traits et de feu, dont toute la personne et les moindres mouvements étaient accompagnés d'une grâce toute vive et tout animée, n'avait jamais ouvert la bouche pour rire ou pour parler ; et ce n'était que lorsqu'elle bâillait, ce qui lui arrivait assez souvent, qu'on voyait les gencives les plus vermeilles et les dents les plus blanches qu'on verra jamais.

Le bon roi, qui, pendant l'enfance de sa fille, n'avait cessé de louer le ciel de ce qu'elle n'avait pas le défaut de sa mère, eût donné la moitié de son royaume, lorsqu'elle fut devenue grande, pour la voir rire tout le jour et toute la nuit ; tant il était ennuyé d'un sérieux qui lui paraissait encore plus insupportable ! On n'épargna rien pour lui faire rompre un silence qui désolait tout le monde, et pour la tirer d'un sérieux qui semblait la désespérer elle-même ; car on voyait bien, par ses manières, qu'elle se divertissait de tout sans que rien la fît rire ; tous les philosophes, tous les chimistes, tous les siffleurs de sansonnets, tous les maîtres de langue et les précepteurs de tous les perroquets à qui l'on enseignait à parler, perdaient leur temps auprès d'elle. Il en était de même à l'égard de son sérieux ; on avait rassemblé tous les bouffons et tous les plaisants, tant bons que mauvais, du royaume ; on avait même fait venir la plus excellente troupe des comédiens de la Chine, qui sont les meilleurs de l'univers pour la farce, sans que tout cela l'eût seulement fait sourire.

Cependant, comme les malheurs qui paraissent sans remède sont quelquefois suivis d'un désastre encore plus funeste, il survint un accident qui rendit bientôt le roi, la cour et toute la province au moins aussi sérieux qu'était la belle princesse. Elle aimait toute sorte de divertissements, et surtout celui de la chasse : une superbe maison située dans le milieu d'une forêt délicieuse, et distante d'une petite journée de la capitale, était le séjour qu'elle avait choisi pour cet exercice ;

elle était plus ferme à cheval qu'une amazone, plus belle en habit de chasse que Diane elle-même, et sans comparaison plus adroite.

Un jour que l'ardeur de la chasse l'avait emportée plus loin qu'à l'ordinaire, et qu'elle était fatiguée à force de tuer ou de poursuivre les hôtes des bois, elle se trouva sur le bord d'un fleuve qui passe au travers de la forêt, et justement le même par l'embouchure duquel votre chaloupe doit nous joindre au rivage où nous allons. Les eaux de ce fleuve sont pour le moins aussi claires que celles de la rivière où le grand Alexandre pensa perdre la vie, mais il s'en faut bien qu'elles soient aussi dangereuses. Comme on en connaissait les qualités, on ne s'opposa point à l'envie que la princesse eut de se rafraîchir : elle s'y jeta donc encore toute couverte de sueur et de poussière, sans attendre qu'on y eût tendu le magnifique pavillon de toile peinte brodée d'or et d'argent qu'on avait coutume d'y dresser dans ces occasions. Tous les hommes de sa suite s'étaient retirés bien loin avant qu'elle fût déshabillée ; mais deux dames et quatre filles d'honneur, qui, par ordre du roi son père, ne la quittaient jamais, parce que c'étaient les plus éternelles parleuses du royaume, s'étant jetées dans le fleuve et s'étant rangées auprès d'elle, les bords de la rivière, les bois et les rochers d'alentour furent bientôt étourdis du caquet le plus immodéré qui fut jamais.

Pour moi, je suis persuadé qu'au lieu d'apprendre à parler à force de les entendre, selon l'intention du roi, la pauvre princesse, excédée de leur flux de bouche, avait fait vœu d'être muette toute sa vie pour ne leur pas ressembler.

Quoi qu'il en soit, il fallut bientôt lui refaire un nouveau train ; car, tandis que la divine princesse rafraîchissait le plus beau corps du monde dans l'eau la plus claire et la plus délicieuse qui fut jamais, ces babillardes se mirent à la louer en parlant toutes à la fois : l'une disait qu'il fallait que le dieu de ce fleuve fût le plus sot poisson du monde de voir la beauté la plus parfaite de l'univers dans son lit sans donner le moindre signe de vie ; une autre s'écriait que le bon Jupiter était apparemment bien vieilli, puisqu'il ne se servait d'aucune métamorphose pour rendre ses hommages à une mortelle plus charmante que toutes les déesses ; lui qui s'était transformé en cygne et en taureau pour des créatures qui n'auraient paru que comme des servantes de cuisine auprès d'une beauté qui brillait de cent mille appas au travers de la simple mousseline dont elle était couverte.

On ne sait si ce fut le dieu du fleuve, étourdi de leur caquet ou ceux de l'Olympe, indignés de leur insolence, qui voulurent les en punir ; mais, quoi qu'il en soit, elles virent que les flots se soulevaient tout

à coup ; et, comme elles tâchaient de gagner le rivage de peur de se noyer, elles virent derrière elles un monstre dont l'énorme grandeur remplissait tout l'espace qu'il y avait entre l'une et l'autre rive. Ce fut en vain qu'elles s'efforçaient de grimper sur les bords de la rivière, quoique l'eau commençât à les égaler : elles furent entraînées par la rapidité du courant, et bientôt englouties comme des grenouilles dans la vaste gueule du crocodile qui les suivait de près.

La princesse, qui avait vu la fin tragique de ses dames et de ses filles d'honneur, eut moins envie de rire que jamais, d'autant que le monstre, après s'être amusé à se faire curer les dents par un certain poisson qui le suit partout pour cela, venait tout droit à elle. Son premier dessein fut de franchir les bords du fleuve à la faveur des flots qui les avaient déjà franchis, et de prendre son arc et ses flèches pour se défendre, et pour attaquer le crocodile ; mais, voyant que tous les hommes qui s'étaient retirés par respect avant qu'elle se mît dans l'eau, s'étaient rassemblés aux cris des malheureuses quand elle en voulut sortir, sa pudeur ne jugea pas à propos de s'exposer à leurs regards couverte d'une gaze mouillée. Dans cette extrémité, s'étant défaite de cette chemise qui l'aurait empêchée de nager avec liberté, elle fit tous ses efforts pour se sauver du crocodile ; mais comme il n'était qu'à dix pas d'elle, elle n'espérait pas lui pouvoir échapper, lorsque, ayant aperçu sa chemise qui flottait sur l'eau, il s'en saisit ; et, comme s'il eût été content de cette précieuse dépouille, il cessa de poursuivre la belle princesse, et disparut aussi subitement qu'on l'avait vu paraître.

La rivière, qui s'était débordée pendant qu'il l'occupait, rentra dans son lit : cela fit juger qu'il n'y reviendrait plus, du moins pour cette fois. La princesse, qui se trouvait nue, ne laissait voir que sa tête au-dessus de l'eau. Tout ce qui lui restait de sa suite n'était composé que de ces hommes accourus aux cris des pauvres dames que le crocodile avait dévorées. Elle leur fit signe de dresser un de ses superbes pavillons à quelque distance du fleuve ; dès que cela fut fait, elle leur fit encore signe de se retirer pour lui laisser la liberté de sortir de l'eau. Elle eut bientôt gagné le pavillon ; et, s'étant couverte de tous ses habits, à la réserve de sa chemise, elle prit ses armes ; et ayant joint sa suite, qui s'était retirée par ses ordres, elle monta à cheval ; et tandis qu'elle se rendait au magnifique palais d'où elle était partie le matin, plusieurs courriers furent dépêchés à la cour pour informer le roi de son aventure.

Il n'attendit pas le lendemain pour partir ; toute sa cour le suivit ; et, dès la pointe du jour, il se rendit auprès d'une fille qu'il aimait

plus que sa vie, et que le danger où elle s'était trouvée semblait lui rendre plus chère que jamais. Il pleurait de joie en l'embrassant ; ensuite il s'évanouissait de frayeur au récit qu'on lui faisait du crocodile. Il ramena la princesse le jour même, de peur qu'il ne s'avisât de faire une seconde visite, et qu'il ne trouvât moyen de sortir de l'eau pour faire le même ravage sur la terre.

Les réjouissances que l'on fit dans la ville pour le retour de la princesse et pour sa délivrance, ne furent pas universelles : ceux que l'intérêt du sang, ou celui de la tendresse, animait pour les beautés que le monstre avait dévorées, étaient inconsolables de leur perte ; et surtout les amants, qui ne cessaient de demander au roi la permission de parcourir les bords et les environs du fleuve jusqu'à son embouchure, pour venger la mort de leurs divinités par celle de ce maudit crocodile. Il y consentit enfin, dès qu'il eut résolu d'envoyer des ingénieurs à l'embouchure de la rivière, pour la fermer par quelque ouvrage aux approches du monstre, avec ordre pourtant de suivre toujours les rives du fleuve en descendant vers la mer, afin de ne pas l'y enfermer, au lieu de lui en défendre l'entrée. Les aventuriers servant d'escorte aux ingénieurs, s'étant séparés en deux troupes, marchèrent sur les deux bords de la rivière, depuis l'endroit où le crocodile avait paru la première fois, et maudissaient la fortune de ce qu'ils étaient déjà parvenus à la moitié du cours de la rivière, sans avoir de nouvelles de ce qu'ils cherchaient, lorsque ceux qui suivaient la rive droite rencontrèrent un marais qui les obligeait à prendre un assez grand détour. Tandis qu'ils s'y disposaient, ils virent ceux qui marchaient sur le rivage opposé se précipiter au milieu du fleuve ; ils virent flotter un linge ; et ne doutant pas que leurs compagnons n'eussent vu le monstre, ils se jetèrent aussitôt dans la rivière après eux ; et le perfide crocodile, qui s'était mis en embuscade dans les roseaux du marais, se jeta sur eux, et les traita tous comme il avait fait leurs parentes ou leurs maîtresses.

Les ingénieurs avec leurs ouvriers, de qui l'affaire n'était pas de se signaler par des actions de valeur ou de témérité, revinrent sur leurs pas ; et sans eux on n'aurait jamais rien appris de la destinée des pauvres aventuriers.

Pendant qu'on déplorait leur perte, comme ils avaient fait celle de leurs défuntes maîtresses, on apprit que ce maudit crocodile ne gardait plus aucune mesure dans les ravages qu'il faisait ; il avait désolé l'une et l'autre rive de la rivière, en dévorant le bétail et les pasteurs, qui, n'ayant rien su de l'aventure, y conduisaient leurs troupeaux pour les y abreuver à l'ordinaire.

Bientôt après, on vit diminuer dans la ville cette abondance de vivres, et cette profusion des choses les plus rares et les plus singulières qui servent au luxe et à la magnificence des capitales, et que la rivière y conduisait de toutes les régions du monde. Le monstre, caché, comme on a dit, dans l'épaisseur des roseaux où il s'était posté, d'un seul saut du marais dans la rivière, abîmait tous les bâtiments qui la remontaient avec leurs marchandises; et les misérables qui les conduisaient devenaient sa proie. On ne sait s'il avait entendu dire que les femmes sont naturellement plus tendres que les hommes; mais il est constant qu'il avait une tout autre avidité pour le beau sexe qu'il n'avait pour le nôtre.

Le roi d'Astracan était tellement accablé de tant de malheurs annoncés coup sur coup, qu'il ne savait plus ce qu'il faisait; cependant il ne savait pas encore tous ses malheurs.

La belle princesse, qui, à son retour, de trois cent soixante-quatorze douzaines de chemises que sa feue dame d'atours avait eues en garde, n'en trouva point, ne put jamais en faire faire une seule qui lui convînt. Après avoir épuisé les magasins de la ville et des environs, de mousseline, de toutes sortes de toile et de linge, elle fut réduite à se passer de chemise, ce qui était la chose du monde qui lui faisait le plus de peine. Toutes les chemises neuves qu'elle avait essayées paraissaient comme ensorcelées; car celles qu'elle avait portées le jour lui avaient ôté toute envie de boire ou de manger, et celles qu'elle avait mises la nuit, toute envie de dormir.

Le roi, plus touché du chagrin de sa fille que de tous ses autres malheurs, crut qu'elle n'avait rien de mieux à faire, dans cette extrémité, que d'envoyer de riches présents, par les grands officiers de la couronne, vers l'oracle du coq.

Ils furent bien reçus de la prêtresse du temple, et leurs présents encore mieux; mais elle leur dit qu'il y avait déjà quelque temps que le coq était allé rendre visite au grand Caramoussal, et que c'était aux environs du mont Atlas qu'ils auraient satisfaction sur ce qu'ils étaient venus chercher aux environs de Fourchimène.

Quoique le roi leur maître fût affligé de ce retardement, il ne perdit pas courage; et, ne donnant que le temps qu'il fallait pour les préparatifs, il dépêcha les mêmes ambassadeurs avec trois cents éléphants chargés de la plus magnifique toile peinte, et des plus beaux singes qui fussent dans tous ses états; et pour rendre la chose encore plus touchante aux yeux de l'enchanteur Caramoussal, il y joignit sa musique de campagne, quoique cette musique, au rapport de ceux qui l'ont entendue, soit beaucoup plus propre

à faire devenir fous qu'à divertir ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Le prince de Trébizonde allait lui dire qu'il en savait quelque chose; mais le chevalier de l'alêne ne lui en donna pas le temps; et poursuivant son récit :

Les satrapes d'Astracan s'étant, dit-il, mis en chemin avec leur toile peinte et leurs guenons, après avoir côtoyé la Chersonèse Taurique et traversé l'une et l'autre Arménie, se rendirent enfin à une forêt où ils pensèrent perdre une partie des présents dont ils étaient chargés. Je vous ai dit que trois cents éléphants portaient chacun un vaste ballot de la plus riche toile peinte qui fût dans l'univers, et qu'au haut de chacun de ces ballots on avait mis un singe : je ne sais ce que le roi leur maître prétendait que le sage Caramoussal fît de trois cents singes; mais, quoi qu'il en soit, il leur avait recommandé sur toutes choses de n'en pas perdre un seul.

La forêt qu'il fallait traverser pour se rendre où ils voulaient aller, était si farcie de toutes sortes de bêtes fauves, qu'il fallut avoir recours à leur musique pour s'y faire un passage : dès qu'elle se fit entendre, on les vit fuir tout éperdues, et disparaître en un moment plus effrayées que si toutes les meutes et tous les piqueurs du monde eussent été à leurs trousses. Cependant cet heureux succès pensa leur être funeste quelque temps après; car ils ne furent pas plutôt au milieu de ce bois, formé de pommiers, de noyers et d'amandiers, que tous leurs singes, qui du haut de leurs éléphants n'avaient qu'un saut à faire pour se percher au haut des arbres, le firent dans un moment, à la réserve d'un seul,

Ce singe était le plus beau, le plus noble en ses manières et le mieux fait de tous les singes, mais si triste que les satrapes pleurèrent plus d'une fois pendant le voyage, de la douleur qui semblait l'accabler; car, bien loin de gambader et de faire toutes les bouffonneries que faisaient ses compagnons, il passait la plus grande partie du temps à lire; et quand il était interrompu par quelque accident, on le voyait tantôt, la tête appuyée sur une de ses mains, s'ensevelir dans une profonde rêverie, et tantôt, les bras croisés, lever les yeux au ciel, pousser de longs soupirs, et répandre des larmes en si grande abondance, qu'il était impossible à ceux qui l'observaient de ne lui pas tenir compagnie.

Il s'était donc remis à lire sur son éléphant, tandis que les autres, déchaînés par la forêt, faisaient un tintamarre et un vacarme à désespérer tous les environs. La caravane des ambassadeurs fut obligée de s'arrêter trois jours entiers dans ce bois avant que de pouvoir les rassembler; car ils ne quittèrent les arbres pour rejoindre la compa-

gnie que lorsqu'ils furent excédés de toutes sortes de fruits; encore n'en revinrent-ils pas tous : car, à quelques jours de là, il en mourut trois d'une indigestion d'amandes, et trois autres d'un dévoiement causé par les pommes vertes dont ils s'étaient crevés. Tout ce que purent faire les envoyés du roi, fut de les écorcher, et d'en remplir les peaux de paille, pour qu'il ne manquât rien au nombre lorsqu'ils auraient l'honneur de les présenter au célèbre Caramoussal.

Dès qu'ils furent au pied de la montagne, ils envoyèrent donner avis de leur arrivée par un courrier, et savoir en même temps de l'enchanteur, si son plaisir était qu'ils se missent en chemin, avec tout leur équipage, pour se rendre à sa demeure; ou bien s'il aimait mieux qu'ils fissent camper leur caravane aux environs, en attendant qu'il ordonnât de quelle manière il voulait qu'ils lui fissent voir les présents dont ils étaient chargés.

Le courrier revint au bout de trois jours, et leur dit que Caramoussal n'était plus à l'endroit qu'il habitait d'ordinaire; que, s'étant retiré tout au sommet du mont Atlas, il n'y avait que leurs singes qui pussent grimper jusque-là; qu'il avait cru devoir les en avertir, afin qu'ils prissent un parti.

Celui qu'ils prirent à cette nouvelle, fut de laisser leurs présents et leur suite, sous sûre garde, au pied de la montagne, et de gagner du mieux qu'ils pourraient l'endroit où l'on venait d'apprendre qu'il s'était retiré.

Ils marchèrent quinze jours durant, toujours en montant par la route la plus pénible qui fut jamais, sans rien trouver que des rochers et des précipices. Enfin, après avoir maudit plus d'une fois le crocodile qui leur donnait tant de peine, et la préférence dont on les avait honorés pour cet illustre emploi, les objets qui s'offrirent à leurs yeux, et la route même, leur parurent moins effroyables quoiqu'ils montassent toujours : ils trouvèrent de petits vallons arrosés de ruisseaux agréables, dont les bords étaient embellis de fleurs champêtres; ils virent des oiseaux d'une espèce toute nouvelle, à mesure qu'ils montaient, et de petits pavillons répandus par-ci par-là. Ce fut à six cents stades plus haut qu'ils n'eurent plus à monter, et qu'ils ne virent que le ciel au-dessus d'eux, qu'ils rencontrèrent le fameux Caramoussal.

Il sortit d'un pavillon plus grand que ceux qu'ils avaient vus en montant, qui, d'un côté, était ombragé d'un nombre infini d'orangers, et de l'autre, environné de plusieurs machines qui soutenaient des astrolabes, des télescopes, et tous les instruments dont on se sert pour observer le cours des astres. Lorsqu'il sortit de ce pavillon, il était accompagné d'un homme qui portait le bras en écharpe. Comme ils

étaient en peine lequel des deux était celui qu'ils cherchaient, il s'avança vers eux, et leur demanda civilement ce que les satrapes du grand roi d'Astracan souhaitaient de Caramoussal.

A ces mots, ils se prosternèrent devant lui, comme ils auraient fait devant quelque divinité; car sa présence leur inspira un tout autre respect que cette vénération que sa renommée, partout répandue, semblait exiger. Ils s'étaient attendus à voir la figure hideuse d'un enchanteur, ou tout au moins quelque vieillard à longue barbe, tout courbé par son extrême décrépitude; mais ils furent bien étonnés de voir un grand homme, qui, quoique sur le retour de son âge, avait l'air auguste, le port majestueux, et qui était vêtu le plus noblement du monde.

Il les releva d'abord. Ils exposèrent leur commission, les circonstances des malheurs sur lesquels ils venaient le consulter, et lui firent le dénombrement des présents qu'ils lui apportaient.

Après les avoir paisiblement écoutés, il les conduisit, avant que de leur répondre, vers un endroit de la montagne d'où l'on découvrait toute la mer, et d'où l'on aurait pu découvrir toute la terre, si la vue des hommes en était capable. Ils furent épouvantés de la prodigieuse élévation où ils se virent : les îles qui s'élevaient dans la mer leur parurent comme de petites taches noires, et les plus gros vaisseaux comme des atomes flottants. Ce fut alors que, prenant la parole, il leur tint ce discours :

Je ne suis rien moins que ce que croient la plupart de ceux qui ne me connaissent que par une réputation que je ne mérite pas. Il est bien vrai qu'une connaissance acquise par de longues méditations, une spéculation continuelle, et peut-être la proximité des corps célestes, m'ont donné de grandes lumières dans tout ce que l'astrologie a de plus infaillible; je dirai même que la plupart des oracles ont moins de certitude dans leurs réponses qu'il n'y en a dans mes conjectures et mes prédictions. Pour celui du coq, d'où l'on vous a renvoyés vers moi, ou plutôt qu'on vous a conseillé de chercher en ces lieux, il n'est plus question désormais de sa divinité ; d'autres soins et d'autres emplois l'occupent.

Considérez, poursuivit-il, la distance qu'il y a de l'endroit où nous sommes jusqu'aux flots qui se brisent contre le pied de la montagne. Si le roi votre maître pouvait rassembler trois rouets qui sont dispersés par le monde, il ne lui serait pas impossible, par le moyen de ces trois rouets, de faire une corde qui, du sommet du mont Atlas où nous sommes, pût atteindre jusqu'à la surface de la mer. Cet ouvrage achevé, tous ses souhaits seraient accomplis; le monstre disparaîtrait

pour jamais ; la princesse sa fille rirait, parlerait, et les mêmes rouets lui fileraient une chemise plus fine que celle qu'elle a perdue, sans qu'elle lui ôtât l'appétit pendant le jour, ni le repos penant la nuit.

Mais comme il est impossible que le roi d'Astracan soit jamais en possession de ces rouets enchantés tous trois ensemble, voici ce que je lui conseillerais de faire pour sauver ses états d'une entière désolation, et pour donner à la plus belle princesse de l'univers ce qui lui manque pour en être la plus heureuse et la plus accomplie : Qu'il fasse publier, par toutes les régions de la terre, que quiconque fera rire la princesse, ou vaincra le crocodile en combat singulier, n'aura qu'à choisir pour sa récompense, ou l'adorable Mousseline avec tous les états du roi son père, ou bien toutes les forces et toute la puissance du même roi pour l'assister dans telle autre conquête qu'il pourrait méditer. Qu'il soit permis aux aventuriers de combattre le monstre, quand ils n'auraient pas réussi dans l'autre entreprise; car il est indifférent qu'on commence par le monstre ou par la princesse. Qu'elle soit accessible à tous ceux qui demanderont à la voir, de quelque figure et de quelque condition qu'ils puissent être. Et enfin, qu'elle ne manque pas de faire un voyage de deux mois chaque année, pour exposer ses appas divins dans les différentes provinces qui joignent les états du roi son père. Allez, illustres satrapes, poursuivit-il ; rendez au prince qui vous envoie les magnifiques présents dont il a voulu m'honorer : Caramoussal ne veut pour récompense des services qu'il rend, que le plaisir de les avoir rendus.

Et si l'arc et les flèches, dit celui qui portait le bras en écharpe, se trouvaient parmi leurs présents ou leur équipage ? Les ambassadeurs, qui ne s'étaient pas avisés de le regarder avec attention avant ce discours, tournèrent les yeux sur lui, et pensèrent tomber de leur haut, de lui voir une bouche si prodigieusement grande, qu'elle n'en devait rien à l'énormité de celle du roi Fortimbras. Caramoussal, sans être surpris de leur étonnement, prévint les protestations que les ambassadeurs allaient faire, qu'ils n'avaient ni arc ni flèches ; et s'adressant à celui qui portait le bras en écharpe : Ce n'est pas, lui dit-il, si près de ces lieux qu'il faut espérer de retrouver les armes dont vous parlez. Ensuite, ayant congédié messieurs de l'ambassade, ceux-ci rejoignirent leur caravane en moins de temps et avec beaucoup moins de peine qu'ils n'en avaient eu à se rendre auprès du grand Caramoussal.

Comme ils avaient été longtemps absents, ils firent la revue de leurs éléphants, de leurs ballots de toile peinte et de leurs singes ; le compte se trouva juste, à la réserve du singe affligé, qui depuis huit jours avait disparu sans que ceux qu'on avait laissés à la garde de l'équipage

pussent dire de quelle manière, et sans qu'on en eût pu savoir des nouvelles, quelques recherches qu'on eût faites partout à la ronde.

Les satrapes, affligés de sa perte, et de n'avoir pu du moins trouver son corps pour le bourrer de paille, comme ils avaient fait de ceux des six autres, se mirent en chemin pour se rendre auprès du roi leur maître.

A la sixième journée de chemin, après avoir fait un long détour pour éviter le bois si funeste à leurs singes, il leur arriva une aventure qui les embarrassa d'abord, quoique la fin leur donnât beaucoup de joie. Ils aperçurent de loin des chameaux escortés d'une troupe de gens armés; comme les chefs de cette troupe paraissaient être de quelque conséquence, et que les chameaux si soigneusement gardés leur parurent chargés de quelque chose de rare ou de précieux, ils ordonnèrent à leur musique de jouer aussitôt qu'ils furent en état de se faire entendre. A ce concert infernal, il n'y eut ni bête ni homme, parmi ceux qu'ils avaient prétendu honorer, qui fût capable de résister; mais surtout les chameaux faisaient rage de regimber, de se cabrer et de mettre le désordre partout. Dans la frayeur épouvantable dont ils étaient saisis, ils jetèrent à terre les charges qu'ils portaient; et ces charges en tombant firent ouvrir certaines cages de fer, d'où sortirent certains tigres et certains lions qui ne plurent pas aux musiciens de la sérénade; car ils vinrent droit sur eux, et il en coûta la vie à quelques-uns des moins diligents à se sauver.

Cependant les éléphants faisaient bonne contenance, et les singes fort mauvaise; car, tandis que les premiers tenaient ces bêtes carnassières en respect avec leurs trompes, les singes remplissaient l'air de cris effroyables, et gâtaient toute la magnifique toile peinte sur laquelle ils étaient perchés.

Ce fut dans ce moment que la gloire de tous les singes de l'univers, sortant de derrière une pointe de rocher dont il s'était couvert, parut au grand étonnement des satrapes : il était armé d'un arc et d'un carquois garni de flèches ; il en choisit une pour chaque tigre et une pour chacun des lions, et d'une atteinte infaillible leur en perça le cœur l'un après l'autre. Quand il les vit par terre, il fut de sang-froid retirer ses flèches de leurs corps, salua les satrapes ses conducteurs, et disparut, parmi les rochers qui bordaient la plaine, aussi subitement qu'il s'était offert à leurs yeux.

Je ne sais de quelle manière les ambassadeurs et l'escorte des lions et des tigres se séparèrent après cette aventure ; mais on sait que les premiers, de retour à la cour d'Astracan, ayant informé le roi leur maître de la réponse et des conseils du grand Caramoussal, qu'ils

avaient apportés par écrit, le roi, de l'avis de son conseil et du consentement de la princesse sa fille, avait envoyé publier par tout l'univers les conditions auxquelles il était permis à tous aventuriers d'entrer en lice, et d'aspirer à la possession de la plus belle princesse qui fût sous le ciel, et de l'un des plus puissants empires de la terre.

Comme depuis cette publication la renommée avait porté le bruit de la beauté de la princesse encore plus loin que n'avait fait le péril effroyable ou la singularité des deux aventures qu'on devait éprouver, la princesse n'a pas manqué de se promener par toutes les provinces à la ronde pendant deux ou trois mois de chaque année : tous ceux qui l'ont vue, soit dans ses voyages, soit à la cour du roi son père, ont trouvé sa beauté infiniment au-dessus de ce qu'on en publiait ; et la plupart, séduits par tant d'éclat et par des espérances si brillantes, ont succombé dans l'épreuve des aventures.

Voilà, seigneur, me dit le chevalier de l'alêne, ce qui nous rassemble ici, et voilà l'aventure que votre parole vous engage de tenter. A la fin de ce récit, nous nous trouvâmes au bord du fleuve, où mes yeux furent surpris du plus rare et du plus magnifique spectacle qu'on puisse voir.

Mais je crois qu'il est bon de remettre le reste du récit que faisait le prince de Trébizonde, à la seconde partie de ces mémoires (1).

Une multitude de gondoles, richement peintes et dorées, portaient des musiciens qui faisaient entendre un concert aussi doux que celui des musiciens de l'escorte était aigre et sauvage. Elles étaient suivies par un char marin d'une nouvelle forme ; une grande coquille de nacre de perles était tirée par vingt-quatre cygnes ; une nymphe y paraissait couchée mollement sur un siége de pinne marine ; deux paons, perchés sur la coquille, la garantissaient du soleil en faisant la roue ; et ces animaux étaient si bien dressés, qu'ils se tournaient sitôt que le char faisait un mouvement, afin de mettre toujours à l'abri le teint de leur belle maîtresse. C'était une personne accomplie, et l'on ne savait ce qui était le plus à admirer, de sa taille divine ou de ses traits charmants. Mais tout était dans un si bel accord, que l'on ne se récriait sur rien ; la seule chose qui étonnait sans choquer, c'est que sa longue chevelure était d'une belle couleur vert d'eau. Cette nymphe faisait les honneurs du fleuve à Mousseline la Sérieuse, qui la suivait sur une île flottante, couverte de toutes les fleurs du printemps ; des

[1] Cette seconde partie n'a jamais paru : nous donnons ici la suite des *Quatre Facardins*, publiée par M. de Lévis, en 1813.

dauphins la conduisaient, et des souffleurs dispersés à l'entour faisaient jouer leurs jets d'eau argentés pour entretenir la fraîcheur, tandis qu'une troupe de sirènes chantaient en partie une ode en son honneur. J'étais curieux de voir cette personne aussi célèbre par sa beauté que par sa gravité. L'une et l'autre me parurent encore au-dessus de l'idée que je m'en étais formée ; et je pensai qu'il était bien plus aisé de vaincre le monstre que le sérieux de la princesse. Comme je faisais ces réflexions, on entendit un bruit sourd semblable à un tonnerre lointain ; et bientôt après les eaux du fleuve, s'élevant comme par le mouvement d'une forte marée, se répandirent dans la prairie : alors on vit une espèce de montagne humide qui, approchant avec rapidité, s'ouvrit, et nous montra le roi des crocodiles. Il avait une paire de cornes tranchantes qui se remuaient aussi aisément que des ciseaux, et une gueule si prodigieuse qu'une gondole de grandeur ordinaire aurait pu aisément y tenir ; à l'égard des dents, je n'eus pas le temps de les compter ; mais Votre Hautesse peut se tenir assurée qu'il y en avait suffisamment pour broyer un demi-escadron de cavalerie, hommes et chevaux. A la vue du monstre tout le monde s'enfuit, excepté les chevaliers, qui ne pouvaient pas décemment en faire autant, sans quoi je ne réponds pas qu'ils n'eussent fait de même. Le monstre commença par avaler un bateau de musiciens ; on l'entendit croquer indistinctement les os de ces pauvres gens, leurs violons, basses, contre-basses, cors de chasse, et tout le reste. Je m'approchai alors du rivage, résolu de l'attaquer, quoiqu'il y eût autant de disproportion entre lui et moi qu'entre un éléphant de la plus grande taille et un petit chien de manchon. En avançant, je remarquai sur son museau quelque chose qui remuait : quelle fut ma surprise lorsque j'aperçus distinctement que c'était un rouet qui filait seul ; mais, dans ce même moment, mon attention fut attirée par un autre spectacle non moins étrange. Un géant velu parut sur la rivière dans une pirogue montée par douze rameurs nègres qui, agitant vivement leurs pagayes, atteignirent le monstre par derrière : le géant s'élança sur le dos de la bête ; et, marchant dessus comme en terre ferme, il arriva jusqu'à la tête, dans l'espoir de s'emparer du rouet ; mais il n'y réussit pas, car le monstre, qui se sentait chatouiller, se tourna tout d'un coup sur le côté, renversa dans l'eau le géant, et lui happa une jambe jusqu'au-dessus du genou. Cristalline, qui avait reconnu son vilain génie, et qui mourait de peur qu'il n'eût du succès, fit un cri de joie en le voyant tomber, et un autre bien plus fort en voyant avaler sa jambe avec l'ongle fatal qui faisait toute sa force.

Le crocodile et le génie ayant disparu sous les eaux, la frayeur di-

minua par degrés, et l'on se rapprocha des bords du fleuve. La belle Mousseline, encore tout émue, débarqua de son île flottante, et retourna par terre au palais de son père; la nymphe à la coquille s'enfonça dans ses humides demeures; et je me retrouvai seul avec Cristalline, le grand Facardin, le chevalier Coq, et celui de l'Alêne.

Monsieur, dis-je à celui-ci, lorsque nous avons été interrompus, vous aviez eu la bonté de me raconter l'histoire de la princesse Mousseline, et vos projets sur ses divins appas ; mais vous n'avez pas pris encore la peine de m'expliquer pourquoi vous vous trouvez tous trois dans cet étrange équipage. Je sais bien que, pour un guerrier, je ne suis habillé guère plus convenablement que vous, et qu'il est assez singulier de paraître en public avec une robe de chambre, un bonnet de nuit, des pantoufles, et une épée nue. Cependant vous conviendrez qu'il est encore plus extraordinaire de voir un noble chevalier avec tout l'attirail d'un cordonnier, métier qui, je vous en demande pardon, n'a rien de bien relevé ; et la marmite que monsieur votre collègue porte sur sa tête en guise de casque, a également droit de m'étonner. Seigneur Facardin, répondit le Coq en agitant ses moignons ailés, un illustre aventurier comme vous doit être accoutumé aux prodiges ; ainsi les déguisements ne devraient point le surprendre. Lorsque ce chevalier s'est abaissé jusqu'à prendre le chausse-pied et l'alêne, il a voulu donner une preuve de sa soumission à la beauté qui règne en ces lieux. L'incomparable Mousseline a entendu avec un secret dépit les éloges sans doute exagérés que l'on ne cesse de donner au pied de la princesse Sapinelle de Jútland; elle a fait entendre que, si le sien n'avait pas autant de célébrité, ce n'était pas la faute de la nature, mais celle des cordonniers d'Astracan, hommes grossiers, et qui défigurent par une enveloppe informe les charmants contours de ce pied si mignon. Elle a donc refusé tous les souliers qu'on lui a présentés dernièrement ; et, comme l'hiver approche, le roi Fortimbras, le plus tendre des pères, est dans une horrible inquiétude ; il croit déjà voir cette fille chérie assaillie de rhumes, de fluxions, de catarrhes, et autres maux de cette espèce. C'est pour acquérir sa bienveillance que le prince des monts Krapaçs, que vous voyez ici, n'a pas dédaigné de prendre des leçons du cordonnier de la cour, espérant surpasser son maître par la délicatesse de son goût, et ses grandes connaissances dans le dessin. L'amour ennoblit tout ; et, à son retour dans ses états, il prétend même instituer l'ordre du chausse-pied, qui ne sera pas moins en honneur que plusieurs autres dont l'origine n'est pas plus illustre. Quant à moi, reprit le Facardin à la marmite, il y a déjà deux ans qu'étant devenu éperdument amoureux de la divine princesse

d'Astracan dont j'avais vu un portrait, je quittai les rivages de l'Arabie Pétrée où j'avais mis à fin plus d'une brillante aventure, pour entreprendre celle-ci : je m'embarquai à Florispahan, port sur la mer Rouge ; mais une tempête effroyable fit périr tous mes compagnons ; et je me trouvai, je ne sais comment, dans la demeure submarine du vilain génie dont vous venez de voir tout à l'heure la déconfiture. Je ne vous raconterai pas ce qui m'arriva dans ces grottes profondes : Madame, ajouta-t-il en montrant Cristalline, vous en aura probablement fait part ; et, si elle ne l'a pas fait, je craindrais que certains détails ne pussent l'embarrasser. Quoi qu'il en soit, ayant vu toutes les curiosités de ce lieu, je parvins à m'en échapper par les soins de mademoiselle Harpiane, dont je payai la complaisance de la même manière que celle de sa maîtresse ; et je dis adieu pour jamais au rocher de cristal. Au sortir de la chaloupe dorée, je traversai l'Arabie et la Perse, et j'arrivai, à travers mille dangers, à la cour du roi d'Astracan : j'y vis enfin l'admirable princesse dont la beauté a déjà causé tant de malheurs. Lorsque je fus un peu revenu de l'éblouissement que les traits qui partent de ses beaux yeux causent à tous ceux qui osent la regarder en face, je cherchai à me garantir de leur pouvoir, en réfléchissant qu'une personne qui ne parlait pas, ne pouvait absolument point être une femme, la parole étant un signe de leur sexe aussi essentiel que tous les autres. Mais la princesse, dont l'esprit est le plus pénétrant du monde, s'apercevant de mes doutes, voulut se venger par un de ces regards impérieux qui lui soumettent tous les cœurs. Depuis ce moment, résigné à mon sort, je ne cherchai plus qu'à plaire à la beauté qui m'est plus chère que la vie, et à tâcher de délier cette langue qui ne saurait manquer de dire les plus belles choses du monde, dès qu'elle se sera mise en mouvement. Cependant je réfléchis que ce silence devait avoir une cause surnaturelle ; je fus donc trouver le grand Caramoussal, le plus habile et le plus humain des enchanteurs, et je lui demandai une recette pour faire du moins parler la princesse, s'il ne m'était pas donné de la faire sourire. Jamais, depuis trois mille ans qu'il professe la nécromancie, on ne lui avait demandé de faire parler une femme, de sorte qu'il était tout neuf sur cet article ; il fallut donc qu'il feuilletât, l'un après l'autre, plus de trois cents gros volumes in-folio. Quand il eut bien cherché, il me donna une petite boîte d'or, grosse comme un dé, laquelle en contenait une d'ambre jaune fermée avec un cadenas de diamant, qui renfermait quelques grains imperceptibles enlevés à la lime sur l'anneau de Salomon. Je dois m'en servir en guise de sel pour assaisonner un pâté de langues de perroquets dont la princesse mangera une bouchée

tous les matins à jeun pendant une semaine : alors elle parlera. Aussitôt que je fus en possession de ce trésor et de l'ordonnance, je partis pour le pays des perroquets, et j'en fis un terrible abatis, ne réservant que les langues pour mon pâté. Je pris environ trente douzaines des plus belles, je me rendis à Astracan pour supplier la princesse de se mettre au régime prescrit par l'enchanteur. Mais, par un caprice qui n'est que malheureusement trop commun chez les belles dames, elle refusa de se prêter à cette facile expérience, faisant entendre par signes qu'il n'était pas convenable que la fille du roi d'Astracan mangeât d'un pâté qui ne serait pas fait suivant toutes les règles de l'art, tandis que son père entretenait cinquante maîtres et sept cents garçons pâtissiers à son service. Ce n'était au fond qu'une défaite pour rabattre de mes prétentions, et m'empêcher de concevoir une espérance qui révoltait sa fierté. Le roi son père, qui connaissait tout le talent de Caramoussal, et qui avait une envie démesurée de voir enfin cesser le long silence de sa fille, la pressa inutilement : elle demeura inflexible. Enfin, pour lui ôter tout prétexte, je me suis décidé à m'enrôler dans le corps des cuisiniers ; et, dans une audience solennelle que j'ai demandée au roi, j'ai déposé mon épée pour prendre cette broche, troqué mon casque pour cette marmite, jurant de ne jamais reprendre mes armes qu'après que la princesse, touchée d'un tel dévouement, aurait cédé à mes vœux. Cette démarche a été vue d'un œil très-différent à la cour : toutes les dames sensibles ou passionnées m'en surent un gré infini ; et, dès le même soir, j'aurais pu en recevoir la récompense ; mais le plus grand nombre des courtisans me témoignèrent qu'ils regardaient ma conduite comme la preuve d'une complète folie. Quelques-uns, plus malicieux que les autres, voulurent y voir la preuve d'une âme basse et dégradée. Ils osèrent même me le témoigner par leurs sarcasmes; et je fus obligé d'embrocher cinq ou six mauvais plaisants pour apprendre à vivre à tout le reste ; depuis ce temps je suis tranquille, et je m'occupe à filer paisiblement avec le reste des aventuriers. Je vous invite, prince de Trébizonde, à partager nos travaux et nos plaisirs.

Je remerciai le grand Facardin de sa complaisance, et j'allais lui demander ce que voulaient dire tous ces rouets et cette filerie dont je commençais à être excédé, lorsque nous fûmes interrompus par un grand bruit de trompettes et d'autres instruments guerriers. C'était une troupe de cavaliers, portant chacun un faucon du Nord sur le poing, et menant en lesse des lévriers attachés avec des chaînes d'argent. Au milieu d'eux, on voyait un chariot couvert traîné par quatre rennes attelés de front; deux nains d'un noir d'ébène, l'épée nue et

tout le corps de même, défendaient chaque portière : je reconnus bientôt que ce n'était pas sans raison que l'on prenait tant de précautions. car ils avaient en leur garde la plus belle princesse du monde. Hélas ! s'écria dans cet endroit Dinazarde en interrompant le prince de Trébizonde, n'avons-nous pas assez de princesses et de nymphes? et encore dans quelle situation piteuse sont-elles restées? Mousseline la Sérieuse est sans langue, sans chemise, et sans souliers; la nymphe à l'arc d'acier se morfond dans sa grotte ; et Sapinelle dans les neiges de la Scandinavie. Quant au Facardin du mont Atlas, et même au Singe Triste qui commençait à m'intéresser, Dieu sait quand nous en aurons des nouvelles! et voilà de nouveaux venus !.... Taisez-vous, impatiente personne, s'écria le sultan des Indes en étouffant un bâillement : est-ce la faute du prince de Trébizonde, si vous avez tant de mémoire, et si vous exigez de lui un enchaînement d'idées et de faits dont tant d'auteurs se dispensent? Continuez votre récit, il me plaît assez; je ne suis choqué que de vos négrillons tout nus; donnez-leur, je vous prie, quelque bout de vêtement : j'aime la décence par goût et par état; lorsqu'on a quinze cents concubines et trois cents icoglans, un sérail serait un véritable taudis si l'on n'était fort strict sur l'article des mœurs. Que Votre chaste Hautesse se rassure ! répondit respectueusement le prince de Trébizonde ; les deux petits nègres dont il s'agit étaient à la vérité nus, mais ils étaient privés de mouvement et de vie, et l'on sait que la nudité est un privilége accordé de tout temps aux statues. A l'égard du reproche que vient de me faire Dinarzade, il est d'autant plus déplacé, que la princesse renfermée dans le char n'était autre que l'infante de Danemark, la célèbre Sapinelle de Jutland. Mais dans quel état s'offrit-elle à nos regards? ses beaux yeux étaient fermés, les roses de son teint avaient disparu, les lis seuls étaient restés; et il fallait avoir une très-bonne vue, et la regarder avec beaucoup d'attention, pour découvrir le mouvement imperceptible de son beau sein : c'était le seul signe de vie qu'elle conservât. On voyait à ses pieds, étendu sur une peau de lion, un jeune chevalier qui paraissait également en léthargie. Le char s'étant arrêté, je m'approchai, et je fus près de pleurer en reconnaissant, dans cette triste situation, l'aimable Facardin du mont Atlas, dont l'infernale musique du cortége royal d'Astracan m'avait si malheureusement séparé : Cher prince, lui dis-je en sanglotant, qui a pu vous réduire dans une aussi déplorable condition? Un pouvoir surnaturel sans doute; car votre bravoure m'est connue; et, quoique je n'aie jamais entendu parler de vos exploits qu'à vous-même, il régnait dans votre récit un tel air de candeur et de vérité, que je les crois comme si je les avais vus. Que

puis-je faire pour vous secourir ? Mais il ne répond point, il est insensible : réveillez-vous, cher prince. Hélas ! Seigneur, me dit son écuyer qui suivait le char en arrosant la poussière de deux torrents de larmes, tous vos efforts sont superflus; l'enchantement qui retient le malheureux Facardin dans ce sommeil léthargique, est l'effet de la ruse de cette cruelle vieille du mont Atlas, qui ne lui a pas pardonné ses refus; et, ce qu'il y a de plus affreux, c'est qu'il est ainsi récompensé du service qu'il a rendu au père de la princesse que vous voyez, la fille du grand Fortimbras. Ce récit surprenant excita vivement la curiosité des assistants; on forma un cercle autour du pauvre écuyer qui continua en ces termes : Après avoir inutilement cherché à nous rapprocher du prince de Trébizonde, mon maître poursuivit le cours de ses aventures dès que nos chameaux furent revenus de leur terrible frayeur; mais il trouva partout des dames insensibles aux agréments de sa figure et de son esprit, et jamais de pied qui parût le moins du monde convenir au merveilleux soulier que renfermait son casque. Il continuait tristement son chemin au travers d'une grande forêt de palmiers, qui couvrait un sol rocailleux, lorsqu'il entendit une voix qui lui criait : Facardin, où vas-tu? Hélas ! dit-il, je m'abandonne à ma mauvaise fortune. Le désespoir, reprit la voix, est indigne d'un amant de la gloire; tu es brave, je le sais, mais la fermeté du cœur est autant au-dessus du courage de l'épée que le mont Atlas domine au-dessus des flots qui viennent se briser à ses pieds : retourne en Danemark; l'espoir est le bâton du sage. Ici la voix se tut, et le chevalier se disposait à lui obéir lorsque je lui représentai que des lieux communs n'étaient pas des raisons, qu'on ne nous offrait aucun moyen de réussir dans cette dangereuse aventure de la princesse de Jutland, où il avait déjà pensé être pendu, et moi aussi de compagnie, ce qui était fort ignoble pour un chevalier comme lui, et peu agréable pour un pauvre écuyer comme moi : car il est bon que vous sachiez, prince de Trébizonde, qu'en arrivant à la cour de Fortimbras, mon maître avait déclaré hautement qu'il se faisait fort de chausser la princesse; en conséquence il avait été admis à l'épreuve fatale jusqu'alors à tant de milliers de personnes. Cette cérémonie était fort imposante : on élevait sur la grande place une estrade où se plaçait la princesse; à sa droite était le grand chancelier du royaume, portant sur un coussin de drap d'or la couronne destinée à récompenser le succès de l'entreprise : mais le côté gauche offrait un spectacle moins agréable; on y voyait le bourreau avec ses recors au bas d'une potence de cinquante pieds de haut. Mon maître s'approcha de l'estrade, et salua la princesse avec une grâce qui, s'il

n'avait pas été ensorcelé, lui aurait gagné le cœur de toutes les dames du palais; il parut même que la richesse de son armure, l'élégance de sa taille, et la noblesse de ses manières, faisaient une légère impression sur le cœur de l'Infante, qui lui jeta à la dérobée un regard plein d'intérêt, attendant avec inquiétude la suite de l'événement. Cependant mon maître se tourne vers moi, prend de mes mains le brillant casque dont le cimier renfermait le précieux soulier : mais, ô douleur ! ô rage! il ne trouve à la place qu'une méchante savate à moitié déchirée. Je n'essayerai pas de vous peindre ma consternation, la colère du chevalier, l'étonnement de la princesse, et tous les sentiments confus qui agitèrent en un instant la multitude rassemblée sur cette place. Mon maître voulut me tuer; j'étais si étourdi de cet événement inattendu, que je l'aurais laissé faire; mais le bourreau me réclama, et même éleva ses prétentions jusqu'à l'illustre Facardin, ordonnant à ses recors de le saisir. Celui-ci, transporté de fureur, lui fit voler la tête d'un revers de son épée; puis, prenant un des recors par la jambe, lui fit faire le moulinet, et avec ce bouclier mouvant écarta la foule qui se pressait autour de lui. Nous sortîmes ainsi au milieu du tumulte; et, ayant trouvé nos chevaux à l'entrée de la place, nous quittâmes au galop la capitale du Danemark.

Lorsque nous fûmes à quelque cinquante stades, mon maître, voyant que l'on ne nous poursuivait pas, s'arrêta; et, se tournant vers moi : Scélérat, me dit-il, oses-tu bien me suivre après le forfait dont ton lâche cœur s'est rendu coupable envers moi? Si la bassesse de ton âme te portait à vendre les pierreries qui ornaient le précieux soulier, que ne dérobais-tu aussi le casque qui le renfermait? tu m'aurais du moins épargné la confusion dont j'ai été couvert à la vue d'une grande princesse et de tout un peuple rassemblé. Seigneur, lui répondis-je en embrassant ses genoux, que Votre Altesse jette un regard de compassion sur un serviteur fidèle qui n'a rien à se reprocher! oui, que notre divin Prophète me prive pour jamais de la vue des célestes houris, s'il m'est seulement venu à l'esprit de tirer parti du soulier confié à mes soins! J'avoue qu'il m'est impossible de concevoir comment ce malheureux échange s'est fait, et comment il s'est trouvé un voleur assez adroit pour s'approprier ce trésor, puisque le casque a toujours été dans mes mains; mais.... Je n'écoute point, reprit le chevalier en colère, les mensonges que te fait inventer la peur de mon juste ressentiment : mais je ne veux point me souiller d'un sang aussi vil; rends-moi mon casque, et ôte-toi à jamais de mes yeux. En prononçant ces mots, mon maître arracha le casque de mes mains; mais, comme je le tenais avec force, le cimier s'ouvrit, et nous montra le soulier de la nymphe

à l'arc, qui n'était nullement endommagé ; la vieille savate avait disparu. Nous connûmes alors qu'un pouvoir surnaturel s'était mêlé de cette affaire : mon maître me rendit son amitié et sa confiance, et je ne lui sus point mauvais gré de sa colère, puisque toutes les apparences étaient contre moi ; je crois même qu'il m'eût tué, que je lui aurais pardonné de bon cœur.

Voilà ce qui nous était arrivé à la cour de Fortimbras : vous jugez, Seigneur, si je n'avais pas de bonnes raisons pour chercher à détourner mon maître de visiter encore une fois les côtes du Danemark, où tout l'esprit et toute la bravoure du monde ne pouvaient nous empêcher de recevoir quelque nouvel affront. Allons plutôt, lui disais-je, au Cathay ou dans la Bactriane ; vous offrirez votre bras à l'un des deux rois de ces vastes pays qui se font une furieuse guerre pour un assez mince sujet : ils vous recevront bien, en un tour de main vous y conquerrez une ou deux provinces, cela fait toujours passer le temps ; et, si vous m'en croyez, vous terminerez là vos courses fatigantes et inutiles ; car aussi bien toutes les femmes ont tellement la berlue, qu'elles ne peuvent vous souffrir ; elles vous préféreraient même un malotru comme moi : d'ailleurs vous ne retrouverez jamais un coq qui vole comme un aigle, ni un pied qui puisse aller à votre soulier, si ce n'est peut-être celui de la princesse Sapinelle ; et vous avez vu comment un malin génie vous a empêché d'en faire l'essai. Renoncez donc de bonne grâce à la nymphe de l'arc ; et établissez-vous, après la victoire, dans quelque beau château où nous pourrons prendre successivement les plaisirs de la chasse, de la pêche et de la promenade. Des conseils aussi sages paraissaient produire leur effet sur l'esprit de mon maître, lorsque la maudite voix se mit à crier de nouveau : Facardin, Facardin, méprise des avis indignes d'un héros ; si le succès ne couronnait pas tes efforts généreux, ta vertu trouverait dans ton cœur sa plus noble récompense. Fort bien, madame la voix ! m'écriai-je en colère ; mais vos belles maximes ne garantiront ni mon maître ni moi d'être pendus si nous retournons chez les Danois ; nous nous en sommes tirés assez bien, il est vrai, grâces à leur surprise au moins autant qu'à notre valeur : mais, si nous retournons pour les braver, ils nous accableront par leur nombre, et c'en est fait de nous. Le chevalier Facardin fut sourd à mes prières ; il suivit aveuglément les ordres de cette impérieuse voix, et reprit le chemin du Danemark. Je le suivis tristement, n'augurant rien de bon de ce second voyage.

Pendant les trois cents premières lieues il ne nous arriva rien de remarquable ; mais, comme nous approchions de la Chersonèse Cimbrique, nous trouvâmes, au coin d'un bois, une dame richement ha-

billée, et couverte d'un voile épais qui descendait jusqu'à terre : elle était seule, et paraissait plongée dans un profond chagrin. Dès qu'elle nous aperçut, elle ferma son voile qui était entr'ouvert, et nous pria de lui accorder notre appui. Les lois de la chevalerie vous mettent sous ma protection, lui dit galamment mon maître ; et, de tous mes devoirs, c'est celui qui me coûte le moins à remplir. — Seigneur, veuillez donc me donner le bras pour m'aider à regagner mon château, qui n'est qu'à deux portées de trait d'ici. Des chevaliers discourtois, abusant de ma trop grande confiance, m'auraient indignement outragée, si vous n'étiez arrivé bien à propos pour sauver mon honneur et ma vie ; car je n'aurais pas survécu à une pareille infortune. Là-dessus elle se leva, et nous conduisit dans sa demeure. Mon maître voulait la quitter sur le pont-levis ; mais elle nous engagea à entrer d'une manière si pressante, qu'il nous fut impossible de la refuser. La grande salle du château était tendue de superbes tapisseries de haute lisse, qui représentaient des personnages bizarrement vêtus, exécutés dans une telle perfection, qu'ils semblaient pleins de vie ; et, ce qu'il y avait de plus admirable, c'est qu'au son d'un buffet d'orgues qui était au bout de l'appartement, ils entraient en action, et jouaient des scènes très-animées. Il y avait dans ce château encore d'autres curiosités ; mais la plus grande de toutes était la maîtresse. Après le souper, pendant lequel elle était restée constamment voilée, elle amena le chevalier dans un arrière-cabinet, et lui dit (c'est de lui que je tiens tout ce détail) : Seigneur, tous les périls auxquels vous avez été exposé ne sont rien en comparaison de celui que vous courez en ce moment. Je dois vous avouer que vous êtes dans l'ancienne habitation des Gloutonsky, qui descendent, par les femmes, de la race aujourd'hui éteinte des Ogres : je suis le dernier rejeton de cette famille illustre que l'on a tant calomniée, et à laquelle il n'y a autre chose à reprocher que son goût pour la chair humaine, qui n'a rien en soi-même de répréhensible lorsqu'il ne s'y joint pas de cruauté. Voici, seigneur, les preuves de ma noble origine. A ces mots elle releva son voile ; et le chevalier vit, avec une surprise mêlée d'horreur, dans un visage qui était assez beau, quoique trop fort, une immense bouche, qui aurait probablement fait le tour de la tête, si les oreilles ne s'étaient heureusement trouvées là pour l'arrêter : elle y touchait de si près, qu'il n'y aurait pas eu de place pour des moustaches. La nature, qui ne fait pas les choses à demi, avait garni libéralement cette énorme ouverture : quarante dents formaient la rangée de devant, trente-deux celle de derrière ; le tout était terminé par deux crocs dans le genre des défenses du sanglier d'Érymanthe, et qui saillaient de plusieurs pouces.

Madame, lui dit le chevalier, je vous dispense de me montrer vos titres et votre généalogie ; je vous crois sur ce que je vois : mais veuillez me dire quels sont les périls que j'ai à redouter ici ; j'ai déjà eu l'honneur de me mesurer avec des lions, des ours, un géant velu, et d'autres bêtes féroces ; s'il faut que je me batte encore ce soir, je suis à vos ordres, quoiqu'il soit plutôt l'heure de s'aller coucher. — Je n'attendais pas moins de votre grand courage, répondit l'ogresse métisse ; vous n'aurez à combattre que des hommes, mais des hommes nombreux et hardis. Ce sont six seigneurs du voisinage, qui depuis quelques mois désiraient ma main, autant, ajouta-t-elle en minaudant, pour les charmes de ma personne que pour les grands biens qui m'appartiennent. J'ai cru qu'une affaire aussi sérieuse que le mariage ne devait pas être traitée légèrement ; et j'ai pensé qu'il était prudent de les connaître tous à fond avant de me décider. C'est pourquoi je leur ai donné tour à tour des rendez-vous. Cela a duré assez longtemps sans être connu ; je ne sais par quelle fatalité le mystère s'est enfin découvert ; ils se sont rassemblés ; et, leur amour se tournant en fureur, ils m'ont annoncé que j'eusse à leur céder mon château et mes terres qu'ils allaient se partager, ou qu'ils viendraient y mettre tout à feu et à sang. C'est ce soir même qu'ils doivent venir avec leurs troupes pour donner l'assaut à ces remparts qui ne sont pas en état de résister : ce sont des guerriers intrépides... Il faut bien qu'ils le soient, reprit le chevalier, d'après ce que vous venez de me raconter ; mais, ma belle amie, puis-je en conscience, après votre conduite, défendre votre honneur et votre vertu contre ces messieurs qui savent si bien à quoi s'en tenir. — Seigneur, répondit la tendre ogresse, si ce n'est pas la pitié qui vous touche en ma faveur, que ce soit la reconnaissance : je suis décidée à vous rendre le maître de ma personne et de mes biens ; et ce n'est point la nécessité où je me trouve qui m'inspire cette résolution ; je serais paisible sur le premier trône du monde, que je vous préférerais à tous les hommes de la terre. Cette déclaration était accompagnée du regard le plus engageant, et elle souriait aussi amoureusement que ses crocs pouvaient le lui permettre. Mon maître se serait bien passé d'une déclaration si pressante. Il lui répondit avec douceur : Je sais bien, madame, que la sensibilité ne dépend pas de la grandeur de la bouche, et je vous suis obligé de vos sentiments pour moi ; mais j'ai des engagements que je ne puis rompre : tout ce qu'il m'est permis de faire pour vous, car je ne veux pas que vous ayez imploré en vain ma protection, c'est, au lieu de chercher à défendre votre bicoque de château qui n'est pas tenable, de vous mener avec moi à la cour du grand Fortimbras. Il fait, je ne sais pourquoi, cher-

cher dans tout l'univers une bouche égale à la sienne, c'est-à-dire, d'un pied de long. — C'est précisément la mesure de la mienne, dit la dame : je vous suivrai partout; et je suis sûre que ma passion finira par triompher de votre froideur. Voilà ce qui se passa dans le cabinet; du moins mon maître me l'a raconté ainsi. Nous sortîmes avec elle par la porte de secours, et nous arrivâmes bientôt après dans la capitale du Danemark, la visière de nos casques baissée pour ne pas être reconnus, et la dame avec son voile fermé. Nous demandâmes une audience secrète au roi, pour lui montrer cette merveille à laquelle il semblait attacher un si grand prix. Dès qu'il eut aperçu l'ogresse : Ah ! ma cousine, s'écria-t-il, je vous retrouve enfin ! Il se jeta dans ses bras, et ces deux grandes bouches se donnèrent le plus énorme baiser qui fut jamais donné. Fortimbras remercia beaucoup mon maître de lui avoir amené cet illustre rejeton de sa famille : il en était inquiet depuis longtemps; car il s'était écoulé plus de quinze ans depuis qu'il n'avait eu de ses nouvelles : les dernières portaient qu'elle s'était retirée dans la Bactriane; et voilà pourquoi il avait ordonné à ses ambassadeurs de commencer leurs recherches par ce pays : elles avaient été infructueuses. La princesse, par des circonstances trop longues à vous raconter, avait été obligée de repasser en Europe; et, croyant que le roi de Danemark ne voudrait point la recevoir à sa cour, et l'avouer pour sa parente, elle n'avait pas voulu s'exposer à cet affront. Les temps sont bien changés ! lui dit Fortimbras; tant que la reine a vécu, je n'aurais pu la décider à vous recevoir avec les honneurs dus à votre rang; elle avait besoin de toute sa vertu pour me supporter moi-même; et cependant, étant éloigné d'un degré de plus que vous de la souche commune, je n'ai point de crocs. Je n'ai donc point songé à vous appeler. Depuis sa mort, je me trouve seul avec ma fille Sapinelle; elle a toute ma tendresse; mais je dois assurer la succession de mes états; et je ne saurais espérer de descendant par elle. Sans cesse occupée des charmes de son pied, qui dans le fait est le plus joli du monde, et ne pouvant trouver de souliers qui lui conviennent, sa raison et sa santé même sont sensiblement altérées : d'un moment à l'autre, je puis avoir le chagrin de la perdre, ce qui me conduirait moi-même au tombeau, laissant ainsi mon royaume en proie aux factions et aux troubles qui ne manqueraient pas de le déchirer. Or il n'existe plus d'individus de la noble race des Fortimbras, il faut donc que je remonte à la ligne du grand Ogrog Ier, roi du Cap-Nord et de Loupgaroutie. Vous descendez de lui, ma cousine; vous avez des droits à mes états; et, si vous n'avez pas d'enfants, vous êtes en âge d'en faire. L'ogresse, qui était d'un naturel reconnaissant, remercia le roi; et,

oubliant les protestations d'amour qu'elle avait faites si récemment, tant l'éclat d'une couronne a de charmes, elle dit tendrement au roi qu'elle ne voudrait avoir des enfants que s'il en était le père. Ce mariage, assez bien assorti, s'arrangea de cette manière. La princesse Sapinelle, tout occupée de son soulier, parut très-indifférente à cet événement; et les noces furent célébrées avec une magnificence royale; la mariée, couverte de tous les joyaux de la couronne, vêtue de sa robe de brocart d'or semée de pierreries, n'en était qu'un peu plus affreuse : ce qui n'empêcha pas les poëtes danois de faire pour elle des odes, des hymnes, des ballades, des rondeaux, des poëmes, dans lesquels on célébrait jusqu'à l'ivoire de ses crocs ; le tout montant, suivant un calculateur exact, à la somme de cinquante-six mille cinq cent soixante-quatre vers bons ou mauvais ; au reste, chacun des auteurs trouva les siens excellents, et ceux de ses confrères détestables ; ce qui leur fit un double plaisir, et nulle peine au public, qui ne les lut point.

Cependant le chevalier mon maître n'avait point perdu de vue l'objet de son voyage; et, se confiant aux promesses de la voix, il voulait recommencer l'épreuve du soulier. Il espérait qu'il ne disparaîtrait point cette fois, et il avait même pris la liberté de le montrer à la princesse, qui avait admiré sa forme et la beauté des diamants qui lui servaient de boucles. Mais il fallait que la cérémonie fût publique ; et l'on pouvait toujours craindre que la fée ou le mauvais génie qui avait substitué la savate à la précieuse chaussure, ne recommençât cette mauvaise plaisanterie. Dans cette situation embarrassante, mon maître pria Sapinelle de lui permettre de faire en particulier l'essai de ce fameux soulier; elle y consentit, et le chaussa avec autant de facilité que si on l'eût fait exprès pour elle. Sa joie fut extrême, ainsi que celle du chevalier ; mais elle fut bientôt troublée par l'apparition subite de la vieille de la montagne, qui arriva à cheval sur une quenouille. Facardin, lui dit-elle d'une voix cassée, voilà la première condition qui vous était imposée remplie : vous souvient-il de ce qui vous reste à faire pour parvenir au comble de vos vœux? C'est un préliminaire indispensable que je veux bien vous rappeler, puisque vous paraissez l'avoir oublié : il faut que vous ayez mes faveurs ; et je vous avoue ingénument que, pour peu que vous me pressiez, je suis disposée à vous les accorder. Misérable vieille, lui dit le chevalier en la repoussant avec horreur, vous devriez bien plutôt songer à vous faire enterrer qu'à faire l'amour. — Mon petit ami, répondit la vieille en nasillant, vous faites le cruel ? Eh bien ! puisque vous êtes si froid, vous le serez pour tout le monde; et vous, Mademoiselle, vous ne valez pas mieux.

et vous partagerez son sort. En disant ces mots, elle les toucha tous deux de sa quenouille ; et ils tombèrent dans un profond assoupissement, dont rien ne put les tirer. Dès que le roi apprit ce funeste événement, il envoya consulter un oracle de ses amis qui habitait l'antre de Borée, à deux degrés du pôle. Celui-ci lui dit qu'il n'y avait d'autre remède, pour guérir la princesse, que le rire de Mousseline la Sérieuse. Or, comme on savait qu'elle n'a jamais ri, et que probablement elle ne rira jamais, le pauvre Fortimbras crut que c'était une dérision ; et déjà il avait ordonné qu'on remplît de dix mille pieds cubes de glace et de neige le trou de l'oracle, lorsqu'il jugea à propos de se raviser, et d'envoyer sa fille et le Facardin vers la princesse d'Astracan, pour épier le premier rire qui sortira de sa bouche. Le char que vous voyez a été construit pour ce grand voyage : quant à moi, je n'ai jamais voulu quitter le corps inanimé de mon pauvre maître.

Le fidèle écuyer ayant terminé son récit, tous les assistants partagèrent sa juste douleur ; et l'on résolut de conduire cette espèce de convoi vivant jusqu'au palais de la princesse Mousseline, afin de lui exposer combien il serait utile qu'elle voulût enfin prendre la peine de rire, ne fût-ce que pour rompre l'enchantement de ces illustres personnages. En chemin, le prince de Trébizonde pria le chevalier de l'Alêne de lui dire pourquoi les rouets jouaient un si grand rôle dans ce pays. Nous nous sommes tous engagés, répondit-il, à remplacer les trois cent soixante-quatorze douzaines de chemises que Mousseline a perdues ; espérant d'ailleurs que notre air gauche, qui nous paraît ridicule à nous-mêmes, finirait par la faire rire aussi ; et, comme vous êtes engagé dans cette aventure, vous ne pouvez pas plus que nous. vous dispenser de filer. Cette occupation me parut asssz fâcheuse pour un guerrier ; mais je n'eus pas le temps de m'en plaindre avant d'arriver à la résidence royale d'Astracan. Au bruit que fit tout le cortége, la princesse parut sur le balcon ; et, quand on lui raconta la triste aventure de Facardin, et de Sapinelle au petit pied, malgré la rivalité naturelle entre les dames qui prétendent aux mêmes agréments, elle avait si bon cœur qu'elle ne put s'empêcher de fondre en larmes, conséquence très-naturelle du spectacle déplorable qu'on lui présentait. Il y avait bien loin de là à rire ; et tout le monde se désolait, lorsqu'un spectacle extraordinaire attira l'attention de l'assemblée. L'air fut tout à coup obscurci, et l'on vit un assez gros nuage qui, s'abaissant par degrés, se trouva être un rassemblement de plusieurs milliers d'oiseaux de différentes espèces : ils précédaient le char volant du grand Caramoussal, et lui servaient d'escorte ; ou plutôt c'étaient des officiers de sa maison, car ils portaient tous, sur les ailes, sa livrée bleu de ciel

et safran, outre qu'ils avaient à la patte droite un anneau à ses armes. Ses gardes du corps étaient des vautours, ses musiciens une troupe de rossignols et de fauvettes; il avait pour lecteur un perroquet gris, et pour poëtes deux cygnes de Mantoue : il conduisait lui-même les six aigles attelés à son char; et il avait pour postillon un geai fort adroit. C'est dans cet équipage que le brave homme d'enchanteur arriva chez le roi d'Astracan. Il n'était pas seul : une dame d'un certain âge était à sa droite; elle paraissait très-affligée, et donnait gravement la main à un petit personnage richement habillé, mais fort laid de figure, quoiqu'il fût difficile d'en juger, tant sa fraise à l'espagnole était ample; elle cachait tout le bas de son visage, et son chapeau à plumes d'autruches en couvrait tout le haut. Il avait des bottines de maroquin jaune, un pourpoint de satin couleur de feu, un manteau de gaze d'argent, et un baudrier d'où pendait une assez longue épée; il portait sur la poitrine les décorations de différents ordres en diamants, avec leurs rubans en écharpes et en sautoirs. Tout cet attirail était fort imposant; et, de loin, personne ne reconnaissait, sous un tel déguisement, le Singe Triste dont on a parlé dans la première partie de ces Mémoires. Malheureusement pour lui, il sortait de son haut-de-chausses un petit bout de sa queue; un maudit page, malin comme ils le sont tous, s'en étant aperçu, passa par derrière lui pendant qu'il faisait sa première révérence à la princesse, et le pinça de toute sa force. Le pauvre animal ne put se contenir; il fit une affreuse grimace. L'accoutrement du singe et sa gravité avaient déjà donné à Mousseline plus de gaieté qu'elle n'en avait ressenti de sa vie. Les contorsions qu'il fit en se sentant pincer la queue, et le soufflet qu'il donna au page pour se venger, achevèrent le miracle; et l'on entendit distinctement un éclat de rire partir de sa belle bouche. Un événement si important et si heureux excita mille transports de joie; le vieux roi son père pleurait comme un enfant; tout le peuple applaudissait; les musiciens de la cour, plus bruyants que partout ailleurs, faisaient un charivari à étourdir les gens, et empêchaient d'entendre le concert des oiseaux du grand Caramoussal. Celui-ci, ennuyé de tout ce vacarme, fit un signal avec sa baguette, et aussitôt toute la musique cessa : les chanteurs restèrent la bouche ouverte; les joueurs de violon avec leurs archets en l'air, les cors de chasse avec la bouche enflée. Le Singe profita de ce silence pour s'adresser au roi : Seigneur, lui dit-il avec une assurance respectueuse, l'oracle est accompli; j'ai fait rire votre fille; votre promesse est positive, et je dois l'épouser. On peut juger de l'indignation générale qu'excitèrent les prétentions de ce magot. Qu'on l'envoie à la ménagerie, disaient les uns; qu'on le montre à la foire,

disaient les autres ; les plus modérés opinaient pour qu'on lui donnât un sac de noix, avec défense de jamais paraître à la cour. Tous ces nobles chevaliers, qui, depuis plusieurs années, s'étaient dévoués à cette aventure, frémissaient de rage. Enfin le tumulte était grand, lorsque, pour l'apaiser, la dame âgée qui accompagnait Caramoussal s'avança ; et, levant le voile dont était couvert son visage : Sire, dit-elle au roi d'Astracan, et vous, princes et chevaliers qui m'écoutez, je suis la princesse douairière de Trébizonde, que des malheurs peu communs ont exilée depuis plus de vingt ans de ses États. On doit en croire le pénible aveu que je fais en ce moment ; oui, celui que vous voyez sous cette forme repoussante est un prince ; il est mon fils, aussi bien que vous, grand Facardin, que je reconnais sous cet équipage de cuisinier, et que le Facardin du mont Atlas qui sort dans cet instant de sa léthargie. Vous êtes mon fils aîné, prince de Trébizonde, continua-t-elle en se tournant vers moi, je vous demande votre amitié pour le cadet de vos frères. Madame, lui dis-je alors respectueusement, si, par quelque mystère que je ne cherche point à approfondir, je suis en effet le frère de ces chevaliers, leurs manières nobles et leurs figures distinguées rendent leur alliance honorable pour moi, et je l'admets volontiers ; mais il est impossible que ce fils de guenon ait rien de commun avec nous. Caramoussal m'interrompit alors, et me dit d'un ton d'autorité : Jeune homme, la nature entière est couverte d'un voile que les yeux les plus clairvoyants ne sauraient percer ; tout est ici-bas illusion et apparence ! Que savez-vous si la peau de ce singe ne renferme pas le cœur le plus noble ? Ne voit-on pas de très-beaux hommes avoir des sentiments bas qui les rendent semblables aux brutes ; et ne pourrait-on pas citer des femmes charmantes qui n'en ont pas moins toute la malice des singes ? — Tout ce qu'il vous plaira, monsieur du Caramoussal, s'écria le roi d'Astracan écarlate de colère ; vous parlez comme un oracle que vous êtes ; mais il ne sera pas dit que j'aie un singe pour gendre, et que je m'expose à avoir des sapajous pour petit-fils ! — Seigneur, répondit froidement l'enchanteur, la parole des rois est sacrée : vous avez promis votre fille à celui qui la ferait rire ; et c'est à ce jeune prince que le destin a accordé la faveur signalée que tant de rivaux sollicitent depuis si longtemps. Cependant je conçois votre chagrin, et je vais voir s'il ne m'est pas possible de l'adoucir. Là-dessus il traça en l'air trois cercles avec sa baguette : au bout de quelques minutes, on entendit un petit cri semblable au chant du coq, et bientôt après on vit en effet le coq merveilleux avec sa crête d'escarboucle et son bec de diamant jaune. Il tenait dans la patte gauche un grain de millet que l'enchanteur cassa : ce grain de millet

contenait un rouleau de toile d'araignée sur lequel était écrit en caractères magiques l'oracle suivant, que Caramoussal lut tout couramment :

ORACLE.

Si la princesse Mousseline
Sous sa forme présente épouse Facardin,
Tous ses enfants auront un air divin
Où se peindra leur illustre origine.
Cependant il est à son choix
De lui faire reprendre une figure humaine ;
Mais alors du Destin la volonté certaine,
Et les suprêmes lois,
Sont de ne lui donner pour toute sa famille
Qu'un sapajou pour fils, qu'une guenon pour fille.

Ce terrible oracle, plus clair qu'ils ne le sont ordinairement, était exprimé en aussi mauvais vers que de coutume. La princesse Mousseline, à qui la parole était revenue avec le rire, fut prodigieusement embarrassée ; et l'on peut assurer qu'il ne se livra jamais dans le cœur d'une belle princesse un plus violent combat entre tous les sentiments de pudeur, d'orgueil, de vertu, de maternité, d'amour-propre qui y font leur résidence habituelle. Enfin son heureux génie l'inspira ; elle poussa un profond soupir ; et après avoir fait, en fille bien élevée, une révérence au roi son père : Sire, dit-elle, puisqu'il faut, pour dégager votre parole royale, que j'épouse le plus jeune des Facardins, j'y consens ; et je préfère qu'il conserve sa forme actuelle, à l'horreur de vous donner des monstres pour petits-enfants. En achevant ces mots, elle avança la main vers le prince-singe. Celui-ci, touché de tant de bonté, mit respectueusement un genou en terre ; et, prenant délicatement, avec une de ses pattes de devant, la main de la princesse, il se disposait à la baiser ; mais, avant que son vilain museau n'eût touché cette belle main, le coq merveilleux s'était élancé sur sa tête ; il s'y accrocha fortement, battit trois fois des ailes ; et, au troisième battement, il s'envola avec la peau et la queue du singe, à la place duquel on vit un très-beau jeune homme, à la grande satisfaction du roi et de toute l'assemblée. Caramoussal déclara que le Destin, satisfait de la généreuse résolution de Mousseline, avait en sa faveur détruit l'enchantement sans conditions, et que ses enfants seraient les plus jolis du monde. On songea alors à Sapinelle de Jutland qui venait de se réveiller sur son char, ainsi que son Facardin, conformément à la prédiction de l'oracle de l'antre de Borée. Ces illustres personnes parurent embarrassées de se trouver dans cette situation devant toute la multi-

tude. Mousseline, qui n'était plus la Sérieuse, emmena l'infante de Danemark dans son appartement; et son père fit prendre des restaurants au Facardin du mont Atlas, qui en avait grand besoin. Il avait oublié, pendant sa léthargie, la nymphe à l'arc d'acier, dont le soulier ne se retrouva plus. Sapinelle était charmante; il était sûr de l'agrément de son père Fortimbras, à qui il avait procuré si heureusement la grande bouche qui faisait son bonheur; la princesse n'était point insensible à son amour : ainsi il ne restait plus à obtenir que le consentement de ma mère, qui, trouvant le parti très-sortable, l'accepta volontiers. On fit à la fois les deux noces avec une magnificence que je n'entreprendrai point de dépeindre, de peur que l'on ne me soupçonne d'exagération, reproche que je suis loin de mériter. Mes deux frères étant pourvus, le grand Facardin à la marmite, un peu confus de paraître dans cette auguste assemblée avec son équipage de cuisinier militaire qui n'avait plus de but, reprit son casque et son épée, et partit avec le chevalier de l'Alêne et celui du Coq, qui partageaient ses sentiments et son embarras, pour chercher de nouvelles aventures. Cristalline, dont la curiosité n'était pas encore satisfaite, les suivit habillée en page, espérant trouver quelques occasions de contenter son goût. J'embrassai tendrement mon frère, qui me promit de me faire passer le récit de ce qui lui arrivera dans la suite; s'il est digne d'être mis sous les yeux de Sa Hautesse, je lui demanderai la permission de le lui présenter. Quant à ma mère, elle se rendit aux instances de la princesse Sapinelle sa bru, et l'accompagna en Danemark. Je leur souhaitai à tous un heureux voyage, et je repris le chemin de Trébizonde pour être prêt à exécuter les ordres qu'il plaira au sultan mon seigneur de me donner. — Ouf, s'écria Dinazarde; nous voilà donc délivrés de tout ce Facardinage ! ce n'est pas assurément sans peine, et sans avoir couru, par monts et par vaux, du nord au sud, et de l'est au couchant : et cependant, pour peu que l'on ait de curiosité, et que l'on aime les histoires complètes, on ne peut pas être content de votre récit. On n'a point de nouvelles de la Vieille du mont Atlas; on ignore ce que deviennent les rouets; on ne sait pas non plus pourquoi le chevalier du Coq s'affuble de cette manière; d'ailleurs il y a des contradictions, des obscurités... Taisez-vous, impertinente, dit le sultan en se frottant les yeux; si l'on était si difficile, il ne faudrait jamais lire d'histoires; car celles que l'on publie aujourd'hui sont pour le moins aussi obscures, ne sont guère plus véritables, et sont certainement moins amusantes que celle-ci. — Ce ne peut être que par comparaison avec ces pitoyables ouvrages, reprit aigrement Dinarzade, que Votre Hautesse approuve les aventures qu'elle vient d'en-

tendre ; et, si la sultane Schéhérazade ma sœur n'avait pas une extinction de voix, elle nous conterait de bien plus belles histoires ; mais du moins fallait-il que le prince de Trébizonde nous expliquât comment il se trouve être le frère des trois autres Facardins, chose dont il ne nous a pas dit un mot. — Il est vrai, dit le sultan des Indes; vous auriez dû, Trébizonde, demander à votre mère le récit de ses aventures. — C'est ce que j'ai fait, seigneur, répondit l'aîné des Facardins; je l'ai même sur moi, et je suis prêt à le lire à Votre Hautesse, si elle daigne m'écouter. Mais je viens d'entendre le crieur qui rappelle aux fidèles Musulmans que c'est aujourd'hui vendredi, et qu'il est temps de remplir le devoir conjugal ; je vais donc me retirer. — Restez, reprit brusquement le sultan ; on n'est pas à la minute. D'ailleurs les princes ont des excuses légitimes ; les grands devoirs qu'ils ont à remplir envers leurs peuples les dispensent de ces détails minutieux. Dinarzade sourit malignement ; la sultane soupira, et le prince de Trébizonde, après avoir toussé deux ou trois fois, commença ainsi l'histoire de sa mère.

MÉMOIRES

DE LA PRINCESSE DOUAIRIÈRE DE TRÉBIZONDE,

MÈRE DES QUATRE FACARDINS.

Ce peu de charmes que la nature m'a départis ont été bien funestes à mon repos. Je vivais paisiblement avec mon époux, le prince de Trébizonde, et déjà un fils avait été le fruit de notre union, lorsque, me promenant un soir avec mes femmes sur les bords riants de la mer Noire, j'aperçus entre les rochers un joli lézard vert d'émeraude, qui ne s'enfuit point à mon approche; au contraire, il s'avança vers moi, je le regardai avec attention, et je remarquai qu'il avait sur le dos des caractères singuliers tracés en or : il paraissait extrêmement doux et caressant, et j'avais grande envie de le prendre ; cependant la répugnance que j'ai pour ces sortes d'animaux fut la plus forte ; je m'éloignai, et je le vis disparaître dans une crevasse.

J'étais à peine à cent pas de cet endroit, que j'aperçus sur la grève un petit oiseau d'un jaune éclatant, avec une huppe et la queue d'un beau rouge ; il avait la tête baissée ; et, en le regardant de plus près, je remarquai qu'il se débattait : il avait mis imprudemment son bec

dans une huître entr'ouverte, qui, en se refermant, l'avait pris comme dans un trébuchet. Le pauvre petit me fit tant de pitié, que je pris l'huître, et que je le dégageai. Je m'attendais qu'il allait chercher à s'envoler ; mais, au lieu de prendre son essor, il battit des ailes et approcha son joli bec de ma bouche comme pour me remercier. Cela m'intéressa; je lui présentai le doigt ; il s'y posa, et je l'emportai dans mon appartement. Il était si doux et si peu farouche, qu'en le mettant dans une cage, j'en laissai la porte ouverte, afin de lui donner la liberté de se percher sur le bâton de mon perroquet. Je me couchai comme à mon ordinaire avec le prince mon mari. Le lendemain, de grand matin, il partit pour la chasse sans m'éveiller, mais bientôt après une lumière extraordinaire qui éclaira ma chambre, me fit ouvrir les yeux; et je vis l'oiseau, perché sur la cage, grossir par degrés; puis, tout à coup changeant de forme, il devint un génie dont les traits étaient assez beaux, mais dont la physionomie était plus imposante qu'agréable. Madame, me dit-il en s'approchant de mon lit, pardonnez ce déguisement à la passion que vous m'avez inspirée; c'est moi qui vous apparus hier sous la forme d'un lézard vert, et ensuite sous celle d'un oiseau; car mon pouvoir, quelque grand qu'il soit, ne s'étend pas jusqu'à m'introduire chez vous sans votre consentement; la fée qui a présidé à votre naissance vous a mise à l'abri d'un pareil événement. Monsieur, lui répondis-je très-effrayée, si mon consentement est nécessaire pour que vous soyez ici, je vous déclare que je ne vous le donnerai jamais, surtout à une heure aussi indue. — Il est trop tard actuellement, Madame ; vous m'avez établi vous-même dans votre chambre, et j'y resterai. Considérez que votre réputation est parfaitement à couvert, puisque j'ai le pouvoir de redevenir oiseau à volonté. Voilà ce que je ne croirai jamais sans l'avoir vu, dis-je d'un ton radouci. Eh bien, belle princesse, vous allez vous en convaincre. Aussitôt il diminua à vue d'œil, son bonnet orné de belles plumes rouges redevint une huppe, et sa robe de satin jonquille se changea en un plumage de même couleur : enfin la métamorphose fut complète, et il se mit à voltiger dans la chambre. Je lui présentai mon doigt, décidée à le prendre et à le remettre en cage, afin de me débarrasser de ses poursuites ; mais il devina mon intention, et, reprenant sa forme naturelle, il me dit d'un ton moqueur : Vous vouliez me mettre en prison, c'est bien assez de porter vos fers. Je vous en dirai davantage lorsque nous serons chez moi. A ces mots, il me toucha avec une petite baguette d'ivoire qu'il portait dans sa manche : Sois perruche, dit-il d'une voix forte, et perruche je devins. Je fus si étonnée de me voir dans mon miroir avec un plumage vert,

une longue queue et deux petits yeux ronds bordés de rouge, que je me laissai prendre sans difficulté; il me mit dans la cage, ouvrit la fenêtre, et s'envola avec moi. Je ne sais pas au juste combien dura ce voyage qui se faisait avec une telle rapidité que je ne pouvais distinguer les pays au-dessus desquels je passais; tout ce que je sais, c'est que j'en étais encore étourdie lorsque nous arrivâmes chez le génie. Il avait fixé sa résidence au milieu d'une forêt de grands orangers. La cime de celui qu'il habitait était plus élevée que les plus hauts minarets de nos mosquées, et le tronc était aussi gros qu'une tour : c'était dans la partie basse que logeaient les lutins, les farfadets, et autres petits officiers de sa maison; il s'était réservé le haut de l'arbre, dont les branches étaient disposées en une suite de berceaux artistement arrangés; des festons de fleurs et des guirlandes de fruits décoraient ces appartements meublés avec une élégante simplicité. A la suite de la chambre à coucher était un parterre orné des plantes les plus rares que produisent les trois parties du monde, et un petit verger d'arbres nains de toutes les espèces connues, toujours chargés de fruits délicieux : ces jardins aériens étaient terminés par un kiosque en forme de nid, perché sur la branche la plus élevée, d'où l'on découvrait une vue superbe au delà de la forêt.

Lorsque je fus un peu reposée, le génie me rendit ma première forme, et me conduisit à ce pavillon. Regardez autour de vous, me dit-il; tout ce que vous voyez à cinquante lieues à la ronde m'appartient; mais comme votre vue est trop faible pour distinguer les objets, de la hauteur où nous sommes, prenez ces lunettes auxquelles j'ai adapté deux yeux de lynx préparés. Je mis les besicles, et je vis au-dessous de moi les campagnes les plus fertiles et les plus riches prairies, des moissons jaunissantes, des troupeaux bondissants, des vergers dont les arbres étaient couverts de fruits. Je distinguais les ruisseaux qui serpentaient dans les bocages, les bateaux qui naviguaient sur une belle rivière, et ceux qui les montaient : tout ce paysage était animé par des habitants des deux sexes qui s'occupaient des travaux de l'agriculture, et qui paraissaient dans l'aisance et la joie. J'aurais contemplé ce spectacle admirable avec plaisir si j'avais pu oublier les chers objets que j'avais laissés à Trébizonde, le prince mon époux, et mon fils; mais ils étaient toujours présents à ma pensée. Je me jetai aux genoux du génie, et je lui dis les larmes aux yeux : Seigneur, vous êtes un des plus puissants et des plus riches souverains du monde; vous habitez une demeure aussi singulière qu'agréable; vous régnez sur de vastes provinces, et vous avez à vos ordres des êtres qui ont chacun plus de pouvoir que les premiers monarques

de la terre; rien ne manque à votre bonheur : prenez pitié d'une malheureuse princesse qui ne vous a jamais offensé, et ne troublez pas plus longtemps le repos d'une illustre et vertueuse famille. Votre beauté, Madame, me répondit le génie, détruit l'effet de vos discours; toutes les richesses que j'ai étalées à vos yeux n'ont plus de prix pour moi si vous ne les partagez, ou si vous ne me donnez votre cœur en échange. Oui, je préférerais d'être réduit à la condition d'un simple gnome, si vous vouliez devenir mon épouse; et il accompagna ces paroles d'un serment si fort, que l'arbre entier tressaillit. Cette violence me fit peur; et, voyant que j'étais en sa puissance, je songeai à gagner du temps. Je lui demandai donc de ne point me parler de son amour avant deux mois : il ne m'accorda que huit jours; et je me retirai dans l'appartement qui m'était destiné, implorant toutes les puissances du ciel, et gémissant sur mon malheureux sort. J'y serais restée absorbée dans ma douleur si le génie n'eût point exigé que je fisse tous les jours un tour de promenade. Un soir que je regardais avec étonnement une fontaine qui entretenait la fraîcheur de ce lieu enchanté, je remarquai un petit sylphe, de la plus jolie figure du monde, qui y puisait de l'eau pour arroser des œillets. Princesse, me dit-il, cette source vous surprend; sachez qu'elle est due au travail industrieux de mes frères. Ils balayent avec leurs ailes la rosée qui tombe sur les feuilles, et ils la font couler dans des réservoirs qui alimentent la fontaine : mais je gémis de la voir s'augmenter par les larmes qui coulent de vos beaux yeux. Hélas! que n'est-il en mon pouvoir de vous consoler! Petit être bienfaisant, lui dis-je sensiblement touchée, le seul moyen de finir mes chagrins serait de me délivrer de ce lieu où j'ai tout à redouter pour mon honneur. Vous délivrer m'est impossible, répondit le sylphe; tout ce que je puis faire, c'est de consulter un ermite de mes amis qui possède des secrets admirables, et qui pourra vous être utile. Je risque beaucoup en voulant vous servir; si le génie mon maître me surprenait, je serais renfermé pour deux ou trois mille ans dans une des racines du grand arbre; ce qui est une terrible pénitence, lorsqu'on aime autant que moi le grand air et la liberté : mais il faut bien s'exposer au péril pour secourir la beauté malheureuse; demain vous saurez de mes nouvelles. Le lendemain, j'étais avant lui à la fontaine, mais il ne tarda pas à y arriver; il me dit qu'il avait trouvé son ami l'ermite, et qu'il en avait obtenu un livre dont les vertus étaient admirables : Le voici, dit-il; ne vous en séparez jamais. Il me quitta aussitôt; je rentrai dans mon appartement, et je lus sur le premier feuillet : *Fuyez l'occasion.* Je tournai la page, les mêmes mots y étaient écrits; ils étaient répétés sur toutes les autres,

et ce livre merveilleux ne contenait rien autre chose : je le posai sur ma table, et n'y songeai plus. Cependant le délai fixé par le génie s'écoula bien vite; tous les jours il devenait plus pressant, et moi plus malheureuse; car mon devoir et mon inclination étaient d'accord contre lui. Enfin mon petit ami le sylphe me prévint qu'il allait, le soir même, me faire habiter sans rémission le même appartement que le sien. A peine m'avait-il donné cet avis, que le génie parut. Il était fort animé ; et, au lieu de ses protestations ordinaires d'amour, il me fit les propositions les plus révoltantes; je priai, je pleurai, je conjurai, rien ne put le fléchir. J'allais être victime de sa violence lorsque mon petit livre arriva en volant, et se mit entre lui et moi : le génie voulait me ravir un baiser, le livre se colla sur sa bouche : à peine l'en eut-il ôté, que le livre descendit sur mon sein qu'il pressait d'une main trop hardie; enfin ce bouclier magique était partout, et partout il s'opposait à ses entreprises, et les rendait infructueuses. Le génie écumait de rage; et, ne pouvant rompre la force du charme, il me précipita, moi et mon livre, par-dessus la barrière du jardin : je tombai de cette immense hauteur; et, si l'obligeant sylphe n'eût amorti le coup, c'en était fait de moi. Je fus longtemps à reprendre mes sens; et, quand la connaissance me revint, je me trouvai sur un brancard porté par quatre bûcherons; ils m'emmenèrent dans leur cabane, où je reçus d'une vieille femme qui logeait avec eux tous les soins qu'exigeait mon état. Dès que je fus un peu remise, je demandai à quelle distance j'étais de Trébizonde; mais ces bonnes gens n'avaient jamais entendu parler de cette ville : je demandai alors dans quel pays j'étais, on me répondit que j'étais à deux journées du mont Atlas. Comme je faisais ces questions, on entendit du bruit à l'entrée de la cabane : c'était un chevalier qui passait avec son écuyer, et qui demandait à se rafraîchir, car il fait prodigieusement chaud dans cette partie de l'Afrique. Il fut très-étonné de voir dans cette humble demeure une personne de mon rang : je me nommai, sans lui raconter cependant tous les détails de mon histoire, et je le suppliai, par tous les objets de son affection, de me ramener à Trébizonde. Il faut, me répondit-il, sept mois de marche pour nous y rendre; mais je vous promets de vous y reconduire dès que j'aurai terminé ce qui m'amène dans ce pays. Je suis venu consulter le grand Caramoussal, dont la renommée s'étend dans le monde entier : s'il ne peut me rendre le bonheur dont j'ai été privé, c'en est fait de ma vie, car il m'est impossible d'exister après la perte que j'ai faite. Jugez-en par vous-même, continua-t-il les larmes aux yeux, voyez quelle était mon épouse chérie : en même temps il sortit de sa poche droite le portrait

d'une femme si charmante, que l'on ne savait lequel admirer davantage, de la régularité de ses traits, ou de la finesse de sa physionomie. Quand nous l'eûmes considéré quelque temps, il tira, en sanglotant, de sa poche gauche un étui d'or de la longueur du doigt : Voilà, me dit-il, tout ce qui me reste de cette adorable personne; l'excès de sa sensibilité l'a réduite dans cet état; son esprit égalait ses charmes, et sa tendresse pour moi les surpassait; je l'aimais passionnément, et cependant elle n'était point heureuse; son caractère inquiet et susceptible se formait mille chimères que tous mes soins ne pouvaient détruire. Vous m'aimez, me disait-elle, du moins vous me l'assurez, et peut-être êtes-vous sincère, mais vous êtes dans l'erreur; vous me trouvez jolie, et ce sont mes yeux, mes traits, qui vous ont séduit; ce n'est point mon âme que vous aimez. J'avais beau lui jurer le contraire, je ne pouvais parvenir à la persuader : enfin elle alla trouver une fée qui protégeait sa famille; et, à force d'importunités, elle obtint d'elle le pouvoir de se décomposer. Le premier usage qu'elle fit de cette malheureuse faculté fut de se priver d'un œil : Eh bien ! dit-elle, m'aimez-vous encore avec une telle difformité? Oui, sans doute, lui répondis-je, et plus que jamais. Ensuite elle s'ôta une oreille; enfin, voulant pousser encore plus loin son expérience, et follement jalouse des charmes de sa taille que j'idolâtrais, la voilà qui se rapetisse par degrés, d'abord d'une demi-coudée, puis d'une coudée, enfin elle devient de la longueur du doigt. Au reste, ce n'était qu'une épreuve passagère, et elle comptait bien reprendre sa grandeur naturelle, ainsi que l'oreille et l'œil qu'elle avait supprimés. Malheureusement elle n'en avait pas le pouvoir; après de vains efforts, elle tomba malade de chagrin, et mourut victime de son imprudence. Pour moi, au désespoir de cette mort prématurée, je la fis embaumer, et la voici. Il ouvrit alors l'étui, et me montra une petite momie proprement embaumée à l'égyptienne. Quelque occupée que je fusse de ma propre douleur, je ne pus m'empêcher de donner des larmes au sort de cette infortunée. Le chevalier, après avoir baisé cette froide relique, referma l'étui, et mit tristement dans sa poche l'objet de ses tendres regrets. Il me proposa ensuite de me mener chez un seigneur de ses amis, qui habitait un beau château au pied du mont Atlas, tandis qu'il irait consulter l'enchanteur Caramoussal qui occupe le sommet. J'acceptai ses offres obligeantes, je quittai mes honnêtes bûcherons, en me promettant bien de les récompenser dès que la fortune m'en aurait rendu les moyens.

Je fus parfaitement bien reçue dans le château. J'y restai dix jours, au bout desquels nous vîmes arriver le chevalier plus triste que jamais.

Il nous raconta que l'enchanteur lui avait déclaré qu'il ne pouvait ranimer sa momie, s'il n'en obtenait la permission de la Vieille aux Rouets ; qu'il était parti sur-le-champ pour la solliciter, mais qu'elle avait mis cette grâce à un prix auquel il lui avait été impossible d'atteindre, quelque désir qu'il en eût. Lorsqu'on le pressa de s'expliquer, il rougit, et continua son récit en ces termes : elle exigeait que je demeurasse six mois dans sa cabane, sans avoir d'autre lit que le sien; et, pour préliminaire, elle m'a donné un baiser qui a failli me suffoquer. J'ai pensé qu'il valait mieux aller retrouver ma chère femme, en mourant de chagrin, que de mourir des insupportables caresses de cette maudite vieille; et, si je n'avais pas promis à la princesse de Trébizonde de la reconduire dans ses États, je me jetterais tout à l'heure, la tête la première, dans la mer : mais, dès que j'aurai rempli mes engagements avec elle, je n'y manquerai pas. Toute la compagnie essaya, très-inutilement, de le consoler; il demeura inflexible dans sa résolution. Enfin nous partîmes; nous côtoyâmes tous les bords de la Méditerranée, jusqu'à l'isthme de Suez, et je n'eus qu'à me louer des attentions et des égards qu'il eut pour moi pendant ce long voyage. De mon côté, je cherchais à adoucir ses chagrins, et à lui offrir toutes les consolations que l'amitié pouvait me suggérer; car j'en avais conçu une véritable pour lui. Je voyais avec plaisir que mes soins n'étaient pas tout à fait inutiles; et, lorsque nous fûmes arrivés à Bagdad, où nous restâmes plusieurs jours afin de faire les préparatifs nécessaires à la traversée du grand Désert, il me sembla qu'une mélancolie douce avait remplacé cette sombre tristesse qui jusqu'alors avait obscurci ses traits. Quant à moi, mon esprit était partagé entre l'inquiétude et l'espoir; je soupirais après le moment où je me retrouverais à Trébizonde; mais je craignais que le chagrin de m'avoir perdue n'eût altéré la santé de mon époux dont je connaissais la tendresse. Je me livrais à ces réflexions, en me promenant seule sur le bord de l'Euphrate, la veille du jour fixé pour notre départ, lorsque le chevalier vint à moi avec précipitation : il paraissait troublé, et il me pria de rentrer sans vouloir répondre à mes questions. Je ne pus arracher de lui que des réflexions générales sur les misères de la vie humaine, et des mots entrecoupés qui ne présageaient rien que de sinistre : enfin, ne pouvant plus endurer cette situation pénible, je le conjurai de s'expliquer clairement. J'appris alors, avec la douleur que vous pouvez supposer qu'il venait de rencontrer un marchand d'esclaves qui arrivait de Trébizonde, où il s'était passé de bien grands malheurs depuis mon départ. Le prince des Bactriens avait profité de l'abattement dans lequel était tombé

mon époux pour attaquer ses états; il avait même pénétré jusqu'à la capitale, et, dans un assaut général, il avait emporté la place : toute la valeur du prince de Trébizonde n'avait pu la défendre, et il était mort glorieusement les armes à la main. Le cruel vainqueur avait mis le feu au palais, et mon fils avait péri dans les flammes. Je tombai évanouie, en apprenant ces horribles nouvelles, et je ne repris mes sens que pour me livrer au plus juste désespoir. Le chevalier, loin de m'abandonner à mon malheureux sort, redoubla ses soins, et me proposa d'aller avec lui dans le royaume de Samarcande, où sa sœur, veuve riche et aimable, avait de grandes terres; il m'assura qu'elle m'y recevrait avec plaisir. Tout m'était devenu indifférent : je consentis à l'accompagner. Deux mois après, nous arrivâmes au terme de notre voyage. La maîtresse du château était absente, mais son frère me fit les honneurs de ce séjour enchanté; il n'oublia rien pour me distraire, et tous les jours c'était quelque nouvelle fête: Il n'était plus occupé de celle qui avait été si longtemps l'objet de ses regrets; je l'avais remplacée dans son cœur. Cependant, respectant ma situation, il fut quelque temps avant de me faire connaître sa passion : quand il me l'eut déclarée, je combattis assez longtemps; mais, comme sa naissance et ses qualités n'étaient point indignes de moi, je consentis à lui donner la main. L'année suivante, je mis au monde un fils, que je nommai Facardin en mémoire de celui que je croyais avoir perdu, et dont le souvenir était toujours présent à ma pensée. Le chevalier mon époux était au comble de la joie; il avait renoncé à toutes les aventures, et ne m'aurait jamais quittée si le goût de la chasse ne l'eût pas entraîné quelquefois des jours entiers dans les épaisses forêts dont ce pays est couvert. Elles étaient remplies d'ours, de lions, de tigres, et d'autres animaux féroces. Les sangliers n'étaient pas les moins redoutables, et ce fut l'un d'eux qui renversa mon mari à bas de son cheval, en lui faisant d'un coup de boutoir une profonde blessure dans le flanc. Les autres chasseurs le rapportèrent dans ce triste état au château. On fit venir les plus habiles chirurgiens de Samarcande; mais, après qu'ils eurent levé le premier appareil, ils jugèrent qu'il n'en reviendrait pas. Le chevalier entendit cet arrêt avec beaucoup de fermeté; il demanda à me voir; et, quand je fus auprès de son lit, il me parla en ces termes : « Je regrette, madame, de ne pouvoir me jeter à vos pieds; c'est là que je devrais être pour obtenir un pardon dont je me reconnais indigne. Hélas! lui dis-je, n'ajoutez point par ces discours à ma douleur; le désespoir où je vous vois augmente votre mal; il vous faut du calme dans l'état où vous êtes; soyez sûr que, quels que soient les torts que vous ayez envers moi, je vous les par-

donne.... Cela est impossible, me répondit-il d'une voix altérée ; les remords cuisants qui me déchirent au bord du tombeau, m'ordonnent de vous dévoiler le fatal secret qui pèse depuis si longtemps sur mon cœur. Écoutez, et tremblez : le récit que je vous fis à Bagdad, des malheurs de Trébizonde, est une horrible imposture; le prince votre époux est vivant, ainsi que votre fils. Oubliez un misérable qui mérite mille morts, et qui n'a d'autre excuse que la violence de la passion que vous lui avez inspirée. Haïssez-moi, méprisez-moi, mais que ce jeune enfant ne soit pas la victime du crime de son père. Les sanglots et la faiblesse l'empêchèrent de continuer. Pour moi, je me trouvai dans la plus étrange situation d'esprit que l'on puisse imaginer : j'apprenais d'un côté l'existence du prince de Trébizonde, et celle de mon cher Facardin ; mais aussi je voyais périr un homme auquel j'étais tendrement attachée, et qui était le père de mon second fils. L'avenir me présentait les doutes les plus cruels : devais-je retourner à Trébizonde auprès de mon époux légitime? et devais-je reprendre ma place auprès de lui, en lui cachant ce qui s'était passé? ou ne fallait-il pas lui avouer ma faute, et me soumettre à ce qu'il lui plairait d'ordonner? Enfin ce jeune enfant dont j'étais mère, devais-je l'abandonner? Au milieu de ces perplexités, le chevalier mourut. Dans quelque déplorable condition qu'il m'eût réduite, je lui donnai des larmes ; je remis mon fils à sa tante, et c'est lui que vous voyez aujourd'hui, après de mémorables aventures, époux de la belle princesse de Jutland. Pour moi, je résolus de partir pour Trébizonde, et de me jeter aux pieds du prince mon époux, en lui confessant mon crime. Je profitai de l'occasion d'une caravane de marchands d'esclaves qui se rendaient en Circassie, et qui devaient s'arrêter dans le voisinage de Trébizonde. Mais le sort n'était point encore las de me persécuter. En traversant les déserts de la Bukharie, nous fûmes attaqués par une horde de Tartares qui pillèrent la caravane, et qui, sans respect pour mon rang et mes malheurs, me vendirent quelques jours après à un riche marchand de Moussoul. Il m'emmena chez lui, et j'eus beaucoup à souffrir des caprices de sa femme, qui était jalouse et acariâtre. Elle ne pouvait me pardonner la prédilection que son mari semblait me montrer, et cela vint au point qu'elle tomba malade et mourut de chagrin. Mon maître n'en fut guère affligé, et il me proposa de la remplacer. Je ne pouvais, dans l'abaissement de ma fortune, lui montrer l'indignation que ses offres m'inspiraient; mais, comme il était encore plus avare qu'amoureux, je lui découvris mon nom et une partie de mes aventures, en lui faisant espérer qu'il recevrait une récompense du prince de Trébizonde, s'il me ramenait

dans ses états. Cette déclaration ne manqua pas de produire l'effet que j'en attendais; il résolut de tirer parti d'une aussi heureuse circonstance; et, cessant de me traiter en esclave, il fit les préparatifs de notre voyage. Sur ces entrefaites le roi des Afghans, qui avait quelque démêlé avec le sultan de Moussoul, vint à l'improviste assiéger sa capitale. Les remparts étaient en bon état, et la garnison, composée de braves gens, fit une vigoureuse résistance, de manière qu'après plusieurs tentatives inutiles pour emporter la place de vive force, l'ennemi convertit le siége en un blocus, espérant réduire les habitants par la famine. Elle ne tarda pas à faire éprouver toutes ses horreurs aux Moussulois, qui, surpris par cette attaque imprévue, n'avaient fait aucune provision de bouche. Les vivres devinrent d'un prix exorbitant, et je me rappelle encore qu'une femme de mes amies donna un rang de deux cents perles fines pour le même nombre d'amandes. Le marchand chez qui je demeurais, voyant que le siége n'était pas près de finir, et que les denrées augmentaient tous les jours, alla trouver un vieil usurier de sa connaissance, qui avait quelques sacs de riz, et, moyennant une forte somme d'argent, il lui en acheta un qu'il fit transporter le soir même chez lui. Il y avait deux jours que nous possédions ce sac, et il n'était pas encore entamé, lorsque nous entendîmes, pendant le souper, du bruit dans la chambre qui servait de magasin. Le marchand y courut, et arriva assez à temps pour saisir un voleur qui était entré par la fenêtre, et qui avait déjà le sac sur sa tête. Comment, scélérat, lui dit-il, tu me voles la subsistance que j'ai eu tant de peine à me procurer, et qui me coûte tant d'argent; viens avec moi chez le cadi, viens subir la punition de ton crime. Le voleur posa le sac à terre, se jeta à ses pieds, s'excusa sur son extrême misère, et le conjura de lui accorder son pardon; mais le marchand fut inexorable, et il se mit en devoir d'appeler ses esclaves pour enchaîner le coupable; alors celui-ci, qui était jeune et vigoureux, se voyant perdu, donna un grand coup de poing dans l'estomac du marchand, l'étendit par terre, et sauta par la fenêtre dans le jardin. Il y retrouva l'échelle qui lui avait servi à franchir le mur, et s'échappa. Les esclaves étaient cependant accourus aux cris de leur maître : il leur ordonna de porter le sac dans la salle où nous mangions, ne voulant pas le laisser dans le magasin, jusqu'à ce qu'il en eût fait griller les fenêtres. Lorsqu'ils eurent exécuté cet ordre, je me remis à souper avec le marchand. Mais à peine étions-nous à table que j'entendis un bruit singulier sortir du sac; j'écoutai avec plus d'attention, et je distinguai clairement un petit cri. Je me levai précipitamment, je déliai le sac, et j'y trouvai un enfant qui paraissait avoir

environ deux ans, proprement emmaillotté dans du coton : on avait pris des précautions pour qu'il pût respirer, et il ne paraissait point avoir souffert. Il était d'une figure charmante, et me tendait ses petits bras de la manière la plus caressante. Cela ne toucha point le vieux marchand, qui s'écria en jurant : Périssent ce marmot, et le coquin qui l'a apporté ! comment ferai-je à présent pour subsister ? je n'ai plus de riz, ni d'argent pour en acheter. Que cela ne vous inquiète pas, bon homme ! répondit l'enfant. En même temps il siffla dans son petit hochet de corail garni de pierreries. Au premier coup de sifflet, il ne parut rien ; mais au second, quatre génies ailés entrèrent dans la chambre, et se tinrent dans la posture la plus respectueuse : Vous êtes bien longtemps à venir, leur dit l'enfant d'une voix impérieuse ; soyez une autre fois plus diligents : qu'on apporte à souper. Ses domestiques sortent et reviennent un moment après, avec une table couverte des mets les plus exquis. Ce qui parut le plus admirable au marchand, c'est que les assiettes et les plats étaient d'or. Quand on eut desservi, l'enfant nous dit obligeamment : Lorsque vous aurez besoin de quelque chose, mes gens seront à votre service ; vous n'avez qu'à parler ; je suis le fils du roi des génies, et je vous dirai demain comment je suis ici : mais, pour le moment, il est temps de se coucher ; je vous serai obligé de me faire préparer un berceau. Je me chargerai de ce soin avec plaisir, lui dis-je, en le prenant dans mes bras ; et je le portai dans ma chambre où on lui arrangea un petit lit à côté du mien. Il s'endormit aussitôt qu'il fut couché, et je ne tardai pas à l'imiter. J'étais encore dans mon premier sommeil, lorsque je fus réveillée en sursaut par la voix d'un homme qui m'appelait. J'ouvris les yeux, et je reconnus, avec la plus extrême surprise, à la lueur d'une lampe qui brûlait dans la chambre, le prince de Trébizonde mon mari. Je me précipitai à bas du lit pour me jeter à ses pieds, mais il me retint : Ma chère femme, me dit-il en m'embrassant, ne faites point de bruit ; je suis venu, avec le prince des Afghans mon ami, assiéger cette ville. J'ai su, par un concours de circonstances trop longues à vous raconter, que vous y étiez renfermée, et l'on m'a fait connaître la maison que vous habitez. J'ai quitté le camp des assiégeants, et je suis venu vous trouver à travers mille dangers ; mais, puisque je vous vois, tout est oublié. Il ajouta mille choses tendres. J'étais si troublée que je ne savais comment exprimer tous les sentiments qui m'agitaient : l'amour, l'étonnement, la confusion inséparable d'une faute même involontaire, bouleversaient mon âme oppressée. Si la délicatesse m'engageait à lui découvrir mon aventure avec le chevalier, l'embarras et la pudeur me retenaient ; je commençais des discours sans suite, que

j'interrompais par des soupirs; enfin, prenant mon parti, et rassemblant tout ce que j'avais de courage et de fermeté : J'ai, lui dis-je, des choses bien importantes à vous raconter; daignez les entendre avec... Ce sera pour une autre fois, me répondit-il en me fermant la bouche par un baiser; dans ce moment la nuit s'avance, il faut que je sorte de la ville deux heures avant le jour, sans quoi je risquerais ma vie et celle des gardes qui m'ont introduit. Lorsque nous serons réunis et tranquilles, ce qui j'espère arrivera bientôt, j'écouterai volontiers tout ce que vous avez à me dire; jouissons ce soir du bonheur inespéré de nous retrouver après une si longue absence. En disant ces mots, il se plaça à côté de moi, et me prodigua les plus tendres caresses. Le lendemain de grand matin il se leva; je lui demandai de le suivre, préférant braver les plus grands périls plutôt que de rester séparée de lui, exposée à tous les inconvénients que peut avoir à redouter une femme honnête et sans appui. Si je ne viens pas vous rejoindre, me dit-il avec un air de dédain qui me perça le cœur, vous pourrez encore retrouver quelque chevalier qui prendra soin de vous. Hélas! lui dis-je, les larmes aux yeux, puisque vous savez ma déplorable aventure que je voudrais, aux dépens de tout mon sang, me cacher à moi-même, vous devez savoir aussi comment je fus entraînée dans ce piége fatal; avec quel art ne m'a-t-on pas trompée! Ah! si vous aviez vu le triste état où la nouvelle de votre mort m'avait réduite, et les sincères regrets que je donnai à votre mémoire, vous me croiriez plus à plaindre que coupable, et vous n'ajouteriez pas aux reproches que se fait mon cœur, l'outrage des vôtres. Il m'interrompit dans cet endroit, et me dit : Gardez, princesse, vos excuses pour une meilleure occasion; si j'étais réellement votre mari, je verrais ce que j'aurais à vous répondre; mais je suis le génie du Grand Oranger; j'ai voulu me venger de vos dédains; j'ai pris la figure d'un enfant pour m'introduire dans votre maison; vous m'avez placé vous-même dans votre appartement, et, pour éviter toute discussion, je me suis présenté à vous sous les traits du prince de Trébizonde: cette fois-ci vous n'aviez plus de petit livre magique pour vous défendre. Adieu! dans neuf mois vous aurez un fils que vous nommerez encore Facardin, puisque ce nom vous plaît tant; j'aurai soin de son éducation. Si vous avez besoin de moi, et que vous vouliez habiter mon palais, voilà un talisman qui vous y conduira en le prenant de la main gauche. A ces mots, il disparut. Sans ce talisman, j'aurais pu croire que ce qui venait de se passer n'était qu'un rêve. Je demeurai plongée dans la plus vive douleur.

Cependant le siége de Moussoul n'avançait point; les habitants continuaient à se défendre malgré la famine qui les désolait, et le roi des

Afghans ayant été tué dans une sortie, ses troupes se débandèrent, et l'abondance reparut dans la ville. Le marchand songea alors à exécuter avec moi le voyage projeté; mais les circonstances étaient bien changées; j'avais autant dé répugnance à aller à Trébizonde que j'en avais eu de désir avant la visite du perfide génie. Je prétextai une maladie, et véritablement ma santé était loin d'être bonne. Le marchand, ennuyé de mes délais, imagina d'envoyer un de ses commis à Trébizonde pour donner au prince de mes nouvelles, lui demandant en même temps de faire partir une escorte et des fonds, pour que je pusse faire la route d'une manière conforme à mon rang. Je voyais cependant tous les jours que les prédictions du génie de l'Oranger n'étaient que trop véritables; ma grossesse n'était que trop apparente, et je ne sortais plus de mon appartement. Lorsque le terme fatal arriva, je vis entrer chez moi une petite vieille, qui s'assit, sans façon, sur mon lit: Je viens, dit-elle, recevoir le jeune Facardin; le commerce avec les génies a cela d'agréable, qu'il épargne les douleurs de l'enfantement; buvez ce qui est contenu dans cette fiole, et ne vous inquiétez de rien. Je vis bien à son air d'autorité, et au feu de ses yeux, que c'était une fée qui me parlait ainsi. Je fis ce qu'elle me disait; je m'endormis aussitôt après avoir avalé le breuvage: mon sommeil fut d'environ une heure; et, quand je me réveillai, la fée me présenta mon enfant, qu'elle venait de laver dans un grand bassin d'or rempli d'eau de rose. Je lui donnai le baiser maternel, et depuis ce temps, je ne l'ai revu qu'à la cour du roi d'Astracan, où je l'ai reconnu à la taille et à l'air de son père, malgré son étrange costume de cuisinier militaire. La fée l'emporta après m'avoir laissé une seconde fiole qui, en un instant, répara mes forces et ma santé, de manière qu'il était aussi impossible de s'apercevoir de ce qui était arrivé, que si je fusse toujours demeurée vierge.

Ici Dinarzade interrompit le prince de Trébizonde: Je regrette, lui dit-elle, puisque madame votre mère accouche avec cette merveilleuse facilité, qu'elle n'ait point eu, dans cette occasion, deux jumeaux; cela aurait complété le nombre des quatre Facardins, et Sa Hautesse serait enfin débarrassée de toute la famille. Ne faites point attention à ce qu'elle dit, répondit le sultan des Indes; continuez votre récit; il me paraît pour le moins aussi intéressant que les balivernes dont je suis étourdi tous les jours: arrangez-vous seulement pour avoir fini à l'heure du déjeuner. Votre Hautesse sera obéie, répliqua le prince de Trébizonde; je n'ai plus à lui rendre compte que de la naissance du Singe Triste, le cadet de mes frères; mais les événements qui l'ont précédée ne sont pas les moins éton-

nants de ceux qui sont rapportés dans les Mémoires de ma mère. Je continue :

Ce fut précisément le lendemain de la naissance de mon troisième fils que le commis du marchand revint de Trébizonde, où son maître l'avait envoyé ; il apportait de bien tristes nouvelles. Le prince mon époux avait succombé à une longue maladie, et son fils avait été conduit à la cour du sultan son seigneur, pour y recevoir une éducation conforme à son rang. L'affreuse certitude de la mort de mon mari me rendit aussi malheureuse que je l'avais été à Bagdad lorsque le chevalier m'en avait donné la fausse nouvelle. Mais le marchand, déchu de ses espérances, devint furieux contre moi ; sans pitié pour mes infortunes, il me conduisit le jour même au bazar, et m'y vendit à un courtier d'esclaves : je partis dès le lendemain avec une troupe de jeunes Circassiennes, que l'on menait à Samarcande pour recruter le sérail du sultan Schahzenan. Comme je descends par ma mère des princes de ce pays, et que mes traits rappellent cette origine, mon nouveau maître se proposa de tirer parti de cette circonstance pour obtenir un meilleur prix de moi ; il prétendait que je passerais avec les autres pour venir de Circassie. Nous étions depuis quatre jours en voyage, et la caravane s'était arrêtée, à l'entrée d'un désert, auprès d'une belle fontaine. Pendant que l'on remplissait les outres des chameaux, et que ces animaux, par un instinct admirable, buvaient eux-mêmes à plusieurs reprises, sachant qu'ils seraient privés d'eau pendant plusieurs jours, je m'éloignai du reste des voyageurs en rêvant profondément à mes malheurs passés, et à ceux que la fortune semblait me préparer encore, quand tout à coup une gazelle, courant avec une extrême vitesse, passa si près de moi qu'elle faillit me renverser. Un énorme léopard la poursuivait ; il me vit en passant, et se détourna de mon côté, semblant me donner la préférence : je me mis à courir de toutes mes forces, et j'allais devenir sa proie sans un cavalier armé de toutes pièces, qui, pour mon bonheur, se trouva sur son passage, et qui lui porta un grand coup de lance, dont il l'abattit. Je me jetai à genoux pour remercier le ciel et mon libérateur. Il me répondit, sans lever la visière de son casque : Belle dame, si vous croyez me devoir de la reconnaissance, l'unique moyen de me le témoigner est de me suivre. J'étais dans une position à ne point me faire prier, je montai en croupe, et il m'emmena au galop. Nous courûmes deux heures sans nous arrêter, et nous nous trouvâmes dans une forêt de grands chênes, au milieu de laquelle était un vieux château fort. C'était là que demeurait le cavalier. A son approche, on baissa le pont-levis, nous entrâmes, et je vis, à l'empressement que l'on montra pour le servir,

qu'il était le maître de ce lieu : il ordonna que l'on me conduisît dans un riche appartement, où il entra bientôt après, mais toujours armé, et même la visière de son casque baissée. Il me pria de lui raconter par quelle aventure je me trouvais dans le lieu écarté où il m'avait rencontrée : je lui fis le récit de mon histoire, à l'exception de quelques circonstances que je jugeai à propos de supprimer. Princesse, me dit-il en soupirant, je vois que vous êtes libre, et que rien ne vous empêche de disposer de votre cœur. Heureux le mortel qui pourra le toucher ! je n'ose me flatter d'une telle conquête, mais du moins je ferai tous mes efforts pour la mériter. Depuis ce moment il me traita avec les égards dus à ma naissance, en y ajoutant toutes les attentions de l'amour le plus délicat. Sa conversation était spirituelle et instructive, et il avait dans ses manières quelque chose de dégagé et de gracieux : sa taille cependant n'était point avantageuse : il était petit ; et, autant que l'on en pouvait juger à travers les pièces de son armure, car il ne se désarmait jamais, il n'était pas trop bien fait, quoiqu'il fût d'une adresse singulière. Quant à sa figure, comme il ne la montrait point, on pouvait croire qu'elle n'était point belle ; cependant il avait une telle vivacité que l'on pouvait, sans craindre de se tromper, bien augurer de sa physionomie. Son caractère était gai, quoiqu'il fût sujet à des accès de mélancolie ; mais, ce qu'il avait de surprenant, c'était sa facilité à imiter tout ce qu'il voyait faire. Je passai trois mois dans ce château sans y éprouver d'ennui ; le maître de la maison était aimable sans être exigeant ; et j'avais la jouissance d'une bibliothèque qui renfermait nos meilleurs poëtes arabes ; le soir je prenais quelquefois un théorbe, et je m'accompagnais en chantant les couplets qui me plaisaient davantage. Un jour que je chantais ce passage de Saadi, où il compare la vie à un ruisseau qui serpente tantôt sur les cailloux, et tantôt sur un sable argenté, mais qui finit inévitablement par se perdre dans l'immense mer, je fus surprise d'entendre une voix douce et mélodieuse qui me répondait par d'autres vers du poëte de Schiras, dont le sens est que l'amour égalise tout, le rang, l'âge et la beauté. Ce chanteur était mon hôte qui pinçait de la guitare aussi bien qu'un Castillan, quoiqu'il eût aux mains ses gantelets. Il me pria de permettre que nous fissions de la musique ensemble ; et, se déclarant plus qu'il n'avait fait jusqu'alors, il me demanda si j'aurais de la répugnance à unir mon sort au sien : Pour moi, dit-il, ce qui me charme autant en vous que votre esprit et votre beauté, c'est votre modestie et votre air de prudence ; de tous les défauts auxquels les femmes sont sujettes, ceux que je hais le plus sont l'indiscrétion et la curiosité. J'ai de fortes raisons pour penser ainsi, ajouta-t-il en soupirant. Je le

remerciai de la bonne opinion qu'il avait de moi, en ajoutant que, quelles que fussent mes imperfections, il était vrai que je n'étais ni curieuse, ni indiscrète. Eh bien ! dit-il, si vous voulez vous contenter de ce que vous voyez et de ce que je vais vous dire, rien ne s'opposera à notre union. Je suis le dernier fils du roi des Baschirs ; les Tartares Lesghis l'ont dépouillé de ses états, mais ils n'ont point pénétré dans cette terre qui m'a été donnée en apanage ; s'ils y venaient, je les ferais repentir de leur témérité ; vous pouvez croire, à la manière dont j'ai abattu le léopard qui voulait vous dévorer, que je ne crains point les hommes. Ce château est à moi, ainsi que le vaste domaine qui l'entoure. Vous connaissez mon caractère et mon esprit : quant à ma figure, j'ai les raisons les plus fortes pour ne pas la découvrir avant le terme de dix ans. Si vous daignez m'accepter pour époux, il faut que vous vous engagiez à ne point me demander d'abréger cette époque, ni même à me faire de questions relatives à cette affaire ; elles m'affligeraient, en renouvelant dans mon souvenir des circonstances déplorables que je voudrais en effacer, et je ne pourrais vous satisfaire. Les qualités et les agréments du prince de Baschirie avaient fait impression sur mon cœur ; d'ailleurs je lui devais la vie, et je n'avais point d'autre manière de lui témoigner ma reconnaissance : j'acceptai donc ses offres, en y mettant pour toute condition qu'il accorderait sa protection à mon fils, le jeune prince de Trébizonde, s'il avait besoin de la réclamer. Il me le promit ; je m'engageai de mon côté à ne jamais chercher à pénétrer les secrets dont il voulut se réserver la connaissance, et le mariage s'accomplit. Ses présents de noce furent magnifiques, et toutes les cérémonies se firent comme à l'ordinaire ; seulement quand l'heure de se coucher fut venue, je le vis, avec étonnement, conserver toutes les pièces de son armure, à la réserve de son épée et de ses éperons qu'il ôta pour se mettre au lit. Je ne dis rien dans ce premier moment ; mais, lorsque la familiarité se fut introduite entre nous, je lui demandai pourquoi il s'obstinait à conserver cet équipage embarrassant et incommode : si vous tenez tant à ne pas découvrir votre visage, lui dis-je, prenez un masque au lieu de cet armet à visière baissée, et quittez cette cuirasse si incommode ; ou bien, sans toutes ces précautions, éteignez la lampe qui éclaire l'appartement. Le prince des Baschirs me répondit avec sévérité que j'eusse à m'abstenir de semblables demandes à l'avenir, qu'il les considérait comme un moyen détourné de découvrir son secret ; et il conserva son attirail militaire comme si l'ennemi eût été aux portes du château. Nous n'eûmes, pendant les premiers mois de notre mariage, que cette légère altercation ; et mon époux me montrait tant d'amour

qu'il était évident que, s'il n'eût pas eu les motifs les plus puissants pour me refuser, il se fût empressé de céder à mes désirs. Cependant je voyais avec peine qu'il n'était pas parfaitement heureux. Toutes les nuits, il se levait deux heures avant le jour, sortait de mon appartement, ne rentrait qu'un peu avant l'aurore ; et, quand il revenait, il avait à la main un mouchoir mouillé probablement de ses larmes, car il poussait de profonds soupirs ; j'avais même quelquefois feint de dormir pour en découvrir davantage, et je lui avais entendu prononcer des mots sans suite, mais qui annonçaient que son âme était en proie à un violent chagrin. Je n'osais lui faire de questions ; mais j'étais inquiète et tourmentée. Un soir que je me promenais tristement sur la terrasse du château, celle de mes femmes que j'affectionnais le plus, et qui me semblait avoir un véritable attachement pour moi, croyant pénétrer la cause du trouble où elle me voyait, me dit : Serait-il possible, Madame, comme le bruit en court, que le prince votre époux, qui paraît vous être si tendrement attaché, et qui est d'ailleurs si nouvellement marié, fût déjà occupé d'un nouvel amour ? Cela n'est pas croyable. On dit pourtant qu'il va toutes les nuits dans les souterrains de la tour du donjon, et de telles visites sont très-suspectes ; surtout s'il est vrai, comme on me l'a assuré, qu'une très-belle femme y est renfermée : je vous avouerai même que quelqu'un m'a juré l'avoir vue par un des soupiraux. Ces paroles me firent une impression profonde : j'avais résisté à la curiosité, je ne résistai pas à un dépit jaloux ; et je résolus d'éclaircir mes soupçons. La donneuse d'avis m'en fournit les moyens dès la nuit suivante : je me levai aussitôt que mon époux eut quitté à son ordinaire mon appartement ; elle me précéda avec une lanterne sourde ; et, après avoir fait de nombreux détours, nous arrivâmes dans un petit caveau, d'où l'on pouvait voir ce qui se passait dans le bas de la tour du donjon. C'est là que je fus témoin d'un spectacle qui me remplit d'horreur, et qui s'est tracé d'une manière ineffaçable dans ma mémoire. Une femme encore belle, quoique d'une affreuse maigreur, était attachée par le milieu du corps avec une grosse chaîne de fer ; à côté d'elle on voyait un homme, ou plutôt un spectre, de la figure la plus hideuse, dont les regards impitoyables me faisaient frémir. Dans ce moment, la porte du cachot s'ouvrit, et je vis paraître le prince des Baschirs sans épée, et la tête baissée. Vous vous faites bien attendre aujourd'hui, lui dit l'infernal geôlier ; si cela vous arrive encore, j'irai vous chercher moi-même. Le prince ne répondit que par un grand soupir, et il délia tristement les cordons de son casque ; mais, quand il l'eut ôté, et que je vis qu'il avait la tête d'un singe, je restai immobile comme si j'eusse été frappée de la foudre. A mesure qu'il

quittait les différentes pièces de son armure, je voyais qu'il n'avait rien de l'homme que la voix; tout son corps était velu, et ses pattes grêles étaient renfermées dans des bottines garnies pour imiter les mollets; enfin il avait une immense queue, beaucoup plus longue que toute sa personne. Quelle position pour une malheureuse princesse qui a régné sur de vastes états, et dont la beauté a été célébrée dans plusieurs cours! et quel excès d'abaissement et d'humiliation! celle qui avait refusé la main de plusieurs princes puissants se trouver l'épouse d'un singe! j'ignore comment je ne mourus pas sur la place, de honte et de confusion. Ce qui augmentait encore l'excès de ma douleur, c'est que je portais dans mon sein le gage de ce monstrueux amour. Le mal était irréparable, et mes regrets ne pouvaient rien changer à ma triste situation. Cependant je dois raconter la suite de cette horrible aventure : lorsque le prince Singe eut quitté tous ses vêtements, le geôlier l'attacha à un carcan de fer scellé dans le mur, en face de la pauvre femme, de manière qu'il lui tournait le dos; et, ayant fait approcher celle-ci, il la tint de la main gauche, tandis qu'empoignant de la droite la queue du singe, et s'en servant comme d'un fouet, il lui en donnait de grands coups sur le dos. La malheureuse poussait des cris horribles, qui auraient fléchi tout autre que ce tigre impitoyable; il s'arrêtait pourtant quelquefois, mais c'était pour lui dire : « Ceux qui présument « trop de leurs forces ne sont guère moins coupables que ceux qui « commettent des fautes préméditées. » Et il recommençait avec une telle fureur, que ses épaules étaient toutes meurtries. Je ne sais quelle fut la fin de cette scène de désolation, mes forces m'ayant abandonnée. Lorsque je repris mes sens, je me trouvai dans mon appartement, où l'on m'avait rapportée. J'appris que le prince des Baschirs était dangereusement malade; et bientôt après on me remit une lettre de lui; elle était conçue en ces termes : « Vous savez maintenant, Madame, le « secret dont je voulais vous dérober la connaissance; vous croyez « avoir à vous plaindre de moi, et c'est vous qui causez votre malheur « et le mien. Si vous aviez tenu vos engagements, et ces promesses « solennelles que vous me fîtes de ne point chercher à pénétrer le « mystère que ma situation présente rendait nécessaire, le terme de « l'enchantement sous lequel je gémis serait arrivé; j'aurais repris ma « première forme, et vous n'auriez point eu à rougir de votre époux. « Mais votre imprudente curiosité nous a perdus. Je ne veux point « m'abaisser à paraître devant vous à présent que vous savez la con- « dition où je suis réduit : et, quand vous voudriez me recevoir comme « votre époux, il me serait impossible de profiter de ces sentiments « favorables. Je sens que le coup mortel est porté, et le trépas va

« mettre enfin un terme à mes malheurs. Recevez mes adieux. »

La lecture de cette lettre me toucha sensiblement ; je reconnus que le prince des Baschirs avait réellement des torts à me reprocher ; et que, si j'eusse eu la force de résister à des suggestions perfides et à mon inquiète curiosité, j'aurais continué à vivre paisiblement, et j'aurais atteint, dans un petit nombre d'années, le terme convenu. Je cherchais vainement à me consoler en pensant que, de mille femmes qui se seraient trouvées à ma place, il n'y en aurait pas eu une seule qui n'eût fait la même faute. Je voulus aller demander pardon au prince mourant, mais il ne le permit pas, sans cependant montrer de colère contre moi. Il me laissa même la jouissance de ses domaines. Lorsqu'il fut mort, et que je lui eus fait rendre les honneurs funèbres, je me décidai à aller consulter le grand Caramoussal, dont j'avais entendu parler dans mes voyages, et à lui demander sa protection pour l'être que je portais dans mon sein, et que je n'osais appeler mon enfant. Ayant fait une grande diligence, j'arrivai chez lui un mois avant mon terme. Il consulta le livre du destin, et me déclara qu'il dépendait de moi de mettre au monde un individu qui ne serait ni tout à fait homme, ni tout à fait singe, ou de diviser sa vie en deux portions, pendant lesquelles il serait successivement singe et homme. Je me suis décidée pour ce dernier parti, et vous avez tous vu sous quelle fâcheuse enveloppe est né le plus jeune des Facardins ; mais, ce que vous ne savez pas encore, c'est que la noblesse et l'élévation de ses sentiments m'ont bien dédommagée du désagrément de sa figure. Dès ses plus jeunes ans, l'amour de la gloire était sa passion dominante ; et, au lieu de se plaire à faire des sauts et des gambades comme les jeunes animaux de son espèce, son plus grand plaisir était la lecture des livres sérieux, ou la conversation des personnes sensées et instruites. Il avait environ dix-huit ans lorsqu'un calender, qui arrivait d'Astracan, s'arrêta dans notre château : il nous fit le récit le plus pompeux de la beauté de Mousseline la Sérieuse ; et ce récit enflamma le jeune cœur de mon fils ; il ne se dissimula point cependant avec quel désavantage il paraîtrait aux yeux de cette princesse, mais du moins il voulut satisfaire sa curiosité, et voir, par lui-même, si la renommée n'avait point exagéré ses charmes. Je fis ce que je pus pour le retenir, jusqu'à lui refuser l'équipage convenable à une personne de sa naissance : mais il partit malgré ma surveillance ; et, se glissant de forêts en forêts, il parvint à Astracan, où il entra, pendant la nuit, de peur d'être arrêté. Dès que le jour parut, il grimpa sur un des arbres qui entourent le palais royal, dans l'espérance de voir la princesse, qui était l'objet de ce grand voyage ; elle ne parut point, mais le roi son père se montra

sur la terrasse. Mon fils entendit, dans ce moment, deux archers de la garde qui s'entretenaient, au pied de son arbre, d'un affreux complot contre les jours du bon roi d'Astracan. Mes flèches, disait l'un d'eux, sont empoisonnées, et je n'attends qu'une occasion favorable pour lui en décocher une. Le noble singe, qui était encore plus adroit que ne le sont ordinairement ses pareils, sauta légèrement à bas de l'arbre, prit une des flèches dans le carquois du soldat traître, et, s'élançant sur la terrasse, la déposa aux pieds du roi. Il écrivit en même temps sur le sable : *flèche empoisonnée ;* et montra les deux archers qui n'avaient pas songé à s'enfuir. On les arrêta ; ils avouèrent leur crime, et toute la cour retentit des louanges du singe. La princesse voulut le voir, et lui présenta elle-même une noix qu'il reçut avec une reconnaissance respectueuse : il trouva que tout ce que l'on disait de sa grande beauté était, contre l'ordinaire, au-dessous de la vérité, et il conçut dès lors pour elle une passion qui probablement ne finira qu'avec sa vie. Mais il était alors sans espoir ; et, par une singulière bizarrerie de la fortune, les tourments qu'il éprouvait, pour être l'opposé de ceux des autres amants, n'en étaient pas moins terribles. En effet, les rigueurs de leurs belles sont ce que les amoureux redoutent le plus, et les caresses de l'infante d'Astracan mettaient mon fils au désespoir. Il sentait qu'elles étaient adressées à un vil animal dont il présentait l'apparence, et dont il lui était impossible de se séparer. Cependant il ne perdait aucune occasion de lui faire sa cour ; et, comme on lui avait assigné un logement chez le premier valet de chambre du roi, il se présentait régulièrement dans l'antichambre de la princesse, et la suivait à la promenade en portant son éventail ou ses gants ; mais il mettait dans son service une discrétion singulière, refusant toujours les grandes entrées qu'on lui aurait accordées volontiers. On remarqua même que, quand elle allait se baigner dans la rivière qui traversait le parc, il s'arrêtait au dernier bosquet, modestie qui faisait l'amusement ordinaire des filles d'honneur ; et il était même passé chez elles en proverbe de dire : « Modeste comme le grand Singe. »

Ce fut à cette époque que le roi d'Astracan se décida à envoyer vers l'enchanteur Caramoussal cette ambassade dont il a été question dans la première partie des Mémoires. On n'a jamais bien su pourquoi ce monarque s'était décidé à mettre trois cents singes à la suite des ambassadeurs. Les politiques se sont épuisés en conjectures pour expliquer cette détermination, et quelques-uns ont même poussé la témérité jusqu'à dire qu'il fallait l'attribuer à un pur caprice; manière aussi commode que peu respectueuse de pénétrer les résolutions des grands princes, dont les motifs sont presque toujours ignorés ou mé-

connus du vulgaire. Quoi qu'il en soit, le roi d'Astracan s'étant déterminé à envoyer un grand nombre de singes à l'enchanteur du mont Atlas, il était naturel qu'il choisît mon fils pour le président de la troupe. Il se conduisit dans cette mission délicate avec toute la sagesse et l'intelligence qui le caractérisent; et, s'il ne put parvenir à établir une discipline bien exacte parmi des maraudeurs aussi déterminés, sa conduite personnelle mérita du moins une estime particulière. On le voyait, gravement assis sur son éléphant (lorsqu'il n'avait point à écrire de dépêches en cour), occupé à lire des livres de morale ou d'histoire. Cependant, sur la fin du voyage, le chagrin de se voir éloigné de sa belle maîtresse qui lui avait promis de lui écrire, et qui ne lui tint point parole, le jeta dans une profonde mélancolie : il passait quelquefois des journées entières à pleurer, ce qui lui valut dans l'ambassade le surnom de Singe Triste. Les satrapes, qui connaissaient tout son mérite, firent d'inutiles efforts pour adoucir son chagrin, et mêlèrent souvent leurs larmes aux siennes; mais leur inquiétude fut extrême, lorsqu'au sortir d'une certaine forêt, ayant fait l'appel de la troupe, ils ne le trouvèrent plus. Mon fils, inquiet de sa destinée, avait devancé de quelques jours le cortége pour aller consulter secrètement Caramoussal; celui-ci l'envoya, comme il faisait assez ordinairement, à la grotte du mont Atlas. Là il lui arriva d'étranges aventures, car la Vieille aux Rouets, qui se montrait si facile envers tout le monde, le chassa avec mépris; tandis qu'au contraire la Nymphe de l'Arc d'acier, qui avait repoussé avec tant de dédain le beau Facardin mon second fils, fit à celui-ci les plus tendres avances : de pareils caprices étaient assez communs dans ce temps-là parmi le beau sexe qui s'est bien corrigé depuis. Il paraît que ce qui avait séduit cette dame, outre l'esprit et les grâces de mon fils, était sa facilité à bander l'arc qu'elle lui avait présenté. Il n'aurait probablement pas été insensible à ses charmes, si ceux de Mousseline la Sérieuse avaient fait une impression moins vive sur son cœur. J'ignore cependant à quel prix il obtint d'elle de lui prêter son arc et ses flèches pour sauver la caravane, que Caramoussal lui fit dire être en grand danger. Il arriva heureusement à point nommé, lorsque certains lions et certains tigres allaient y faire un terrible ravage. Chaque trait abattit une de ces bêtes féroces. Mon fils reporta fidèlement à la nymphe son arc et son carquois ; et il alla ensuite conjurer l'enchanteur Caramoussal d'abréger, par le secours de son art, le terme de l'enchantement qui l'empêchait de paraître sous sa forme naturelle. Nous nous rencontrâmes au mont Atlas, où j'étais allée de mon côté pour savoir de ses nouvelles : nous trouvâmes Caramoussal fort occupé à re-

coudre, avec une aiguille de diamant et du fil invisible, la grande bouche du jeune homme, dont le bras était en écharpe, et qui était depuis quelque temps en pension chez lui. Je suis souvent obligé, nous dit-il, de réparer les sottises de mes confrères; le prince que vous voyez avait été changé en lion par une cruelle fée. C'est sous cette forme qu'il s'est battu avec le Facardin du mont Atlas, qui lui a coupé la patte : un maladroit d'enchanteur auquel il s'est adressé, lui a bien rendu la figure humaine, mais sans pouvoir lui rétrécir la bouche, de manière qu'il ne trouve point à se marier, quoiqu'il soit un fort bon parti. A l'égard de son bras, il est si mal remis qu'il faudra que je l'envoie à Barège avant qu'il puisse s'en servir comme par le passé.

Lorsque Caramoussal eut terminé son opération, il eut la bonté de nous conduire lui-même dans son char volant à Astracan. Vous savez le reste, puisque vous avez été témoin de la fin merveilleuse de cette aventure. Cependant vous ignorez probablement que l'honnête enchanteur a poussé l'attention jusqu'à réparer le désastre arrivé aux chemises de Mousseline. S'il avait pu réunir les trois rouets, rien n'eût été plus facile; il eût filé en trois tours de main de quoi faire les trousseaux de toutes les nouvelles mariées du monde, et il lui en serait encore resté pour fabriquer la grande échelle, qui doit partir du rivage de la mer pour gagner le sommet du mont Atlas; mais de tous les rouets le seul qu'il possède est celui que le Crocodile portait sur son museau lorsqu'il s'est battu avec le génie de Cristalline. Au moment où, enflé de sa victoire, il n'était point sur ses gardes, un petit triton, envoyé par Caramoussal, sous la forme d'un requin, a avalé le rouet, et l'a porté à son maître. Voilà ce qui a servi à l'enchanteur pour faire filer quelques mille aunes d'une certaine amiante, qui se trouve au Caucase : elle est non-seulement incombustible comme les autres substances de cette espèce, mais elle a encore la propriété d'éteindre tout ce qui est enflammé. Avec de pareilles chemises, Mousseline, qui a, ainsi que beaucoup d'autres dames, la manie dangereuse de s'approcher en hiver trop près de la cheminée, ne courra plus le risque de se brûler. Je ne puis terminer ces Mémoires sans exprimer le regret que cette incomparable princesse n'ait pu faire à la fois le bonheur de mes quatre fils, qui en étaient dignes par leur mérite et leurs sentiments. Puisse ma tendresse, prince de Trébizonde, et celle de la belle Dinarzade vous tenir lieu de dédommagement !

Lorsque le prince de Trébizonde eut achevé la lecture des Mémoires de la princesse sa mère, le sultan des Indes, qui sommeillait depuis un bon quart d'heure, se réveilla, et dit : Tout cela est assez

croyable ; seulement je ne comprends pas trop bien comment la queue du singe, qui fouettait la femme du souterrain, pouvait exciter les rires de Mousseline la Sérieuse ; mais il y a dans toutes les histoires du monde des choses que je ne me chargerais pas d'expliquer. Pour moi, reprit Dinarzade, j'aurais voulu savoir quelle faute avait commise cette pauvre femme pour avoir été condamnée à un supplice aussi extraordinaire. Je présume que le prince qui en était l'instrument était moins coupable qu'elle, mais qu'il n'était cependant pas tout à fait innocent. Je présume aussi...... Vous présumerez tantôt, répondit le sultan en sonnant son premier eunuque pour se lever. Si Madame est si curieuse, dit le prince de Trébizonde, et que Sa Hautesse veuille connaître les détails de cette aventure, je puis les demander à ma mère, qui nous les enverra de Danemark par la première estafette. Nous verrons, répondit le sultan, qui était pour le moment rassasié d'histoires ; et il fit signe au prince de se retirer. Pour lui, il se leva, se lava, déjeuna, dîna, soupa, et le peuple des Indes bénit la sagesse de son gouvernement.

FIN DES QUATRE FACARDINS.



Moreau le jeune

ZÉNÉYDE.

Publié par Furne et Cie

ZENEYDE

— CONTE —

A MADAME DE P***

Vous me demandez, madame, une longue lettre, et des particularités de notre cour : vous allez être satisfaite. Je ne vous parlerai point de la situation du lieu, vous la connaissez ; mais, avec toute sa magnificence, c'est le poste du royaume qui nous convient le moins ; car le château a si peu de commodités, qu'il n'y a que trente ou quarante, tant prêtres que jésuites, qui y aient des appartements. Une chapelle et deux oratoires dans le corps de la place, une paroisse et quelques couvents dans les dehors, voilà tout ce qui s'offre à notre dévotion. Ce n'est pas contentement ; et dans un jour d'été on a dépêché cela, avec les menus suffrages qui en dépendent, avant le coucher du soleil. Il est vrai que la vue en est enchantée, les promenades merveilleuses, et l'air si subtil, qu'on y ferait quatre repas par jour : c'est plus de la moitié qu'il ne nous en faut, et nous serions bien mieux près de quelque endroit marécageux, où, toujours enveloppés d'un brouillard épais, nos sens et nos appétits fussent plus assoupis. N'allez pas croire que nous soyons si éveillés ici que nous n'y puissions durer : ce n'est pas ce que je veux dire ; et vous l'allez bien voir par la vie que nous menons.

Quoiqu'il y ait parmi nos dames de quoi contenter le goût le plus difficile, et que dans ce petit nombre la beauté, l'agrément, l'esprit et la sagesse brillent dans tout leur éclat, il faut convenir qu'il n'en est pas de même à l'égard de l'autre sexe ; à peine a-t-il pu fournir parmi nous quelques mérites distingués pour former la maison du prince de Galles. Le reste consiste en certains esprits que l'exemple n'a pu rendre hypocrites, gens d'un caractère un peu méprisant, mais aussi fort méprisés ici, et plus connus ailleurs.

Nos occupations paraissent sérieuses et nos exercices tout chrétiens ; car il n'y a point ici de quartier pour ceux qui ne sont pas la moitié du jour en prières, ou qui n'en font pas semblant.

Le malheur commun, qui réunit d'ordinaire ceux qu'il persécute, semble avoir répandu la discorde et l'aigreur parmi nous: l'amitié dont on fait profession est souvent feinte; la haine et l'envie qu'on renferme toujours sincères : et, tandis qu'on offre en public des vœux pour le prochain, on le déchire tout doucement en particulier.

La tendresse du cœur, qui des fragilités est sans doute la plus excusable, passe ici pour la moins innocente.

Pour la galanterie, elle y règne à peu près comme dans les Amadis : on la voit éclater tout d'un coup par quelque aventure surprenante; ou bien on commence par se marier, et ensuite on est amoureux et galant tout à loisir. Cela ne vous fait-il point souvenir de don Kyrie-Eleyson de Montauban, ou de Palmerin d'Olive et l'infante Archidiane, dont le fils aîné servait la messe le jour de leurs noces? Mais revenons chez nous, où l'amour est proscrit, et où les déclarations font dresser les cheveux à la tête.... Mais non,

Fils de la reine de Cythère,
Vous de qui tôt ou tard on reconnait les lois,
Vous ne perdez rien de vos droits
Dans une cour triste et sévère.
Il est ici des yeux dignes de tous les vœux;
Et, si pour ces beaux yeux en secret on soupire,
Le tourment d'aimer sans le dire
Ne fait que redoubler nos feux;
Car, sans espérer d'être heureux,
Notre constance augmente avec notre martyre.
Et vous n'avez sous votre empire
Rien de plus beau qu'ici, rien de plus dangereux,
Ni rien que tant d'ardeur inspire,
Ni rien qui soit plus amoureux.

Si vous demandiez en quel endroit de Saint-Germain tout cela se trouve, je ne serais pas embarrassé à l'égard des beautés : j'aurais plus de peine à produire les amants; cependant j'en connais de ce caractère.

Quel triste usage on est réduit à faire de ce que la fortune nous offre dans notre exil, pour nous aider à le supporter ! Les réflexions que j'y faisais ces jours passés me remplirent l'esprit de mille vapeurs sombres; et, pour les dissiper, je voulus avoir recours au jardin. Il était fête ce jour-là; et, par malheur, la bourgeoisie s'était emparée de toutes les allées avec des chiens crottés, de vilains petits enfants, et des maris plus laids que leurs femmes. Je cédai à cette foule ignoble, et je cherchai un asile sur la terrasse. Vous savez s'il y a rien dans le

monde de plus superbe ou de plus spacieux que cette vaste promenade: cependant il n'y avait pas place, ce jour-là, pour moi et mes chagrins; car j'y trouvai d'abord un père jésuite, grand convertisseur, entre un grenadier et un dragon anglais, tous deux déserteurs, mais qui me parurent plus fidèles à Calvin qu'au prince d'Orange; car le bon père s'échauffait en vain dans la ferveur de ses exhortations; en vain il tâchait de leur prouver en italien que les protestants d'Angleterre étaient damnés : je vis bien qu'il ne persuadait pas, et qu'il fallait quelque argent pour achever la conversion. Je vis un peu plus loin un fort honnête homme qui a de l'esprit; mais je ne laissai pas de l'éviter; car, outre qu'il est grand raisonneur sur la politique ancienne et moderne, il est toujours accompagné de deux grands lévriers qui, d'aussi loin qu'ils voient un homme, viennent à toutes jambes lui sauter sur les épaules par manière d'honnêteté. Dieu veuille avoir l'âme de feu monseigneur l'archevêque de Paris ! Il occupait la moitié de la terrasse avec ses huit chevaux de carrosse, occupé lui-même de..., et suivi de son grand Maure. Je fus quitte de cette rencontre pour une grande révérence que le bon prélat ne vit pas; tant il méditait profondément le service du roi pour l'assemblée du clergé ! Je commençais à louer le ciel de ce que le reste de la promenade paraissait libre, lorsque je vis sortir inopinément de la forêt la bête la plus cruelle et la moins évitable que je connaisse : c'est une veuve dont le mari est mort d'apoplexie au service du roi, et qui d'une queue de serge noire va balayer, depuis le matin jusqu'au soir, les galeries du château et les allées du jardin, pour demander une pension, ou trouver quelqu'un qui connaisse quelque personne qui soit connue de quelque dame qui veuille avouer qu'elle est des amies de la favorite pour lui obtenir sa protection. Je me souvins d'abord de la peine que j'avais eue à m'en débarrasser un jour qu'elle m'avait accroché; et, voyant qu'elle venait droit sur moi, je pris le seul parti qui me restait dans ce péril extrême; et, choisissant l'endroit le moins élevé, je me jetai à bas de la terrasse; et, descendant toujours par un petit sentier assez difficile, je ne me retournai que lorsque je me vis hors d'insulte au milieu de ces belles prairies qui bordent la rivière. C'est là que m'arriva l'aventure peut-être la plus singulière dont on ait jamais ouï parler. Je vais vous l'apprendre; mais, madame, je vous conjure de ne la point divulguer avant que j'aie l'honneur de vous en entretenir.

C'était la saison des beaux jours, et je respirais sans contrainte, éloigné des fâcheux; mais ma mauvaise humeur ne m'avait point quitté, et j'étais en train de trouver à redire à tout. Quoi ! disais-je, me promenant lentement le long des rives de la Seine, c'était dans ces

lieux, maintenant si sauvages, que la plus belle cour du monde venait autrefois étaler sa magnificence et sa galanterie! Quelle solitude! quels objets ignobles, au lieu des chasses et des promenades que j'y ai vues. Je m'arrêtai à ces mots, et regardant avec mépris le courant de l'eau : Qui croirait, dis-je, que cette pitoyable rivière, où il ne paraît pas un chat, vienne de passer au travers de la capitale de France, et qu'elle ne coule qu'à quatre pas des palais du plus grand roi du monde? Voilà l'endroit où tant de beautés venaient baigner leurs appas! Oui, c'est justement où ce coquin de chasse-marée vient d'abreuver ses chevaux. Je me sentis outré de cette profanation; et, m'en prenant à la pauvre rivière, je changeai de style pour la mieux gronder. L'indignation, comme vous savez, inspire les vers aussi bien que l'amour. Voici les mauvaises rimes qu'elle me fournit :

O solitaire et triste Seine !
Vos bords abandonnés m'inspirent plus d'ennui
Que la terrasse même où le Chagrin promène
Tant de fâcheux, plus ennuyeux que lui.
On ne voit sur votre rivage
Que quelques malheureux troupeaux
Suivis de nymphes de village,
Qui, les escortant en sabots,
Mêlent un chant triste et sauvage
Au murmure de leurs pourceaux;
Et sur le courant de vos eaux
On voit en pompeux étalage
Deux ou trois grands vilains bateaux,
Où les souris tiennent ménage
Sous le bled ou le foin entassés par monceaux,
Ou bien sur le dernier étage
D'une voiture de fagots.
Rivière, en été si chétive
Qu'on en compterait les sablons,
Et dont l'eau basse à peine en a pour les poissons,
Quand vous désertez votre rive,
N'est-ce pas vous que nous voyons
Prisonnière en hiver, quand l'âpre froid captive
Vos ondes dessous ses glaçons?
On ne voit sur vos bords que des bergers à hotte,
Et des ânes buvant votre eau.
Adieu; j'aimerais mieux parler à un ruisseau;
Adieu, rivière antique; adieu, pauvre vieillotte.

Je m'éloignais de ces bords après mon compliment, lorsque la surface de l'eau commença tout à coup à se troubler, sans que le moindre vent parût l'agiter; et, après deux ou trois gros bouillonnements, je

vis s'élever du milieu de la rivière quelque chose qui m'effraya d'abord; mais, dès que je fus assez revenu de ma surprise pour y attacher les yeux, l'étonnement et l'admiration succédèrent à ma première frayeur.

D'une femme sous la figure,
Je vis s'élever hors de l'eau
Le corps le mieux fait, le plus beau
Qu'ait jamais formé la nature.
Sa gorge et ses bras étaient nus;
Tout l'était jusqu'à la ceinture.
Vous allez croire, à voir cette peinture,
Sans doute que c'était la déesse Vénus?
Mais écoutez la fin de l'aventure.
Ses lèvres étaient de corail;
Ses dents, que j'entrevis, étaient couleur de perle;
Ses beaux cheveux, noirs comme un merle,
Et des plus vives fleurs son teint formait l'émail.
L'esprit tout plein d'inquiétude :
Qui que vous soyez, dis-je, ô beauté que je vois!
Qui méritez de voir tous les cœurs sous vos lois,
Excusez mon incertitude,
Et daignez m'informer quels honneurs je vous dois.
La belle, après avoir toussé deux ou trois fois,
Fit une espèce de prélude
Comme pour accorder sa voix;
Et puis, d'un air touchant et tendre,
Mais d'un ton qui rendrait tout l'Opéra jaloux,
Si l'Opéra pouvait l'entendre,
Elle dit en bémol: Me reconnaissez-vous?
Oui, vous êtes une sirène;
Mais, dis-je, au nom de Dieu, que faites-vous ici?
Non, dit-elle; je suis déesse de la Seine.
Vous vous moquerez de ceci;
Mais cependant ce qui m'amène
Est pour vous dire un mot en allant à Poissi.
Moi, Madame! Vraiment, vous prenez trop de peine.

Mais vous me permettrez, dis-je, de croire que vous n'êtes rien moins que ce que vous voulez me persuader. Je me souviens, dans le prologue de quelque opéra, d'avoir vu la nymphe de la Seine qui s'entretenait avec les Tuileries; et, sans vous offenser, elle était mise d'un tout autre air. Elle avait une coiffure fort élevée, composée de plumes et de pierreries; des engageantes qui lui tombaient jusqu'aux genoux: d'une main elle tenait un éventail, et de l'autre un mouchoir; son corps de jupe était fort serré, et sa queue n'entrait sur le théâtre qu'un quart d'heure après elle, tant elle était magnifique! Et vous voilà nue comme la main! non que j'y trouve à redire, mais je gagerais bien

que ce qu'on ne voit pas de vous n'est pas le plus beau, et que l'eau nous cache une certaine queue de poisson qui n'est guère du goût de celui qui a l'honneur de vous entretenir. Non, madame, vous n'êtes qu'une sirène, et, pour preuve de cela, vous ne sauriez vous exprimer qu'en chantant. Je la vis sourire à ces mots ; et par un mouvement imperceptible, se coulant sur la face de l'eau dans cette situation de demi-bain, elle approcha du bord où j'étais, et me donna lieu de voir de fort près les beautés d'un buste qui ne cédait point à celui pour qui on a fait dernièrement tant de bouts-rimés. Je m'éloignais par respect, lorsque, me faisant signe d'approcher, et se penchant un peu, elle me dit assez bas d'un air de mystère :

Vous qui sans profiter avez lu tant d'écrits,
Et qui n'en tirez d'autre gloire
Que celle de citer parfois de vieux débris
De quelque auteur chéri des filles de Mémoire ;
Qui des plus bas rimeurs n'eussiez pas eu le prix
Quand en plein Hélicon on vous aurait fait boire ;
Vous qui craignez tant les esprits,
Et qui les craignez sans y croire ;
Qui pour mon caractère avez tant de mépris,
Que vous me regardez en monstre de la foire ;
Vous enfin, dont le cœur nouvellement épris...
Oui, voilà, dis-je, mon histoire,
Divinité d'un fleuve aussi beau que la Loire.
Mais qui vous en a tant appris ?
Ces bords, dit-elle alors, qui servent de passage
Aux habitants de tous ces lieux,
Nous exposeraient à leurs yeux :
Et je veux à vous seul accorder l'avantage
D'un entretien secret avec les demi-dieux.
Dessous ce même endroit où j'ai paru sur l'onde,
Des voûtes d'un brillant cristal
Forment une grotte profonde,
Dont la nacre partout, et partout le corail
Ornent le liquide portail ;
Où la richesse et le travail...
Mais suivez-moi pour voir le plus beau lieu du monde.

Je veux croire, dis-je, un peu surpris de cette proposition, que vous êtes logée le plus magnifiquement du monde là-bas ; mais, outre que je n'aime point à faire le plongeon, et que je ne durerais pas longtemps entre deux eaux, comme j'ai quelquefois pris la liberté de me rafraîchir dans votre lit humide, si votre déité avait eu quelque attention pour moi dans ces occasions, elle verrait bien que je ne vaux rien du tout pour un rendez-vous quand je suis mouillé.

Eh bien, dit-elle, assez choquée de mon refus, puisque ce n'est point pour ce qui vous regarde qu'on se manifeste à vous, il faut, malgré votre incrédulité ou votre faiblesse, avoir des égards pour l'une et pour l'autre, et s'accommoder à vos fantaisies. Cependant ce que j'ai à vous dire ne doit point avoir de témoins. Au milieu de cette prochaine prairie, il y a une espèce de grotte rustique invisible aux yeux des mortels ; ce n'est, à la vérité, qu'une chaumière en comparaison du lieu où je voulais vous mener. Je m'y retire assez souvent dans l'ardeur des saisons où il vous a plu de me dire si agréablement qu'il ne me reste pas de quoi donner à boire à mes poissons ; aurez-vous bien la bonté de m'y donner une audience particulière ? A ces mots, elle me fit jaillir une goutte ou deux d'eau sur les yeux avec le doigt du milieu ; et voyant que j'en avais tressailli : Ne craignez, dit-elle, aucune métamorphose d'une petite cérémonie sans laquelle vous ne verriez pas le lieu où nous allons. Elle sortit, à ces mots, entièrement de l'eau ; elle n'avait qu'un jupon de gaze transparente, et la moiteur l'avait tellement collé autour d'elle, qu'elle aurait aussi bien fait de ne rien avoir. Je vis donc fort distinctement toute la forme de son corps ; mais, quoiqu'il n'y ait jamais eu rien de plus gracieux, ni d'un tour plus achevé, tant de merveilles ne me causèrent que de l'admiration.

Il faut, dis-je tout bas, que telles déités
    Soient des viandes assez creuses,
Permises dans le temps de nos austérités,
    Comme est la chair des maquereuses :
    Les âmes les plus scrupuleuses
Pourraient bien regarder de telles nudités.
La blancheur de son corps la blanche neige efface ;
    Mais aussi son corps est de glace ;
    Car tout ce que d'appas on voit
    Ne m'inspire qu'un froid extrême :
    Oui sans doute son sang est froid,
    Et c'est un ragoût de carême.

J'avais à peine achevé cette méditation téméraire, que je me crus transporté par quelque enchantement dans un palais le plus magnifique et le plus agréable du monde. La nouveauté et le bon goût régnaient dans son architecture ; ils étaient répandus sur les fontaines et le jardin au milieu duquel il était situé. Quoi ! dis-je, nous avons déjà fait trois lieues, et dans un instant nous voilà arrivés à Trianon ? Elle ne daigna pas seulement me répondre ; mais, comme si elle avait pitié de la pauvreté d'une telle pensée, haussant ses épaules d'ivoire et souriant dédaigneusement, elle me fit entrer dans un cabinet orné

de tout ce que l'antiquité et les siècles modernes ont produit de plus rare et de plus charmant; et se couchant sur un superbe canapé, elle me contraignit, après quelques difficultés que j'en fis, de prendre un siége auprès d'elle ; et, après m'avoir regardé quelque temps assez fixement, elle me parla en ces termes :

HISTOIRE DE ZENEYDE.

Ce n'est point le hasard qui fait que je m'adresse à vous; c'est encore moins l'espérance de trouver dans votre esprit cette crédulité facile qui donne dans tout ce qu'on veut. Je vous soupçonnerais plutôt d'être dans l'autre extrémité; mais comme je sais que vous n'avez pas tout le mauvais naturel qu'on vous attribue, et que vous avez assez de mémoire pour ne rien perdre de ce qu'il y aura d'important dans ce récit, donnez-y seulement votre attention, et je vous dispense du reste, pourvu que vous fassiez un usage tel que je le désire, d'une histoire qui n'est ni faite à plaisir, ni contée pour vous amuser. Les aventures en sont, à la vérité, de date fort ancienne, et vous paraîtront peut-être imaginaires; mais il n'importe que vous ne les croyiez pas, pourvu que vous les reteniez. Vous savez d'ailleurs vous taire, ou plutôt vous n'aimez pas trop à parler; voilà ce que je demande : car, dans les choses que j'ai à vous communiquer, il s'en trouvera qui exciteront votre curiosité, d'autres qui choqueront la vraisemblance. Il faut, s'il vous plaît, vous précautionner contre l'une et l'autre, et vous imposer dès à présent un silence à l'épreuve de toutes les surprises; car il ne vous est plus permis de mêler désormais vos discours avec les miens; et le moindre mot dont vous les interrompriez me déroberait à vos yeux pour jamais. Je vais donc commencer par prévenir vos désirs sur ce qui me regarde.

Je ne suis point ce que je vous parais; je n'ai pas de tout temps été ce que je suis; mais je subsisterai tant que durera le monde. Vous avez été déjà témoin de quelques effets de ma puissance; cependant elle est bornée, mais infiniment plus étendue que celle des mortels. Écoutez-moi sans vous effrayer. Ce que vous avez appris de fabuleux, selon vous, touchant les cabalistes, n'est ni entièrement vrai, ni tout à fait supposé, puisqu'il est constant que, dans le vague des airs, au fond de la terre, et dans le sein des eaux, il y a de certaines intelligences qui participent à la nature humaine, principalement par leur penchant à la malignité ; et ces esprits invisibles, au lieu de régler les

éléments qu'ils habitent, sont souvent cause des désordres qu'on y remarque, puisque les tremblements de terre, le débordement des rivières, les orages, les tonnerres et les tourbillons sont les effets de leurs caprices, et non pas de ces causes naturelles que vos philosophes n'ont fait qu'embrouiller en les voulant expliquer. Ce n'est point toutefois sans l'aveu d'une puissance supérieure, illimitée, éternelle et incompréhensible, qu'ils disposent du destin des choses d'ici-bas ; mais ce serait rebuter d'abord votre attention que de m'étendre davantage sur ce sujet : il en a fallu toucher quelque chose avant que de commencer mon histoire.

Je suis donc, depuis un certain temps, du nombre de ces génies ; mais, ô ciel ! que l'aventure qui me donna cette espèce d'immortalité fut fatale à ce qui pouvait faire le bonheur de ma vie, et qu'il m'en coûte de cuisants chagrins toutes les fois qu'un cruel souvenir la renouvelle ! A ces mots, levant les yeux au ciel, elle poussa quelques soupirs ; et, malgré l'effort qu'elle fit pour les retenir, je vis couler, le long de ses joues et tomber sur sa belle gorge, des larmes si naturelles au milieu d'un silence touchant, que je fus sur le point de lui tenir compagnie. Elle se remit bientôt ; et m'ayant témoigné, par un regard plein de langueur, qu'elle n'était pas insensible à mon attendrissement : Gardez, dit-elle, cette compassion obligeante pour la suite de ce discours ; vous y trouverez de quoi exercer tous les mouvements de votre pitié ; et cependant recevez la confidence entière que je vais vous faire de ce que je suis, comme vous le devez ; méritez-la par votre discrétion. Soit que vous ajoutiez foi à ce que vous allez entendre, ou que vous me preniez, moi et mon histoire, pour des illusions, souvenez-vous que vous ne vous trouveriez pas bien d'abuser d'une confiance si avantageuse pour vous. A ces mots, après m'avoir encore regardé quelque temps avec beaucoup d'attention, elle s'avança vers moi ; et tirant doucement un côté de ma perruque pour me parler à l'oreille, il fallut, malgré tout mon respect, me pencher sur elle d'une manière assez familière. Son visage touchait le mien, et il me parut animé d'une chaleur très-vive, et très-différente de cette insensibilité que je l'avais accusée de répandre sur moi lorsqu'elle était sortie de l'eau.

Son haleine était pure et fraîche, et cette divinité, que j'avais soupçonnée un peu marécageuse, n'avait rien qui sentît le bourbier. Que ne m'est-il permis de révéler tout ce qu'elle me dit dans une confidence que j'eusse souhaitée plus longue ! Mais elle s'en lassa apparemment, et quitta ma perruque. Il y aurait trop de contrainte, dit-elle, à continuer ainsi mon discours. Qu'on sorte, et qu'on nous laisse

seuls! Je me tournai ; et ne voyant personne dans le salon, je crus que cet ordre s'adressait à moi ; et me levant déjà... : Non, dit-elle, ne bougez ; je parle à quelques-unes de mes filles qui causaient sur la cheminée dans le gobelet de porcelaine que vous voyez. Ce ne sont point des fées qui me servent, ajouta-t-elle, voyant que je souriais : ces trois mouches qui sont à présent sur le bord de la fenêtre, sont les filles dont je vous parle ; vous les verrez tantôt sous une figure plus agréable. Alors les filles d'honneur s'envolèrent, et leur maîtresse continua son discours de cette manière : Il ne m'est pas permis de lire absolument dans le fond des cœurs ; mais je connais presque toutes les pensées par les mouvements subits ou violents qu'excitent la joie, la terreur, la haine ou l'amour. Un certain nombre de génies soumis à mes volontés m'informent de tout ce qui se passe assez loin à la ronde ; mais mon empire a ses limites. Je fais prendre à ces esprits subalternes telle figure qu'il me plaît ; et c'est par leur ministère que je sais, par exemple, tout ce qui se passe à votre cour, et connais le caractère de tous ceux qui la composent. Quelle connaissance, dis-je en moi-même ! et que... Paix ! dit-elle ; écoutez-moi. C'est d'ordinaire comme des mouches que mes émissaires vont faire leurs découvertes ; ils en font plus de diligence, et sont moins observés. Comptez donc que ces mouches importunes qui s'obstinent à revenir plus on les chasse, ne sont autre chose que de ces sortes d'espions : mais mon règne n'est pas de toute l'année ; car, dès que les hirondelles disparaissent, il s'évanouit avec moi ; et, comme si j'étais entièrement anéantie, je ne sais ce que je deviens jusqu'à leur retour ; et alors, sans savoir comment, je me retrouve dans mon premier état. Voilà une légère idée de ce que je suis ; il faut maintenant vous dire ce que je fus. Souvenez-vous toujours, en écoutant un récit assez long et plein d'événements extraordinaires, qu'il ne vous est pas permis de m'interrompre.

Il y a douze cents ans que j'arrivai à la cour de... A ces mots, portant un doigt sur sa bouche comme j'allais l'interrompre : Prenez garde, dit-elle ; c'est pour la dernière fois que je vous en avertis. J'avais, poursuivit-elle, environ vingt ans quand l'ambassadeur de Childéric me conduisit à Troyes, capitale alors de la nouvelle monarchie des Français. Mais, pour l'intelligence des choses qui regardent mes aventures, il faut vous faire un abrégé de ce qui se passa depuis la fondation de cette monarchie jusqu'au temps dont je vous parle.

Vous savez que le premier roi de France fut Pharamond, ou plutôt vous le croyez sur la foi des histoires. Celui qu'on veut dire s'appelait Mellaubaudès ; et si vous en avez une idée conforme à ce que vous en ont dit ou les romans, ou des écrivains même plus sérieux, vous trou-

verez bien à décompter à l'égard de ses aventures, son caractère et sa figure. Mellaubaudès, que j'appellerai pourtant Pharamond, pour ne vous pas choquer par ce nom barbare, était seigneur de la Petite-Pierre, lieu sauvage en ce temps-là, et habité par des brigands qui pillaient impunément tout ce qu'ils trouvaient de plus faible qu'eux. Pharamond à leur tête, profitant du désordre et des révolutions qui menaçaient l'empire romain, forma des desseins bien au-dessus de ses forces, mais non pas de son ambition. L'espoir du butin et la douceur du libertinage avaient tellement grossi son parti, qu'il quitta ses montagnes, descendit dans l'Alsace comme un torrent, et l'ayant ravagée, passa le Rhin, et pénétra jusque bien avant dans la Franconie. Il y trouva un certain Ascarie, qui, faisant le même métier que lui, ne put souffrir de concurrent dans le projet de s'établir dans ces cantons. Il rechassa au delà du Rhin Pharamond, qui, après avoir tenté inutilement de s'emparer des rives en deçà de ce fleuve, vint enfin s'établir dans les pays situés entre la Lorraine, la Franche-Comté et la Champagne : il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. Gondioche, le plus puissant de ceux qui lui pouvaient faire tête dans ces cantons, était occupé à s'affermir dans la Bourgogne, qu'il venait d'enlever aux Romains ; et loin de s'opposer à l'établissement de Pharamond, il l'aima mieux pour voisin que des ennemis comme eux. Il se repentit bientôt de l'assistance qu'il lui avait donnée. Stilicon, maître absolu de l'empire d'Occident, par la faiblesse d'Honorius, commençant à s'alarmer des soulèvements qu'il avait lui-même causés pour se rendre nécessaire, envoya de nouvelles légions dans les Gaules pour faire cesser les murmures qui s'élevaient contre lui. Curion, qui les commandait, attaqua Gondioche, peu affermi dans ses nouveaux états, le poussa partout, et le contraignit de s'enfermer dans la capitale des Bourguignons, sans que Pharamond, dont il avait vainement imploré l'assistance à son tour, se mît en peine de le secourir. Il envoya lui reprocher son ingratitude pour la dernière fois, et ne songea plus qu'à défendre jusqu'à la dernière extrémité quelque chose de plus précieux, à son égard, que son royaume ou sa vie même, que renfermaient les remparts de Dijon. Pharamond, qui avait donné le temps aux Romains de s'affaiblir en ruinant son voisin, craignit qu'ils ne tournassent leurs armes contre lui avec un pareil succès, s'il leur permettait de l'opprimer entièrement. C'est pourquoi, laissant à son fils Clodion la poursuite des conquêtes qu'il avait commencées du côté de la Champagne, il rassembla toutes ses forces, marcha contre les Romains à grandes journées, les surprit ; et, ayant forcé leur camp, leur défaite fut si entière et si sanglante, que le seul prisonnier que l'on fit, fut l'infortuné Curion.

Le vainqueur, chargé des dépouilles des Romains, entra triomphant dans la ville qu'il venait de délivrer, entouré d'aigles et de faisceaux, et traînant après lui le général romain chargé de fers. La promptitude d'une si grande victoire avait prévenu Gondioche dans le dessein d'y participer ; il n'eut que le temps de recevoir son libérateur à la porte de la ville. Jusque-là les louanges et les acclamations d'un peuple qu'il venait de délivrer avaient été les seuls objets de son attention ; mais en arrivant au palais où Gondioche l'avait conduit, il vit la belle Rosemonde, et il en fut ébloui. C'était l'effet ordinaire que produisait une beauté dont la mémoire se conserve encore parmi les hommes. Vous allez voir si sa mémoire a mérité d'être éternisée par d'autres endroits. Pharamond l'aborda tout couvert d'une gloire acquise par la défaite et la honte des Romains. Quel spectacle pour une âme prévenue d'une haine mortelle contre eux ! Rosemonde n'y fut pas insensible ; il parut à ses yeux comme un héros, un dieu, ou le plus charmant des mortels. Voici comme il était fait ce jour-là ; car il en restait un portrait à la cour de Childéric quand j'y arrivai. Il était petit, mais fort gros ; ses épaules étaient hautes, sa taille courte, et ses bras longs ; son visage était à peu près comme sa taille, hors quelque chose de féroce et de grand tout ensemble qu'on pouvait remarquer dans ses regards. Quant à son habillement, il portait un turban garni de trois grandes plumes de coq ; un manteau de drap vert, qui ne lui descendait pas plus bas que la ceinture, couvrait un petit buffle de la même longueur : à ce manteau était attaché un capuchon de velours violet, qui lui pendait entre les épaules, et il avait de petites bottines de chamois qui ne lui venaient qu'à mi-jambe. Voilà, dis-je en moi-même, le petit Mellaubaudès fort noblement mis, et d'un air bien auguste pour donner de l'amour ! et il fallait que la belle Rosemonde ne fût pas... La belle Rosemonde, poursuivit la nymphe (comme si j'eusse parlé), en fut charmée, malgré la figure ridicule que vous trouvez au véritable portrait que j'en viens de faire ; et l'âme de Pharamond, assez susceptible malgré sa férocité, ne put voir ce qu'il y avait alors de plus parfait au monde à l'égard de la beauté, sans en être enflammé. Gondioche s'y était attendu ; mais il n'avait pas cru que la personne de Pharamond dût faire le même effet sur elle. Il en soupirait de douleur et de jalousie dans le temps qu'un désir de vengeance ranima la haine et les ressentiments de Rosemonde contre le nom romain. Elle s'y abandonna ; et armant ses beaux yeux de tous leurs traits : Roi des Français, dit-elle en les tournant vers Pharamond, couronne ce que Rosemonde te doit aujourd'hui pour la liberté et la vie, par un don qui ne lui sera guère moins agréable que l'une ou l'autre. Je te demande le général des

Romains ; rends-moi l'arbitre de sa destinée. Pharamond, qui venait de se livrer lui-même, n'avait garde de lui refuser son prisonnier. On fit venir le malheureux Romain, que Gondioche ne put voir dans l'état indigne où il était, sans ordonner qu'on lui ôtât ses fers. Arrête, Gondioche, dit la fière Rosemonde ; tu as trop peu de part au malheur de celui qui te mettait dans l'état dont tu le veux tirer, pour être en droit de lui rendre ce généreux office. Qu'on l'enferme, poursuivit-elle, dans les cachots jusqu'à ce que je sois déterminée sur le genre de son supplice. Le pauvre Curion ne se démentit point, et soutenant sa disgrâce et son arrêt avec une fermeté digne de l'ancienne Rome, il ne daigna seulement pas tourner ses regards sur celle qui donnait ce cruel ordre.

Les tournois et les festins, que Pharamond aimait à l'excès, furent les marques de la reconnaissance de Gondioche ; mais il les donnait avec répugnance à un homme qu'il commençait à haïr ; car Rosemonde en donnait de plus précieuses, et ne s'en contraignait pas. Pharamond, maître dans la cour de Gondioche, n'avait pas plus d'égard pour sa présence ; il ne le put souffrir, et se retira sous prétexte de rassembler ses troupes. Cependant ces deux amants, si différents dans leur figure, et si ressemblants dans leurs inclinations, préféraient souvent des plaisirs barbares à la douceur d'une tendresse nouvelle. Le luxe des Romains, qui traînaient dans leurs armées ce qui pouvait servir à la pompe et aux spectacles, leur avait fourni des gladiateurs : ils en virent les combats sanglants avec avidité, et Rosemonde ne s'en fût point rassasiée, si on n'eût averti Pharamond qu'on avait aussi trouvé des lions et des tigres dans le camp de Curion. Alors on eût dit que le nom de ces bêtes cruelles réveillait toute la cruauté de l'inhumaine. Elle en parut transportée ; et levant les yeux au ciel : Dieux tout justes, s'écria-t-elle, je vous rends grâces du moyen que vous m'offrez de venger la mort des miens. Je n'ai plus à délibérer; heureuse si, avec Curion, je pouvais immoler tous les Romains aux mânes que j'espère apaiser par ce sacrifice ! je jure qu'ils périraient comme lui, et n'auraient d'autre sépulture que les entrailles des bêtes. Qu'on lui fasse savoir, dit-elle, que dans trois jours il sera exposé aux lions, et que je ne diffère sa mort que pour lui faire plus longtemps sentir l'horreur du supplice qui l'attend. Quel diable, dis-je à part, possédait cette furie !... Je vais vous le dire, poursuivit la belle naïade : cependant, ajouta-t-elle en souriant, vous voyez que je devine assez juste sur ce qu'on pense devant moi ; mais il faudra que je promène un peu votre attention, et que je m'écarte de mon sujet pour vous dire celui de cette inhumanité de Rosemonde.

Elle était fille d'Até, qui l'avait donnée en mariage à Radagaise. Ces deux hommes, considérables et puissants dans cette partie des Gaules qui s'étend le long de la Moselle, l'avaient soulevée contre les Romains; et ayant des intelligences dans Trèves, ils avaient appelé Gondioche pour se joindre à eux, et surprendre cette ville. Le fils de Stilicon gouvernait alors ces provinces, et s'était établi dans Trèves; il secondait parfaitement le dessein que son père avait eu de susciter des troubles à l'empire de ce côté-là. Il était cruel et voluptueux, assemblage de qualités très-propres à dégoûter les peuples du joug romain : cependant, comme ses violences et sa cruauté le tenaient dans une juste défiance de tout, tout était plein de ses espions. Il fut averti de ce qui se tramait dans la ville; et après avoir tiré, par les tourments, tout l'éclaircissement de la conjuration de ceux qu'il arrêta, il mit les choses en état de recevoir Até et Radagaise. Ceux-ci, trompés par les signaux, s'emparèrent avec empressement d'une porte qu'on leur tint ouverte, et, entrant des premiers, se livrèrent imprudemment à leur ennemi. On s'en saisit, et la moitié de leurs troupes étant entrée, on les enferma; et les ayant tous passés au fil de l'épée, à la réserve des deux chefs, on sortit sur le reste, qui reçut le même traitement, hors un petit nombre échappé à la faveur des ténèbres, ou à la lassitude de ceux qui avaient égorgé leurs compagnons. Mais, par les cruautés où les prisonniers se virent exposés ensuite, ils eurent lieu d'envier le destin de ceux que la première fureur des armes n'avait pas épargnés. On les donna pendant plusieurs jours en spectacle dans les arènes aux soldats romains, où ils servaient de pâture aux bêtes, ou périssaient en combattant, comme des gladiateurs, les uns contre les autres. Cependant, quoique le fils de Stilicon donnât chaque jour de ces misérables victimes à sa cruauté, il épargnait Até et Radagaise pour aller rendre à Rome un témoignage éclatant de sa victoire. Rosemonde, à la première nouvelle de leur défaite, avait senti ce qu'ont de plus vif la douleur et le désespoir; elle en fut tellement transportée, qu'elle ne craignit point de se mettre en la puissance du plus emporté de tous les hommes, pour tâcher de le fléchir en leur faveur. Le traitement qu'on faisait aux malheureux qu'on avait pris, lui fit craindre quelque chose de funeste pour ceux qui étaient les auteurs de la révolte. Elle venait d'épouser Radagaise, et l'aimait avec violence; mais la tendresse qu'elle avait pour son père allait encore au delà. D'abord qu'elle parut devant le fils de Stilicon, la voir, l'aimer, et former le dessein de la posséder, ne furent qu'une même chose pour lui : il la releva de ses pieds où elle s'était jetée; et n'ayant donné que les premiers moments à l'admiration de sa beauté, et à un certain respect que le sexe imprime

quand il possède ce rare avantage, il lui fit bientôt connaître à quel prix elle devait espérer la vie de ceux pour qui elle venait intercéder. La fière Rosemonde sentit augmenter, à cette connaissance, toute la haine dont elle était prévenue pour le nom romain ; et oubliant le péril des siens pour suivreles mouvements de son indignation, elle ne répondit au Romain que par toutes les marques du mépris le plus outrageant : cela ne fit qu'irriter sa colère et augmenter ses désirs. Il lui donna le reste de cette journée pour se déterminer, et protesta que le moindre refus qu'elle ferait le lendemain de répondre à sa passion, serait la sentence de son mari et de son père ; que cependant il lui serait permis de consulter l'un et l'autre sur une résolution qui ne leur devait pas être indifférente. Il faudrait trop étendre mon récit en cet endroit pour vous dire tout ce qui se passa, et tout ce qui se dit de tendre et de passionné dans cette triste entrevue. Le temps fatal qu'on avait donné à Rosemonde était presque expiré sans qu'elle eût pris d'autre résolution que celle de mourir avec ce qu'elle aimait ; extrémité moins dure que celle de vivre et de s'en séparer pour jamais. Celui qui vint savoir la dernière résolution de Rosemonde, n'en reçut que des imprécations contre son maître. A cette réponse, le ministre des volontés du gouverneur commanda de dépouiller les prisonniers, de les battre de verges, et ensuite de les traîner aux arènes pour être livrés aux bêtes. La promptitude avec laquelle on lui obéit ne donna pas le temps à la désolée Rosemonde de se reconnaître ; elle se vit saisie par des soldats pour être témoin du supplice de deux personnes qu'elle aimait plus que sa vie. Jugez ce qu'elle devint lorsqu'elle vit son père et son mari dépouillés, près de subir toute l'horreur d'une mort ignominieuse ! Elle n'en put soutenir le spectacle ; et sur le point que les bourreaux levaient les bras sur eux : Arrêtez, s'écria-t-elle ; qu'on me mène au tyran. A ces mots, sans écouter que l'image affreuse d'un supplice qui la faisait frémir, elle se précipita dans les bras du fils de Stilicon sans savoir ce qu'elle faisait, ou plutôt elle ne trouva rien d'infâme ou d'horrible que l'état où elle avait vu ce qu'elle avait de plus cher au monde. Mais pendant qu'elle prenait un parti si odieux pour les sauver, le Romain, livré tout entier aux transports d'une fortune si peu attendue, avait oublié de suspendre son premier arrêt, et les ministres de ses ordres, trop empressés à les exécuter, ne surent point que la malheureuse Rosemonde avait obtenu la grâce de son père et de son mari. L'un et l'autre fut déchiré par les bêtes après avoir subi toute l'infamie du premier supplice. Elle n'eut pas le temps d'envisager ce qu'avait de funeste et d'horrible l'état où elle se trouvait à cette nouvelle. La garnison romaine était sortie pour voir ce sanglant

spectacle dans les arènes; et pendant ce temps, la ville soulevée massacra tous les Romains qui y étaient restés, et le gouverneur n'eut que le temps de prévenir leur furie par une prompte fuite. Gondioche parut au même temps; et trouvant les cohortes romaines attachées à forcer les portes de la ville, que les conjurés avaient fermées, il fondit sur elles, les tailla en pièces, entra dans la ville, la donna au pillage à ses troupes, et de tout le butin qui s'y fit ne prenant pour lui que ce qu'il y avait de plus mauvais, il épousa l'indigne Rosemonde, et l'emmena dans ses états.

Voilà le sujet des ressentiments auxquels elle immola l'infortuné Curion, comme elle l'avait juré. Pharamond non-seulement consentit à cette cruauté, mais donna des applaudissements à la piété dont elle vengeait sur un innocent la mort d'un père et d'un mari, elle qui en avait si bien récompensé le coupable. Cependant Gondioche, qu'ils avaient tous deux oublié parmi les douceurs qu'ils goûtaient dans l'amour et dans la cruauté, avait rassemblé tout ce qu'il avait de troupes, et marchait pour punir une femme infidèle, et se venger d'un perfide qui ne l'avait secouru que pour violer les droits de l'hospitalité, et lui donner la loi dans ses états : mais Pharamond, heureux contre lui de toutes les manières, défit ses troupes, le tua de sa propre main, s'empara de tous ses états, fut reçu de Rosemonde comme s'il eût triomphé du plus mortel de ses ennemis; et de la même main qu'il venait d'ensanglanter par la mort de son mari, il reçut la sienne. Pendant que ces choses se passaient chez les Bourguignons, la réputation de Clodion s'étendait aussi loin que ses conquêtes. Il s'était rendu maître de Châlons, de Reims et de Troyes, et avait entrepris le siége de la plus forte place qu'occupaient les Romains. Tant de gloire donna de la jalousie à Pharamond, de la haine et de l'envie à Rosemonde. Elle venait de mettre au monde un fils, douteux entre Gondioche et lui; elle voulait qu'il régnât; et pour perdre le successeur légitime, elle trouva Pharamond avide des mauvaises impressions et de tout l'ombrage qu'elle lui en voulait donner. Clodion reçut ordre de suspendre le progrès de ses armes jusqu'à l'arrivée de son père : il n'y obéit pas, parce que les ennemis préparaient le secours d'une place qu'il était sur le point de prendre. Il la força; et ce succès ne diminua rien du crime qu'on lui fit de sa désobéissance. Son père s'avançait à grandes journées : cette dernière victoire augmenta sa jalousie; et Rosemonde, qui s'était emparée de son esprit comme de son cœur, n'eut pas de peine à lui persuader qu'un jeune insolent, enflé de gloire et de prospérités, le soleil levant que les peuples et les soldats adoraient, et qui se croyait déjà en droit de désobéir à son père et à son roi, n'en de-

meurerait pas là dès qu'il serait ennuyé d'attendre sa couronne. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer un homme qui se sentait capable des sentiments et des desseins dont on accusait son fils. Clodion cependant en était si éloigné qu'il quitta l'armée, et se rendit en diligence auprès de son père. Quelle fut sa surprise lorsqu'il se vit arrêter par son ordre, au lieu des louanges et des caresses qu'il en attendait! Il parla, pour se justifier, avec tant de grâce et de hauteur, que Pharamond, qui ne put le convaincre, sentit augmenter sa méfiance et sa haine par son innocence, et l'injure qu'il lui faisait. Il n'en était pas de même de Rosemonde: son cœur fut changé pour lui dès qu'il parut et qu'il lui parla. Le faible de son âme était la gloire, et elle la trouva tout autrement charmante dans une figure comme celle de Clodion, qu'elle n'avait fait dans Pharamond, qui lui devenait odieux; et comme l'impétuosité réglait tous les mouvements de son cœur, elle résolut de s'en défaire, sans songer si cela la conduirait au but de ses désirs. La fortune lui épargna ce crime, et Pharamond mourut d'apoplexie la même nuit. Rosemonde, entraînée par son nouvel entêtement, et pleine de confiance sur une beauté à laquelle rien n'avait encore résisté, parut aux yeux de Clodion avec tous les charmes dont elle put animer les siens, et se fit un mérite de détester l'injustice et la dureté d'un mari qui venait d'expirer, pour faire valoir un empressement qu'elle témoignait si mal à propos. Le fils de Pharamond la regarda avec admiration; mais l'horreur qu'il avait conçue pour des cruautés dont le bruit était parvenu jusqu'à lui, le défendit contre ses attraits; ou plutôt il n'y avait plus de place dans son cœur pour recevoir l'impression d'une beauté qui en avait tant soumis. Il n'osa pourtant la revoir; et sans la punir avec la rigueur qu'on lui conseillait, et que méritaient toutes les méchancetés dont on l'accusait, il se contenta de l'enfermer dans le lieu le plus sauvage des forêts d'Ardenne, où, dans l'horreur des remords et les langueurs d'une longue prison, elle finit misérablement ses jours, peu plainte dans les derniers malheurs de sa vie, et moins regrettée après sa mort.

Tels furent les aventures et le caractère de deux personnes fameuses sans doute dans l'histoire, mais d'une manière bien différente de ce que je viens de vous dire. Pour Clodion, après avoir affermi ce que son père avait usurpé ou conquis en Bourgogne, et mis ordre à ce que le fils de Rosemonde ne fût pas en état de lui disputer un jour la succession de son père, il tourna ses pas et ses pensées avec un empressement extrême vers la ville de Troyes. Il n'y fit pas un long séjour; et ne trouvant pas de quoi l'occuper de ces côtés, il porta ses armes ailleurs, et fit de nouvelles conquêtes, qu'il ne posséda pas tranquil-

lement. Le fameux Aétius, général des Romains, commençait à rétablir partout les affaires de l'empire ; et Clodion, le plus puissant de ceux qui s'étaient nouvellement établis sur ses débris, cédait partout où il trouvait en tête ce grand capitaine. Il voulut pourtant tenter la fortune auprès de Tongres, jusqu'où il avait porté ses armes contre cet ennemi redoutable ; mais elle lui fut si contraire dans une bataille où il avait ramassé toutes ses forces, qu'il abandonna non-seulement le champ au vainqueur, mais la plus grande partie des pays qu'il venait de conquérir ; et repoussé jusque dans les limites de ses premiers états, il fut contraint d'y demeurer en repos plusieurs années. Ce fut pendant cet intervalle paisible qu'il épousa Clotilde, fille de Gondioche et de Rosemonde. Elle n'avait rien de sa mère ; beaucoup de douceur, beaucoup de modestie, et fort peu de beauté, établirent son mérite auprès de Clodion, qui semblait, en ce temps-là, ne rien tant fuir ni tant craindre que celles que la beauté distinguait le plus. Il n'avait pas toujours été de ce goût. Troyes, une de ses premières conquêtes en guerre, fut le seul lieu où il en fit en amour. Cette ville, s'étant défendue jusqu'à l'extrémité, sans vouloir accepter les conditions les plus honorables, fut enfin forcée ; et Clodion, dans l'ardeur bouillante de la jeunesse et des premiers mouvements de sa colère, était résolu d'y mettre tout à feu et à sang, lorsque Gertrude, fille du gouverneur, trouva grâce devant le vainqueur irrité. Elle était blonde ; son teint avait de l'éclat, sa taille une grâce extrême ; et sur un visage où brillaient tous les avantages de la première jeunesse, on voyait régner l'innocence et la pudeur : des regards timides, qu'elle n'osa de longtemps tourner sur Clodion, avaient quelque chose de si attendrissant dans leur humilité, qu'ils obtinrent ce qu'ils demandèrent, et ce qu'ils ne demandaient pas. Sa vie et sa liberté, avec celles d'un peuple près d'éprouver toutes les désolations de la guerre, ne furent pas tout ce que le fils de Pharamond lui accorda. Il était aimable en sa personne, et couvert de tant de gloire à son âge! quel cœur pouvait lui résister? Celui de Gertrude ne se rendit pourtant de longtemps ; le respect, inséparable du véritable amour, était mêlé dans tous les témoignages que Clodion en donnait à la modeste Gertrude. Cependant la délicatesse scrupuleuse de ses sentiments ne pouvait souffrir qu'on la recherchât par des voies qui choquaient sa modestie. La disproportion était grande entre leurs naissances et leurs conditions : cependant la résistance de Gertrude, fondée sur la noblesse de ses sentiments et l'austérité de sa vertu, lui tint lieu de tout. Il promit de l'épouser dès qu'il en serait maître par le consentement ou la mort de son père. Il partit à regret pour de nouvelles conquêtes, n'emportant de faveurs

d'une maîtresse adorée que l'espoir de la posséder par des voies légitimes, et ce que les paroles les plus tèndres, les soupirs et les pleurs lui donnèrent de consolation à son départ. Gertrude avait paru au comble de ses vœux lorsque son amant avait enfin déclaré qu'il l'épouserait : tout flattait sa tendresse pour lui; et cette tendresse s'accordait avec sa gloire. Cependant, au milieu de tant de bonheur, elle paraissait souvent accablée d'une profonde tristesse; et dans ces heures charmantes où deux personnes qui s'aiment oublient ensemble le reste de la terre, un noir chagrin l'enlevait aux douceurs que goûtait son cœur. D'abord que Clodion fut parti, au lieu de l'éclat des hommages et des respects que lui attiraient sa nouvelle fortune et le rang où elle était destinée, elle s'imposa un exil volontaire, et ne voulut que le plaisir secret d'être digne de ce qu'elle refusait. Il y avait alors auprès de Troyes une femme extraordinaire, et qui passait pour magicienne : elle s'appelait Alboflède, quoique ce fût apparemment la même dont nos auteurs et nos traditions font tant de mention sous le nom de Mélusine ; et je ne comprends pas pourquoi la postérité affecte si souvent de changer les noms, plutôt que les lieux ou les circonstances de ce qu'elle reçoit des temps qui la précèdent.

Cette femme avait établi sa demeure dans une île que forme la Seine, deux lieues au-dessus de Troyes. Sa maison, située sur le bord de la rivière, avançait sur une galerie soutenue de piliers de marbre jusque bien avant sur l'eau : il y avait au-dessous des lieux propres et commodes pour le bain. Un jardin rempli de fleurs curieuses, et orné des plus rares plantes, toujours soigneusement cultivé, s'étendait le long du fleuve. Peu de magnificence ; mais un arrangement et une propreté extraordinaires rendaient tout cela délicieux dans sa simplicité. Il n'y avait pas chez elle un seul domestique qui fût visible ; et cependant on y trouvait toutes les commodités de la vie, sans savoir comment ni par qui on était servi. Ce fut dans cette solitude enchantée que Gertrude voulut se dérober au commerce du monde pendant l'absence de son amant : elle ne voulut qu'une seule de ses femmes ; et il ne fut permis qu'à un frère, qu'elle aimait tendrement, de la voir. Alboflède avait de l'amitié pour le père de son hôtesse : on tenait qu'elle lui avait enseigné la magie ; d'autres, que leurs engagements étaient d'une autre nature, et que Gertrude était sa fille ; ce qui ne paraissait pas croyable, puisque ce qu'il y a de plus difforme et de plus horrible dans la vieillesse et la laideur, se voyait dans Alboflède, sans qu'il y eût personne qui se souvînt d'avoir seulement entendu dire qu'elle eût été autrement.

Elle était, à ce qu'on prétendait, fille d'un ancien druide fort savant

dans l'astrologie, qui, ayant fait son horoscope, trouva qu'elle devait surpasser toutes les femmes en beauté et en légèreté. Il trouva ce dernier article de trop ; et ayant inutilement refeuilleté tous ses livres, dans l'espérance qu'il s'y était mépris, il le trouva toujours, et fut tenté de noyer cette beauté future, pour s'épargner le chagrin de voir un jour une fille parvenue au suprême degré de coquetterie que son étoile lui promettait ; mais le druide ne savait pas que c'était à l'égard du corps que son destin favorable lui accordait tant de légèreté. Cependant cette beauté devint si parfaite, que tous ceux qui la voyaient en étaient éperdus ; mais personne n'en était plus entêté qu'elle-même. Son père, qui le connut, jugea que cette préoccupation était le premier effet de son penchant fatal aux engagements ; et voulant tirer quelque utilité pour elle de cette faiblesse même, il l'avertit que la conservation des charmes dont elle était si folle dépendait de sa fierté, et que le premier commerce d'amour qu'elle aurait la rendrait aussi laide qu'elle était belle ; que l'unique moyen d'éviter ce malheur, était d'éviter tous les hommes ; que, pour pouvoir les fuir, il ne fallait pas leur donner le temps de parler ; et que, dès qu'on s'amusait à les écouter, on ne pouvait presque jamais s'empêcher de les croire. Il ne fallait pas tant de leçons pour une personne qui méprisait tout ce qui n'était point elle-même. Le péril pourtant dont on lui dit que le commerce des hommes menaçait ses appas, lui donna quelque alarme. En vain une foule d'amants se déclaraient chaque jour pour elle ; en vain les échos répétaient sans cesse son beau nom, et en vain tous les arbres en étaient brodés ; rien ne la touchait que l'éclat de ses beaux yeux ; et de cette cohue de soupirants qui l'auraient obsédée éternellement, elle sut se débarrasser ou par les rigueurs, ou par la fuite. Les amants respectueux mouraient donc doucement de langueur, selon l'ordre et la coutume, sans lui donner beaucoup de peine ; mais il s'en trouvait de téméraires, et quelquefois d'importuns, qui lui faisaient souvent exercer son talent.

Elle fut ennuyée enfin de courir tant de fois sans en avoir envie, et d'être persécutée par les rivaux de sa propre beauté, lorsqu'elle était occupée à la contempler dans quelque onde tranquille. Le dépit qu'elle en eut la fit renoncer à tout le monde, pour jouir paisiblement du plaisir ingrat de s'adorer, et de se lorgner dans les lieux les plus écartés. L'Amour s'en offensa, et résolut de venger les amants qu'elle abandonnait, par le malheur le plus sensible qui pût lui arriver.

De mille charmes qui brillaient dans sa personne, le moindre était celui de ses cheveux ; ils étaient pourtant de la plus belle couleur du monde, si longs et si épais qu'ils la couvraient entièrement quand elle

voulait. Un jour qu'elle les peignait au bord d'une rivière où elle s'était baignée, un cerf plus blanc que la neige, poursuivi par des chasseurs, se lança dans l'eau; et pendant que ceux qui le poursuivaient cherchaient un gué, il passa la rivière à la nage, et se vint doucement coucher auprès d'elle. Il paraissait n'en pouvoir plus de lassitude, et semblait lui demander sa protection par des regards tristes et languissants. Jamais rien ne lui avait paru si beau, ni si digne de compassion; elle mit la main dessus pour le caresser et le consoler; mais elle ne l'eut pas plutôt touché, qu'elle le vit changer en homme. Sa surprise ne dura qu'un moment; car, dans le péril qui la menaçait, elle eut recours au moyen infaillible qu'elle crut avoir pour s'en garantir. Elle était presque nue; et la pudeur ajoutant une nouvelle vitesse à sa légèreté ordinaire, elle volait au lieu de courir; mais on eût dit que cet amant téméraire, à qui l'Amour venait de prêter ses ailes les plus rapides, avait encore retenu sa qualité de cerf; car tout ce que la nymphe pouvait faire était de le devancer de trois ou quatre pas. Le vent agitait ses cheveux pendant cette course précipitée; mais elle était trop jalouse de la moindre de ses beautés pour les voir ainsi exposées aux yeux d'un profane qu'elle fuyait; et se jetant dans le premier bois pour se dérober à ses regards, elle donna dans le piége fatal qu'elle voulait éviter. A peine y eut-elle fait quelques pas, que ses beaux cheveux se prirent dans tous les buissons de son passage; chaque ronce en retint assez pour faire la fortune d'un amant respectueux; mais celui qui la poursuivait ne l'était pas assez pour se contenter de ces précieuses dépouilles. Elle fut enfin arrêtée par les branches d'un arbre où tous ses cheveux s'étaient embarrassés. Ce fut alors qu'elle eut beau prier, menacer et se défendre; par malheur, celui à qui elle parlait n'était pas un perdeur d'occasions; il ne l'aimait pas assez pour la craindre, et la trouva trop belle pour lui obéir. Enfin, le cruel dieu d'amour, qui la voulait punir, la livra à toute sa destinée. Je ne vous dirai point que les mauvais plaisants du temps disaient, en contant cette histoire, qu'elle ne s'était point trop désespérée après son aventure, et que le malheur ne lui parut pas si grand qu'on ne s'en pût consoler, s'il ne lui en avait pas coûté tous ses appas; mais, après cette perte, la vie lui devint odieuse : elle fuyait les fontaines autant qu'elle les avait cherchées avant cet horrible changement; et cependant un changement qui lui faisait verser tant de larmes était purement imaginaire. Que toutes les précautions sont vaines quand on les veut opposer à l'influence d'une étoile maligne! C'est souvent la sagesse qui nous précipite dans notre destin, lorsqu'elle croit nous en éloigner le plus par une prévoyance inutile.

Le père d'Alboflède l'avait trompée pour la rendre sage ; toutes les menaces qu'il lui avait faites de perdre sa beauté en perdant son innocence, étaient des malheurs supposés, et jamais elle n'avait brillé de tant de charmes que depuis qu'elle croyait les avoir perdus. Elle n'avait garde d'être détrompée ; et, au lieu de s'en éclaircir, tous ces miroirs champêtres, où elle avait passé de si doux moments à s'entretenir avec ses beaux yeux, étaient devenus son aversion la plus grande. Elle pleurait nuit et jour un malheur qui n'était que dans son imagination ; mais en est-il de plus grands que ceux qui sont de cette nature? Les fées enfin eurent pitié d'elle, et voulant la soulager, mirent le comble à sa disgrâce. Elle en rencontra une dans le fort de son désespoir, qui, pour la consoler, promit de lui accorder tel don qu'elle lui demanderait ; mais en même temps elle lui dit de prendre bien garde à ce qu'elle allait demander, parce que, l'ayant obtenu, l'octroi en était irrévocable. Hélas ! quel nouveau piége pour la malheureuse Alboflède ! Pouvait-elle songer à autre chose qu'à ce qui l'occupait éternellement ? Elle voulut qu'on la changeât dans l'instant depuis les pieds jusqu'à la tête, et qu'on rendît sa figure aussi différente de ce qu'elle était qu'il serait possible. Il lui fut accordé ; et à peine avait-elle achevé de parler, qu'elle devint si affreuse, que la fée en eut peur, et s'enfuit. Peu de temps après cette métamorphose, une autre fée se présenta sur son passage comme elle cherchait à se mirer quelque part. La fée lui offrit encore un don ; elle eut quelque peine à s'arrêter pour former un souhait, tant son empressement était grand ! La grâce qu'elle demanda enfin fut de pouvoir vivre, dans toute la beauté où elle était, autant d'années qu'elle avait de cheveux à la tête. La petite déesse haussa les épaules à cette requête insensée, mais elle ne put se dispenser de l'accorder. Elle ne fut pas plutôt confirmée, comme elle crut, dans la possession d'une beauté dont elle avait établi la durée sur cette quantité prodigieuse de cheveux qu'elle croyait lui être revenus avec ses appas, qu'elle courut avec ardeur à la première fontaine pour jouir du plaisir de se revoir après une si longue absence ; mais elle n'y vit qu'une vieille si ridée et si contrefaite, qu'elle en eut horreur. Cette figure, qui représentait tout ce qu'il y avait de dégoûtant dans la décrépitude, avait pour tout ornement trois vilains cheveux gris à la tête. Elle ne se reconnut pas d'abord à cet affreux portrait ; mais lorsqu'elle lui vit tous les mêmes gestes que son étonnement lui faisait faire, elle ne douta point de son malheur ; et elle pensa se laisser tomber dans l'eau où elle se mirait, dès qu'elle le connut. Enfin, après avoir renouvelé les premiers regrets qu'elle avait donnés à la perte de sa beauté, elle se consola un peu de ce qu'elle n'avait

plus que trois années à vivre dans l'horreur d'elle-même. Sa plus douce occupation était de compter tous les moments qui l'approchaient de son dernier terme, de se cacher pendant le jour dans les antres les plus écartés, et d'errer la nuit parmi les déserts et les forêts les plus sombres. Dans ce misérable train de vie, elle était enfin parvenue au douzième mois de sa dernière année, et comptait n'avoir plus que quelques jours à traîner l'odieuse figure où son destin l'avait condamnée, lorsque, après avoir erré pendant une nuit fort obscure au travers des rochers et des précipices, où elle tentait inutilement de se perdre, elle arriva enfin auprès de cette même île où elle s'est établie depuis : elle crut y voir un feu qui répandait une si grande clarté sur les objets d'alentour, qu'on les distinguait comme en plein jour. Sa plus grande aversion, après elle-même, était pour la lumière; cependant elle fut saisie d'une curiosité si violente de savoir d'où cela procédait, qu'elle passa la rivière pour s'en éclaircir. Elle trouva un petit nègre endormi, qui portait un carcan garni de pierreries si brillantes, qu'elles éblouissaient. Elle fut longtemps sans oser seulement s'approcher de lui; car il lui parut encore plus laid qu'elle n'était elle-même. A la fin, vaincue par un désir extrême de s'emparer d'un trésor qui n'était attaché que par un brin de fil, elle s'en approcha, prête à s'évanouir par sa laideur, et plus encore par son haleine; elle défit le carcan; mais, comme elle voulut s'éloigner avec ce précieux butin, le petit monstre s'éveilla. Il parut cent fois plus laid après qu'il eut ouvert les yeux; elle voulut fuir; mais elle avait perdu avec sa beauté toute sa vitesse. Le Maure, sans empressement pour le vol qu'elle lui venait de faire, lui dit que le bijou était encore plus précieux qu'elle ne croyait; il lui permit de se l'attacher autour du cou, à condition qu'elle repasserait la rivière à l'instant. Cette loi ne lui parut pas dure : elle n'avait plus que quelques jours à vivre, et cependant elle fut ravie d'être en possession de ce merveilleux carcan. Elle entra dans l'eau; entourée de mille rayons de lumière; mais quel fut son étonnement lorsque tout cet éclat fut effacé par celui de sa première beauté, qu'elle vit briller dans l'eau! Sa joie ne dura guère; elle était trop immodérée pour cela. Quel fut son désespoir lorsque le petit vilain lui proposa ou de rendre le carcan, ou de se donner à lui !... Elle lui jeta d'abord à la tête, pleine d'indignation et de mépris, ce trésor, tout précieux qu'il était; mais s'étant voulu revoir dans l'eau ensuite, elle frémit, et tourna les yeux sur le Maure. Il était détestable depuis la tête jusqu'aux pieds : cependant, après avoir bien marchandé, elle racheta sa beauté. Son nouveau petit mari était grand magicien ; mais il n'en savait pas assez pour casser entièrement l'arrêt des fées; car, dès que

le jour fut venu, Alboflède parut avec toute sa laideur. Pour adoucir ce dernier chagrin, le petit sorcier, après avoir trempé l'unique cheveu de sa maîtresse dans le jus d'une herbe qui le rendit si fort que rien ne le pouvait rompre ni arracher, lui enseigna son art : elle connaissait l'avenir, commandait aux éléments; et, quand il lui plaisait, elle exerçait le pouvoir de la magie dans toute son étendue. Occupée de tant de connaissances relevées, elle revint insensiblement de cette faiblesse extrême qu'elle avait eue pour sa beauté; et le petit nègre, qui n'avait eu de curiosité pour elle que pendant le moment que cette beauté lui était revenue, lui laissa son île et ses enchantements, et disparut.

Cette fable vous aura peut-être semblé d'une digression trop longue au milieu de l'histoire véritable que vous écoutiez : reprenons-en le fil.

Clodion avait succédé à son père, comme j'ai déjà dit. Il y avait six mois qu'il était éloigné de sa chère Gertrude, six siècles pour une passion comme la sienne : elle n'était point sortie un seul moment de son souvenir pendant tout ce temps; et l'absence, qui affaiblit souvent la tendresse la plus fidèle, surtout au milieu de grandes occupations, n'avait fait qu'augmenter la sienne. Il se mit en chemin, plein du désir de revoir et de rendre heureux ce qu'il adorait; charme sans doute le plus doux qu'on puisse goûter en aimant! Il se la figurait, à chaque pas qu'il approchait d'elle, abîmée de douleur pour son absence, et mourant de langueur et d'impatience pour son retour. Quel plaisir de faire cesser tant d'inquiétudes en devenant heureux! Un homme possédé de ces flatteuses idées va d'ordinaire bien vite : aussi prévint-il par son arrivée le bruit même de son départ pour Troyes. Sa surprise de n'y point trouver Gertrude fut égale à celle qu'il avait cru lui causer par sa présence inopinée. Il n'y avait que son frère qui sût le parti qu'elle avait pris. Clodion, alarmé de ce que personne ne lui en pouvait dire des nouvelles, fit chercher ce frère, qu'on eut bien de la peine à déterrer, tant il semblait que tout conspirât à le désespérer dans son impatience; mais lorsqu'avec tout l'empressement et le désordre que l'amour mêlé de crainte inspire, il lui eut fait cent questions à la fois sur sa sœur, et qu'il le vit interdit et confus, il ne douta point qu'elle ne fût morte, et s'abandonna au désespoir et à la fureur tout ensemble. Le frère de sa maîtresse en craignit les effets; et, s'étant excusé sur la défense qu'elle lui avait faite de révéler le lieu de sa retraite, il s'offrit de l'y conduire. Jamais tant de joie n'avait succédé à un état aussi cruel que celui où les frayeurs de Clodion l'avaient réduit : on lui redonnait la vie, en l'assurant de

celle de sa chère maîtresse; c'était assez pour tout pardonner. On prépara un bateau avec les rameurs les plus forts et les plus experts qu'on put trouver; il s'y embarqua avec son seul conducteur; et, toujours rempli de la gentillesse qu'il y aurait à surprendre agréablement sa maîtresse, il retint tous ceux que son frère voulait envoyer pour l'avertir de leur arrivée. Cependant ceux qui conduisaient le bateau le faisaient aller d'une vitesse extrême, tandis qu'il n'avançait presque point au gré du plus impatient des hommes. Il était si transporté de l'espérance de voir en peu de moments sa charmante Gertrude, qu'il ne se pouvait contenir, et sollicitait les rameurs, déjà excédés par les efforts qu'ils faisaient, de les redoubler encore. Tantôt il embrassait le frère de sa maîtresse, et tantôt il lui reprochait sa cruauté de l'avoir laissé un moment dans une incertitude qui lui avait presque coûté la vie; mais, au lieu de répondre à ses caresses, et à cent questions tendres et confuses qu'il lui faisait sur sa sœur, il garda toujours un silence obstiné, et sembla tenté, à chaque fois que Clodion l'embrassa, de se jeter dans la rivière avec lui. Enfin, tandis que le prince admirait la froideur morne et chagrine dont on recevait ses caresses, son petit bateau aborda sous cette galerie qui s'avançait sur le fleuve. Dans le temps qu'il sautait à terre, il crut entendre quelques gémissements dans la maison. Tout alarmait son amour : il appela le frère de Gertrude pour le conduire, qui, sortant du bateau avec beaucoup de lenteur et de répugnançe, le jeta de nouveau dans la surprise. A mesure qu'ils avançaient, cette voix plaintive semblait se hausser; à la fin, ce furent des cris si aigus et si perçants, qu'il ne douta plus qu'on ne fît quelque violence à la personne qui les poussait. Il enfonça la porte du lieu d'où ils partaient, et vit à terre sa fidèle Gertrude entre les bras d'une vieille, et auprès d'elle une petite créature qu'elle venait de mettre au monde. Il demeura immobile à l'aspect de la vieille et de l'enfant, dans le temps que la mère, revenue de l'évanouissement où l'avait jetée la dernière douleur, ouvrait faiblement les yeux. Ciel! quel objet les frappa, et que la vue de celui qu'elle aimait plus que sa vie lui parut affreuse dans l'état où elle était! Un second évanouissement la déroba à l'horreur des réflexions, pendant que l'étonnement, la jalousie et la fureur rendaient de beaux combats dans l'âme de Clodion. Ils ne durèrent pas longtemps; sa maîtresse revint par de nouvelles douleurs; ses cris pitoyables, et l'agitation violente qu'elles lui causèrent, firent céder l'indignation de son amant à un reste de tendresse; et déjà il se mettait en devoir d'assister Alboflède, fort occupée à la secourir dans ses convulsions, lorsqu'après de nouveaux efforts elle donna un compa-

gnon au petit enfant dont elle venait d'accoucher. Ce témoignage redoublé d'une infidélité outrée, le changement que souffrit son visage dans ses tourments, et le spectacle désagréable d'une disgrâce arrivée en sa présence, effacèrent en un instant de l'âme de Clodion tout ce qui l'avait intéressé pour elle. Il regagna son petit bateau, aussi occupé de la bizarrerie de son aventure pendant le retour, qu'il l'avait été de son impatience en l'allant chercher. Il se contenta d'avoir été la dupe du premier engagement de son cœur, sans en vouloir publier la honte par un éclat inutile.

Comme il faisait préparer toutes choses pour s'éloigner des lieux qui lui auraient sans cesse renouvelé l'idée d'une aventure qu'il voulait oublier, il vit un jour Alboflède au milieu d'un cabinet où il s'était enfermé pour écrire. La surprise que lui causèrent sa figure et sa présence inopinée, cédait à une espèce de respect dont il ne put se défendre pour elle, lorsqu'elle lui parla en ces termes : La malheureuse Gertrude n'est plus ; elle fut innocente de l'infidélité dont tu crois avoir vu les témoignages; mais il ne m'est pas permis d'en dire davantage pour la justifier : c'est au temps seul qu'il est réservé de rétablir sa réputation ; cependant sois persuadé que nul d'entre les hommes n'a séduit son innocence, ni triomphé de sa vertu ; et Clodion seul de tous les mortels.... Clodion, s'écria le prince en l'interrompant brusquement, n'est peut-être pas, sans le savoir, père des enfants qu'il a vûs naître ! Cependant j'en aurai soin, sans examiner qui l'est; et je dirai de plus que je ne suis pas insensible au malheur de leur mère, malgré tout ce qui devrait l'effacer pour jamais de mon souvenir. Oublie-la, dit-elle, puisque tu ne t'en souviendrais que pour outrager sa mémoire; mais apprends que ce qu'elle laisse sera peut-être un jour arbitre de la destinée des tiens. A ces mots, il vit briller quelque chose de si merveilleux dans les regards de celle qui lui parlait, qu'il fut contraint d'en détourner les siens, et ne la vit plus lorsqu'ils la recherchèrent. Mais achevons succinctement ses aventures et son règne. Il tourna dès lors toutes ses pensées vers la guerre, rebuté de toutes celles de l'amour ; et ce ne fut que quinze ou vingt ans après qu'il fit le mariage dont je vous ai parlé, et dans lequel les tendresses du cœur n'avaient assurément point de part ; mais il voulait des successeurs; cependant il n'en eut point, quoique la vertueuse Clotilde lui eût donné un fils et une fille dès les premières années. Il en passa quelques-unes tranquillement, goûtant la douceur du repos dans un ménage heureux. L'ambition et la guerre allumée de toutes parts, l'en tirèrent pour le porter partout où il crut profiter du désordre où étaient pour lors les affaires de l'empire. Le succès ne fut pas toujours heureux

pour lui dans cette entreprise ; le grand Aétius avait arrêté sur le penchant de sa ruine cette vaste puissance que son propre poids semblait entraîner ; et partout où Clodion l'eut en tête, ce fut à son désavantage. Cependant ce qu'il y avait d'aventuriers qui cherchaient la gloire ou la fortune, venaient servir sous lui, sûrs que le mérite n'y demeurait point sans récompense. Parmi ceux qui s'y étaient signalés avec le plus de distinction, il avait honoré de son estime et comblé de bienfaits un jeune inconnu qui n'avait pas manqué une occasion de se faire remarquer. Sa personne était agréable ; et, profitant du penchant que le roi avait pour lui, son assiduité le rendit l'objet de ses libéralités et de l'envie des courtisans; car la faveur n'a non plus de bornes dans son accroissement que la disgrâce n'en a lorsqu'elle commence à persécuter. Le nom seul du nouveau favori était toute la connaissance qu'on avait de lui : il se faisait appeler Méroué. Le roi, pour combler sa fortune, lui fit épouser une sœur aînée de sa femme, dont il n'avait pas voulu parce qu'elle était belle.

C'était l'usage, dès ce temps-là, de mener la cour à la guerre lorsque le roi y allait; et, comme les événements en sont incertains, les dames, au lieu d'assister aux victoires et aux triomphes, voyaient quelquefois le contraire.

Ces noces, célébrées auprès de Laon, pensèrent être fatales aux Français. Clodion s'était avancé pour couvrir cette place que les Romains semblaient menacer. Le vigilant Aétius ne douta point que l'éloignement de son camp et les réjouissances où les ennemis s'abandonneraient, ne lui donnassent lieu de les surprendre. Il ne fut point trompé ; et, tombant sur eux à la pointe du jour, il les trouva accablés de vin et de sommeil, sans gardes et sans défense. Méroué fut le premier en état de le recevoir ; et, courant au quartier du roi à la première alarme, rallia ce qu'il put à la hâte, le dégagea d'une foule d'ennemis qui l'avaient déjà environné ; et, après l'avoir sauvé, fut assez heureux pour tirer encore sa nouvelle épouse du dernier des malheurs : la reine tomba, heureusement pour elle, entre les mains du général ennemi ; elle fut traitée avec tout le respect dû à son caractère, et renvoyée trois jours après avec une escorte honorable. Ce fut le dernier échec que reçut Clodion ; Aétius, attiré ailleurs pour la défense de l'empire, lui donna le temps de se remettre.

Les conseils de Méroué, aussi sage qu'il était vaillant, n'aidèrent pas peu Clodion à établir une puissante monarchie en peu d'années. Il avait une opinion si avantageuse de tout ce qui regardait son favori, qu'il ne le pouvait croire, lorsqu'il avouait franchement qu'il croyait sa naissance obscure, toutes les fois qu'il lui en parlait. Je

n'en rougirai point, seigneur, lui disait-il, nous ne sommes pas maîtres de cet endroit de notre fortune. Content de mériter que ma naissance réponde à celle où vous m'avez élevé, je vous dirai que tout ce que j'en sais est qu'une vieille femme, horriblement laide, m'a fait élever dans un endroit délicieux. Elle m'en a chassé dès qu'elle a cru que j'étais en état de me produire par mon mérite, ou de trouver une mort glorieuse dans les armes. Les premières que j'ai portées ont été à votre service ; un papier fermé que cette vieille m'a donné pour vous rendre, et que j'ai cru de trop peu de conséquence pour vous l'oser présenter, vous en dira peut-être davantage. Clodion, le regardant avec une attention merveilleuse pendant ce discours, ouvrit avec émotion le papier qu'il lui présenta et y lut ces mots :

« Méroué, fils de Gertrude, tient le jour d'un père immortel ; le « témoignage d'Alboflède doit suffire pour confirmer cette vérité. »

Clodion ayant rêvé quelques moments après cette lecture, embrassa tendrement Méroué, et lui dit en souriant qu'il n'était point question de son père ; que, mortel ou immortel, il n'en avait pas trop bien usé pour la pauvre Gertrude ; mais qu'il lui pardonnait sa part de l'injure pour l'amour d'un fils si accompli. Son estime et sa confiance pour lui allèrent toujours en augmentant, et Méroué régnait effectivement pendant les dernières années du règne de son maître ; mais il les rendait glorieuses par les avantages signalés qui étendirent ses états pendant la guerre, et il les rendit heureuses par une paix qui donna le repos et l'abondance aux sujets de sa nouvelle domination.

Clodion mourut à Reims, où il avait établi le siége de sa royauté, ayant confié l'état, et son fils même, à Méroué pendant la faiblesse de son âge. Il reçut l'un et l'autre de ces grands dépôts, avec intention de s'acquitter, par ses soins et sa fidélité, de tout ce qu'il devait à la mémoire de Clodion ; mais bientôt la fortune en disposa autrement. Il fut obligé de se mettre à la tête d'une puissante armée pour s'opposer aux barbares, qui, après avoir désolé les terres de l'empire sous la conduite d'Attila, s'étaient répandus dans toutes les provinces voisines. Le danger était pressant ; la confiance que les troupes avaient en la valeur et la conduite de Méroué leur fit mépriser ce péril ; mais ils ne voulurent marcher contre un ennemi si redoutable que sous un roi. Ils méprisaient la stupidité du fils de Clodion, déjà en âge de porter les armes, et cependant indignement arrêté sous la conduite de sa mère. Il fallut céder : Méroué fut élevé sur un bouclier au milieu de l'armée, et proclamé roi des Français avec toutes les cérémonies d'une pompe militaire. Le ciel sembla, par toutes sortes d'heureux succès, approuver cette injustice.

Il joignit ses troupes à celles du grand Aétius ; et ces deux fameux capitaines ayant défait une partie de l'armée barbare auprès d'Orléans, qu'elle avait assiégée; après l'avoir encore affaiblie par plusieurs combats, joignirent enfin le roi des Huns dans les plaines de Châlons, où il avait rassemblé et déployé cette multitude innombrable de combattants, et l'attaquèrent avec tant de valeur et de succès, que la terre fut couverte d'un million de morts.

Cependant la veuve de Clodion, alarmée au premier bruit de l'ingratitude et de la perfidie dont elle accusait l'ambition de Méroué, n'eut point d'égard aux protestations qu'il faisait de n'avoir accepté le titre de roi que pour le conserver à son fils. Elle se sauva avec ce fils et une fille, sans s'amuser aux pleurs de sa sœur, ni aux assurances qu'elle lui donna de la fidélité de son mari; rien ne put la rassurer.

Elle avait donc été trouver Attila avant sa dernière défaite, lui avait confié la personne et la fortune du prince; et, après avoir reçu des assurances de châtier l'usurpateur et de rétablir son fils, elle méditait de se retirer chez les Bourguignons, où la mémoire de Gondioche avait encore des partisans. Mais, ayant appris la défaite d'Attila, dans laquelle le bruit courait que son fils avait péri, elle se détermina enfin à chercher un asile auprès d'Aétius, de qui elle avait déjà éprouvé la générosité. Elle se rendit à la ville d'Aquilée, comme ce grand homme venait d'y ramener l'armée romaine, tandis que Méroué, ayant rétabli la tranquillité dans ses états, était aussi de retour dans la capitale des Français. Il fut touché du parti que l'injuste défiance de Clotilde lui avait fait prendre; mais la nouvelle de la mort du fils de Clodion étant alors confirmée de toutes parts, il se consola enfin dans la possession d'une couronne qui semblait désormais lui appartenir par la loi même de son premier fondateur, aussi bien que par le choix des Français.

Depuis ce temps-là il n'eut plus rien à souhaiter de la fortune : les prospérités prévenaient ses vœux, et tous ses projets étaient accompagnés de succès heureux. Son épouse lui donna un successeur, lorsqu'il fut assez affermi dans ses états pour n'avoir que ce bonheur à désirer : il en visita toutes les provinces, comblé partout de bénédictions et de louanges. Il semblait chercher à établir le siége de sa domination, au milieu d'une paix heureuse, dans quelque lieu digne de la magnificence dont il méditait de l'embellir. Troyes enfin le détermina; il regardait cette ville comme le lieu de sa naissance. La situation n'en était pas heureuse; mais la faiblesse des grands hommes est de vouloir combattre la nature, et de vaincre toutes les difficultés par l'art et la profusion, plutôt que de soumettre leur orgueil aux conseils ou aux propositions des autres, quelque raisonnables qu'ils les connaissent.

Méroué donna beaucoup de temps à la recherche inutile de la fameuse Alboflède; rien ne put lui en donner des nouvelles. Il visita souvent ce séjour extraordinaire où elle avait rendu tant d'oracles; et ce fut là que, pour en éterniser la mémoire, il déploya sa magnificence, en épuisant tout ce que pouvaient l'art et l'invention pour rendre cette petite île la merveille la plus rare qui fût alors dans le monde.

On prétend que de certaines tablettes écrites de la main d'Alboflède s'étaient trouvées dans le temps qu'on travaillait à l'embellir; qu'entre plusieurs prédictions elles contenaient l'aventure de Gertrude, qui, se baignant aux bords de cette île, fut surprise par le dieu du fleuve; qu'elle en eut les jumeaux dont Méroué était l'aîné; et que, tandis qu'elle donnait ses soins à sa première enfance, l'autre fut rendu à son père. Le peuple reçut comme une vérité tout ce qui se répandit d'avantageux sur la naissance de son roi.

Mais pendant que Méroué établissait à Troyes le séjour enchanté de sa demeure, et la foi d'une origine que les esprits forts de ce temps-là traitaient de fabuleuse, voyons ce que devinrent chez les Romains les restes infortunés de la famille de Clodion.

Le jeune Valentinien était alors empereur, prince si abandonné à tous les excès où son mauvais naturel et ses plaisirs l'entraînaient, que le vertueux Aétius, avec toute l'autorité que ses services lui donnaient sur son esprit, pouvait à peine s'opposer à ses violences.

L'accueil que Clotilde et sa fille trouvèrent dans l'asile que leur donna ce grand homme, surpassa leur espérance. Aquilée était alors le siége de l'empire : car, depuis que Rome, abandonnée par le faible Honorius, avait été livrée à la fureur des barbares, ses successeurs semblaient avoir entièrement déserté une ville si longtemps maîtresse de l'univers. Aétius n'oublia rien de ce que la magnificence et la politesse d'une nation qui traitait les autres de barbares, pouvaient offrir pour adoucir les malheurs d'une grande reine; mais, pour lui assurer sa protection, il fallait, avant toutes choses, lui trouver un asile contre une puissance supérieure. La fille de Clodion était d'une beauté peu commune; ainsi le premier soin d'Aétius fut de la cacher aux yeux de son maître. Une maison agréable et magnifique, qu'il avait à quelques milles d'Aquilée, fut la retraite des princesses. Elles y étaient servies avec tout le respect et tous les égards qui étaient dus à leur caractère; et si les malheurs de Clotilde eussent été d'une autre nature, c'était sans doute dans cette douce et tranquille retraite qu'elle eût pu les oublier : mais elle venait de perdre un fils, objet de sa tendresse et de ses plus chères espérances : elle se voyait fugitive dans une cour où sa fille, reste unique de la race de Clodion, n'osait seulement paraître,

condamnée à passer ses beaux jours dans une solitude éternelle, ou à commettre ses charmes et son innocence à la discrétion du plus emporté de tous les hommes. Cette situation parut si cruelle à la malheureuse reine, que son courage fier et orgueilleux ne le put supporter; et, rongée d'un chagrin perpétuel, elle y succomba enfin, et mourut entre les bras d'une fille désolée, que, dans un âge si tendre et une fortune si déplorable, elle laissait sans aucun appui, que la générosité d'un homme qui avait autrefois été l'ennemi de sa maison.

La mort de Clotilde toucha sensiblement Aétius; mais le triste état où elle laissait la princesse, redoubla sa tendresse pour elle, et l'intéressa tellement dans sa fortune, qu'il l'adopta. Ce n'était point la faire descendre du rang où elle était née; et vous savez ce que c'était qu'un citoyen romain dans le temps de la république! Aétius était patrice; et dans celui du Bas-Empire, cette dignité, d'où l'on montait souvent au trône, n'était pas tenue pour inférieure à celle des rois. Il ne se repentit point de cet excès de générosité : tant de noblesse et de vertus brillaient dans les sentiments de la princesse, que la seule inquiétude du Romain était de voir son mérite enseveli dans l'indigne obscurité où les fureurs de Valentinien l'obligeaient de la cacher; mais il résolut enfin de l'en tirer. Maxime, jeune sénateur, était ce qu'il y avait alors de plus digne d'elle à la cour; il était de tous les plaisirs de l'empereur, sans participer aux désordres où ses débauches le plongeaient. Aétius le voyant avec plaisir se distinguer au milieu d'une jeunesse corrompue, autant qu'il s'était distingué dans les périls de la guerre, jeta les yeux sur lui pour hériter de ses richesses immenses, et posséder un trésor encore plus précieux dans la chère fille qu'il lui destinait. Maxime connut tout son bonheur dès qu'il la vit, et la fille de Clodion ne vit rien à dédaigner dans l'offre d'un cœur comme le sien : le temps ne fit qu'augmenter la passion de l'un, et la tendresse et l'estime de l'autre.

Valentinien consentit au mariage de son favori avec une étrangère; et, aux instantes prières d'Aétius, il promit même qu'il n'assisterait pas à leurs noces. Cet honneur avait quelquefois été fatal aux Romains qui épousaient de belles femmes.

Jamais hymen ne s'était célébré sous des auspices plus heureux en apparence; et c'est de ce mariage que l'infortunée Zeneyde est née, dernière d'un sang malheureux que le courroux du ciel n'a point cessé de persécuter. A ces mots, de nouvelles larmes coulèrent des yeux de la belle Zeneyde; car je me doutai bien alors que c'était elle; et, tandis qu'une douleur si vive, après tant de siècles, m'intéressait pour elle, je trouvais quelque chose de si singulier à me voir tête à tête avec la

petite-fille du bon roi Clodion, que je fus sur le point d'en faire un éclat de rire qui n'aurait pas été de saison. Je regardais de tous mes yeux une personne qui, par son âge, pouvait avoir été grand'mère d'un patriarche, et qui, par sa beauté et sa fraîcheur, pouvait passer pour la déesse du printemps. Elle connut d'abord ma pensée; et continuant son discours : La fin de cette histoire, dit-elle, vous éclaircira un mystère qui vous embarrasse; mais avant d'y venir, je serai obligée d'allonger mon récit par des particularités d'aventures qui vous en paraîtront détachées en quelque manière : mais je tâcherai, en vous les contant, de les rendre le moins ennuyeuses que je pourrai.

Aétius espéra que la faveur de Maxime garantirait sa femme des insultes que sa beauté avait à craindre des emportements de Valentinien. Ma mère parut à sa cour comme un nouvel astre; elle effaça même l'impératrice Eudoxie, qui jusque-là n'y avait rien vu qu'elle n'eût effacé; mais, au milieu des louanges dont cette nouvelle beauté faisait retentir le palais, Valentinien demeura muet; et le plus susceptible de tous les hommes fut le seul qui ne marqua pas d'attention pour elle. Maxime en loua les dieux; mais Aétius, qui connaissait le cœur perfide de son maître, en tira un mauvais augure, et jugea dès lors qu'il ne fallait exposer que rarement à ses yeux une beauté si dangereuse. Ma mère reçut avec joie une proposition qui convenait à son humeur, et mettait en repos l'esprit d'un mari qu'elle aimait tendrement. Elle prit congé de la cour dès le jour qu'elle y fut présentée, et il ne tint pas à elle que ses charmes n'en fussent exilés d'une distance capable de la sauver de ce qu'ils en avaient à craindre. L'empereur cependant, qui les avait tous sentis jusqu'au fond du cœur dès le premier moment de sa vue, sentit, par son absence, augmenter ses désirs et son impatience; car, chez lui, les premiers mouvements d'une passion étaient toujours le dessein de la satisfaire. Les égards qu'il avait encore pour les services d'Aétius l'avaient obligé à dissimuler pour un temps tout ce que cette fatale vue avait allumé d'injustes feux dans son âme; mais après avoir tenté toutes sortes de moyens pour la faire revenir à la cour, que l'impératrice même l'en eut sollicitée, et que la guerre piquante qu'il faisait chaque jour à Maxime sur sa jalousie, fut aussi inutile que tout le reste, il se lassa de la contrainte où le tenait une si longue dissimulation, et se préparait aux dernières extrémités, lorsque, sur le point qu'il l'allait enlever, un affranchi de Maxime, dépositaire des secrets de son maître, vint révéler un mystère à Valentinien qui le fit changer de dessein. Il lui apprit que ma mère avait donné une bague à son mari, qu'il tenait si chère qu'il ne la quittait jamais; qu'ils étaient convenus que, quelque ordre qu'il lui pût envoyer de

paraître à la cour, elle n'y obéirait pas, à moins que de voir ce gage de leur tendresse. Ce fut sur cet avis que l'artificieux et cruel empereur forma le projet d'un stratagème qui ne lui réussit que trop. La passion dominante de Maxime était le jeu ; Valentinien le savait ; et ayant ordonné en secret à ce qu'il y avait de plus adroit à ce pernicieux métier dans sa cour, d'entreprendre son favori, et de tâcher de le réduire à prendre de l'argent sur sa bague, ils y réussirent. La chose était difficile ; il s'étonna qu'on ne voulût plus jouer sur sa parole, et qu'on refusât des pierreries de plus grand prix qu'une bague dont il s'obstinait à ne se point défaire : mais il était piqué de sa perte ; et, l'empereur n'étant point de la partie, il ne soupçonna d'aucune supercherie ceux contre lesquels il jouait. Il ne s'en fut pas plutôt défait à condition de la racheter après le jeu, qu'il reçut ordre de l'empereur, lorsqu'il y était le plus échauffé, de se rendre incessamment avec Aétius à quelques légions campées à une journée d'Aquilée, qu'on disait s'être mutinées. Maxime donna dans le piége avec tant d'ardeur et d'empressement, qu'il partit sans aller seulement chez lui. A peine était-il hors de la ville, que sa femme reçut la malheureuse bague des mains du scélérat affranchi. Cependant, malgré ce témoignage convaincant des volontés de son mari, elle balança longtemps avant que de pouvoir se résoudre à l'aller trouver dans un lieu aussi suspect que le palais de Valentinien ; mais tout conspirait à son malheur. L'affranchi de son mari, qu'elle savait être le confident de ses plus secrètes pensées, se chargeait de la conduire ; et c'était chez Eudoxie qu'il l'assura que Maxime l'attendait. Elle ne connaissait point le palais : jugez de son étonnement lorsqu'elle se vit dans l'appartement de l'empereur au lieu de celui d'Eudoxie, et qu'elle ne trouva que Valentinien dans un lieu où elle cherchait son mari ! Elle tourna de toutes parts ses yeux effrayés ; mais, au lieu de cette foule qui accompagnait d'ordinaire le maître de ces lieux, elle ne vit qu'une solitude qui la fit trembler. Elle connut qu'elle était trahie ; et voulant se retirer avec précipitation, elle trouva tous les passages fermés. Valentinien tâcha de la rassurer ; et s'approchant d'elle avec une profonde soumission, il ne lui fit voir d'abord dans ses yeux et dans ses discours que des marques d'une passion très-respectueuse : elle n'en fut point rassurée. Le perfide employa ensuite tout ce qu'ont de flatteur et d'insinuant, pour la faiblesse du sexe, l'amour, l'ambition, le désespoir et les pleurs ; mais elle n'en conçut qu'une plus grande indignation pour lui. Bientôt le tyran rentra dans son naturel ; et ce fut alors que les prières, les pleurs et le désespoir auxquels l'infortunée s'abandonna à son tour, furent aussi inutiles que ses cris et tous les efforts qu'elle employa contre sa violence.

Cependant Maxime, ayant eu des nouvelles en chemin que tout était paisible où il allait, revint sur ses pas; et voulant en rendre compte à l'empereur avant toutes choses, il fut surpris de trouver les portes de son appartement désertes, au lieu d'y rencontrer cette presse servile dont elles étaient d'ordinaire obsédées. Elles s'ouvrirent dans le temps qu'il s'en approchait, et il en vit sortir son épouse. Jamais l'affreuse Gorgone ne parut avec tant d'horreur et de surprise aux yeux de ceux qu'elle changeait en rochers, que ma mère s'offrit alors aux siens ; et on eût dit que cette vue, jadis si chère, venait de faire le même effet en lui. Il demeura éperdu, immobile et sans sentiment, tandis que ma mère, frappée comme d'un coup de foudre de voir que le premier témoin de son désordre était celui de qui elle voulait se cacher pour jamais, baissa les yeux ; et, détournant un visage où le désespoir était peint, elle s'éloigna de lui avec tant de précipitation, qu'elle était dans son appartement avant qu'il fût revenu de son étonnement. L'innocente et malheureuse princesse ne voulut point se donner le temps d'envisager toute l'horreur de sa destinée. Elle envoya prier Aétius de se rendre auprès d'elle en diligence ; et ayant fait préparer un bain, elle s'y mit et se coupa les veines. Il arriva comme elle commençait à sentir les premières défaillances ; elle eut encore assez de force pour lui conter son aventure ; et lui ayant remis la fatale bague qui l'avait séduite, elle parut consolée d'expirer entre les bras de son père, et de pouvoir réparer par sa mort l'outrage innocent qu'elle avait fait à son mari. Aétius, pénétré lui-même de la douleur la plus vive, ne put de longtemps consoler Maxime. Il appréhendait tout de son impétuosité et de ses ressentiments : il craignit qu'il ne se portât à une vengeance qu'il ne crut pas permise contre la personne du prince ; il craignit, d'un autre côté, que l'empereur n'en demeurât pas là, et que, pour sa propre sûreté, il ne portât l'injustice et la tyrannie jusqu'à l'extrémité, contre un homme qu'il avait trop offensé pour le laisser vivre. Mon père dissimula son désespoir autant qu'il le put ; il feignit même d'entrer dans tout ce que son ami lui dit pour l'apaiser ; et peu de temps après il porta sa douleur et ses ressentiments à la guerre qui venait de recommencer entre le successeur d'Attila et les Romains.

En partant, Aétius fit à son maître, sur la noirceur de ce dernier crime, des reproches qui ne furent pas trop bien reçus. Il conjura l'impératrice de me prendre sous sa protection jusqu'à son retour, et partit avec Maxime. La victoire, à son ordinaire, l'accompagna partout. Mais tandis qu'il triomphait des ennemis de l'empire, Valentinien le désolait. Il ne mit plus de bornes à ses cruautés et à ses violences pendant l'absence de celui qu'il commençait à regarder comme un

censeur importun de ses actions. Maxime sentait une joie secrète dans le fond de son cœur à chaque nouvelle qui en arrivait, pendant qu'il en coûtait des larmes au généreux Aétius : car bien loin que le temps eût étouffé dans l'âme du fier Romain le ressentiment d'une si cruelle injure, la violence qu'il se faisait en la dissimulant augmentait sa haine implacable contre le tyran. Dieux ! de quels moyens se servit-il pour l'assouvir, et que ne peut point la fureur de se venger dans les âmes qu'elle possède ! Maxime savait trop qu'il n'y fallait pas songer tant que le fidèle Aétius veillerait à la sûreté de son indigne maître; mais, décidé à se perdre lui-même ou à se venger, il ne balança point dans la résolution d'immoler son ami au désir furieux de laver dans le sang de son maître l'affront qu'il en avait reçu. Aétius redoublait ses reproches à chaque lettre qu'il lui envoyait; mais celles que Maxime écrivait à l'empereur étaient d'un autre style; la flatterie, appât aussi dangereux pour les scélérats et les tyrans qu'il l'est quelquefois pour les héros, était une insinuation infaillible pour persuader que le général des Romains ne prenait la liberté de censurer les défauts imaginaires de son empereur, que parce qu'il portait envie à ses vertus; qu'il était à craindre que le désir d'être en sa place ne le poussât à rendre son nom odieux aux légions, plutôt que cette tendresse qu'il affectait pour la liberté des Romains et le repos de l'état; et qu'enfin un sujet que les soldats adoraient, était toujours en possession de ne l'être plus dès que son ambition prendrait le dessus de la fidélité. Cet artifice, tout grossier qu'il était, réussit auprès d'un esprit ingrat et timide. Aétius fut rappelé sous prétexte d'un danger pressant qui menaçait son maître; et le commandement de l'armée fut remis à Maxime. Le fameux Romain ne fut pas plutôt arrivé à la cour, qu'il fut assassiné aux pieds de l'empereur, où il s'était jeté pour le saluer. La nouvelle en vint bientôt à l'armée; aussitôt une partie des légions courut à sa vengeance, tandis que dans Aquilée tout se souleva contre Valentinien; et ce furent ses propres gardes qui l'immolèrent aux mânes du grand Aétius et à la sûreté publique.

Mon père fut aussitôt proclamé empereur par le sénat et l'armée. A peine cette fortune put-elle le consoler de n'avoir pas porté lui-même le coup mortel dans le cœur du perfide qu'il n'avait pu sacrifier à sa vengeance sans envelopper dans sa perte le plus grand et le plus vertueux de tous les hommes. Lorsqu'il prit possession de l'empire, j'étais encore trop jeune pour être sensible aux malheurs de ma famille; je l'étais encore moins aux révolutions qui changèrent en ce temps-là ma fortune. Je ne me souviens que d'avoir toujours été élevée comme fille de l'empereur; et je regardais Eudoxie comme ma mère. Maxime

l'avait épousée peu de temps après son élévation à l'empire : on ne sait si ce fut par politique ou par amour ; il y avait des raisons pour l'un et pour l'autre. Enfin, la mémoire odieuse de son prédécesseur, et une forte inclination qu'il avait pour la vertu, rendirent bientôt son règne si agréable aux Romains, qu'il jouissait d'une tranquillité heureuse, lorsque Childéric, fils de Méroué, vint à sa cour. J'étais alors instruite des aventures de ma mère : j'y avais souvent donné des larmes, et j'avais conçu pour Méroué et toute sa race une aversion égale au tort que je crus qu'elle avait fait à la nôtre : cependant le prince Childéric venait me demander lui-même en mariage. Méroué, le plus prudent des hommes, voulut, par l'alliance des Romains, assurer à son successeur la possession d'un état qu'il n'avait cessé d'augmenter depuis qu'il le gouvernait. Il commençait à sentir les infirmités de l'âge, et il prévit que son fils, plus porté au penchant qui l'entraînait vers les plaisirs, qu'il ne paraissait appliqué aux choses sérieuses, aurait besoin d'un protecteur tel que l'empereur des Romains, pour se maintenir sur un trône moins affermi que puissant.

Avant l'arrivée du jeune prince, j'étais pour lui dans les dispositions de haine que je viens de dire ; et, lorsque le sujet de son voyage fut connu, je ne pouvais supporter la pensée de me voir unie avec un sang si fatal à ma famille sans en frémir : mais sa présence changea un peu ces sentiments. Tout était aimable dans sa personne ; grand et noble dans son air, ses manières étaient insinuantes et polies, son esprit plein de vivacité et d'agrément : mais toutes ces qualités aimables ne firent qu'effacer de mon âme l'aversion dont j'étais prévenue, sans y produire aucun mouvement plus favorable pour lui.

Comme je n'avais pas encore douze ans, ma grande jeunesse fut peut-être cause qu'il n'eut pas d'attention pour une beauté dont on voulait déjà me flatter ; peut-être aussi me négligeait-il par la seule raison que je lui étais destinée. Cependant son père ne fut pas fâché du séjour qu'il fut obligé de faire à la cour romaine, en attendant que mon âge permît la célébration d'un hymen qu'il avait fort à cœur. Il espéra que ce caractère de grandeur et de vertu dont le nom romain était encore en possession, laisserait dans l'esprit du prince des impressions opposées à celles qu'il y voyait à regret. Childéric, pour ne point perdre de temps jusqu'à notre mariage, porta ses vœux partout où il trouva des objets dignes de ses soins et de son inconstance : il faisait chaque jour des conquêtes, des infidélités et des jaloux : l'empereur même ne fut point exempt des alarmes que ce dangereux étranger donnait aux maris des plus belles romaines. Son étoile, fatale au lien conjugal, commença à troubler, par sa maligne influence, l'heureuse

paix qui avait régné dans la famille de Maxime depuis son mariage avec Eudoxie. Elle n'avait plus cet éclat dont brille la première jeunesse ; mais elle avait encore beaucoup de beauté. Les assiduités, et enfin les regards d'un homme dont toutes les beautés se disputaient la conquête, furent des hommages qui flattèrent sa vanité peut-être plus qu'ils ne touchèrent son cœur. Maxime, qui l'aimait passionnément, s'en aperçut. La raillerie aigre était son fort, et il disait publiquement à l'impératrice toutes les duretés que sa nouvelle jalousie lui fournissait sur un engagement si disproportionné à son âge. Il n'y a point d'endroit si sensible pour les femmes qui n'ont pas encore renoncé à la jeunesse. Elle en fut piquée jusqu'au vif, et sentit déjà un repentir de l'avoir fait succéder dans son cœur au cruel Valentinien, qui, dans toutes ses fureurs, ne l'avait jamais si maltraitée à son gré. Mais, lorsque dans les picoteries qu'ils eurent en secret, il eut l'imprudence de lui reprocher qu'elle se livrait à Childéric avec la même facilité qu'elle l'avait épousé, lui qui avait fait assassiner son premier mari, sa rage parvint au dernier excès ; mais elle la renferma dans le fond de son cœur, résolue que ce reproche offensant coûterait la vie à celui qui se vantait de l'avoir fait perdre à son époux. Elle se raccommoda avec Maxime pour pouvoir mieux le perdre : il n'était plus question de ce qui les avait brouillés ; tout ce qui regardait Childéric s'évanouit dans son âme pour y laisser régner le désir de la vengeance dans toute son ardeur. Au contraire, elle le pressa de hâter notre mariage, et de renvoyer incessamment un jeune étourdi qui n'avait pas mérité l'alarme qu'il en avait prise. Mais dans ce temps-là on reçut les nouvelles de la mort de Méroué ; et son successeur, plus pressé de posséder une couronne qu'une maîtresse qui n'était pas de son choix, partit avec précipitation, remettant la conclusion de son hymen avec moi jusqu'après son couronnement.

Ce fut peu de temps après que l'empire romain, sujet à des révolutions fréquentes dans sa décadence, éprouva enfin celle qui causa sa ruine entière.

Eudoxie, livrée sans cesse à sa haine et au désir de se venger, sous prétexte de venger la mort d'un époux, communiqua son dessein à un faible parti qui subsistait à peine dans l'obscurité, reste indigne des compagnons de débauche ou des ministres des cruautés de Valentinien. En ce temps-là Genséric, successeur d'Attila, si souvent vaincu par le grand Aétius, et enfin chassé des terres de l'empire peu avant la mort du fameux général, ayant rassemblé une armée de Goths et de Vandales, pratiquait des intelligences dans Rome, et s'y avançait. Maxime en eut avis ; et, dans le temps qu'il rassemblait ses légions

pour s'opposer à ses desseins, il apprit que, s'en étant déjà rendu maître, il tournait ses armes vers Aquilée, et qu'il s'y avançait à grandes journées. A cette nouvelle, l'arrêt prononcé par le destin contre les restes du plus vaste empire qui fut jamais, mit tout en confusion pour faire succomber les Romains sous un ennemi si méprisable pour eux. La consternation se répandit dans les troupes, l'effroi dans le sénat, et le désordre dans la ville : alors les complices du dessein de l'impératrice prirent leur temps; plusieurs ayant mis le feu en divers endroits de la ville, avertirent par ce signal les conjurés. Ils soulevèrent aussitôt la populace contre Maxime, qu'ils accusaient d'avoir livré Rome à la fureur des barbares, par sa lâcheté et sa nonchalance : ce ne fut plus qu'un cri contre lui. Il vint cependant, avec plus d'audace et de fermeté que de prudence, se mêler parmi ces furieux. Il tua de sa main les plus échauffés et les plus téméraires; mais, loin de réprimer leur fureur, ils lui lancèrent mille traits. Il se retira dans le palais pour n'être pas enveloppé ; mais il fut poursuivi avec tant d'opiniâtreté et d'ardeur, qu'il tomba percé de plusieurs coups aux pieds de l'inhumaine Eudoxie, qui s'était avancée plutôt pour assouvir sa haine et satisfaire sa vengeance, que pour sauver un mari qui lui tendait inutilement les bras, victime sans doute immolée par la justice céleste aux mânes du grand Aétius, et non pas à l'expiation du parricide d'un maître ingrat et d'un cruel empereur.

Mais Eudoxie ne goûta pas longtemps le plaisir d'une vengeance barbare. Genséric parut auprès d'Aquilée encore tout émue de son propre désordre. Elle lui ouvrit ses portes; mais détestant l'horrible attentat dont il apprit qu'une femme était coupable envers son mari, et frémissant de l'exemple dangereux qu'un peuple soulevé contre son maître donnait à l'univers, il entra dans la capitale des Romains comme dans une place forcée, la livra à la fureur, à la brutalité et à l'avarice des soldats : rien n'y fut épargné, excepté le dedans du palais, où le roi des Vandales s'était d'abord rendu. Il ne daigna pas voir la cruelle Eudoxie ; et peu de jours après on m'emmena avec elle à la suite de Genséric ; triste jouet d'une fortune acharnée, s'il le faut dire, contre une famille aussi auguste que peu digne de ses caprices et de ses persécutions !

Dieux ! dans quel état pouvait être une créature de mon âge au milieu de l'horreur, de la confusion et des cris qui retentissaient de tous côtés ! L'aspect affreux des soldats qui s'approchèrent de moi pour me conduire au char où l'on avait déjà mis Eudoxie, acheva de m'ôter toute connaissance. Heureuse si je n'étais jamais revenue de cet évanouissement !

La belle nymphe parut si saisie à ces mots, que je craignis de la voir dans l'état dont elle venait de parler. Ce fut inutilement qu'elle voulut continuer son discours; elle ne fut plus maîtresse d'une foule de soupirs qui l'interrompaient; et, cédant à sa douleur, après m'avoir fait connaître le trouble où elle était par un regard tout languissant, elle porta la main à un cordon d'or et de soie qui était auprès d'elle. J'entendis, dès qu'elle l'eut tiré, un son plus harmonieux que si on eût touché avec la dernière délicatesse des tuorbes et des clavecins, pendant qu'une vapeur parfumée, s'élevant tout à coup dans le lieu où nous étions, m'en déroba les objets. Elle se dissipa enfin peu à peu, et ne laissa qu'une odeur inconnue qui me parut plus agréable que tout ce que j'avais jamais senti; mais pendant cette espèce de brouillard la déesse avait disparu; le canapé même où elle s'était couchée ne paraissait plus. Ah! c'en est fait, dis-je alors; et, puisqu'on commence à démeubler, bientôt ce palais, avec tous ses ornements enchantés, s'évanouira, et je me trouverai seul au milieu de la prairie, ou sous quelque buisson, incertain si j'aurai rêvé ou véritablement vu tout ceci.

Mais je n'eus pas le temps de m'arrêter sur ces réflexions; une figure toute charmante parut à mes yeux au bruit d'un concert de hautbois et de violons, qui jouaient quelque chose d'aussi ravissant que les plus belles chaconnes de Lulli. Celle qui venait d'entrer, et qui par ces airs semblait se préparer à danser, était masquée; son habillement était peu différent de ceux de l'Opéra, hors que sa jupe était plus courte par devant, et que toutes les pierreries en étaient plus belles et plus brillantes. Dès qu'elle leva les bras, et qu'elle s'ébranla pour faire le premier pas, un certain frissonnement d'admiration me saisit; tant je trouvai de grâces dans ce seul mouvement! Dieux! dis-je, si le visage qu'elle nous cache était digne de cette taille, qu'il y aurait de danger pour ceux qui la verraient! Tout le temps qu'elle dansa je fus si transporté, qu'elle aurait été contente de l'approbation que je lui donnais, si elle eût remarqué tous les changements de mon visage, et toutes les fois que je levais les yeux au ciel. Ses pieds tournés à charmer, la justesse de leurs pas et de son oreille, sa grâce et sa légèreté, tout cela me parut si extraordinaire, que la crainte de le voir finir troubla le plaisir du plus charmant spectacle qui fut jamais. O Hérode! m'écriai-je quand elle eut fait sa révérence, si la fille de ta maîtresse eût dansé de cet air devant toi, toutes les têtes de ta cour étaient à son service; et, honteux de la borner à la moitié de ton royaume dans le don que tu lui promis, elle eût été souveraine de ton cœur et de tes états! La danseuse n'entendit pas mon

compliment ; et je ne sais comment elle disparut pour faire place à une nouvelle décoration.

Trois dames entrèrent avec ce qu'il faut pour prendre le thé ou du café. Celles qui portaient la table la placèrent devant moi, et se rangèrent de chaque côté ; et la troisième, ayant posé l'équipage dessus, me fit une profonde révérence à sa manière : car, au lieu de plier les genoux et de s'abaisser, elle s'inclina un peu à la renverse. Cette cérémonie me parut assez sauvage, et je crus d'abord qu'elle tombait en défaillance ; mais, s'étant redressée dans le moment, elle se tint devant moi, les mains croisées l'une sur l'autre. Elle avait les cheveux fort noirs ; ses yeux étaient brillants, son teint vif et rembruni ; et de tout cela il se formait un certain air spirituel et animé, qui fait souvent autant de chemin que les beautés les plus achevées. Celle qui était à ma droite avait les cheveux du plus beau couleur de feu du monde ; ses yeux étaient noirs, ses sourcils bruns, et jamais rousse n'eut les couleurs si éblouissantes ; sa gorge et ses bras étaient de la même blancheur ; et ses regards étaient si éveillés, que je les trouvai pleins d'enjouement et de vivacité quand je tournai les yeux sur elle, et je la vis sourire comme si elle m'eût connu toute sa vie. L'autre était blonde, bien prise dans sa taille, quoiqu'elle eût assez d'embonpoint ; son geste était naturel et gracieux ; de grands yeux bleus chargés d'une douce langueur, un air tendre, mais un peu sérieux, et sa tête qu'elle penchait nonchalamment, me firent juger que l'insensibilité n'était pas son défaut. Leurs parures et leurs habits étaient à peu près comme ceux qu'on porte aujourd'hui, si ce n'est que leurs coiffures me parurent encore plus élevées, et qu'au lieu de rubans elles avaient de grandes aigrettes placées en différents endroits, qui, à chaque mouvement de tête, faisaient le plus agréable effet du monde ; leurs cors étaient échancrés en pointe par devant, et découvraient un peu plus la gorge et les épaules. Après avoir donné quelque attention à ces trois beautés, je tournai les yeux sur ce qu'on avait mis devant moi. C'est là qu'il y aurait eu un champ fertile pour les faiseurs de descriptions ; mais vous dédaignez, s'il m'en souvient, ces ornements ennuyeux et frivoles dont on allonge les narrations : c'est pourquoi je ne vous dirai rien de la magnificence d'un équipage où ce qu'il y avait de moins précieux était des cuillères d'or enrichies de gros diamants par les bouts. J'examinai pourtant avec admiration la table, le cabaret, la jatte et les gobelets ; mais ce fut plutôt par politesse que par curiosité ; je n'en avais alors que pour les princesses qui me tenaient compagnie. Je les regardai donc encore une fois avec plus d'attention que la première, et je remarquai qu'elles avaient chacune une serviette

au bras. Je trouvai dans les regards de la nymphe aux cheveux roux un accueil aussi gracieux et aussi agaçant que celui dont elle m'avait honoré d'abord : l'autre était toujours dans sa tendre langueur; et celle qui était devant moi me demanda si j'avais agréable qu'on me servît du thé. Ce fut alors que je m'aperçus de mon incivilité; et, me levant avec précipitation, je fis signe, après une profonde révérence, que je la remerciais. Parlez, monsieur, dit-elle, parlez sans vous contraindre; vous pouvez, en l'absence de la divinité qui préside ici, rompre un silence qu'elle ne vous imposait qu'à regret; et nous n'avons pas, comme elle, le don de lire dans les pensées; il faut, s'il vous plaît, expliquer les vôtres. J'avoue que je fus ravi de cette permission; car, quoique je ne sois pas grand parleur, jamais rien ne m'avait tant coûté que de me taire depuis qu'on me l'avait ordonné. M'adressant donc à la petite brune qui venait de parler :

Non, mademoiselle, lui dis-je, je n'abuserai point des honneurs que vous voulez me faire, en les recevant; mais je vous conjure de me dire, premièrement, si je suis bien éveillé; en second lieu, si, me prenant pour un nouveau don Quichotte, on croit que je sois d'humeur à me laisser servir par des demoiselles de votre air; et enfin, ce qu'est devenue la divine personne qui m'a conduit en ces lieux, et celle qui m'a fait l'honneur de danser devant moi. Il y aurait, répondit-elle, un moyen assuré de vous prouver que tout ceci n'est pas un songe; il ne faudrait que vous couper le petit doigt, ou vous ôter un œil, qu'on vous remettrait dans deux ou trois jours; mais je ne crois pas, continua-t-elle en souriant, que vous vous obstiniez à douter de ce que vous voyez jusqu'à exiger de ces preuves. Pour la nymphe, elle est à présent à Poissy ; et, connaissant que les choses qu'elle avait à vous dire renouvelleraient encore plus sensiblement sa douleur que celles qu'elle vous a déjà apprises, elle m'a ordonné d'achever un discours que ses pleurs avaient si souvent interrompu. Ainsi, si vous aimez mieux m'écouter dès à présent que de prendre le rafraîchissement qu'elle vous envoie, mes compagnes me laisseront avec vous pour obéir à ses ordres. A ces mots, les deux dames qui avaient apporté la table l'enlevèrent et ce qui était dessus, et sortirent, tandis que la belle brune prit un siége auprès de moi; et, sans rêver un seul moment aux choses qu'elle avait à dire, elle continua ainsi l'histoire de Zeneyde [1] :

Zeneyde était donc sur le même char que l'impératrice Eudoxie, à la suite du cruel Genséric. Ce terrible monarque des Goths repassa en

[1] Cette continuation a été publiée par M. de Lévis.

Afrique, chargé des dépouilles de toute l'Italie, car ses soldats avaient pillé l'antique Rome et Aquilée, la nouvelle résidence des Césars. Il y conduisit, comme captives ou plutôt comme monuments de sa victoire, la veuve de l'empereur romain, et la petite-fille du roi des Francs. C'est de celle-ci que je dois m'occuper ; mais elle était si jeune, que son séjour en Afrique n'offre rien d'intéressant. Elle ne fit que partager la prison et les malheurs de sa belle-mère, quoiqu'elle fût innocente de ses crimes ; et, lorsqu'après sept années, Genséric, réconcilié avec l'empereur Théodose le Jeune, qui régnait alors à Constantinople, lui renvoya cette même Eudoxie, sa fille, Zeneyde la suivit encore. Cette jeune princesse était alors dans sa vingtième année, et ses charmes étaient dans leur plus vif éclat ; toute la cour de l'empereur d'Orient n'avait jamais rien vu de plus beau, et les Grecs, si grands partisans de l'hyperbole, n'étaient pas parvenus, dans cette occasion, à la louer plus qu'elle ne le méritait. L'illustre Pulchérie, sœur de Théodose, princesse dont l'histoire a consacré l'esprit et les vertus, se plaisait à développer l'heureux naturel de Zeneyde ; elle lui donnait des leçons de sagesse, qui lui furent bien utiles pour supporter le poids des infortunes qui l'accablèrent dans la suite. A cette époque, elle était brillante de jeunesse et de beauté, et plusieurs princes briguaient l'honneur de sa main. Parmi eux, l'héritier du trône d'Arménie semblait tenir le premier rang ; il était venu à Byzance pour s'instruire dans les arts de la Grèce, et prendre les leçons de ses célèbres philosophes, dignes successeurs des Socrate et des Platon ; mais les beaux yeux de Zeneyde lui avaient donné de terribles distractions : de tous les maîtres, l'Amour est celui qui sait le mieux se faire obéir, et le prince négligeait d'écouter les autres. Le roi son père en fut instruit ; son ministre à la cour de Constantinople lui avait fait passer cet avis ; et, comme il entrait dans ses desseins d'unir son fils à la princesse de Cappadoce, il se hâta de le rappeler. Lorsque l'héritier d'Arménie, qui se nommait Tigrane, comme la plupart des souverains de cette contrée, reçut cet ordre fatal, il tomba dans le plus violent désespoir : ce n'était pas qu'il eût fait beaucoup de chemin dans le cœur de Zeneyde, mais elle ne le traitait pas plus mal que ses rivaux ; elle lui souriait quelquefois avec bonté ; et s'il lui échappait une saillie spirituelle, elle ne manquait pas d'y applaudir. En voilà assez pour donner de l'espoir à un jeune homme bien amoureux, et personne ne le fut jamais plus passionnément que Tigrane. Il sentait que, s'il s'éloignait, il perdait tout le fruit de ses peines, car l'impression qu'il avait pu faire sur la fille de Maxime était trop légère pour que l'absence ne l'effaçât pas bientôt. Il résolut donc, quoi qu'il pût

en arriver, de ne point quitter Constantinople : mais, sachant que, s'il s'obstinait à rester à la cour de Théodose, le roi son père, dont il connaissait l'inflexibilité, ne manquerait pas de le réclamer, et qu'il serait remis entre ses mains par l'empereur, il prit le parti de dissimuler, et feignit d'obéir. Il fit donc les préparatifs de son départ, prit congé de Théodose dans une audience solennelle, et s'embarqua sur le Bosphore pour Trébizonde, port de la mer Noire qui n'est pas éloigné de l'Arménie. Il y avait envoyé les gens de sa suite sur un vaisseau de transport ; et, pour lui, il partit sur une de ces barques à un mât qui servent à la navigation de l'Archipel, et qui ne sont guère montées que par huit ou dix matelots. Le soir même de son départ, et avant de sortir du détroit, il les rassembla tous sur le pont, leur fit boire largement du vin et de l'eau-de-vie ; et, lorsqu'ils furent tous ivres, il se jeta à la mer sans qu'ils s'en aperçussent. Comme il était excellent nageur, et que le rivage n'était pas éloigné, il l'eut bientôt atteint. J'oubliais de dire que, pour ne point compromettre les matelots, et pour éviter des recherches qui auraient pu le faire découvrir, il avait laissé sur la barque un écrit adressé au roi son père, où il lui annonçait la résolution de se délivrer d'une vie qui lui était devenue odieuse loin de l'objet de ses feux.

Une cabane de pêcheurs lui servit d'asile pour cette nuit ; le lendemain, il troqua ses vêtements contre un habit de simple paysan, et retourna ainsi dégnisé à Constantinople ; mais, afin d'être plus difficilement reconnu, il eut la précaution de s'attacher autour de la tête un bandeau vert, qui lui couvrait les yeux, prétendant se faire passer pour un de ces aveugles qui demandent l'aumône. Un barbet fort intelligent, qu'il avait acheté des pêcheurs chez qui il s'était réfugié, lui fut très-utile. Ce chien, qui se nommait Roquinet, était attaché avec un ruban ; il fut bientôt dressé, et semblait le conduire dans les rues de Constantinople. En y entrant, le prince d'Arménie se dirigea machinalement vers le palais impérial, et s'arrêta à la grille des jardins. Sa jeunesse et sa taille avantageuse le faisaient remarquer, et excitaient en sa faveur la compassion des personnes charitables ; les dames surtout, dont le cœur est naturellement plus disposé à la pitié, étaient touchées de voir un aussi beau jeune homme réduit à une si triste condition : aussi presque toutes celles qui passaient mettaient une petite pièce d'argent dans sa tasse ; lorsqu'il l'entendait tomber, il les saluait d'une manière à la fois noble et respectueuse qui augmentait leur intérêt ; et en même temps Roquinet, se dressant sur ses pattes de derrière, faisait la révérence. Le bandeau n'était pas assez serré contre la tête du prince d'Arménie pour l'empêcher de voir par-dessous, et il re-

connut une des filles d'honneur de la princesse Zeneyde qui entrait dans le jardin, et qui s'arrêta, comme les autres, pour lui faire l'aumône. Madame, lui dit-il d'une voix émue, je vous remercie bien humblement de votre bonté ; mais que de grâces n'aurais-je pas à vous rendre si, par votre puissante protection, vous me faisiez entrer dans ce beau jardin pour y prendre un moment le frais sous les platanes qui entourent le grand bassin ! mon pauvre chien, qui meurt de soif, en a encore plus besoin que moi. La demoiselle d'honneur pria les gardes de laisser passer le pauvre aveugle et son barbet ; et, lorsqu'elle se promena avec la princesse, elle les lui fit remarquer. Zeneyde est compatissante, et tous les malheureux ont des droits sur son cœur ; elle s'approcha du mendiant, lui donna une pièce d'or, et lui demanda par quel accident il avait perdu la vue. Hélas ! Madame, lui dit-il, je ne saurais me plaindre de mon aveuglement, puisqu'il m'a sauvé la vie. Comment cela est-il possible ? repartit la princesse ; vous excitez ma curiosité ; mais, si vos aventures sont longues, je n'aurai pas le temps de les entendre aujourd'hui ; revenez demain au bas du pavillon qui donne sur la mer de Marmara, et je vous écouterai avec plaisir. Elle accompagna ces paroles d'un sourire plein de bonté, capable, à lui seul, de faire tourner la tête au prince, si cela n'eût pas été une chose faite depuis longtemps. On juge bien qu'il se trouva, à l'heure indiquée, sur le rivage ; il avait cherché à se mettre aussi bien que la simplicité de son habillement le lui avait permis, et il faut convenir qu'il avait naturellement l'air si noble et de si beaux traits, que, sous son manteau d'étoffe grossière, il ressemblait plus à un prince, que la plupart de ses rivaux tout brillants d'or et de pourpre : d'ailleurs, il ne négligeait rien ; et, connaissant le goût de sa maîtresse pour les chiens, il avait baigné et peigné Roquinet, et il l'avait fait tondre de frais, en dessinant avec soin ses manchettes, ses jarretières, et la houppe de sa queue : jamais barbet ne fut plus propre ni mieux tenu. Zeneyde ne tarda pas à se rendre au pavillon ; elle s'y assit au milieu des dames de sa suite, et fit entrer le jeune aveugle : elle daigna caresser Roquinet, qui se coucha respectueusement à ses pieds ; et elle écouta avec attention les aventures supposées du prince d'Arménie. Je ne vous les raconterai pas, puisque c'est une fiction dénuée aujourd'hui d'intérêt : qu'il vous suffise de savoir que, sous une ingénieuse allégorie, Tigrane racontait son histoire. Cependant il eût été trop dangereux pour lui de se découvrir, pour qu'il ne demeurât pas caché sous le personnage d'un pauvre berger, dont l'amour avait fait le malheur. Toutes les dames admirèrent l'esprit et les grâces de l'aveugle ; et son bandeau lui permit d'observer que Zeneyde avait été encore plus émue de son

récit que les autres. Ah! disait-il en se retirant dans son humble demeure, quelle est la bizarrerie de ma destinée! lorsque j'étais l'héritier d'un grand empire, Zeneyde paraissait insensible à mon amour; aujourd'hui je me présente à elle sous la figure d'un misérable pâtre, et l'intérêt que je lui inspire a quelque chose de tendre qui ressemble à l'amour. Il est donc vrai que l'infortune a un plus grand ascendant sur les âmes délicates et élevées que tous les attraits du pouvoir et de l'ambition! Il faisait ces réflexions, et beaucoup d'autres du même genre, qui n'étaient peut-être pas bien justes, mais qui partaient d'un cœur fortement épris, lorsqu'en rentrant chez la bonne vieille qui le logeait, il apprit d'elle que tout le quartier était en mouvement, que l'on venait de voir passer à travers l'hippodrome une superbe cavalcade : c'étaient, disait-on, les ambassadeurs du roi des Francs : elle avait oublié son nom, mais Tigrane ne connaissait que trop bien le cruel Childéric ; il savait qu'avant la mort de Méroué son père, il était venu à la cour de l'empereur d'Occident demander la main de Zeneyde, qu'elle lui avait été promise, et que son extrême jeunesse avait fait seule différer la célébration de ce mariage. Depuis ce temps, la captivité de la jeune princesse en Afrique n'avait plus permis d'y songer ; l'on pouvait aussi croire qu'un prince tel que Childéric, d'une humeur inconstante et libertine, ne pensait plus à une personne dont les charmes naissants ne paraissaient pas avoir fait sur son cœur une impression bien vive ; et cela était vrai : mais il avait des raisons politiques pour renouer une alliance qui lui donnait des droits sur l'Italie, dont il méditait la conquête : et il envoyait à l'empereur Théodose des ambassadeurs chargés de lui demander la petite-fille de Clodion. Le prince d'Arménie devina bientôt l'objet de leur mission, qui fut au reste public dès le lendemain ; il ne douta pas qu'elle n'eût un plein succès. Il connaissait la faiblesse de l'empereur qui, pendant tout son règne, s'était laissé gouverner par ses eunuques, et qui sans doute n'aurait ni assez de courage, ni assez de générosité pour résister à la demande d'un puissant monarque, lorsqu'il ne s'agissait que du bonheur d'une jeune princesse sans appui. Il paraissait donc que rien ne pourrait s'opposer à ce fatal projet ; encore si Tigrane eût été assuré du consentement du roi son père, et de celui de la princesse, il ne lui eût pas été difficile de l'enlever et de la conduire en Asie, où les Francs ne l'auraient pas été chercher. Mais le souverain d'Arménie, loin d'approuver ses desseins, en avait de tout contraires : la Cappadoce était à sa convenance, et il voulait lui en faire épouser l'héritière. Quant à Zeneyde, peut-être que l'éclat de la couronne française la tenterait ; mais, si elle y était insensible, il

n'en était pas moins certain qu'elle ne consentirait point à aller courir le monde avec un jeune homme, aux dépens de sa réputation. Le prince d'Arménie, que ces réflexions mettaient au désespoir, songea tout de bon à terminer ses jours : cependant, comme il est toujours temps de prendre ce parti extrême, il voulut emporter chez les morts la consolation de savoir qu'il n'était pas indifférent à sa belle maîtresse. Dans cette espérance, il prit sous son manteau une lyre antique dont il jouait admirablement, et, précédé de son fidèle barbet, il se rendit le soir sous les fenêtres du pavillon de la mer de Marmara. Il n'y fut pas longtemps sans entendre la voix de Zeneyde, qui y était venue seule ce jour-là, avec celle de ses filles d'honneur qu'elle affectionnait le plus, pour y causer librement de l'affaire importante qui devait fixer sa destinée. Tigrane entendit distinctement qu'elle disait à sa confidente combien elle avait de répugnance à s'unir avec un prince dont la réputation était si mal établie, et que la nécessité seule la forcerait à un mariage qu'elle n'avait jamais désiré, et qui, dans ce moment, lui paraissait encore plus odieux. Le faux aveugle, encouragé par ces paroles, préluda sur sa lyre, et se mit à chanter : « Depuis que j'ai perdu « la lumière des cieux, la pitié d'un cœur sensible est devenue néces« saire au soutien de ma vie : je l'ai trouvée, et j'oublie mes maux ; « mais, si elle m'était ravie, il me faudrait mourir. » Sa voix était douce et mélodieuse, et la passion lui donnait un charme particulier qui fit une impression profonde sur le cœur de Zeneyde. Elle s'avança, et à la clarté de la lune reconnut le faux aveugle. Mais il n'avait plus l'air humble d'un mendiant. Dans l'attitude la plus noble, et la lyre à la main, il ressemblait à l'Apollon de Delphes, qui inspirait les amants et les poëtes. Il est assez probable que la princesse lui aurait répondu si, dans ce moment, le barbet n'eût averti en aboyant que quelqu'un approchait. C'était le prince de Thrace, un des rivaux de Tigrane ; il était, comme lui, au désespoir d'un événement qui détruisait à jamais toutes ses espérances, et il venait exprimer sa douleur à la princesse, et apprendre ses dernières résolutions. L'aveugle se retira dans le creux d'un rocher ; mais son chien fit si bonne garde, qu'il ne laissa pas seulement approcher son rival jusqu'au pied du pavillon ; et cela ne déplut point à Zeneyde, qui n'avait que de l'aversion pour lui.

Cependant l'empereur se décida, comme on l'avait prévu, à accéder à la demande du roi des Francs ; il chargea sa sœur Pulchérie de signifier ses intentions à la princesse Zeneyde, qui eut ordre de se préparer à partir dans quinze jours. La résistance eût été inutile, il fallut se soumettre. Théodose lui fit de magnifiques présents, que l'on embarqua sur la galère qui devait la transporter à Marseille. La veille de

son départ, elle était venue dire adieu à ce pavillon, où elle avait passé de si doux moments, et qu'elle ne devait plus revoir; elle regardait par la fenêtre cette partie du Bosphore qui forme le plus beau bassin du monde, les côtes pittoresques d'Asie, les murs de Chalcédoine, la tour de Léandre dont le souvenir est si cher aux amants, et les innombrables embarcations qui sillonnent en tout temps ces ondes, lorsqu'elle aperçut au pied de la muraille le fidèle Roquinet; elle regarda à l'entour pour voir si elle ne découvrirait point son maître; il n'y était point; il n'y avait que son chien qui sautait contre la fenêtre comme s'il eût voulu y monter, mais elle était trop haute; alors il alla gratter à la porte. Zeneyde la lui fit ouvrir; aussitôt il s'approcha d'elle, et se dressa sur ses pattes de derrière en lui tournant le dos, car il avait plu, et il était un peu crotté. Comme il restait dans cette attitude, la princesse s'aperçut qu'il avait sous son collier un petit billet presque entièrement caché par ses poils frisés; elle le prit, et y lut ce qui suit: « Madame, le plus humble des amis, s'il est fidèle et dévoué, n'est « point à dédaigner; je vous offre Roquinet, il est intelligent, et il a « paru vous plaire; ne craignez point de m'en priver. Vous partez, la « vie m'est odieuse, il m'est impossible de la supporter sans vous. » La lecture de ce billet fit verser quelques larmes à la tendre Zeneyde; elle prit un crayon, et écrivit sur le même papier : « S'il faut absolu- « ment, pour que vous viviez, que vous ne soyez point séparé de moi, « préparez-vous à me suivre. » Elle replia le billet, le plaça au même endroit où elle l'avait trouvé, baisa le messager, qui la remercia en remuant la queue, et lui dit d'aller retrouver son maître : il partit aussitôt à toutes jambes. Quant à la princesse, elle avait songé que le talent de l'aveugle pour la musique pouvait le faire admettre à sa suite. Elle fit donc venir le chef de l'ambassade, et lui dit que, pour charmer l'ennui d'une longue traversée, elle comptait emmener un pauvre aveugle qui jouait très-bien de la lyre, et qui avait une belle voix. L'ambassadeur regardait déjà Zeneyde comme l'épouse de son souverain, il n'eut garde de s'opposer à ses volontés; et de cette manière le prince d'Arménie fut reçu à bord de la galère impériale, lui et son barbet.

Le commencement du voyage fut heureux; il fut cependant ralenti par les calmes de la mer Égée; mais on était dans la belle saison, les soirées étaient délicieuses, et le plus souvent on passait la grande chaleur du jour sur une des îles dont ces parages sont semés, au bord d'une claire fontaine, sous un berceau naturel de myrtes et d'orangers. Pendant un de ces petits séjours, il arriva un événement remarquable. On s'était arrêté, auprès d'Antiparos, sur un îlot désert, dont la base n'est qu'un grand rocher percé d'antres et de crevasses. L'é-

quipage dressa une tente sur la grève, et Zeneyde se fit conduire dans un canot à l'entrée d'une grotte spacieuse, où elle voulait se baigner avec les dames de sa suite. Elle avait mené avec elle l'aveugle, dont sa modestie n'avait rien à redouter, et elle se faisait un plaisir d'entendre sa belle voix résonner sous ces voûtes naturelles. Il s'était assis sur un banc de rocher dans l'intérieur de la grotte, et il accordait sa lyre pendant que les dames se déshabillaient, quand tout à coup des pirates, qui habitaient le fond de cette caverne, s'emparèrent d'abord des bijoux et des robes, et se saisirent ensuite des baigneuses. Le chef de la troupe, qui était un homme vigoureux, prit Zeneyde dans ses bras, et l'emporta dans son repaire par un passage taillé dans le roc. Le prince d'Arménie, oubliant alors son rôle d'aveugle, court après sa belle maîtresse, atteint le ravisseur ; et, d'un grand coup de bâton sur la tête, il l'étend mort à ses pieds. Zeneyde était évanouie : la première chose qu'elle vit en rouvrant les yeux furent ceux de son aveugle, dont le bandeau était tombé ; ils étaient remplis d'amour et de volupté. Je n'entreprendrai point de démêler les sentiments confus qui agitèrent le cœur de la princesse; la surprise, la reconnaissance, la tendresse, étaient certainement du nombre; mais la pudeur fut apparemment la plus forte, car elle s'arracha de ses bras en rougissant de se voir ainsi nue dans les bras d'un beau jeune homme, et ne put lui dire que ces mots : Hélas ! vous n'êtes pas aveugle. Si je l'avais su... et elle courut rejoindre ses compagnes qui venaient d'être aussi délivrées ; l'équipage de la galère, accouru à leurs cris, avait mis les pirates en fuite. Pendant ce temps-là, Tigrane avait ramassé son bandeau vert, et l'avait rajusté autour de sa tête. La découverte que fit la princesse décida de sa destinée. Elle savait, avant de quitter Constantinople, que l'aveugle musicien était amoureux d'elle; elle tolérait cette passion à laquelle elle ne répondait que par une tendre pitié. Une aussi grande infortune que celle d'être privé de la lumière des cieux, ajoutait encore à la distance déjà immense que le rang avait établi entre la fille d'un empereur et un mendiant; c'étaient, pour ainsi dire, deux êtres d'espèce différente, entre lesquels il ne pouvait rien y avoir de commun. Mais, quand elle s'aperçut que son aveuglement était supposé, passant tout à coup d'une extrémité à l'autre, elle crut, dans le premier moment, au feu de ses yeux, à la noblesse de ses traits, à la grandeur de son courage, voir en lui quelque chose de surnaturel. Aussi, dès qu'elle put lui parler sans témoins, elle lui dit : Vous m'avez trompée doublement, vous n'êtes pas plus mendiant qu'aveugle. Si la mort du prince d'Arménie n'était pas aussi bien constatée, je croirais qu'il est devant mes yeux. — Tigrane vous aimait, Madame; vous

n'aviez que de l'indifférence pour lui, il n'a pu la supporter, il a cessé d'exister ; il en sera de même du pauvre aveugle, si votre cœur n'éprouve pour lui un peu d'amour. Je vous dois l'honneur et la vie, répondit-elle, contentez-vous de ma reconnaissance; voyez où l'on me conduit. Elle n'en dit pas davantage ce jour-là, ayant été interrompue. Cependant le voyage avançait, une légère brise de sud-ouest, le Zéphyre égyptien, enflait les voiles de la galère, qui voguait mollement sur les eaux. Aussitôt que le soleil s'abaissait sous l'horizon, Zeneyde et ses dames montaient sur le tillac ; on faisait venir l'aveugle, il chantait en s'accompagnant sur sa lyre la gloire passée des lieux célèbres devant lesquels on était alors, et qu'on lui nommait ; il chantait les infortunes d'Ariane à Naxos, l'inconstance de Thésée, le Minotaure et les amours de Pasiphaé ; le dieu qu'on adorait à Délos eut aussi ses hommages, et il semblait qu'une inspiration divine animât alors sa voix. Mais, lorsqu'il eut à célébrer Cythère, son chant prit l'accent le plus passionné. C'est toi, déesse des cœurs, disait-il, qui animes, qui vivifies toute la nature; sans toi, tout languirait dans l'univers ; la jeunesse serait triste et stérile, et la vieillesse, privée de consolations, descendrait sans espoir dans le tombeau. Verse dans mon sein le nectar de ta présence ; fais couler dans mes veines ce feu qui dévore sans consumer ; perce-moi des traits de ton fils, ses blessures sont douces, et les maux qu'il fait endurer ont leurs délices. En prononçant ces dernières paroles, son agitation fut si vive qu'il lui devint impossible de continuer; sa poitrine était oppressée, et ne lui fournissait plus que des soupirs. Zeneyde étouffait les siens. Pendant cette scène intéressante, il s'en passait une, à l'avant de la galère, d'un genre bien différent. Tout l'équipage était rassemblé autour de Roquinet, qui faisait les tours les plus divertissants. Il sautait, dansait, rapportait mieux qu'aucun autre chien, et son intelligence était si grande, qu'il marquait avec la patte le nombre des points d'un dé : avec cela il était très-obligeant ; quelqu'un laissait-il tomber un mouchoir ou un gant, il ne manquait jamais de le ramasser, et de le rendre fidèlement. Aussi tout le monde, depuis le capitaine jusqu'au dernier des rameurs, lui voulait du bien. On ne pensait pas moins favorablement de son maître, qui, par son honnêteté et sa complaisance, avait gagné les bonnes grâces de chacun ; et cela n'est pas étonnant, car on a toujours remarqué que, parmi les personnes d'un rang élevé, ce sont celles dont le cœur noble répond à la naissance, qui savent le mieux se concilier l'affection des classes subalternes ; elles ont le talent de descendre sans s'abaisser, et on les aime sans cesser de les respecter.

Il ne se passa aucun événement remarquable dans le reste du

voyage. On arriva heureusement au port de l'antique Marseille, et Zeneyde se mit en chemin avec les ambassadeurs, pour aller trouver le roi Childéric à Troyes en Champagne, où il tenait sa cour. Avant de partir, elle essaya de congédier l'aveugle, et de le renvoyer à Constantinople; elle l'en pressa même vivement. Sa vertu lui sut bon gré de cette tentative, qui pourtant ne devait point avoir de succès; et, pour dire la vérité, Zeneyde eût été bien affligée de réussir. Cependant elle ne conservait point d'espoir, son amant n'en avait guère plus, mais une force invincible le retenait auprès d'elle. Il la suivit donc avec un sentiment de tristesse, qui augmentait à mesure qu'ils approchaient du terme de ce funeste voyage. Ils n'étaient qu'à quelques lieues de Troyes, lorsqu'ils virent arriver Childéric qui venait au-devant de la princesse, suivi de tout son équipage de chasse. Dans ce temps-là, il y avait encore des élans dans les forêts de la Gaule, et le roi des Francs, qui était robuste et courageux, passait des journées entières à la poursuite de ces terribles animaux; quelquefois l'ardeur de la chasse l'entraînait si loin, qu'il ne pouvait regagner son palais, et que souvent même il ne pouvait rejoindre sa suite. Il couchait alors chez un bûcheron, ou dans la hutte d'un sabotier; et, le lendemain, ces bonnes gens lui servaient de guides pour sortir de la forêt, qui était épaisse et dépourvue de chemins. Il n'y avait pas longtemps que, s'étant égaré en chassant un énorme élan, il s'était trouvé au pied d'une vieille tour à demi ruinée. Comme il pleuvait à verse, il se mit à couvert sous quelques pierres qui formaient une avance; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il sentit une odeur de cuisine qui sortait d'un vieux soupirail caché dans les broussailles! Il s'approcha, écouta avec attention, et entendit distinctement le bruit d'une marmite bouillante. La faim le pressait, il était hardi, et d'ailleurs il était armé de son épieu et d'une courte épée; il se décida à entrer dans cette masure. Après avoir longtemps cherché la porte, il la trouva enfin derrière une dalle recouverte de lierre; elle fermait l'entrée d'un escalier par lequel on descendait dans un grand caveau, faiblement éclairé; une lampe, dont la flamme violette donnait aux objets une couleur sépulcrale, était suspendue à la voûte; une grande chaudière était placée dans la cheminée, et un petit noir tout crasseux remuait de temps en temps la fricassée avec un grand os qui semblait avoir appartenu à la carcasse d'un cheval. Il n'en fallait pas tant pour ôter au roi des Francs tout son appétit; il se contenta de demander au marmiton nègre à qui était destiné cet énorme potage. Celui-ci n'eut garde de lui répondre, et vous n'en serez pas étonné quand vous saurez qu'il était muet : il se contenta de lui montrer sa maîtresse

qui dormait dans un coin du caveau sur un tas de feuilles sèches. Le prince, qui ne l'avait pas encore aperçue, vit alors avec horreur une des plus hideuses créatures que la nature, dans un moment de caprice, se soit plu à former. C'était une petite vieille, toute rabougrie, dont l'œil droit était de verre et l'autre chassieux; son nez barbouillé de tabac touchait son menton couvert de poils blancs de vieillesse; enfin, sa bouche était si renfoncée, que l'on aurait pu aisément croire qu'elle n'en avait pas. Elle n'avait plus sur la tête qu'un cheveu, mais ce cheveu était roide et dur comme un poil de sanglier, et c'est ce qui la fit reconnaître par Childéric à qui le roi Méroué, son père, avait souvent parlé de l'unique cheveu de la fameuse Alboflède. Il la salua respectueusement, car elle venait de se réveiller, et il la pria de vouloir bien lui conserver la bienveillance qu'elle avait toujours montrée à sa famille. Que venez-vous chercher ici? lui répondit aigrement la vieille. Il y a trente-cinq ans que je suis occupée à faire bouillir cette marmite, et il n'y a pas plus de six mois qu'elle bout; je suis dans le plus fort de l'opération, et je ne prétends pas que l'on vienne me distraire. Childéric lui demanda de très-humbles pardons : alors la sorcière, un peu radoucie, lui dit : Sortez à l'instant; mon nègre va vous montrer le chemin; ne l'indiquez à personne : mais, si vous vous mariez, revenez ici, car vous pourriez avoir besoin de moi. Le roi des Francs la quitta après l'avoir beaucoup remerciée, se promettant bien, à l'arrivée de Zeneyde, de revenir lui demander sa protection. Or, comme la forêt où elle résidait se trouvait précisément sur la route de la princesse, il pensa qu'il était convenable de profiter de l'occasion pour lui marquer son empressement. C'était dans cette intention qu'il avait pris son équipage de chasse pour aller au-devant de sa fiancée. Le lendemain, en effet, il ordonna d'attaquer un élan; et emmenant avec lui Zeneyde, qui montait à cheval aussi bien que le meilleur écuyer, il retrouva, non sans peine, la tour à la marmite; mais le feu était éteint, et la magicienne n'y était plus; il ne restait que le petit nègre qui ramassait la braise à moitié éteinte pour la mettre dans la chaufferette de la vieille, car elle joignait une avarice sordide à toutes ses mauvaises qualités. Childéric lui demanda poliment où il pourrait trouver la dame Alboflède. Elle est allée s'établir, dit-il, dans une des îles de la Seine qui n'est pas éloignée d'ici, à une demi-lieue au-dessous de celle qu'elle a habitée. Childéric ne manqua de s'y rendre le lendemain. Il eut d'abord quelque peine à trouver ce qu'il cherchait, et il n'en serait jamais venu à bout s'il n'eût pas remarqué une corneille occupée à abattre des noix, qui allait les porter l'une après l'autre dans le creux d'un vieux saule planté à la pointe d'une petite

île. Ce manége l'étonna : il prit un bateau de pêcheur pour traverser le bras de la rivière, et s'approcha du saule, qui était le plus gros qu'il eût jamais vu. Il était tout pourri de vieillesse. Le prince, en regardant dans le tronc, vit avec surprise quelque chose d'étincelant : c'était l'œil droit d'Alboflède; elle sortait de son habitation souterraine par cette espèce de soupirail. Elle lui dit qu'elle venait au-devant de lui pour le prévenir d'une irruption subite dont les Huns menaçaient ses états. Ils sont, ajouta-t-elle, à trois journées d'ici, dans la forêt Hercynie; vous n'avez pas un moment à perdre pour assembler vos troupes. Si vous les prévenez, vous serez vainqueur. A l'égard de la princesse Zeneyde, elle ne serait pas en sûreté si vous la laissiez à Troyes. Il ne faut pas non plus lui faire courir les hasards de la guerre; j'aurai soin d'elle pendant votre absence; envoyez-la ici avec sa suite, je vais lui faire bâtir une demeure digne de son rang. J'habite, pendant l'été, un appartement de cristal sous la rivière; mais la princesse pourrait craindre d'y prendre quelque fraîcheur, et ce sera sur terre que je vais lui faire construire un palais. En effet, dès le soir même, le pavillon le plus élégant fut préparé pour recevoir Zeneyde. L'ameublement répondait à la richesse de l'architecture. Un pont, dans le genre de ceux que Palladio a inventés depuis, conduisait du rivage à l'île; et, quoiqu'il fût de marbre, il tournait sur lui-même dès que l'on était passé. Zeneyde, suivant l'ordre d'Alboflède, avait amené sa suite, c'est-à-dire, ses dames et son aveugle. Tout le monde fut bien traité; on servit dans le salon un souper très-délicat : l'aveugle eut, à une table particulière, des mets plus solides; et Roquinet ne fut pas oublié; il eut une excellente pâtée. La magicienne avait trouvé une manière sûre pour ne pas avoir de domestiques paresseux et raisonneurs. Elle n'était servie que par des automates, et c'est depuis ce temps que l'on dit une maison bien montée ; mais elle avait poussé la mécanique à un point de perfection dont on n'approche plus aujourd'hui. Par exemple, ses candélabres étaient des nymphes d'or, qui portaient trois bougies chacune, et qui les allumaient, les éteignaient, les remplaçaient au besoin. Il y avait, dans chaque cheminée, deux magots de bronze, qui étaient chargés de tisonner, de souffler le feu, ou de le couvrir à volonté. Les lits étaient ornés d'amours, qui, à la moindre insomnie, berçaient mollement ceux qui y étaient couchés, tandis que des génies, qui soutenaient le baldaquin, agitaient l'air avec leurs grandes ailes blanches, pour entretenir la fraîcheur et chasser les cousins. Les calèches étaient attelées de chevaux de carton, légers comme le vent, qui ne prenaient jamais le mors aux dents, et si doux qu'une femme

ou un enfant les menait, ce qui dispensait d'avoir des cochers, gens presque toujours grossiers et ivrognes : je ne finirais pas si je voulais raconter en détail toutes les inventions de la magicienne. Mais, en rendant justice à son génie, je dois dire que son cœur était aussi noir que son esprit était subtil et fécond. Zeneyde lui était odieuse, parce qu'elle descendait de Clodion, dont elle avait à se plaindre : ainsi ce n'était point pour lui donner un asile qu'elle avait proposé à Childéric de la garder pendant son absence, mais bien pour l'avoir en sa puissance, et se venger sur cette malheureuse princesse des torts de son grand-père. Mais, en entrant dans son appartement, elle fut tellement frappée de l'air noble et gracieux du prince d'Arménie, qui jouait de la lyre pour amuser les dames, qu'elle oublia ses projets de vengeance. Sa grande pénétration lui fit découvrir que Tigrane n'était point aveugle, et que c'était un amant déguisé ; cependant rien ne lui indiquait encore si la princesse était d'accord avec lui. Pour s'en éclaircir, elle entra tout à coup chez le prince d'Arménie, lorsque, étant prêt à se mettre au lit, il avait ôté son bandeau. Si sa taille avantageuse et son air distingué avaient fait une impression favorable sur la magicienne, lorsqu'elle vit ses beaux yeux et son visage dans tout son éclat, elle ne fut plus maîtresse d'elle-même ; et son cœur, flétri depuis deux ou trois cents ans, ressentit tous les feux du jeune âge. Elle avait compté l'intimider pour savoir son secret, et était entrée d'un air menaçant ; elle se radoucit tout à coup. Jeune homme, lui dit-elle, qui a pu vous engager à jouer un rôle aussi dangereux ? ne savez-vous point à quel péril vous vous exposez ? Si le roi Childéric découvre vos projets téméraires, il n'est point de supplice que sa cruauté ne vous fasse subir. Tigrane était encore plus confus de se voir découvert, qu'il n'était intimidé par les discours d'Alboflède. Madame, lui répondit-il, je suis un pauvre exilé, obligé de fuir ma patrie, et de me cacher à tous les yeux ; mon déguisement n'a point d'autre cause..... Ici la magicienne l'interrompit : Ce n'est point, lui dit-elle avec dignité, à des personnes instruites comme moi de tous les secrets de la nature et de l'art, que l'on peut espérer d'en imposer ; je connais votre folle passion, mais je m'intéresse à vous, et je veux vous protéger. Cependant il est un moyen digne de vous d'amortir la violence de cet amour insensé, c'est le travail et l'étude. Rendez grâce au ciel d'avoir trouvé quelqu'un qui ait la volonté et les moyens de développer en vous les heureuses dispositions que vous tenez de la nature. Voici un petit livre qui contient les premiers éléments de la magie, étudiez-le ; et demain je viendrai vous expliquer ce que vous auriez trop de peine à entendre. Elle le quitta en achevant ces mots, après lui avoir donné un petit coup

d'amitié sur l'épaule. Lorsqu'elle fut partie, Tigrane examina le livre qu'elle lui avait laissé; c'était un in-4°, relié en peau de serpent, tout rempli d'hiéroglyphes et de figures cabalistiques. Cependant le prince d'Arménie avait la conception si facile, que, deux jours après, il fut en état de fabriquer un automate qui n'était pas sans mérite. C'était un petit mandarin chinois, qui dévidait les pelotons de soie les plus mêlés; il suffisait de placer l'écheveau sur ses deux mains; aussitôt il faisait un mouvement de la tête, en signe de consentement, et il ne s'arrêtait point que la soie ne fût dévidée. Tigrane en fit hommage à Zeneyde, qui lui en sut très-bon gré. Alboflède voyait avec autant d'étonnement que de plaisir, les grands progrès que faisait son élève; à la sixième leçon, il commençait à lire couramment dans le grimoire, et il s'en fallait très-peu qu'il ne fût en état de se faire loup-garou. Il est vrai qu'il mettait à l'étude de la magie toute l'application dont il était capable, non qu'il désirât de devenir sorcier, parce que ces sortes de gens ont une réputation très-équivoque, et que, pour un qui fait du bien, il y en a cent qui abusent de leur savoir pour tourmenter les hommes; mais son but était d'apprendre la composition des philtres amoureux, afin de s'en servir pour inspirer à la belle Zeneyde tout l'amour qu'il ressentait pour elle. Il n'osait pas demander ce secret à la magicienne, mais il espérait pouvoir le découvrir lorsqu'il posséderait tous les principes de l'art. Alboflède, qui connaissait son amour, ignorait s'il était partagé; elle avait, dans le dessein de s'en instruire, cherché à gagner la confiance de la petite fille de Clodion; mais tout ce qu'elle avait pu apprendre, c'est que la couronne de Childéric n'avait aucun attrait pour cette jeune princesse, qui voyait avec plaisir son mariage différé. Il n'en fallut pas davantage pour lui inspirer une violente jalousie. Cependant, comme elle était très-dissimulée, Zeneyde ne s'en aperçut point, et crut pouvoir s'adresser à elle, espérant en obtenir le moyen de donner à Childéric une aversion insurmontable pour l'union projetée. Je me sens, lui dit-elle, un grand éloignement pour la cour et ses grandeurs; une retraite agréable comme celle-ci me plairait bien davantage; et, si je ne craignais d'être importune, je vous demanderais d'y rester toute ma vie, avec les personnes que j'y ai amenées. Eh bien! vous y resterez, lui répondit la vieille, et je vais consulter mes livres pour voir si je pourrai y trouver la recette d'un breuvage de haine, que je vous ferai prendre ainsi qu'au roi. Elle ordonna aussitôt qu'on préparât sa grande chaudière, y fit mettre deux douzaines de vipères, huit serpents et trois couleuvres, cinquante crapauds, une livre de fiel de tigre, le foie d'une hyène enragée, et d'autres ingré-

dients venimeux ; elle dit des paroles qui firent dresser son cheveu sur sa tête, et fit allumer le feu. Vous vous doutez bien cependant qu'elle ne faisait point ces préparatifs dans le dessein de servir Zeneyde ; elle avait des projets tout opposés. Mais elle balançait encore si elle comprendrait Tigrane dans sa vengeance. Avant de se décider, elle voulut avoir une dernière explication avec lui. Je vois avec satisfaction, lui dit-elle, que vous profitez de mes leçons, et que vous pourrez bientôt parvenir aux grandes destinées, qui seront votre partage; mais il faut, lorsqu'on se dévoue à l'étude des hautes sciences, secouer le joug des sens; il faut que le cœur soit libre, afin que l'esprit puisse communiquer avec les intelligences célestes, qui dédaignent les hommes grossiers attachés à des objets terrestres. La solitude est le vrai moyen d'éviter toutes les distractions qui pourraient vous détourner de ces sublimes spéculations. Je vais vous transporter dans une haute tour, qui m'appartient dans la forêt voisine. Vous y serez séparé, pendant quelques années, de la société des hommes. Hélas! disait tout bas Tigrane, ce ne sont pas les hommes que je regretterai; qu'on me laisse Zeneyde, tout le reste m'est indifférent. Après cette retraite, ajoutait Alboflède, vous exercerez sur les éléments le même pouvoir que vous aurez acquis sur vos passions; et, si vous formez une liaison, elle ne sera plus fondée sur les avantages fragiles et périssables de la figure et de la beauté, mais sur l'estime et la considération que vous inspireront les connaissances dans le grand art de la magie. C'est alors (et en disant ces mots elle essayait de minauder) que je pourrai vous proposer ma main sans craindre d'essuyer un refus. Vous frémissez, prince, eh bien! sachez que mon teint, qui peut vous inspirer quelque répugnance, était autrefois de la couleur des lis ; j'ai même l'espoir de lui rendre cet éclat; et, si la décence ne s'y opposait, je pourrais vous montrer l'heureux effet qu'a produit, sur une partie de mon sein, un emplâtre de ma composition. Le prince d'Arménie la pria instamment de se dispenser de lui montrer le résultat de cette expérience, en l'assurant qu'il ne doutait point de la vérité de son récit; mais, ajouta-t-il, on ne dispose point de son cœur, le mien est à Zeneyde; veuillez vous contenter de ma respectueuse reconnaissance. Je vais la mettre à l'épreuve, dit la cruelle magicienne en faisant la grimace la plus sournoise ; suivez-moi. Elle conduisit ainsi le malheureux Tigrane à la funeste chaudière, qui bouillait à gros bouillons. Ce vase, dit-elle, contient un philtre de haine, prenez-en une coupe en prononçant le nom de Zeneyde, et vous serez guéri. Je prononcerai plutôt l'odieux nom d'Alboflède, s'écria le prince révolté de la proposition. Alors la magicienne, furieuse de se voir méprisée,

donna un coup de sa baguette sur le bord du chaudron. Il en sortit un énorme scorpion, qui, prenant le prince d'Arménie dans ses pinces, l'emporta dans la marmite, sans que sa valeur, qui était la plus brillante du monde, pût lui être d'aucun secours.

Telle fut la fin à jamais déplorable du jeune héritier d'une grande monarchie, qui aurait été un jour l'idole de ses peuples. Si le récit de ses infortunes est fait pour exciter la pitié de tous les cœurs sensibles, vous jugez ce que la tendre Zeneyde a dû souffrir... La nymphe fut interrompue dans cet endroit par l'arrivée d'un gros bourdon, qui entra dans le salon, précédé de deux mouches. Le bourdon se plaça, sans cérémonie, sur l'oreille de la nymphe, qui se tut pour l'écouter. Elle m'apprit bientôt que Zeneyde allait arriver, et qu'elle me priait de l'attendre ; j'y consentis avec plaisir, mais je demandai que l'on voulût bien achever la triste histoire que je venais d'entendre. Eh bien ! dit la nymphe, écoutez cette horrible catastrophe. La cruelle Alboflède, en faisant ainsi périr le jeune prince d'Arménie, ne se croyait pas assez vengée si elle ne faisait partager son supplice à sa malheureuse amante. Elle l'invite donc à voir l'effet de ses sortiléges, la fait approcher de la chaudière, en lui annonçant que le philtre de la haine est préparé, et qu'il est nécessaire qu'elle en boive une tasse ; elle puise elle-même, plein une coupe, de l'affreux breuvage ; la princesse la prend en tremblant, une horreur secrète la repoussait de ses lèvres ; mais, tandis que l'infernale sorcière jouissait du plaisir diabolique de voir sa rivale prête à avaler un bouillon fait avec la chair de son amant, tout à coup entre en aboyant Roquinet, qui cherchait partout son maître ; il fait le tour de la chaudière, s'approche de la princesse, renverse la tasse ; et poussant des cris douloureux, il s'élance dans la chaudière.

Zeneyde, saisie d'horreur, frissonne, et soupçonne son malheur en voyant le dévouement généreux de l'héroïque barbet. Alboflède veut la forcer de boire la fatale coupe ; dans cet instant un grand bruit se fait entendre, la terre tremble et se fend, le dieu du fleuve sort par cette crevasse, et dit d'un ton terrible à Alboflède : Je ne souffrirai pas que de pareilles atrocités se commettent dans des lieux soumis à ma puissance ; je vous ai prêté mon île, et je veux la purifier. Il était armé d'un glaive étincelant, il saisit la sorcière par son cheveu : Je sais qu'on ne peut l'arracher, dit-il, mais on peut couper la tête qui le porte ; et il l'abat d'un revers de son sabre. Zeneyde s'était évanouie ; il nous ordonna de la transporter dans le lieu que vous voyez, et de lui prodiguer nos soins. Les attraits de cette belle personne avaient fait la plus vive impression sur le cœur du dieu, mais il respecta son

malheur, et ne lui fit aucune proposition dont sa pudeur pût être offensée. Cette délicatesse, aussi rare chez les dieux que chez les hommes, toucha sensiblement la malheureuse princesse, et lui inspira une véritable estime pour cet honnête fleuve. Mais ce n'était pas de l'amour. Le prince d'Arménie avait épuisé tout ce qu'elle avait de tendresse, et son âme était désormais inaccessible aux sentiments amoureux. Le dieu de la Seine soupirait donc inutilement dans ses grottes profondes : il négligeait de régler le cours de ses eaux ; elles se répandaient çà et là dans les prairies, formaient des îles où il n'y en avait jamais eu, minaient les ponts, enfin les moulins et les digues n'étaient point à l'abri de leurs caprices. Un pareil état de choses ne pouvait durer. Le dieu le sentait lui-même; il demanda au destin la permission de résigner son emploi en faveur de Zeneyde. Elle fut donc élevée à la dignité de Naïade du premier rang, et nous autres nymphes secondaires nous la servons avec un zèle que ses bontés augmentent tous les jours, mais qui ne saurait adoucir le souvenir de ses malheurs. Quant au pauvre dieu son prédécesseur, il s'est fondu insensiblement en descendant de Troyes à Paris ; et l'on s'est aperçu que, depuis ce temps, les habitants de la capitale, qui boivent de ses eaux, avaient encore plus de penchant pour l'amour que par le passé.

Au moment où la nymphe terminait ce récit, par un de ces à-propos, qui ne se trouvent plus que dans les romans, la déesse de la Seine entra dans l'appartement: Eh bien! me dit-elle, vous connaissez mes malheurs ! Suis-je assez à plaindre ? Madame, lui répondis-je, je n'ai jamais connu de plus déplorable aventure ; un consommé... N'achevez pas, dit-elle, je succomberais à l'excès de ma juste douleur; il vaut mieux vous apprendre ce qui vous a procuré la faveur d'être admis dans ce palais, où jamais mortel n'a pénétré. Vous avez une ressemblance frappante avec l'infortuné prince d'Arménie, et j'ai voulu savoir de votre bouche si vous n'étiez pas allié de cet illustre personnage. Si vous êtes de cette noble race, comptez sur ma bienveillance; et si, ennuyé du monde, vous voulez vous retirer ici, j'emploierai mon pouvoir à vous rendre agréable cet humide séjour. Je répondis à Zeneyde que les papiers de ma famille étaient fort mal en ordre ; et que, depuis mille à douze cents ans, les rats et les gens d'affaires pourraient bien en avoir dévoré quelques quartiers. Mais, princesse, ajoutai-je, pourquoi rechercher tous ces vieux titres, lorsqu'il est une preuve certaine de mon alliance avec la maison d'Arménie ; c'est l'impression que produisent sur moi vos charmes, aussi forte que jamais le fut celle de Tigrane. Cette galanterie excita un léger sourire sur les lèvres de la belle affligée. On ne connaît pas encore de douleur assez

vive pour éteindre entièrement, dans les dames, le plaisir d'entendre dire qu'on les aime, et de toutes les consolations, c'est peut-être la plus puissante. Quoi qu'il en soit, Zeneyde, persuadée de notre parenté, me dit affectueusement : Mon cousin, il faut que vous demeuriez au moins quelque temps avec moi. Ce palais n'est qu'une bicoque en comparaison de ma résidence habituelle. Elle est sous la rivière, mais ne vous effrayez pas ; ces demoiselles, dit-elle en se tournant vers ses nymphes, vont vous faire subir une petite préparation, qui vous permettra de me suivre. Comme je faisais la révérence en signe d'acquiescement, je me sentis le visage inondé de gouttes d'eau. C'étaient les nymphes aux cheveux roux, blonds et bruns, qui s'amusaient à me jeter de l'eau, qu'elles prenaient dans une grande jatte de nacre de perle. Je soutins assez bien cette plaisanterie, mais je la trouvai trop forte lorsque deux petits Amours, qui étaient dans les dessus de porte, se mirent de la partie avec leurs arrosoirs d'or. J'étais si trempé que je voulus absolument sortir de cette demeure aquatique, malgré les efforts que Zeneyde et ses nymphes firent pour me retenir ; enfin ceux que je fis pour m'échapper furent si grands que je me réveillai, et je me trouvai couché au milieu de la prairie qui borde la Seine, ou plutôt je me trouvai entre deux eaux. Une violente ondée, qui durait encore, m'avait surpris pendant tout ce beau songe. Je me frottai les yeux, et je regagnai comme je pus la terrasse de Saint-Germain. Il est possible d'être aussi mouillé que je l'étais, mais on ne saurait l'être davantage. Mes habits étaient percés, et ma perruque était dans un état véritablement déplorable. Pour moi, j'y gagnai un gros rhume, et je tousse encore en vous écrivant ceci.

Dans le pays des fictions
C'est ainsi que je me promène,
Et je ne quitte pas sans peine
Leurs amusantes visions ;
Je sais trop bien que la cohorte
Des ennuyés, des ennuyeux,
Des importants, des envieux,
Et d'autres gens de cette sorte
M'attend à la réalité.
Ici, la triste vérité
N'engendre que mélancolie ;
Il faut donc, détournant les yeux
De tous les objets sérieux,
Par raison, aimer la folie.

FIN DE ZENEYDE.

L'ENCHANTEUR FAUSTUS

— CONTE —

Belle Daphné, je me repens
De la petite confidence
Que je vous fis vers le printemps,
En parlant des amusements
Que le loisir et l'indolence,
Ou plutôt que votre présence
M'inspirait dans ces lieux charmants
Où les Grâces et les *Sorans*
Ont établi leur résidence.
Je sais de quelle indifférence
Le ciel vous fit pour tout encens,
S'il s'adresse à vos agréments;
Car j'en ai quelque expérience.
Il est même certains moments
Où malheur à qui vous encense,
Et dans ses discours ou ses chants
Vous va donnant la préférence
Sur les beautés de notre temps.
Pourquoi donc, avec ce mérite,
Si rare chez d'autres beautés,
Voulez-vous tant que je m'acquitte?
Pourquoi faut-il qu'on vous irrite
En vous disant vos vérités?

Cela veut dire en peu de mots, mademoiselle, qu'il y a je ne sais combien que vous me persécutez pour un misérable écrit, indigne de vous et de moi. Vous le voulez voir, quoique je vous aie dit que j'ai tâché d'y mettre quelque chose qui vous ressemble; et cependant vous ne voulez pas que ce qu'on fait pour vous ait de votre air; tant vous avez peur que ce ne soit vous flatter que d'attraper votre ressemblance! Il n'y a pas de peintre que cela n'embarrasse; mais, pour dépayser votre délicatesse sur les louanges, il faut vous conter une historiette où vous serez mise tout au long sans pouvoir y trouver à redire.

La reine Elisabeth, dont fut autrefois grand amiral en Irlande un grand-grand-père ou trisaïeul de madame votre mère, était une merveilleuse princesse pour la sagesse, le savoir, la magnificence et la grandeur d'âme : tout cela était beau ; mais elle était envieuse comme un chien, jalouse et cruelle ; et cela gâtait tout :

Je n'entends pas, en parlant d'elle,
Parler de cette cruauté
Dont une farouche beauté
Martyrise un amant fidèle ;
Car, entre nous, de ce côté
La reine n'était point cruelle ;
Et dans l'histoire on a douté
Si sa pudique majesté,
Qui fut au dieu d'hymen rebelle,
L'avait été par chasteté,
Ou par une incommodité
D'espèce bizarre et nouvelle ;
Mais, en fait de virginité,
Ce fut une étrange pucelle.

Quoi qu'il en soit, la Renommée, qui dit le bien et le mal, avait porté son caractère jusqu'au fond des Allemagnes, d'où certain personnage partit en poste pour se rendre à sa cour. Il s'appelait Fauste ; peut-être le nommerons-nous quelquefois Faustus, pour la commodité de la rime, en cas que la fantaisie nous prenne de le mettre en vers. Ce Fauste donc, grand magicien de profession, eut envie de s'informer par lui-même si cette Élisabeth, dont on parlait tant, était aussi merveilleuse en belles qualités, qu'elle était endiablée sur les autres. Il en pouvait être juge compétent ; tout ce qui se passait là-haut au pays des étoiles et des planètes lui était connu, et Satan lui obéissait comme son chien. Il savait tout plein de petits secrets pour rire, et un million de tours de passe-passe qui ne faisaient ni bien ni mal ; comme, par exemple, quand il voulait, une duchesse courait les champs après son cocher, et un archevêque passait les jours à faire des vers pour sa servante de cuisine, et les nuits à lui donner des sérénades : c'était lui qui, le premier en Angleterre, avait enseigné à mettre, dans certains jours de l'année, du romarin, du pissenlit, des os de bécasse, et autres curiosités de cette nature, sous les chevets des jeunes pucelles, pour leur faire voir, la nuit en songe, celui par qui elles ne le seraient plus. La reine, charmée des gentillesses qu'on en disait, voulut le voir ; et, dès qu'elle le connut, elle devint presque folle de son savoir et de ses manières. Elle croyait bien avoir elle-

même tout l'esprit du monde, et n'avait pas tort : elle se flattait aussi d'être la plus belle personne de son royaume ; mais il n'en était rien.

Un jour qu'elle s'était extraordinairement parée pour une audience d'ambassadeurs, elle se retira dans son cabinet après la cérémonie, et elle y fit venir notre docteur. Après s'être admirée quelque temps dans deux ou trois grands miroirs, elle parut fort contente d'elle-même :

Elle avait cet air qu'au matin
Du soleil a l'avant-courrière :
Rien n'était si frais que son teint ;
C'était tout lis et tout jasmin
Mêlés de rose printanière ;
Car, dès qu'on a force or en main,
Les plus beaux teints ne manquent guère.
Court était son vertugadin,
Et montrait depuis l'escarpin
Sa jambe presque tout entière :
Et, s'étant assise à la fin,
Le dos penché contre sa chaise,
Comme qui dirait sans dessein,
Ce penchement montrait son sein,
Ayant fait regrimper sa fraise ;
Tandis que sur sa blanche main
Rubis et diamants sans fin
Allaient brillant tout à leur aise.

Ce fut dans cet état que l'enchanteur Faustus la trouva : c'était bien le courtisan le plus adroit, pour un sorcier, qu'on pût voir au monde ; et, connaissant le faible de la reine sur sa beauté imaginaire, il n'eut garde de manquer une si belle occasion de lui faire sa cour. Ainsi, choisissant le rôle d'Esther interdite, il fit trois pas en arrière comme pour tomber en faiblesse. La reine lui ayant demandé s'il se trouvait mal, il dit que non, Dieu merci ; mais que la gloire d'Assuérus l'avait ébloui. Elle, qui savait l'Ancien et le Nouveau Testament par cœur, trouva l'application juste et ingénieuse ; mais, n'ayant pas alors son sceptre sur elle pour lui en faire baiser le bout en signe de grâce, elle se contenta de tirer un rubis de ses doigts d'ivoire, dont il se contenta aussi. Vous nous trouvez donc assez passable pour une reine ? dit-elle en repassant ses lèvres du bout de la langue, comme sans y songer. A cela il se donna au diable (le présent n'était pas nouveau) ; il se donna donc au diable, que non-seulement il n'y avait ni souveraine ni particulière qui l'égalât, mais même qu'il n'y en avait jamais eu. O Fauste, mon ami, lui dit-elle, si ces fameuses beautés des siècles passés pouvaient revenir, il serait aisé de voir que vous nous flattez !

Votre Majesté les veut-elle voir? dit-il, elle n'a qu'à dire; elle en aura bientôt le cœur net. Notre homme ne manqua pas d'être pris au mot, soit qu'elle eût envie de l'éprouver dans un effet si merveilleux de science magique, ou qu'elle voulût satisfaire une curiosité qu'elle avait eue depuis assez longtemps.

Au reste, mademoiselle, n'allez pas vous imaginer que ce que je vais dire soit une fable de ma façon. L'événement est tiré des Mémoires d'un des beaux-esprits de ce temps-là : c'était le chevalier Sydney, espèce de favori de la reine, qui, parmi quelques faits particuliers de sa vie, a mis cette aventure tout au long; et c'est du feu duc d'Ormond, votre grand-oncle, qui m'en a souvent fait le récit, que je tiens ce passage d'histoire.

Elle dit donc que notre magicien pria la reine de voûloir bien passer dans une petite galerie qui était près de son appartement, tandis qu'il irait chercher son livre, sa baguette et sa grande robe noire. Il ne fut pas longtemps à revenir avec son équipage et ses talismans. Il y avait une porte à chaque bout de la galerie, par une desquelles les personnages que Sa Majesté souhaiterait entreraient, et sortiraient par l'autre. Il n'y eut que deux personnes, sans plus, d'admises avec la reine au spectacle, l'une desquelles fut le comte d'Essex, et l'autre le Sydney, auteur de nos Mémoires.

La reine était placée devers le milieu de la galerie, ses deux favoris à droite et à gauche auprès de son fauteuil, autour desquels, aussi bien que de leur maîtresse, l'enchanteur ne manqua pas de tracer des cercles mystérieux avec toutes les façons et cérémonies en pareil cas usitées : il en traça un autre vis-à-vis, où il se mit lui-même, laissant un espace au milieu pour le passage des acteurs. Cela fait, il supplia la reine de ne pas dire un mot tant qu'ils seraient sur la scène, et surtout de ne se point effrayer, quelque chose qu'elle pût voir. Cette dernière précaution était assez inutile à son égard; car la bonne dame ne craignait ni Dieu ni diable. Après ce mot d'avis, il lui demanda laquelle des beautés trépassées elle souhaitait de voir la première. Elle dit que, pour suivre l'ordre des temps, il fallait commencer par la belle Hélène. Sur quoi le nécromancien, dont le visage parut un peu changé, leur dit: Tenez-vous bien! Le chevalier Sydney, dans son récit, avoue que, sur le point de cette opération magique, le cœur lui battit un peu, que le brave comte d'Essex en devint pâle comme un mort; mais qu'il ne parut pas la moindre petite émotion à la reine. Ce fut alors

Qu'ensuite de quelque orémus,
Et de quelque autre momerie

Que font gens de la confrérie,
Dans les vieux contes rebattus
D'esprits et de sorcellerie,
Le révérend docteur Faustus,
Voyant trembler la galerie
Et nos deux héros éperdus,
Dit, criant comme une Furie :
Paraissez, fille de Léda,
Et d'une prompte obéissance
Offrez-vous à notre présence
Telle que vous étiez quand, sur le mont Ida,
Vénus au beau Pâris jadis vous accorda,
En faveur de la préférence
Dont vous fûtes la récompense
Dans le procès qu'il décida.

Après cette invocation, la belle Hélène n'eut garde de se faire attendre; elle parut au bout de la galerie sans qu'on se fût aperçu comme elle y était entrée. Elle était habillée à la grecque; et, suivant les Mémoires de notre auteur, son habillement ne différait en rien de celui de nos déesses d'opéra. Sa coiffure était composée de quantité de plumes flottantes sur sa tête, et surmontée d'une belle aigrette; des boucles de cheveux noirs lui descendaient jusqu'à la ceinture par devant, et jusqu'au croupion par derrière; ses engageantes lui battaient agréablement les genoux en marchant; et la queue, qu'elle traînait à la lacédémonienne, avait pour le moins quatre aunes d'un riche brocart de Corinthe. Cette figure s'arrêta quelque temps devant la compagnie; et, s'étant tournée face à face devers la reine pour en être mieux observée, elle en prit congé avec un certain sourire, entre doux et hagard, et sortit par l'autre porte.

Dès qu'elle disparut : Quoi ! dit la reine, c'est là cette belle Hélène ? Je ne me pique pas de beauté, poursuivit-elle ; mais je veux bien mourir si je changeais de figure avec elle, quand même cela se pourrait. Je le disais bien à Votre Majesté, répondit l'enchanteur, et cependant voilà justement comme elle était dans sa grande beauté. Je trouve pourtant, dit le comte d'Essex, qu'elle ne laisse pas d'avoir les yeux assez beaux. Oui, dit Sydney, ils sont grands, noblement fendus, noirs et brillants ; mais, après tout, ses regards disent-ils quelque chose? Pas un mot, répondit le favori. La reine, qui, ce jour-là, s'était fait le visage rouge comme un coq, demanda, en parlant du visage d'Hélène, comment on trouvait son teint de porcelaine. De porcelaine ! s'écria le comte ; c'est tout au plus de la faïence. Peut-être, poursuivit-elle, qu'ils étaient à la mode de son temps; mais vous avouerez

que, dans aucun siècle, il n'a été permis d'avoir les pieds tournés comme elle.

Je ne hais pas son habit, poursuivit la reine, et je ne sais si je ne le mettrai point à la mode, au lieu de ces impertinents vertugadins dont les femmes ne savent que faire en quelques occasions, et où l'on ne sait que faire des femmes en quelques autres. Pour l'habit passe, dit le comte d'Essex ; mais, ma foi, ce n'est pas grand'chose que la figure que nous venons de voir. Le chevalier Sydney, topant à la remarque, s'écria :

O Pàris! quel amour fatal
Te fit dans Ilion renfermer une proie
Dont nous venons de voir le piètre original !
Si cet exploit d'abord te donna quelque joie,
Sa présence y fit plus de mal
Que ce grand diable de cheval
Qui fit périr l'antique Troie.

Cette bénigne critique sur la figure et les prétendus défauts d'Hélène étant finie, la reine eut envie de voir cette belle et infortunée Mariamne, dont l'histoire fait une si belle mention. L'enchanteur ne se le fit pas dire deux fois; mais il ne jugea pas à propos d'évoquer une princesse qui avait connu le vrai Dieu, de la même manière qu'il avait appelé la beauté païenne. C'est pourquoi, s'étant tourné quatre fois vers l'orient, trois au midi, deux au couchant, et une seule du côté du septentrion, il dit en hébreu, mais d'une manière fort honnête : Mariamne, fille d'Hircan, montrez-vous, s'il vous plaît, vêtue comme vous aviez coutume de l'être pendant la fête des Tabernacles. A peine eut-il fini, que l'épouse d'Hérode parut, et s'avança gravement jusqu'au milieu de la galerie, où elle s'arrêta comme avait fait la première. Quant à son habit et à son ajustement, ils semblaient répandre sur toute sa personne un air de noblesse et de dignité qui la rendait respectable. Elle était mise à peu près comme on représente le grand sacrificateur des Juifs, excepté qu'il ne lui paraissait point de barbe, et qu'au lieu de cette tiare en croissant que portaient les grands prêtres, un voile de gaze, qui prenait depuis la tête et qui était rattaché vers la ceinture, traînait bien loin derrière elle. Après s'être longtemps arrêtée devant la compagnie, elle poursuivit son chemin, mais sans faire la moindre honnêteté à la fière Élisabeth. Est-il possible, dit cette reine, dès qu'on ne la vit plus, que cette célèbre Mariamne fût faite comme cela? Quoi ! c'était une grande idole, pâle, maigre et sérieuse ; et depuis tant de siècles elle a passé pour une merveille ! Ma foi, dit

le comte d'Essex, si j'avais été à la place d'Hérode, je ne me serais jamais brouillé avec un chat sauvage comme cela, sur le refus de ses caresses. Je lui ai pourtant trouvé, dit Sydney, une certaine langueur touchante dans les regards, un grand air et quelque chose de noble et de naturel dans toute l'action. Fi! répondit l'autre ; la grandeur de son air est impertinente; la grâce qu'elle a dans ces manières aisées que vous admirez est pleine de présomption, et je lui trouve de l'insolence jusque dans la taille. La reine, ayant approuvé tout cela, condamna principalement la pauvre princesse sur le mépris et l'aversion qu'elle avait eus pour la personne de son mari, et sur la résistance continuelle qu'elle avait faite à ses plus tendres empressements ; qu'elle avait beau dire que c'était parce qu'il avait égorgé toute sa famille, ce n'était pas une raison pour lui refuser les droits de l'hymen, quand il les aurait exigés vingt fois par jour; et conclut que, pour cette rébellion, Hérode avait bien fait de lui couper la tête.

Le docteur Fauste, pour paraître savant en tout, assura que ce n'était point pour cette raison qu'Hérode s'était défait de la chaste Mariamne; que tous les historiens s'y étaient mépris; mais qu'une certaine Salomé, sœur du roi et maudite de Dieu, avait rapporté à son frère qu'étant à un sacrifice auprès de la reine, elle l'avait entendue, de ses propres oreilles, qui priait bien dévotement le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, de la délivrer de son vieux cocu de mari. Si ce trait-anecdote ne fut pas cru, au moins parut-il nouveau. Un moment après, la reine ordonna qu'on fît venir Cléopâtre, du même air qu'elle aurait pú demander une de ses femmes de chambre.

Pas n'y manqua le savant Fauste,
Et, pour n'être point ennuyeux,
Il fit partir devant ses yeux
Un petit diablotin en poste,
Pour la transporter dans ces lieux.

Peut-être serez-vous bien aise d'apprendre la manière dont ce courrier fut dépêché? La voici : il ne fit que prendre un grand bonnet fourré qu'il portait, et en trois coups de baguette, l'ayant métamorphosé en haquenée blanche, la plus jolie du monde, il lui mit un bout de sa baguette dans le derrière; et, après avoir soufflé dans l'autre, la haquenée partit comme un éclair, et en sept minutes revint avec l'illustre Cléopâtre, qui mit pied à terre au bout de la galerie. La reine comptait bien que cette apparition dédommagerait sa curiosité du peu de satisfaction que les charmes tant vantés des autres lui avaient donné. Nous allons voir ce qui en arriva.

La reine d'Égypte avait fait de grands apprêts, ayant appris par sa monture le sujet de son voyage, et le peu de cas qu'on avait fait de la belle Hélène et de l'infortunée Mariamne. Dès qu'elle parut, la galerie fut embaumée des parfums les plus précieux de l'Arabie Heureuse ; car elle s'en était mis partout, tant à cause qu'il y avait du temps qu'elle était morte, que pour laisser au moins sa mémoire en bonne odeur, en cas qu'on ne fût pas content de sa figure après son départ. Elle avait la gorge fort découverte ; une attache de rubis et de gros diamants retroussait ses jupes beaucoup au-dessus du genou gauche. Ce qui n'était pas découvert de sa personne paraissait très-distinctement au travers d'une gaze transparente qui composait son habillement. Dans cet équipage galant et léger, elle fit au milieu de la galerie le même manége qu'avaient fait avant elle les deux autres.

Dès qu'elle eut le dos tourné, on ne manqua pas de tomber sur sa personne et sur sa friperie. La reine criait comme une possédée qu'on lui brûlât du papier sous le nez, à cause des vapeurs que l'onguent dont cette momie s'était frottée lui avait causées. Elle la trouva moins supportable que la femme d'Hérode et que la fille de Léda : elle se moqua fort de ce qu'elle s'était troussée en Diane pour montrer la plus vilaine jambe du monde ; et dit qu'elle aurait mieux fait de paraître en robe fourrée que dans ce petit habillement d'été, qui exposait à la vue des trésors qui n'étaient faits que pour être éternellement cachés. En effet, dit le comte d'Essex, voilà un corps plaisamment bâti pour aller aussi débraillée qu'elle fait ! Il est vrai qu'elle a la peau assez blanche pour une Égyptienne ; mais c'est l'apanage de toutes les rousses, dont elle a sans doute été l'archidoyenne en son temps. Le chevalier Sydney, qui, outre ces défauts, trouvait qu'elle avait trop de ventre et trop peu de derrière, s'écria :

Fauste, par cette vision
Combien de choses à rabattre
Dans la riante fiction
Que l'histoire nous fait, à sa confusion,
De la fameuse Cléopâtre !
Ah ! dans le combat d'Actium,
Antoine, pour elle poltron,
Devait cent fois plutôt se battre,
Ou se faire tenir à quatre,
Que de suivre cette guenon !

Guenon tant qu'il vous plaira, dit le docteur : voilà pourtant celle qui mit dans ses fers le héros qui s'était rendu maître du monde ; et c'est cette même guenon qui tourna la tête à cet autre héros que vous

venez de dire. Mais, madame, dit-il à la reine, puisque ces fameuses étrangères ne sont pas de votre goût, n'en cherchons plus hors de vos États. L'Angleterre, qui a toujours été en possession de produire des beautés parfaites, comme nous le voyons par Votre Majesté, nous fournira peut-être un objet plus digne de votre attention dans l'apparition de la belle et malheureuse Rosemonde. Votre grandeur, qui sait tout, n'en ignore apparemment pas l'histoire. J'en ai quelque idée, dit-elle; mais, comme mes grandes occupations l'ont presque effacée de ma mémoire, je ne serai pas fâchée qu'on l'y retrace par une petite répétition de ses aventures.

Il n'y a pas encore trois jours, dit le chevalier Sydney, que je lisais cet endroit de la vie de Henri II, un de vos plus illustres prédécesseurs. Ce grand roi avait le cœur du monde le plus tendre, mais rien moins que scrupuleux sur l'inconstance ; cependant il y avait quelques années qu'une certaine Jeanne Shoar en était en paisible possession : elle avait de la beauté ; mais il s'en fallait bien qu'elle en eût assez pour fixer une légèreté comme la sienne, si le diable ne s'en était mêlé; car, en ces temps-là, tout le monde tenait pour constant que c'était par sortilége et pure magie qu'elle s'était fait aimer et qu'elle conservait sa conquête. C'est à Faustus à nous dire ce qu'il en pense, lui qui est versé dans ces innocentes petites rubriques. Quoi qu'il en soit, voici comme l'enchantement de dame Jeanne se rompit, si tant est qu'il y en ait eu à son fait.

Le roi s'étant un jour égaré à la chasse dans une vaste forêt, fit tant en tournoyant et retournoyant de côté et d'autre, qu'il se trouva au bord d'un ruisseau dont l'eau était belle et claire; il en suivit quelque temps le cours, et cela le mena dans un endroit où le ruisseau, s'élargissant, faisait une espèce de bassin, bordé d'un gazon vert et épais, ombragé de grands arbres extrêmement touffus. Or, comme ces sortes d'endroits sont d'ordinaire les scènes de quelque aventure, celle qui lui arriva fut de trouver d'abord des habits de femme au pied d'un de ces arbres; ce qui l'obligea de mettre pied à terre avec quelque émotion ; et, s'étant avancé trois ou quatre pas, il vit les personnes à qui ces habits appartenaient : c'étaient deux nymphes qui étaient jusqu'au cou dans cette fontaine, et qui poussèrent en même temps deux cris des plus aigus voyant un homme de cette apparence qui venait droit à elles. Le visage de la plus jeune le frappa d'un si grand étonnement, qu'il en demeura quelque temps immobile, et parut tout éperdu ; il ne prit pas garde à l'autre, quoiqu'elle fût sortie de l'eau comme une étourdie pour courir à ses habits. Sa compagne, qui avait bien autant de peur, et qui n'avait pas été moins surprise

qu'elle, ne jugea pas à propos de l'imiter. Elle était fort embarrassée; mais, voyant que le roi ne l'était pas moins, elle se rassura un peu, et lui dit que, comme tout ce qui paraissait en sa personne lui faisait juger qu'il avait été armé chevalier, elle le suppliait de lui accorder un don : c'était la grande manière en ces temps-là. Ainsi le roi, qui lui avait déjà donné sa personne, sa liberté, son cœur et son âme, jura qu'il ne lui refuserait rien de ce qu'elle lui ferait l'honneur de lui demander, quand ce serait la moitié de son royaume. A ce mot, la belle tressaillit, et pensa se lever pour lui faire la révérence; mais, supprimant ce premier mouvement que le respect et le devoir lui avaient inspiré, la grâce qu'elle lui demanda fut d'avoir la bonté de se retirer jusqu'à ce qu'elle fût sortie de l'eau, et qu'elle eût repris ses habits. Il obéit comme un enfant, quoique dans ces sortes d'occasions il fût d'ordinaire aventureux ; mais le pauvre prince l'aimait déjà à la fureur. Il n'en faut pas davantage pour que l'homme du monde le plus délibéré devienne plus soumis et plus timide qu'une pucelle auprès de l'objet aimé. Il se retira donc; mais ce ne fut pas avec intention de tenir tout à fait sa parole. Dès qu'il se vit couvert de quelques buissons, il donna un coup de fouet à son cheval, qui se mit à galoper par le bois; et Sa Majesté se mit à quatre pattes ; et, s'étant traînée vers l'endroit d'où elle venait, elle écartait doucement les branches qui lui fermaient la vue de la fontaine, justement comme la belle inconnue en sortait sans aucune précaution, et sans se douter de cette supercherie de la part d'un chevalier errant, qui de plus était roi. Dieu sait si le prince, qui était devenu éperdument amoureux à ne lui voir, pour ainsi dire, que le bout du nez, trouva de quoi achever de s'enflammer dans la contemplation de tout le reste. L'histoire dit que, quoiqu'il fût à quatre pattes, il y aurait bien resté trois jours sans boire ni manger; tant les objets lui plaisaient! Mais on ne lui en donna pas le temps : la nymphe fut s'habiller ; et son nouvel adorateur, après un petit détour, se présenta devant elle. La première chose qu'il fit, ce fut de se jeter à ses pieds pour lui jurer qu'il l'adorait, sans s'informer qui elle était. La surprise, le respect, l'émotion et la rougeur, qui s'étaient emparés tout à la fois de la charmante étrangère, auraient sans doute désorienté les appas de toute autre; mais les siens n'en firent que croître et embellir; si bien que le pauvre roi.... Chevalier, dit la reine, abrégeons, s'il vous plaît. Tant qu'il vous plaira, madame, reprit-il. On entendit un grand bruit de chevaux : c'étaient les gens de la suite du roi, qui, l'ayant cherché pendant une grosse demi-heure, lui ramenaient son cheval par la bride. Il remonta dessus, après avoir appris que sa nouvelle divinité s'ap-

pelait Rosemonde, fille d'un baron dont le château n'était qu'à cinquante pas de cette forêt. Il revint tout rêveur, et tout refroidi pour sa maîtresse Jeanne. Elle s'en aperçut bientôt ; il ne s'en mit guère en peine; il allait plus souvent à la chasse, et en revenait toujours plus refroidi pour elle. Cela fit naître les soupçons ; et les soupçons mirent force espions en campagne, un desquels informa qu'on avait trouvé le roi à deux genoux devant une jeune personne belle comme un ange, le jour qu'il s'était égaré, et que toutes les chasses qu'il avait faites depuis n'avaient été qu'à son intention. A cette découverte, la dame Jeanne, qui, sauf le respect de Votre Majesté, était la plus méchante carogne de l'univers, jeta feu et flammes, gourmanda le roi comme elle aurait fait son laquais, et, comme elle avait un ascendant diabolique sur son esprit, elle l'obligea, par ses menaces et ses vacarmes, de consentir, comme un grand benêt qu'il était, qu'on enlevât la pauvre Rosemonde, et qu'on l'enfermât dans un vieux château au milieu d'un désert, qui s'appelle encore de nos jours *la prison de Rosemonde.* Ce fut dans cette prison qu'au bout de quelques années la détestable Shoar fit étrangler sa rivale, pendant un voyage que le roi fut obligé de faire en France.

Voilà, dit la reine, une fin bien déplorable ! Ce qu'il y eut de plus triste, dit l'enchanteur, c'est qu'elle fut enlevée, et qu'elle mourut sans que ce roi si passionné eût jamais mis d'autre fin à une aventure qui avait eu de si tendres commencements. La bonne Élisabeth, après un certain branlement de tête et un petit sourire d'incrédulité, témoigna beaucoup d'impatience de voir celle dont on venait d'abréger l'histoire. Il y a, dit Faustus, un instinct secret dans cet empressement, puisque, suivant la tradition et quelques mémoires de ces vieux temps, la belle Rosemonde avait beaucoup de votre air, et ressemblait passablement à Votre Majesté, quoique ce fût en laid, comme on peut croire. Voyons-la, dit la reine ; mais, dès qu'elle paraîtra, chevalier Sydney, je vous ordonne de l'observer avec la dernière exactitude, afin que, si nous trouvons qu'elle en vaille la peine, vous en puissiez faire une description ressemblante. Cet ordre donné, et quelques petites conjurations finies, comme l'endroit où la belle était enterrée n'était qu'à trente lieues de Londres, elle parut au bout d'un moment. Dès la porte de la galerie, son air et sa figure plurent extrêmement. A mesure qu'elle avançait, ses attraits semblaient briller d'une nouvelle lumière ; et, sitôt qu'elle fut à portée d'être mieux examinée, l'approbation de la compagnie parut à certains airs de plaisir et d'admiration que chacun témoignait en la regardant; et chacun semblait approuver en soi-même le goût de Henri II pour elle, en détestant la

faiblesse dont il l'avait immolée. Le docteur ne lui avait point donné d'autre habit que celui qu'elle avait repris en sortant du bain; ce n'étaient que des cornettes unies rattachées au haut de sa tête, une robe de chambre de taffetas, un jupon de toile jaune assez court, et légèrement bordé de soie. C'était pourtant dans cet extrême négligé qu'elle effaçait l'éclat du jour au gré des spectateurs. Elle s'arrêta beaucoup plus longtemps devant eux que n'avaient fait les autres; et comme si elle avait su les ordres qu'on avait donnés au chevalier, elle se tourna deux ou trois fois vers lui en le regardant assez agréablement. On eût dit qu'à chacun de ses regards le cœur lui fondait dans l'estomac; tant il en avait la mine niaise et déconfite! Il fallut enfin qu'elle prît congé de la compagnie; et dès qu'elle fut sortie: Mon Dieu! s'écria la reine, la jolie créature! Non, je n'ai rien vu de ma vie qui plaise tant. Quelle taille! quelle noblesse d'air sans affectation! et quel éclat sans artifice! et l'on me viendra dire que je lui ressemble! Qu'en dites-vous, comte? poursuivit-elle. Il était alors si pensif, qu'il ne lui répondit rien tout haut; mais il disait à part soi: Plût à Dieu! Babet, ma reine et ma maîtresse, j'en donnerais le meilleur cheval de mon écurie, quand ce ne serait qu'en laid que tu lui ressemblerais! Et puis il lui dit tout haut: Si vous lui ressemblez! Votre Majesté n'aurait qu'à faire un tour de galerie en robe de chambre flottante et en jupon bordé de soie, et si notre sorcier lui-même ne s'y méprenait, tenez-moi pour un faquin.

Pendant toutes ces fadeurs et quantité de misères de cette nature, dont le favori flattait la vanité de la bonne dame, le poëte Sydney, un crayon à la main, achevait de mettre au net le portrait de la belle Rosemonde. Dès qu'il y eut mis la dernière main, il eut ordre d'en faire la lecture; et voici par où il commença:

Allons, mes vers, obéissons,
Puisque ma reine me l'ordonne;
Et du plus beau de mes crayons
Traçons et l'air et la personne
D'un objet dont l'éclat de mille feux rayonne,
Et qui du dieu des vers mérite les chansons.
Loin d'ici, flatteuse imposture
De fictions, de faux brillants
Dont on embellit la peinture
Quand les objets sont indigents!
Pour mettre à fin mon aventure,
D'une main et fidèle et sûre,
Peignons l'original sans fard et sans encens:
Il suffira des ornements
Que fournit l'aimable nature.

Il faut, en traçant la beauté
De la divine Rosemonde,
Dans le plus beau portrait du monde
N'employer que la vérité.

Voilà parler en honnête homme, et qui, pour un faiseur de vers et de romans, semble avoir quelque conscience. Voici comme il poursuit dans le détail des charmes qu'il décrit :

De grâces et d'attraits un brillant assemblage
Accompagnait mille agréments
Inséparables des beaux ans,
De la jeunesse heureux partage;
Tout plaisait dans son beau visage.
De Flore les trésors naissants
Y paraissaient en étalage,
Mais purs, naturels, innocents,
Et tels qu'on les voit au printemps
Quand Zéphire les sèche après un prompt orage.
Sa bouche couronnait l'ouvrage:
Elle était faite pour ses dents.
Heureux, parmi tous les vivants,
Qui jouirait de l'avantage,
Après mille et mille tourments,
D'y pouvoir offrir son hommage!
Ses yeux n'étaient pas des plus grands;
Mais, ciel! quel était le langage
De leurs traits vifs et séduisants,
Puisque, par leurs regards les plus indifférents,
Jusques au fond du cœur ils s'ouvraient un passage!
Rien n'était si beau que son nez :
D'Hébé c'était le nez céleste;
Et ses deux pieds étaient tournés
De manière que pour le reste
De ses attraits, toujours moins vus que devinés,
On n'avait pas besoin d'un autre manifeste.
Sa taille avait de ces appas
Qu'on sent, mais qu'on n'exprime pas.
La noblesse en était suprême :
Dans toute sa figure, et jusque dans ses pas,
C'était un certain air digne du diadème;
Mais c'était de ces airs qu'on aime,
Et qu'on aime jusqu'au trépas.
Bref, à l'examiner du haut jusques en bas,
Belle Daphné, c'était vous-même
Qu'on peignait sur ce cavenas.

Du moins en aurais-je juré, tant la description vous convient, excepté

pourtant la gorge, qu'on a oubliée; et certainement, si l'on prenait la liberté de vous copier, ce ne serait pas un article à supprimer. Certaine forme, certain éclat et certaine situation dont la nature a doué le peu que vous en laissez voir, offriraient d'assez agréables idées à mettre en prose ou en vers, sans la moindre exagération, pour rendre la chose plus touchante. Je ne suis guère plus content de ce qu'il dit de la bouche de son original. On dirait que c'est celle de quelque sibylle; tant il craint d'y toucher! Il est bien vrai que dire qu'elle est faite pour assortir les plus belles dents du monde, c'est quelque chose; mais ce n'était pas assez; et, s'il avait eu connaissance de la vôtre, il aurait dépeint en vers aussi gracieux vos lèvres fraîches et vermeilles; il aurait dit qu'autour de ces lèvres, quand il vous plaît de sourire, le ciel a placé certains agréments qu'il oublie, ou qu'il ne se donne pas la peine de placer autour des autres.

Revenons à notre galerie. On y délibérait sur le choix de l'apparition qui devait succéder à celle de Rosemonde. L'enchanteur fut d'avis de ne plus sortir d'Angleterre pour chercher des beautés de réputation, et proposa cette célèbre comtesse de Salisbury, qui avait donné lieu à l'institution de l'ordre de la Jarretière, comme une certaine beauté flamande avait été cause de l'invention de celui de la Toison d'or. On trouva la proposition bien imaginée; mais la reine dit qu'avant toutes choses elle voulait voir encore une fois sa chère Rosemonde. Le docteur s'en défendit fort et ferme, en disant que la chose n'était guère praticable dans l'ordre des conjurations, outre que la rétrogradation des fantômes irritait les puissances soumises à ses premiers enchantements. Mais il eut beau dire, on crut qu'il ne faisait ces façons que pour se faire valoir; et la reine lui parla d'un ton si sérieux, qu'il fut obligé de s'y rendre. Il l'assura pourtant que, si Rosemonde faisait tant que de revenir, ce ne serait ni par où elle était entrée, ni par où elle était sortie la première fois, et que chacun prît garde à soi, car il ne répondait plus de rien. La reine, comme on a dit, ne savait ce que c'était que la peur, et nos deux messieurs étaient un peu aguerris sur les apparitions; ainsi les paroles du docteur ne leur causèrent pas grande émotion.

Cependant il avait commencé. Jamais conjuration ne lui avait donné tant de peine; car, après avoir marmotté quelque temps en faisant des grimaces et des contorsions qui n'étaient ni belles ni honnêtes, il mit son livre à terre au milieu de la galerie, en fit trois fois le tour à cloche-pied; ensuite de quoi il fit l'arbre fourchu contre la muraille, la tête en bas et les jambes en haut : mais, voyant que rien ne paraissait, il eut recours au dernier et au plus puissant de ses prestiges; et ce fut

de faire trois sauts en arrière, le petit doigt de la main droite dans l'oreille gauche, et de se donner trois claques sur les fesses en criant : trois fois : *Rosemonde !* à pleine tête.

A la dernière de ces claques magiques, un vent soudain ouvrit avec impétuosité la fenêtre d'une grande croisée, par où la charmante Rosemonde mit pied à terre au milieu de la galerie, comme si elle ne fût descendue que d'une berline. Le docteur était tout en eau ; et, pendant qu'il s'essuyait, la reine, qui la trouva incomparablement plus aimable qu'à son premier voyage, laissa pour le coup endormir sa prudence ordinaire par un transport d'empressement, et sortit de son cercle, les bras ouverts, aussi étourdiment qu'aurait pu faire la dame à la pièce jaune, en s'écriant : Ah, ma chère Rosemonde ! Dès qu'elle eut lâché la parole, un violent éclat de tonnerre ébranla tout le palais; une vapeur épaisse et noire emplit la galerie, et plusieurs petits éclairs nouveau-nés serpentaient à droite et à gauche autour de leurs oreilles, et faisaient transir les spectateurs. L'obscurité s'étant enfin dissipée petit à petit, on vit le magicien Faustus, les quatre fers en l'air, écumant comme un sanglier, son bonnet d'un côté, sa baguette de l'autre, et son alcoran magique entre les jambes : personne, dans cette aventure, n'en fut quitte pour la peur.

Les éclairs redoublaient avec vivacité ; le comte d'Essex en avait perdu le sourcil droit, Sydney la moustache gauche. On ne sait s'il en coûta quelque chose à la reine : mais notre auteur dit dans ses Mémoires, que la fraise de Sa Majesté sentait le soufre, et le bas de son vertugadin le rissolé, que c'était une pitié d'en approcher. Vous jugez bien, charmante Daphné, qu'après une telle déroute parmi nos curieux, le désir de voir la comtesse de Salisbury fut remis à un autre jour, je ne trouve pas même, dans les *Mémoires du chevalier Sydney*, qu'il en ait jamais été question depuis. Je me flatte de mon côté que cette longue rapsodie vous aura tellement excédée, que vous ne vous aviserez plus de me prier de mon déshonneur, en m'obligeant à retomber dans ces sorte de récits.

Ainsi chantait par nos vallons,
Par nos bois et par nos prairies,
Ou bien sur les rives fleuries
De quelque onde des environs,
Un certain berger sans moutons,
S'occupant de ses rêveries,
Ou décrivant dans ses chansons,
Sans y mêler de flatteries,
De vrais appas sous de faux noms

Mais c'en est fait! et ce langage,
Dont il sut parfois enchanter
Quelques bergères du village,
Du temps qu'il aimait à chanter,
Ne lui paraît qu'un sot ramage
Qui n'a plus de quoi le tenter.
Adieu, dit-il, célèbre rive,
Où tant de fois mes chalumeaux
Accompagnaient ma voix plaintive,
Lorsque je racontais mes maux
Au cours de votre eau fugitive!
Adieu vous dis, célèbre rive!
Je vous consacre mes pipeaux,

FIN DE L'ENCHANTEUR FAUSTUS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

PAGES.

NOTICE sur la Vie et les ouvrages d'Hamilton, par Auger.................... i
Épitre à M. le comte de Grammont.................................... 1

MÉMOIRES DE GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER, ou Préface.. 11
CHAP. II. Arrivée du chevalier de Grammont au siége de Trin : son genre de vie.. 13
CHAP. III. Son éducation, et ses aventures avant son arrivée à ce siége....... 16
CHAP. IV. Son arrivée à la cour de Turin. Comme il y passe son temps...... 26
CHAP. V. Son retour en France. Ses aventures au siége d'Arras. Ses réponses au Cardinal. Son exil.. 44
CHAP. VI. Son arrivée à la cour d'Angleterre : caractère des personnes de cette cour.. 58
CHAP. VII. Le chevalier de Grammont devient amoureux de mademoiselle d'Hamilton. Aventures d'un bal de la reine. Voyage du valet de chambre Termes à Paris.. 74
CHAP. VIII. Relation de siége de Lérida. Histoire de l'aumônier Poussatin..... 95
CHAP. IX. Intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre.................... 102
CHAP. X et XI Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre..... 119 et 144
CHAP. XII. Suite des intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre........... 154
CHAP. XIII. Retour du chevalier de Grammont à la cour de France. Il est renvoyé en Angleterre. Suite des intrigues amoureuses de cette cour. Mariage de la plupart des héros de ces Mémoires [1]............................. 186

CONTES.

LE Bélier.. 215
Histoire de Fleur d'Épine.. 294
Les Quatre Facardins.. 357
Zeneyde.. 473
'Enchanteur Faustus... 531

[1] *Voyez* ci-après la table des noms propres cités dans les *Mémoires de Grammont*.

TABLE

DES NOMS CITÉS DANS LES MÉMOIRES DE GRAMMONT.

Anne d'Autriche, 45 et suiv., 53.
Aremberg (prince d'), 48.
Arlington (comte d'), 89, 90.
Arlington (comtesse d'), 90.
Arran (comte d'), 61, 71, 103.
Arschot (duc d'), 48.
Babiani, 207.
Bagot (mademoiselle), 141, 143.
Bardou (mademoiselle), 135, 139.
Barker (mademoiselle), 150.
Barry (mademoiselle), 161.
Batteville (baron de), 26.
Bedfort (comte de), 98.
Bedingfield (mademoiselle), 172. *V.* Wetenhall.
Bellefond, 54.
Bellenden (mademoiselle), 135, 139.
Berkeley. *V.* Falmouth.
Berwick (duc de), 180.
Blague (mademoiselle), 75, 76, 83, 141.
Boynton (mademoiselle), 141, 161, 212.
Brice, don Gregorio, 96.
Brinon, 18 et suiv.
Brisacier (marquis de), 76, 88, 141.
Brissac (duc de), 129.
Bristol (comte de), 109.
Brook (mademoiselle), 64, 109, V. Denham.
Brounker, 170, 171.
Buckingham (duc de), 8, 61, 64, 88, 90, 93, 178, 195, 196.
Buckingham (duchesse de), 196.
Bussi Rabutin, 12, 67, 109.
Caméran (comte de), 23 et suiv.
Carlingfort (comte de), 136, 201, 202.
Carnegy. *V.* Southesk.
Caseau, 47.
Castelmaine (comtesse de), 63, 70, 91, 94 109, 163, 164, 193, 197, 200, 203, 205.
Catherine de Bragance, reine d'Angleterre, 59, 64, 75, 91, 94, 95, 97, 141, 177, 178. 196, 197.
Cerise, 19, 20.
Chapelle, 10.
Charles Ier, roi d'Angleterre, 59, 140.
Charles II, roi d'Angleterre, 8, 59, 80, 120, 140, 142, 192, 194.
Chaulieu, 4.
Chesterfield (comte de), 100, 111, 112 et suiv.
Chesterfield (comtesse de), 64, 90, 100, 113, 180, 200.
Chiffingh, 206, 207.
Churchill (mademoiselle), 180, 181, 184, 185.
Churchill (comte de Malborough), 63. 203.
Clarendon (comte de), 60.
Cléveland. *V.* Castelmaine.
Comminge (de), 93, 191.
Condé (prince de), 44, 46, 49, 51, 95.
Corisande d'Andoins, 1, 16.
Cornwallis (milord), 135, 194.
Crevan (Louis de), 51.
Crofts, 113, 192, 202.
Cromwell (Olivier), 58.
Davis (miss), 205.
Digby, 109.
Denham (chevalier), 109, 122.
Denham (madame), née Brook, 110, 116, 121, 122, 123.
Dillon, 72.
Dongan, 80, 142.
Dorset, 120, 143, 204.
Duras (Louis de). *V.* Feversham.

Emmère (Elisabeth d'), 211.
Etheredge (George), 120.
Fairfax (Thomas), 196.
Falmouth (comte de), 61, 87, 92, 103, 105, 140, 144.
Falmouth (comtesse de), 149, 157.
Feraulas, 187.
Feversham comte de Durfort, 142.
Fielding (mademoiselle), 141.
Fiesque (comtesse de), 68.
Flamarens (marquis de), 131.
Fox (le chevalier Etienne), 135.
Francisco Corbetta, 111.
Gabouri, 53.
Garde (mademoiselle de la), 135, 136, 139.
Gibbs (mademoiselle), 211.
Glocester, 59.
Grammont (Le comte de), 1 à la fin.
Grammont (maréchal de), 95, 190.
Guise (duc de), 81, 93.
Gwyn (Nell), 177, 204, 205.
Hall (Jacob), 71, 163, 204.
Hamilton (George), 90, 112 et suiv., 123, 144, 173, 174, 175, 199, 200, 201, 212.
Hamilton (Jacques), 61.
Hamilton (mademoiselle), 64, 76, 79, 84, 122, 132, 133, 172, 176, 177, 178, 180, 186, 187, 192, 197, 212.
Henriette-Marie, reine mère, veuve de Charles Ier, 62, 94.
Hobart (mademoiselle), 141, 143, 145, 148, 149 et suiv., 156 et suiv., 160, 167, 181, 182, 184.
Hopital (mademoiselle de L'), 192.
Howard (Henri), 86.
Howard (Thomas), 71.
Humières (marquis d'), 47, 48.
Hughes (madame), 177.
Hyde (Anne, duchesse d'Yorck), 60, 102, 104.
Hyde (madame), comtesse de Clarandon, 70.
Jacques II, 193.
Jennings (mademoiselle), 144, 147, 151, 162, 163, 165, 167, 168, 169, 180, 182, 183, 210, 212.
Jermyn, 62, 70, 71, 86, 91, 103, 104, 164, 165, 171, 182, 210, 211.
Jones, comte de Ranelagh, 68.
Killegrew, 103, 104, 136, 157, 158, 159, 166, 194, 195.
Kirk (mademoiselle). *V.* Warmestré.
La Loupe (mademoiselle de), 67.
Lamotte, 48.
Lamotte Houdancourt (mademoiselle), 57.
Laplace (sergent), 24.
La Suze (comtesse de), 131.
Lély (le chevalier Pierre), 122.
Léopold (archiduc), 46.
Levingston (mademoiselle), 141,
Limbec, 48.
Louis XIII, 13, 46.
Louis XIV, 55, 202.
Louvigny, 48.
Lussan (de). 49.
Lyttelton (chevalier), 145, 151, 158, 211.
Madame. *V.* Orléans.
Madame royale (Christine), 27, 39, 41, 43.
Maisons (le président de), 192.
Marie-Thérèse d'Autriche, 55.
Marion de L'Orme, 128 et suiv.
Marschall (madame de), 150.
Matta, 14, 15, 16, 22 et suiv., 44.
Mazarin (cardinal), 46, 53, 54, 55.
Mazarin (mademoiselle), 6.
Mazarin (Pierre), 54.
Melo (Francisco de), 64.
Meneville (mademoiselle), 57.
Menodaure, 1, 16.
Middlesex. *V.* Dorset.
Middleton (madame), 64, 69, 73, 74, 99, 121.
Monmouth (duc de), 142, 192, 194.
Monmouth (duchesse de), 194.
Montagu (Édouard), 184.
Montagu (Ralph), 72, 184.
Montmorency (Henri duc de), 50.
Muskerry (milord), 77, 83, 176, 177, 178, 179.
Muskerry (madame), 75, 76, 177, 178, 179.
Newcastle (duchesse de), 83.
Olonne (comte d'), 67.
Orange (Marie, princesse d'), 59, 63.
Orléans (madame, duchesse d'), 191.
Osmond (duc d'), 60, 73, 86, 111, 133.
Ossory (comte d'), 61, 105.
Ossory (comtesse d'), 104.
Oxford (comte d'), 150.
Palmer (Roger), 63.
Panotra (donna), 64.

Poussatin; 95, 97.
Praslin Duplessis, 13, 53.
Price (mademoiselle), 80, 84, 141, 152, 157, 165, 167, 168, 169.
Prince (M. le). V. Condé.
Princesse royale. V. Orange.
Progers (Edouard), 140.
Radcliffe, 205.
Rawlings (Gilles), 72.
Richard Vernon, 69.
Richelieu (cardinal), 13, 17, 56.
Richemond (duc de), 86, 106, 194, 207, 208, 211.
Richemond (duchesse de). V. Stewart.
Robarts (madame), 64, 107.
Robarts (milord), 108.
Robert (Prince), 78, 176, 200.
Rochester (comte de), 120, 141, 147, 151 152, 153, 155, 158, 160, 166, 211.
Rouville, 54.
Russell (Jean), 85, 98.
Russell (Guillaume), 85, 99.
Saint-Albans (comte de), 61, 62, 164.
Saint-Chaumont (madame de), 183, 191.
Saint-Évremond, 5, 12, 66, 67, 85, 87, 131.
Saint-Germain (mademoiselle), 28, 30, 34, 37.
Sackeville. V. Dorset.
Sara (miss), 154, 160.
Saucourt, 192.
Savoie (madame de), 30.
Scott (Anne), 194.
Senantes (madame de), 28, 30, 37, 39.
Senantes (marquis de), 29, 32, 36, 38, 39, 41.
Shrewsbury (comtesse de), 8, 64, 71, 121, 194, 195, 196.
Silva (don Pedro de), 64.
Southesk (madame de), 106, 107.
Stewart (mademoiselle), 64, 70, 87, 88, 94, 113, 116, 164, 177, 178, 179, 194, 197, 199, 200, 201, 205, 206, 207, 208, 209, 211.
Suze (comtesse de la), 131.
Sydley (le chevalier Charles), 120.
Sydney (Robert), 62, 154, 166, 180, 181, 182, 184.
Sylvius (le chevalier), 139.
Taaffe (milord), 136, 138.
Talbot duc de Tyrconnel, 103, 132, 144, 161, 162, 163, 165, 183, 184, 211, 212.
Talbot (Pierre), 132.
Talbot (Thomas), 132.
Tambonneau (le président), 131.
Tanes (comte de), 27.
Taurauvédez, 64.
Temples (mademoiselle), 145, 147, 148, 149 et suiv., 154, 156, 157, 158, 159, 160, 167, 182, 183, 211.
Termes, 78, 81, 93, 187 et suiv., 192.
Thanet (lord), 78.
Thomas (prince), 13.
Toulongeon, 87.
Tudor (Marie), 205.
Turenne (maréchal de), 13, 25, 46, 48, 49, 51.
Vendôme (César de), 16.
Villeroi (maréchal de), 53.
Waldegrave (milady), 180.
Warmestré (mademoiselle de), 69, 73, 136, 137.
Waters (Lucy), 193.
Wells (mademoiselle), 140, 145, 164.
Wentworth (Henriette), 194.
Wetenhall (madame), 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 197, 200.
Yarborough (le chevalier Thomas), 141, 150.
Yorck (Jacques duc d'), 47, 60, 84, 101, 121, 145, 180, 182, 184, 204.
Yorck (duchesse d'), 94, 179.

